

Dan VYLETA

La servante aux corneilles



álto

LA SERVANTE AUX CORNEILLES

Dan Vyleta

La servante aux corneilles

Traduit de l'anglais par Dominique Fortier

Alto

**Catalogage avant publication Bibliothèque et Archives nationales du
Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Vyleta, Dan

[Crooked maid. Français]

La servante aux corneilles

Traduction de: The Crooked Maid.

ISBN 978-2-89694-205-3

I. Fortier, Dominique, 1972- . II. Titre.

III. Titre: Crooked Maid. Français.

PS8643.Y54C7614 2015 C813'.6 C2015-940889-X

PS9643.Y54C7614 2015

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition du livre, une
initiative de la Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018:
éducation, immigration, communautés, pour ses activités de traduction.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Copyright © Dan Vyleta, 2013

Titre original: *The Crooked Maid*

Éditeur original: HarperCollins Publishers Ltd

Tous droits réservés

Illustration de la couverture: Reflektorium
(www.reflektorium.de)

ISBN: 978-2-89694-205-3

© Éditions Alto, 2015

En mémoire de mon père, Michal.
Cette histoire de fils en colère, écrite par un fils
reconnaissant.

J'ai peur des maisons dans lesquelles on s'installe et où l'on se laisse aisément convaincre de ce fait banal que la vie continue et que le temps apporte la réconciliation.

Heinrich BÖLL, *Les deux sacrements*
traduction de Solange et Georges de Lalène

Interrogé, il fit connaître, notamment, qu'en effet, pendant longtemps, plus de quatre ans, il avait séjourné hors de la Russie: on l'avait envoyé à l'étranger parce qu'il était malade [...]. En l'écoutant, l'homme aux cheveux noirs sourit plusieurs fois, surtout quand, à la question: «Eh bien, vous a-t-on guéri?» son voisin eut répondu: «Non, on ne m'a pas guéri.»

Fédor DOSTOÏEVSKI, *L'idiot*,
traduction de Victor Dérely

LIVRE PREMIER

Première partie

Les noms étaient étranges pour ceux venus en conquérants. Ils disaient « Ti-mô-chen-ko », « Tchouj-kov » et « Kat-jou-cha », les faisaient rouler dans leur bouche comme des cailloux râpeux qu'ils n'arrivaient ni à mâcher ni à recracher. « Octobre rouge » était une aciérie, « Barricades rouges », une fabrique d'armes : des cheminées pleines de soldats qui mettaient en joue. Il y avait une usine où l'on fabriquait des tracteurs nommée en l'honneur de Dser-schin-ski, fondateur de la police secrète soviétique, Félix de son prénom, fils d'Edmond le Polonais. La ville portait autrefois le nom de Tsaritsyne, comme la rivière qui avait creusé une gorge au sud de la cité avant de déverser ses eaux dans la Volga. N'eût été le changement de nom, elle n'aurait peut-être pas piqué l'orgueil d'Hitler. Stalingrad : 48 degrés Nord, 44 degrés Est. Cent soixante-trois jours de bataille.

Ils se battirent dans les rues, dans les égouts et dans les corridors d'usine ; entre les murs de ciment du silo. Les bombardements d'artillerie et les raids aériens avaient rasé la ville. Il ne restait plus que des ruines — et des hommes. Le onzième jour du mois d'octobre, les soldats de l'Axe lancèrent leur ultime assaut. Le lendemain à midi, dans un quartier au sud-est de l'usine des « Barricades », ils s'approchèrent à quelque soixante-cinq mètres de la rive avant que les Soviétiques réussissent à se retrancher. Soixante-cinq mètres. La largeur d'un terrain de football. Ils n'allèrent jamais plus loin.

Les nouvelles voyageaient de façon erratique, traversant les airs sous forme d'ondes radio ou rampant dans le réseau de tranchées qui abritait la population civile ; pleuvant du ciel sous la forme de tracts. Il n'y eut pas de message clair pour annoncer la défaite.

La veille de Noël de l'an 1942, ils écoutèrent une émission qui prétendait capter leurs voix. Ils s'entendirent chanter des cantiques : des voix vigoureuses s'élevaient du poste de radio de campagne sans l'habituel panache d'exhalaisons. Pendant la nuit, les rats s'enfuyaient avec des orteils gelés. Les hommes chiaient dans des pelles et jetaient leurs excréments en dehors de la tranchée. Des deux côtés, on fit exploser des feux d'artifice pour accueillir 1943.

Près de sept cent mille soldats moururent à Stalingrad ; plus de quatre-vingt-dix mille soldats de l'Axe furent faits prisonniers. Sur l'une des photos documentant la reddition, prise par un journaliste à l'emploi de la Division des nouvelles et de la propagande

du ministère de la Défense soviétique, une silhouette attire l'attention. C'est un médecin militaire allemand, identifiable à son brassard et à son insigne où une couleuvre s'enroule autour d'un bâton d'Asclépios. Il a l'air plus vieux que ce à quoi on pourrait s'attendre ; une silhouette en haillons, le visage durci par la faim. Mais il y a dans son geste — dans l'angle de son bras, dans ses doigts écartés sur la manche boueuse — quelque chose qui ne laisse aucun doute sur la douceur de son toucher. Quant à celui qu'il a pris en charge, il n'a pas de visage. En cherchant à distinguer ses traits, on trouve un bandage, moucheté de saletés et du grain de la photographie.

Un

1.

Le train était en retard.

Il avait commencé à prendre du retard avant Nancy et avait fait plusieurs arrêts non prévus entre Bâle et Zurich. Près d'Innsbruck, il était carrément tombé en panne, ou plutôt il s'était immobilisé, et l'on avait pu voir des hommes courir tout au long, dehors, pour inspecter les rails et les roues, en se lançant des cris. Après quoi il avait repris de la vitesse et traversé une vallée longue et étroite avant de s'arrêter à nouveau dans un crissement métallique. Le soleil se couchait, un morne crachin glissait le long de la vitre. Malgré la saison — on était déjà en juillet —, le compartiment se refroidissait et était traversé de courants d'air dès que le train se mettait en mouvement, pour devenir étouffant quand il s'arrêtait en tremblant.

Il y avait maintenant près de quatorze heures qu'elle était à bord.

Pendant les premières heures de leur voyage, le chef de train avait pris soin de s'arrêter à son compartiment avec une grande régularité pour offrir ses

services, l'abreuver d'un thé à la fois sucré et amer qu'il versait d'une théière en émail bleue et pour l'informer des raisons du retard. C'était un homme empâté, qu'on aurait dit maintenu en place par son uniforme mal ajusté. Chaque fois qu'il se penchait pour arranger le coussin sous sa tête ou pour triturer la valise suspendue dans un filet au-dessus de son siège, ses petites mains potelées laissaient des traces de sueur. Par-dessus tout, il aimait jacasser. Ses explications étaient aussi inconsistantes que sa démarche de crabe. Il avait tout d'abord dit à « *mademoiselle**¹ » (ainsi qu'il insistait pour l'appeler, même si elle n'était plus toute jeune, et même s'ils parlaient en allemand, lui avec un fort accent viennois, elle avec la roide formalité d'une personne qui n'utilisait plus couramment cette langue) que le retard du train était dû à un concours de circonstances, « plutôt étrange, par-dessus le marché », suite auquel l'entreprise avait été incapable de retrouver le conducteur du train à Paris, d'où partait le convoi. On avait fini par le découvrir, ivre mort, dans une pissotière non loin de la gare, assis par terre, serrant dans ses bras une oie plumée au cou cassé. Toutes les tentatives pour le ranimer étant restées vaines, on avait finalement conclu qu'il fallait lui trouver un remplaçant.

Une heure plus tard, le chef de train semblait avoir oublié le conducteur dont il s'était donné tant de mal pour décrire l'oie. Il soutenait désormais qu'on avait trouvé un arbre couché en travers des rails dans des

1. Les mots ou les passages en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (Ndlr)

circonstances rien de moins que suspectes, puisque les arbres se trouvaient trop loin de la voie ferrée pour que cela ait pu être le fruit du hasard et que, par ailleurs, le tronc en avait été scié plutôt que brisé, « et avec une vraie scie, par-dessus le marché ». Trente kilomètres plus loin, c'étaient les activités des fonctionnaires suisses qui retenaient le train. Des documents avaient été mal remplis et ils — « c'est-à-dire les Suisses » — avaient appelé à la gare suivante en donnant l'ordre d'arrêter le train « quel qu'en soit le coût ».

Pendant chacune des longues explications du chef de train, la femme écoutait avec un air d'ennui manifeste tout en lui souriant néanmoins et en acceptant ses tasses de thé sucré-amer. Dès que le chef de train sortait du compartiment, la femme abandonnait ce sourire mielleux et reportait son attention sur le pensionnaire assis devant elle. Lui, de son côté, ne cessait jamais de la dévisager avec une curiosité non déguisée. Il y avait maintenant six heures qu'ils étaient seuls dans le compartiment et ils n'avaient pas encore échangé une parole.

Il n'avait pas grand-chose de remarquable : c'était un jeune homme vêtu de noir, avec une chemise blanche amidonnée et une cravate sombre à motifs, qui tenait un livre fermé sur ses genoux. Il pouvait avoir dix-huit ans ; trop délicat encore pour être considéré comme un homme ; riche (comment aurait-il pu se permettre le billet de première classe autrement ?) ; un garçon très pâle, avec un masque de taches de son posé légèrement sur son visage ; les cheveux presque noirs, épais, et tombant bas sur son

front ; les sourcils longs et droits, s'incurvant doucement aux tempes. Son œil avait quelque chose qui clochait — celui qui faisait face à la fenêtre et trouvait son propre reflet dans l'obscurité de la vitre. On aurait dit qu'il avait été battu, brisé, reconstitué. Le blanc était décoloré et s'affaissait à l'intérieur de l'orbite, donnant au visage du garçon une nouvelle expression, un air de reproche belliqueux. Ses chaussures faites de cuir noir et brillant semblaient n'avoir jamais été portées.

En fait, rien dans sa personne ou ses vêtements n'aurait laissé deviner qu'il était élève d'un pensionnat — il aurait pu être clerc, ou apprenti embaumeur — si le cartable et la casquette rangés dans le filet au-dessus de sa tête n'avaient proclamé que c'était précisément là ce qu'il était : un étudiant ou un jeune diplômé d'une institution qui avait une assez haute opinion d'elle-même pour se doter d'un blason orné de lions et d'une devise en latin cicéronien. Il possédait aussi un sac à dos et ce qui semblait être une boîte à chapeau pour dames. Périodiquement, il se levait sur son siège et sortait un sandwich de cette dernière, puis se rasseyait pour le manger avec un délice évident. Il était soigné, beau et vraiment très petit.

La nuit tomba et le train continuait d'avancer dans un bruit de ferraille. Le garçon semblait désireux d'entamer une conversation mais ne pas savoir par où commencer. De temps en temps ses lèvres rouges se fendaient pour adresser à la femme un sourire innocent, et il la regardait esquisser à son tour un sourire, adulte, prudent, gracieux et rapide. Une fois,

il sortit un calepin et un crayon de son sac à dos et s'assit comme s'il avait l'intention de la dessiner, puis il rougit et arracha la page. Il glissa le crayon derrière son oreille, où il resta quelques minutes avant de se libérer et de tomber sur le siège près de lui. Il l'attrapa, sourit, le mit dans sa poche, puis découvrit qu'il faisait une bosse dans son pantalon bien repassé, le sortit à nouveau pour le poser en équilibre sur le rebord de deux centimètres sous la fenêtre, d'où il était assuré de tomber quand ils atteindraient la prochaine courbe. Ses ongles, remarqua-t-elle, étaient fraîchement taillés, et il n'avait pas défait un seul bouton de sa chemise. Il y avait sur son majeur un cal tel qu'il s'en forme à l'usage régulier d'une plume ; et un petit bouton rouge où le nez se plantait dans la joue. Cela, et son œil était brisé à l'orbite ; son iris coulait dans le blanc.

La femme avait du mal à détourner le regard de son œil. Celui-ci était beaucoup plus vieux que le reste de sa personne, une trace de violence sur son joli visage animé qui ne le gâchait pas, et n'altérerait pas sa beauté, mais était posée là tel un fragment d'un autre visage qui serait remonté à la surface. Il semblait ne pas avoir le contrôle de sa paupière. Elle se fermait de temps en temps, s'abaissait comme la ligne d'horizon sur l'œil éveillé, et il levait une main sans tenter de dissimuler son geste, attrapait ses cils épais, repoussait la paupière et l'enfonçait dans son repli sous l'os. Il souriait à ce moment-là, et elle se rendait compte qu'elle le dévisageait peu discrètement. Sous le regard observateur du garçon, elle se ressaisissait, s'efforçant de détourner la vue. Mais

quelques minutes plus tard ses yeux s'étaient reposés sur le sien, sur l'œil brisé, et elle se prenait à se demander s'il lui restait quelque vie.

« J'ai eu une altercation. » Il avait parlé abruptement, sans introduction, d'une voix aiguë et douce, sa langue rose frappant contre ses dents.

« Pardon ? »

— Une altercation, répéta-t-il en se penchant en avant, les mains étendues sur les genoux. Presque une bagarre, en fait, avec un garçon de ma classe. C'est pour ça qu'il a l'air bizarre. Il a quelque chose. Une lésion à un nerf. Les médecins disent que ça ne guérira jamais tout à fait. Mais quand même, je vois très bien. »

Il s'adossa, heureux d'avoir brisé la glace, à un point tel qu'il rit tout haut, un gloussement de bonne humeur, bref, aigu et juvénile.

« Avez-vous gagné ? demanda-t-elle après une pause.

— Gagné ? »

— Votre altercation. »

Il secoua la tête et sourit ; tristement, gaiement, sa bonne humeur intacte.

« Savez-vous, j'ai failli gagner. J'ai été surpris moi-même. Le garçon était beaucoup plus grand que moi. Mais il faut dire que j'ai toujours eu du talent pour les sports.

— Du talent pour les sports. Le football, je suppose.

— Le tennis. » Il sourit, et montra la poignée d'une raquette pointant hors de son sac à dos. « Champion de l'école trois ans d'affilée. Et vous ?

— Moi ? » Elle rit. « J'ai presque quarante ans — trop vieille pour les sports. Mais quel drôle de petit bonhomme vous êtes ! »

Nullement offusqué par cette estimation, le garçon se mit bientôt à rire avec elle, tendit la main et se présenta comme « Robert, Robert Seidel ».

Elle lui serra la main et pour sa part ne donna aucun nom.

2.

Le pensionnaire aurait peut-être poursuivi la conversation — en fait, il semblait désireux de le faire — si un groupe d'hommes n'étaient entrés dans le compartiment exactement au même moment, et avec eux le bruit de leurs plaisanteries. Ils étaient quatre. Ils portaient des uniformes français et pendant un instant elle crut qu'on venait encore une fois inspecter leurs passeports et leurs documents de voyage, même s'il y avait déjà eu deux semblables inspections depuis qu'ils avaient traversé la frontière et pénétré dans la région d'Autriche qui se trouvait sous contrôle français. Elle fut alors frappée par l'odeur

d'alcool et de tabac que dégageaient les hommes et par leur air de bravade maladroite tandis qu'ils se bousculaient entre les deux rangées de sièges. Debout, ils effleuraient ses genoux de leurs jambes, prenaient de la place, se regardaient les uns les autres en attendant que quelqu'un commence ; ils se pressaient, se donnaient des coups de coude dans les côtes et échangeaient de brefs chuchotements crus — bref, ils exécutaient la myriade de gestes qui exprimaient leur camaraderie de soldats tout en attendant leur tour de flirter avec elle. Au bout du compte, ce fut un blond qui prit l'initiative et s'approcha de sorte à se trouver immédiatement au-dessus d'elle, la tête rentrée dans les épaules pour éviter le support à bagages surplombant la banquette. Il s'adressa à elle en français, parlant autant avec les yeux qu'avec les lèvres.

« *Bonsoir, madame**. On ne nous avait pas dit qu'une telle beauté partageait le train avec nous. Vous voyagez avec votre fils ? »

Elle leva les yeux vers lui, étudia ses traits à la beauté franche, puis détourna la vue, laissant son regard se perdre dans le noir de la fenêtre. Elle ne portait pas de chapeau. Dans son reflet, elle fut frappée de constater comme son rouge à lèvres semblait vif, comme les longues plaines de ses joues poudrées paraissaient pâles et délicates. Le soldat s'inclina de sorte que son propre reflet flotta près de celui de la femme, des yeux bleus apparaissant parmi les ondulations des cheveux auburn de celle-ci. Il avait les lèvres très près de son oreille.

« *Madame**, essaya-t-il à nouveau en passant à l'allemand. *Ich Sie kompliment auf Ihrs...* » Il s'arrêta, cherchant le mot.

« *Schönheit — beauté**, intervint le pensionnaire, qui ajouta dans un rapide français d'écolier : *Mais je ne suis pas son fils**. »

Le soldat se redressa, se retourna. Ses camarades reportèrent aussi leur attention de l'autre côté du compartiment. C'était comme une vague sur l'océan. Bientôt, ils se retournèrent tous.

« Alors tu parles français, mon gars ?

— Oui. *Je m'appelle Robert Seidel. Je suis de Vienne**. Je parle assez bien, vous ne trouvez pas ? Je vous comprends très clairement.

— Et *madame** ? Elle ne le parle pas ?

— Je suppose que non. »

Réfléchissant à ces paroles, le soldat alluma une cigarette, souffla la fumée dans les airs.

« Et ce n'est vraiment pas ta mère ?

— Pas du tout, répondit l'écolier, toujours dans son français dénué d'hésitation, quoique gauche. Nous venons à peine de nous rencontrer. Je ne connais même pas son nom.

— Alors peut-être que tu peux traduire. »

Le Français tourna le dos au garçon, posa une main sur la surface de la fenêtre à côté de lui, et se pencha de nouveau vers la femme aux lèvres fardées.

« Dis-lui qu'elle est très belle.

— Je ne peux pas lui dire cela !

— Dis-lui, mon gars, ou je te chauffe les oreilles. »

Le garçon parut peu impressionné par la menace et enclin à discuter, mais une autre pensée s'empara de lui à cet instant, et il passa la langue sur ses lèvres tandis qu'il cherchait la phrase exacte.

« Il dit, commença-t-il enfin en parlant au dos de l'homme qui lui bloquait la vue et en tendant le cou pour voir passé les fesses de l'homme afin d'observer la réaction de la femme, il dit de vous dire que vous êtes très belle. » Il s'interrompit, lui fit un sourire dépourvu d'ironie. « Je suppose qu'il n'entend rien par là.

— Non? » répondit la femme. Elle leva les yeux vers le visage du soldat, d'abord avec ennui, puis avec quelque chose qui ressemblait à de la chaleur, et elle prononça doucement, un demi-sourire jouant sur ses lèvres : « Dis-lui que je suis mariée. Dis-lui que mon mari a fait la guerre. »

Le garçon s'exécuta et presque aussitôt le Français changea d'expression, son sourire laissant la place à un froncement de sourcils. Il se retourna ensuite pour consulter ses camarades en chuchotant rapidement, après quoi il fit de nouveau face à la femme.

« Où a-t-il servi ? Quel front ? À l'Est ou à l'Ouest ? »

De nouveau, l'écolier traduisit ses paroles, avec plus d'assurance cette fois, ses yeux noirs brillant de curiosité.

Elle prit son temps avant de répondre, joua avec les gants qu'elle avait déposés sur le siège voisin, étudia l'homme de ses yeux aux paupières tombantes.

« À l'Est, dit-elle. Mais ce n'est qu'une question de hasard. Il serait allé à l'Ouest si on le lui avait demandé. Jusqu'à la tour Eiffel. »

Le garçon traduisit du mieux qu'il le pouvait, trébuchant un peu sur le conditionnel. En dépit de l'affirmation de la femme, les soldats se détendirent dès qu'ils eurent entendu que son mari avait tiré sur des Russes plutôt que sur des Français.

« Dis-lui, reprit leur chef en portant une main à ses lèvres pour embrasser le bout de ses doigts d'un geste vif et machinal, qu'elle a des yeux magnifiques. Son mari est fou de la laisser voyager seule. »

Le garçon se lança dans la phrase, mais tout à coup la femme sembla se lasser du jeu.

« Assez, trancha-t-elle dans un français parfait. Vous avez fait vos compliments. Vous êtes très galant et il ne fait aucun doute que vous êtes un amant formidable. Je suis flattée, mais mariée. Et suffisamment riche pour m'acheter moi-même des bas, ou du chocolat, ou ce que vous avez l'intention d'échanger. » Elle s'exprimait d'une voix douce, quoique non

dépourvue d'une certaine force. «Ce serait ennuyeux que cela dégénère en incident impliquant votre commandant, vous ne croyez pas?»

Elle fit claquer ses gants devant son visage pour lui signifier son congé. Le soldat blond blêmit et se redressa. Il semblait vouloir dire autre chose, mais ne parvint pas à trouver ses mots ; se retourna vivement et poussa l'un de ses camarades vers la porte et jusque dans le corridor ; jeta sa cigarette à leurs pieds. Dans l'embrasure, il prit le temps de se retourner pour cracher un jet de salive.

«*Putain**, grommela-t-il. Salope d'Allemande.»

L'écolier l'entendit et sauta sur ses pieds.

«Ne l'insultez pas!» cria-t-il d'un ton de reproche plus que de colère, puis il fit un pas vers l'avant en trébuchant tandis que le train s'engageait dans une courbe. Il tomba sur un genou et sa tête heurta l'entrejambe du soldat qui se trouvait à la porte. L'homme lui saisit une poignée de cheveux et le repoussa dédaigneusement dans son siège. Il cracha encore une fois, se retourna et, laissant la porte ouverte, emboîta le pas à ses camarades qui redescendaient le corridor vers la deuxième classe du convoi.

«Messieurs, il vous a menti, leur cria la femme d'une voix légèrement moqueuse. *Il est bien possible qu'il soit mon fils**.»

D'un regard, elle stoppa l'élan du garçon qui voulait se précipiter à leur suite. Une seconde plus tard, ils pénétrèrent dans un tunnel. L'obscurité les avala,

renvoyant le cri strident de l'avancée rapide du train. Quand ils émergèrent, la colère du garçon était passée. Il riait.

« Vous parlez français, pouffa-t-il, et tellement mieux que moi. *Mais vous n'avez rien dit** ! »

Il sembla à la femme qu'il aurait été malpoli de ne pas joindre son rire à celui du garçon. Il leur fallut quelques minutes pour se calmer.

« Mais c'est vrai ? demanda enfin le garçon. Votre mari est soldat ?

— Était, dit-elle en lissant sa jupe sur ses cuisses. Officier dans le service de santé.

— Il n'a pas été tué, dites-moi ?

— Non. Il a survécu. Il a été fait prisonnier.

— Par les Russes.

— Oui.

— Et maintenant ?

— Et maintenant ? » Elle fit une pause, sourit, étudia le visage de cet étrange garçon assis en face d'elle. Il n'y avait là nulle malice, qu'une curiosité débonnaire et un émerveillement sincère devant le monde. Il fallait chercher son œil — celui qui reposait, brisé, dans son orbite — pour se rappeler qu'il devait lui aussi avoir une certaine connaissance de la douleur, quelque vague qu'elle puisse être.

« En fait, il vient juste d'être libéré. Je m'en vais le retrouver. »

Le garçon voulait lui en demander plus, se penchait en avant dans sa hâte d'en apprendre davantage, mais elle eut tôt fait d'y couper court.

« Est-ce que ça fait mal ? demanda-t-elle. Votre œil, je veux dire. On dirait que les os n'ont pas été remis correctement. »

Elle tendit la main et le toucha, à la gauche de son front. Il rougit à son contact, ce qui lui fit plaisir à voir. C'était vraiment un très joli jeune homme. Elle laissa ses doigts s'attarder, puis se recala dans son siège. Il fallut quelque temps au garçon pour se ressaisir et répondre à la question.

« Ça ne fait pas mal, dit-il. Seulement, de temps en temps... »

— Oui ? »

Tout à coup, la voix du garçon exprimait l'urgence de se confier. On aurait dit qu'il se croyait de nouveau dans le dortoir à partager des secrets par-dessus un drap de lin.

« C'est idiot. Mais quand je regarde dans le miroir parfois, le matin, vous voyez, quand je suis encore somnolent (je ne suis pas un lève-tôt — n'allez pas croire que je sois paresseux, j'essaie de ne pas l'être, mais le matin j'ai du mal à trouver mes pieds, je suis même étourdi quelquefois), j'aperçois mon œil, pendu là dans le miroir et, pendant un instant, je ne sais

plus moi-même qu'en faire. Je veux dire, il ne devrait pas avoir l'air de ça. »

Il gesticula, se mordit la lèvre de frustration, incapable de s'expliquer.

« C'est même un peu effrayant. Je regarde dans le miroir, et l'œil me rend mon regard. On dirait qu'il appartient à quelqu'un d'autre.

« Mon père est mort, ajouta-t-il après une pause, emporté par une chaîne d'associations qu'elle avait du mal à reconstruire. Il est mort quand j'étais encore petit. Je me demande parfois... mais c'est trop idiot pour être dit à voix haute. »

Il leva les yeux à ce moment-là, la regarda timidement à travers ses cils d'un noir de charbon.

« Est-ce que c'est très laid ? »

Elle rit, balaya la question du revers de la main.

« Votre mère s'est remariée ? »

— Oui. Un Herr Seidel. Il a insisté pour que je prenne son nom. Pour être honnête, je le connais à peine. Il y avait peu de temps que nous vivions avec lui quand on m'a envoyé à l'école. Et avec la guerre et tout le reste... Bref, je ne l'ai pas vu depuis des années. Et ma mère non plus.

— Comment s'appelait votre père ?

— Teuben, répondit le garçon, heureux qu'elle ait posé la question. Peut-être avez-vous déjà entendu parler de lui. C'était un détective célèbre. »

La femme hocha la tête, le regard vide. Le nom lui était inconnu. Elle se leva et s'excusa, puis alla aux w.-c.

3.

À son retour, le garçon, debout sur son siège, piochait dans son sac à dos. Il en sortit une bouteille de lait qui, de toute évidence, coulait : les quelques centimètres de liquide du dessus manquaient et la bouteille était rendue collante par son contenu renversé. Il en prit une gorgée, puis la lui offrit comme un ouvrier passe une cigarette à la ronde. Elle déclina. Du lait imbibait le duvet de la lèvre supérieure du garçon. Elle rit, et il la regarda, interdit, jusqu'à ce qu'elle lève le doigt vers sa propre bouche et le passe doucement le long de la courbe de sa lèvre. De la main, il imita le geste, délogea quelques perles de lait. Gêné mais souriant, il entreprit de s'essuyer de la manche et du revers de la main. Elle lui offrit un mouchoir, qu'il prit, avant de décider qu'il était trop précieux ou trop propre pour être employé à un usage aussi prosaïque que de nettoyer sa bouteille. Il resta là, le mouchoir de soie dans une main et la bouteille dans l'autre, un sourire penaud sur les lèvres.

Le train siffla, ralentit jusqu'à s'arrêter. L'électricité s'éteignit à la fois dans le compartiment et dans le corridor. Ils restèrent assis dans l'obscurité totale. Elle entendait le garçon respirer. Un cône de lumière illumina le corridor à l'extérieur du compartiment, courut en tremblant sur le tapis, les fenêtres, le plafond. Elle s'attendait à voir apparaître le chef de train, lampe de poche à la main, pour expliquer la plus récente avarie, mais la lumière clignota et disparut sans que quiconque soit entré dans le compartiment. La pluie gagnait en force, frappait rythmiquement sur la vitre. Le garçon en face d'elle ne cessait de remuer dans son siège ; le cuir crissait sous ses fesses osseuses. Elle tendit la main dans le noir, trouva son genou, puis sa main. Ils joignirent les doigts, très doucement. Les minutes passèrent. Elle leva le poignet gauche devant ses yeux, mais fut incapable de distinguer sa montre. Il devait être minuit passé. Dans sa main droite, les doigts du garçon battaient d'une pulsation urgente dans sa paume.

Elle brisa le silence.

« Tout à l'heure, dit-elle, avant que nous nous parlions, vous avez sorti un calepin à croquis puis vous l'avez rangé. Vous vouliez me dessiner.

— Oui, répondit-il, même si ce n'était pas une question. Mais ça m'a semblé impoli de dessiner une inconnue. Et puis... vous m'auriez demandé de voir le dessin. »

Dans l'obscurité, elle pouvait l'entendre appuyer le visage contre la vitre.

«Je ne suis pas très doué, voyez-vous.

— Et que vouliez-vous dessiner de moi?»

Il lui répondit sans la moindre hésitation, comme s'il n'attendait que cela. Comme plus tôt, lorsqu'il lui avait expliqué ce qui était arrivé à son œil, sa voix prit un timbre particulier, à la fois confidentiel et empreint de sincérité. Un enfant pourrait prendre une voix semblable pour se confesser, en traînant les pieds, en se félicitant surnoisement de la finesse de son nouveau péché.

«Je voulais dessiner votre visage, dit-il. Vos lèvres, en fait. Votre lèvre supérieure est longue. Elle s'incurve, un peu irrégulièrement, et il n'y a presque pas de creux au milieu. Sous le nez, je veux dire. J'ai déjà lu là-dessus dans des romans, mais je n'en avais jamais vraiment vu une. "Une lèvre supérieure cruelle." Et puis, vos mains sont très grandes.

— Ça ne semble pas très attrayant.

— Mais ça l'est! protesta-t-il en réussissant presque à se libérer de son emprise. C'est vrai, vous savez. Ce que le soldat a dit tout à l'heure.

— Que je suis belle.

— Oui.

— Je suis vieille», soupira-t-elle, satisfaite, et elle lâcha sa main. Pendant une demi-heure, ils restèrent tous deux silencieux. Elle étendit les jambes sur le siège voisin et s'efforça de trouver le sommeil. Dans

son esprit une image se forma, celle de son mari, les joues creuses. Il avait l'œil brisé et il ne s'était pas rasé. Dans sa bouche pointait une cigarette. Elle avait les yeux qui piquaient à cause de la fumée.

Un frémissement soudain parcourut le train, la tirant de son rêve à demi formé. Il fut suivi d'un cri, puis d'un long gémissement rauque. Elle se redressa, alarmée, toujours baignée dans l'obscurité. Le train eut un soubresaut, se raidit, se tut ; les gouttes de pluie mitraillaient la vitre avec la force d'un véritable orage. Un éclair dans le lointain leur offrit une seconde d'illumination. Elle vit le visage du garçon, ingénu et souriant, heureux d'être pris dans l'orage avec sa bouteille de lait, son sac à dos, et elle. Puis, dans l'obscurité qui retombait, il dut avoir une idée. Il la mit bientôt en mots.

« Il y a combien de temps que vous avez vu votre mari ? » demanda-t-il.

Elle bâilla puis s'étira, prit son temps avant de répondre. « Neuf ans. »

Il siffla à sa manière d'écolier, fit le calcul. « Mais ça fait plus longtemps que... Je veux dire, à moins qu'il n'ait été dans l'armée avant... Ou peut-être que ça fait huit ans et demi... »

— Neuf ans, répéta-t-elle. Depuis le printemps de 1939. Il n'a été conscrit qu'en mars 1940. »

Elle s'interrompit, laissant au garçon le temps de formuler une théorie.

« Il vous a quittée, finit-il par dire, et maintenant, il veut vous ravoïr. »

Elle rit tout haut, s'écouta. *Un rire cruel, songea-t-elle, pour aller avec ma lèvre supérieure cruelle.*

« Je l'ai laissé, dit-elle. Il avait une aventure.

— Oh non ! dit le pensionnaire.

— Oh oui, dit-elle d'un ton gentiment moqueur. Et vous ? Quand avez-vous vu votre bonne mère pour la dernière fois ?

— Cinq ans, dix mois. Je voulais partir après la fin de la guerre, mais il y avait un problème de pape-rasse. Et puis Herr Seidel a écrit pour dire que je devrais rester et finir l'école.

— Laissez-moi deviner. » Elle baissa la voix pour conférer de l'autorité à la phrase : « *Un jeune homme n'est rien sans une bonne éducation.*

— Oui, quelque chose du genre. Il voulait même que je reste pendant tout l'été, il disait que c'était difficile de trouver de la nourriture digne de ce nom à Vienne, et que les rues étaient pleines de racaille. Mais j'ai reçu une autre lettre. Celle-là venait de Mère. »

Il fit une pause pour ménager ses effets. Elle se prêta au jeu. « Que disait-elle ?

— Que Herr Seidel était tombé d'une fenêtre. Il avait failli se rompre le cou.

— Il est tombé? » Elle s'efforça de réprimer son rire. « Comme ça, c'est tout ?

— Oui. Ou peut-être qu'il a été poussé. »

Dans l'obscurité elle l'entendit se pencher vers l'avant jusqu'à ce qu'elle puisse sentir son souffle sur son visage. Il lui vint à l'esprit qu'il avait décidé de l'embrasser. Mais il continua plutôt de parler.

« Il y a un secret de famille, chuchota-t-il d'un ton badin et pourtant sincère, manifestement émoustillé par cette pensée. Tout a commencé quand mon frère est disparu. Après la guerre. Et maintenant Herr Seidel ! Mère pense que la bonne... Mais elle ne l'a jamais dit clairement, voyez-vous.

— La bonne ? Votre famille est riche.

— Très. » Il avait prononcé ce mot avec enthousiasme mais sans orgueil, comme s'il s'agissait d'un détail remarquable mais absolument sans incidence sur sa vie. « Herr Seidel est propriétaire d'une usine.

— Alors je suis certaine que tout ira pour le mieux. »

Il allait répondre quand le plafonnier s'alluma brusquement et inonda le compartiment de sa vive lumière jaune. Celle-ci les trouva dans une curieuse position, lui penché vers l'avant, les bras tendus pour conserver l'équilibre, le postérieur perché tout au bord de son siège, le visage si près de celui de la femme qu'elle pouvait compter ses taches de rousseur. Quant à elle, gauchement affalée en travers

d'un siège et demi, elle était assise les cuisses écartées ; à l'ourlet de sa jupe on apercevait son jupon de soie. Le garçon se rejeta en arrière comme s'il avait été piqué et se recala dans son siège, rajustant sa cravate. Des yeux, il suivit les jambes de la femme alors qu'elle les croisait devant elle. Elle remarqua que la bouteille de lait gisait, abandonnée, sur le sol. Il l'avait vidée, et seule une pellicule blanche subsistait à l'intérieur du verre qui tremblait tandis que lentement, peu à peu, le moteur reprenait vie. On aurait dit qu'il s'efforçait de gagner un état de profonde tension intérieure ; une ligne de basse palpitait sous leurs pieds, leurs fesses et leurs cuisses. Hésitant, incertain de sa force, le train se mit en marche, se traîna le long des rails. Elle regarda sa montre et fut surprise de constater qu'il n'était que deux heures. Ils avaient encore le temps d'atteindre Vienne avant l'aube.

4.

Ils n'échangèrent plus une parole avant d'être presque arrivés en gare. La majorité du temps, elle s'assoupissait, puis s'éveillait brièvement avant de s'endormir à nouveau. Elle avait la bouche sèche et elle se prit à souhaiter que le chef de train s'arrête avec sa théière. Le garçon sombra dans le sommeil, murmura doucement dans ses rêves ; une fois, il lui donna un coup de pied en étendant les jambes devant lui. À quatre heures trente, il fut pris d'une faim subite et il alla pêcher une pomme dans son sac

à dos, puis la croqua à grand bruit. Quand le chef de train vint les prévenir qu'ils arriveraient dans moins d'une heure, c'était un autre homme et il n'apportait pas de thé. Elle accepta une gorgée de la gourde de randonnée du garçon et fut amusée de découvrir que celle-ci contenait une sorte de cordial dilué avec de l'eau. Ils prirent leurs sacs pour s'assurer que tout était bouclé. Le garçon se rassit avec son cartable et sa boîte à chapeau empilés sur les genoux. Aux limites de la ville, on examina encore une fois leurs papiers : un comité d'hommes en uniformes fripés. Quand les gardes-frontières les eurent quittés, le garçon se leva, s'étira, se frotta les épaules, le cou et le visage.

« Presque à la maison, dit-il.

— Presque.

— Et comment pensez-vous que ce sera de voir votre mari après tout ce temps? » Il avait posé la question avec une grande simplicité, par curiosité et compassion, et parce qu'il avait l'impression d'être son ami. Elle se rappela qu'elle lui avait tenu la main pendant la nuit. Il était maintenant difficile de reconstruire ce qui les avait conduits jusque-là. Elle lui adressa ce sourire fugace et vide qu'elle savait que les hommes trouvaient tellement séduisant.

« Bien, dit-elle. Je suis sûre que ce sera bien.

— Vous allez le reprendre? Malgré son... vous savez.

— Oui. Malgré tout. Encore qu'il faudra voir, bien sûr. » Sa voix se fit moqueuse : « Vous trouvez que je ne devrais pas ? »

Le garçon ne répondit pas. Il était occupé par une autre pensée.

« Comment l'avez-vous découvert ? demanda-t-il. Avez-vous trouvé une lettre ? Ou bien peut-être que vous êtes rentrée un après-midi et ils... »

Il s'empourpra, gesticula, se tut : un garçon comme un chiot, gauche, bête, la queue agitée d'un frémissement continu. Il était difficile de faire monter la colère qu'appelaient les convenances.

« Vous êtes un goujat, dit-elle. Vous feriez bien de vous rappeler que vous n'êtes plus dans la cour d'école, ni au dortoir. »

Il se mordit la lèvre et se lança dans des excuses. Elle le coupa. Elle avait déjà raconté l'histoire, toujours avec les mêmes omissions.

« Je l'ai suivi. J'avais des soupçons, et je l'ai suivi. Il est entré dans un édifice et est monté à un appartement. J'ai attendu vingt minutes, et puis j'ai sonné à la porte. » Elle fit une pause, mima le geste, un doigt fin pressant la sonnette.

« Vous l'avez vue ? »

— Oui. »

Il la regardait gaiement, simplement, sans malice, désireux de savoir et non pas de juger, le duvet au-dessus de sa lèvre tremblant d'excitation.

« Est-ce qu'elle était très belle ? »

En imagination elle revécut la scène, vit la porte s'ouvrir pour révéler un jeune homme, en manches de chemise et en pantalon, une croix autour du cou. Il n'était ni maquillé ni parfumé ni même particulièrement propre. Un de ses boutons était défait.

Elle avait prétendu s'être trompée de porte.

« Belle ? répondit-elle enfin. C'est difficile pour moi d'en juger. Je ne crois pas, non. Ce n'était pas à ça que je m'attendais. Une femme en jarretelles. Voilà ce que je m'étais imaginé. Quelqu'un qui aurait jeté une robe de chambre sur ses épaules juste avant d'ouvrir la porte. Charmante, jolie, une sorte de putain pour gentilshommes. Mais je vois que je vous choque. »

Le garçon avait en effet rougi jusqu'à tourner au lie-de-vin, mais il eut tôt fait de se ressaisir et il secoua la tête.

« Non. C'est comme ça que je me l'imaginais moi-même à l'instant. Je veux dire, quelque chose dans ce genre-là. Pas que je m'y connaisse en... »

— En jarretelles ? Ou en putains ?

— Ni l'un ni l'autre », réussit à dire le garçon, qui se tut.

Dehors, le jour se levait tandis qu'ils entraient en gare. Il porta ses sacs pour elle. Une fois sur le quai, elle fut étonnée par la foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui se déversait hors des compartiments de deuxième et troisième classes. C'était comme si, tout à coup, ils étaient entrés dans l'agitation d'une ville. Des parents fatigués se tenaient, frigorifiés, près des barrières. Ils avaient attendu toute la nuit pour accueillir les maris, les épouses, les fils et les filles qui descendaient en file sur le quai. Au-dessus de leurs têtes bâillait le plafond bombé.

Un porteur s'approcha d'elle et chargea ses effets sur un chariot. Le garçon marchait à ses côtés, balayant du regard les visages dans la foule. Il n'y avait personne pour les accueillir ni l'un ni l'autre, que la lumière du matin et les pavés brisés de Vienne. Dans la rue, un chauffeur de taxi les accosta et le garçon insista pour qu'elle prenne le véhicule. Ils se serrèrent brièvement la main, et le garçon s'inclina comme s'il avait l'intention de lui faire le baise-main (la raquette de tennis qui pointait hors de son sac à dos faillit la frapper sur la tête). En fin de compte, le courage lui manqua et il lâcha sa main en marmonnant que ç'avait été « un profond plaisir ».

Par la lunette arrière du taxi, elle le regarda qui se retournait pour rassembler ses bagages. Derrière le garçon farfouillait un vagabond, fébrile dans son manteau de la Wehrmacht, et un enfant vendait des noix et des petits fruits dans un chariot tiré par une poignée. Enfin la femme aussi se retourna, vers l'avant, là où son mari l'attendrait dans ce qui pouvait rester de leur appartement.

« Vous venez de l'étranger ? demanda le chauffeur en étudiant ses vêtements par-dessus son épaule costarde.

— Roulez, c'est tout », dit-elle. Elle fouilla dans son sac à main à la recherche d'un bâton de rouge et d'un miroir, dans l'intention de redonner une nouvelle vie à ses lèvres pâlissantes.

Deux

1.

Tandis qu'ils descendaient du train et quittaient la gare, un homme se tenait parmi la foule qui n'était ni grand ni particulièrement petit, de contenance réservée quoique enveloppé dans un manteau militaire teint de couleur voyante, avec autour du cou une écharpe de laine rouge de meilleure qualité que ce qu'aurait laissé présager le reste de ses vêtements. Il scrutait la foule descendant du train avec la curiosité de celui qui espère y trouver un visage familier. Il ne fallut pas longtemps avant que ses yeux se posent sur la femme pour ce qui était plus qu'un simple hommage à sa beauté. En fait, il se signa et murmura quelques paroles muettes, se mit à avancer puis s'arrêta, et fut bientôt poussé de côté par la cohue.

Quelques années plus tôt, à l'école, Robert Seidel avait lu une histoire écrite par un écrivain américain dans laquelle le protagoniste, encore affaibli par une récente maladie, était capable de deviner la profession et jusqu'aux détails de la vie des passants simplement en étudiant leur mise, leur maintien, les rides que la vie avait inscrites sur leur visage. Il avait

été atterré de découvrir dans la foule du soir un homme sur qui ses tentatives d'interprétation restaient vaines et qui était, en réalité, *illisible*. Si Robert avait remarqué l'inconnu, il aurait pu lui venir à l'esprit que ce dernier présentait une semblable énigme aux observateurs : son visage était masqué par une écharpe et une casquette profondément enfoncée ; sa démarche de vieillard était mal assortie à ses mains encore jeunes ; ses gestes évoquaient autant les salons que les baraques militaires. Tout ce qu'on pouvait en dire avec certitude, c'est qu'il émanait de l'homme — qui se faufilait dans la foule avec une sorte de grâce furtive, sans jamais vraiment toucher ceux qui l'entouraient — une certaine inquiétude, une timidité, comme s'il attendait la réponse à quelque question fatidique qu'il avait lui-même posée.

Dehors, au-delà des portes de la gare, l'inconnu porta un doigt à sa bouche, arracha de ses dents fortes le reste d'un ongle ; et bien que ses mains fussent plus propres que son manteau et ses manchettes effilochées, il découvrit qu'une croûte de sang foncé recouvrait ses cuticules. Ce simple fait parut lui rappeler ce qu'il était venu faire. Il leva vivement les yeux, le regard nouvellement gagné par l'urgence. Dans la foule du petit matin, il fallut à l'homme quelques moments avant d'apercevoir de nouveau la femme et son jeune compagnon, qui l'aidait à charger ses bagages dans un taxi. Pendant une seconde, à travers la lunette arrière de la voiture, elle eut l'air de le regarder et il lui rendit son regard, transporté, comme s'il retraçait un visage plus doux, plus jeune,

dans la froideur de ses traits. Et puis elle se retourna vers son chauffeur et fut bientôt hors de sa vue.

Semblant vouloir reporter son attention sur le garçon en train de rassembler ses effets, l'homme avait fait un pas vers lui à sa manière hésitante quand un policier se mit à marcher vers l'endroit où ils se trouvaient, peut-être attiré par l'aspect déguenillé de l'inconnu et désireux de contrecarrer toute tentative de vol à la tire. L'homme se mit en marche, fit demi-tour et s'éloigna en hâte d'un pas feutré. Il ne ralentit pas avant d'avoir traversé la rue et disparu dans l'ombre d'une porte. Là, il s'arrêta, renoua son écharpe et attendit de voir si le garçon grimperait dans un taxi ou s'il se joindrait à la foule en haillons qui attendait le tram.

De l'autre côté de la rue, dans une demeure exposée à la vue du public par un mur bombardé, une femme s'éveilla pour reprendre son existence dans sa maison de poupée. Elle s'étira, chanta une bribe de chanson de la Wehrmacht, mit une casserole d'eau sur la cuisinière ; puis, dans le plus cru des dialectes viennois, elle maudit paresseusement d'abord les Allemands, puis les Alliés, enfin les Juifs, qui étaient tous invités à introduire dans leur postérieur quelque objet non identifié dont elle semblait croire qu'il lui collait à la paume tandis qu'elle faisait trois fois un mouvement de poussée devant ses larges hanches.

L'étranger la vit, inclina son chapeau. À cet instant, le garçon se décida et partit à pied. Presque aussitôt l'homme se remit en marche, dans la même direction

que le garçon, même s'il avançait trop timidement, peut-être, pour évoquer la notion de poursuite. En quelques minutes, ils étaient hors de vue.

Derrière eux, le soleil du matin chercha la femme, fit flamboyer ses cheveux roux. Ainsi gratifiée d'une céleste attention, elle éclata de rire, jeta un tas d'épluchures de pommes de terre dans sa casserole et entreprit de se préparer une soupe féculente.

2.

Robert mit plus d'une heure à rentrer chez lui. Il resta à regarder le taxi de la femme pendant un moment puis il enfila son sac à dos, prit son cartable par la poignée de cuir usée, coinça la boîte à chapeau entre son coude et sa hanche et — ignorant les chauffeurs de taxi qui l'accostèrent à quelques pas de la gare (même s'il avait suffisamment d'argent et qu'il aurait pu se permettre la course) — il se mit à marcher. Il mit d'abord le cap vers le nord, en suivant la longue courbe de la Gürtel, puis vers l'ouest en direction des banlieues plus cossues, en gardant dans son champ de vision une portion de rails de tramway mais sans manifester l'intention de monter dans un tram.

Tout au long de sa longue marche, le garçon prêta peu d'attention à ce qui l'entourait, mais avança d'un pas rapide, résolu, presque mécanique. Ce qui l'absorbait si profondément, chassant toute la curiosité accumulée à l'endroit d'une ville que la veille encore

il était impatient de voir, c'était la pensée de la femme qui avait partagé son compartiment, bouche cruelle incurvée en sourire. Il songeait à ce qu'il aurait pu lui dire, inventait des effleurements, des frôlements, un chaste baiser dans l'obscurité du train privé d'électricité. Elle s'appelait Beer, Gudrun Anna. Il avait trouvé une étiquette portant son nom sur sa valise quand elle avait quitté le compartiment pour aller aux w.-c. ; il avait sorti un bout de papier et noté son adresse. Il songeait aussi à son mari, qu'il s'imaginait très grand ; assistait sur le seuil poussiéreux de leur appartement à leur première poignée de main, hésitante et gauche, jusqu'à ce que son mari la saisisse par la taille et l'écrase dans le double pli de son étreinte. Cette vision de la réunion du couple séparé était si frappante que, si on l'avait sommé de le faire, Robert aurait pu décrire la teinte des yeux du mari (un bleu de silex) et la plissure laissée par sa main sur la blouse de soie dans le dos mince de sa femme.

Et puis ses pensées abandonnèrent mari et femme toujours embrassés, et bondit plutôt en avant, vers l'accident de Herr Seidel et la lettre de sa mère, ses sombres allusions à un « complot », la longue liste de tous ses malheurs, les phrases d'une tendresse insipide par lesquelles elle lui enjoignait de « rester à l'étranger » alors même qu'elle se plaignait de leur isolement et de la ruine de la famille. Il y avait quelque chose dans le ton de la lettre, dans ses omissions et ses brusques changements de sujet, qui avait nourri le sentiment — depuis longtemps devenu conviction — que quelque chose de bizarre, de louche et, pour ainsi dire, de détraqué se passait à la maison, et

que sa mère était, si ce n'est exactement souffrante, du moins assiégée et qu'elle avait par conséquent besoin de son aide. « L'important, se disait-il, répétant une devise puisée dans un roman d'espionnage anglais, c'est de garder l'œil ouvert et la poudre sèche. » Mais en dépit de cette « résolution de détective » — ainsi qu'il la nommait — et du poids des responsabilités qui y étaient associées, il se prit à fredonner, impatient de « serrer Mère contre sa poitrine » (il avait écrit une phrase semblable dans son journal). Il aurait fallu une bonne oreille — et une bonne dose d'imagination — pour reconnaître dans ces notes distraites les premières mesures de *Cherokee*.

Robert était tellement absorbé dans ses pensées qu'il ne se rendit pas compte qu'il était arrivé dans son ancien quartier, ni qu'il était passé devant le parc familial où il avait joué enfant et qui était maintenant dépourvu d'arbres. Ce n'est qu'une fois rendu dans sa rue, en montant la pente devant les villas densément rapprochées, qu'il finit par reprendre ses esprits. Il leva les yeux et, ignorant toujours le poids de son sac à dos qui lui sciait les épaules et l'arête malcommode de la boîte à chapeau qui lui entamait la hanche, il parcourut à la course les quelques derniers mètres le séparant de la maison.

Il pouvait être six heures trente ou sept heures : c'était une journée d'été chaude et humide, des moineaux pépiaient dans le pin du jardin. Le portail de métal ouvragé s'ouvrit sous sa paume inquisitrice, révélant une courte volée de marches envahies par la mousse et les herbes folles. Au sommet, une paire de piliers en marbre flanquaient les doubles portes

de la villa dont le heurtoir en cuivre était vert et raide. Il frappa, d'abord de manière hésitante puis avec quelque force, trouva la sonnette, fit résonner un bourdonnement dans la maison.

Il fallut trois ou quatre sonneries pour susciter une réponse. Il entendit un bruit de pas descendant l'escalier du hall, trop légers et trop agiles pour être ceux de sa mère. La porte s'ouvrit et il découvrit une jeune fille guère plus âgée que lui. Elle avait le visage plissé par le sommeil, la mine indisposée, l'ourlet de sa blouse sortait de la taille de sa jupe comme si elle s'était habillée à la hâte. Robert poussa un sifflement de surprise. Ce n'était pas comme ça qu'il se l'était imaginée.

La fille était jolie, et aussi... infirme ; elle avait « poussé comme de la mauvaise herbe » (ainsi qu'on disait dans les romans) et, apparemment, depuis très peu de temps, surtout des pieds jusqu'à sa taille de fillette, son torse court et raide perché sur deux jambes semblables à des échasses menaçant de basculer. Elle était mince, avait les gestes vifs ; la poitrine très haute, un bon teint, des traits malicieux, des cheveux qui avaient pu foncer d'un blond enfantin jusqu'à la teinte actuelle, d'un cuivre poli. Il y avait des sourcils courts, nettement arqués, et une lèvre inférieure pulpeuse ; les bras fusaient, minces et nus, de l'élastique de ses manches mi-longueur.

C'était son dos qui était tordu ; non pas bossu, mais entortillé comme une mèche de cheveux autour d'un doigt. On aurait dit qu'elle avait été happée dans une perpétuelle pirouette, une hanche plus

haute que l'autre, entraînée par son épaule droite, son pas traînant ponctué d'un bizarre sautillement de côté. Si seulement elle avait pu se détordre, bomber la poitrine, redonner quelque amplitude de mouvement à ce cou rigide et incliné, rentrer l'omoplate qui saillait telle une nageoire brisée.

Le garçon l'examina, abasourdi, un carton à chapeau sur la hanche. Elle lui rendit son regard avec une insolence étudiée qui lui faisait froncer le nez et dessinait un petit pli net dans la chair osseuse entre ses sourcils. Levant une main, elle se gratta à la hauteur du nombril, où sa blouse sortait de sa jupe à carreaux. Le geste fit trembler ses seins. Il baissa les yeux et elle fit de même. Elle avait les tibias couverts d'égratignures comme un garçon manqué.

« Vous êtes le fils, finit-elle par dire, insensible à son sourire victorieux. Exactement comme dans les lettres : doux comme un agneau. Même s'ils ont oublié de mentionner l'œil. » Impolie, elle fit un geste, lui planta un doigt dans le visage.

« Robert, dit-il.

— Eva Frey. » Son regard était défiant : des yeux d'un gris-bleu trouble dont l'iris était encerclé comme d'un cristal. « La bonne. »

Elle se retourna sans un mot de plus, s'éloigna de lui, descendit le corridor et s'engagea dans l'escalier. Il resta où il était, sur le seuil, le soleil matinal lui chauffant le dos.

Elle s'arrêta à mi-chemin des marches, où l'escalier tournait à angle droit.

« Alors, vous voilà, lui lança-t-elle avec dans la voix le même mépris teinté de défi. Sur la scène du crime. »

Robert n'éprouva ni choc ni surprise. « C'était vraiment un crime, alors ? Herr Seidel a été poussé ?

— Votre mère ne vous l'a pas dit ?

— Elle y a fait allusion, c'est tout. Il était question de la police venue l'interroger. » Il s'interrompit, la dévisagea. « Elle a aussi écrit que vous étiez ici quand c'est arrivé, et que vous avez vu... » Il fit un geste et ne réussit qu'à laisser tomber la boîte à chapeau à ses pieds. « Mais où est Mère ?

— Elle dort.

— Elle n'a pas reçu mon télégramme ?

— Oh, pour ça, elle l'a reçu. Elle s'est rendue à la gare hier soir. Vous ne vous êtes jamais présenté.

— Le train était en retard. »

Elle haussa les épaules et continua à monter. Bientôt, seules ses jambes étaient visibles, qui dépassaient de sa jupe trop courte. Elle portait des chaussettes plutôt que des bas.

« Qu'est-ce que je fais maintenant ? » lui lança-t-il.

Elle ne ralentit pas et ne prit pas la peine de se retourner. Sa voix était forte et résonnait dans la cage d'escalier. « Qu'est-ce que ça me fiche ? Allez la réveiller. Ou attendez-la ici. Comme vous voulez. »

Après trois marches de plus, elle avait disparu de sa vue. À l'étage, sur la moquette épaisse, son pas devint inaudible. D'un coup, un grand silence tomba. Il y avait eu, par le passé, une cuisinière, un secrétaire et un jardinier en plus de la bonne ; l'activité de pas affairés. Maintenant la spacieuse villa était comme vide.

Robert déposa sac à dos et cartable, ferma la porte, et s'avança dans la maison.

3.

Il alla d'abord à la cuisine où il découvrit un fouillis de boîtes de conserve ouvertes et de vaisselle sale, faisant lever un essaim de mouches quand il entra dans la pièce. Tout — l'évier et les armoires, le vaisselier peinturluré, la table de cuisine avec sa nappe grossière et tachée — lui était familier car il en gardait des souvenirs d'enfant, et pourtant tout semblait légèrement distordu, comme si les années écoulées avaient rétréci un mur et allongé l'autre, redressé le cadre de la sombre cuisinière électrique et rapetissé la vieille porte gauchie menant au cellier jusqu'à en faire un portail pour nains. Un bocal de confiture était posé, ouvert, sur l'appui de la fenêtre, et la

surface moisie bourdonnait d'activité. Perplexe, intrigué, Robert se rendit au salon jouxtant la cuisine.

Là aussi, l'abandon et les mouches régnaient. Des verres à vin sales et des tasses à café cernées encombraient les nombreuses tables, le manteau de cheminée ouvragé et les tapis épais. Il flottait dans l'air une odeur de cendres froides.

Robert s'avança dans la pièce, avala des grains de poussière qui dansaient dans l'air entre les murs et la fenêtre maculée. En regardant dehors, il découvrit avec effarement que la terre avait été creusée et disposée de manière à former des rectangles de sol noirs. À l'intérieur de ces carrés il distinguait des fanes de carottes et des courges. Des plants de tomates grimpaient à une longueur de grillage à poules. Plus loin, passé la haie qui délimitait la propriété, la maison du voisin avait été réduite à une coquille noire. Une volée d'oiseaux en patrouillait le périmètre calciné.

Robert se détourna de la fenêtre et traversa la pièce en se frayant un chemin parmi les tasses sales et les cendriers débordants. Quand il atteignit la porte, son regard tomba sur une paire de bottines flanquant un récamier : des bottes à mi-mollet usées, couvertes de boue, leur longue langue pendante, comme si quelqu'un venait juste de les ôter. Ces bottes laissèrent Robert songeur. Elles étaient de confection militaire, fabriquées pour marcher sur le sol ennemi. Mais Herr Seidel n'avait jamais été appelé sous les drapeaux.

Impatient d'élucider le mystère, il s'élança dans l'escalier et se dirigea vers la chambre de sa mère d'un pas vif. À l'étage, le corridor était vide, la bonne avait depuis longtemps disparu. Il trouva la porte de la chambre de sa mère grande ouverte et se faufila timidement à l'intérieur de la pièce, parmi les vêtements qui jonchaient le sol. Sa mère dormait, non pas sur le lit défait aux draps brodés, mais sur un fauteuil en rotin près de la fenêtre. Il fut parcouru d'un élan de tendresse mêlée d'une sorte de timidité respectueuse, le recueillement solennel propre à une église. Il s'arrêta, jeta un bref coup d'œil à la coiffeuse où une douzaine de flacons entouraient la photographie de son père, le policier, dont la poitrine revêtue d'un uniforme était sciée en deux par le cadre. En deux pas, Robert fut au chevet de sa mère.

Il ne la réveilla pas immédiatement, mais resta debout, les yeux baissés vers sa petite silhouette. Elle avait vieilli, était devenue potelée, ou plutôt bouffie ; elle était vêtue d'une vieille robe de chambre qui s'effilochait aux poignets. Une couverture en tricot pas plus grande qu'un châle reposait, chiffonnée, sur sa poitrine. Ses traits étaient moulés dans une croûte de poudre, elle avait aux lèvres un rouge pâissant. Après un long moment il tendit la main pour toucher celle de sa mère, qu'il caressa, la tirant doucement de son sommeil.

Elle se réveilla, se redressa, rejeta la couverture : une expression d'alarme, puis de méchanceté, se répandit sur ses traits. Aussitôt elle fut sur ses pieds et leva la main comme pour le frapper, et de cette façon elle le chassa jusqu'au milieu de la pièce.

Là, en une seconde, un éclair de reconnaissance s'alluma dans son œil. Sans un mot, et sans interrompre son mouvement, elle s'avança vers lui et l'enveloppa dans ses bras.

Mère et fils étaient de la même taille.

« Robert, souffla-t-elle, et elle le serra, leva les mains et entoura doucement son visage. Mais regarde-moi cet œil ! » Elle lui inclina la tête pour prendre son visage entre ses mains. « Et comme tu es froid ! Tu dois avoir attrapé un rhume. »

Plusieurs fois elle se pencha en avant pour lui embrasser les joues, le front, les mains qu'elle portait à ses lèvres. Robert acceptait ses caresses avec une passivité absolue, à la fois touché et gêné par sa démonstration d'affection, et trop ému lui-même pour trouver facilement ses mots.

« Mère, finit-il enfin par dire en riant, et il se libéra suffisamment longtemps pour prendre une inspiration. Mais la maison est un vrai bazar ! J'ai fait un tour en bas, et partout il y a de la saleté et des mouches ! »

Elle ne parut pas l'entendre, mais combla plutôt en deux pas rapides la distance qu'il avait créée entre eux et le reprit dans ses bras. De près, elle sentait un peu le renfermé, comme si ses vêtements n'avaient été ni lavés ni aérés. Un lourd parfum couvrait cette odeur, eau de rose et miel, qui flottait autour de ses poignets et de sa gorge. De nouveau il se libéra, recula de quelques pas en continuant de lui tenir les mains.

« Il faut que vous me disiez ce qui est arrivé à Herr Seidel. » Il rougit, se mordit la lèvre, se rendit compte qu'il avait le devoir d'apprendre la vérité. « La bonne dit qu'il a été poussé. »

À la mention de la bonne, le visage de sa mère s'assombrit et sa bouche prit un pli dur. Elle lâcha les mains de son fils, se rapprocha à nouveau de lui, posa les doigts sur sa joue.

« Il a renvoyé tout le monde, murmura-t-elle. Tous les serveurs. Tout le monde sauf *elle*. Et maintenant elle se promène comme si cet endroit lui appartenait.

« Cette créature, poursuivit-elle. Peux-tu croire que je l'ai choisie moi-même ? Par charité. Et regarde ce que j'ai pour ma peine ! »

Elle entra dans une soudaine frénésie, lui empoigna la manche et le tira dans le corridor. « Elle vole comme une gitane, siffla-t-elle tout en continuant de le tirer, puis elle s'arrêta devant un bout de mur nu près de l'escalier. Regarde ! Juste là. »

Après une seconde d'incompréhension, Robert distingua le pâle tracé d'un rectangle, pas plus grand qu'une couverture de revue, sur la surface couverte de papier peint à rayures. Le rectangle était d'une teinte plus pâle que le mur qui l'entourait ; un tableau devait y avoir été accroché jusqu'à récemment. En cherchant, il découvrit le petit trou laissé dans le mur par le clou.

« *Elle* l'a pris. Ça, et les chandeliers. Elle a tout vendu. Elle vole comme une gitane. Elle, elle, elle... »

Il fut ébahi de voir que sa mère crachait littéralement à chaque mot. Elle avait le visage empourpré, sa peau flasque tremblotait de colère.

« Et maintenant elle dit qu'elle a *vu*, et qu'elle va témoigner. Sale petite chienne. »

Elle s'étouffa sur le mot, secoua ses petits poignets potelés. Elle baissa la voix jusqu'à chuchoter. « Elle prétend que s'il meurt, ils diront que c'est un meurtre. Et il m'a laissée sans un sou. M'a coupé les vivres, même *avant*. Il est tellement pingre qu'on croirait qu'il est... » À ce moment, elle s'interrompt, l'envoya du geste dans le coin, se mit le doigt sur le front et se dessina un nez crochu, levant ses paupières lourdes pour révéler des yeux maniaques et baignés de larmes.

Ils restèrent ainsi pendant trois ou quatre respirations, têtes réunies dans un coin vide, la poitrine de sa mère se soulevant comme si l'air l'empoisonnait. Et puis, une seconde plus tard, la colère quitta ses traits et la tendresse avec laquelle elle l'avait accueilli la submergea de nouveau. Elle lui prit le cou, la tête, les joues.

« Comme tu as grandi ! » roucoula-t-elle (même s'il savait fort bien qu'il était petit). Et tu étais tellement chétif quand tu étais enfant. Tu as failli mourir du croup. Mais comme tu as le visage froid. Tu dois avoir attrapé un refroidissement. »

Il voulut dire quelque chose — la rassurer, lui demander si elle allait bien —, mais elle s'était déjà

éloignée et avait commencé à descendre les marches quand ses yeux tombèrent, de l'autre côté de la rampe, sur les effets de son fils, posés là où il les avait laissés, près de la porte d'entrée.

« Regarde la pagaille qu'elle a fichue là », marmotta sa mère d'un ton plein de haine. Elle le coupa quand il tenta de protester. « Elle le fait par malveillance envers moi.

— Ce sont mes affaires, Mère.

— Tes affaires ?

— Oui. Mon sac à dos et mon cartable. Et un présent pour vous. »

Une pensée lui vint, si évidente qu'elle en était presque comique, passa dans ses yeux et lui tira les lèvres.

« Tu as l'argent que nous t'avons envoyé ? demanda-t-elle.

— Ce qui en reste.

— Donne-le-moi. »

Elle avait la voix tendue, et d'une certaine façon artificiellement douce. Baissant les paupières, elle l'observa avec attention tandis qu'il descendait l'escalier pour aller chercher son cartable.

« Oui, il est là, je peux le voir d'ici. Et quel joli petit portefeuille tu as. Tu n'en auras plus besoin maintenant, n'est-ce pas ? Tu es à la maison. »

Il revint en haut des marches, lui offrit le portefeuille de cuir qu'elle saisit d'un geste vif, furtif, le lui arrachant presque des mains.

« Mais je suis fatiguée. Il faut que je m'étende. Tu es capable de trouver ta chambre, n'est-ce pas ? Je t'attendais hier soir. »

Il y avait, dans sa voix, à peine un soupçon de reproche.

Elle l'embrassa une dernière fois, pressant le portefeuille dans son dos en le serrant dans ses bras, puis se détourna et descendit lentement le corridor vers sa chambre.

« Vous avez changé », dit-il dans sa direction, mais il ne reçut pas de réponse ; puis il ajouta, en se rappelant les bottes qu'il avait découvertes sur le plancher du salon : « Est-ce que Wolfgang est rentré à la maison ? »

Elle secoua distraitement la tête sans se retourner.

« Où est-il ? »

— En prison, dit-elle en disparaissant dans sa chambre et en fermant la porte derrière elle. Wolfgang est un martyr. »

Robert soupira, puis il courut récupérer ses affaires avant de remonter l'escalier d'un pas vif.

Il s'arrêta devant la porte du bureau de son beau-père.

Robert se dirigeait vers la chambre de son enfance pour y déposer ses effets avant d'aller trouver la servante pour la sommer de répondre à ses questions. Mais en passant devant le bureau, il s'arrêta d'un coup sec et resta debout devant la porte avec le sentiment que quelque chose clochait. Il lui fallut un moment pour interpréter cette impression.

La porte n'aurait pas dû être fermée.

Au cours des dix-huit mois que Robert avait passés dans cette maison, la porte avait toujours été ouverte, si ce n'est que de quelques centimètres, créant l'illusion que Herr Seidel était toujours à l'intérieur, tendant l'oreille pour s'assurer que les jeux de Robert n'étaient pas trop bruyants. Tous les soirs, Robert s'était approché de la porte jamais fermée vêtu de son pyjama. Il avait frappé et s'était présenté, avait fait le compte rendu de son travail à l'école. À ce jour, l'odeur d'une certaine eau de Cologne émanant d'un inconnu dans le tram ou l'autobus, ou dans une file au cinéma, éveillait le souvenir de Herr Seidel se penchant pour lui donner un baiser sur le front avant de l'envoyer au lit. En sortant, il passait devant Wolfgang qui attendait son tour devant la porte ; une fois dans le corridor, Robert s'attardait, tordant nerveusement le bout de son prépuce ratatiné à travers son pyjama de finette, et épiait le récit

des dernières frasques de Wolfgang et sa promesse maussade de s'amender. Autant qu'il s'en souvînt, Robert ne s'était jamais trouvé seul dans cette pièce.

La poignée cédait maintenant sous son coup de coude inquisiteur et — cartable, sac à dos et boîte à chapeau toujours empilés sur la poitrine — il se glissa à l'intérieur. Ce qui l'avait attiré avait peu à voir avec ses souvenirs d'enfance. Même si sa mère n'en avait pas fait mention dans sa lettre, il avait depuis longtemps décidé que ce devait être ici, depuis l'une des fenêtres du bureau, que Herr Seidel était tombé. Doucement, Robert posa ses affaires sur le sol et contourna le pupitre imposant qui l'effrayait lorsqu'il était enfant, à la fois à cause de sa taille massive et en raison de l'autorité qu'il incarnait, et se dirigea vers les fenêtres. Elles ne portaient pas de marques de violence. Sur le rebord était posé un géranium en fleurs.

Robert porta le regard au-delà, vit le jardin avant, son sentier en dalles et, avec une horreur tranquille, imagina la trajectoire de son beau-père. Il s'était mis à tomber une pluie fine qui semblait accentuer la chaleur plutôt que la dissiper. Il aurait fallu un saut énergétique pour passer par-dessus la clôture de métal ornée de piques décoratives; une chute fatale de cinq mètres pour s'enfoncer les chevilles dans le tas de briques qui attendaient les ouvriers près de la fenêtre du sous-sol. De l'autre côté de la clôture, sur les pavés irréguliers de la rue étroite, un homme vêtu d'un manteau de soldat usé l'observait, le visage dissimulé par une écharpe. Pendant un instant, leurs regards se croisèrent. Puis le vagabond s'en fut sans

demander son reste. Son allure furtive frappa Robert qui le suivit des yeux quelques moments avant de reporter son attention sur la pièce.

Comme il s'en rappelait les moindres détails ! Le bureau de Herr Seidel avait toujours eu quelque chose de nu et de monacal. Le pupitre, une étagère et une lourde chaise sculptée étaient les seuls meubles ; les murs étaient lambrissés de chêne jusqu'à hauteur de la poitrine. Au-dessus, seule une croix de bois en brisait la monotonie, le corps du Christ suspendu, maigre et mutilé, à ses clous.

En se dirigeant vers le pupitre, Robert remarqua que le tiroir principal avait été forcé. À l'intérieur, on avait fouillé dans une liasse de documents qui avaient été remis en place n'importe comment. Le téléphone de Herr Seidel n'était pas sur son pupitre, le fil coupé serpentait sur les lattes du plancher.

Tandis qu'il essayait de reconstituer la séquence d'événements ayant pu mener à cela, un bruit parvint à ses oreilles, léger mais urgent, interrompu par de brusques silences et de soudains grésillements. Intrigué, il se rendit à la porte, traversa le corridor et monta les marches jusqu'à l'étage supérieur. Bien que faible, la musique semblait devenir plus frénétique à chaque pas qui l'en rapprochait. Une femme chantait en allemand, Wagner, supposait-il, et l'orchestre montait de concert avec son émoi grandissant. Au moment où il atteignait la pièce d'où s'échappait son chant, le disque sauta et la renvoya là où elle avait commencé, plus calme, progressant lentement vers le bord de l'abîme.

« Bonjour ! » fit-il à travers la porte entrouverte.

La musique n'était pas suffisamment forte pour noyer sa voix, et pourtant il n'entendit aucune réponse. Il cogna sur le cadre de la porte, entra lentement dans la pièce sombre. Le gramophone était près de la fenêtre ouverte, la fine pluie d'été alourdissait les rideaux à moitié tirés. Contre le mur opposé se trouvait un lit dont le matelas était dissimulé par un lourd pied de lit. Une main se leva et lui fit signe d'avancer.

Il fit un pas, frappa quelque chose de petit mais dur, entendit le bruit d'un liquide qui se renversait près de son orteil. Il se pencha, découvrit un pot de chambre en cuivre fermé par un couvercle de bois, dans une maison qui comptait trois salles de bain. La main continuait de s'agiter, impatiente, impérieuse, le poignet lâche. Il y eut un bruit de toux, de la glaire crachée dans du coton, et un mouchoir tomba à côté du lit comme un drapeau de reddition qu'on abandonne.

Robert s'approcha.

Il trouva une femme, très mince, toussant, souriant, des poches violettes sous les yeux. Elle était jeune et pourtant avait perdu l'éclat de la jeunesse, de même que la moitié de ses dents ; ses cheveux fins et sales étaient étalés tel un halo sur son oreiller. La chemise de nuit empilait ses ruches sur sa poitrine osseuse. Elle parlait d'une voix rauque, avec un accent qu'il ne reconnaissait pas. D'Allemagne, supposa-t-il, quelque part à l'est. Il était évident qu'elle était ivre.

« Qui es-tu, alors ? demanda-t-elle.

— Robert.

— Robert qui ?

— Robert Seidel.

— Le frère de Wolfi ?

— Oui. Son demi-frère, je suppose. » Il lui sourit et ajouta timidement : « Et vous ? »

Elle gloussa, lui adressa un sourire où la timidité se mêlait à la fierté, troué par les dents qui lui manquaient.

« Je suis sa femme, pas vrai ? J'ai les papiers et tout le bataclan.

— Sa femme ? Je ne savais pas. *Mazel tov !* »

Elle le regarda sans comprendre, toussa, cracha une glaire dans sa main.

« Mam'zelle quoi ?

— C'est ce que dit un de mes amis, quand quelqu'un a un coup de chance. Pour le féliciter, je veux dire. À l'école, en Suisse... » Il s'interrompit, masqua sa gêne sous un nouveau sourire.

« Eh bien, dit-elle, légèrement boudeuse, on dit pas ça ici. »

Dans le silence qui se fit, Brünnhilde gémit, ou Freia, ou Isolde, avant d'être réduite au silence par

une vague d'instruments à cordes. La femme ricana, mima l'apothéose du crescendo en étirant sa gorge étroite et ouvrit la mâchoire comme si elle s'apprêtait à croquer dans une pomme. D'un nouveau mouvement, elle serra une main autour de la cravate de Robert et le tira vers elle.

« Je m'appelle Poldi, dit-elle.

— Poldi, répéta-t-il en se débattant en silence. Enchanté. »

Elle l'examina, le visage à quelques centimètres du sien.

« Beau garçon, trancha-t-elle enfin. Sauf que quelqu'un t'a fait sauter l'œil d'un coup de poing. »

Elle toussa à nouveau et lâcha la cravate, qui revint se chiffonner sur la poitrine du garçon. Sa tête fut aussi brutalement rejetée en arrière et il faillit perdre l'équilibre, chancela au-dessus d'elle comme un soupirant nocturne éméché. Nerveusement, en se protégeant des mouvements de la femme, il tenta de s'expliquer.

« Je n'ai pas eu de signe de vie de Wolfgang depuis des années. Il n'a jamais écrit, vous voyez, pas même une carte postale, pendant toutes les années où j'ai été parti. Et puis, aux dernières nouvelles, il avait disparu. Il s'était caché. À cause de la guerre, je suppose. Et maintenant Mère dit qu'il est en prison. »

Elle hocha la tête, se gratta sous les couvertures, lécha un peu de salive sur sa lèvre. « Les flics l'ont

pris. Après que votre père... » Elle s'interrompit, mima une chute d'une main, qu'elle laissa tomber à plat sur les draps. « Avant, il en était, tu sais. De la police. C'est comme ça qu'on s'est rencontrés.

— Vous travailliez pour la police ? »

Elle rit, secoua la tête. « Sois pas idiot. J'étais chanteuse, pas vrai ? Je dansais un peu aussi. »

Elle leva la mince couverture et exhiba une jambe. Elle était mince, osseuse, couverte d'un fin duvet doré. Elle était nue jusqu'au haut de la cuisse, hanche et os pubien dessinés par une laine usée jusqu'à la trame.

Il se détourna vivement, trouva son visage dans le miroir sale près du lit, les traits pâles et pudiques d'un gamin avec un œil patraque. Il fut ennuyé un moment, précisément par ce caractère juvénile et la pâleur de ses joues. Mais quand il se retourna vers Poldi et découvrit que sa jambe était toujours découverte, pliée par-dessus le bord de la couverture, Robert songea à battre en retraite.

« Je ferais mieux de partir, dit-il, les yeux vissés à sa chair blanche. Vous devez être fatiguée.

— Fatiguée ? Oh, je ne sais pas. » Elle se redressa, remua les orteils. « L'ennui, c'est qu'il reste rien à boire. T'as une goutte ?

— Non.

— Des clopes ? »

Il secoua la tête.

« De l'argent ?

— Mère l'a pris.

— Sois gentil et retourne le disque. J'en ai soupé de ce côté.

— Bien sûr », dit-il, et il s'exécuta. Des cuivres commencèrent à retentir comme il s'éloignait du gramophone. En sortant, il trébucha de nouveau sur le pot de chambre. Saisi d'un subit sens du devoir, il le prit pour disposer de son contenu dans la salle de bain du rez-de-chaussée.

Sa tâche menée à bien, il ramassa ses possessions qui se trouvaient dans le bureau de son beau-père et entra dans sa chambre. Sale, épuisé, craignant de friper ses vêtements, il enleva son veston et son pantalon et s'allongea un moment sur le lit où il avait dormi enfant.

Trois

1.

Il n'y avait que trois kilomètres de la gare jusqu'à l'immeuble d'appartements. À la demande d'Anna, le taxi quitta la voie de ceinture et mit le cap vers le nord, en direction de l'arrondissement de Neubau. Le trajet était plus long de la sorte, mais elle souhaitait se familiariser à nouveau avec la ville et retarder le moment où elle se trouverait face à face avec son mari. Après leur premier échange, le chauffeur ne fit aucune tentative pour entamer la conversation. Quant à elle, elle garda le silence en regardant fixement vers l'avant.

Avant longtemps ils tournèrent dans ***gasse. Encore quelques pâtés de maisons et elle serait chez elle. La voiture passa devant une boulangerie, et le *Tabak* du coin : une file pour des petits pains chauds et le tintement de la sonnette tandis que le tram quittait son arrêt. Leur rue, quand ils s'y engagèrent, lui parut inchangée. Elle avait été épargnée par les bombes. Seul l'atelier de mécanique automobile Pol-lak avait changé de propriétaire : une enseigne était

suspendue bas au-dessus de la grille. Ce n'était plus un garage. On y réparait maintenant les cuisinières.

Le chauffeur s'arrêta à côté de son immeuble, sortit et déchargea ses bagages sur le pavé. Anna prit son portefeuille. Elle n'avait que des billets de cent shillings. Il la regarda d'un air amer, fouilla dans ses poches mais fut incapable de rassembler la monnaie voulue ; haussant les épaules, il retourna de nouveau ses poches avant de lui donner tout ce qu'il avait. Il lui manquait trois shillings. Sans prêter l'oreille à ses protestations, alors qu'elle l'assurait que cela n'avait aucune importance et qu'elle pouvait « très bien » se passer de son aide, il prit sa valise et marcha jusqu'à l'entrée, puis se retourna pour attendre qu'elle lui montre le chemin. C'était un homme corpulent, costaud, un bourrelet de graisse reposant dans le creux de son cou ; il portait sa cravate lâchement nouée autour de son col ouvert. La transpiration de la veille avait laissé une tache jaune sur le tissu de sa chemise. Le visage était rougeaud, boudeur. Il portait ses sacs comme un affront personnel.

Ils entrèrent dans l'immeuble. La porte avant n'était pas verrouillée ; elle donnait sur un couloir menant à la cour intérieure. L'escalier principal s'élevait à leur droite, le plafond de stuc était constellé de saletés. La vieille rampe en bois aux courbes élégantes avait disparu ; peut-être avait-elle été débitée pour faire du bois de chauffage. Anna gravit les douze premières marches, consciente des mouvements du chauffeur sur ses talons ; jeta un coup d'œil derrière et découvrit qu'il contemplait fixement ses jambes et son postérieur.

Sur le palier du premier, il y avait du brouhaha. La police était à la porte de l'appartement qui appartenait à l'époque à un professeur de gynécologie à la retraite. Une femme petite et mince, vêtue du genre de costume dont l'extrême sobriété ne fait que souligner le prix, s'adressait à deux policiers dans un allemand cassé. Son accent semblait américain. Un groupe de voisins s'étaient rassemblés, comme il était de coutume en cas de mauvaise fortune, mais pour une raison ou pour une autre ils s'étaient réunis non pas sur le palier mais à l'intérieur même de l'appartement, y allant de leurs commentaires à voix étouffée mais excitée. Une femme grasse en robe de chambre ne cessait de répéter : « Comme c'est honteux, tellement honteux », mais ce qui la troublait à ce point et la nature des doléances de l'étrangère, Anna était incapable de le distinguer. Elle passa discrètement devant le groupe sans s'arrêter, le chauffeur de taxi deux pas derrière, les yeux toujours fixés sur son postérieur. L'un des policiers la remarqua : leurs regards se croisèrent, elle lui fit un sourire, adorable, mutin et séducteur, et il inclina la tête pour lui souhaiter une bonne journée. Quand elle eut atteint la courbe suivante de l'escalier, elle l'avait oublié.

« Ici ? » demanda le chauffeur de taxi comme ils approchaient du palier suivant. Il était en sueur, maussade, hostile ; une valise dans chaque poing viandeux.

« Un étage encore.

— Dépêchons-nous, alors. »

Ils continuèrent leur chemin. Son manque de politesse n'offusquait pas Anna. Il avait raison : elle traînait de la patte. La porte de leur appartement apparut, le nom de son mari était inscrit sur la sonnette. D^r Anton Beer. Le chauffeur de taxi le lut avec intérêt.

Elle sortit les clefs de son sac à main et se demanda si elles fonctionnaient toujours. C'était un mystère qu'elle les ait encore après une douzaine de déménagements et une série d'amants, mais quand elle s'était mise à leur recherche, dans le placard de son appartement parisien, elle les avait trouvées tout de suite, l'air rouillées, il est vrai, et avec quelque chose d'un peu étranger dans la forme.

« Vous pouvez déposer les bagages ici », dit-elle au chauffeur en pointant le sol devant la porte. Impassible, il l'ignora, continuant de tenir les sacs. On aurait dit qu'il ne l'avait pas entendue.

Maintenant pressée, désireuse d'en finir avec tout ça » et un peu amusée, aussi, de la note d'absurde qu'apportait la présence du chauffeur, Anna Beer glissa la clef dans la serrure, où elle tourna sans résistance. Elle ouvrit la porte, franchit le seuil, tendant l'oreille pour saisir un bruit. Le chauffeur se dépêcha d'entrer à son tour. Des yeux, il détailla spacieux vestibule, puis il plissa les lèvres pour émettre un sifflement. À côté d'eux, dans un espace sans fenêtre qui avait jadis été la salle d'attente de son mari, une douzaine de chaises étaient disposées en un carré bien net.

« Vous vivez seule ici ? »

Elle comprit la question. Vienne était surpeuplée, depuis aussi longtemps qu'elle se souvienne. Après la guerre, alors que des quartiers entiers de la ville avaient été réduits à des ruines, la situation s'était aggravée. En apprenant que son mari avait été fait prisonnier, elle s'était informée de l'appartement et on lui avait dit qu'il avait été saisi par la Ville, qui s'appropriait à le céder à quelque fonctionnaire du Parti. Furieuse et poussée par une étrange loyauté envers une série de pièces qui avaient été meublées avec sa misère, elle avait écrit à un ancien ami d'école qui était depuis devenu avocat et elle lui avait demandé de faire renverser la saisie. À partir de ce moment, elle avait fait transférer les fonds pour couvrir le loyer. C'est ainsi que, au milieu de la ville surpeuplée, l'appartement était resté vide pendant près de sept années.

« Oui, seule, répondit-elle plus fort que nécessaire, toujours à l'affût d'un bruit dans l'appartement. Il n'y a que mon mari et moi. »

Le chauffeur hocha la tête, déposa les sacs, passa devant elle pour avancer dans le couloir ; il se gratta la poitrine et regarda autour de lui.

« Mais il n'est pas là, n'est-ce pas ? »

Le visage était vide, impassible. Il fallait regarder les hanches de l'homme pour déceler une intention lubrique.

« Partez, dit-elle.

— Pas besoin de vous fâcher, *Frau Doktor*.

— Partez ! »

Il bâilla et s'étira, remplissant son couloir ; se tint là, pesant, ni amical ni menaçant mais simplement là, en même temps d'une certaine façon plein d'espoir, comme si elle allait lui offrir une bière, ou un baiser, le prendre par la main et caresser son sale faciès.

« Hors de ma vue. »

Le ton tranchant le fit tressaillir, et puis il hocha la tête, se retourna maladroitement, fit deux pas et s'arrêta de nouveau, à quelques centimètres d'elle, comme poussé par une pensée trop importante pour être ignorée.

« Je vous dois quelque chose, dit-il en se grattant la poitrine à travers sa chemise et en l'effleurant du coude sur le côté de son sein gauche. Trois shillings. Pour la course.

— Partez, c'est tout », dit-elle, plus doucement cette fois, en montrant la porte du doigt. Il hésita encore, songea à faire une bêtise, sa main droite prit la forme d'une lourde pelle à cinq dents. Elle suivit le geste des yeux.

« J'ai fait la nuit dernière la connaissance d'un garçon qui était exactement comme vous. Très différent, naturellement, mais exactement comme vous quand même. »

Elle fit une pause, sourit, sans jamais cesser de regarder sa main. « Un dadais. »

Il rougit, gagné par la gêne. Déjà à demi levée entre eux, la pelle se déplia et tomba. « Pas besoin de vous fâcher, répéta-t-il, mais son audace était épuisée. »

— La police est dans l'immeuble. Vous feriez mieux de partir. »

C'est ce qu'il fit : tête basse, il se fraya un chemin entre ses sacs répandus et descendit l'escalier quatre à quatre dans ses bottes à semelles en caoutchouc.

Elle verrouilla la porte derrière lui.

« Anton ? » appela-t-elle dans l'appartement.

Il n'y eut pas d'autre réponse que le gargouillement de la plomberie chassant de l'eau à l'intérieur des murs.

2.

Il n'était pas là. Elle resta dans le vestibule un moment encore, debout, épaules redressées, menton levé, à prononcer le nom de son mari ; puis elle fit rapidement le tour de l'appartement et ouvrit toutes les portes. Une vexation la gagna à la pensée qu'Anton n'était pas là pour l'accueillir, immédiatement suivie par la conviction soudaine qu'il n'était jamais rentré. Depuis qu'elle avait appris qu'il avait été fait

prisonnier, elle n'avait reçu que deux cartes postées par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, comptant chacune vingt-cinq mots («Entièrement guéri de la dysenterie. Bonnes conditions. Je prends du poids.» Etc.), puis une lettre, portant pour une raison inconnue le cachet de la poste de Berlin, l'informant qu'il avait été libéré et rentrait à la maison. Cette dernière missive lui était parvenue cinq jours plus tôt : à son retour à Paris après un voyage sur la côte, elle avait reçu l'enveloppe de la concierge de l'immeuble, qui lui souriait avec un mélange de moquerie et de commisération.

«De votre mari. En Allemagne.»*

La lettre était datée du 12 juin. Le 2 juillet, elle lui avait adressé sa réponse par télégramme et avait réservé son billet de train. Il ne lui était pas venu à l'esprit que son mari n'avait peut-être pas réussi à rentrer.

Absorbée par cette pensée inattendue (et ennuyée d'être troublée par cela : l'absence de son mari), elle arpenta de nouveau l'appartement, avec plus d'attention cette fois, étudiant les pièces à la recherche de quelque signe de son retour. Il ne faisait aucun doute que *quelqu'un* y était venu récemment. Le comptoir et l'évier de la cuisine étaient jonchés de bouteilles vides, quelques-unes de bière et d'autres de schnaps ; il y avait un verre brisé dans la poubelle. L'horloge antique dans la salle à manger avait été remontée, mise à l'heure et époussetée, même si, nota-t-elle, on n'avait pas pris la peine de faire de même pour la table et les chaises. Ses vêtements et

ceux d'Anton étaient suspendus dans la garde-robe ; ils sentaient le moisi, son manteau en poil de chameau était mangé par les mites. Le canapé du salon avait été transformé en lit de fortune : une paire de bottes gisaient au bout, des chaussettes sales fourrées dans la tige. Une couverture fripée et couverte de taches avait été jetée sur le dossier. Leur lit, par contre, était proprement fait et semblait n'avoir pas été utilisé ; il y avait une couche de poussière sur le rebord du drap et sur la courbe rebondie des oreillers en duvet. Une brosse à dents, neuve et sèche, était posée dans un verre à eau sur le lavabo de la salle de bain ; le miroir était moucheté, encroûté par du savon. Il n'y avait pas de papier toilette. Des bouts de journal déchirés étaient empilés près de la cuvette.

Elle remarqua d'autres choses. Par exemple, il y avait une photo au-dessus de leur lit matrimonial, où l'on voyait une jeune femme vêtue d'un déshabillé, allongée, juchée sur des coussins. La photo n'était pas encadrée, mais avait été fixée au mur à l'aide de deux clous. Elle s'approcha, l'examina avec un pincement de jalousie et d'espoir, et vit que le cliché avait été pris dans la pièce même. La robe de nuit, plutôt sobre et coupée dans une étoffe ordinaire, était l'une des siennes. Et puis, sur le mur du bureau, quelques centimètres sous le commutateur, il y avait une tache grande comme la paume, plus noire que rouge. À cinq pas, sur le pupitre de son mari, était posé un verre retourné sous lequel se trouvait, comme dans un bocal, une araignée bizarrement orange ; elle n'était pas grosse mais possédait un corps charnu et

triangulaire bordé de pattes velues. L'araignée ne réagit pas quand Anna s'approcha et agita le verre, puis elle détala dès qu'elle le souleva. Dessous se trouvait une lettre dactylographiée adressée à un orphelinat de Bregenz au sujet d'une de ses pupilles. La dernière ligne et la signature manquaient. La taille du fragment déchiré et le mégot dans le cendrier tout près laissaient deviner que le bout de papier avait été utilisé pour rouler une cigarette. Une grande partie du vaste pupitre en bois était saupoudrée de flocons de cendre. Anna ouvrit un tiroir et découvrit un rouleau de *Reichsmarks*, désormais sans valeur. Une bouteille d'encre était ouverte parmi des plumes brisées, et le liquide avait séché depuis longtemps.

Aucune de ces découvertes ne permettait d'établir si son mari était rentré. Anton ne buvait pas, en tout cas pas à l'excès. La seule fois qu'il avait dormi sur le canapé, c'était la dernière nuit qu'elle avait passée à l'appartement, quand elle avait déjà fait ses bagages et annoncé son départ (il l'avait accompagnée à la gare et lui avait offert son mouchoir quand elle avait eu besoin de se moucher). C'était, il est vrai, le genre d'homme à épousseter l'horloge tout en oubliant les chaises et la table ; à capturer sous un verre retourné une araignée qui avait attiré son attention ; à rédiger une lettre qui « implorait » le pardon de son lecteur pendant le premier paragraphe tout entier avant de le « conjurer d'avoir la bonté » de se charger lui-même de la requête qui y était formulée. Mais ce n'était pas suffisant. Elle avait besoin d'être certaine qu'il était rentré.

À la hâte, elle jeta un regard dans la glace du couloir, remarqua qu'elle avait l'air fatigué et que ses vêtements étaient froissés, puis elle quitta l'appartement et ferma la porte derrière elle. Il y avait un autre logement en face du leur : elle demanderait au voisin. À cet instant — elle tendait la main vers la sonnette — elle entendit des voix dans la cage d'escalier qui lui rappelèrent le tumulte deux étages plus bas. Elle hésita, appuya sur la sonnette, ne reçut pas de réponse. Elle sonna encore une fois, puis tourna les talons et descendit rapidement l'escalier.

La scène n'avait pas changé depuis son passage. La plupart des badauds s'étaient dispersés, leur curiosité satisfaite, mais la petite femme en vêtements coûteux était toujours en train d'argumenter avec la police dans son allemand cassé. Très animée, elle expliquait quelque chose avec beaucoup d'insistance, comptant ses arguments sur le bout de ses doigts. Les deux policiers, quant à eux, semblaient manifestement ennuyés et pressés de s'en aller. En apercevant Anna (qui, comme elle, était habillée de vêtements chers), la femme lui adressa un sourire désespéré et s'enquit : « *Guten Tag, liebe Frau. You wouldn't speak English by any chance ?*

— *Good morning, my dear*, répondit Anna du tac au tac, se remémorant les leçons qu'elle avait suivies enfant. *How do you do ?* »

Aussitôt qu'ils l'eurent entendue prononcer une phrase en anglais, les policiers se retournèrent vers elle et la pressèrent eux aussi d'intervenir.

« Sie sprechen Englisch, gnädige Frau ? Aber san's keine Ausländerin ? Kommen's aus Wien ? Wie fein. Man sieht's aber sofort. Meine Verehrung die Dame ! »

Anna interrompt rapidement leur bavardage pour confirmer qu'elle était effectivement viennoise mais qu'elle parlait un peu anglais (« quoique mal ») et que, oui, elle serait heureuse de rester un moment pour traduire, si cela ne prenait pas trop de temps.

La situation se présentait comme suit : la femme louait une chambre dans un appartement et avait été dévalisée la veille alors qu'elle était sortie (« ma machine à écrire, mon appareil photo, tous mes meilleurs vêtements — bref, tout ce qui a de la valeur »), vraisemblablement par un des autres locataires, qui semblaient en grand nombre. Les policiers voulaient qu'elle descende au poste remplir des documents avant d'entreprendre quelque démarche que ce soit.

« Je vous en prie, dites-leur que s'ils acceptaient d'entrer pour parler à tous les locataires, il n'y aurait pas besoin de porter plainte. Si je pars maintenant, le voleur va simplement cacher mes affaires ailleurs et nous allons tous perdre notre temps. Je suis votre obligée. »

Anna transmet l'argument, mais à l'évidence, c'était en vain. Le problème n'était pas que les policiers ne comprenaient pas le raisonnement de la femme, mais plutôt qu'ils ne souhaitaient pas se donner la peine d'interroger une demi-douzaine de personnes une par une.

« Expliquez-lui, dit le plus jeune des deux à Anna en lui prenant le coude pour donner plus de poids à ses paroles, que ce n'est pas sûr d'habiter avec un si grand nombre d'inconnus. On est assuré de se faire voler. Elle peut sans doute se payer une chambre d'hôtel? »

On finit enfin par décider que la femme irait au poste de police, escortée par un ami qui était « bien au fait de la loi » et qui ferait office d'interprète. Les policiers partirent et, un étage plus bas, on pouvait les entendre plaisanter au sujet de l'accent de la femme et discuter du meilleur endroit pour déjeuner (il y avait non loin un boucher qui fumait ses propres viandes). Anna et l'étrangère se retrouvèrent seules, debout sur le palier.

« Merci beaucoup de votre aide », commença la femme. Elle avait les cheveux courts, ondulés, brun souris ; des lèvres minces, un menton pointu, de grands yeux de biche ; de jolis traits mais comme assemblés à la hâte, sans souci de proportions ou d'harmonie, et parcourus de tressaillements. « Je vous ai vue arriver. Vous devez être venue rendre visite à quelqu'un. Je m'appelle Coburn. Sophie Coburn. Madame.

— Anna Beer.

— La femme du docteur !

— Vous avez rencontré mon mari ?

— En passant seulement, dans l'escalier. Il faut que vous le remplumiez ! Il a l'air terriblement maigre.

J'ai entendu dire qu'il avait été fait prisonnier — bien qu'il n'en ait pas parlé lui-même. Je...

— Quand? » l'interrompt Anna sans chercher à dissimuler son irritation.

La femme réagit tout de suite ; cessa de babiller ; prit l'air sérieux. « Il y a deux jours, ou trois, peut-être. Vous... » Elle s'interrompt elle-même, s'humecta les lèvres, poursuit son raisonnement : « Vous ne l'avez pas encore vu ? Depuis son retour ? Ça fait plusieurs années...

— Neuf, dit Anna, qui s'éloigna en hochant la tête.

— Je suis journaliste, s'écria la femme derrière elle, manifestement embarrassée par la situation. Pardonnez mes nombreuses questions. Je ne voulais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas.

— De quoi a-t-il l'air ? demanda Anna sans se retourner.

— Beau, dit la femme avec une sorte de chaleur particulière. Mince, usé, mais beau. Nous avons à peine échangé deux mots.

— Et votre mari à vous, Frau Coburn ?

— Mort.

— Mes condoléances », dit Anna, qui retourna à son appartement où, sur un mur, se trouvait une tache. Il lui restait à vérifier qu'il s'agissait bien de sang.

Elle décida d'ignorer la tache ; se fit couler un bain, mit de l'ordre. Sans qu'elle sût trop pourquoi, il était très important pour elle d'avoir fière allure quand son mari rentrerait, et ce malgré tout ce qui les divisait, son infidélité et sa perversité, les longues années de séparation — mais comme ce *malgré* lui pesait. Pourtant elle ne voulait pas être surprise par lui, et tendit l'oreille pour entendre la porte tandis qu'elle prenait son bain, après quoi elle se dépêcha de se sécher, enfila d'abord un ensemble de sous-vêtements avant d'en choisir un second (plus vieux, moins de froufrous) et d'enfiler un costume propre quoique froissé. Bientôt elle avait appliqué son maquillage, s'était brossé les cheveux (elle n'avait pas eu le temps de les laver) et avait pris la pose dans un des fauteuils du salon dont elle avait essuyé la poussière avant de s'y asseoir. Il était presque neuf heures. Anton pouvait rentrer à tout moment.

À dix heures, elle sentit son estomac grommeler. Il y avait très peu de nourriture dans l'appartement, mais elle trouva deux petits pains rassis dans la corbeille de la cuisine et s'assit pour les tremper dans une tasse de café de céréales qu'elle s'était préparée. En retournant à son fauteuil, elle entra dans le bureau, mouilla le bout de son doigt et le passa sur la croûte sombre de la tache. La couleur changea et elle laissa derrière elle une empreinte écarlate.

De retour dans le salon, Anna examina les étagères à la recherche de quelque chose à lire. Elle repêcha

un volume des *Œuvres complètes* de Tchekhov qu'elle avait achetées à son mari un Noël et entreprit de lire la première nouvelle qui lui tomba sous les yeux, une vilaine petite histoire au sujet d'un homme qui s'était gelé les deux bras en tentant de porter sa femme malade à l'hôpital au milieu d'une tempête (la femme était morte, évidemment). Ennuyée, elle jeta le livre par terre, consciente que cela froisserait les pages, se rendit à la fenêtre et regarda la rue en contrebas. Deux fois elle vit un homme qu'elle crut pouvoir être son mari, quoiqu'il ait été difficile de dire sur quoi reposait cette supposition : elle était très haut et ils portaient tous des chapeaux, ce qui faisait qu'on ne pouvait même pas distinguer clairement leurs cheveux. Le premier passa devant l'immeuble sans s'arrêter ; le deuxième entra par la porte principale — son cœur sauta un battement et elle se plaqua un sourire enchanteur sur les lèvres —, mais il n'arriva jamais à l'appartement et elle dut se faire à l'idée que c'était un inconnu.

À midi elle était revenue à la tâche, qu'elle frotta avec un torchon mouillé qui macula de rose une section de papier peint d'une largeur d'un mètre. Il n'y avait ni déchirure ni trou de balle dessous ; ni pansement ni mouchoir souillé parmi les déchets dans la poubelle. Un bruit la fit bondir sur ses pieds, elle courut à la porte puis jusque sur le palier, désert si ce n'était l'écho du pas traînant d'un voisin. Retraitant à nouveau dans le salon, elle tomba sur le Tchekhov aux pages chiffonnées gisant sur le sol. Anna le prit et lut. Elle lut sur des paysans qui sortaient des insectes de leur bol de soupe tiède. Le vaurien d'un

village attrapait des poissons et couchait avec la femme d'un autre. Un docteur s'installait, prospérait et devenait gros, tout cela parce qu'il ne s'était pas marié dans son jeune âge.

À deux heures, elle se précipita chez le boucher, puis chez le boulanger ; rentra en courant, pleine d'espoir, mais trouva l'appartement aussi vide que lorsqu'elle l'avait quitté. Elle mangea dans le fauteuil, courbée au-dessus d'une assiette de viandes froides, de pain et de cornichons, et s'endormit tout de suite après ; se réveilla dix minutes plus tard et se dépêcha d'aller devant la glace, s'inquiétant que ses cheveux puissent être décoiffés ; rit de sa propre vanité mais se fâcha, aussi, contre son incapable de mari en retard qu'elle s'était hâtée de venir retrouver, depuis Paris, après une décennie de séparation. Quelques cigarettes la calmèrent, puis une bouteille de bière qu'elle trouva dans une caisse dans la cuisine. Elle resta assise à boire et à fumer sur l'appui de la fenêtre. Trois heures sonnèrent, quatre heures trente, cinq heures ; elle s'assoupit, répandit des cendres sur sa blouse et sa jupe, tamponna les flocons avec un linge mouillé de salive. Lasse désormais, elle migra vers le canapé, s'étendit sur le drap sale et décida de simplement se « reposer les yeux ».

Quelques minutes plus tard, elle dormait à poings fermés.

Elle se réveilla en entendant une clef dans la serrure de la porte d'entrée. Désorientée, elle ne reconnut pas tout de suite l'endroit où elle était couchée. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas dormi aussi profondément. La lumière était allumée dans le couloir mais pas dans le salon, où elle était allongée dans la pénombre sur un canapé, un oreiller sous la tête. Elle remarqua distraitement que c'était la nuit ; il pleuvait, à en croire le bruit, un faible crépitement à la fenêtre. Puis le pêne rentra dans la gâche et Anna, les sens en alerte, tenta de deviner ce qui se passait dans le vestibule. Elle entendit la porte d'entrée qu'on ouvrait toute grande ; l'entendit se refermer, cogner dans son cadre. Des pas retentirent dans l'intervalle, claquant sur le parquet de l'entrée, qui évoquaient davantage la charge d'un soldat que la cadence mesurée d'un médecin. Elle s'étira, se redressa, retomba sur le drap où elle resta immobile, les yeux rivés à la porte du salon. Celle-ci était restée entrebâillée quand elle avait décidé de s'étendre pour se reposer un moment. Une colonne de lumière tranchait les motifs tourbillonnants du tapis turc de son mari, s'interrompant juste avant les pieds du canapé. Elle resta étendue, l'oreille tendue, suivant sa progression dans l'appartement.

Il n'y eut pas beaucoup de bruit après cette charge initiale qui l'avait fait sursauter. Ses gestes étaient feutrés, hésitants, pleins de doute. Elle l'entendit descendre le couloir et ouvrir des portes, comme elle-même

l'avait fait quelques heures plus tôt ; l'entendit chuchoter brièvement, d'une voix rauque, dans les pièces vides, prononçant un mot ou un nom qui lui échappait. Il devait (de la main, supposait-elle, ou du rebord de son chapeau) avoir effleuré la lampe du vestibule, envoyant valser l'ampoule qui donnait une étrange impression de mouvement au plafond, aux murs et au plancher. Elle écouta et attendit, en proie au vertige.

Quand il passa le seuil de la pièce, ouvrant la porte d'une rapide poussée de la main, l'ampoule dans son dos le fit paraître incroyablement grand : un géant à contre-jour, chancelant, encadré de bois et de lumière. Il portait un pardessus, des bottes couvertes de boue aux pieds. On ne pouvait voir son visage.

Elle ne fit toujours pas un geste. Le rectangle de lumière tombant de la porte ouverte (palpitante, tremblotante, suivant les ordres d'une ampoule agitée) vint toucher le canapé : accrocha ses cheveux et, espérait-elle, la légère courbe de sa blouse en soie. Il parut en effet la voir tout de suite : poussa un cri, ou peut-être toussa, et avança en trébuchant. Ses mouvements semblaient étrangers à Anna, et il lui vint à l'esprit qu'il avait dû être blessé et avoir perdu la démarche qui était la sienne.

Au bord du canapé, il tomba à genoux : tendit les deux mains en avant (comme celles-ci lui paraissaient différentes des mains qu'elle se rappelait : énormes, pleines de cals, épaisses, des articulations noueuses) ; prit ses joues, sa gorge, son cou, et pressa

le visage contre le sien. Son haleine était poison, catharre et vodka, ses traits étaient rudes, tranchants, osseux, avec un front fuyant et d'énormes sourcils. Il la tint, inclina son visage dans la lumière et l'étudia sans cacher sa déception.

« *Scheißdreck* — merde », dit-il, puis il perdit l'équilibre, tomba sur l'appui-bras du canapé avant de glisser sur le sol. Une seconde plus tard, il ronflait, bras écartés, tête pendante, une main enfoncée dans le coussin près du genou d'Anna.

Ce n'était pas Anton. Même à ce moment — alors qu'elle était assise à contempler ses membres étendus et à scruter ses traits durs et larges, comme creusés à la cuiller dans un morceau de bois pourri) —, elle ne pouvait accepter ce simple fait. Peut-être avait-il été battu et son visage refait par des chirurgiens militaires qui n'avaient que faire de son noble front ; peut-être ses doigts avaient-ils été brisés un à un, puis redressés dans quelque sombre geôle, fixés à des brindilles dans l'espoir qu'ils puissent guérir.

Bouleversée, ne voulant pas le réveiller, elle se laissa glisser près de lui ; s'assit par terre, le dos appuyé contre le canapé, et se mesura à côté de ses longues jambes étendues. L'homme était immense, trente centimètres de plus qu'elle. Quelque chose céda en elle, céda physiquement, une tension qui avait couru depuis sa cage thoracique jusqu'au creux dans le bas de son cou ; se brisa net, se recroquevilla, poussa un grognement rauque et impatient. Son mari ne pouvait avoir grandi à ce point : il n'y avait pas un chevalet (même en Russie !) qui pouvait

expliquer cet accroissement de taille. Tout à coup gagnée par la colère, elle se leva et entreprit de le bourrer de coups de pied pour le réveiller. Elle ne portait pas de chaussures et se meurtrit l'orteil sur les boutons de son pardessus; mit un talon sur son visage et le poussa de côté, le réveillant en sursaut.

«Quoi? demanda-t-il, et il s'ébroua, plissa les paupières, les yeux brouillés par l'alcool.

— Et merde, qui êtes-vous?»

Elle dut le dire deux fois avant qu'il ne comprenne, après quoi il se fendit d'un sourire, lui brandit un doigt au visage, marmonna quelque chose et se rendormit. Encore une fois elle le bourra de coups, encore une fois il se réveilla, fit un grand geste du bras comme s'il tenait un gourdin, lui frappa les genoux et faillit la jeter par terre.

«*Ticbo!* vociféra-t-il en russe, en polonais ou en Dieu sait quoi; il rampa jusqu'au canapé et lança un bras en avant à la manière d'un nageur. Son ronflement était sincère, grondant, riche en notes de basse; tête, poitrine et fesses s'élevaient comme un soufflet à chaque goulée d'air assourdie par le coussin.

«Je vais appeler la police!» cria-t-elle, mais il ne l'écoutait pas. Il renâcla, se retourna, et continua de dormir.

Anna Beer se calma. De nature, elle n'était pas aisément effrayée. Simplement pour voir s'il était en état de marche, elle prit le téléphone posé sur la petite table dans l'alcôve de l'entrée. Il n'y avait pas de tonalité, que le grésillement des parasites feignant d'être intéressés par son sort.

Pensive, tenant toujours le combiné à la hauteur de son menton et de son oreille, elle regarda à nouveau dans le salon le dormeur ronflant étalé de tout son long sur le canapé. De l'eau pourrait peut-être le réveiller, un verre jeté au visage ou, mieux encore, un seau. Mais l'eau ne le dégriserait pas : il se réveillerait, deviendrait violent, tenterait de s'en prendre à elle avec ces mains énormes. Qui était-il ? Elle reposa le combiné et jeta un coup d'œil à la porte de l'appartement, se demandant s'il était entré par effraction ; trouva sa clef encore enfoncée dans la serrure. D'un geste mécanique, en songeant aux implications, elle la sortit et la glissa dans l'une de ses poches. Elle quitta ensuite le couloir, entra d'abord dans la cuisine, y fouilla dans un tiroir à la recherche du couteau à découper, puis revint au salon où elle tira un fauteuil près de l'homme endormi et s'assit, la lame sur la jupe qui recouvrait ses cuisses.

L'horloge sonna une heure, un unique bêlement parcourut, solennel, tout l'appartement. Dehors, il avait cessé de pleuvoir. La cour était sombre et tranquille ; un nuage chassait l'autre dans la lueur

ambiante de la ville. Tandis qu'elle restait assise là, à attendre, les accents étouffés d'une dispute lui parvinrent à travers le plafond. C'était la voix de la femme qui portait, haut perchée et insistante, interrompue uniquement par sa toux. Elle ne cessait de répéter ses phrases : « Quel cochon tu es » et « C'est insupportable », *ad nauseam*, d'une voix de fausset étranglée par les larmes qui semblait siffler à travers la brique de l'édifice.

Une demi-heure plus tard, incapable d'en entendre davantage, Anna se leva pour se rasseoir dans un autre fauteuil, plus près de la bibliothèque et de la porte, où la voix était moins audible. Le fauteuil était grand et rembourré, recouvert de velours rouge sang. Elle remonta ses pieds et se défit de sa veste, qu'elle serra comme une couverture contre sa poitrine. Mais si elle se rendormait ? L'homme pouvait se réveiller avant elle, l'approcher : pelotonnée, assoupie, un talon sous les fesses. Cette pensée la troubla.

Elle prit le couteau, alla jusqu'à l'homme endormi, considéra d'un regard vide ces mains géantes. La paume était presque carrée, le dos osseux couvert de veines épaisses, les doigts épais, aux bouts épatés. Et partout chez cet homme il y avait cette terrible angularité, son dos géant et ses épaules larges d'un mètre, l'inflexible rigidité de son cou. On aurait dit qu'une enveloppe de peau trop petite avait été étirée sur une charpente démesurée : il réussissait à être à la fois massif et très mince. Ce n'était pas le genre d'homme par lequel elle voulait être prise par surprise.

Debout, en l'écoutant ronfler tandis que les doléances de la voisine filtraient toujours par le plafond, elle prit une décision : tourna les talons d'un coup sec, sortit de la pièce et verrouilla de l'intérieur la porte de l'appartement (elle ne pouvait être ouverte sans clef). Puis elle ramassa une chaise dans la cuisine et, la coinçant sous la poignée, elle se barricada de son mieux dans la chambre.

Anna Beer alluma une cigarette, en fuma environ la moitié, arpenta la pièce d'un pas mesuré avant de s'asseoir sur l'édredon poussiéreux de son lit matrimonial, sous la photo d'une jolie fille dans une robe de nuit en lin. Depuis qu'elle avait quitté Vienne, elle avait pris l'habitude de ne pas dormir plus de cinq ou six heures par nuit, allongée dans l'obscurité en proie à un ennui trempé de colère, pour se réveiller le lendemain matin épuisée et fébrile, jamais fraîche et dispose. Mais à ce moment elle se rendormit presque sur-le-champ, le souffle léger et régulier, les traits heureux, souriante, une main enroulée autour du manche du couteau.

Quatre

1.

Il dormit, même s'il ne croyait pas trouver le sommeil ; dormit profondément, le front lisse sauf pour cette ride autour de son œil abîmé. Quand il se réveilla, elle était debout dans la chambre, entre la porte et le lit, un modèle réduit d'avion suspendu à un fil à quelques centimètres de sa tête. Elle sentait la nourriture. L'odeur ne venait pas de quelque chose qu'elle portait ; elle venait d'elle-même, porc fumé et choucroute, l'arôme piquant et sur des cornichons. La lampe de chevet qu'il s'étira pour allumer révéla une tache de graisse encore humide sur ce menton espiègle. De cette perspective, à plat ventre, le visage à demi enfoncé dans son oreiller, il ne voyait pas sa bosse. Il remarqua d'autres choses. L'armature rigide de son soutien-gorge donnait un caractère poignant aux saillies plus douces de son corps et pendant un instant il s'émerveilla d'elle, de sa minceur et de sa grâce toute en jambes, de l'étoffe tendue de sa blouse boutonnée. Mais à ce moment-là, comme par exprès, elle se retourna et exhiba sa difformité : elle se pencha au-dessus du coin du pupitre où des soldats de plomb, collectionnés lors

de sa lointaine enfance, étaient toujours disposés en cercle au centre de la surface en chêne, et fouilla ses tiroirs un à un. Ce qu'elle cherchait se trouvait dans celui du bas, à gauche. Elle récupéra la chose, souffla pour en chasser la poussière, la lui lança (il était ébouriffé, assis, cherchant en vain à se donner une contenance) sur le couvre-lit rustique en tartan, l'odeur de l'enfance s'échappant de son duvet.

« Je l'ai pas volée, dit-elle brusquement, en le toisant avec un regard renfrogné. C'est elle qui l'a mise là. »

Il lui fallut un moment pour réaliser que c'était un cadre, une photographie qu'il tenait, et un autre pour faire le lien avec le carré vide sur le mur qui avait provoqué une telle furie chez sa mère. Un coup de manche de chemise ne suffit pas à effacer ce qui se révéla être non pas de la poussière mais une fêlure dans la vitre qui courait du coin inférieur gauche jusqu'au centre, un éclair fourchu jaillissant du cadre laqué. La photo, un portrait, était familière, non seulement par la silhouette, mais par l'éclairage et la pose. C'était une image parmi une poignée de photos qui avaient été en circulation partout même en Suisse, un cliché publicitaire pris au début de la guerre. Robert n'avait jamais aimé la moustache. Elle était posée au-dessus de la lèvre comme un rectangle de goudron ; dissimulait la ride ; dépouillait de tout rythme la ligne dure de la bouche. Adolf Hitler semblait morose sur cette photographie, magistral ; un peu fort des bajoues. La fêlure faisait des incisions dans sa gorge colletée. Robert étudia la photo puis la laissa tomber sur ses genoux et reporta son attention

sur la fille. Il ne portait que sa chemise, boutons béant sur sa poitrine. Immédiatement, il se demanda avec inquiétude quel genre de bosse son corps pouvait avoir imprimé dans les draps pendant son sommeil.

« Depuis combien de temps êtes-vous là ? »

— Ça fait quelques minutes. Votre œil a bougé sous votre paupière. Le bon. »

Un souvenir lui revint, une longue vallée couverte de blé d'été monté en graine dont les tiges souples se balançaient dans le souffle de la brise. Quelque part dans le ciel poreux, quand le rêve avait cédé la place au réel, il avait été troublé par le brûlant croassement des corneilles.

« Je rêvais », dit-il en souriant.

Elle haussa les épaules, un os saillant vers l'avant sur son tronc de travers, puis déplia un doigt de son poing aux longs os et le brandit tout près de son visage.

« Cet œil-là bougeait. L'autre était mort. » Elle se pencha encore, lui souffla de la choucroute dans la bouche. « Il est aveugle ? »

— Non », répondit-il et, conscient que la paupière s'était affaissée, il la souleva du pouce. Dans sa gêne il s'éloigna d'elle et s'enveloppa dans les draps. Le mouvement déplaça la photo posée sur ses genoux, qui alla se fracasser par terre. Ni l'un ni l'autre ne firent un geste pour la ramasser.

La fille se détourna de nouveau et reprit l'examen du pupitre. Elle sortit le tiroir supérieur et le renversa sur le dessus du meuble, envoyant valser des soldats à gauche et à droite.

« C'est plein de ses affaires, dit-elle en écumant le contenu des deux mains. Des photos, des coupures de magazine. Des lettres de félicitations, des mots de remerciement, des recommandations. Sa correspondance du Parti. Du beau papier à lettres, pour certaines. Elle a même un ensemble de serviettes de table avec des svastikas brodés dessus. Vos lettres sont là aussi. » (Elle sortit une liasse attachée.) « Quelles sottises vous écrivez ! Vous prenez-vous pour un poète ou quelque chose du genre ? »

Pendant qu'elle avait le dos tourné, Robert s'étira pour récupérer son pantalon sur le sol. Il regarda à la fenêtre, trouva les épais rideaux fermés. Il était difficile de dire quelle heure il était.

« J'ai rencontré Poldi », dit-il tout à coup en se débattant pour enfiler son pantalon sous les draps. Un coin de chemise se coinça dans les boutons. Couché à plat sur le dos, il se colleta avec sa fermeture éclair. « Elle a dit que Wolfgang avait été arrêté.

— Qu'est-ce qu'elle a dit d'autre ?

— Pas grand-chose. Je pense qu'elle était un peu grise. »

À ces paroles, la bonne ricana, le regardant se démener sous la couverture. Il finit par rabattre les draps et resta assis là, sa queue de chemise sortie.

« S'il vous plaît, dit-il. Je vous en prie. Dites-moi ce qui se passe. »

Elle sembla sur le point de refuser, se détourna puis s'arrêta net et haussa les épaules de travers avec ce geste forcé qui lui était propre.

« Il n'y a pas grand-chose à dire, fit-elle. Wolfgang est rentré il y a six semaines, avec Poldi à sa remorque. Vos parents n'en ont pas soufflé mot, comme de juste : pas de papiers d'enregistrement, pas de cartes de rationnement, en espérant que les voisins n'avaient rien remarqué. Ils craignaient qu'il soit arrêté. Wolfgang n'avait pas été dénazifié. » Elle s'interrompit, s'humecta les lèvres, le duvet de son menton accrochant la lumière de la lampe. « Et puis, il y a dix jours, quelqu'un a poussé Herr Seidel par la fenêtre. Lui et Wolfgang, ils s'étaient disputés. »

Il leva les yeux vers elle, trouva la moitié de son visage érodée par l'ombre, l'autre vivement éclairée, comme la lune décroissante.

« Et c'est vraiment Wolfgang qui... ? » Il s'interrompit et elle attendit qu'il poursuive jusqu'à ce qu'il se prenne à mimer l'incident en faisant, des deux bras, le geste de pousser quelque chose.

De nouveau, la fille haussa les épaules. « Il a confessé. »

— Vous l'avez vu, pas vrai ? lui demanda-t-il doucement. Mère dit que vous l'avez vu et que vous allez témoigner. Elle est en colère contre vous. »

Il attendit une réponse, peut-être une dénégation, mais elle se contenta de lui rendre son regard, plissant le nez à la dernière phrase. Son visage avait quelque chose qui incitait Robert à la pitié ; il mêlait vulnérabilité et mépris. Tout à coup, il voulut être l'ami de la fille au dos tordu.

« Vous venez d'un orphelinat. C'est là que Mère vous a trouvée.

— Et si c'était vrai ?

— Combien de temps avez-vous passé là ?

— Sept.

— Sept ans ?

— Oui.

— Et j'ai passé presque six ans au pensionnat !

— Alors ?

— Alors nous avons quelque chose en commun. »
Il tendit la main dans l'espoir qu'elle la prenne pour la serrer. « Et je ne suis même pas fâché que vous ayez lu mes lettres. »

Elle regarda sa paume d'abord avec perplexité puis avec colère, glissa la main dans sa blouse pour en tirer une cigarette et des allumettes. Ce n'est qu'une fois qu'elle l'eut allumée qu'elle parut avoir retrouvé la contenance nécessaire pour se remettre à parler.

«Trou de cul» fut tout ce qu'elle dit.

Elle s'assit sur le pupitre, cracha de la fumée à travers la pièce, planta ses talons dans le bois. Mais elle ne s'en alla pas.

«Qu'est-ce que c'est que ça?» demanda-t-elle en tendant le doigt vers la boîte à chapeau posée sur une chaise près de la porte, où elle partageait l'espace avec un ourson aux yeux en boutons et un sabre de bois. Sur le couvercle était collée une boucle décorative.

«Un cadeau pour Mère. Je vais le lui donner après le dîner. Il y avait un chapelier à Zurich. J'ai dû écrire et me le faire livrer.»

Robert n'avait pas encore baissé la main tendue en signe d'amitié. Le «trou de cul» ne le gênait pas. Son nom, se souvenait-il, était Eva. Il lui démangeait de l'essayer tout haut.

«Allez-y, vous pouvez regarder. Ils l'ont très joliment emballé.»

Elle sauta en bas de son perchoir, s'empara de la boîte, qu'elle secoua avant de soulever le couvercle. À l'intérieur reposait un chapeau rouge vif doté d'une calotte en feutre souple et d'un rebord au modelé délicat, protégé de tous les côtés par de petites boules de papier froissé et emballé dans un carré de soie translucide. Elle le contempla avec une expression que le garçon eut du mal à décoder : une timide tendresse se répandit sur ses traits. Lentement, avec douceur, elle tendit les mains pour toucher le tissu.

« Il vaut mieux le laisser là, Eva. Je ne suis pas sûr de pouvoir le remballer aussi proprement. »

En entendant son nom, elle tressaillit, chassa toute tendresse. Elle saisit le chapeau, le sortit sans ménagement par la calotte et le rebord, jeta l'emballage sur le sol. Elle se l'enfonça sur la tête comme si ç'avait été un bonnet de bain, en l'abaissant sur son front ; resta debout devant lui, les mains plantées sur ses hanches inégales, le mettant au défi de la gronder.

« Alors ? demanda-t-elle. De quoi j'ai l'air ?

— Vous ne l'avez pas mis comme il faut. »

Il se leva, alla jusqu'à elle et tendit la main, doigts écartés, vers sa tête. Elle eut un mouvement de recul involontaire avant de se forcer à replacer son visage à sa portée. Il souleva le chapeau, le reposa plus délicatement, plus à l'arrière de son crâne ; arrangea le rebord de façon à lui donner une légère inclinaison ; alla cueillir une mèche de cheveux qu'il tenta de glisser derrière son oreille. Elle lui asséna une tape sur la main puis le laissa faire, le regard courroucé, tressaillant chaque fois qu'il lui effleurait la peau. Une autre mèche de cheveux glissée derrière l'oreille et elle le repoussa, resta debout sourcils froncés, attendant son verdict.

Il chercha ses mots. « Pas mal, finit-il par dire. Mais ce n'est pas votre couleur. Il demande des cheveux plus foncés. » Et puis, mû par un souvenir soudain : « Il y avait une femme à bord du train qui aurait pu

le porter. Elle avait d'épaisses boucles auburn.» Il se prit à sourire, se mordit la lèvre. « Vous croyez qu'il plaira à maman ?

— Elle est trop vieille pour.

— On ferait mieux de le remballer. »

Eva ôta le chapeau et sembla prête à le rendre, puis elle se le remit sur la tête en essayant d'imiter les ajustements qu'il lui avait enseignés. Il ouvrit la bouche pour protester, mais un bruit l'en empêcha. C'était la sonnette de la porte d'entrée. Le tintement était continu et strident.

« C'est sans doute le taxi, dit la fille. Vous feriez mieux de descendre.

— Un taxi pour aller où ?

— À la clinique. Il est quatre heures passées. Les visites se terminent à cinq heures. J'ai pensé que vous voudriez voir votre père. »

Il y avait quelque chose de mauvais dans son sourire.

« Quatre heures passées ? J'ai dormi toute la journée ! » L'estomac de Robert gargouilla. « Et je n'ai même pas déjeuné. »

Il lança un regard à la ronde, ramassa son gilet, sa veste, ses chaussettes et ses chaussures. Il ne lui vint même pas à l'esprit de lui résister et de refuser le taxi. Tout ce qu'il voulait savoir, c'était : « À quelle heure est le dîner ?

— Tu crois que je vais cuisiner pour toi ? Tu crois que ta maman va le faire ? »

Robert la regarda, debout au milieu de la chambre, les bras croisés, ses poignets sur les coudes, tordant le décolleté de sa poitrine maigre et étroite ; le petit avion rouge visait la calotte cramoisie du chapeau capturé. Robert n'eut pas de mal à lui pardonner ses manières ; il n'avait jamais appris la rancune.

« Vous êtes fâchée, dit-il. La vie a été...

— Va te faire foutre », l'interrompit-elle, et elle claqua la porte en sortant.

2.

Elle s'appelait Dorfer. Le garçon entra dans la clinique peu après quatre heures et lui demanda si elle pouvait lui prêter l'argent pour le taxi. Il le lui demanda timidement, expliquant avec moult détails que sa mère avait pris son portefeuille et qu'« Eva » avait appelé le taxi et que de toute façon le prix de la course n'était pas très élevé. « Je vous en prie, dit-il. Je reviendrai demain et vous rembourserai. »

Ce qui la frappa le plus était l'animation de son visage pâle constellé de taches de son : il ne voulait pas qu'on puisse penser qu'il était un filou. Quand il eut écrit son adresse et divulgué la somme dérisoire dont il était question, elle finit par accepter, sortit et paya le chauffeur maussade. Elle ne lui laissa pas de

pourboire et l'homme s'en fut : des flaques peu profondes dans la cour pavée, l'odeur des pins soufflée par le vent.

À l'intérieur, le garçon s'était défait de son manteau et il était occupé à essuyer ses chaussures mouillées sur le tapis de l'entrée. Il s'arrêta immédiatement quand elle s'approcha de lui et se dirigea droit vers sa chaise. Il y avait trente-deux ans qu'elle était infirmière. Trop grasse, fatiguée, elle était âgée de cinquante et un ans.

« C'est tellement tranquille ici », dit le garçon en regardant passé le bureau de la réception, dans le couloir menant aux chambres des patients.

« Nous sommes une clinique privée. Dix-huit lits. Ce n'est pas comme la cohue de l'hôpital. »

Elle ne dit pas qu'ils n'avaient que cinq patients. La moitié des employés avaient été remerciés.

« Vous êtes ici pour qui ? »

— *Herr Magister Seidel.*

— Vous êtes le fils ? »

Ils notèrent tous les deux la surprise dans sa voix. Elle avait lu dans les journaux qu'il était plus vieux. Et en prison.

« Le beau-fils. »

— Je vois. Venez, alors, les heures de visite sont presque terminées. »

Ils descendirent ensemble le couloir vide, le garçon, curieux, jetant des coups d'œil par les portes entrebâillées. Il n'y avait pas grand-chose à voir : une poignée de visages pâles rendus plus pâles encore par l'éclat de leurs draps amidonnés.

« Ici. »

Elle ouvrit la porte et s'effaça pour le laisser passer. Il entra — à la hâte, jugea-t-elle, en garçon craignant d'être pris pour un poltron — puis s'arrêta net au milieu de la chambre. De là où elle était, elle ne pouvait distinguer du patient que ses mollets et ses pieds. Elle nota que le garçon ne s'approchait pas du lit. Il resta à respirer quelques instants, les mains oubliées dans les poches de son pantalon.

« Est-il toujours comme ça ? tenta-t-il enfin.

— Depuis le jour de son arrivée. De temps en temps on dirait qu'il parle. Mais c'est juste une sorte de grognement. »

Le garçon pencha la tête de côté, comme s'il pouvait l'entendre à cet instant même, les yeux tournés vers l'intérieur, vers un passé à demi oublié. « Il chantait à l'église, dit-il distraitement. Une belle voix. Ténor, je crois. *Gloria in excelsis Deo*. Après, les gens faisaient la file dehors pour lui serrer la main. Ou, vous savez... » Il leva le bras brièvement pour esquisser le salut nazi, innocemment, toujours perdu dans ses souvenirs. Il était étonnant qu'un geste si commun la fasse désormais tressaillir.

Une seconde plus tard, le garçon avait chassé le passé et s'intéressait à des questions de logistique. Ce qu'il se demandait, c'était : « Comment le nourrissez-vous ? »

— Avec de l'eau sucrée. Ça passe par ce tube. » Elle le montra du doigt. « Heureusement, il est capable de respirer tout seul.

— Il va mourir, pas vrai ? » La voix était calme, mais ferme.

« C'est entre les mains de Dieu. »

Elle fut amusée de le voir faire le signe de la croix sur le menton, la poitrine et les épaules en réponse à ses paroles. Il était toujours face à elle, nullement intimidé par son examen.

« J'ai passé plusieurs années à l'étranger. À l'école. Je suis rentré aujourd'hui seulement. Ma mère... » Il s'interrompit, reformula sa pensée. « On prétend que c'est mon frère qui l'a poussé. Mais personne ne m'a rien dit. »

L'un de ses yeux avait été blessé et gardait une dureté qui contrastait vivement avec l'autre. On aurait dit qu'une moitié de ce garçon avait grandi.

« Venez, dit l'infirmière. On pourra parler dans la cuisine. »

C'était une pièce à peine plus vaste qu'une garde-robe. Avec sa corpulence, elle la remplissait quasiment en entier, le confinant à un tabouret dans un

coin. Elle le prit à lorgner une demi-tranche de pain beurré posée sur la table mais ignora son muet appel. Un élément chauffant était branché dans la prise électrique. Se détournant lourdement de lui, elle fit bouillir de l'eau et prépara un thermos de tisane d'églatier. Il en accepta une tasse, but, se brûla la langue puis la rafraîchit dans le creux de sa joue.

Il lui fallut une minute pour recouvrer l'usage de la parole : « On m'a dit — c'est-à-dire Poldi, sa femme — que Wolfgang avait été arrêté. Le fils de Herr Seidel. »

Elle hocha la tête, dissimulée derrière sa tasse.

« Tout ce que j'en sais, c'est des ragots.

— Je vous en prie, reprit-il. Il faut que je sache.

— Très bien, alors. Ce que j'ai entendu, c'est qu'il a battu votre beau-père et l'a jeté par la fenêtre. Et puis votre frère a couru jusqu'en ville. Il n'a même pas mis ses souliers. A couru jusqu'à avoir les pieds en sang, en disant à tout le monde qu'il avait tué son père. Alors on l'a arrêté. Les journaux disent que c'était un SS.

— Poldi a dit qu'il était dans la police.

— C'est pas ce que j'ai entendu. »

Le garçon hocha la tête, comme si la correction de l'infirmière ne lui importait pas.

« Pourquoi ? finit-il par demander. Pourquoi est-ce qu'il a fait ça ? »

Elle se hérissa. « Comment est-ce que je le saurais ? Je n'étais pas là. »

Il mit une main sur sa manche. Ses doigts étaient si jeunes, blancs et minces que ça ne semblait pas gênant.

« Il doit y avoir des ragots qui courent, dit-il en reprenant le mot qu'elle avait utilisé. C'est préférable si je l'apprends de vous. »

De nouveau elle acquiesça ; prit une gorgée de tisane ; parla à travers la fumée. « Vous avez une bonne. »

Il hocha la tête.

« On raconte que votre père et votre frère, tous les deux... »

Elle s'interrompit. « Ça arrive dans les meilleures familles, vous savez. »

Il médita ses paroles, ni incrédule ni scandalisé, le front barré d'un pli, comme s'il s'affairait à un devoir. Tandis qu'il était perdu dans ses pensées, ses yeux tombèrent encore une fois sur la demi-tranche de pain. Il remarqua qu'elle l'avait remarqué et rougit.

« Eh bien, dit-elle en tendant une main grassouillette. Je suppose qu'on peut partager. »

Ils mangèrent en silence. Dix minutes plus tard, elle l'escorta vers la sortie, passant devant le pupitre de la réception où un téléphone sonnait.

« Je m'appelle Robert, dit-il en s'en allant, comme s'il avait tout à coup été gagné par la timidité. Vous avez été bien bonne...

— Sissi, dit-elle. Comme l'impératrice. »

Elle décrocha le combiné et par les fenêtres de la clinique étoilées par des volées de plombs, elle le regarda s'éloigner : tête baissée, col monté pour se protéger de l'air du début de soirée, son visage blanc songeur sous une tignasse de cheveux sombres. Puis il déboucha de l'allée et disparut de sa vue.

En approchant de la villa de ses parents quelque vingt minutes plus tard, Robert échangea, pour la deuxième fois ce jour-là, un regard avec le vagabond à l'écharpe rouge.

3.

L'homme avait disparu avant que Robert puisse le remplacer. Le garçon avait marché comme il l'avait fait plus tôt pour rentrer de la gare, son attention tournée vers l'intérieur, en mettant un pied devant l'autre. Ce n'est que le mouvement de l'homme qui avait alerté Robert de la présence de l'inconnu, la hâte furtive avec laquelle il avait détalé. Il se dissimulait dans l'ombre d'un monticule de pavés entassés en face de la grille du jardin de la villa, accroupi, les basques de son pardessus traînant sur le sol. Ses épaules et ses cheveux étaient mouillés par la pluie tombée pendant la journée. En entendant Robert approcher, il se

leva et tourna les talons, jeta un regard timide à l'espace les séparant puis se glissa rapidement par une brèche dans le mur du jardin du voisin. Robert garda l'impression d'un homme mince, les yeux aussi fixes que des boutons cousus sur son visage. Il songea à le suivre, mais quand il passa la tête dans le mur du jardin, il n'aperçut nulle trace de l'inconnu et se remit en route vers la maison à contrecœur. Ce qui subsistait dans son esprit tandis qu'il montait les marches jusqu'à la porte d'entrée, c'était les volutes riches et douces de l'écharpe en laine d'agneau de l'homme.

Robert n'avait pas de clef, mais il trouva la porte entrouverte, le battant appuyé sur son verrou, ou bien parce qu'on avait oublié de la fermer, ou bien parce qu'on attendait son retour. Tandis qu'il la refermait derrière lui, la tête de sa mère apparut dans l'embrasure de la porte du grand salon à l'autre bout du hall. Il ne voyait d'elle rien d'autre que le menton gonflé et la sombre ondulation de ses cheveux dénoués. Un collet de dentelle noire lui sciait la gorge en deux ; en dessous, elle se perdait dans l'ombre.

Robert courut jusqu'à elle, impatient de lui raconter sa visite, les entrailles tortueuses et sombres de la clinique. Mais il s'entendit plutôt dire ceci, d'un ton trop léger, comme s'il relayait dans le dortoir un potin de cour d'école :

« Il y a un homme qui surveille la maison. »

Elle sursauta et le regarda, le visage bouffi et dépouillé de toute expression identifiable.

« Je suis allé à l'hôpital, Mère. Herr Seidel ne va pas bien. »

De nouveau elle sursauta, comme si elle avait été effrayée par un bruit, et de nouveau son visage n'exprima aucune émotion. Lentement, pensivement, elle laissa traîner ses yeux éteints sur le visage de son fils tout en battant en retraite dans la pièce.

« Robert, dit-elle d'une voix faible mais chaleureuse. Tu es rentré à la maison ! »

Dans le silence qui suivit, l'estomac du garçon émit un long grommèlement grave, regrettant son déjeuner sauté.

Robert monta l'escalier et retourna à sa chambre.

4.

Elle portait encore le chapeau. Il était perché sur le sommet de son crâne, sa teinte cramoisie jurant avec l'étincelle cuivrée que la lumière de la lampe allumait dans son épaisse chevelure. L'inclinaison se faisait de plus en plus marquée au fur et à mesure que passaient les heures, son œil gauche était plongé dans l'ombre du rebord tourné vers le bas. Elle était assise sur le bord de la fenêtre, le nez dans les pages d'un livre. Sur le pupitre, parmi les soldats tombés, elle avait posé une boîte de conserve ouverte de haricots anglais et un morceau de jambon fumé sur une assiette en porcelaine peinte.

«Tu en as mis, du temps, dit-elle en levant les yeux. Longue conversation avec ton père, j'imagine.»

Le livre qu'elle lisait était son édition scolaire des *Brigands* de Schiller. Le cartable de Robert était sens dessus dessous sur son lit. Sur la table de chevet était posé son journal, par-dessus le bout de papier où il avait griffonné l'adresse de Frau Beer. Tous deux semblaient avoir été déplacés.

Robert répéta la phrase qu'il avait utilisée avec sa mère. «Herr Seidel ne va pas bien.»

La fille émit un bruit, plus proche du caquètement que du rire. «Est-ce qu'il était...?» Elle révolta les yeux et laissa pendre sa mâchoire, mima le vide béant du coma de Herr Seidel avec une étonnante précision. Il lui semblait qu'il aurait dû la morigéner, mais il s'assit plutôt sur son pupitre et fouilla dans la boîte de haricots à l'aide de la cuiller qu'elle lui avait fournie. Les fèves étaient froides.

«Vous auriez dû me prévenir, dit-il entre deux bouchées.

— Je me suis dit que c'était mieux si tu voyais par toi-même.» Elle s'étira, balança les jambes. «Il est tombé d'une hauteur de trois mètres, peut-être trois et demi, et il a réussi à atterrir sur la tête. Malhabile, hein?» Ses yeux trouvèrent ceux de Robert, un sourire se jouait sur ses lèvres. «Il y a un beau magot qui vous attend. S'il meurt, je veux dire.

— Vous ne devriez pas faire ça. Parler en mal d'un malade.» Robert goûta au jambon, le trouva salé et coriace. Il continua quand même de manger.

«Est-ce que tu avais de l'affection pour lui? demanda-t-elle abruptement. Quand tu étais enfant?» Il esquiva la question par la banalité qu'il servait habituellement. «Je le connaissais à peine.

— Oh, allons. Tu peux me le dire. Ton grand secret. Que tu le détestes.»

Il commença à protester, avala ses fèves. «Vous le détestez aussi? lui demanda-t-il timidement.

— Moi? Oh, non.» Elle s'empourpra, mais pas sous l'effet de la colère. «C'est mon bienfaiteur.»

Elle fit une pause, appuya son dos à la fenêtre, ramena un genou sous son menton.

«Est-ce qu'il t'envoyait de jolies choses, quand tu étais à l'école?»

Il hocha la tête et mastiqua, étonné par le changement de sujet. «À Noël. Et à mon anniversaire. Un couteau, une fois, et un dossier en cuir. Seulement...

— Seulement?»

Il réfléchit, poussé par sa sincérité habituelle, s'efforçant de formuler sa pensée. «Seulement, tout ce qu'il envoyait... ce n'était jamais plus que ce qu'il aurait fallu. Mais c'était bien quand même.

— Bien, répéta-t-elle. Oui. Dans les limites du raisonnable.» Elle se penchait maintenant vers l'avant et, posant les mains sur ses genoux, parla avec animation, distinctement, un œil plongé dans l'ombre sous le rebord du chapeau. «C'est comme ça. Il rationne, soupèse. Juste la bonne quantité pour chaque occasion. L'affection, je veux dire. C'est comme s'il avait appris la bonté dans un livre.

— Vous êtes très perspicace. Cette façon que vous avez de dire les choses.»

Elle sourit presque quand elle comprit qu'il le pensait sincèrement ; du doigt, elle montra ses draps, où son bulletin pointait sous le cartable. « Et tu es très mauvais en mathématiques.

— Pas très mauvais, dit-il en souriant. "Acceptable". Le docteur Schweizer disait que tout ce qui me manquait, c'était l'application.»

Il rit à ce moment-là et espéra qu'elle se joindrait à lui. Peut-être le fit-elle, car elle se dissimula le visage derrière un bâillement. Un bruit s'éleva derrière eux, à peine étouffé par le plafond, Wagner rythmé par des sauts et des crépitements, et hanté par une voix légère. Ils restèrent tous deux silencieux et écoutèrent quelques instants, tressaillant quand Poldi ne réussit pas à atteindre le do le plus aigu.

« Cette poufiasse adore l'opéra, dit Eva. Ça va avec sa nouvelle position dans la vie. Est-ce qu'elle t'a montré le certificat ? Pour le mariage, je veux dire.

Elle le garde à portée de main sous le lit. On dirait que même le fonctionnaire de l'État civil était soûl.

— C'est à ce sujet-là qu'ils se disputaient? Wolfgang et Seidel?»

La fille jeta *Les brigands* par terre et descendit du rebord de la fenêtre. Le mouvement était peu naturel, elle avait le cou et les épaules raides sur son tronc. Elle rajusta son chemisier avant de répondre.

«Pourquoi tu ne demandes pas toi-même à Wolfgang? Je suis sûre qu'on te permettra de le voir. Vous êtes frères, après tout.

— Est-ce que Mère est déjà allée?

— Une fois.» Elle sourit. «Elle est revenue en furie. Il l'avait jetée dehors, je pense.

— Qu'est-ce qu'elle a, Eva? Je ne la reconnais pas.

— Pas grand-chose. Ce qu'il y a, c'est qu'elle est en deuil. De ça.» Elle donna un petit coup de pied à la photo d'Hitler à l'envers sur le sol. «Elle prend des poudres pour calmer son âme.» Eva haussa les épaules, sourit, se dirigea vers la porte. «C'est toute une famille, que vous avez, Robert Seidel.

— Vous avez l'air gentille, dit-il doucement, s'adressant à sa bosse.

— Je ne fais pas partie de la famille», répondit-elle brusquement, mais quand elle se retourna, il vit qu'elle semblait contente. Tandis qu'elle se tenait dans l'embrasure de la porte, elle tendit une main et

cueillit l'avion jouet dans le ciel. « Comment as-tu eu cette adresse ? demanda-t-elle en montrant la table près de son lit. Celle que tu as griffonnée sur un bout de papier ? »

— J'ai rencontré une femme dans le train. Frau Gudrun Anna Beer. C'est un joli nom, vous ne trouvez pas ? Son mari vient juste d'être libéré d'un camp. Prisonnier de guerre. Imaginez seulement, elle ne l'a pas vu depuis neuf ans ! Et avant, elle s'était enfuie parce qu'elle avait découvert qu'il était infidèle. »

À ces paroles, quelque chose à l'intérieur d'Eva sembla frémir, un courant parcourut sa charpente tordue. Elle laissa tomber l'avion. Il piqua du nez.

« Tu l'as rencontrée par hasard ? »

— Oui. Nous avons parlé toute la nuit. Elle était très belle.

— Des boucles auburn, dit la bonne. C'est à elle que tu penses que le chapeau irait bien.

— Oui. Il va falloir me le rendre, vous savez. Le chapeau. »

Elle sortit, se retourna encore une fois, le regarda dans les yeux longuement, pensivement.

« Le monde entier est ton ami, pas vrai, Robert Seidel ? »

Il sourit, prit ses paroles comme un compliment.

«Je me suis battu, une fois, dit-il. Quelqu'un a dit quelque chose, sur mon père, vous voyez, et je...

— Oh, la ferme, sale enfant gâté.» Elle semblait bien déterminée à toujours le laisser sur une insulte.

Cinq

1.

Quand elle se réveilla, il y avait du sang. Ses pieds en étaient enveloppés, un nœud de drap écarlate, non pas mouillé mais comme teint autour de ses mollets et de ses chevilles, le creux plein de grâce de l'arche d'un pied. Elle tendit les bras, confuse, encore ivre de sommeil, fouilla les draps d'une main et s'entailla les doigts sur du métal : une nouvelle goutte de sang perla sur son pouce. Elle creva avant qu'elle ait eu le temps de le porter à sa bouche. Lentement, léchant la blessure, elle commença à sortir les jambes de sous le drap. Lorsque ses pieds rouges émergèrent, le manche de bois du couteau apparut. Il devait lui avoir échappé au cours de la nuit et avoir glissé vers ses chevilles. Elle n'était pas gravement coupée, mais ses deux pieds et le bas de ses mollets et de ses tibias étaient couverts d'une douzaine d'estafilades, peu profondes, comme des coupures faites par une feuille de papier. Elles avaient séché et s'ouvraient maintenant sous ses doigts inquisiteurs ; picotèrent quand elle mouilla un coin du drap avec de la salive pour tenter d'essuyer le sang. C'était un mystère

qu'elle ne se soit pas réveillée. La pointe du couteau marqua le parquet quand elle le lança hors du lit.

Elle se leva et se précipita vers la porte, déterminée à déloger le sang séché. Ce n'est qu'en découvrant qu'une chaise empêchait le battant d'ouvrir qu'elle se rappela qu'un inconnu se trouvait dans son appartement. Prise de court, elle interrompit son mouvement et retourna dans la chambre ; lissa son chemisier froissé et, à tâtons, chercha ses bas, la seule chose qu'elle avait enlevée avant de se coucher. Elle les trouva jetés en travers du radiateur ; mais quand elle voulut les enfiler, une croûte sur son talon se fendit et une vilaine tache de sang se dessina dans la soie du bas. C'est donc pieds nus qu'elle prit le couloir, le couteau de nouveau à la main. Elle le tenait caché derrière la longue courbe de sa hanche.

Doucement — calmant les battements de son cœur, ses poumons, son besoin nerveux d'accélérer le pas — elle se rendit jusqu'à la porte du salon, une brûlure vive et légère dans ses mollets et ses pieds ; s'arrêta sur le seuil, jeta un coup d'œil à l'intérieur. Le canapé était vide, les coussins éparpillés, un cerne humide là où il avait bavé sur l'arrondi de l'appui-bras en cuir. Elle déglutit et goûta de la fumée sur sa langue, trouva un mégot de cigarette écrasé entre le pupitre et la porte. Il était tentant de se mettre à taper du talon et à faire le tour des pièces en criant, la lame du couteau à plat contre une hanche. Elle réprima l'impulsion ; se retourna sans bruit et continua son chemin sur la pointe des pieds. Ceux-ci étaient en sueur, la morsure du sel le long de ses plaies. En passant devant le miroir de l'entrée, elle fut étonnée

du masque de courage qu'elle découvrit sur son visage ; des boucles d'oreille en perles luisant à ses lobes.

Elle le découvrit en train de se raser devant le miroir de la salle de bain, dont la porte était grande ouverte. Il avait enlevé son manteau et sa chemise et se tenait là dans un maillot de corps en coton sale et usé jusqu'à la corde, de la mousse sur les joues et la gorge. Ses pieds étaient chaussés de ses bottes de soldat, énormes, boueuses, répandant de la saleté sur les carreaux à motifs. Une cigarette était posée en équilibre sur le bord du lavabo, la longue cendre s'incurvait, un filet de fumée réagissait aux moindres gestes de l'homme. L'odeur de la cigarette se mêlait à celle de sa mousse à raser. La salle de bain tout entière puait l'homme.

Elle pouvait voir clairement son visage dans le miroir, l'énorme mâchoire et les pommettes osseuses, un sombre cercle de cils autour de chaque œil. Quant à lui, il ne semblait pas remarquer sa présence : il était absorbé par sa tâche. Elle resta un instant indécise à le regarder se raser. À ce moment, il passait la lame affûtée sur une courroie en cuir qu'il avait suspendue à un crochet. C'était peut-être sa ceinture. Ses avant-bras étaient énormes, tellement musclés qu'ils paraissaient enflés, une épaisse corde veineuse courant du coude au poignet. Sous le maillot ses côtes traçaient de larges arches dans le coton élimé. Des touffes de poils se rassemblaient sur ses épaules, partaient à l'assaut de la ligne de son cou puissant brûlé par le soleil. On aurait dit un homme sculpté dans un bloc de bois : brut, inflexible, bourré

de nœuds. Chaque fois que la lame touchait sa peau, le son du grattement résonnait dans toute la pièce.

Elle songea qu'il valait peut-être mieux mener leur entretien à travers une porte fermée. Tout ce qu'il lui fallait faire, c'était de tirer la clef de la serrure ; claquer la lourde porte ; remettre la clef de l'extérieur, l'enfermant dans la pièce. Elle évalua la distance qui les séparait, se demanda à quelle vitesse il bougerait. Puis elle aperçut son œil dans un coin du miroir moucheté de savon. Il l'observait. Peut-être l'observait-il depuis le début.

Il parla le premier.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il. Vous avez marché sur de la vitre ou quoi ? »

Sa voix était profonde et enjouée, difficile à placer. Son intonation avait quelque chose de bizarre. Elle attendit jusqu'à être sûre de sa propre voix, le regarda lever la lame et tailler un chemin de peau dans le savon et les poils de sa gorge.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle.

Il tourna la taille et les épaules, non pas les pieds, fit un fantôme de révérence.

« Neumann, Karel, enchanté. »

Sa lame s'éleva dans l'espace entre eux, la poignée perdue dans un poing énorme.

Alarmée, sans réfléchir, elle aussi révéla son couteau, puis le laissa pendre à son mince poing. Il suivit le geste en riant.

« Pas de doute. Le vôtre est plus gros que le mien. » Il baissa le regard du couteau à sa cuisse, jusqu'à ses pieds nus.

« Ou bien vous vous êtes coupée en vous rasant ? »

— Qui êtes-vous ? répéta-t-elle. Qu'est-ce que vous faites ici ? »

Il haussa les épaules, se retourna vers le miroir. « Je cherche Beer. »

De nouveau elle remarqua son accent, léger et enjoué, les voyelles ouvertes d'un Slave.

« Vous êtes sa femme. » Il ouvrit les yeux comiquement, laissa échapper un sifflement de ses lèvres cerclées de savon. « Enchanteresse. »

— Parlez, avant que je vous mette à la porte.

— En maillot de corps ? »

Il sourit, cligna de l'œil, reprit son rasage.

« On est amis, Beer et moi. On s'est rencontrés là-bas. » Inclinant la tête, il indiqua une direction qui avait autant de chances d'être l'est que toute autre. « Cinq ans dans un centre de cure russe. Plein d'air frais. »

— Et vous étiez quoi? demanda-t-elle, reconnaissante d'éprouver de la colère. Son gardien de camp?»

Il leva les yeux, perplexe, puis éclata de rire. «Son gardien de camp! Très drôle. Vous dites ça à cause de l'accent. Non, non, on était prisonniers ensemble.

— Vous êtes autrichien?

— Tchèque. De souche allemande. Avec un passeport autrichien. » Il fit un geste indiquant qu'il pouvait être beaucoup de choses si les circonstances l'exigeaient, un drôle de petit papillonnement de sa main aux doigts écartés. « Austro-hongrois de cœur. »

Elle refusa de se laisser charmer.

« Qui vous a donné la clef? exigea-t-elle de savoir. Pour l'appartement.

— Beer me l'a donnée. On est des camarades. Des copains d'armée. Comme les deux doigts de la main.

— Où est-il? Où est mon mari?»

Il secoua la tête.

« Je pensais qu'il serait ici. J'ai besoin d'un endroit où dormir. Mon propriétaire... »

Il s'interrompt et sourit, à regret, supposait-elle, plia un doigt pour gratter dans sa barbe en mousse. « On a eu un désaccord au sujet du loyer. Ça et sa femme, elle est folle des hommes. Complètement sans vergogne. Personne n'est à l'abri.

— Écoutez-moi. Je veux savoir où je peux trouver mon mari, et puis je veux que vous partiez. »

Il considéra ces paroles, ignora la première partie de sa demande. « Je peux peut-être finir de me raser d'abord? J'ai aussi besoin... » Il pointa le fond du couloir, où la porte des w.-c. était ouverte près de la porte d'entrée. « Quelque chose que j'ai mangé. Je regrette être aussi direct. Avec une dame, en surplus. »

On aurait dit que son allemand se dégradait au fur et à mesure qu'il entrait dans son rôle. Elle n'était pas encore prête à donner un nom à celui-ci.

2.

La sonnette retentit. Le timbre avait un bruit particulier qu'elle avait oublié, strident, urgent, sous-tendu d'un sombre bourdonnement, comme un insecte pris entre deux vitres. Elle se tourna d'un geste automatique et se mit en marche vers la porte. Il était évident pour elle qu'il s'agissait d'Anton. Elle leva les doigts vers ses cheveux décoiffés, se rendit compte qu'elle tenait toujours le couteau ; le laissa tomber sur la table près du téléphone, lissa son chemisier, son pouce étendant du sang sur l'étoffe.

Le judas eut raison de son espoir naissant. Elle ouvrit la porte pour découvrir la journaliste, menue et proprette dans un léger costume d'été gris. Elle avait les mains pleines de sacs.

«J'apporte des petits pains, dit-elle en souriant. Pour le petit-déjeuner, Frau Beer. Je voulais vous remercier de votre aide.»

Elle parlait lentement pour qu'Anna puisse suivre son anglais. Son regard papillonnait, se posant sur elle, plus loin qu'elle, sur ses vêtements froissés.

«Mais que vous est-il arrivé? Vous avez les pieds en sang!

— Ce n'est rien, dit Anna d'un ton sec. J'ai marché sur de la vitre.

— Il faut laver les plaies. Laissez-moi vous aider.»

Elle s'introduisit dans l'appartement, sacs devant, plongeant à moitié sous le bras d'Anna. «Le mieux, pour désinfecter, c'est l'alcool. Votre mari est là? Ah, le voici en chair et en os...»

À la vue du géant à demi nu, elle s'interrompit. Il était sorti de la salle de bain, une joue toujours badi-geonnée de mousse, le coton de son maillot contenant mal sa poitrine. Les bretelles semblaient fragiles sur ses épaules osseuses. Le tissu s'arrêtait pile à la hauteur de son nombril poilu.

«Bonchour, dit-il dans un anglais atroce en essuyant la lame sur son poignet. Petit-décheuner? Bienne, bienne.

— Des petits pains.» La femme fit un sourire nerveux, son regard alla de l'homme à Anna avant de revenir se poser sur l'homme tandis qu'elle tentait

d'élucider le lien qui les unissait. «Et du pain de seigle.

— Mrs. Coburn, dit Anna d'un ton acerbe, voici Karel Neumann. Karel Neumann, Frau Coburn. Herr Neumann est un ami de mon mari. Ils étaient *Kriegsgefangene*, prisonniers, ensemble.

— Enchantée, dit la journaliste.

— *Ja*, approuva le géant. Très enchanté. Apporté du café?» Il pointa son rasoir vers ses sacs d'emplettes.

— Non, j'ai bien peur de ne pas en avoir. J'ai cru qu'il y aurait...

— Pas café, pas Chambon, pas conserves, dit le géant. Pas d'œufs.» Il prit une mine à la fois affligée et affamée. «Comme dans camp.»

La journaliste rit de son expression, puis s'interrompit quand il fronça les sourcils. «Je vais aller en chercher. J'ai du café dans ma chambre. Du beurre, des œufs, du fromage. Ça ne prendra qu'une minute.

— Ce n'est pas...» Anna s'efforça de trouver le mot anglais. «... requis.

— Ça ne prendra qu'une minute.» Mrs. Coburn fourra ses sacs dans les mains d'Anna, tourna les talons hauts de ses escarpins en cuir et descendit l'escalier, ses chaussures claquant sur les marches.

Anna se retrouvait de nouveau seule avec Neumann. Elle repassa à l'allemand.

« Quel porc colossal vous êtes. »

Le mot *colossal* le fit sourire. « Au moins, on aura à manger pour le petit-déjeuner. Je parie qu'elle a du vrai café. »

Il cligna de l'œil, passa le rasoir sur le dernier rectangle de mousse, puis marcha d'un pas égal vers les toilettes, dont il verrouilla la porte derrière lui. Un sifflement retentit, puis le bruit de la boucle de sa ceinture frappant les carreaux. Elle resta devant la porte comme si elle attendait son tour. Il lui sembla prendre une éternité.

« Supposons, dit-elle comme les minutes passaient, craignant le retour de Mrs. Coburn, supposons que vous me mentez. Supposons que vous ne connaissez pas du tout mon mari et que vous avez simplement volé sa clef. Son nom est écrit sur les livres, sur le papier à lettres. Vous avez eu toute la matinée pour le découvrir. »

La porte demeurait muette, puis elle s'entrouvrit et la tête de l'homme apparut, le reste de sa personne toujours assis sur la cuvette. « Vous vous appelez Gudrun. Gudrun Anna.

— Et alors ?

— Vous l'avez quitté. Avant la guerre. Il travaillait dans un hôpital, mais à ce moment-là il a démisionné.

— Il vous a dit pourquoi je l'avais quitté ? »

Il hésita, chercha son regard. On lisait le calcul sur son visage. « C'est à cause d'un homme... dit-il, puis il s'interrompit, la regardant par la porte entrebâillée.

— Vous devinez.

— Un amant.

— Sortez d'ici. Avant qu'elle revienne. » Elle commença à ouvrir la porte. Il la laissa faire, resta assis, impassible, dans la lumière du couloir, son pantalon autour des chevilles.

« C'est à cause d'un homme, répéta-t-il, mais ce n'était pas *votre* amant. »

Elle se figea sur place. Son allemand, quand il s'en donnait la peine, était parfait, avec à peine un soupçon d'accent. De temps à autre, simplement, par bouffonnerie ou par un étrange caprice, il laissait tomber un article ou déformait une terminaison, étirait une voyelle jusqu'à lui donner une longueur slave comique.

« C'était *le sien*, conclut-il, puis il sourit, comme s'il absolvait Anna d'une faute. La vie est une salope, hein? »

Elle refusa de se laisser intimider. « Et vous? demanda-t-elle. Vous et Anton, vous... »

Le sourire de l'homme s'évanouit, ses joues s'empourprant sous le coup d'une soudaine furie. « Rien de la sorte. Nous sommes des camarades... »

— Allez-y, chiez, dit-elle en claquant la porte. Le petit-déjeuner s'en vient. Et vous feriez mieux de vous laver les mains. »

3.

Ils prirent leur petit-déjeuner ensemble. Frau Coburn (« Sophie, chuchota-t-elle alors qu'elles dressaient la table, je vous en prie ! ») avait apporté du beurre, des œufs, du fromage et ce qui passait à cette époque-là pour du miel ; une demi-livre de vrai café, quelques tranches de salami hongrois, un pot en terre cuite plein de confiture. Le Tchèque s'assit le premier, toujours en maillot de corps, et les regarda disposer la nappe et les assiettes. Il tendit sa tasse quand on apporta le café de la cuisine et fit claquer ses lèvres en sirotant l'infusion brûlante. Elles mirent le pain dans une corbeille en osier et il déchira un petit pain frais, plongeant les doigts dans la mie, et mangea le centre avant d'étendre du beurre sur les deux moitiés. « Tommage, déplora-t-il entre deux bouchées, pas chambon, pas *Zunge* fumée.

— *Zunge* ?

— De la langue, expliqua Anna. Il mange comme un porc.

— Oui, dit Sophie, non sans admiration. Quel appétit il a ! Un homme costaud comme lui pourrait sans doute manger un cheval ! *Mehr Kaffee, ja ?* Attendez, je cours mettre la bouilloire sur le feu. »

Quelle que fût son admiration pour la carrure de l'ancien soldat et son charme viril, la journaliste se montra habile à lui extraire de l'information. En quelques minutes, utilisant Anna comme interprète quand son allemand défaillant ne pouvait plus être sauvé par l'anglais rudimentaire de l'homme, elle avait établi que Neumann avait été officier subalterne dans l'infanterie et n'avait rencontré Beer qu'au camp ; qu'il était célibataire, originaire de la ville de Liberec, en Bohême, aussi connue sous le nom de Reichenberg, « tout dépendant de la personne qui parle, vous voyez », mais qu'il avait passé quelques années à Vienne avant la guerre ; et qu'il avait vu le docteur pour la dernière fois « avant-hier », quand ils étaient allés boire ensemble et qu'il avait peut-être pris « un verre de *viel* ». Quand Anna le corrigea sèchement pour préciser que son mari ne buvait pas, il se contenta de hausser les sourcils, puis tendit une énorme paluche et la posa sur la main de la journaliste, comme si c'était elle qui avait besoin d'être consolée.

« La guerre, dit-il. On boit, on oublie. Leningrad, Stalingrad, les camps. » La minute d'après, il avait recommencé à étaler du miel artificiel sur une tranche de pain de seigle foncé.

Lentement, précautionneusement, usant des mêmes questions qui suggéraient leurs propres réponses, la journaliste tourna son attention vers Anna Beer ; apprit la date où elle avait quitté l'Autriche et chercha la cause de leur rupture pré-guerre, à son mari et elle (« une mésentente matrimoniale ») ; tenta d'obtenir des détails sur la source du revenu d'Anna au cours des années passées en Suisse et en

France. Pendant son interrogatoire, la journaliste répétait chaque réponse qu'on lui donnait dans une forme nette et abrégée, comme si elle préparait mentalement un communiqué. Elle semblait petite et maigrichonne à table, étirant ses bras minces pour rassembler dans son assiette de la nourriture qu'elle oubliait ensuite de manger. Son rouge à lèvres était d'une profonde teinte carmin, une nuance trop sombre pour sa peau pâle.

À son propre sujet, Sophie Coburn leur dit simplement qu'elle était américaine, qu'elle venait de New York, et que son mari, un officier de la RCAF, avait été abattu pendant la guerre. Elle travaillait pour un journal de Toronto, strictement comme pigiste. Elle n'expliqua pas pourquoi elle partageait un appartement avec une demi-douzaine de locataires plutôt que de louer un appartement privé ou une chambre d'hôtel. Il n'y avait pas de raison de croire que c'était faute d'argent. Sa montre-bracelet était en or massif.

« Il y a six mois que je suis ici, dit-elle. Quand toutes les photos ont été publiées » — elle les laissa décider de quelles photos elle voulait parler —, « eh bien, il fallait que je voie de mes propres yeux. J'écris des articles pour la section Mode de vie, et je prends des photos. Seulement, on m'a volé mon appareil. » Elle soupira d'un air dramatique, rit, proposa un plan d'action. « Il faut que nous trouvions votre mari, Anna. Nous devrions d'abord appeler les hôpitaux, je suppose. Votre téléphone est-il en état de marche ? Non ? Alors il faut que vous descendiez pour utiliser le mien. La propriétaire va venir fouiner, mais ne vous en faites pas, je la ferai fuir. S'il n'est

pas tombé malade, j'ai peur qu'il vous faille aller à la police. Nationale, je suppose, puisqu'il est citoyen autrichien.»

Anna l'entendit, la dévisagea avec émerveillement : ce visage mobile, mal assemblé, dont l'expression semblait si souvent contredire l'essence des paroles. Les mains de la femme étaient soignées et nerveuses ; il y avait sans cesse une nouvelle question fusant de ses lèvres carmin. Autrefois, il fallait broyer des insectes pour obtenir cette teinte.

« Comment c'était ? demanda Frau Coburn en tapotant le poignet de Neumann d'un doigt menu. Votre vie dans les camps ? Difficile, je suppose. *Schwierig in Lager, Herr Neumann ?* »

Il prit une bouchée avant de répondre, la fit descendre avec du café, tendit le bras pour qu'on lui serve une autre tasse. « *Schwierig ?* Oui, au début. *Ruhr, Fleckfieber.* »

Il tourna les yeux vers Anna, qui fournit la traduction. « La dysenterie et le typhus. » C'était étrange, les mots qu'on apprenait en écoutant la BBC.

Neumann continuait. « Plus tard, dit-il, pas si pire. Beer aime les gardes.

— Ce qu'il veut dire, c'est que les gardiens aimaient B... mon mari, expliqua Anna. Je suppose qu'il devait les soigner.

— Quel genre de médecin était-il ? Chirurgien ?

— Psychiatre. » Il y avait un soupçon d'orgueil dans la voix d'Anna. « Il était très respecté dans le domaine. Mais il a quitté l'hôpital pour ouvrir un cabinet de médecine familiale. Il travaillait juste ici, dans cet appartement.

— C'est inhabituel, non ? Un spécialiste qui se retire pour pratiquer en tant que généraliste ? »

Anna prit un moment avant de répondre. Son visage était souriant, lisse. « Il y a eu un désaccord au sujet de la politique de l'hôpital. Après l'*Anschluss*. L'annexion, ou quel que soit le nom que vous lui donnez. » Elle se leva de table. « Si vous voulez bien m'excuser, je dois prendre un bain et me changer. »

Sophie Coburn partit peu après ; se dépêcha d'apporter les assiettes à la cuisine, puis entreprit d'emballer la nourriture avant de décider de n'en rien faire pour simplement la ranger dans l'armoire « au cas où vous auriez faim plus tard ».

« Vous viendrez utiliser le téléphone, dit-elle à Anna tandis que celle-ci l'escortait jusqu'à la porte.

— Après mon bain.

— Je vous verrai tout à l'heure, alors. Au revoir. Enchantée d'avoir fait votre connaissance, Herr Neumann.

— Oui, oui. Au revoir. »

Debout côte à côte, le Tchèque dans son maillot de corps et Anna dans son chemisier encore taché de

sang regardèrent la journaliste descendre. Neumann se tourna vers Anna quand elle eut fermé la porte. Il se déhancha, d'abord vers la droite, puis vers la gauche, imitant la démarche de Mrs. Coburn.

«Jolie nana, hein? Demi-portion, pas de seins, mais quand même une jolie nana.»

Anna réprima un sourire.

«Il est temps que vous partiez, Herr Neumann.»

Il sembla déçu, baissa les yeux vers elle depuis sa hauteur considérable. «Vous avez des cigarettes? De l'argent?»

Elle chercha son sac à main, le trouva sur le sol de la chambre, lui donna un paquet de Gauloises et vingt shillings en pièces. Il en fit voltiger une dans les airs, l'attrapa dans sa paume de géant. En deux pas, il était à la porte. Il avait lacé ses bottes et enfilé une chemise sale; posé le pardessus en laine sur son bras.

«Je vais m'informer, annonça-t-il sur un ton emphatique. Au sujet d'Anton.»

Elle entendit ses paroles et se rendit compte qu'elle ne le reverrait probablement pas. Il boirait les shillings, cuverait son vin sous un pont. Et après: la route. À l'évidence, il était sans domicile.

«Que faisiez-vous avant la guerre? lui demanda-t-elle. Quel était votre métier?

— Conducteur de tram. Plombier. Trapéziste.»

Elle rit. « C'est toute une liste. » Il joignit son rire au sien, puis s'interrompit ; leva quelques doigts pensivement, se gratta la tête.

« Ou peut-être que j'étais physicien. Je travaillais sur la bombe. Dans un labo secret à Kutná Hora. » Il dessina un champignon dans les airs entre eux, ses mains s'écartant pour laisser place à sa riche éclosion.

« Vous êtes un clown, Karel Neumann.

— Oui, opina-t-il. Voilà ce que je faisais. Clown. C'était pas mal, mais j'ai recommencé à être un clodo. »

Il s'inclina tandis qu'ils se serraient la main. Elle verrouilla la porte quand il fut parti. Deux heures plus tard, comme l'heure du déjeuner approchait, elle descendit l'escalier pour aller se servir du téléphone dans ce qui était autrefois l'appartement d'un vieux professeur et qui hébergeait maintenant parmi ses nombreux occupants une veuve américaine traquant des sujets d'articles parmi les briques fracassées de la ville.

4.

« Baer, avec un *ae* ?

— Avec un double *e*. Anton.

— Anton. D'autres prénoms ?

— Leopold Joseph.

— Leopold Joseph. Très bien. Religion? Catholique, je suppose.

— Oui, bien sûr.

— Catholique, donc. Et il a été vu pour la dernière fois à quel moment?

— Je vous l'ai déjà dit : je n'en suis pas tout à fait certaine. Il y a deux ou trois jours. Je suis rentrée à Vienne hier seulement. Mais j'ai rencontré un ami de mon mari, qui a été prisonnier de guerre avec lui, et...

— Je crains que ça n'entre pas sur le formulaire. Il n'y a de place que pour un nombre, vous voyez. Deux jours, alors, ou bien trois?

— Trois.

— Voilà : trois jours. Je suppose que j'aurais pu écrire soixante-douze heures. Mais peu importe, il est trop tard ; disons donc trois jours. Ce n'est pas très long, n'est-ce pas?

— Êtes-vous en train de me dire que je ne devrais pas m'inquiéter?

— Vous inquiéter? Je ne voudrais pas dire ça. On ne sait jamais, je suppose.

— Comment allez-vous le retrouver? Une fois que vous aurez rempli le formulaire, je veux dire. Quelle est la marche à suivre?

— La procédure? Eh bien, j'imagine que je vais vérifier à la morgue. La plupart finissent par refaire surface, vous savez. Au bout du compte.

— Morts?

— Non, non. Souûls.»

L'homme était exaspérant : lent, incolore, et stupide, avec l'insolente habitude de la passivité ; accoutumé aux plaintes ; depuis longtemps souffrant, depuis longtemps souffert, les mains et le visage d'un gris jaunâtre, les dents lourdement tachées par la nicotine. Ils étaient assis dans le petit poste de police exigü duquel relevait sa partie du district ; lui, coincé derrière une table et une machine à écrire, un cendrier débordant près du coude ; elle, devant lui, dans un courant d'air venant de la fenêtre, sur un étroit tabouret en bois ayant depuis longtemps perdu son vernis. Elle avait répondu au flot de questions du sergent deux fois maintenant, une fois à la réception, où il l'avait accueillie avec une indifférence maussade et lui avait demandé de bien vouloir dire ce qui l'amenait, puis là, à la table, où chacune de ses réponses trouvait un écho dans le cliquetis de la machine à écrire dont il frappait les touches de ses doigts raides comme s'il voulait crever une rangée d'yeux. De temps en temps il s'interrompait et lâchait un juron, raturait quelques lettres et corrigeait le mot. Quand il avait rempli une case, il levait les yeux et lui souriait, reprenait sa cigarette, s'accordait une longue bouffée qu'il savourait tout à loisir. Ils y étaient depuis vingt minutes. Il était impossible de dire combien de temps cela allait durer.

Au cours de ce long interrogatoire bredouillant, Anna fut distraite par un son filtrant par la porte ouverte au fond du bureau : le timbre tranquille d'une voix monocorde, étrangement étouffée, comme si elle émanait de sous un oreiller, et en même temps lente, méthodique et patiente. Celui qui parlait offrait d'abord une consolation, puis posait des questions précises, délicatement formulées, et s'interrompait pour écouter avec une étrange solennité. Tandis que l'homme assis devant elle continuait de marteler sa machine à écrire, Anna se trouva de plus en plus attirée par le son de cette voix, allant jusqu'à se pencher un peu sur son tabouret pour mieux distinguer les paroles qu'elle prononçait. Lentement une image se forma dans son esprit : un homme assis dans un bureau, ou bien voûté, à moitié perché sur son pupitre, parlant avec cette tranquille assurance sans jamais se reprendre ni se trouver à court de mots, comme s'il lisait un rôle dans une pièce de théâtre. Anna n'entendait pas l'autre partie de la conversation et conclut que l'homme devait être au téléphone. Mais cela aussi lui parut bizarre car plus elle entendait la voix de l'homme et plus elle était persuadée qu'il s'adressait à un enfant, peut-être même à un jeune enfant ; que cet enfant était souffrant ou, à tout le moins, en larmes ; et que le but de l'homme était d'entraîner l'enfant dans une conversation portant sur des choses ordinaires afin de le distraire de son chagrin ou de sa peur. À l'instant, il demandait à l'enfant ce que celui-ci pensait des chevaux de police (étaient-ils meilleurs que des automobiles ? quelle couleur était la plus belle ?), puis il passa rapidement aux chiens. « Les bergers allemands ? prononça la

voix pensivement. Eh bien, oui, ce sont de bons chiens. Mais les schnauzers, alors ? Les géants ? Oui, tu as peut-être raison, ils ont tendance à être désobéissants. Même si j'ai déjà connu un schnauzer qui a sorti un homme d'une rivière. Il était en train de se noyer, tu vois... Oh, non, il n'avait pas sauté. Je suppose qu'il avait glissé et qu'il était tombé, tout simplement. En tout cas, le chien... » Et ainsi de suite, racontant toute la petite histoire avec cette voix douce, solennelle, monocorde qui aurait convenu à une salle de classe ou à une chaire.

Enfin l'homme souhaita à l'enfant une bonne journée et reposa le combiné sur son socle (elle put entendre le cliquètement caractéristique). Un moment plus tard, il émergea, vint derrière le sergent, lut le formulaire par-dessus son épaule. C'était un homme grassouillet, de taille moyenne ; il portait son pantalon au-dessus de la taille, avait des mains blanches et douces. Ses cheveux étaient proprement séparés, il avait le visage dominé par une paire de lunettes à monture d'acier qui donnaient une importance inquiétante à ses yeux limpides et à ses cils pâles et doux. Il n'était peut-être âgé que de trente-cinq ou quarante ans, mais avait les mouvements d'un homme plus vieux.

Une montre de gousset pendait, formant un arc parfait entre la poche à sa taille et sa boutonnière. Il n'était pas en uniforme.

« Vous avez fait une faute à "prisonnier de guerre" », dit-il laconiquement. Elle remarqua de nouveau sa voix, pédante et assourdie. Peut-être avait-il

un rhume. «Ce n'est pas grave, Haselböck, raturez-le à la main, c'est tout.»

Il tourna les yeux vers Anna. Ses verres étaient si épais qu'ils donnaient l'impression que ses yeux avaient été sertis dans la vitre ; quand il ôterait ses lunettes, songea-t-elle, ses yeux se détacheraient, laissant derrière eux le long vide de son visage. Ses paroles étaient polies, voire douces, mais il ne perdit pas de temps en salutations.

«Votre mari a disparu, Frau Beer. Avez-vous appelé les hôpitaux ?

— Oui, ce matin.

— Pouvez-vous nommer les hôpitaux que vous avez appelés ?

— Je suppose.

— Dites-moi, s'il vous plaît.»

Elle les lista, le regarda cligner des yeux à la mention de chacun des noms et se les mettre en mémoire.

«Très bien, dit-il, même si l'on ne pouvait dire ce qu'il félicitait exactement, la rigueur qu'elle avait mise à contacter tous les principaux établissements ou son habileté à se les rappeler. Et sa famille ?

— Ses parents sont morts. Son frère est parti à l'étranger. Avant la guerre. Je ne sais pas s'il est vivant. Ils n'étaient pas proches.

— Des amis?»

Anna haussa les épaules, passa la langue sur ses lèvres. «Comment le saurais-je? Je ne l'ai pas vu depuis...» Elle s'interrompit, gênée, se fâcha de sa gêne. «Il attendait mon retour. Je lui ai envoyé un télégramme. Il aurait certainement laissé un mot s'il était parti.»

Le détective hocha la tête, passa la main dans ses cheveux le long de sa raie bien nette. «Alors il n'a aucune raison d'être à l'extérieur de la ville.» Il se pencha vers l'avant de nouveau, étudia le formulaire. «Il est médecin, à ce que je vois. Quelle spécialité?

— Psychiatrie et neurologie. Mais il a pratiqué la médecine familiale les dernières années. Avant d'être conscrit.

— D'accord. Il n'était pas membre de la SS, par hasard?» Son sourire était innocent, avunculaire ; les yeux gonflés, noyés dans leur mer de verre.

Anna fronça les sourcils. «Pourquoi est-ce que vous posez la question?

— Question de routine, sans plus. Certaines personnes — des personnes qualifiées, des scientifiques, des experts — sont “réquisitionnées”, si vous voyez ce que je veux dire. En majorité dans le secteur soviétique. Des gens qui ont des connaissances particulières, ou qui ont mené des recherches classées secrètes.» Il fit une pause, glissa les mains dans ses poches. «Dans un des camps, disons. Ou dans des installations spéciales. D'autres se font discrets

volontairement. Il y a des procès en cours pour des crimes de guerre, vous voyez, et...

— Vous n'y êtes pas du tout, l'interrompit-elle, heureuse du rouge qui, par loyauté, lui gagnait la gorge et les joues. Anton est... un homme bon. Et maintenant votre sergent me dit que je le trouverai à la morgue.»

Le détective se contenta de hocher la tête. Il eut l'élégance de ne pas lui demander pourquoi ils ne vivaient plus ensemble, elle et cet homme si bon.

«Y a-t-il autre chose que nous devrions savoir? Des gens avec qui il aurait pu se lier, des lieux qu'il aimait? Des habitudes personnelles que nous devrions connaître?»

La question la prit de court. Elle secoua la tête, se leva pour partir. «Il y avait du sang sur le mur, dit-elle abruptement. Une petite tache.

— Du sang?

— Dans le bureau.» Elle décrivit la taille et la position de la tache.

«Ce n'est sans doute rien. Il aura trébuché et se sera heurté la tête. Mais je devrais quand même aller jeter un coup d'œil.

— Trop tard, dit-elle. Je l'ai lavée.»

Le détective la regarda d'un air perplexe, puis hocha la tête. «Très bien, Frau Beer. Nous vous contacterons si nous apprenons quoi que ce soit.»

Elle lui pressa la main — sèche, dénuée de poids, sans pression — et partit avec la vague impression que c'était elle qui faisait l'objet d'une enquête ou, dans tous les cas, qu'elle n'avait pas été crue. Anna était montée dans un tram quand elle se rendit compte qu'elle ne connaissait même pas le nom du détective.

5.

Elle mit le cap sur l'est, vers le centre-ville, plutôt que de rentrer à l'appartement, traversa sans incident dans la zone internationale. Elle fut amusée lorsque, en descendant du tram, elle vit sa première patrouille passer dans une jeep militaire, quatre hommes dans les uniformes respectifs de leurs pays, le Russe blond et rougeaud, le Français avec une fine moustache, l'Américain et le Britannique tous deux fumant, riant, différant surtout par la qualité de leurs dents. Ils étaient tellement parfaits, si peu pressés, qu'ils auraient pu être en chemin vers une séance de photos pour le magazine *Life*. Le Russe eut même l'élégance de se retourner et de la suivre du regard avec ses yeux affamés de paysan ; si ç'avait été le Français, elle lui aurait peut-être soufflé un baiser. Elle sourit malgré elle, rajusta son chapeau et se dirigea vers le dédale de rues derrière l'immeuble de la Bourse.

En dix pas, la ville l'absorba. Elle était née ici, connaissait les rues et les carrefours, les escaliers qui reliaient les différents niveaux de la ville. Tandis

qu'elle marchait en observant, la familiarité commença à se mêler de suspicion. On aurait dit que la ville de son enfance avait été arrachée et remplacée par une vulgaire copie : à chaque coin de rue le délice de rentrer chez elle était troublé par la crainte soudaine d'avoir été dupée.

Les changements étaient malgré tout moins spectaculaires qu'elle se l'était imaginé, les incisions des bombes plus précises. Le secteur nord du centre-ville, qui n'avait pas été soumis à des attaques directes, n'avait été frappé que par des bombes perdues. La majorité des ruines avaient été dégagées. Il manquait des édifices, ou les étages supérieurs de certaines constructions. Ses yeux se posaient sur des vides où son esprit peignait des rangées de fenêtres ; un pignon en stuc perché sur une porte aux ferrures en cuivre. Ici et là des murs éventrés avaient été rafistolés : un plâtre uni, sans ornements, s'accrochant tel un chancre à des façades ouvragées. Des hommes et des femmes marchaient dans les rues, affamés, usés, en vêtements miteux, aveugles à la beauté criblée de trous d'une capitale dont l'empire avait été perdu.

Elle pressa le pas, consciente des regards des passants qui lorgnaient avec envie ses vêtements bien coupés et ses bottes parisiennes ; alluma une cigarette, sourit à d'autres soldats ; approcha des rues qu'elle cherchait. La maison, constata-t-elle, était toujours debout ; intouchée, en fait, à l'exception de quelques trous de balles marquant le plâtre et de la porte avant, ouverte, qui laissait entrer l'air. À l'intérieur, dans le hall d'entrée qui reliait la porte à la

cour intérieure, une femme de ménage voûtée traînait sa vadrouille sur le sol. Anna la salua d'un geste de la tête et balaya des yeux les noms sur les boîtes à lettres avant de gravir l'escalier principal jusqu'au deuxième étage. Elle n'était venue là qu'une seule fois, agitée, furieuse, décidée à affronter l'objet de l'infidélité de son mari, et puis elle avait reculé lorsqu'elle s'était retrouvée face à son jeune amant, aux gestes à peine affectés. Il s'appelait Kis, Gustav Kis : un carton tracé à la main au-dessus de la sonnette. Le carton était vieux et sale, une solution de fortune datant d'avant la guerre, qui n'avait jamais été remplacée. Anna se demanda si l'on pouvait dire la même chose de la relation qu'entretenait son mari avec cet homme.

Elle s'attarda sur le palier ; ne tendit pas la main vers la sonnette et resta à quelque distance de la porte, prêtant l'oreille aux bruits de la maison. Anna n'avait pas prévu venir ici. Ce n'est que lorsque le détective l'avait interrogée sur les relations et les habitudes de son mari que la pensée avait germé, pour se muer immédiatement en devoir nécessaire. Mais cela lui soulevait le cœur : la perspective d'affronter encore une fois ce visage poupin, les joues encore rouges des baisers de son mari. Elle n'avait qu'une vague intuition de l'attachement d'Anton pour cet homme et ses cercles, et une nécessité vitale de ne pas apprendre les détails.

Une toux s'éleva dans l'escalier au-dessous d'elle, la femme de ménage crachait des glaires dans son mouchoir. Comme en guise de réponse, la porte s'ouvrit à l'autre bout du palier. Une tête apparut, qui

la regardait avec une hostilité préventive caractéristique des Viennois. C'était une jeune femme en robe d'intérieur, une douzaine de rouleaux dans les cheveux. Elle examina les vêtements d'Anna avec un air moqueur et alla jusqu'à renifler quand son regard atteignit ses bottes. Anna se rendit compte qu'elle devait l'observer par le judas depuis un bon moment.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda la femme dans l'allemand excessivement fort et excessivement emphatique qu'on réservait aux étrangers.

Anna se força à sourire. « Rien.

— Alors pourquoi est-ce que vous traînez ici ?

— J'ai déjà habité ici. C'est-à-dire, un parent à moi. Il y a un certain temps. »

Le mensonge n'eut pas l'heur d'apaiser la femme. Ses lèvres formèrent plutôt un rictus.

« Ah oui ? Qui ? »

Anna aussi abandonna son sourire. « Qu'est-ce que ça peut vous faire ? »

Au premier signe indiquant qu'Anna s'apprêtait peut-être à s'approcher d'elle, la femme claqua la porte. Presque aussitôt elle l'entrouvrit et brandit son poing par la fente, criant, le visage rouge, furieuse : « Il y a rien pour vous ici. Tout est fini et bien réglé. Légal, à part ça. Alors venez pas cogner ici, en arrivant d'Amérique ou de je sais pas où. Allez pas croire que j'appellerai pas la police. » Elle claqua la porte

à nouveau, faisant résonner le bruit dans la cage d'escalier.

Perplexe, un peu gênée, et désormais sans aucune envie de parler à Kis, Anna quitta le palier pour descendre les marches. Dans le hall d'entrée la femme de ménage était appuyée contre le mur, sa serpillière plongée tête première dans son seau, son visage hagard enveloppé d'un foulard sale, exténuée, mal nourrie ; les yeux humbles et humides. Anna s'arrêta, fouilla dans son sac, lui offrit une cigarette. La femme la prit mais refusa de la lui laisser allumer ; elle la glissa plutôt dans une poche.

« Vous nous avez entendues ? » demanda Anna.

La femme hocha la tête, se moucha. « Elle vous a prise pour... vous savez.

— Quoi ? »

La femme de ménage baissa la voix. « Une Juive, je suppose. Il y a des appartements ici » — elle fit un signe en levant le menton — « qui ont changé de propriétaire après l'*Anschluss*. » Anna réfléchit à ces paroles. « C'est ce qui est en train de se passer ? Est-ce que les Juifs reviennent ? »

Cette fois la femme de ménage secoua la tête : le nœud de son foulard se balançait sous le menton épuisé. « Pas vraiment. Ils sont tous morts.

— Oui, bien sûr. » Anna tourna les talons pour s'en aller, puis sentit la main de la femme sur son coude.

« Qu'est-ce que vous êtes venue chercher ici ? »

— Herr Kis, dit Anna en glissant les doigts dans son sac afin d'y pêcher une deuxième cigarette. Habite-t-il toujours ici ?

— Son nom est sur la porte, non ?

— Est-ce qu'il vit seul ?

— Il a des locataires. Pour arriver à payer le loyer, je suppose. »

Anna lui tendit trois autres cigarettes, puis sortit une photo de son portefeuille. Elle avait pensé la laisser au poste de police, mais avait oublié quand le sergent l'avait reçue avec sa litanie de questions. « Cet homme, dit-elle maintenant. L'avez-vous vu ici ? Remarquez, il est un peu plus vieux aujourd'hui. »

La femme de ménage la regarda avec suspicion. « Je peux pas dire. Qui c'est ? »

— Mon mari.

— Ah, fit-elle, rassurée. S'est enfui, hein ?

— Oui. Il s'est enfui. Il connaissait Kis. Avant la guerre.

— Montez lui demander, alors. Il est peut-être là. Je pense pas qu'il a un travail régulier.

— Une autre fois », dit Anna.

Dehors, une jeep passa devant elle ; quatre soldats fumaient, plissant les yeux pour se protéger du soleil.

Anna Beer ne remarqua pas la fille assise dans les marches en haut de son appartement quand elle entra chez elle ce soir-là, après avoir marché quelques heures dans le centre-ville et dîné dans un restaurant d'hôtel. C'était une fille jeune, peu remarquable quoique plutôt jolie sauf pour une torsion crispée qui lui serrait les épaules, le cou et l'échine dans un étai douloureux. Sur sa tête était perché un chapeau rouge et extravagant qui ne lui allait pas au teint.

Si elle avait été moins fatiguée de sa longue marche à travers la ville et moins préoccupée par le sentiment d'anticipation qui la gagnait chaque fois qu'elle approchait de la porte de l'appartement (car n'était-il pas possible que cette fois, enfin, elle trouve son mari à la maison, qu'ils vivent enfin leurs retrouvailles si longtemps différées et soient libres d'explorer ce qui restait de leur mariage?), elle aurait peut-être remarqué que la jeune fille gardait le visage détourné tandis qu'elle approchait de sa vue, pour la regarder après son passage avec une curiosité mal dissimulée. La fille avait quelque chose d' impatient, de troublé. Il y avait plus d'une heure qu'elle était assise dans les marches, se levant périodiquement pour regarder par la fenêtre la ruine délabrée de l'aile arrière de l'édifice, sursautant chaque fois qu'elle entendait des pas dans la cage d'escalier, ou une voix qui s'élevait d'en bas. De temps en temps, elle avait allumé une cigarette et s'était calmée en soufflant des ronds de fumée au-dessus de sa tête avant

d'écraser le mégot sur les marches en pierre. Trois semblables bouts de papier mêlés de tabac gisaient entre ses pieds.

Dès qu'Anna eut verrouillé la porte derrière elle, la bossue descendit de son perchoir, s'approcha de la porte des Beer en catimini et posa son oreille contre le bois. Elle entendit des pas étouffés et, quelques minutes plus tard, le bruit de la chasse d'eau qu'on tire ; pas de paroles, pas de salutations, rien qui indiquât qu'une autre personne se trouvait dans l'appartement. Rapidement, le visage ennuyé et hostile, la fille reprit sa place dans les marches puis sortit un livre de sa poche, une édition scolaire d'une pièce de théâtre classique. Dès qu'elle se fut mise à lire, son front redevint lisse et une expression animée, enfantine, gagna ses traits. Elle semblait plus jeune, vulnérable, récitant muettement des bribes de Schiller trop ardentes pour ne pas être cueillies sur la page.

Des pas d'homme l'interrompirent, venus d'en bas, près de l'entrée de l'édifice, et qui montaient ; d'abord traînants, ils s'emballèrent, le zigzag hésitant d'un homme ivre. Bientôt la cage d'escalier le cracha sur le palier à l'étage en dessous d'elle, une silhouette d'épouvantail, grand, large d'épaules, très mince. Il sortit une main qui était enfoncée dans une poche, la ferma pour former un poing énorme ; de tout son poids s'appuya contre le battant et entreprit de le marteler avec force. Ce n'est qu'à ce moment, alors qu'elle pouvait le mesurer contre le cadre de porte, qu'elle réalisa combien il était imposant, sa grosse tête penchée pour éviter le linteau. Et le poing

continuait de marteler, imprimant son agitation de soulaud dans le battant verni de la porte. La femme répondit. Elle n'ouvrit pas la porte mais se contenta de parler depuis l'autre côté, criant à l'homme d'arrêter de faire du chahut. Il lui fallut le répéter plusieurs fois avant que le message ne soit compris. L'homme baissa le bras.

« Laissez-moi entrer, brailla-t-il.

— Foutez le camp.

— Laissez-moi entrer. J'ai besoin d'un lit.

— Allez vous trouver un hôtel. Je vous ai donné de l'argent.

— Parti », s'écria-t-il, puis il tomba à genoux tout d'un coup avant de glisser sur ses fesses. Il se remit à frapper, mais en vain. Après quelques minutes, il abandonna.

Il s'assoupit alors, pendant guère plus d'une minute, puis se réveilla en sursaut et se leva avec difficulté ; perdit l'équilibre, chargea vers l'avant, courant à moitié et à moitié tombant dans le mur de l'autre côté, avant de glisser sur la première marche de l'escalier qui menait à l'étage supérieur. Levant les yeux, il trouva Eva. Il la regarda avec l'air perplexe de quelqu'un qui implore son cerveau de l'aider à déchiffrer le monde. Osseux, le visage était pourvu d'un grand menton, le front d'une crête de cheveux bruns plantés dru.

« Est-ce que le docteur Beer est rentré ? » lui demanda la fille tandis qu'il peinait à se remettre debout. Il chancela, menaçant de tomber à la renverse dans l'escalier. Il n'y avait pas de balustrade à cet endroit, simplement un brusque trou oblong. Glissant de nouveau le Schiller dans sa poche, la fille se leva et attrapa sa main qui battait l'air. Il reprit l'équilibre, regagna le palier en trébuchant, la tirant derrière lui. Encore une fois, ses yeux se posèrent sur elle, et découvrirent sa bosse.

« *Křivá*, dit-il dans une langue qui lui était inconnue. Tordue comme un... » Il s'interrompit, songea à sa comparaison, tendit le petit doigt et le courba. « Ah, le diable l'emporte.

— Le docteur Beer, répéta-t-elle. Est-il rentré ? »

L'homme secoua sa tête massive et entama sa descente, la traînant à sa remorque, sa main enserrant le poignet de la fille. « Non, non, non. La femme. *Madame Beer**. De Paris. » Il leva le menton, plissa les lèvres, lui offrant une image de satisfaction de soi. « Jolies jambes, toutefois. Et un cul... » Il s'arrêta, trouva un mur pour s'appuyer, rejeta la tête en arrière pour utiliser le postérieur d'Eva comme point de comparaison. « Tu as un lit pour moi, mon cœur ? »

La fille ne se laissa pas distraire.

« Où est son mari ? »

À ses paroles, l'homme écarquilla les yeux comiquement, lui fit signe d'approcher, cracha, et lui chuchota à l'oreille : « Personne ne le sait.

— Il est encore prisonnier, alors ?

— Non, non, non. Il est revenu. Et puis... » Il s'interrompit, lui lança un regard lubrique, frappa le mur de la paume. « ... Pouf ! Il a disparu. »

Ils passèrent devant les appartements du deuxième étage, continuèrent leur chemin. « Et ce lit, fillette ?

— Pas question. » La fille se libéra et se prépara à essuyer les foudres du géant, mais sa réponse fut accueillie avec une équanimité d'ivrogne. « Si c'est comme ça, au revoir et *na shledanou* ! » dit-il en chargeant vers le palier du premier étage et la porte de l'appartement devant eux ; appliquant son poing avant d'avoir retrouvé son équilibre, il s'appuya lourdement contre le mur. « Sophie ! appela-t-il par le judas. Sophie, Sophičko, chérie, ouvre !

« Du café ! cria-t-il. Des œufs et du bacon, petite veuve. Allons, sois une bonne fille, ouvre. C'est Karel, Karel Neumann, qui est venu te faire passer du bon temps. »

Eva resta jusqu'à ce que la porte s'ouvre brusquement, un brouhaha de locataires criant des questions à l'ivrogne. Puis elle descendit la dernière volée de marches en courant et sortit dans la nuit d'été.

Deuxième partie

D'autres chiffres. Des quatre-vingt-onze mille soldats allemands, autrichiens, roumains, italiens, hongrois et croates faits prisonniers à Stalingrad, moins de six mille rentrèrent chez eux. La majorité mourut la première année, lors de la marche vers Beketovka, ou à bord du train vers Frolovo (ou Yelabuga, ou Saratov), où la moitié des baraques avaient été bombardées lors des raids allemands. Imaginez ces baraques, comptez les poux. Le matin, on empilait les morts devant les portes. La dysenterie est une infection du colon. Le typhus, la gale, la diphtérie se répandaient dans les rangs. Une baraque entière qui se gratte, qui sue côte à côte; la fraternité et la fureur de mille sécrétions partagées. Il est peut-être impossible d'écrire une puanteur.

La capitulation s'était accompagnée d'espoirs de nourriture. Dans un tract de propagande lâché au-

delà des frontières de la Wehrmacht à l'automne de 1941, les prisonniers se voyaient promettre une ration quotidienne de 600 grammes de pain de seigle; 10 grammes d'avoine; 70 grammes de gruau; 10 grammes de pâtes; 30 grammes de viande; 50 grammes de poisson; 10 grammes de suif; 10 grammes d'huile; 10 grammes de pâte de tomate; 17 grammes de sucre; 2 grammes de tisane de fruit; 10 grammes de sel; 0,1 gramme de feuilles de laurier; 0,1 gramme de poivre; 0,7 gramme de vinaigre; 400 grammes de farine de pomme de terre; 100 grammes de chou (mariné ou frais); 30 grammes de carottes; 50 grammes de betteraves; 10 grammes de poireau; 10 grammes de racines, de concombre ou d'herbes. Sur la photo accompagnant la liste, un prisonnier souriant brandissait bien haut une louche rutilante; sur un autre cliché, un blessé, à moitié nu, recevait les bons soins d'une infirmière enjouée.

L'armée soviétique était taraudée par les difficultés d'approvisionnement, et les combattants avaient préséance sur les captifs ennemis. Le plus souvent, les gardiens mouraient de faim aux côtés de leurs prisonniers. Chaque kilo de graisse corporelle contient sept mille calories. Le cerveau a besoin de sucre pour rester en vie. Lorsque l'apport en nourriture n'est pas suffisant, le corps procède à des ajustements physiologiques afin de convertir la graisse en substituts de sucre, faisant ainsi peu à peu surir le sang. De l'acétone s'accumule, qui est libérée dans l'urine et l'expiration. En une semaine, la faim commence à sentir, chaque exhalaison dégage une odeur de fruit mûr: des camps entiers baignés de la suave puanteur des corps en train de se cannibaliser.

Un

1.

Les garçons partageaient une chambre à coucher. Il s'y trouvait autrefois aussi une fille, leur sœur, et les gamins devaient alors partager un lit, mais Rosi était morte un an plus tôt de la pneumonie et de la grippe, et depuis ils avaient chacun le leur. Karlchen, le cadet, avait dix ans ; il était mince, châtain, et de nature timide, avec une petite voix solennelle. Il vénérât son frère qui, par voie de conséquence, le traitait avec un dédain despotique. Âgé de treize ans, Franzl avait le menton fier, les dents écartées, était un « casse-cou » et un « fier-à-bras ». Les deux gamins étaient sales, tannés par le soleil et sous-alimentés. Ils étaient aussi très heureux. C'était l'été. L'école était finie depuis près d'une semaine.

On les avait envoyés se coucher à huit heures. Il était maintenant neuf heures, la fenêtre donnant sur le jardin était ouverte. Ni l'un ni l'autre ne dormaient. La situation était la suivante : Karlchen attendait que Franzl s'approche et grimpe dans son lit. Certains soirs, il venait à neuf heures et demie ou dix heures, et d'autres soirs il ne venait pas du tout. Si Franzl

trouvait Karlchen endormi, il faisait presque toujours quelque chose de méchant : il lui arrachait un cheveu à l'arrière de la tête, ou lui liait les pieds ensemble avec une chaussette de sorte qu'il trébucherait en se levant pour aller à la toilette. Une fois, il avait déposé une grenouille morte sous les couvertures, juste sur la poitrine nue de Karlchen, puis lui avait tenu la bouche fermée pour ne pas qu'il crie. Il se rappelait la sensation, le poids immobile et moite au centre de sa poitrine, là où les côtes allaient s'écartant à partir de la pelle plate formée par l'os médian. Il avait supporté l'épreuve comme il supportait toutes les humiliations que lui infligeait Franzl, dans la pleine acceptation de leur justice. Une sentinelle ne doit pas s'endormir. Karlchen était en devoir sept nuits par semaine.

Karlchen entendit son frère remuer et n'osa pas prendre une nouvelle respiration. Au moindre bruit, Franz retournerait dans son lit et le forcerait à attendre encore un quart d'heure ou plus. Karlchen resta étendu, immobile, les paupières serrées, jusqu'à ce qu'il sente le souffle de son frère sur sa peau.

« Mot de passe ? demanda ce dernier.

— Ithaque. » Ithaque était une île de Grèce. Odysse y avait vécu cent ans plus tôt, et possédé un cheval capable de voler.

« Ce n'est pas ça, chuchota son frère.

— Mais tu as dit...

— Mot de passe ? »

Karlchen se mordit la lèvre. « Je pensais que c'était Ithaque.

— Tu ne dois pas penser. »

Pendant un instant, Franz hésita, tentant de déterminer s'il devait punir l'infraction. Il finit par opter pour la clémence. Il avait des nouvelles à communiquer.

« Peu importe, pousse-toi. »

Il se glissa dans le lit. Karlchen roula sur le côté, sortit les fesses et sentit son frère se mouler contre lui. Le lit était tellement étroit que c'était la seule façon d'y tenir tous les deux. Franz sortit une main, la posa sur le biceps de Karlchen, lui demanda de contracter le muscle. Celui-ci s'exécuta, gauchement, essayant de trouver de la place entre son corps et le mur.

« Pas mal, dit Franzl. Tu as fait tes exercices. » Puis il ajouta : « Steinbeisser a trouvé un cadavre aujourd'hui. Mort. Pas un soldat, remarque bien ; un cadavre frais. Il dit qu'il a vu un bras qui sortait de sous un journal. »

Karlchen se représenta la scène. « Et si c'est juste un bras ? »

Franzl ne répondit pas tout de suite, ce qui signifiait qu'il était en train de réfléchir. Karlchen espérait qu'il n'avait rien dit pour provoquer la colère de son frère. Franz n'aimait pas voir son autorité remise en question.

« Eh bien, déclara-t-il, il va falloir qu'on aille y voir. On doit retrouver Steinbeisser après le petit-déjeuner. Il va nous y emmener. »

Franz lâcha un vent bruyant sous le drap et, épaule contre épaule, ils en évaluèrent l'arôme.

« Une vraie bombe puante, finit par dire Karlchen.

— On a mangé des œufs aujourd'hui », lui rappela Franzl. Il aurait été immodeste de ne pas reconnaître qu'il avait eu de l'aide.

Il quitta le lit de son frère quelques minutes plus tard pour regagner le sien. Quand il se fut réinstallé, Karlchen lui demanda :

« C'était quoi, le mot de passe ?

— Nicare.

— Nicare ? Une autre île ?

— Non, imbécile. C'est un type qui était capable de voler.

— Comme le cheval d'Odyse ?

— Oui.

— Ils volaient ensemble ?

— Oui.

— Ils étaient amis ?

— On ne peut pas être l'ami d'un cheval.

— Ulysse et Icare, alors. Ils étaient amis?

— Oui. Ils volaient ensemble et ils ont tué plein de Russes.

— Des Russes ! C'est formidable. Il y a cent ans. En Grèce. » Il aurait aimé poursuivre la discussion, mais il semblait bien que Franzl s'était endormi.

2.

Steinbeisser était un enfant gras. Ou, plus exactement, il était maigre comme tous les autres, mais il avait les épaules tombantes et le visage lunaire, ce qui le faisait paraître gras. Il n'aimait pas jouer au foot et il avait toujours le souffle court. Malgré ce handicap, il jouissait d'un certain prestige à l'école. Son père était conducteur de tram, ce qui était presque aussi bien que de conduire un camion. De plus, il prétendait avoir déjà fait un tour de montgolfière, et connaissait par cœur tous les fleuves de Russie. Franzl le traitait avec respect. « La montgolfière, c'est de la frime, avait-il expliqué à Karlchen, mais c'est vrai, pour les fleuves. Je l'ai interrogé moi-même.

— Il y a beaucoup de fleuves en Russie?

— Cinquante-sept. Il y a une carte dans la classe de sciences. Avec Gernot, on les a comptés. »

Depuis ce jour, Karlchen admirait Steinbeisser.

Il les retrouva devant le *Tabak* et les accueillit en avançant le menton et en crachant d'un côté de la bouche. À l'intérieur du *Tabak*, une femme dans une robe d'intérieur élimée essayait de vendre des chemises brodées au vendeur. Quand l'homme persista dans son refus, elle se mit à lui crier après. Les garçons tendirent l'oreille tandis que la dispute dégénérait. À la fin, la femme s'en fut, en larmes, alors que le vendeur l'abreuvait d'insultes. L'éventail de son vocabulaire était impressionnant.

Franzl siffla pour marquer son appréciation. « Tu as entendu ? Il l'a traitée de sale poufiasse.

— Tu penses que c'en était une ? demanda Steinbeisser en suivant la femme des yeux.

— Aucune idée. »

Ils firent quelques pas, Steinbeisser ouvrant la marche.

« Alors vous voulez voir le type mort », dit-il nonchalamment, comme s'il leur offrait une tournée de sodas effervescents.

Franzl haussa les épaules et feignit l'indifférence. « J'ai trouvé un chat l'autre jour. Mort dans un caniveau.

— Là, ce n'est pas un chat. C'est peut-être même une femme. On pourrait enlever son chemisier, regarder ses nichons. » Steinbeisser passait un temps considérable à échafauder des plans destinés à lui

permettre d'entrevoir des nichons. Ni Franz ni Karlchen ne comprenaient trop pourquoi.

« Où est-ce qu'on va ?

— Gaspille pas ta salive. C'est un bon bout de chemin. La dernière fois, j'y suis allé en tram. Gratis, tu penses bien. Je ne paie jamais. »

Il leur fallut une quarantaine de minutes pour atteindre leur destination. Peu à peu, le caractère de la ville se transformait autour d'eux tandis qu'ils pénétraient dans l'un des quartiers les plus industriels de Vienne. Les dommages causés par les bombardements dans ce secteur étaient encore importants. On voyait des chantiers éventrés parmi les ruines d'édifices résidentiels aux murs noircis à moitié effondrés. Dans certaines rues, des pâtés de maisons tout entiers avaient disparu, dont il ne restait que le labyrinthe béant des caves pillées.

Ils s'arrêtèrent enfin devant un immeuble d'appartements bombardé : de l'extérieur, il semblait en assez bon état, mais quand ils eurent passé l'entrée, il devint manifeste que tout l'arrière de l'édifice avait été soufflé par une explosion. Même à l'avant, aucun des logements ne paraissait habité. Une équipe d'ouvriers s'affairait à installer des tuyaux de gaz dans une pièce démolie au rez-de-chaussée ; une caisse de bière était posée sur le seuil. Les gamins jetèrent un coup d'œil à l'intérieur mais furent vite chassés. À l'autre bout du hall, un espace qui pourrait devenir une boulangerie ou une boucherie prenait forme. Des étals et des tablettes avaient déjà été posés, et

les murs étaient peints de frais. Un électricien se colletait à un nœud de fils pendant du plafond. Lui aussi leur cria de ficher le camp.

Steinbeisser les mena à ce qui était autrefois la cour intérieure ; se retourna et trouva la porte menant à la cave de l'édifice. Un panneau peint à la main précisait qu'il s'agissait d'un abri antiaérien pouvant accueillir soixante-neuf personnes. La porte gauchie dans son cadre était entrouverte ; ils eurent du mal à se glisser dans la fente. À l'intérieur, une volée de marches en béton menait dans l'obscurité.

« C'est formidable. Comment l'as-tu trouvé ?

— J'avais Rüdiger avec moi », dit Steinbeisser. Rüdiger était son chien, une sorte de terrier mélangé au pelage poivre et sel. « Je me baladais en explorant quand il l'a reniflé. » Il plongea la main dans la poche de son pantalon, en sortit une chandelle et une allumette. « Je suis venu préparé, cette fois. »

Ils allumèrent la chandelle, serrés sur la marche la plus haute. Une odeur étrange s'élevait d'en bas, à la fois renfermée et mordante, un effluve de bois pourri, et pire. Steinbeisser parut gagné par une soudaine hésitation : il se mit à triturer la chandelle, fit semblant que la mèche ne s'était pas tout à fait enflammée. Derrière lui, Karlchen gardait le dos fermement appuyé au mur, comme s'il craignait de perdre pied.

« Allons-y », les pressa Franz. Un calme particulier s'emparait de lui dans les moments de grand péril, accompagné d'une sorte de picotement dans les

côtes. Steinbeisser ne résista pas quand il lui arracha la chandelle des mains. Au pied des marches, le corridor se divisait pour former un T.

« À gauche ou à droite ? »

— Gauche. Rüdiger a pété un plomb quand on est arrivés ici, il n'arrêtait pas de tirer sur sa laisse. »

Après quelques pas, le corridor s'élargissait pour déboucher sur ce qui semblait être une pièce caverneuse large d'une quinzaine de mètres. La flamme de la chandelle vacilla, recula devant cette vaste étendue. Une puissante odeur de pourriture flottait dans la pièce, mêlée à quelque chose de chimique et âcre : des piles de détritux étaient éparpillées entre les poutres de bois qui supportaient le plafond. Une flaque de soleil filtra par le carreau brisé d'une fenêtre barricadée (le carreau lui-même était couvert de crasse). Elle fut suivie d'un brusque courant d'air : des ombres tournoyèrent dans la flamme. Franzl se tourna pour la protéger et sentit Karlchen lui tomber dans les bras. Il ne se rappelait pas avoir lâché la chandelle, n'aurait pu dire si c'était la collision ou la chute qui avait éteint la mèche. Tout ce qu'il savait, c'est que tout à coup il avait été plongé dans l'obscurité, à l'exception de ce rayon de lumière se découpant dans la poussière en suspension. Parmi le bruissement de leurs respirations, il y en avait une plus sonore, plus irrégulière que les autres. Karlchen poussa un cri et Steinbeisser laissa échapper une plainte ; Franz dut leur dire de se la boucler. Il leur ordonna à tous les deux de retenir leur souffle, leur tint la bouche fermée tant qu'à y être, ses doigts sales

barbouillant leurs lèvres sales. Et pourtant on continuait d'entendre cette respiration hachée qui s'élevait et retombait dans la pièce devant eux.

« Qui est là ? » Franz se retourna et héla, libérant les autres de son étreinte. Il entendit l'un des garçons descendre le couloir en courant, trébucher, tomber dans les marches. L'autre tendit le bras et lui prit la main. Il fut étonné de constater que c'était Karlchen. Ensemble, ils s'enfoncèrent dans la pièce.

« Qui est là ? » cria-t-il à nouveau, en forçant ses yeux pour percer l'obscurité. Ils traversèrent le rayon de lumière et pendant un moment il vit le visage de son frère, deux lignes de larmes silencieuses coulant de ses yeux plissés, son poing gauche profondément enfoncé dans sa bouche ouverte.

Ils firent un autre pas et replongèrent dans les ténèbres. La respiration de l'inconnu était de plus en plus forte à leur droite. La puanteur devenait plus prononcée aussi, les effluves collants de la pourriture recouverts par l'odeur d'un antiseptique. De nouveau leurs yeux s'habituaient à l'obscurité et les couches d'ombres se séparèrent. Des journaux s'élevaient en tas devant eux, empilés sur un sac de charbon, ou sur un cadavre. À côté un homme était assis, le dos au mur. Les garçons virent d'abord les bottes, des semelles grossières qui se décollaient de la partie supérieure en cuir : un sourire de clous comblait la fente sombre. Le visage vint ensuite, une tache pâle parmi les ombres, puis des traits apparurent, bouche et menton cachés sous le double nœud d'une écharpe. Celle-ci, remarqua Franz, était rouge et

neuve ; l'homme lui-même n'était pas vieux mais usé, des tempes creuses comprimant les yeux sombres et brûlants.

Ils s'arrêtèrent à deux mètres de lui. Il se leva, se tint voûté sous le plafond qui s'affaissait, ses lèvres esquissant des paroles trop faibles pour être entendues ; puis il tordit ses mains noueuses. Il ne fallut pas plus d'un pas dans leur direction pour provoquer la panique chez Karlchen : celui-ci brandit le poing et, hurlant, traîna son frère à travers la pièce. Franz se laissa mener ; s'arrêta à l'entrée pour ramasser la chandelle abandonnée sur le sol. Il se retourna et s'émerveilla de trouver la pièce maintenant si claire ; un chant aigu et cristallin se répandit dans son abdomen et son sexe d'enfant. L'homme était debout au milieu de la pièce, hagard, tout seul, le corps perdu dans son manteau de la Wehrmacht sale. Ses mains ne cessaient de remuer, de même que ses lèvres qui esquissaient des salutations et des suppliques noyées par le bruit des pas qui s'enfuyaient.

3.

Ce n'est qu'une fois dehors, éblouis par la lumière, que les frères réalisèrent combien l'air était mauvais dans la cave. Ils trouvèrent Steinbeisser à six pâtés de maisons, à l'arrêt de tram. Blême et maussade, il resta muet quand Franz lui rendit sa chandelle, et bien que son visage poupin trahît la curiosité la plus vive, il s'interdit de poser la moindre question. Franz, pour

sa part, se mit à débiter des insanités et imposa silence à Karlchen par une série de regards menaçants. Ce n'est qu'au moment où le tram approchait que Steinbeisser craqua. Trop fort, d'une voix rauque, comme s'il avait trop crié, il demanda s'ils avaient trouvé le cadavre.

« Cadavre mon cul, lui dit Franz. C'était juste un épouvantail à moineaux.

— Un épouvantail ?

— Un clochard, imbécile ! Tout ce que ton crétin de chien a trouvé, c'est un ivrogne endormi sous une pile de journaux.

— Mais l'odeur !

— Il aura chié dans son froc. On dirait que tu as fait pareil. »

Steinbeisser redressa la tête, lança à gauche et à droite des regards fanfarons pour démentir la moquerie. Il n'y avait personne qui puisse être pris à témoin.

« N'en parle à personne » fut tout ce qu'il arriva à dire tandis que le tram approchait en grinçant. Il tendit la main. Franz marqua une pause, puis la serra. Steinbeisser grimpa à bord et entreprit immédiatement d'expliquer au conducteur pourquoi il n'avait pas à payer.

Les deux frères tournèrent les talons et revinrent à pied. Ils ne parlèrent pas ; Karlchen, muet, était

plongé dans ses pensées. Ce soir-là, il donna le mot de passe sans entrain et attendit impatiemment que Franz quitte son lit.

Pour la première fois de son existence, il possédait un secret qu'il n'avait pas partagé avec son frère, et qui lui pesait comme un fardeau. Mais il ne voyait aucun remède. S'il disait à Franz ce qu'il avait vu, celui-ci voudrait retourner sur les lieux. Dans la cave, les yeux de Karlchen s'étaient habitués plus rapidement à l'obscurité que ceux de son frère. Lorsqu'il était debout devant l'inconnu, ils s'étaient fixés sur la pile de journaux à côté de l'homme, où une lourde main, mi-pâle, mi-livide, saillait parmi le papier, les longs doigts écartés et brisés, recouverts d'une fine couche de poussière rouge.

Karlchen dormit mal cette nuit-là. Au matin, il faisait un peu de fièvre. Franz sortit jouer tout seul.

Deux

1.

Il lui fallut quatre jours pour organiser sa visite à Wolfgang. Robert aurait peut-être pu le voir plus tôt, mais quand il était allé au poste de police pour s'enquérir de la marche à suivre, on avait remarqué qu'il n'avait plus de papiers d'enregistrement valides pour Vienne et qu'il avait, en fait, omis de déclarer son départ lorsqu'il avait quitté son école en Suisse. Il lui fallut se rendre dans quatre bureaux pour corriger son oubli, après quoi Robert fut non seulement enregistré, mais se vit remettre un carnet de rationnement et reçut la permission officielle de rendre visite à son demi-frère. Dans ses tractations avec la bureaucratie viennoise, Robert éprouva une impatience qui dépassait l'ennui normalement associé au fait d'avoir à attendre en ligne pour être envoyé, avec une impolitesse soigneusement calculée, vers un autre bureau dans un autre édifice où attend, traînant les pieds, une nouvelle file de demandeurs. Quand il émergeait de la dernière de ses affaires de la journée, il se prenait à courir, d'abord jusqu'à la clinique pour s'informer de l'état de Herr Seidel, puis vers la maison,

ne ralentissant le pas que lorsqu'il approchait de la porte de la villa.

Il avait l'impression d'arpenter la grande demeure tel un fantôme — ou un détective. Il passait toute la soirée debout, à rôder dans les couloirs et les chambres à la recherche de conversation ; de réponses, d'explications, de quelque phrase magique qui lui permettrait de reconstituer les événements des dernières semaines. Mais ni sa mère, ni Poldi, ni Eva ne semblaient le remarquer lors de ces errances ; elles étaient absorbées dans des existences qu'il s'efforçait en vain de percer. Lui qui était affamé de conversation — de « paroles certaines et véritables » — devait se contenter de la fiente des plaisanteries et du badinage. Sa mère le cajolait et l'ignorait ; Poldi chantait, buvait du café et offrait des aperçus de sa peau fatiguée ; Eva sortait, rentrait pour le gronder en prétextant de vagues inepties avant de repartir s'occuper d'affaires qui ne concernaient qu'elle. De loin en loin quelque chose d'autre se disait, quelque bribe de conversation qui se détachait du reste des paroles et exigeait qu'il en considère la signification. La nuit, il rêvait de corneilles qui criaient. Sa maison était une énigme pour Robert. Il espérait que Wolfgang lui en livrerait la clef.

La visite devait avoir lieu au milieu de l'après-midi. Robert passa la matinée d'abord à prendre un bain, puis à repasser ses sous-vêtements et ses chemises. Quatre jours après son arrivée, ses vêtements étaient encore raides et froissés d'avoir été pliés dans un sac. Il avait d'abord espéré que sa mère les ramasserait

s'il les laissait suspendus au dossier d'une chaise dans un coin de sa chambre, ou peut-être Eva, la bonne. En se familiarisant avec la maison, il avait abandonné cet espoir. Sa mère n'avait que faire de son linge. Eva non plus. Robert avait fini par s'en occuper tout seul.

Il n'était pas plus de dix heures du matin. Robert était debout, nu jusqu'à la taille, devant son pupitre où il avait étendu une serviette puisqu'il n'était pas arrivé à trouver la planche à repasser. Dans sa main gauche il tenait un arrosoir en cuivre destiné au soin des plantes d'intérieur, dont il se servait pour humidifier le coton ; dans sa main droite, un fer dont la poignée était si mal isolée qu'il avait dû l'envelopper dans une chaussette. Deux chemises fraîchement repassées étaient accrochées à la poignée de la porte derrière lui. Il s'affairait sur les manchettes d'une troisième.

Un oiseau entra dans son champ de vision. Il ne volait pas ni ne sautillait, mais marchait précisément, d'un pas funéraire : des pattes frêles au plumage clairsemé, aux doigts écartés, les griffes lacérant la flanelle maintes fois lavée de sa serviette tandis qu'il avançait sur la couture. Un oiseau noir, son œil noir froid et huileux tel du goudron mouillé de salive. En atteignant le bord de la serviette, il battit des ailes et poussa un croassement, sa mince langue remuant rapidement au centre de son bec ouvert. Robert eut un mouvement de recul, fer à la main ; puis il s'approcha à nouveau, éloignant l'oiseau à l'aide de l'instrument en métal sans l'intimider le moins du monde.

Quand l'oiseau changea de direction et sauta de la serviette à la chemise, le mouvement modifia l'angle d'un bouton, qui accrocha le soleil et scintilla. L'oiseau le vit, fondit dessus et détacha le bouton de son ancrage. Le devant de la chemise s'éleva en une vague fantomatique jusqu'à ce que le fil se rompe sur le bord de son bec en corne noir tranchant comme une lame.

L'oiseau sauta bientôt sur l'appui de la fenêtre, puis il s'élança dans l'air : le bouton, une perle à deux trous, scintillait à chaque virage tandis que l'oiseau s'élevait vers le toit et le soleil. Au-dessus de la tête de Robert, un chœur rauque salua son ascension et son atterrissage sur le toit en tuiles, un bruit à la fois sonore et creux, qui semblait émaner de la maison elle-même. Robert le reconnut tout de suite. Sans la moindre hésitation, jetant une chemise sur ses épaules nues, il sortit de la chambre en courant et monta l'escalier quatre à quatre.

La nuit, il rêvait de corneilles qui criaient.

Il ne savait pas que ses rêves mèneraient à un vrai meurtre.

2.

Elle le trouva au milieu des oiseaux.

Il avait découvert sa cachette au grenier et s'était pelotonné dans son fauteuil près de la fenêtre, avec,

dans les mains, l'un des livres qu'elle avait volés dans son cartable. Le soleil entrant par le carreau ouvert baignait son visage et sa poitrine. Il ne la remarqua pas immédiatement. Son arrivée avait été dissimulée par les cris d'oiseaux.

Ils étaient partout. Une douzaine de corneilles s'alignaient sur les chevrons; elles discutaient bruyamment de sa présence, le guettaient de leurs yeux noirs et indéchiffrables. De temps en temps, Robert s'agitait, relevait une jambe ou tournait les pages, faisait passer son poids d'une de ses minces fesses à l'autre. Chaque mouvement était accueilli par de nouveaux sifflements, la constellation de ses observateurs se réorganisait subtilement: un bond, un froissement d'aile, la rapide ingestion d'un cloporte arraché d'une fente dans le bois. C'était différent pour Eva. Son entrée ne provoqua aucun commentaire de la part des oiseaux. Elle faisait partie de leur tribu.

Pendant une minute ou deux, elle resta où elle était, émergeant à moitié de la trappe menant du dernier étage au grenier, les pieds sur le sixième barreau de l'échelle. Elle le regardait, le visage dissimulé par le rebord du chapeau. Eva aimait regarder Robert. Ce n'était pas souvent qu'on avait l'occasion de voir un parfait crétin. L'une de ses paupières avait glissé et pendait tel un rabat sur l'orbite de son œil traversé d'une veine semblable à un bout de fil noir.

Depuis son arrivée, Robert animait la maison de sa présence, son pas empoté résonnait dans les nombreuses pièces, chacun de ses gestes était marqué

par une sorte de hâte bienveillante. Il semblait toujours à sa recherche et, à travers elle, à la recherche de réponses. Elle l'évitait, offrait des allusions plutôt que des réponses, rationnait la vérité comme elle rationnait le beurre de la maisonnée, en se gardant la part du lion. Il lui fallait parfois chercher sur les traits du garçon la trace de ceux de sa mère, pour se rappeler qu'il était son fils.

Elle gravit encore deux échelons et il remarqua enfin sa présence.

« Eva ! s'écria-t-il, déclenchant un concert d'oiseaux. J'ai rêvé de corneilles toute la semaine. » Il sourit, décolla la paupière de son œil du bout du doigt. « Et vous abritez ici une volière au grand complet. »

Il voulut se lever, mais un geste d'avertissement l'arrêta. « Regarde ! »

Elle leva le bras droit en un mouvement lent et rituel jusqu'à ce qu'il se trouve à l'horizontale par rapport à son épaule. Immédiatement, une des corneilles se détacha des chevrons et fondit sur son poignet. Elle lui gratta la tête, lui donna une miette de *Speck* prise dans sa poche.

Robert se mit à applaudir. « Comment s'appelle-t-il ? Il est très amoureux de vous ! »

— Yussuf, répondit-elle sèchement. Je lui donne du *Speck*, c'est tout. »

À ces paroles, Robert s'empourpra, comme si elle l'avait pris à émettre quelque supposition ridicule.

Dans sa chemise blanche et son pantalon blanc, il était propre comme un sou neuf.

Elle lâcha l'oiseau, alla jusqu'au fauteuil. Il le lui céda sans un mot, par courtoisie, ou par pitié, elle aurait bien voulu savoir. Le siège était encore tiède. Il reporta son intérêt vers la fenêtre tandis qu'elle faisait semblant de lire.

Il prit la parole abruptement. «Je l'ai revu. L'homme qui épie la maison.» Il montra l'extérieur, comme si l'homme s'était trouvé là à l'instant, à faire le guet sous le soleil de midi. «Ça fait maintenant quatre fois que je le vois. Une fois à l'extérieur de la clinique, les autres fois juste ici. Dès que j'essaie de m'approcher, il se sauve. Il y a une expression sur son visage : de l'expectative. Comme s'il attendait quelque chose. J'ai d'abord cru qu'il était de la police. Un agent infiltré, quelque chose du genre. Mais ça ne colle pas avec son expression.

— Alors ?

— Alors Mère m'a interrogé à son sujet. Hier soir. Elle est venue dans ma chambre et m'a montré une photo. "Est-ce que c'est lui ?" m'a-t-elle demandé. Sauf qu'elle me l'a demandé de façon plus subtile, comme un enfant qui se croit subtil. En me flattant les cheveux et en me brandissant la photo au visage.

— Et c'était lui ?

Il secoua la tête. «L'homme sur la photo était gras.

— Ça peut changer.

— C'est exactement ce qu'a dit Mère. » Il s'interrompit, la regarda, espérant plus d'informations. Enfin elle finit par le satisfaire.

« Ton père attendait quelqu'un. Quelqu'un d'autre que ton frère. De temps en temps il me demandait de sortir quand il voyait un inconnu passer devant la maison. Il ne m'a jamais dit quoi dire.

— Alors, qui est-ce ?

— Demande à ton père.

— Il est mourant. Et puis, ce n'est pas mon père.

— Ah, le policier. J'avais oublié. » Le silence tomba entre eux, troublé par une chamaillerie aviaire. Robert attendit que la dispute se soit apaisée avant de ramener la conversation sur sa mère. Feignant de ne pas être intéressée, Eva resta assise à feuilleter le livre.

« Je n'y comprends rien, dit-il. Hier soir, quand elle est venue dans ma chambre, on aurait dit qu'elle avait de la fièvre. Tout à coup elle était là, à me serrer dans ses bras, à m'embrasser, elle ne tenait pas en place. Et aujourd'hui, c'est à peine si elle tourne la tête. Elle se couche sur le canapé et fixe le mur. » Il fronça les sourcils, se pencha vers elle. « Vous m'avez dit qu'elle prenait des poudres. Vous voulez dire des médicaments.

— Du Véronal, dit-elle. Et de la morphine. Et hier soir, c'étaient des leçons d'aviation.

— Des leçons d'aviation ?

— Du chocolat de pilote. Du Pervitin. Pendant la guerre, ils en mêlaient au chocolat. Pour les troupes. Ça les tenait éveillées. Ça leur donnait aussi... » Elle coinça un bras mou entre ses cuisses, le coude enfoncé dans son pelvis ; fit un poing serré qu'elle raidit lentement en le levant, pliant légèrement l'avant-bras au poignet. « Je suppose que ça n'arrive pas à une femme. Une drôle d'affaire à donner à des soldats. »

Elle rit de sa gêne et il se détourna d'elle, jetant des regards autour de lui à la recherche d'un nouveau sujet de conversation. Dans chacun de ses gestes, il semblait possible de lire la séquence de ses pensées. Il était incapable de dissimulation. Quant à elle, l'habitude avait transformé son envie en dédain. Il méprit son sourire pour une invitation à reprendre la discussion.

« Je vois Wolfgang aujourd'hui.

— Oui, dit-elle en souriant. La vedette de la famille. Un truand nazi devenu parricide. »

Elle avait prononcé ces mots sur un ton léger, en tournant les pages de son livre. Pourtant, il tressaillit.

« Qu'a-t-il fait exactement ? demanda-t-il. Pendant la guerre, je veux dire, pour devoir se cacher pendant toutes ces années. »

Elle ne savait pas. « Il était dans la Gestapo, dit-elle.

— Dans la Gestapo? » Le mot portait sa propre condamnation. « Et j'espérais qu'il était innocent.

— Comme toi, tu veux dire. » Les yeux de la fille trouvèrent les siens. C'était le premier regard direct qu'ils échangeaient depuis le début de leur conversation. Ça aurait dû suffire à le chasser, mais cela contribua plutôt à l'encourager. Il se rapprocha, s'assit en face d'elle sur un cageot qui lui servait de table, leurs genoux se touchant presque. Ses yeux restèrent sur son visage puis glissèrent vers le bas, jusqu'à son corps. Sa jupe était encore froissée là où elle avait mis son coude. Elle épousait l'intérieur de ses cuisses.

« Il faut que vous m'aidiez, Eva, dit-il. Aidez-moi à comprendre. Depuis des jours, j'erre comme un fantôme. Partout où je vais, les gens me regardent bizarrement. Au poste de police, quand j'essayais de m'enregistrer, le commis m'a demandé où j'avais été. Quand j'ai dit que j'étais en Suisse, et qu'à mon départ c'était encore la guerre et que je faisais partie de la Jungvolk et que je venais juste de recevoir ma chemise et mes badges, eh bien, il s'est mis à rire de moi, mais il était en colère aussi, je pouvais le voir à la façon dont il remplissait le formulaire. Il avait hâte de se débarrasser de moi. On dirait que tout le monde est au courant de quelque chose que j'ignore. »

Elle haussa les épaules, n'offrit aucune aide. Son silence pesait à Robert et l'incita à continuer. Plus tard, en repensant à ce moment, elle se rendrait

compte que c'était elle qui l'avait éveillé à la malveillance.

« Mère m'a dit encore autre chose, dit-il. Hier, quand elle est venue dans ma chambre. Au sujet de l'orphelinat, et de la façon dont elle vous a choisie.

« Vous ne vous appelez pas Eva, dit-il. Vous vous appelez Anneliese. Anneliese Grotter. »

Elle le gifla à ce moment, le frappa de plein fouet sur une joue et ils restèrent assis l'un en face de l'autre, haletants, comme s'ils avaient lutté, échangé des baisers, fait l'amour. Après quelques instants, elle reprit son livre et se mit à lire. Il la regarda, se leva et s'en alla ; les corneilles croassaient, riant dans son dos.

3.

Elle vint le chercher dans sa chambre. Un peu plus d'une heure avait passé. Le repassage avait fini par avoir raison de sa patience et il était assis à son bureau, désœuvré. Ni l'un ni l'autre ne mentionna la gifle. Elle demanda simplement :

« Tu veux comprendre ? Savoir comment les choses marchent par ici ?

— Oui.

— Alors viens. »

Dehors, sur le pavé, elle glissa son bras sous le sien, une expression espiègle dansant sur ses traits.

« Ça ne te dérange pas, si ? »

— Où va-t-on ?

— Acheter des fruits. Allons, si on court, on attrapera ce tram. »

Pour la première fois depuis qu'il avait fait sa connaissance, elle semblait jeune ; légère. Ils coururent et elle retint le côté de sa jupe pour ne pas qu'elle s'envole et révèle ses jambes. Robert n'avait pas d'argent et elle paya leur passage à tous les deux.

Ils s'assirent sur le siège en bois dur, fesse contre fesse, en riant. Il lui lança un coup d'œil de côté et se demanda s'il oserait. L'impulsion était trop forte. Il ne résista pas.

« Anneliese, dit-il, ses lèvres non loin de son oreille. Liese, Lieschen. C'est un joli nom. »

Elle se tint immobile, ne répondit pas.

« Qui est Eva ? »

Cette fois, un sourire se dessina, réticent, pensif, ses doigts pianotant sur ses cuisses. « C'est juste un nom.

— Anneliese ne faisait pas l'affaire ? »

Elle se retourna, rougit, se fâcha. « Tu n'as jamais eu envie de devenir quelqu'un d'autre ? »

Il secoua la tête et fut étonné de découvrir de l'envie dans son regard.

« Attends, dit-elle, je vais te montrer », puis elle se tut pendant le reste du trajet. Ils descendirent dans le neuvième district et franchirent à pied quelques pâtés de maisons jusqu'à une petite épicerie. Un drapeau autrichien était suspendu à la fenêtre au-dessus d'un étalage de mets en conserve. Devant le commerce, le propriétaire se tenait parmi quelques maigres caisses de fruits et légumes estivaux. Il sourit en constatant qu'ils étaient des clients ; sa bouche était un trou dépourvu de dents de devant. Jovial, le visage gras-souillet, né pour papoter, il pouvait être âgé de quarante-cinq ou cinquante ans. Tandis qu'Eva choisissait un petit panier de framboises, le marchand et elle se livrèrent à un bavardage anodin : se réjouirent de la météo, effleurèrent le blocus de Berlin, maudirent tous les politiciens pour leur stupidité et leurs pots-de-vin ; tout cela sur le ton badin qui était partie intégrante des transactions commerciales à Vienne, au même titre que l'échange d'argent. Elle finit par choisir un panier, marchanda, paya et guida Robert vers le mur bas d'une cour d'école où ils s'assirent pour manger les fruits.

Elle attendit que le panier soit à moitié vide puis lui demanda sur un ton détaché :

« Qu'as-tu pensé de lui ? »

Robert la dévisagea, étonné, avant de lancer un nouveau regard vers la boutique. « Le vendeur ? Il était gentil, je suppose. Il avait de mauvaises dents.

— Il les a perdues en prison. C'était un combattant de la Résistance.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Oh, c'était un vrai héros : il vendait des fruits et des légumes au noir, se fichait bien du rationnement. Mais un de ses clients l'a dénoncé et ils l'ont emmené pour l'interroger. On raconte qu'il est resté là à leur sourire. » Du plat de la main, elle frappa le pan de mur entre eux, le faisant sursauter. « Ils ont perdu patience, je suppose.

— Et puis ?

— J'ai entendu une autre histoire. Ça s'est passé en 38, quand les Allemands sont entrés en ville sous les acclamations de tout le monde. Ils ramassaient les Juifs à l'époque, pour nettoyer les rues, tu te rappelles peut-être. Des avocats, des médecins, des vieilles dames, à genoux, et un cercle de personnes autour, à les abreuver d'injures. Eh bien, il est passé devant l'un de ces petits attroupements et une des femmes a renversé de l'eau sur ses jolies bottes neuves. Alors il l'a poussée, avec le genou, je suppose, et elle est tombée dans une flaque d'eau. Il ne lui est rien arrivé, bien sûr, elle a juste perdu l'équilibre, mais la foule s'est mise à applaudir l'homme comme s'il était un héros ou quelque chose du genre, et il a levé les yeux, d'abord gêné, et puis, comme pour tester, il a donné un autre petit coup de pied à la femme. » Elle s'interrompit, se gratta le nez. « On raconte qu'à la fin la police a dû l'arracher de sur elle, il était en train de la battre à mort. De piétiner

son visage comme un fou, sa grosse face rougie par le triomphe.» Elle mangea un autre fruit. «Et la beauté de la chose, c'est que c'est arrivé juste ici, dans cette rue, ce qui fait que tout le monde est au courant, et il sait que tout le monde le sait. Mais ils viennent à cette boutique, ils l'écoutent et ils hochent la tête quand il leur parle de la Gestapo qui lui a fait sauter les dents.»

Ils restèrent silencieux un moment, Robert retournant l'histoire dans sa tête.

«Avez-vous été témoin de ce qui est arrivé?» demanda-t-il enfin. De vos propres yeux?»

Elle secoua la tête.

«Ce n'est peut-être pas vrai.

— Robert Seidel, dit-elle, tu es comme tous les autres.»

Tout en se mordillant la lèvre, il réfléchit à ce qu'elle venait de dire, sondant ses paroles pour en dégager le sens.

«Vous voulez dire qu'il est antisémite, tenta-t-il de résumer. Il est amical, il fait des blagues sur les politiciens, mais il n'en déteste pas moins les Juifs.»

Elle éclata de rire, entoura sa charpente tordue de ses bras, quelque chose de mauvais se jouant sur ses traits. «Ah, les Juifs, les Juifs, se mit-elle à chanter pour elle-même. Il y avait un garçon à l'école...» Elle s'interrompit, perdit le fil de ses idées. «Et puis, bien

sûr, ils en ont fait du savon.» Elle fit semblant de se laver les aisselles.

« Vous êtes méchante.

— Je suis bossue. Qu'est-ce que tu crois? » Elle sauta en bas du mur, tourna les talons et poussa ses hanches entre les genoux du garçon. Ils étaient face à face, assez proches pour qu'il voie un duvet blanc sur ses joues ; ses cheveux cuivrés flamboyaient dans le soleil. Le rebord de son chapeau jetait une ombre sur un œil.

« Nous sommes un peuple, entonna-t-elle d'un air à la fois mutin et sérieux, qui s'est déjà pardonné.

— Pas vous. »

Elle plissa le nez et renifla. Il la regarda avec émerveillement. « Comment êtes-vous devenue si futée? »

Elle sourit, satisfaite, se pencha et souffla une lip-pée de cheveux dans son nez. « Si tu étais plus futé, tu m'aurais embrassée. »

Elle s'éloigna, fit demi-tour, une épaule tordue projetée vers l'avant. « Ton frère m'a déjà dit qu'il n'y a que les infirmes qui se soucient du passé. Et peu après, Herr Seidel est tombé par la fenêtre. » De nouveau, elle éclata de rire. Il ne pouvait dire si sa gaieté était forcée. « Voilà pourquoi Vienne me plaît, continua-t-elle sans reprendre son souffle, riant, levant la voix. Tout le monde connaît tout le monde et sait ce que les autres ont fait. On rencontre une inconnue dans le train, et on découvre...

— Quoi? demanda-t-il en se rappelant Anna Beer.

— Elle était vraiment jolie, ta brunette?»

Il ne marqua aucune hésitation. Il aurait peut-être dû.

«Magnifique.»

Elle s'éloigna d'un pas dansant, le quitta.

Il la rappela : «Où allez-vous?» Mais elle se contenta de tourner la tête, de tirer la langue au-dessus d'une épaule pendante, et elle s'enfuit.

4.

«Regarde-toi! On dirait un chien qui attend de pouvoir rapporter. Tout fringant. Et regarde la chemise que tu as enfilée, elle est littéralement raide d'amidon. Eh bien, assieds-toi, petit frère. Non, reste debout, laisse-moi te serrer dans mes bras. Voilà, tu as même droit à une bise. Ne me regarde pas avec un air si ébahi. C'est cette foutue prison — ça rend sentimental. Ça, et le fait que tu es mignon comme la Sainte Vierge, malgré ton œil! Tiens, tu rosis même comme elle.

«Mais vas-y, dis quelque chose. Même si je suis déjà au courant de toute l'histoire. Le gardien m'a raconté — Bastel, le gros, celui qui a des cicatrices de la petite vérole et une barbe. Il dit que tu es venu ici hier soir "juste pour être sûr que tu savais où

venir” et que tu t’es assis pour papoter pendant une bonne demi-heure même si tu étais “terriblement pressé” et que tu te levais toutes les trois minutes pour rentrer à la maison. Oh, ils ont bien rigolé quand tu es parti. Mais ne te fâche pas ! Ils t’ont plutôt aimé. Ils ont ri de toi, mais ils sont quand même tombés sous ton charme. Tu étais comme ça même quand tu étais enfant.

« Mais dis-moi, Robert, qu’est-ce que tu veux ? Me voir ? Eh bien, me voici. Qu’est-ce que tu en penses ? Je deviens dodu. Il y a un Magyar ici, dans les cuisines, je veux dire, un coq, et il fait une goulasch, laisse-moi te dire — il n’y a pas de viande dedans, naturellement, juste des os et des tendons, mais elle n’est pas mal du tout quand même. Elle va me manquer quand je vais sortir d’ici.

« Mais parle, parle donc, et cesse de plisser le front. Je le vois d’ici : tu as un plan. Allez, crache le morceau ! Mais assieds-toi, installe-toi confortablement, ne fais pas attention aux gardiens. Ils écoutent, naturellement, ce n’est pas par malice, c’est *affaire de règlement* (ils aiment terriblement cette petite phrase). La vérité, c’est qu’ils s’ennuient, qu’ils s’ennuient à périr, et qu’on ne peut pas boire quand on est en service ici, ils sont très stricts là-dessus, il y en a un qui a déjà été suspendu à cause d’un petit verre. Alors ce n’est pas étonnant qu’ils viennent écornifler un peu. Après tout, c’est une grande occasion, tu t’es même lavé et peigné les cheveux. »

Robert s’assit et regarda son frère sans dire un mot. Wolfgang était tel qu’il se le rappelait : pas du tout

«dodu» mais plutôt svelte, avec la souplesse athlétique qui le caractérisait même quand il était enfant. Au contraire, il était devenu plus beau encore en atteignant l'âge adulte : c'était un homme aux longs membres et au menton carré, aux doux yeux noisette qu'on disait hérités de sa mère. Sa moustache tombante de hussard lui donnait l'air d'un séduisant officier sur un portrait historique, apparence nullement atténuée par la saleté de ses vêtements et l'éraflure qui guérissait sur son front. Seule sa voix trahissait que son âme avait quelque chose de morbide et de malsain. Robert se rendit compte que Wolfgang n'avait parlé à personne depuis longtemps et que maintenant, tout à coup, il avait une immense soif de parler, même s'il y avait aussi quelque chose d'artificiel dans cette soif, quelque chose de nerveux et de forcé, et qu'une partie de lui écoutait ce bavardage avec un dédain mêlé de colère. Les cheveux de Wolfgang avaient été tondus près du crâne mais ils repoussaient déjà avec une vigueur particulière.

Malgré les commentaires de Wolfgang sur le désœuvrement des gardiens, il n'y en avait qu'un de présent, ainsi qu'une sorte de représentant de la cour, assis dans un coin de la pièce et qui les écoutait avec équanimité. La pièce, incidemment, n'était pas une cellule mais une salle plus grande, meublée, et réservée aux visites. On avait fait une faveur spéciale à Robert en organisant une visite hors des heures normales. Ils avaient la pièce à eux tout seuls.

Robert reporta son attention sur son frère. Ses yeux quittèrent le visage de Wolfgang pour se poser

sur ses mains, étonnamment menues pour un homme de sa stature, et même quelque peu gras-souillettes. Un croissant de crasse était incrusté sous chacun de ses ongles.

Robert se prit à dire : « J'ai rencontré un homme aujourd'hui, un maraîcher. La Gestapo lui avait fait sauter la moitié des dents. »

Son frère allongea le visage. « C'est donc pour ça que tu es ici, dit-il d'un ton boudeur. Tu cherches une réponse à cette question qui te taraude : est-ce un homme bon ou un homme mauvais ? Eh bien, Robert, je ne me souviens d'aucun épicier. Bien que, peut-être, qui sait... » Il fit la grimace, se cala dans sa chaise, croisa les mains derrière la nuque. « Tu sais ce que le gardien m'a dit ? Pas plus tard qu'hier, après le déjeuner. Il a mis la main sur mon épaule, comme un ami, et m'a dit : "Aucune chance d'être libéré sous caution, hein ? T'en fais pas. Au moins t'es en sécurité ici." C'était très touchant. Je suppose qu'il l'imagine, ton maraîcher, en train d'aiguiser son couteau en mon honneur. Ou bien il pense qu'ils sont là quelque part, toute une cabale de ces petits vagabonds au nez crochu occupés à traquer ceux de mon espèce. » Il rit, puis cracha. « Les idioties que les gens sont prêts à croire ! Mon espèce, bien sûr. Et la sienne, hein ? Il ne lui vient jamais à l'esprit qu'il y en a peut-être une petite meute à sa recherche aussi ! » Il s'interrompit abruptement, se pencha en avant sur toute la largeur de la table et ajouta quelque peu méchamment : « Tu ne m'as pas demandé si j'avais jeté Père par la fenêtre. »

— Ils m'ont dit que tu avais avoué. Que tu te promenais avec les pieds en sang et que tu avais tout avoué à qui voulait l'entendre. »

Wolfgang secoua la tête. « Je ne l'ai dit qu'à un petit garçon. Et puis au poste de police, mais ça ne compte pas. Et puis, c'est absurde. Ils... » Il se reprit, fit un petit sourire amer. « Mais regarde, le fonctionnaire de la cour commence à être nerveux. Je ne suis pas censé parler de "la preuve". Pas même un seul petit mot.

« J'ai un avocat maintenant, ajouta-t-il. Herr Doktor Ratenkolb. Et c'est un fin renard. »

Robert opina. « Je sais. Je suis allé lui faire signer des documents. Pour la visite. C'est un affreux petit homme. »

Il s'interrompit, fouilla dans sa poche et tendit une tablette de chocolat américain qu'il avait trouvée cachée au fond de l'armoire de la cuisine. Il y en avait toute une réserve. Wolfgang la prit avec empressement, déballa le chocolat et l'engloutit sur-le-champ. Ce n'est qu'après en avoir mangé plus de la moitié qu'il se rappela Robert et lui en offrit un petit carré.

« Tiens, prends. Pour être venu dans cette vallée de lépreux. » Il lécha le chocolat sur ses doigts et chiffonna l'emballage. « Tu sais, depuis tout ce temps, tu es le premier à venir me rendre visite.

— Eva dit que Poldi a peur de le faire. Elle pense que ça nuirait à ta réputation. Elle dit aussi que tu as refusé de voir Mère.»

En colère, Wolfgang s'empourpra. «Alors vous avez tout discuté ensemble, *Eva* et toi.» Il fit la grimace, passa la main dans ses cheveux ras. «Poldi a peut-être bien raison. Au sujet de ma “réputation”. Père me demandait tout le temps : “Où est-ce que tu l'as dégotée, cette poufiasse à deux sous?” Si elle me rend visite, je n'ai pas fini d'en entendre parler.» Il fit un geste de la tête vers la porte, en direction des gardes. «Pour ce qui est de ta mère, tout ce qui l'intéressait, c'était le témoignage que j'allais livrer.

— Elle dit que tu es un martyr.

— Un martyr? Pour la cause, hein?» Wolfgang ricana et secoua la tête. «Elle attend toujours l'*Endsieg*, alors? Les choses prennent parfois une drôle de tournure. Quand elle est arrivée chez nous...

— Oui? dit Robert, conscient de l'expectative dans sa voix. Dis-moi.

— Eh bien, tu étais là. Elle a commencé par travailler à l'usine. Une jolie petite veuve. À emballer des provisions ou quelque chose du genre, sur le plancher, avec les ouvriers. Et puis Mère est tombée malade et on a eu besoin d'une femme de charge. Elle est arrivée à titre de bonne, comme la bossue. Bon Dieu, quelle petite souris c'était à l'époque! Elle avait peur de son ombre. Et chaque fois qu'on mentionnait son mari mort, on aurait cru qu'elle allait se

jeter à genoux et faire le signe de la croix. Père l'a épousée par pitié.

— Et puis ?

— Elle s'est laissé embobiner. Les discours, le journal, tous ces trucs à la radio. Je me suis laissé embobiner moi aussi. Je me suis joint à tout ce que je pouvais, je criais les slogans en espérant que je réussirais à éviter la conscription, surtout une fois qu'ils m'ont recalé à l'école. C'était logique, tu sais : plus je criais, et plus tout le monde me portait aux nues. Je me rappelle, un soir, au dîner, ta mère et moi on échangeait les dernières nouvelles du *Stürmer*, et Père nous avait regardés, perplexe, comme si c'était très bien de faire ça en public, mais est-ce que ce n'était pas le temps de passer au dessert ? »

Il gloussa, caressa son menton et sa moustache. « Et puis, quand tout a foutu le camp, eh bien... J'ai abandonné les slogans, comme tout le monde. Sauf que ta mère n'a pas fait pareil. Elle avait encore Hitler d'accroché dans le couloir quand je suis rentré il y a six semaines. »

Il s'éclaircit la gorge et cracha par terre près de sa chaise, leva les yeux et continua d'un ton détaché : « Tu sais, Robert, ça fait du bien de te parler. C'est comme enfiler un caleçon propre, ou quelque chose du genre. Je me sens... comment dire ? *Ressuscité*. Et c'est parce que tu as un si gentil petit visage. Maintenant, dis-moi, petit frère. As-tu apporté des cigarettes ? Oui ! Dieu te bénisse, mon petit ange, je jure

que je voudrais t'embrasser encore une fois, sauf que les gardiens ne seraient pas d'accord.»

Il sourit, s'adossa et alluma une cigarette.

5.

Le silence se fit entre eux tandis qu'ils s'agitaient nerveusement sur leurs chaises. Wolfgang jeta un coup d'œil aux deux hommes à l'autre bout de la pièce et Robert s'attendait à moitié à ce qu'il demande à être raccompagné à sa cellule. Mais il fit plutôt la grimace et resta assis à fumer sa cigarette à coups de bouffées silencieuses et méthodiques. Quand il en eut fini, il écrasa le mégot sur la surface abîmée de la table, tendit le bras et saisit la main de Robert.

«Écoute-moi, petit frère, dit-il d'une voix qui contrastait avec le timbre moqueur qu'il avait affecté plus tôt, et dont la tendresse grave alla droit au cœur de Robert. Dans quelques semaines je serai en cour. Ne va pas croire une seconde qu'il ne sera question que de Père. Ils vont me mettre sous le microscope, ressasser le moindre petit péché et à la fin j'aurai été transformé en monstre. Non, non, ne dis pas le contraire, c'est comme ça que ça va se passer et, qui sait, peut-être même que je le mérite. Mais pour aujourd'hui — pendant que tu m'aimes encore —, discutons, même si ce n'est qu'une petite heure.» Il tendit le bras pour ébouriffer les cheveux de Robert. «Parle-moi de toi. Nous sommes frères, après tout.

— C'est exactement ce que je m'étais imaginé, répondit Robert, un peu gêné de l'empressement que trahissait sa voix. Que, assis ici, nous discuterions de Dieu et du monde. »

Gott und die Welt. Wolfgang sourit à cette expression et alluma une autre cigarette.

« Très bien, alors, dis-moi un secret. Quoi, pas de secrets ? Il doit pourtant bien y en avoir au moins un. Laisse-moi deviner : tu es amoureux. Non ? Pas même un peu ? Autre chose, alors. Tu t'enfuis pour te faire marin. Non, mieux, pour te faire moine ! »

Robert rosit, secoua la tête et se mit à parler de ses années au pensionnat, des professeurs, de ses camarades et de leurs espiègleries d'écoliers. Les frères discutèrent pendant encore vingt minutes, jusqu'à ce que le gardien se lève de son banc et escorte Robert jusqu'à la sortie.

Trois

1.

Le quatrième matin après son retour à Vienne, à huit heures du matin, Karel Neumann sonna à la porte de l'appartement d'Anna Beer. Elle n'était pas entièrement surprise de le voir. Les deux derniers jours elle avait, à plusieurs occasions, surpris les commérages de voisins qui affirmaient qu'une jeune veuve, «une Américaine, une sorte de journaliste» qui logeait dans l'immeuble d'Anna, avait pris l'habitude de recevoir un homme à toute heure du jour et de la nuit, faisant fi des règlements de l'édifice. Qui plus est, l'homme n'était pas enregistré à cette adresse et arrivait souvent dans un état d'ébriété avancé, réveillant les autres locataires en frappant à la porte et en braillant. Les voisins, et plus particulièrement la propriétaire, délibéraient quant à ce qu'il convenait de faire. La question était loin d'être simple. D'une part, semblable comportement criminel pouvait difficilement être toléré et il n'y avait guère d'autre choix que d'appeler la police pour les dénoncer tous les deux. D'autre part, la femme était étrangère et, à ce titre, soumise à un «code pénal bien différent», comme l'expliqua à Anna la commis de la boulangerie, manifestement

fière de son expression recherchée. En outre, on racontait que la veuve payait un loyer deux fois plus élevé que les autres locataires. Quoi qu'il en soit, jusque-là ni Frau Coburn ni son visiteur n'avaient été priés de partir, et certains signes laissaient même supposer que les autres locataires avaient commencé à se prendre de sympathie pour son prétendant, que l'on décrivit à Anna comme « tout à fait présentable, à défaut d'être beau à proprement parler », et « en tout cas de grande taille » ; un homme doté du sens de l'humour, dont on pouvait pardonner le penchant pour la bouteille en raison des privations qu'il avait subies lorsqu'il était prisonnier de guerre.

Malgré toutes ces histoires au sujet de « Herr Neumann », Anna ne l'avait pas aperçu ces derniers jours. Après sa visite avortée à Herr Kis, elle avait passé son temps à tenter de retracer d'anciens amis et des connaissances pour leur demander s'ils avaient vu son mari. Les résultats étaient maigres. Un ancien collègue d'Anton, un neurologue qui travaillait à l'hôpital, rapporta qu'ils s'étaient croisés dans la rue une semaine plus tôt. Les deux hommes avaient incliné leur chapeau en guise de salutation, mais — comme ils marchaient chacun de leur côté de la rue et étaient manifestement tous deux pressés — ils ne s'étaient pas arrêtés pour bavarder. Le vieux médecin avait été suffisamment frappé par cette rencontre fortuite pour téléphoner à Beer l'après-midi même, pour découvrir que son numéro n'était plus en service.

À part lui, seul le gérant de la banque avait vu Anton, qui s'était présenté à la succursale dix jours plus tôt afin d'y retirer de l'argent de son compte.

Il y avait de nombreux clients à ce moment-là, et les deux hommes n'avaient pas eu l'occasion de discuter ni même de se serrer la main ; un commis avait exécuté la transaction. Beer semblait en assez bonne forme, quoique mince et vêtu «un peu en deçà de ses standards habituels». Quand Anna demanda au gérant s'il avait l'impression qu'Anton avait bu, elle se vit répondre par un sourire professionnel. «Hors de question», avait répondu l'homme en chassant une mousse de la manche de son veston. Il lui avait servi un brandy de pomme et avait regardé ses fesses quand elle s'était levée pour partir.

Ses autres visites ne lui permirent pas de découvrir quoi que ce soit de plus. On aurait dit qu'Anton n'avait parlé à personne.

À moins, bien sûr, qu'il n'ait parlé à Kis.

Elle s'était couchée la veille en se demandant si elle devait, au bout du compte, s'acquitter de cette ennuyeuse corvée consistant à aller rendre visite à l'amant de son mari. Maintenant on sonnait à la porte, le judas révélait Karel Neumann avachi de l'autre côté.

Elle ouvrit le battant au moment où il abandonnait la sonnette pour se mettre à cogner. Il était vêtu de sa veste de coton et d'un pantalon, portait un paquet sous le bras.

«Je peux me laver ici?» demanda-t-il.

Anna le regarda de haut en bas. «Elle vous a déjà mis à la porte? Trois nuits. Pas de quoi vous vanter.»

Il sourit. « Non, non, tout va bien. Mais il y a une file longue comme mon bras pour la salle de bain.

— Je ne tiens pas une auberge de jeunesse », dit-elle, mais elle le laissa entrer tout de même. Il jeta son paquet par terre et s'enferma dans les toilettes ; émergea quelques minutes plus tard, alla à la salle de bain où il fit couler l'eau chaude. Anna s'attarda dans le couloir, serrant sa robe de chambre autour d'elle. Elle l'entendit se dévêtir et tester la température de l'eau. Après quelques minutes, on entendit un profond soupir tandis qu'il s'enfonçait dans l'eau.

« Entrez ! beugla-t-il. C'est barbant tout seul. »

Elle passa la tête par la porte, vit qu'il était assis dans la baignoire, la tête, les épaules et les genoux émergeant au-dessus du rebord. L'eau était laiteuse ; il avait pris des libertés avec son savon parisien.

« Je vais faire du café », dit-elle, et elle disparut.

À son retour, il avait recommencé à faire couler l'eau chaude, après quoi il se réinstalla dans sa tiédeur. Elle posa une tasse de café à son intention sur le bord de la baignoire, libéra le tabouret de ses vêtements et s'assit. Les larges épaules de Neumann dépassaient le rebord d'une bonne trentaine de centimètres. Ses grandes mains étaient posées sur ses genoux. Elle s'imagina sa carrure massive près de la silhouette menue de Sophie Coburn. Ce n'était pas facile.

« Alors, comment l'avez-vous charmée ? demanda-t-elle en sirotant son café. J'ai entendu dire que vous

étiez descendu jusqu'à son appartement et que vous aviez donné des coups sur la porte. Le soir où je vous ai dit de ficher le camp.»

Il sourit, prit un peu d'eau, qu'il fit couler sur sa tête. «Vous vous rappelez comme j'avais bu? J'étais soûl comme une barrique. J'ai eu du mal à descendre l'escalier. Il a fallu qu'une fille m'aide, une jeune avec une bosse sur l'épaule. J'essayais de me faire inviter dans son lit, mais elle avait d'autres prétendants, je suppose.»

Il eut un petit rire, fouilla à la recherche du gant de bain. Son accent se fit plus marqué tandis qu'il se lançait dans l'histoire. «J'étais là, à frapper à la porte. Il n'était pas tard, non, huit heures, peut-être neuf. Un des locataires ouvre, un vieux petit monsieur, il me regarde et je crie que je veux voir "la veuve journaliste" ou un truc débile à propos de confiture et d'œufs. En moins de deux, tous les locataires sortent de leurs chambres et ils s'amassent dans le couloir. La propriétaire est là aussi, une vieille bique aux cheveux teints en jaune, qui se prépare à me dire de déguerpir.

«"Qui êtes-vous?" elle crie, et je lui dis — pourquoi pas? j'ai rien à cacher — que je m'appelle Karel Neumann, je suis venu voir ma Sophička. "Sophička? elle dit, qui est cette Sophička? Je n'ai jamais entendu parler d'elle." Et je dis: "Vous ne connaissez pas Sophička? Elle vit ici avec vous, ils ont descendu son mari, le pilote, maintenant elle est toute seule et riche", toutes sortes d'idioties dans ce genre-là. On ne fait pas grand progrès ni d'un côté ni de l'autre,

la propriétaire et moi, jusqu'à ce que Sophie elle-même sorte de sa chambre, dans une petite robe de chambre en soie. Dieu du ciel, c'est le genre de truc qu'on voit dans un bon bordel, et elle a couvert sa poitrine avec un châle. "Je connais cet homme", qu'elle dit, très collet monté, comme si elle avait appris la phrase dans un manuel de langues, et je suppose que c'est le cas. Elle me prend par la main et m'amène dans sa chambre, m'allonge sur le lit, enlève mes bottes et me borde comme si j'avais cinq ans. La propriétaire est derrière et crie dans son dos, elles ont une conférence juste là, dans la porte, avec tous les voisins qui étirent le cou par-dessus leurs épaules. Je m'en fiche. Je suis fatigué, je m'endors ; je perds connaissance, en fait, comme si quelqu'un m'avait passé un sac de charbon sur la tête. La dernière chose dont je me souviens, c'est de trouver sa robe de nuit, elle est en boule près de l'oreiller, un truc tout doux avec des dentelles, alors j'enfouis mon visage dedans et je tombe dans les pommes.

« Quand je me réveille, tout est tranquille ; la lune à la fenêtre, Sophie dort sur un fauteuil en rotin qu'elle a poussé dans un coin. C'est une pièce minuscule, encombrée avec un lit, un bureau, un miroir et une armoire, on peut à peine se retourner, et elle s'est choisi le coin le plus loin du lit. Je me lève et elle se réveille, tient sa couverture près de son menton. Je la prends comme une enfant, elle pèse rien du tout, et je la porte sur le lit. Et alors, eh bien... » Neumann sourit, se gratta sous la surface de l'eau. « J'ai peur que nous ayons réveillé les voisins. Elle est veuve, vous voyez. Reconnaisante. »

Anna le regarda repositionner ses hanches dans l'eau. Parmi les bulles de savon flottait son pénis, grand et flasque par rapport au reste de sa personne. Elle reporta ses yeux sur son visage. « Est-ce que la propriétaire vous fait encore des ennuis ? »

Il secoua la tête. « Sophie lui a dit que j'étais son beau-frère. Elle a accepté de faire une exception pour un membre de la famille. Pas une exception bon marché, remarquez, mais une exception quand même. »

— Vous êtes un porc.

— Oui, oui, naturellement, dit-il. Mais il faut bien vivre. »

Il se pencha en avant, ouvrit le robinet, fit couler encore de l'eau chaude. Son indolence et son naturel n'étaient pas dénués de charme pour Anna. Son mari, Anton, était une créature de discrétion et de devoir. Cela la fatiguait parfois, à l'époque où ils étaient jeunes, lorsqu'ils se fréquentaient.

« Alors, maintenant que vous avez fait connaissance... que pensez-vous de Frau Coburn ? »

— Ah, dit Karel. Sophička. C'est une âme perdue. Elle est venue ici parce que c'est ici que son mari est mort ; descendu par une batterie antiaérienne. A quitté l'hôtel et s'est loué une chambre pour rencontrer des gens de l'endroit. Et maintenant elle n'a aucune idée de ce qu'elle peut faire. Écrire des histoires, bien sûr... mais sur quoi, Dieu seul le sait. »

Il se leva d'un coup, resta debout, nu et dégoutant, demanda une serviette du geste. Elle lui donna celle qui était suspendue à un crochet sur le mur. Elle n'était pas effarouchée par sa nudité. Elle avait vu sa part d'hommes nus. Il se sécha d'abord les cheveux et les épaules, puis enroula la serviette autour de ses hanches.

« Vous savez ce qu'elle m'a dit hier soir ? poursuivit-il. On parlait avec les mains, vous voyez, elle baragouinait en anglais et j'essayais de comprendre de mon mieux. Vienne est finie, voilà ce qu'elle disait. *Finito*. Elle voulait dire pour les journalistes. Plus d'histoires ici. Elle a même entendu dire qu'on allait faire un film. À l'automne. Avec Orson Welles. Elle était pas mal contrariée. »

Il se pencha, attrapa un paquet de cigarettes dans le pantalon sur le sol, alluma.

« Peu importe, elle a des idées intéressantes. Sur Beer. Elle dit que les Russes arrêtent beaucoup de monde ces jours-ci. Ça piqué sa curiosité. La guerre froide, elle appelle ça, les Soviétiques qui s'attaquent à l'Ouest. "Vienne est en train de devenir un terrain de jeu pour l'espionnage." La phrase lui a tellement plu qu'elle a trouvé un crayon et l'a notée. »

Anna fronça les sourcils et secoua la tête. « C'est exactement ce que m'ont dit les détectives, qu'Anton avait peut-être été "réquisitionné". Mais c'est ridicule ! Ils viennent juste de le libérer. Et puis, qu'est-ce qu'Anton sait qui pourrait les intéresser ?

— Ridicule, réfléchit Karel. Vraiment? Écoutez, dans le camp, Beer passait beaucoup de temps avec un officier. Oh, non, pas comme vous pensez. Il s'occupait, vous savez, de le soigner. Des trucs de psy.

— Alors ?

— Alors je ne sais pas. Sophie pense que c'est *pertinent*. » Il ricana à ce mot, souffla de la fumée. « De toute façon, c'est juste une idée. Je vais m'informer. Voir ce que je peux découvrir. Bien sûr, il me faudra de l'argent... »

Il lui sourit en triturant sa serviette, fuma sa cigarette par bouffées régulières. Tout à coup, elle fut irritée par son effronterie. Elle se détourna de lui.

« Vous êtes propre, dit-elle. Maintenant, habillez-vous et allez-vous-en. » Puis une pensée lui vint à l'esprit. « Il y a une chose que vous pouvez faire pour moi, dit-elle, pour payer votre bain.

— Continuez.

— Je vais voir quelqu'un. J'ai besoin d'un chapeau.

— Qui ?

— Kis, dit-elle. Le... l'ami de mon mari.

— J'en serais ravi. » Karel Neumann bâilla, enfila son caleçon. « Mais d'abord, avez-vous encore du café ? Non ? Eh bien, je vais descendre en vitesse et en boire un avec Sophie. Elle s'ennuie quand je ne suis pas là. Et puis, plus tard, on pourra aller voir ce Kis. »

Anna devait aller rendre visite à une ancienne camarade de classe pour le déjeuner et estimait qu'il était trop tard pour se désister. Karel accepta de la retrouver en milieu d'après-midi devant l'édifice où se trouvait l'appartement de Kis. Le déjeuner se déroula sans incident. Son amie, Gerlinde, avait perdu son mari pendant la guerre et était retournée vivre chez ses parents. Elles étaient restées assises de part et d'autre de la table à ingurgiter la piètre nourriture tandis que la mère de son amie s'occupait d'elles comme une servante. Elle fit la grimace quand Anna découpa pour l'écarter le cartilage du morceau de porc qu'on lui avait servi. Mère et fille se répandirent en compliments sur la mise d'Anna d'une façon qui dissimulait mal leur envie. Elles auraient peut-être accepté un don en argent, mais Anna décida de ne pas leur en offrir, non pas par délicatesse mais mue par le sentiment absurde qu'il lui fallait préserver la fierté qu'elles-mêmes avaient depuis longtemps abandonnée. Elle ne leur laissa qu'une boîte de chocolats qu'elles prirent soin de ne pas développer. On ne savait pas quel prix elles pourraient en tirer dans les rues de Vienne.

Anna arriva en avance devant l'immeuble de Kis et trouva un banc non loin, où elle s'assit pour retoucher son maquillage. Neumann était en retard de quelques minutes. Il arriva de son pas nonchalant, lui fit le baisemain en ricanant, imitant un cavalier de salle de danse. Sa joue était assombrie par la barbe

naissante de l'après-midi, l'odeur de la bière était acide dans son haleine. C'était la seule personne au monde avec qui elle partageait le secret de son mari : un bouffon ivre aux mains grandes comme des jarrets de porc. C'était tout de même mieux que de voir Kis seule. Elle accepta le bras que Karel lui tendait et ils se dirigèrent vers la porte ouverte.

« L'avez-vous déjà rencontré ? demanda Karel.

— Une fois. Taisez-vous maintenant. C'est moi qui parlerai. »

Cette fois, il n'y avait pas de femme de ménage occupée à nettoyer le sol. La maison résonnait plutôt de cris d'enfants jouant dans la cour. Ils montèrent l'escalier, trouvèrent la porte de Kis. Elle hésita, mit de l'ordre dans ses idées. À côté d'elle, un poing puissant se tendit et frappa hardiment à la porte.

« Il y a une sonnette, vous savez.

— Oui, dit-il, mais le bruit me plaît. » Il frappa à nouveau, puis recula d'un pas quand Gustav Kis ouvrit la porte. Anna le reconnut tout de suite ; plus tard, elle s'en étonnerait. L'homme qui avait ouvert la porte de l'appartement neuf ans plus tôt était jeune et gentiment rondelet ; il possédait un teint clair, aux pores fins, une peau presque lumineuse, et une couronne de cheveux qui commençaient à s'éclaircir, légèrement huilés, proprement séparés sur le côté. Celui qui se tenait maintenant devant elle avait les cuisses et le ventre gras, mais avait vu la chair quitter ses joues ; il avait le sommet du crâne chauve, un

petit îlot de cheveux plaqué sur le front. Sa peau s'était épaissie, une éruption de boutons couvrait son menton. Ce qui subsistait était la vivacité et l'harmonie de ses gestes, le soupçon de féminité tandis que, de surprise, il levait les mains.

« *Grüß Gott*, dit-il en regardant d'abord Anna puis la masse imposante de Neumann derrière elle. Je peux vous aider ?

— Je m'appelle Anna Beer. Je suis la femme du docteur Beer. »

Il sourit, peut-être un peu nerveusement. Derrière lui, dans le couloir, le visage d'un homme émergea de l'une des portes. Il les regarda et disparut. Ce pouvait être l'un des locataires de Kis.

« J'ai bien peur de ne pas me souvenir d'un docteur Beer, dit-il.

— Je vous en prie, si nous pouvions avoir une minute.

— S'il le faut », dit-il en s'effaçant, puis il les mena dans le couloir et passa la deuxième porte à sa droite. Vaste et bien meublée, la pièce faisait manifestement office de salon et de chambre à coucher. Il y avait près de la fenêtre une petite table sur laquelle étaient posés les restes de son déjeuner froid. Le grand lit était à moitié caché par un paravent asiatique où des dragons ouvragés serpentaient dans la laque noire. Deux bibliothèques débordaient de disques. Sur le mur, un grand rectangle pâle révélait l'emplacement

qu'avait occupé une armoire. Il y avait un miroir marbré, mais pas de photographies.

Kis les dirigea vers le canapé et tira un fauteuil pour s'asseoir face à eux. «Je me rappelle maintenant. Le docteur Anton Beer. Il m'a traité pour de l'urticaire. Mais ça fait des lustres.

— Herr Kis, dit-elle en s'asseyant roidement au bord de son coussin, j'ai une idée assez exacte de la nature de votre relation avec mon mari. Vous comprendrez que je n'ai aucune envie d'entrer dans les détails. Mon mari et moi avons vécu séparés ces dernières années.»

L'homme grassouillet lui sourit, fit doucement passer son poids d'une fesse à l'autre. Il croisa ses doigts dodus, jeta un coup d'œil à Karel. «Et qui est ce monsieur?

— Ne vous occupez pas de lui. Il est ici pour me prêter assistance dans ce qui est pour moi un devoir déplaisant. Le fait est, Herr Kis, que mon mari a disparu. Ou, plutôt, qu'on ne l'a pas vu depuis plusieurs jours, et qu'il n'est pas rentré à la maison. J'aimerais savoir si vous savez où il se trouve.»

Kis secoua la tête avec une emphase presque comique, le menton oscillant d'une épaule à l'autre. «Non, dit-il, je ne sais pas.

— Mais il est venu vous voir, n'est-ce pas?

— Non.

— Je vous en prie, Herr Kis. Dites-moi la vérité. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— C'était... » Il s'interrompit, eut une petite toux affectée, puis il se mit à tousser pour de bon et glissa une main dans sa poche à la recherche d'un mouchoir. « C'était avant la guerre, *Frau Doktor*. En 39, peut-être en 40. Il m'a invité à dîner un soir. Oui, je crois que c'est la dernière fois que je l'ai vu. À l'automne de 1939. Nous venions de prendre Varsovie. » Il sourit, toussa à nouveau, rangea le mouchoir. La mention du dîner la piqua au vif, entraînant des images de dessert.

« Vous êtes tout à fait certain ?

— Oui, tout à fait certain. » Kis se leva pour leur signifier de partir. « Je crains d'avoir des affaires urgentes qui m'attendent. »

Anna se leva, permit qu'on l'escorte jusqu'à la porte d'entrée, Karel Neumann à ses côtés.

« Mes compliments », dit Kis quand ils se séparèrent, maintenant soulagé, courbant le cou pour suggérer une révérence.

Ils l'entendirent verrouiller la porte derrière eux et descendirent l'escalier en silence. Dehors, devant l'édifice, les yeux d'Anna trouvèrent ceux de Karel. L'homme souriait.

« Il ment, vous savez. »

Anna était encline à partager son opinion. « Que voulez-vous que je fasse ? demanda-t-elle. Que je lui fiche une raclée pour le faire avouer ? »

Le sourire de Karel s'élargit. « Attendez ici, dit-il. On dirait que j'ai oublié ma casquette en haut. Ça ne prendra qu'une minute. »

Il se retourna, mais elle l'arrêta, posa une main sur son bras. « Non... dit-elle. Vous allez vous faire arrêter. »

Il lui prit le visage d'un geste espiègle, sa paume si grande qu'elle se sentit disparaître dans sa courbe. « C'est gentil de vous inquiéter, *Pani Beerová*, dit-il avec son accent tchèque prononcé. Mais je vais juste chercher mon chapeau. »

Elle le regarda rentrer dans l'édifice et attaquer vaillamment l'escalier.

3.

Kis ouvrit la porte, écouta les explications de Neumann et déclara qu'il irait lui-même chercher la casquette. Sans se laisser démonter, le grand Tchèque le suivit dans l'appartement puis ferma la porte de la chambre de Kis, qui, un genou en terre, fouillait la carpeppe usée.

« Je ne la trouve pas, annonça-t-il, énervé, pour découvrir que son visiteur l'avait suivi.

— Kis, c'est hongrois, n'est-ce pas?» demanda Karel.

Kis leva les yeux vers Karel comme si celui-ci méritait d'être évalué de neuf. «Mon grand-père, dit-il enfin. Et vous...

— Non, non, dit Karel en passant devant lui, après quoi il s'assit sur le canapé où il avait pris place plus tôt. Sudète-bohémien, avec un soupçon de gitan. Autrement dit : viennois.» Il fit un large geste de ses mains osseuses. «Alors, quand avez-vous vu Beer pour la dernière fois?

— Je vous l'ai déjà dit...» Kis s'empourpra, ayant finalement compris de quoi il en retournait. Presque instantanément une pellicule de sueur recouvrit son visage boutonneux. Il fit un pas en arrière, leva un doigt en direction de son invité. «Je vais appeler la police.

— Non, vous ne le ferez pas.»

Karel se leva sans hâte particulière, en un seul pas franchit la distance qui les séparait, attrapa Kis par la cravate tarabiscotée qui pendait à son cou rougeaud, et il le frappa. Ce n'était pas un mouvement de colère, ni même un geste particulièrement menaçant. Il le frappa du plat de la main, pas fort, mais à plusieurs reprises.

À chaque coup, Kis laissait échapper un faible petit cri, comme de surprise. Et peu importe le nombre de fois que Karel le frappait, Kis répondait à chaque coup précisément par ce petit cri de surprise

jusqu'à ce que Karel finisse par céder et regarde la joue pâle se remplir de sang.

«Allons, dit-il sans plus de colère que plus tôt. Quand avez-vous vu Beer pour la dernière fois?»

D'un coup tiré sur la cravate, il dirigea Kis vers le canapé. En passant, Karel saisit une carafe de brandy. Avant de s'asseoir, il retourna à la petite table basse où elle était posée, prit deux verres joliment taillés et les déposa devant eux, debout côte à côte tels deux passagers dans un autobus. Kis avait les larmes aux yeux. Sa joue avait pris une teinte rouge vif.

«Je ne l'ai pas vu depuis la guerre... commença-t-il.

— Bois un coup», dit Karel en lui versant une rasade qu'il lui porta aux lèvres. Kis essaya de lutter puis céda d'un coup quand Karel tourna les yeux vers lui. Le nourrissant comme un bébé, il lui versa le contenu entier du verre dans la bouche. Un second suivit. La sueur s'était répandue du visage de Kis à son corps tout entier, une tache humide était apparue sur sa poitrine grasse. Sa transpiration avait une odeur qui tranchait avec sa fraîcheur. D'un geste nonchalant, comme pour ne pas l'alarmer, Karel étendit un bras derrière le cou de Kis et agrippa le lobe de son oreille la plus éloignée de lui, qu'il serra entre l'index et le pouce.

«Je suppose qu'il est venu ici à un moment au cours des deux dernières semaines», dit Karel. Ses doigts pincèrent un peu, relâchèrent quand Kis parla.

« Une fois. Il est venu juste une fois.

— Continue. Raconte-moi. » Mais Kis gardait le silence.

« C'est quoi, le grand secret ? Je sais déjà que vous êtes... » Neumann étira son bras libre, balança la main et la laissa pendre de façon affectée de son poignet puissant. « ... peu importe le nom que vous donnez à ça. »

Empoignant la carafe, il força Kis à avaler une nouvelle rasade. Une deuxième pincée, un peu plus forte, l'incita à raconter son histoire. Chaque fois que Kis s'interrompait, Karel lui faisait un peu mal et lui faisait boire de l'alcool. Après un moment, l'homme se mit à parler plus librement. Peut-être avait-il commencé à trouver un certain plaisir à sa confession.

« Il est venu il y a une semaine environ. Il s'est simplement présenté à la porte. Je ne l'ai pas reconnu.

— Maigre ?

— Oui. Et... » Il chercha le mot. « ... débraillé. Je recevais des amis, et il est entré sans façon, sans dire un mot, pas même une salutation. S'est assis dans un coin de la pièce, les yeux au mur. Les invités sont partis assez vite. Je m'attendais à ce qu'il parle à ce moment-là, mais il s'est contenté de rester assis, à attendre.

— Pourquoi crois-tu qu'il était venu ?

— Je ne sais pas. Pour dire bonjour, je suppose.

— Regarde comme tu sues ! Il y avait plus que cela.

— Nous ne nous étions pas quittés... Disons que nous nous étions quittés en parfaite équanimité. Mais plus tard, pendant la guerre...

— Tu n'as pas été enrôlé ?

— Non. Problème de cœur. Mais en 43... » Il leva les yeux, craintif, attendant impatiemment son verre de brandy. « ... ils m'ont attrapé. Une dénonciation. J'ai été interrogé. Tout le monde me criait après sans arrêt. Ils voulaient des noms.

— Et tu leur as donné celui de Beer.

— Oui. Pas tout de suite, vous comprenez. Mais assez vite.

— Et alors tu pensais que Beer était venu tirer les choses au clair.

— Je le croyais mort. Mais c'était bien lui, assis dans mon salon. Il sentait mauvais, pas du tout comme avant. Mince comme un fil. Et cette manière qu'il avait de me regarder ; fuyante, toujours du coin de l'œil. Alors je papotais en faisant bien attention de ne rien dire ; en vérité, je me demandais ce qu'il savait. Et puis je me suis dit qu'il me donnait une chance. De m'ôter ce poids de sur la poitrine. Qu'il s'était dit, alors qu'il était au camp : "Si Gustl me le dit de son propre chef, je vais passer l'éponge. Sinon... très bien." Je jure que je l'ai presque vu, assis dans sa tenue de prisonnier, un triangle rose sur

la poitrine, à fomenter sa revanche. Alors j'ai avoué, et tandis que je parlais, je voyais qu'il était étonné. J'ai hésité, mais j'en avais déjà trop dit ; il me fallait finir mon histoire. Il s'est contenté de me regarder, et j'ai été frappé par le fait que c'était encore un très bel homme, qu'il avait seulement besoin d'un bon bain. "Mille neuf cent quarante-trois", a-t-il dit. C'était la première fois qu'il ouvrait la bouche de la soirée. "Les Russes m'ont pris en 43." Il s'est mis à sourire, comme un dément, un œil fixé sur le mur. Et puis il a changé de sujet et il a commencé à me parler de cette fille qu'il avait connue, une sorte d'infirmes ; il avait juré de la retrouver, de découvrir si elle allait bien. Il est devenu très agité, en fait. Je n'ai pas dit un mot. J'ai songé qu'il devait être très seul. Personne autour de lui à qui se confier. Ça m'a paru bizarre, vous savez. Après tout, c'est un médecin. Il doit connaître plein de gens, mais il s'est tourné vers moi. »

Kis sourit, comme si la perspective d'avoir été l'objet d'un tel privilège l'égayait. « Et puis, aussitôt, il s'est levé et est parti, me serrant la main avant de passer la porte. Je ne l'ai pas revu depuis. » Il s'interrompit, se lécha les lèvres en y cherchant une trace de brandy. « Il a vraiment disparu ? »

Neumann ne répondit pas, resta à réfléchir aux paroles de Kis. Sa main droite était toujours passée autour des épaules de l'homme grassouillet, lui tenant l'oreille. La gauche versait ce qui restait de liqueur, une gorgée pour chacun.

« C'est une bonne histoire, dit-il enfin comme s'il évaluait un manuscrit. Le problème, c'est qu'elle est

impubliable. Une sombre allusion, peut-être. “*Amour défendu. Séparés par le svastika.*” Scandaleux, mais ça ne marchera pas.» Il haussa les épaules, siffla le contenu de son verre. «Tu sais ce qui vend ces joursci? L’espionnage. “La guerre froide”. Voilà ce que les gens veulent lire. Surtout à l’étranger.» Il donna une petite tape sur le genou de Kis, reconnaissant qu’il lui ait permis d’éclaircir la question. «Et toi, alors? Es-tu allé dans un camp?»

Kis secoua la tête. «J’ai subi une rééducation, dit-il évasivement.

— Vraiment?

— Il y a eu une opération... »

Karel le regarda, puis éclata d’un rire bon enfant. «Ils t’ont coupé les couilles? Dieu du ciel, les trucs qu’ils inventent! Mais écoute bien. J’avais un camarade à l’armée, il avait eu une couille emportée par un coup de feu. Par-derrière, remarque bien. La balle est arrivée d’en dessous de son cul et lui a arraché le testicule tout net. Pas une égratignure sur le reste du corps — pas le cul, pas la cuisse, pas la bite. Il y avait un étudiant en physique avec nous, il a essayé de retracer la trajectoire. A dit que c’était impossible. Contraire aux lois de la nature. C’était un sacré farceur, aussi. Le gars qui a perdu une couille, je veux dire. Un jour, en permission, on est allés dans un bordel. On avait à peine cogné à la porte qu’il jetait ses gants par terre et baissait son pantalon. “J’exige satisfaction”, qu’il a crié. Les filles ont bien ri.» Il s’interrompit, tapota de nouveau le genou de Kis. «Mais

je suppose que c'est une autre affaire quand ils enlèvent les deux.»

Il bâilla, se leva du canapé. «Une dernière chose, Kis, dit-il. Beer a-t-il mentionné dans quel camp il avait été emprisonné? En Russie. A-t-il mentionné un chiffre, ou un nom?»

Kis secoua la tête, le regarda, perplexe. «Non.

— Très bien, oublie ça. Si la femme de Beer revient... » Il s'arrêta, réfléchit. «Elle ne reviendra pas, tu sais, mais si elle revenait, répète-lui ce que tu lui as dit aujourd'hui. Tu ne l'as pas vu depuis 1939. Pour éviter les complications. Tu n'es pas d'accord? Gustl?

— Oui.

— Très bien! *Na sbledanou*, mon ami suant.» Et il sortit sans un mot de plus.

4.

Elle lui demanda ce qu'il avait appris.

Il lui répondit : «Rien.

— Rien? Vous êtes resté là-haut longtemps.

— Je voulais être sûr.

— Il n'a pas vu Anton?

— Pas depuis la guerre.

— Bien. »

Elle ne cacha pas sa satisfaction. Pourquoi n'aurait-elle pas été satisfaite ? Une part d'elle-même avait craint de le trouver là, blotti dans la chaleur des draps de Kis ; qu'il la regarderait avec des yeux fuyants et gênés ; qu'il s'étirerait et retomberait parmi les oreillers.

« J'ai soif, dit-elle. Trouvons un *café**. »

Ils marchèrent quelques minutes et choisirent un *café** d'hôtel où une enseigne peinte annonçait qu'on tenait à être payé comptant. Un tiers des tables étaient déjà occupées : officiers, journalistes, sous-officiers habillés en civil. La plupart parlaient anglais ; dans le hall, un mince jeune homme en veste de soirée était debout à aboyer des obscénités au téléphone. Ils choisirent une table près de la fenêtre. Elle fut amusée quand Karel tira sa chaise pour elle ; l'aida à enlever son léger manteau d'été. Le grand Tchèque était d'humeur loquace et négocia avec le serveur, qui se révéla être morave, de Zlín. Sur le conseil de ce dernier, ils commandèrent du rôti de bœuf avec des boulettes et du pain, deux gâteaux différents ; un verre de bière et un café. Anna s'en tint à l'eau. Elle regarda Karel manger avec précipitation, en enfonçant sans façon la cuiller dans sa bouche ouverte. Elle voulait lui demander : Pensez-vous qu'Anton l'aimait ? Mais il était impossible de poser cette simple question.

«Voilà pour ça, dit-elle plutôt, et il hocha la tête, recracha de la sauce et fit descendre le reste avec une gorgée de bière.

— Ça vous dérange si j'en prends une autre ?

— Allez-y. »

Il était entendu qu'elle allait payer.

Il fit signe au serveur, demanda une bière en même temps que l'addition. L'homme s'inclina, sourit, s'éloigna d'un pas traînant, à la fois obséqueux et farouchement indépendant, serveur viennois né à Zlín. On écrivait autrefois des feuilletons sur de tels personnages. Dehors, de l'autre côté de la rue, il y avait un trou bien net là où s'élevait jadis un édifice. Dans la cour boueuse était accroupi un enfant qui jetait des cailloux dans une flaque, les fesses dessinées par une double ligne de saleté. Anna Beer alluma une cigarette.

L'addition arriva et fut présentée à Karel, qui y jeta un coup d'œil avant de la lui tendre. Elle sortit son sac à main, compta l'argent, le grand Tchèque comptant avec elle, évaluant sa richesse. Elle surprit ce regard, renversa le sac à main, poussa l'argent de l'autre côté de la table. Il fixa la petite pile de pièces, ses yeux sombres exprimaient la perplexité sous la saillie des sourcils.

«Pouvez-vous le trouver pour moi ? demanda-t-elle. Il y en aura d'autre si vous réussissez. »

De surprise, son visage changea. « Alors vous voulez vraiment le trouver ? »

Elle hocha la tête. « Oui.

— Vous croyez qu'il a changé ?

— Qu'en pensez-vous ? »

Neumann écarta les doigts sur la nappe, un geste évasif. Il n'avait pas encore touché à l'argent.

« Et toutes les années avant, demanda-t-il en ignorant sa question, quand vous étiez mariés ? »

Il s'interrompit, lui sourit, sa langue charnue à la recherche de miettes aux commissures de ses lèvres.

« Est-ce que je savais ? Est-ce que c'était de l'amour, ou étais-je simplement heureuse d'avoir un mari pour payer mes dépenses ? » Elle resta sans broncher devant son sourire effronté, menton levé, épaules droites, cacha son hésitation derrière sa beauté. « Vous ne comprendriez pas, Herr Neumann.

— C'est vrai, je ne comprendrais pas. » Il se cala dans sa chaise et poursuivit, laissant libre cours à son accent : « Mais ça me rappelle une petite aventure que j'ai eue. C'était avant la guerre. Cette fille et moi, on était amoureux. Ses parents ne m'aimaient pas, alors on s'est enfuis, à Vienne, et on a trouvé une chambre avec un propriétaire qui se fichait qu'on ne soit pas mariés. Yarmilla, elle s'appelait, une rousse, des jambes longues jusqu'à son cul. Et puis, un jour je rentre et elle est au lit avec le propriétaire.

Je tourne les talons, je vais à la taverne et je me soûle la gueule. Quand je rentre, elle est toujours au lit, et elle me regarde comme vous me regardez maintenant. Fièvre, vous voyez, elle me met au défi de lui dire de s'en aller. Alors je lui demande simplement : "Pourquoi as-tu fait ça ? Tu t'inquiètes pour le loyer ?" Elle me regarde, réfléchit. "Non, elle dit, par amour." Alors je m'en vais encore et je pense à ça, à ce "par amour". Je bois une autre tournée de bières, puis du café, et puis encore de la bière, jusqu'à ce que je n'aie plus d'argent. "Très bien, je dis quand je rentre la deuxième fois. Par amour. Mais on est aussi bien d'épargner sur le loyer aussi." » Il rit sans retenue tandis que le café entier se retournait pour le regarder.

Anna écrasa le mégot de sa cigarette. « Vous êtes un fanfaron, dit-elle, irritée, amusée. Le genre d'homme qui se vante de n'importe quoi. De sa pauvreté, de sa bassesse, des trous dans ses chaussettes. Pour une risée. » Elle s'interrompt, lui toucha la main du bout des doigts, comme pour s'assurer qu'il était bien réel. « Comment se fait-il que quelqu'un comme Anton soit votre ami ? »

Il haussa ses lourdes épaules, glissa les pièces dans sa poche. « Je vais le retrouver pour vous, dit-il en se penchant vers l'avant, avalant sa main dans la sienne. Ou Sophička va le faire. Elle fait déjà des appels. »

Il resta à lui tapoter la main jusqu'à ce qu'elle la retire. « Rentrons. »

Le pourboire fut plutôt maigre. Le serveur morave le ramassa et branla tristement la tête après eux.

5.

Elle s'était attendue à ce qu'ils se séparent sur le palier du premier étage, mais Neumann lui emboîta le pas jusqu'à la porte de son appartement. «Je me suis dit que je ferais une sieste, dit-il en réponse à son regard interrogateur. En bas, le lit est trop petit.» Il écarta les mains à quelques centimètres l'une de l'autre. «C'est comme se rouler en boule dans une boîte à chaussures.

«S'il vous plaît, ajouta-t-il, non sans un certain charme insolent. Pour l'amour de Dieu et du camarade Beer.»

Elle songea à refuser, mais cela semblait vain. Karel Neumann travaillait pour elle maintenant, il était à la recherche de son mari disparu. Ou bien il le retrouverait, ou bien elle retournerait à Paris. Il y avait aussi autre chose : sa cocasserie plus grande que nature contribuerait peut-être à combler le vide de l'appartement. La nuit de la veille, elle avait fait les cent pas dans les pièces désertes, le cœur suspendu entre l'inquiétude et l'ennui. Son cœur suspendu, songea-t-elle : elle se représenta une masse pourpre de muscle détrempe pendant au bout d'un fil de nylon, un bout de papier de boucher collé sur le côté.

«N'en faites pas une habitude», dit-elle, et elle déverrouilla la porte.

Il grogna ses remerciements et disparut dans le salon. Elle ferma la porte derrière lui puis alla enfiler sa robe de chambre. Des cigarettes et une bouteille de vin firent passer la soirée, le Tchèque, silencieux maintenant, reprenant un sommeil libre de toute entrave.

Quatre

1.

Robert arriva sur le coup de huit heures. La sonnette tinta, hésitante, seulette, et le gamin du train était là, toujours vêtu de son costume sombre. Il avait le visage empourpré, l'œil brisé enfoncé dans son orbite. Le reste de sa personne rayonnait devant elle.

« Vous vous souvenez de moi, Frau Beer ? Robert Seidel... Nous nous sommes rencontrés dans le train. » Il s'essuya les pieds, sourit, chuchota sur un ton de conspirateur : « J'ai copié votre adresse qui était inscrite sur l'étiquette de votre valise. »

Elle prit son manteau et le guida vers la cuisine. Il s'assit sans prêter attention aux détails de la pièce, se mit à parler d'abondance sans qu'on l'ait invité à le faire, emporté par un enthousiasme auquel il était difficile de résister.

« C'est déjà la troisième fois que je passe aujourd'hui. J'ai essayé à trois heures, et puis de nouveau à cinq. Mais vous étiez toujours sortie. Alors je suis retourné en ville, je me suis baladé. Ce qui est drôle, c'est que ça ne m'a pas frappé avant aujourd'hui... »

et pas tout d'un coup. Que je suis chez moi ici. Mais cet après-midi, entre votre porte et le Ring, à chaque pas cela m'habitait davantage, ce sentiment précisément d'être chez moi ici, dans cette ville où j'ai grandi, et puis tout à coup j'ai eu les larmes aux yeux, j'étais en train de regarder un édifice, et des plus ordinaires, simplement un édifice comme tous les autres, et j'ai eu envie de le serrer dans mes bras ou de l'embrasser ou quelque chose du genre. J'étais vraiment ému.» Il secoua la tête, rouge et gai, rempli du sentiment de sa propre bêtise. «Et puis un ouvrier m'a crié de ne pas rester au milieu du chemin comme un imbécile (il a employé un terme plus cru que cela mais c'était l'idée) et moi... eh bien, je n'avais qu'une envie : aller le serrer dans mes bras et l'embrasser aussi. Est-ce que ce n'est pas drôle?» Robert éclata de rire. «Imaginez un peu... si je l'avais embrassé ! Il m'aurait brisé l'autre œil ! C'est comme un truc qu'on lit dans un livre.»

Il regarda autour de lui, tout à coup conscient de ce qui l'entourait, accepta le verre d'eau qu'elle avait posé devant lui. En vérité, elle aurait dû lui offrir du lait. Elle avait déposé sa propre coupe de vin sur le rebord de la fenêtre et elle alla la chercher, s'assit devant lui, remarqua que son regard descendait le long de sa robe de chambre ajustée. Ce qui lui passait par la tête était si évident qu'elle faillit rire tout haut.

«Alors, où est votre mari ? demanda-t-il.

— Sorti, dit-elle, peu désireuse pour le moment d'entrer dans les détails de sa situation. Et comment ça se passe à la maison, Robert Seidel?

— À la maison? sourit-il. Vous ne croiriez pas... »

Et il lui fit, avec moult détails, le récit de tout ce qui lui était arrivé depuis qu'ils s'étaient séparés à la gare. Il le fit non pas dans l'ordre où s'étaient produits les événements, mais à la façon dont un ivrogne raconte une histoire, se dépêchant de relater d'abord ce qui est le plus excitant avant de constater que ce qu'il racontait était incompréhensible s'il n'expliquait pas d'abord autre chose, revenant ainsi sans cesse sur son récit jusqu'à s'emmêler inextricablement. Il semblait se rendre compte que cette manière de raconter une histoire était inefficace et portait à confusion, mais plutôt que d'en adopter une nouvelle et de recommencer depuis le début, il se contentait de rire et redoublait d'efforts, parlant ardemment, avec urgence, les joues rouges et brûlantes.

« En un mot, conclut-il enfin (il devait y avoir près d'une heure qu'il parlait, s'attardant sur des détails, ses sentiments, la teinte d'un chapeau), Wolfgang est en prison à manger de la goulasch hongroise. Et moi... je n'ai pas pris un vrai repas depuis trois jours. »

Il s'empiffra joyeusement quand elle lui coupa quelques tranches de pain et de saucisson froid. Anna le regarda manger comme elle l'avait fait avec Karel Neumann. C'était l'un des rôles que les

hommes aimaient que les femmes remplissent et qui ne la rebutaient pas. Un bon appétit avait quelque chose de réconfortant.

« Alors, résuma-t-elle en choisissant des bribes de l'histoire de Robert et en se demandant distraitement si elle devrait lui raconter la sienne, votre frère est un criminel de guerre, votre mère est une droguée et il y a un homme qui guette la maison. On dirait quelque chose qu'aurait écrit Dumas.

— Oui, dit-il, incapable de contenir son excitation. N'est-ce pas formidable ?

— Ce sera tout un procès. Les péchés de l'Autriche qui pèsent sur les épaules de votre frère. S'ils décident de les revisiter, bien sûr. Il se peut qu'ils n'en fassent rien. Il ne faut pas réveiller le chat qui dort. C'est le passe-temps national. » Elle alluma une cigarette, souffla de la fumée au garçon. « Et l'autre accusation ? Il l'a fait ? Il s'en est pris à son père ? »

Robert hésita. « Je ne sais pas, dit-il enfin. Eva pense que si. » Il eut un sourire quelque peu nerveux, fut gagné par la gêne. « D'après ce que vous avez entendu, dit-il, croyez-vous que je lui plais ? »

Elle rit, regarda la chaleur qui se répandait sur sa peau. « Je crois qu'elle vous aime déjà un peu. Vous êtes très facile à aimer. » Elle résista à l'envie de lui tapoter la joue. « Et vous ? demanda-t-elle plutôt, elle vous plaît, cette Eva ? »

Robert hocha la tête, s'arrêta. « Elle est bossue. Mais pas vraiment bossue. » Il pivota sur sa chaise,

posa ses mains à la base de son cou. « Sa colonne vertébrale a quelque chose. » Il se retourna pour lui faire face, contempla son visage timidement. « Elle n'est pas aussi jolie que vous. »

Elle sourit, flattée malgré elle, passa la main dans ses cheveux. « Bientôt vous me direz que vous êtes amoureux de moi. Que je hante vos rêves. »

— Frau Beer ! s'écria-t-il, embarrassé.

— Appelez-moi Anna.

— Anna ? Je croyais que c'était Gudrun.

— Je préfère Anna. Mais mon mari m'appelle Gudrun. Anton et Anna, il dit. C'est idiot. Je dois avouer qu'il a raison. »

À la mention de son mari, Robert tressaillit, regarda autour de lui. « Est-il vraiment sorti ? demanda-t-il. Il me semble que j'ai entendu quelque chose. » Elle secoua la tête, charmée par ce garçon. « C'est pour ça que vous êtes venu ici trois fois aujourd'hui ? Pour vous déclarer ? »

Il se leva, faillit renverser sa chaise. « Non, protesta-t-il. Vous êtes mariée. Et puis... » Il fit un large geste, perdit ses mots et ses raisons, sursauta un peu quand elle se leva à son tour.

« Eh bien, il se fait tard », dit-elle vaguement en ajustant la ceinture qui cintrait sa robe de chambre. Elle ne fit pas un mouvement en direction de la porte.

Il fit le tour de la table pour lui dire au revoir, s'approcha trop et faillit lui marcher sur l'orteil puis resta debout, distrait, accroché à sa paume comme s'il avait perdu ses repères et n'aurait su dire ce qui devait se produire ensuite. Son visage avait encore pâli, il n'y restait plus trace de rougeur.

« Et puis quoi maintenant ? demanda-t-elle. Vous voulez m'embrasser ? »

Robert fronça les sourcils et hocha la tête, leva le visage (il était plus petit qu'elle d'une dizaine de centimètres) et des lèvres chercha un bout de joue offert.

Elle sourit, se déroba. « Pas comme ça, le gronda-t-elle. Comme ceci. »

Elle le prit par la peau du cou, se pencha sur lui en prenant ses lèvres dans les siennes, glissa la langue dans sa bouche ouverte et la coula entre ses lèvres et ses gencives. Anna sentit grandir contre sa hanche l'excitation du garçon qui tenta de transférer son poids de façon à se détacher d'elle ; elle suivit le mouvement en le faisant reculer jusqu'au mur. Par habitude — un long passé de baisers —, elle laissa tomber une main et la posa sur la partie sensible de l'intérieur de sa cuisse, explorant les lèvres du garçon avec les siennes, son odeur douce à son nez.

Et d'un coup il jouit, à peine dix battements de cœur après le début de leur baiser. Elle sentit le tressautement sous le bout de ses doigts, l'entendit gémir dans sa bouche. Cela la surprit, se produisit sans

avertissement, dura plus longtemps que ce dont elle avait l'habitude (elle n'avait jamais eu un amant tout à fait aussi jeune). L'humidité transperça la mince laine du pantalon jusqu'au bout de ses longs doigts ; elle leva la main et la regarda, puis l'essuya contre la courbe duveteuse de la joue pâle du garçon. Tout cela, elle le fit fermement quoique tendrement, non par jeu ni par calcul, pas plus que par amour, mais simplement pour lui donner du plaisir. Quelque chose de maternel se levait en elle et se mêlait malaisément avec la chaleur de son sang. Sa caresse était trop vieille pour lui — elle le comprenait. Elle avait eu maintes leçons et arrivait lestée de technique : l'écho d'autres étreintes, d'autres amants était inscrit dans chaque toucher. Et pourtant elle sourit avec tendresse et le serra contre elle encore un moment. Il se laissa faire.

Quand ils s'éloignèrent l'un de l'autre, Karel Neumann était dans la pièce.

2.

Il entra sans hâte, la chemise déboutonnée sur sa veste en coton, puant malgré son bain du matin ; se tourna vers le garde-manger pour y prendre une bière.

« Neumann, Karel », dit-il avec un hochement de tête tranquille à l'intention du jeune Robert, puis il fit basculer le bouchon d'une chiquenaude.

Anna le regarda. « Vous écoutiez », dit-elle. Elle ne dit pas *regardiez*. Mais qu'est-ce que ça pouvait lui faire, ce que Karel Neumann avait pu entendre ou voir ? « Il est temps que vous partiez.

— Oui, opina-t-il. *Sophička* va m'attendre. Elle est d'humeur coquine après le dîner. » Il sourit et resta où il était, à boire sa bière.

Empourpré et haletant, Robert ne cessait de le regarder et de tirer sur ses vêtements. Son pantalon collait à sa cuisse. « Il est temps de partir », répéta-t-il mécaniquement. Ses yeux se posèrent sur l'horloge de la cuisine, qui affichait neuf heures dix (elle avait un peu d'avance). Une grande hâte s'empara de lui ; il courut dans le couloir, où il se mit à faire les cent pas à la recherche de son manteau. Il avait évité de regarder Anna depuis leur baiser ; ne cessait de marmonner pour lui-même, fébrile.

Il était impossible de déchiffrer ses paroles.

Il se dirigea vers la porte. Il avait toujours les doigts tremblants, et ne put faire jouer la serrure. Karel dut l'ouvrir pour lui. Lui aussi était allé chercher son manteau, et il enfila ses bottes sans les lacer. Les deux hommes sortirent sur le palier et s'engagèrent ensemble dans l'escalier. Au milieu de la première volée de marches, le gamin se détacha et dévala le reste bruyamment.

Anna ferma et verrouilla la porte derrière eux.

« Il court retrouver sa bonniche bossue », se dit-elle soudain. Aussitôt, cette pensée fut chassée par une

autre, qui la conduisit dans le bureau de son mari, où la lettre déchirée était posée sur le pupitre. Elle était adressée à un orphelinat, et décrivait les ondulations d'une échine tordue.

Elle lut et relut la lettre, puis renversa tous les tiroirs, déterminée à fouiller de fond en comble la totalité de la correspondance de son mari.

3.

Karel suivit le garçon. Il le fit ouvertement et sans hâte, sans prendre la moindre précaution, le talonna simplement de sa cadence régulière. Le garçon lui facilita la tâche. Il courut pendant quelque vingt-cinq à trente-cinq mètres puis ralentit et continua plutôt d'un pas lent, distrait, traînant, vers Hernals, l'arrondissement ouvrier plus à l'ouest. Après trois ou quatre pâtés de maisons, il s'arrêta sous un lampadaire (le crépuscule tombait et le lampadaire venait juste d'être allumé), observant une coulisse de sang qui courait du bas d'une porte fracassée sur toute la largeur de la chaussée jusqu'à la grille du caniveau. Un regard à l'enseigne au-dessus de la porte lui aurait appris qu'il s'agissait d'une échoppe de boucher, mais il ne leva pas la tête, resta plutôt immobile, front plissé, comme s'il s'interrogeait sur la forme de la tache. Et en général le garçon semblait s'attarder à des détails — d'abord la tache, puis une bouteille cassée posée sur le rebord d'une fenêtre, où elle trouvait le moyen d'attraper la lumière déclinante

du soleil ; un homme torse nu debout à sa fenêtre ouverte bien loin au-dessus de sa tête, soufflant de la fumée dans l'air du soir. À chacune de ses observations, il s'arrêtait tout net et semblait prendre racine ; une minute plus tard, il se ressaisissait, repartait et continuait à descendre la rue. Il ne fallut pas longtemps à Neumann pour se lasser de la poursuite et entrer dans un bar.

C'était une taverne d'ouvriers, presque vide à cette heure ; elle s'élevait à un carrefour, des vitres sales aveugles à la fuite du garçon. Karel s'assit, commanda un brandy ; invita le barman à rester pour causer.

« Avez-vous déjà vu une araignée manger une mouche, l'ami ? » L'homme haussa les épaules et ne dit rien, essuya la table avec un linge humide. « Eh bien, ce n'est pas joli. C'est comme manger une olive. Vous la sucez jusqu'à ce qu'il n'en reste rien et puis vous recrachez le noyau. » Il plissa les lèvres, cracha dans sa main. « Et pendant ce temps-là, il est amoureux. D'une fille du nom d'Anneliese.

« Le mari, alors. Camarade Beer. Mettons que les Russes l'ont pris. Hypothétiquement, je veux dire. Pour avoir farfouillé dans l'âme d'un général. Ce n'est pas impossible, après tout.

« Ce qu'il me faut, mon ami, c'est un informateur. Quelqu'un qui vend des secrets, en douce, dans l'arrière-boutique d'un boui-boui. » (Ici, Neumann leva les yeux et examina la petite salle.)

« Sais-tu ce que c'est qu'un agent double, mon ami? Non? Un homme en train de se faire. Les poches vides, une histoire à raconter. »

Le barman finit par sortir de son mutisme.

« Ça pourrait être la moitié de la ville.

— Tu sais, l'ami, tu me plais. Pourquoi tu n'irais pas m'en chercher une autre. » Et il finit son verre, le poussa vers le barman, fouilla dans ses poches à la recherche de la monnaie que lui avait laissée Anna Beer.

4.

Robert marchait. Il se trouva bientôt dans un quartier qui ne lui était pas familier, il n'y avait pas beaucoup de gens dans les rues, même si certaines fenêtres étaient ouvertes, le son des voix portant loin dans la nuit. Il y avait des disputes et des rires ; un vieil homme qui criait, glapissait, derrière un rideau, maudissant ses dents pourries. Robert écoutait sans entendre, contournait des gravats, du crottin de cheval, des monticules de débris, comme souvent perdu dans ses pensées.

Il pensait au sexe : à l'« amour physique », comme il aimait à l'appeler, de façon un peu pédante, utilisant un terme trouvé dans un livre. Au sujet de cet amour physique, Robert avait conçu deux opinions contradictoires auxquelles il souscrivait en alternance,

et parfois en même temps. Selon la première de ces opinions, le sexe — l'« amour physique » — était une chose tendre, joyeuse, saine, voire sacrée ; il seyait à un jeune homme d'être amoureux « pleinement, passionnément et par-dessus tout avec son corps » (parler de l'âme dans ce rapport eût été rétrograde et gauche) ; selon la seconde, au contraire, le sexe était une chose vile et quelque peu péché, dégradante pour l'homme mais par-dessus tout pour la femme ; il ne faisait et ne pouvait faire autre chose que d'éloigner deux êtres qui étaient ensuite condamnés à se regarder avec honte ; et, de toute façon, il voulait se faire prêtre. Tout cela — à l'exception de sa prêtrise planifiée, qui était un secret —, il l'avait exposé à maintes reprises à ses amis du pensionnat, qui tantôt l'avaient raillé pour sa pruderie et tantôt avaient haussé les épaules devant sa vision enflammée de la passion (la plupart d'entre eux étaient absorbés par une question pas plus abstraite que de savoir s'ils oseraient approcher la putain du village).

Quoi qu'il en fût de tous ses discours, Robert n'avait jamais, avant ce soir, tenu une fille dans ses bras pas plus qu'il n'en avait jamais véritablement embrassé une, et n'avait été amoureux qu'une seule fois, de loin, de la fille d'un boulanger dont les bas avaient la fâcheuse habitude de glisser vers ses chevilles. L'inclination s'était étiolée quand un camarade lui avait rapporté qu'il l'avait payée en chocolat pour qu'elle mette la main dans son pantalon.

En dépit de ses efforts pour limiter sa réflexion au plan plus général et philosophique, Robert voyait malgré lui ses pensées revenir naturellement vers

Gudrun — Anna ! — Beer et le moment d'intimité qu'ils avaient partagé. Mais le « problème du sexe » qu'il avait réglé si clairement (quoique de manière inconsistante) dans l'abstrait semblait infiniment plus confus. Chaque fois qu'il repassait la scène dans son esprit, un étrange frémissement s'emparait de lui et il continuait d'avancer comme à bout de souffle en attendant qu'il se dissipe. Décidément, il était incapable d'élucider la scène. Était-il vraiment allé rendre visite à Anna dans le but d'obtenir quelque gage de son affection ? Mais comment les choses en étaient-elles arrivées là ?

Le comportement d'Anna lui paraissait aussi extraordinaire, et il se prit bientôt à chercher des excuses à son impudeur. Il les trouva dans sa longue séparation d'avec son mari. *Cela l'a changée d'une certaine façon*, songea-t-il, *elle devait être chaste avant. Mais depuis, elle est en plein bouleversement.*

Mais peu importe le nombre de fois qu'il se répétait ces phrases, s'accrochant particulièrement à ces deux mots, *chaste* et *bouleversement*, qui lui paraissaient singulièrement justes et possédaient une étrange puissance poétique attestant de leur vérité, Anna Beer lui semblait moins belle maintenant que dans le train. Il savait qu'il ne penserait plus jamais à elle sans le souvenir de sa main sur sa cuisse.

Comme il arrivait à cette conclusion quelque peu regrettable, une nouvelle pensée s'abattit sur lui avec une force soudaine. « Et qui était cet homme qui est entré dans la cuisine ? Ce n'était pas son mari, c'est certain. Cette façon qu'il a eue de me faire un clin

d'œil ! Comme un vrai mufle. Sauf qu'il était charmant, aussi, et qu'une part de moi avait envie de lui rendre son clin d'œil. »

Cette dernière partie de la réflexion, incidemment, il la chuchota à voix audible, même forte, de sorte qu'un passant, un ouvrier dans un pardessus graisseux, qui avait à la main une bière, ou peut-être du lait, dans une flasque opaque, s'arrêta et le suivit d'un regard consterné. Robert ne le remarqua pas. Son exclamation avait ramené ses pensées exactement à leur point de départ, et tandis qu'il rentrait dans l'environnement familial du quartier de son beau-père, il se prit à revivre non seulement sa rencontre avec Anna Beer mais aussi sa conversation avec Eva, qui s'était moquée de lui précisément en lui disant qu'il ne l'avait pas embrassée alors qu'il en avait eu l'occasion.

« C'est Anna qui devrait avoir le dos tordu, se dit-il soudain. Mais quelle bêtise, quelle bêtise et quelle stupidité ! »

« Tout de même, poursuivit-il, je me demande si elle est encore réveillée. »

De nouveau il avait parlé tout haut, et de nouveau il fit peur à un piéton solitaire qui sursauta et dégagea rapidement du chemin. C'était un vagabond enveloppé dans une écharpe rouge et un épais manteau. Il y aurait eu peu de chances que Robert reconnaisse en lui le guetteur si l'homme ne s'était pas mis à courir dès qu'ils se furent croisés.

Robert l'entendit et partit immédiatement à sa poursuite.

5.

Il le rattrapa, non pas dans la rue qui montait vers le parc sur le flanc de la colline, ni sur le mur séparant l'un de l'autre, mais après une bousculade, dans la pénombre de l'autre côté, dans l'odeur du chou, parmi les rangs de légumes et les souches d'arbres taillés jusqu'aux racines par une population avide de bois de chauffage : deux corps se heurtant de l'épaule à la hanche et culbutant jusqu'au sol. L'un, le plus vieux des deux, finit allongé dans la terre, souillé de boue, hors d'haleine, cherchant à saisir des poignées de terre et à se libérer du poids de son assaillant assis à califourchon sur lui. Un poing sale s'éleva sous la lune, s'abattit sur le vagabond. Robert ne frappait pas tant l'homme que sa cage thoracique, une fois, deux fois, trois, le feu à la bouche en même temps qu'une question — « Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? » — jetée sans espoir d'une réponse. De fait, il n'y en eut pas. Après quelques minutes, l'inconnu arrêta de se débattre et resta allongé, immobile, dans l'herbe haute, son écharpe dénouée traînant derrière lui telle la corde d'un nœud coulant. Il respirait par à-coups pénibles ; il toussa et sembla cesser de respirer.

Craignant de l'étouffer, Robert le dégagea aussitôt de son poids ; garda une main sur la chemise de

l'homme et glissa à ses côtés pour s'accroupir près de sa poitrine.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-il de nouveau, plus calmement, cette fois. Pourquoi est-ce que vous guettez la maison ? »

Il ne vit pas le poing qui le frappa, lesté d'une grande pierre plate qui s'abattit sur sa poitrine avec le bruit sourd caractéristique d'une roche déplaçant de la chair et de l'os. Pendant une minute, Robert eut l'impression qu'il était en train de se noyer ; de la main droite, il agrippa un bout de vêtement du vagabond tandis que celui-ci battait des bras en tentant de se dégager. Il se libéra dans un bruit d'étoffe déchirée ; Robert vit, impuissant, l'homme bondir sur ses pieds et s'enfuir. Après dix pas, l'inconnu s'arrêta, jeta derrière lui un regard épouvanté, le pardessus de soldat pendant sur sa maigre charpente. Puis il se retourna, grimpa sur un pan de mur arrivant à la hauteur de la poitrine et disparut bientôt de la vue de Robert ; un bruit de pas résonna tandis qu'il courait sur les pavés de l'autre côté.

Des nuages mangèrent la lune ; en vomirent quelques éclats ; les essayèrent. Robert prit sa première inspiration haletante dans l'obscurité, puis resta étendu, nauséux, à se masser la poitrine. Dans la main il gardait un bout de tissu qu'il crut d'abord être une poignée arrachée à la doublure du manteau de l'inconnu. En l'inspectant plus attentivement, il découvrit qu'il s'agissait plutôt de la totalité de sa poche intérieure, déchirée à la couture. La serrant dans sa

main, Robert se leva, toujours pantelant, puis sans réfléchir se remit à courir après sa proie évanouie.

Mais c'était peine perdue : la piste refroidie, il n'y avait plus ni bruit ni mouvement dans la rue. Déçu, à bout de souffle, plié en deux, il glissa un doigt dans le rebord de coton de la poche qu'il avait à la main, se piqua à une sorte d'épingle en métal. Un second examen, plus prudent, révéla une photo de passeport fixée par deux agrafes au coin d'une feuille de papier déchirée. Il la lissa, tournant le dos à la lune. Sa lueur, rongée par les nuages, fuyante, trouva un visage, une agrafe plantée au milieu du front. Robert l'étudia avec attention et ne put empêcher ses mains de trembler ; le souffle coupé, il laissa échapper un juron et retourna vers la maison en boitant.

6.

La villa Seidel était brillamment éclairée et plongée dans le silence. Robert ne s'arrêta pas pour ôter ses chaussures ; répandit de la boue en montant l'escalier quatre à quatre. Il ne pensait qu'à retrouver Eva, dont la chambre était à l'autre bout du deuxième étage. Il s'était déjà rendu deux fois jusqu'à sa porte, et les deux fois l'avait découverte verrouillée, insensible à ses coups. Aujourd'hui elle était ouverte, et à l'intérieur la chambre était étroite, longue et encombrée de meubles. À l'extrémité, sous la fenêtre, se trouvait un lit. Il entra en courant, impatient, se rendit

compte trop tard qu'Eva n'était pas dissimulée dans le fouillis, tourna les talons et la heurta en ressortant. Elle ne portait rien d'autre qu'une serviette nouée au milieu de la surface constellée de taches de son qui s'étendait de sa gorge mince à ses jeunes seins ; elle se pressait de couvrir la distance depuis la salle de bain non loin, son dos bossu offert aux regards curieux. La collision faillit avoir raison du nœud qui tenait sa serviette en place ; il se prit à tendre les deux mains pour l'empêcher de glisser, attrapa Eva par une aisselle et le flanc immédiatement au-dessus de sa hanche. Ses mains tachées de terre laissèrent des traces sur la peau et la serviette. Il oublia de fermer les yeux en entrevoyant fugitivement sa poitrine.

Elle ne leva pas le visage ; plongea pour l'éviter, cria, puis se rappela sa colonne vertébrale ; elle marcha à reculons, sa chevelure mouillée cascasant sur ses épaules ; lui lança un livre, une chaussure, des sous-vêtements, la boîte de conserve rouillée où elle rangeait ses crayons.

« Regardez ! » dit-il en s'abritant de cette pluie d'objets hétéroclites, après quoi il déposa la photo sur la chaise près de lui, se retourna et sortit. Il ne ferma pas la porte, mais s'accroupit près du battant, le dos contre le cadre, sa poitrine meurtrie, enflée et douloureuse lui entravant la respiration.

Il ne l'entendait pas bouger. Il s'attendait à ce qu'elle claque la porte derrière lui, le maudisse, le chasse et l'abreuve d'insultes. Après quelques minutes, il prit conscience d'un parfum de fleurs

filtrant dans le couloir, traçant un sillage de la baignoire jusqu'à sa chambre. Il lui fallut un moment pour comprendre que c'était son savon, l'odeur de ses cheveux fraîchement lavés. Haletant, téméraire, il suivit l'odeur, passa la tête dans l'embrasure de la porte.

Elle avait pris la photo sur la chaise pour la poser sur son oreiller ; s'était assise sur son lit, ses jambes nues repliées sous elle, ses cheveux mouillés dégouttant sur les draps. Il s'approcha d'elle, se pencha au-dessus de la photo toujours agrafée à un coin de papier à dactylographie, le bord déchiré décoloré par une vieille tache de sang. Le cercle bleu d'un sceau en caoutchouc empiétait sur le cliché, des lettres estompées s'incurvant sur la joue. C'était la photo d'une jeune fille, de onze ou douze ans tout au plus. Même si la photographie s'arrêtait aux épaules, on ne pouvait ignorer la torsion qui gouvernait les épaules et le cou. Ses cheveux étaient plus blonds à l'époque, une sorte de blond filasse, et elle avait deux couettes. Une mèche qui s'était libérée pendait devant son œil, son nez, ses lèvres.

« Je l'ai vu », dit-il. Il était debout, tête inclinée, comme un homme en prière. « À l'instant. Il m'a frappé à la poitrine, mais j'ai arraché sa poche. » Timidement, il déposa le lambeau de tissu sur son drap. Le bout d'étoffe était lui aussi noirci par une vieille tache de sang.

Eva leva les yeux vers lui. À ce moment seulement, il s'aperçut qu'elle avait pleuré. Le visage sous les larmes avait une expression qu'il ne lui avait

encore jamais vue, faite de soumission et d'espoir, une sorte de désir timide. Remarquant l'ébahissement de Robert, elle se fâcha et un air de rancune se répandit sur ses traits. Mais quand elle baissa de nouveau les yeux vers la photo, ses lèvres et ses yeux reprirent l'expression qu'il y avait lue auparavant.

Robert s'assit par terre près du lit. La fenêtre était fermée, le carreau encadrant le reflet d'Eva, deux jeunes filles agenouillées sur une couverture, à la fois fières et tendres. D'un mouvement brusque, elle tourna le dos à sa jumelle, s'appuya lourdement contre la fenêtre ; ramassa le chapeau qui gisait, à l'envers, au pied de son lit. Feignant d'en ajuster le rebord, elle s'essuya les yeux. Elle tendit la main vers la photo puis se ravisa, la laissa sur son oreiller rebondi, la taie propre et sans un pli.

« Il était ici aujourd'hui, dit-elle.

— L'homme qui guettait ? Il était dans la maison ?

— J'ai cru l'entendre. Quelque part dans la cave. » Elle risqua un sourire. « À moins que ça n'ait été des rats. »

Robert tenta de saisir les conséquences de ce qu'elle avançait. Il la regarda, dans sa serviette et son chapeau, ses longs tibias marbrés de légères ecchymoses.

« Il doit vous connaître. Il a votre photo. Pourquoi ne sonne-t-il pas simplement à la porte... »

Elle l'interrompit. « Vous l'avez vu. De près. À quoi est-ce qu'il ressemble ? »

Il réfléchit, se remémora le visage, les joues creuses blanchies par la lueur de la lune.

« Mince. Apeuré. Je l'ai vu une seconde seulement.

— Apeuré ?

— Ou peut-être fou. » Il lui raconta leur bataille. « Nous avons lutté. Comme Jacob et l'ange. »

La méchanceté de la jeune fille était semblable à un chien la gardant de sa propre faiblesse. « Un ange ? demanda-t-elle. Tu es un poète. Plein de merde. »

Elle lui donnait ainsi le signal du départ, mais il l'ignora ; resta plutôt où il était, allongé par terre près de son lit. Il l'entendit remuer au-dessus de lui, s'étendre sur le flanc. Après quelques minutes, comme par hasard, une main se mit à pendre du matelas : doigts minces et calleux, ongles rongés jusqu'à la peau.

« Fous le camp », marmonna-t-elle, et il s'étira pour prendre sa main. Il la tint d'abord paume contre paume, puis entremêla ses doigts aux siens. Son épaule coincée dans un angle étrange devenait raide.

« Éteins la lumière », dit-elle, et il obéit ; se leva, ferma la porte et appuya sur l'interrupteur, puis revint s'allonger près de son lit et palpa doucement les os, les tendons de sa main pendante.

Tandis que Robert était couché, dessinant les métacarpes qui couraient sous la peau blanche d'Eva, trop timide pour oser les porter à ses lèvres, ailleurs dans la ville un homme et une femme, depuis longtemps mariés et à ce titre familiers chacun des mains et de la bouche de l'autre (entre autres choses), assis dans leur lit, étaient en train de discuter d'une lettre livrée en mains propres pendant l'après-midi, et qui se rapportait à leur fils cadet. Rédigée dans un lourd allemand bureaucratique, la missive était incompréhensible tant pour le mari que pour la femme ; le seul élément intelligible consistait en une rubrique soulignée se lisant *Ladung*, terme qui, selon le contexte, pouvait être traduit par « munition », « charge » ou « assignation », et qui semblait incorporer les aspects les plus sinistres de chacune de ces acceptions à chaque nouvelle lecture.

Une corneille épiait leur dispute (car la discussion dégénéra rapidement en dispute, déterminée par le sexe des protagonistes, le rôle de la femme étant de protéger son enfant, celui de l'homme, de l'endurcir) avec un intérêt considérable, puis s'ébroua, se becqueta les plumes, convertissant des parasites en nourriture. Une minute plus tard elle quitta le rebord de la fenêtre, plongea vers le sol avant de remonter vers le ciel avec une facilité qui aurait étonné Newton. Très haut, elle rencontra une commère. Ensemble, elles volèrent dans la lune descendante.

Et qu'en est-il de ces corneilles? Membres de la famille des *Corvidae*, il y aurait, si l'on en croit les autorités habituelles, quelque quarante espèces de corneilles. À l'exception de la Nouvelle-Zélande, de l'Antarctique et de quelques îles océaniques, elles peuplent tous les territoires et appartiennent à un genre vieux d'environ douze millions d'années. On a longtemps considéré qu'elles étaient les plus intelligents des oiseaux, capables de compter jusqu'à quatre et peut-être même davantage, d'associer des symboles abstraits à des actions ou à des objets réels, et douées pour imiter les voix d'autres oiseaux et créatures, y compris celles des humains, des chats et des chiens. Chacune des espèces a adapté ses habitudes sociales et comportementales à son habitat. Dans les vastes plaines de l'Amérique du Nord, il arrive que les corneilles communes se rassemblent en groupes pouvant atteindre jusqu'à deux cent mille individus et franchissent quatre-vingts kilomètres par jour pour trouver de la nourriture. Les corneilles européennes préfèrent les groupes plus petits, même s'il leur arrive, souvent au crépuscule, de former de grands nuages emplumés et croassants. Dans le sillage de la Deuxième Guerre mondiale, la maigre production agricole a chassé des milliers de corneilles vers la ville, lieu riche en déchets et où l'on trouvait une forte densité de cadavres.

Par conséquent, croire que parmi tous ces oiseaux nous retrouverons précisément celui que nous avons

aperçu s'envolant du rebord d'une fenêtre dans le sordide quartier de Hernals à trois kilomètres à l'ouest (à vol d'oiseau), dans une cour étroite jadis dominée par un noisetier et offrant une vue sur les fenêtres arrière de l'appartement d'Anna Beer, c'est croire que la coïncidence est le moteur premier de tout récit. Et pourtant cet oiseau a quelque chose de familier, son geste saccadé lorsqu'il tourne la tête, son pas solennel sur les tuiles mouillées du toit. Il y marche roidement ; s'arrête, est pris de convulsions, vomit ; exécute, avec l'absence troublante de gêne propre aux animaux et aux enfants — et avec l'absolu stoïcisme face à l'humiliation que, chez les humains, les vieillards sont les seuls à posséder —, un rituel où les éléments indigestibles du passé (alimentaire) récent remontent pour être recrachés, moulés en une masse serrée au sein de laquelle un homme patient pourrait découvrir une multitude de composantes, notamment des dents, des poils, des plumes, des os, ainsi que les exosquelettes d'insectes. Pourquoi les oiseaux doivent-ils se purger de la sorte et pourquoi les hommes — pas tous les hommes, bien sûr, et aussi quelques femmes, bien qu'en plus petit nombre — éprouvent-ils le besoin de s'attaquer à ces questions, cela dépasse le cadre de notre propos. Quoi qu'il en soit, l'oiseau cracha une pelote de réjection. Quelque neuf mètres plus haut, inconsciente, Anna dormait, les lèvres plissées autour du souvenir d'un baiser moins dérobé que volé.

Troisième partie

La plupart ont survécu. Quelque trois millions de soldats de la Wehrmacht, y compris ceux capturés à Stalingrad, ont été enfermés dans des camps soviétiques destinés aux prisonniers de guerre. Un peu moins de deux millions sont rentrés chez eux. Dans certains camps, l'approvisionnement en rations s'est rapidement stabilisé. Au camp 50, à Frolovo, au nord de Stalingrad, un major letton du nom de Pichelgast encourageait les prisonniers à lire les classiques de la littérature allemande. Il créa un club d'échecs, mit sur pied un orchestre et une troupe de théâtre. Au camp 286, à Tallinn, en Estonie, les prisonniers reconstruisirent le théâtre et la salle de concert de la ville, et furent invités au spectacle inaugural. Au camp 27, à Krasnogorsk, ils cultivaient des potagers et organisaient des compétitions sportives. Dans une petite sous-unité de ce camp, les services secrets militaires soviétiques formèrent une élite de communistes

allemands qui dirigeraient plus tard la République démocratique allemande.

On payait les prisonniers pour leur travail, pourvu qu'ils aient accompli leurs tâches quotidiennes. Cela relevait du hasard, selon qu'ils avaient été groupés avec des travailleurs forts et compétents, ou bien faibles et malades. Pour ceux à qui échoyaient de mauvais compagnons de travail, il existait d'autres moyens d'avancement. Les prisonniers qualifiés pouvaient échanger leur expertise : construire des balances, confectionner des couteaux ou des briquets ; parler russe ; fournir des conseils en matière d'évasion. Il y avait aussi ceux qui entraient dans les bonnes grâces des autorités du camp. Nulle prison ne peut fonctionner sans informateurs. On raconte que les gratte-papiers — professeurs et employés de bureau, ingénieurs et journalistes, ceux qui n'avaient pas l'habitude des privations physiques — se sont faits espions plus volontiers que leurs camarades moins instruits. La conversion était aussi populaire : au marxisme, la foi des vainqueurs. Comme chez tous les convertis, d'aucuns étaient sincères, alors que d'autres avaient surtout été attirés par la possibilité d'avancement social. Les détenus privilégiés recevaient des laissez-passer les autorisant à quitter les camps. Certains avaient des amis chez la population civile de la ville ou du village voisin. Quelques-uns avaient des maîtresses. Un certain nombre ont été abattus alors qu'ils tentaient de s'évader.

De ceux qui sont rentrés chez eux, certains ont ramené des camps des amis qui leur étaient aussi

chers que des frères. Certains ont rapporté Dieu, la révolution, ou une jambe de bois. D'autres ont ramené des ennemis: nés de la politique, de l'inégalité et des dés pipés, de l'information qui s'achetait et se vendait entre prisonniers et gardiens.

Un

1.

L'homme à la poche déchirée était debout, penché en avant, dans la cave noire. Il portait une paire de gants de travail et avait noué l'écharpe sur sa bouche pour se protéger des remugles de putréfaction. D'abord il dégagea le corps des journaux. Certains, humides, avaient collé au visage et aux mains de l'homme, laissant des taches sur sa peau livide. Il plongea une main dans un sac et en sortit une poignée d'une fine poudre cristalline, plus rose que blanche. Comme un homme qui sale l'allée de son jardin pour se prémunir de la glace de l'hiver, il jeta des poignées de poudre sur le cadavre. Une âcre odeur d'antiseptique se répandit dans la pièce, dissipant les senteurs de pourriture. En attendant que la poussière se dépose, l'homme se détourna et ferma les yeux pour éviter de les irriter. Puis il s'accroupit et, respirant toujours à travers la laine de son écharpe, entreprit de redresser le col de la chemise de l'homme et de refaire le nœud de sa cravate avant de lisser son gilet par-dessus sa chemise grouillante d'asticots. Pendant qu'il exécutait ces gestes, ses lèvres remuaient comme s'il psalmodiait des

bénédiction pour le mort. Dans sa tête, les mots étaient tout à fait audibles.

«Je l'ai revue, mon frère. Une fois à la fenêtre, et puis, quand elle est sortie, je l'ai suivie en restant à une bonne distance. Comme elle est changée ! Trois fois elle s'est retournée, ou bien trois fois trois. Mais je me suis caché et elle ne m'a pas vu.»

Il s'interrompit, se moucha dans un pan de son écharpe. «Je suis allé le voir aussi. Herr Seidel. Par curiosité, je suppose, désœuvrement, désœuvrement... Je me suis glissé dans sa chambre, mon chapeau à la main mais dans la couronne j'ai serré le poing. Je jure qu'il a bougé les yeux en me voyant.

«Le jeune homme, c'est le fils. Robert, qu'il s'appelle. Je l'ai rencontré aujourd'hui, j'ai failli le renverser dans la rue. Il m'a vu et on s'est battus.»

L'homme sourit, se pencha vers l'avant, donna un petit coup sur l'œil ouvert du cadavre. Le son était étonnant, comme un oiseau qui, se méprenant sur son reflet, aurait becqueté du verre.

«Un beau garçon, ajouta-t-il. Il a un œil brisé, comme toi.

«On s'est battus, poursuivit-il, dans des feuilles de chou. Notre professeur nous racontait souvent cette histoire, l'ange qui tentait de s'enfuir. Il était fort comme un bœuf, qu'il disait. L'ange l'a frappé sur une cuisse, et elle est sortie de son articulation, plop.» (Il secoua la main pour se débarrasser d'un gant, glissa un pouce sale entre ses lèvres, le plia

dans le gras de la joue puis, d'une chiquenaude, écarta le pouce, produisant le bruit d'un caillou qu'on jette dans le puits du village, un battement bas et humide.)

«Je l'ai frappé sur la poitrine, mon frère, avec une belle pierre plate, et il est resté couché la bouche grande ouverte à essayer de reprendre son souffle comme un poisson qu'on vient de sortir de l'eau. *Jakob*, voilà ce que j'aurais dû lui dire, *Israël*, l'ange lui a donné un autre nom juste parce qu'il s'était défendu de toutes ses forces.

«Supposons, mon frère, que je suis un ange, et que l'ange, en réalité, c'était Dieu, qui luttait follement dans la boue.»

L'homme se fendit d'un large sourire halluciné dans son écharpe qui glissait, regarda autour de lui pour s'assurer que nul n'était témoin de son blasphème.

«Supposons, mon frère, que je sois Dieu, et que tout obéisse pour peu que j'en donne l'ordre. Allez, lève-toi, cochon paresseux ! Allez, Lazare, lève-toi, lève-toi, on va aller faire chauffer de la soupe et jouer une partie de cartes.»

Et il rit et gloussa pour lui-même, et dans sa tête son rire était sonore et joyeux.

Il cessa de rire en entendant un bruit provenant de l'extérieur de la pièce, du métal qui raclait sur de la pierre. L'homme reconnut le bruit. On essayait au sommet des marches de forcer la porte de métal bosselée menant à la cave. Lestement, en se faufilant parmi les détritiques qui jonchaient le sol, il traversa la pièce et jeta un coup d'œil dans le couloir.

Le jour filtrait d'en haut, rejoint par le cône d'une lampe de poche parcourant la marche du bas. L'homme le regarda avec une grande concentration, la peur se répandant dans ses yeux vides. Nerveux depuis qu'il était tombé sur les garçons, il chercha immédiatement un endroit où se cacher. En face de lui, de l'autre côté du corridor formant un T avec le court escalier, la porte était ouverte sur un dédale de caisses de rangement grossièrement confectionnées de planches de bois, dont la moitié étaient toujours pleines de camelote du temps de la guerre. S'il arrivait à traverser, il lui serait facile de disparaître ; il faudrait une dizaine d'hommes avec des chiens — et de la patience — pour écumer chaque casier à la recherche d'un fugitif. Mais en traversant à la course il risquait de s'exposer au faisceau de la lampe de poche et aux yeux de son propriétaire. Il ignorait qui se tenait là à observer, respirer, traîner les pieds au sommet des marches. Paralysé par l'indécision à mi-chemin entre la pièce derrière lui et l'escalier devant — épaules voûtées, menton levé, sa respiration rapide sifflant légèrement —, l'homme à la

poche déchirée entreprit de marchander avec Dieu. Il promit de prier, de jeûner, de « rentrer à la maison » ; se repentit sincèrement de s'être arrogé le nom immortel de Dieu ; passa des mains implorantes dans les poils de son crâne presque rasé.

Et puis, en un instant, le sacrifice qu'il avait offert, quel qu'il soit, fut accepté. Le cône de lumière clignota, vacilla, puis recula. Il se déplaça comme un homme délivré du doute ; passa en courant devant l'escalier, en trois bonds silencieux. Jetant un regard vers le haut, il vit un inconnu en léger costume d'été. Il s'était glissé dans l'interstice et se tenait maintenant sur le palier, dos aux marches, appliquant son poids sur la porte tordue, qu'il essayait d'ouvrir de trente centimètres de plus : une épaule appuyée contre le métal, le visage comme enfoui dans le pli de son bras levé ; ses fesses tremblaient d'épuisement. Le guetteur passa devant l'escalier sans être remarqué, courut vers l'obscurité devant lui ; il tourna un coin, tomba sur son postérieur et tendit l'oreille, cherchant à entendre un homme lancé à sa poursuite.

Elle ne céda pas tout de suite. La porte gémit, s'ouvrit de quelques centimètres, avant que son coin ne s'enfonce dans le sol. Des pas suivirent, aucun trop rapide, qui s'arrêtèrent en bas des marches. Le faisceau de la lampe de poche pointa d'abord à droite, vers la section de la cave que le guetteur avait choisie comme cachette. Il avança vers le cadre de porte, éclaira les lattes des portes d'une rangée de cageots de bois avant de retourner sur lui-même et de guider les pas de l'inconnu dans l'autre direction.

Le bruit se tut quand il entra dans la pièce où se trouvait le cadavre ; le guetteur tendit l'oreille mais n'entendit rien.

C'est la curiosité qui le poussa à suivre l'intrus. Il resta immobile pendant plusieurs minutes, luttant avec lui-même comme il avait lutté avec le garçon ; pria, aussi, une dizaine de fugaces bénédictions se déversèrent dans l'oreille de Dieu ; il avança lentement à quatre pattes, pas à pas, jusqu'à se tenir de nouveau près du bas de l'escalier, et il regarda devant. La lumière de la lampe de poche de l'inconnu ne bougeait plus. Il l'avait déposée sur le sol à environ deux mètres du corps, le faisceau dirigé vers l'intérieur, projetant son ombre sur le mur. L'homme avait mis un genou en terre : les mains en avant, chacun de ses mouvements étiré, voletant sombrement sur la brique nue. Il tenait entre ses doigts quelque chose qui pouvait bien être un couteau.

À ce moment, il aurait été facile et prudent pour l'homme à la poche déchirée d'en profiter pour prendre ses jambes à son cou : monter l'escalier et se glisser par la porte entrouverte, traverser le jardin pour se fondre dans l'anonymat de la ville. Mais il continua plutôt d'avancer un centimètre à la fois, désireux de voir la source des ombres. C'était un homme corpulent ni petit ni grand, un genou de son léger costume d'été planté dans la terre de la cave. Dos au guetteur, il était armé non pas d'un couteau mais d'un stylo, dont il utilisait le bout recouvert d'un capuchon pour donner de petits coups au cadavre. Son autre main était pressée contre sa bouche. Il tourna son profil vers la lumière et pendant un

moment on put voir ses yeux, de grands orbes limpides sous des paupières charnues qui semblaient avoir été peintes sur les verres de ses grosses lunettes. Il les ôta, sortit un mouchoir, s'accroupit en plissant les yeux, frotta ses verres ; diminués, ses yeux avaient l'air tendres, nouveau-nés, dans leurs étroites niches roses. Sous le coup d'une intuition, il tourna le menton vers la porte.

« Qui est là ? » demanda-t-il en plissant les yeux droit dans le faisceau de la lampe de poche. Il se dépêcha de remettre les lunettes sur son nez, leurs verres se transformant en flaques de lumière vive et mate ; puis, le mouchoir toujours enroulé autour de ses doigts, il se pencha pour ramasser la lampe de poche par terre. Tandis qu'il se redressait, le cylindre de métal échappa à ses doigts rendus glissants par le coton. La lampe de poche tomba, éjectant capuchon et piles, qui tournoyèrent et roulèrent sur le sol, suivant la légère pente des fondations. Quand les yeux de l'inconnu se furent acclimatés aux ténèbres épaisses et qu'il eut recommencé à poser sa question — « Qui est là ? Qui est là ? » — dans le couloir, le guetteur avait depuis longtemps gravi les marches et glissé son corps mince par la porte entrebâillée pour sortir dans la lumière du soleil.

Sous lui, sous la terre, l'inconnu retourna le corps et finit de fouiller ses poches. Il n'y trouva rien hormis une boîte d'allumettes soudées ensemble par une masse de sang noir coagulé.

Voici comment on découvrit le corps : Nepomuk Frisch, le détective à qui Anna Beer avait rapporté la disparition de son mari, avait une fillette de dix ans du nom de Gertrude, que tous appelaient Trudi. Les dernières semaines, Trudi Frisch avait souffert d'une maladie respiratoire dont les médecins hésitaient à prononcer le nom. Elle se sentait mieux depuis quelque temps et, comme elle s'ennuyait et que son mal n'était plus considéré comme contagieux, elle avait pu, malgré l'interdiction qu'on lui avait faite de quitter le lit, recevoir un petit nombre de visiteurs, tant qu'ils venaient seuls, se tenaient bien et ne restaient pas plus d'une heure à la fois. Son père, perspicace et au courant de la vie sentimentale de sa fille comme bien peu de pères l'étaient, n'était guère étonné que le principal visiteur soit un garçon du nom de Karlchen, fils cadet d'une famille d'artisans, un gamin timide et un peu pleurnichard qui avait été son camarade de classe. Karlchen et Trudi étaient en quelque sorte des amoureux : quelques semaines plus tôt, ils avaient précautionneusement échangé un baiser morveux, et convenu de s'épouser quand ils en auraient l'âge. Il ne restait plus qu'à décider du nombre de rejetons qu'ils désiraient.

Avant de permettre à Karlchen de se rendre au chevet de sa fille, Frisch avait eu une sérieuse discussion avec Trudi. Il lui avait fait promettre qu'il n'y aurait plus d'embrassades jusqu'à ce qu'elle soit rétablie, lui expliquant que malgré l'avis du médecin il

s'inquiétait qu'elle puisse transmettre sa maladie. Trudi avait accepté de bon cœur et s'était empressée d'informer Karlchen que ses lèvres posaient un danger mortel pour lui, mais qu'il pouvait, s'il le désirait, prendre le risque de lui tenir la main. Quand Frisch avait laissé les deux enfants, Karlchen était assis sur un tabouret au chevet de Trudi, le corps détourné de son visage, serrant sa main en se tenant aussi loin d'elle que leurs bras le leur permettaient.

Quand le gamin était parti une heure plus tard en montrant des signes d'agitation, Frisch les avait imputés à sa peur de la contagion. Mais Trudi aussi semblait rouge et troublée quand il était entré jeter un coup d'œil sur elle, comme si elle se faisait du mauvais sang au sujet de quelque question cruciale. Il n'avait pas eu le temps de l'interroger ce jour-là (Frisch participait à sa partie de *Skat* habituelle et avait laissé Trudi aux soins d'une voisine) et, qui plus est, il préférerait que Trudi mette seule de l'ordre dans ses pensées.

Le lendemain soir, il remarqua qu'elle était toujours dans un état de tension nerveuse et qu'elle était manifestement en train de se préparer à livrer une sorte de confession. Frisch prit soin de s'asseoir auprès d'elle pour lui raconter sa journée au poste, la nouvelle portée de chiots que la Ville avait acquise pour la formation policière et l'étrange appel téléphonique qu'il avait reçu des autorités soviétiques au sujet de l'un des nombreux disparus viennois. Il avait l'habitude de discuter de ses soucis professionnels avec sa fille, comme il le faisait autrefois avec feu sa

femme. Ce soir-là, il lui fit longuement son rapport, espérant qu'elle serait inspirée par son ouverture.

Allongée, elle écouta son récit avec une solennité enfantine, posa quelques questions sur l'appel téléphonique (Parlaient-ils en russe? Sinon, comment avait-il pu savoir qui téléphonait? Et, de toute façon, pourquoi étaient-ils tellement intéressés par un « psi-ko-log » — était-ce parce que Staline était malade?), puis elle lui fit signe de s'approcher, saisit la partie charnue de sa joue entre le pouce et l'index, tira un peu la peau d'un geste pensif, et lui dit que Karlchen avait un secret qu'elle ne pouvait pas répéter.

« Quel genre de secret? »

Elle hésita, tira à nouveau sur sa joue, geste caractéristique qu'avait aussi jadis sa mère disparue. Une quinte de toux se leva en elle, d'abord légère, qui se transforma en spasme typique de sa maladie. Il lui essuya la bouche avec un mouchoir, nota la couleur du mucus, d'un jaune pâle, teinte moins violente qu'une semaine plus tôt.

« Il faut que tu promettes que tu ne diras rien », souffla-t-elle.

Il réfléchit avant de répondre. « Est-ce que c'est le genre de secret qu'on dit à la police? »

Elle hocha la tête.

« Je peux te promettre que Karlchen ne sera pas embêté. » Il vit que cette réponse ne lui plaisait pas. « Il ne saura même pas que tu as parlé. »

Elle plissa le front. « Je vais le lui dire, dit-elle après y avoir pensé un instant. Sinon, ce n'est pas juste.

— Tu aimes beaucoup Karlchen, n'est-ce pas ?

— Sa sœur est morte, répondit-elle. Il m'en a parlé, et je lui ai parlé de Mère.

— Oui, fit Frisch en passant la main dans les cheveux emmêlés de sa fille. Tu l'aimes beaucoup. »

Ils sourirent et s'étreignirent (bien qu'il remarquât qu'elle prenait soin de ne pas l'embrasser de crainte de lui transmettre sa maladie). Et puis Trudi lui raconta comment Karlchen, son frère Franzl et leur ami « le gros » Adalbert Steinbeisser avaient trouvé un mort dans une cave, avec les doigts « comme une araignée écrasée, mais blancs ». Frisch écouta, hocha la tête et souhaita une bonne nuit à Trudi.

Comme il avait promis à sa fille que Karlchen ne serait pas embêté, il retraça plutôt Steinbeisser qui, de toute manière, était plus âgé de trois ans et ferait donc un témoin plus fiable. Il l'attendit devant son immeuble d'appartements le lendemain après-midi après avoir trouvé l'adresse de ses parents au bureau central d'enregistrement, s'approcha du gamin au visage lunaire qui sortait en courant par la porte de la cour et, brandissant son badge de policier, demanda à lui parler.

En quelques mots (Frisch avait invité le garçon à s'asseoir sur le seuil, puis était resté debout à ses côtés, le dominant) et sans mentionner explicitement Karlchen ou le cadavre, l'inspecteur informa

Steinbeisser que « la police l'avait à l'œil depuis longtemps » et « savait ce qu'il mijotait ». Le gamin fondit en larmes presque immédiatement et s'avoua coupable d'une série de peccadilles, notamment d'avoir exercé une surveillance incessante du vestiaire des filles au gymnase voisin. Il fallut toutefois quelques encouragements pour l'inciter à dévoiler l'existence du cadavre, et il parut étonné que la police soit intéressée par quelque chose qui s'était révélé, après vérification, être une erreur gênante. Il était bien vrai, expliqua-t-il en essuyant furieusement ses larmes, que son chien Rüdiger avait brisé sa laisse quand ils étaient à la recherche de douilles de cartouches dans les ruines et qu'il l'avait mené jusqu'à une cave où Rüdiger avait aboyé en faisant le tour de quelque chose qui ressemblait au bras d'un cadavre émergeant d'une pile de vieux journaux, mais ce bras appartenait à un vagabond bien vivant, rien de plus excitant. À l'aide d'une carte, Steinbeisser put identifier la maison dans la cave de laquelle s'était produit l'incident ; il livra aussi ses complices sans la moindre réticence, corrigeant l'orthographe de leurs noms de famille quand l'inspecteur eut sorti un calepin pour y noter l'information d'un air zélé.

Comme il avait à faire au bureau cet après-midi-là, Frisch avait attendu le lendemain avant d'aller inspecter la cave. Ne voulant pas traiter l'histoire comme une affaire officielle avant d'être allé lui-même y jeter un coup d'œil, mais aussi étrangement confiant que le récit qu'avait fait Karlchen à Trudi était exact dans ses moindres détails, il prit le tram numéro 2 tôt le lendemain matin ; descendit, ainsi

qu'il le constata, un arrêt trop tôt et marcha une quinzaine de minutes avant de trouver la maison qu'il cherchait. La porte menant à la cave était coincée ; il lutta pour l'ouvrir pendant un certain temps et fut ennuyé de perdre un bouton de son manteau en se glissant par la fente trop étroite.

Dans la cave, à genoux près du corps, tentant en vain de découvrir la cause du décès, il avait eu pendant un moment l'impression qu'on l'observait. En se raisonnant, il s'était persuadé du contraire, avait remonté l'escalier et était retourné dans la rue pour y chercher un téléphone. Il avait trouvé un appareil à quelque cinq pâtés de maisons, dans une pharmacie de quartier dont le propriétaire avait admis de mauvaise grâce posséder une ligne téléphonique. Vingt minutes plus tard il était de retour à la porte de la cave, en train d'allumer une cigarette en attendant l'arrivée du technicien médico-légal.

4.

C'était une opération bâclée. Le sergent en devoir au poste de police local et le technicien médico-légal qu'avait réclamé Frisch auprès du quartier général arrivèrent à une demi-heure d'intervalle, mais n'avaient pas songé à amener le photographe de la police, qui dut être réveillé par un nouvel appel téléphonique. Un sous-officier français se présenta sur les lieux, manifestement dépêché pour observer les procédures, et n'eut rien de plus pressé que

d'entamer une partie de cartes. L'assistant de Frisch arriva dans l'automobile du poste de police, fut envoyé chercher du café, revint une vingtaine de minutes plus tard avec deux tasses d'une mixture froide et infecte qu'ils jetèrent au caniveau. Le photographe finit par arriver mais il avait oublié son flash ; quelques paroles dures furent échangées avant qu'on envoie le policier en uniforme le chercher. Une petite foule d'hommes et de femmes déguenillés, l'air affamés, se rassembla dans la cour, ignorant les ordres de se disperser, et se tint loin de la police en attendant patiemment d'apercevoir le corps. Frisch tenta d'approcher quelques-uns de ces spectateurs afin de leur extraire des informations, mais on lui répondit par des hochements de tête et des grognements affirmant qu'on ne « savait rien de rien » au sujet de « ça ». Déjà on semblait certains dans la foule qu'il s'agissait d'un meurtre. Un clochard avec une écharpe rouge nouée sur son visage détailla quand l'inspecteur s'approcha de lui, puis resta à se frotter les mains comme s'il les réchauffait au-dessus d'un feu dans un coin de la cour, fixant Frisch de loin.

Enfin, la scène de crime fut documentée et on fit appeler un corbillard pour transporter le corps jusqu'à la morgue. En attendant son arrivée, on monta le cadavre de la cave sur un brancard que l'un des sergents avait eu la présence d'esprit d'apporter. Ils eurent bientôt étendu le corps sur le pavé, mais le corbillard était lent à apparaître. La foule se rapprocha, entourant les policiers et le cadavre. Frisch suggéra qu'on lui recouvre le visage, mais il n'y avait ni

drap ni serviette nulle part et personne ne voulait risquer de tacher son manteau. Ils restèrent donc debout autour du cadavre au visage livide, en tentant de faire écran de leurs corps, sous le soleil d'après-midi qui tapait dur. Les spectateurs formant un cercle murmuraient, reniflaient l'air pour y déceler une trace de l'odeur de décomposition. Ils étaient maintenant une vingtaine, hommes, femmes et enfants, à tendre le cou pour avoir un aperçu de la scène. Dans la dernière rangée, Frisch entendit quelqu'un affirmer distinctement, quoique à voix basse : « Il a l'air d'un Juif. » Et bien que personne ne fût prêt à avouer être à l'origine de la rumeur, on raconta bientôt qu'un Juif avait été trouvé mort, ou plutôt « massacré » au couteau ou à la hache. Le bruit se répandit non seulement parmi la petite foule (et d'où venaient-elles, ces foules, au milieu d'une journée de semaine ?) mais aussi — une fois que le corbillard fut finalement arrivé et qu'ils eurent hissé le corps sur le drap de plastique à l'intérieur — au poste de police et à la morgue, de sorte que le pathologiste accueillit plus tard Frisch en lui faisant un clin d'œil et en lui chuchotant d'un air entendu : « Il a l'air pas mal mûr, votre Juif. »

C'était la fin de l'après-midi, et Frisch était assis, voûté, sur un tabouret dans la salle d'examen de la morgue, combattant l'odeur avec une série de cigarettes. Il y avait un autre cadavre dans la pièce, déjà examiné et étiqueté, couvert d'un drap de lin blanc. Frisch regarda le pathologiste, le docteur Kranz, procéder à l'examen externe puis il s'excusa quand le médecin entama les opérations plus effractives.

Une heure plus tard, après s'être dégourdi les jambes et avoir avalé une bouchée, il revint à la morgue et attendit Kranz devant son bureau en arpentant le couloir à petits pas égaux. Le médecin finit par approcher, encore en train de s'essuyer les mains sur le bas de sa blouse de labo, et l'invita à entrer d'un ton bourru. Ils s'assirent face à face et attendirent que la secrétaire vienne leur servir un café. Le pathologiste meubla l'attente en remplissant de la paperasse, faisant courir sa plume sur un formulaire dactylographié auquel il apposa sa signature avec une satisfaction considérable.

Ce docteur Kranz était un homme intéressant. Grand, de belle apparence, le visage perpétuellement hâlé, il était aussi tristement célèbre pour son désordre. Son bureau était rempli de piles de papiers, de diapositives et de toutes sortes de bricoles, qui recouvraient presque entièrement le sol. Sa blouse et son costume trahissaient une négligence habituelle et quasiment affectée, et il n'était pas rare de trouver des taches sur sa chemise ou un accroc à son poignet. Quand on passait un commentaire sur son apparence négligée, Kranz ne répondait que par un clin d'œil entendu. Ses paroles et ses gestes étaient teintés d'une singulière malice, comme s'il voulait laisser entendre que la moindre de ses actions était porteuse d'une ironie secrète et qu'il s'attendait à ce que son interlocuteur soit complice de la blague. Il s'exprimait toutefois de façon très formelle et précise, quoique avec des inflexions carinthiennes prononcées qui avaient pour effet de discréditer ses paroles, ou plutôt de leur donner une apparence de

moquerie : on aurait dit qu'un péquenot était tombé par hasard sur un article de médecine et le lisait avec sérieux et gravité. Frisch savait que son passé politique était aussi ambigu. Membre du corps médical SS dès 1942, Kranz avait cependant été dénazifié et avait retrouvé son emploi sans trop de difficultés — affaire à laquelle il ne faisait jamais allusion. On savait qu'il était marié, mais Josef Kranz ne portait pas d'alliance et ne parlait jamais de son épouse.

Le café arriva, il était fait à partir de vrais grains. Frisch prit une gorgée, la garda en bouche jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment froide pour être avalée.

« Alors, c'était un homicide ? demanda-t-il. L'homme dans la cave ? »

— Oui. Il a été traîné en bas des marches et battu. Hémorragie interne généralisée ; rupture du foie, d'un rein et de la rate. Cinq côtes fracturées, dont l'une a pénétré dans la cavité pleurale et le poumon droits. Et de nombreuses fractures au visage, toutes causées par un objet contondant, probablement une botte.

— Quelqu'un lui en voulait vraiment. »

Le pathologiste hocha la tête, puis leva un doigt narquois, ironique. « Naturellement, tout cela n'est que conjectures.

— Combien de temps a-t-il passé dans cette cave ? »

Kranz se pencha en avant et sa voix s'anima sous le coup d'une excitation professionnelle — bien que cela aussi s'accompagnât d'un petit clin d'œil rusé qui faisait que sa réponse sonnait faux.

«C'est très difficile à dire avec exactitude. Quelqu'un a fait de son mieux pour ralentir le processus de putréfaction. On a retiré ses intestins et on a injecté une sorte de solution saline, pour remplacer le sang. Ce qui est intéressant, c'est que la personne en question l'a recousu après. Avec passablement de compétence, je dois dire.

— Un chirurgien?»

Sourire. «Plutôt un interne, je dirais. Ou une couturière douée.

— Et encore?

— Il a été déshabillé et lavé. La peau a été frottée avec quelque chose, un composé d'arsenic, à en juger par l'odeur. Quand ça n'a pas suffi pour éloigner les mouches, on a eu recours à de l'acide carbonique.

— La poudre rougeâtre.

— Tout juste. Un antiseptique assez commun, même si, appliqué en grande quantité, il a tendance à corroder la peau. Avec ça d'un côté et les ecchymoses de l'autre, il sera difficile d'identifier le corps.» Montrant son visage, il désigna les endroits où la peau de la victime avait été brûlée. «Mais l'œil de verre sera utile, je suppose. J'imagine que vous avez

examiné les vêtements, inspecteur. Y avait-il un monogramme, une étiquette?

— Oui, à l'arrière du pantalon. La coupe est un peu démodée. Il date des années 30, je dirais, même s'il est en assez bon état.

— Et le tailleur tient toujours boutique?»

Frisch secoua la tête. «Un certain Sigmund Rosenstern. Premier district. Décédé.

— Ah, dommage. De toute façon, je suppose que ce n'est pas vous qui êtes sur l'affaire. Ce n'est pas votre district.»

Frisch hocha la tête, prit une gorgée de café. «L'autre cadavre, c'est qui? demanda-t-il.

— On l'a tiré du canal tôt ce matin. Les journaux ne parlent déjà que de ça. Il y a une journaliste qui a pris une jolie photo.

— Un suicide?»

Le pathologiste fit le sourire de celui qui ne veut pas se prononcer. «Je dirais que oui. Poumons gorgés d'eau, sang plein d'alcool, et une fracture dans le dernier tiers du tibia, due à quelque chose qu'il a frappé dans l'eau.» Il prit le rapport au sommet d'une pile qui s'élevait sur son bureau. «Eberhart Puck, trente-quatre ans, sans emploi. Vétéran, bien entendu; ça explique les orteils gelés et manquants. Prisonnier de guerre jusqu'en 1947. Pas de domicile fixe. Dernier emploi connu : novembre 1937. Gardien

de nuit chez Rothmann & Seidel, une usine électrique. Deux arrestations pour vagabondage, avant la guerre, et la Croix de fer pour avoir fait sauter un char d'assaut. Pas étonnant qu'il ait été désespéré. » Kranz laissa tomber le rapport sans précaution, se leva et s'étira. « Vous pensez que la guerre a brisé une petite part de lui et que ça a fini par le rattraper ? Ou bien il en a eu assez de demander la charité ? » Il attendit une réponse, haussa les épaules et accompagna Frisch à la porte. « Je ferais mieux de retourner au travail. »

Ils se serrèrent la main sur le seuil.

« Je vous saurais gré, docteur Kranz, de m'appeler si vous remarquez quoi que ce soit d'autre. Au sujet du borgne.

— Si vous voulez. *Au revoir**.

— Au revoir, répondit Frisch en songeant qu'à une certaine époque ils se seraient quittés en levant le bras droit, geste que Kranz exécutait avec une affectation particulière. Frisch n'avait jamais pu décider s'il entendait par là signifier son zèle ou marquer une distance ironique. « Salutations à votre femme. »

Il quitta la morgue et se dépêcha de rentrer pour aller s'asseoir au chevet de Trudi. Il était trop tard, jugea-t-il, pour aller déranger Anna Beer.

Deux

1.

Le soleil la réveilla en lui chauffant le cou. Eva se retourna et sut immédiatement qu'elle avait trop dormi. La lumière filtrait par la fenêtre de sa chambre, trouvait des motifs sur le carreau poussiéreux, ainsi qu'une grande toile d'araignée où la rosée du matin avait déjà séché. Son ombre tomba sur l'insecte tandis qu'elle se libérait de sa mince couverture ; et quand elle balaya la vitre de la main, l'araignée dansa sur ses huit pattes dans le sens des aiguilles d'une montre le long du dessin spiralé de sa toile, le ventre léger, la taille comme étranglée par un corset. Eva bâilla et sourit ; se peigna les cheveux en y passant les doigts. Une plainte légère et vive la fit sursauter, lui rappela de se dépêcher. Ce n'était pas elle qui avait gémi.

Elle avait prévu se lever tôt et quitter la maison avant que Robert ne s'en rende compte. Il était là, allongé sur le sol près de son lit, le visage profondément enfoui dans un oreiller de duvet. Il portait chemise et pantalon. Ses pieds couverts de chaussettes émergeaient de la couverture fripée qu'il avait serrée

dans son sommeil. Ses rêves lui arrachaient des petits bruits trop indistincts pour être qualifiés de paroles. Il avait le souffle régulier et profond. Il ne se réveillerait pas avant un bon moment.

Deux jours plus tôt, quand il avait fait irruption dans sa chambre pour lui montrer la photo, Eva s'était endormie en lui tenant la main ; s'était réveillée au milieu de la nuit et avait été étonnée de le trouver là, endormi en chien de fusil sur le plancher. Ennuyée, mais faisant tout de même attention de ne pas le réveiller, elle était allée lui chercher un oreiller et une couverture de laine dans l'armoire du couloir ; avait glissé le premier sous sa tête et jeté la seconde sur ses épaules minces. Dans la lumière de la lune, elle avait regardé le mouvement rapide de son œil rêveur ; l'autre, sans rêves, restait immobile sous sa paupière brodée de veines. Au-dessus d'eux, dans le grenier, les corneilles avaient continué de s'agiter, de croasser et de se chamailler jusqu'au petit matin.

Le lendemain, Eva avait couru partout dans la maison avec une impatience pétulante, aux aguets, attendant l'homme à l'écharpe rouge. Le garçon avait couru sur ses talons, candide, bavard, bien décidé à lui imposer ses confidences menues et grandes (son ambition de se faire prêtre, maintenant abandonnée ; son père mort, bon ou méchant ? ; la querelle de cour d'école qui lui avait fendu l'œil). De temps en temps il s'interrompait pour la presser de questions sur la photo et son passé. Elle ne lui avait rien dit, se moquait de lui et abusait de sa bonne volonté, lui faisait récurer la vaisselle, passer la serpillière ; nourrissait sa colère de la bonhomie imperturbable du

garçon, de la légère courbe ascendante de son sourire confiant. Quand vint le soir, il la talonnait encore avec un entêtement de jeune chien, s'attardait non loin quand elle disparaissait à la salle de bain, poursuivant son interrogatoire, tâtant de la paume de la main la grande ecchymose sur sa poitrine.

Quand il lui souhaita bonne nuit devant la porte de sa chambre, elle se surprit elle-même en prenant sa main et en l'attirant de nouveau vers le plancher près de son lit. Il s'accroupit, puis se roula en boule comme un petit animal familier ; leva les yeux vers elle avec une confiance émerveillée tandis qu'elle se glissait sous les draps et prenait possession de sa main tendue. Le temps était doux, la fenêtre entrouverte ; Yussuf se pavana sur l'appui de la fenêtre avant de plonger à la recherche d'une proie vers le sol baigné de la lumière de la lune.

Cette nuit-là, leur deuxième, Eva eut du mal à s'endormir. Elle se tortilla sous sa couverture, retourna son oreiller, incapable de trouver le sommeil. Le rideau était ouvert devant la fenêtre près de son lit, la lumière de la lune dessinait avec netteté les contours de la pièce.

Après quelques heures d'un sommeil troublé, elle tendit la tête par-dessus le bord du lit jusqu'à ce qu'elle se trouve directement au-dessus de celle de Robert. Couché sur le dos, il avait le visage doux, confiant même dans son sommeil, le devant de sa chemise boutonné jusqu'au menton. *Il est comme j'étais avant.* La pensée se leva en elle, éveillant la nostalgie de son enfance tandis que la salive

s'accumulait dans ses joues tournées vers le bas. Elle attendit d'avoir empli le creux de sa langue enroulée, puis laissa filtrer la salive à travers ses lèvres serrées : une goutte filante glissa le long de son propre fil telle une araignée, suspendue à une bouche prête pour un sifflement ou un baiser.

La première semblable missive atterrit sur l'oreiller près de l'oreille de Robert, où elle forma une bulle écumeuse qui imbiba lentement la couverture. À la deuxième tentative, elle frappa l'orbite de son œil. Il se réveilla d'un coup, de la salive glissant de sa paupière ouverte jusque sur sa tempe ; vit une troisième grosse goutte filer vers son front ; bondit sur ses pieds en riant et grimpa dans le lit ; leva son oreiller bien haut au-dessus de sa tête et l'abaissa sur le visage hilare d'Eva. Ils se chamaillèrent comme des enfants puis, allongés, luttèrent comme des adultes. Il fallut un moment avant qu'elle se rende compte qu'il était en train de l'embrasser : une humidité sur son col et son cou.

Elle se raidit quand il lui toucha l'échine.

« Tu es belle », chuchota-t-il en glissant les doigts le long des crêtes de ses vertèbres.

Elle se libéra de son étreinte et le poussa hors du lit avec ses mains et ses pieds. Il tomba par terre avec un bruit sourd, la regarda sur le matelas, de la bonté, de la pitié brillant dans son œil à la lueur de la lune.

« Non », dit-elle, et il tendit de nouveau les doigts pour lui prendre la main. Ils s'endormirent sans échanger un mot de plus.

Maintenant, réveillée, alors que le soleil du matin colorait sa fenêtre sale, elle repoussait ces tâtonnements nocturnes ; elle se leva, enjamba Robert et s'habilla le plus vite qu'elle le put. Son chapeau était le dernier accessoire qu'elle mettait, et celui auquel elle consacrait le plus de soin, en ajustant le rebord devant le miroir. Puis elle choisit un livre dans la pile de ceux qu'elle avait dérobés dans la valise de Robert, le glissa dans le sac de toile qui lui servait de sac à main, se retourna, satisfaite, et sortit de la chambre.

2.

À ce moment-là, elle commit une erreur. Plutôt que de quitter immédiatement la maison, Eva — encore chiffonnée de sommeil, assoiffée — alla d'abord à la cuisine. Courant plus qu'elle ne marchait, elle avait déjà passé la porte quand elle remarqua que la mère de Robert était assise à table, occupée à transférer des cuillerées de poudre blanche d'une grosse boîte de conserve dans une rangée de soucoupes qu'elle avait alignées devant elle. Sa présence surprit Eva. Frau Siedel n'était pas une lève-tôt.

Deuxième erreur : Eva parla. Trouva un verre, le remplit, le vida, jeta un coup d'œil à l'étiquette de la boîte de conserve. Et parla.

« Alors on a des rats », dit-elle.

Elle aurait pu laisser les choses là, mais ne le fit pas. Elle avait appris l'expression à l'orphelinat, où elle était utilisée pour justifier un système de coercition complexe : *Elle a le diable au corps. Le diable doit être chassé.*

Eh bien, elle avait maintenant le diable au corps.

« Faites attention de ne pas la mélanger, Frau Seidel. Avec toutes vos autres poudres, je veux dire. »

Frau Seidel ne réagit pas avant qu'Eva se retourne pour déposer le verre dans l'évier.

« Tu ne l'auras pas, dit-elle, et elle transféra une cuillerée de poison de la boîte de conserve à une soucoupe. Ne va pas croire que je n'ai rien remarqué. Et ne t'avise pas de tomber enceinte, ça ne changera rien. Mon fils n'est pas pour toi. »

Piquée au vif, Eva se dépêcha de sortir ; elle revint, le diable bien ancré au corps, s'accroupit dans l'embrasure de la porte de la cuisine pour lacer ses chaussures. « Cet homme que Robert a vu, celui qui guette la maison, vous pensez que c'est *lui*, n'est-ce pas ? Croyez-moi, j'espère que ce n'est pas le cas. Mais, qui sait, c'est peut-être bien *lui* après tout ? C'est curieux qu'il ne vienne pas s'annoncer, non ? Ça vous ronge, cette attente ; d'avoir à vous demander ce qu'il veut. Oh, je le vois bien, à la manière dont vous tendez la tête, tremblante, chaque fois qu'un clochard sonne à la porte pour un sou d'aumône ou une croûte à manger. Et puis quand le facteur arrive, mon Dieu, vous lui arrachez presque les lettres des

maines. Mais jusqu'à maintenant : pas un mot. Vous savez, je crois qu'il attend le procès. Il veut entendre ce que Wolfgang a à dire pour sa défense. »

Eva aurait pu en dire plus, mais elle était à bout de souffle et à court de lacets à nouer. Elles croisèrent le regard un moment, trop fugitivement pour se jauger ou pour marquer le pointage. Et puis Eva tourna les talons sans un mot et claqua la porte en sortant.

3.

Anna était encore couchée quand l'inspecteur sonna. Il était huit heures du matin, son inconscient s'efforça d'intégrer la sonnette à son rêve. Elle finit par se réveiller, enfila une robe de chambre en supposant que c'était Neumann qui revenait prendre un bain. En ouvrant, il lui fallut un moment pour reconnaître le visage de l'homme : la silhouette replète aux gestes placides, les verres épais et les cheveux proprement séparés. Ce n'est que lorsqu'il lui souhaite « Bon matin » de sa voix au ton égal qu'elle se rappela la scène au poste de police. Il dit qu'il s'appelait Frisch. Quand il lui serra la main, son bras était sans poids.

« L'avez-vous trouvé ? demanda-t-elle, avec l'impression d'être nue sans son maquillage. Mon mari ? »

L'homme fronça les sourcils, posa une main dans l'autre. « Alors il n'est pas rentré. » Doucement, en phrases calmes et apaisantes, il lui expliqua que la

police avait trouvé le corps d'un homme qu'on n'avait pas réussi à identifier. Aurait-elle l'amabilité de l'accompagner à la morgue ?

Le mot la fit sursauter. « Alors il est mort. »

Il secoua la tête, lui fit un sourire impuissant. « J'ai bien peur que ce soit à vous de nous le dire. »

Elle s'excusa et courut à sa chambre pour s'habiller.

Quand elle en sortit quelques minutes plus tard, l'inspecteur s'était dirigé vers le salon, où il se tenait, tête penchée de côté, afin de lire les titres de leur bibliothèque. Il remarqua sa présence et se redressa.

« C'est un appartement ravissant que vous avez, *Frau Doktor*. Beau et vaste.

— Oui », dit-elle, ne sachant s'il exprimait de l'admiration ou du ressentiment. Sa voix était aussi douce et égale que lorsqu'il l'avait invitée à venir identifier le corps de son mari à la morgue municipale.

— J'ai pris une voiture », dit-il. Il marcha devant elle, lui ouvrit la porte d'entrée. « Après vous. »

Au milieu de l'escalier, ils croisèrent la jeune bosue. Quelque part au fond d'elle, Anna la reconnut tout de suite, ou plutôt son chapeau, dont le rouge vif faisait paraître son teint exsangue. Dans sa description, le garçon avait insisté sur sa couleur. La gamine aussi leva un regard de reconnaissance ;

ralentit le pas, jeta un coup d'œil au compagnon d'Anna puis passa devant eux en coup de vent, montant les marches presque à la course. De derrière, son échine paraissait douloureusement tordue, sa robe de coton trop mince pour en dissimuler le tracé.

Le détective remarqua l'intérêt d'Anna.

« Qui était-ce ? »

— Personne. »

Au-dessus de leurs têtes, les pas devinrent plus faibles, s'arrêtèrent. Anna était sûre que la gamine se dirigeait vers son appartement. Elle resta dos au détective, le menton levé dans la cage d'escalier, tendant l'oreille pour distinguer le son de sa propre sonnette.

« Vous avez oublié quelque chose à l'étage ? »

— Non, dit Anna en se retournant. Allons-y. »

Peut-être aurait-elle dû se confier au policier et lui parler des lettres de son mari, de sa quête obstinée pour retrouver une orpheline infirme. Mais il est vrai que rien de tout cela n'importait si Anton était mort.

4.

La voiture de Frisch était garée juste devant l'immeuble. Anna ne prêta aucune attention au chemin et leva les yeux, étonnée, quand ils se rangèrent devant

un édifice quelconque à l'arrière de l'hôpital de la ville, à moins de dix minutes de route. Elle s'était attendue à un plus long trajet. Elle se dépêcha de descendre, puis remarqua que le détective n'avait pas bougé de son siège. Il semblait profondément absorbé dans ses pensées. La porte de la voiture ouverte, un talon déjà sur la chaîne de trottoir, elle lui jeta un regard par-dessus son épaule. Il cligna des yeux. Le verre les recouvrant amplifiait le mouvement vif des paupières et des cils. Il la regarda sans tourner la tête : un regard tendre, humide, ourlé de rouge, plein de bonté. Le visage sous les bésicles n'exprimait pas la même émotion. Quand il prit la parole, ce fut sur le même ton calme et fluide. On aurait dit qu'il lui donnait la dictée.

« Le corps de l'homme a été sévèrement battu, dit-il. Il y a de l'enflure et des brûlures chimiques. Il y a près d'une semaine qu'il est mort. Les marques de décomposition sont... désagréables. » Il s'interrompit, lui fit un signe du menton. « On y va ? »

Frisch la guida jusqu'à l'édifice dans l'entrée duquel se trouvait le guichet d'un portier. Tandis qu'il signait les documents d'admission, Anna trouva son reflet dans la vitre ; le chemisier vert clair et les cheveux auburn, le rouge à lèvres brillant d'un éclat vif dans son visage pâle et poudré. Elle s'était habillée comme si elle s'apprêtait à aller chercher son mari à la gare avant d'aller pique-niquer dans les jardins de Schönbrunn. Derrière la vitre, le vieux portier à la peau grêlée conclut qu'elle devait le regarder. Il lui sourit de ses dents jaunes. Posée sur un journal

ouvert, une saucisse à moitié mangée paraissait grise et cireuse dans la faible lumière du guichet.

Frisch la mena dans un corridor à leur gauche, puis descendit l'escalier. Le sol était recouvert de parquet même dans le sous-sol, le bois sali et rayé par le passage des civières. Un homme dans une blouse de laboratoire fripée les accueillit et se présenta comme le chef pathologiste ; s'inclina pour lui planter un baiser sur la main avant de lui imprimer une poussée délicate sur la taille pour l'inciter à entrer dans une pièce. Il était grand, beau, avait un accent prononcé et musical, les mains et le visage tannés malgré une vie passée dans les caves de la morgue. Ils la conduisirent jusqu'à une haute table en métal avec une solennité qui lui rappela sa marche vers l'autel le jour de son mariage ; chacun la tenait par un coude, de crainte qu'elle ne prenne ses jambes à son cou.

« Quand vous serez prête, Frau Beer. »

Le pathologiste lui fit un petit sourire narquois puis recula d'un demi-pas. Tandis qu'elle rabattait le drap amidonné (combien de fois avait-il été lavé ?), les deux hommes derrière elle entamèrent une conversation tranquille. Elle les écoutait distraitement en découvrant le visage du cadavre.

« Il y a des développements ? »

— On a examiné de près le travail de dentisterie. Un pont en acier en travers des molaires supérieures de droite. Du travail soviétique.

— Alors il a été prisonnier de guerre en Russie.

— À moins qu'il ne soit russe. Ou, plutôt, qu'il ne l'ait été. L'inspecteur Höfel a téléphoné ce matin. Il croit qu'il a été tué à l'étage puis traîné à la cave. Une échoppe de boucher, même si ce n'est guère plus qu'une coquille vide ; on y faisait des rénovations. Les ouvriers se rappellent avoir vu une tache de sang.

— Quand ?

— Il y a six, sept jours peut-être. Ils sont trois et ne s'entendent pas. Comme tous les témoins.

— Et son œil ?

— Ah, son œil. C'est un mystère, vraiment, un travail d'artiste. Nous ne sommes pas parvenus à en déterminer la provenance. J'ai vérifié auprès d'un fournisseur standard de prothèses, mais leurs yeux ne ressemblent en rien à celui-ci. Je l'ai remis en place, en me disant que ça pourrait faciliter l'identification. »

Cet œil était la seule chose humaine dans le visage qu'Anna avait découvert. Sous plusieurs aspects, il n'y avait pas de visage du tout. Il y avait une bouche, bien sûr, mais les dents derrière les lèvres étaient brisées, la mâchoire fêlée ; on avait dû l'attacher au crâne à l'aide d'un ruban. Ce qui restait du visage était déplacé et gonflé. Le front et les joues étaient à vif. Quelque chose avait brûlé la peau. Le sourcil et la pommette gauches avaient levé comme de la pâte pour se rejoindre au-dessus d'une cavité renflée.

De l'autre côté, sous un sourcil coupé au milieu par une mince cicatrice verticale, reposait l'œil artificiel. Celui-ci semblait trop grand pour son orbite comprimée, la seule chose qui ait une dimension définie dans la bouillie de chair tuméfiée.

Anna retint son souffle et continua de fixer l'œil. Il était travaillé de façon complexe, l'iris structuré en strates, des grains d'ambre clair sertis dans trois teintes de bleu, chacune épousant la forme d'un flocon de neige irradiant à partir du puits central de la pupille. Dans la lumière vive de la morgue, le verre laiteux de l'œil était devenu transparent et il en émanait quelque chose comme une radiance intérieure. Un système de capillaires semblables à des racines rayonnait depuis ses profondeurs : de délicats tentacules d'un rose tendre se déployaient vers la surface et la lumière. La paupière qui s'accrochait aux coins lui fournissait un cadre de cils ambrés, chacun doucement incurvé vers l'extérieur. C'était un œil charmant, humain, animé par une intelligence intrinsèque à sa conception. Le mort la regardait froidement, sans jugement.

Elle se força à ignorer cet examen pour se concentrer plutôt sur la ligne et la teinte de la chevelure de l'homme, qui saillait du crâne enflé comme si chaque cheveu y avait été planté à la main. Était-il possible qu'Anton ait grisonné, que ses cheveux se soient éclaircis, à ce point ? Le cuir chevelu avait l'air marbré entre les minces mèches, comme couvert d'eczéma. Elle inspecta les oreilles, découvrit que l'une était noircie et l'autre cireuse, fragile, incomplète, le rebord rongé et irrégulier. Un cheveu noir

et dru jaillissait de l'arête de cartilage sculptée près du centre. (Anton aurait su le terme exact pour la décrire.) Il était laid même dans le contexte du cadavre, un outrage infligé à la dignité de son mari, dont une grande partie résidait dans le fait qu'il avait en tout temps une présentation impeccable.

À supposer qu'il s'agît bien de son mari.

Elle tenta de se l'imaginer, de le comparer à cette chose étalée devant elle sur la table, mais constata qu'elle ne se rappelait que des photos d'Anton, ses traits dessinés nettement en noir et blanc. Comme s'il percevait son indécision, le pathologiste s'approcha et entreprit de replier doucement le drap, quelques centimètres à la fois. Comme le visage, le corps était en piètre état : des plaines blanches et crayeuses s'élevaient pour former des pics noircis là où le corps avait dû reposer sur le sol ; les rabats recousus des incisions chirurgicales ; des poils éparpillés qui semblaient collés dans la peau cireuse. Elle se prit à penser qu'Anton avait le torse plus large, mais peut-être son souvenir était-il altéré par celui du corps d'un autre amant. Ils passèrent le nombril, le bas de l'abdomen. Toute la zone sous la cage thoracique semblait creuse, évidée, sillonnée de sutures.

À travers les produits chimiques et sa peur, elle prit enfin conscience de l'odeur. Le pathologiste continua de rabattre le drap jusqu'à ce qu'il ait dépassé le milieu des cuisses du cadavre. Elle le surprit à la regarder, ses traits aux os délicats arborant un masque de curiosité propre. Troublée, elle comprit qu'il souhaitait qu'elle procède à l'identification grâce au

sexe de l'homme. Même cette partie du corps avait été meurtrie, le côté gauche de son scrotum était une masse noircie et enflée. Elle regarda la courbure du pénis et se détourna ; mit une main sur sa bouche ouverte, étalant du rouge à lèvres sur sa paume.

« Le problème, murmura le pathologiste avec son accent carinthien musical, c'est qu'il a survécu plusieurs heures après avoir été battu. L'enflure est anormalement importante. »

Anna sortit dans le couloir en courant. L'air y était plus frais. Pendant une minute, elle resta debout, lourdement appuyée contre un mur, son diaphragme soulevé par des spasmes qui faisaient remonter les sucs gastriques dans sa gorge et sa bouche. Elle trouva un mouchoir dans sa poche et le pressa sur ses lèvres jusqu'à ce que les spasmes soient passés. Malgré son haut-le-cœur, elle avait une conscience aiguë de ce qui l'entourait, le parquet rayé et les murs jaunes sales, éraflés là où une civière avait heurté le plâtre. Son malaise était tout entier confiné à son corps. Elle avait les idées remarquablement claires.

En jetant un regard derrière elle en direction de la porte, elle constata que Frisch l'avait suivie dans le couloir. Ses yeux trop grands avaient une expression aimable. Il montra du doigt un banc cinq pas plus loin et insista pour qu'elle s'asseye. D'abord debout devant elle de sorte qu'elle était forcée de faire face aux boutons de sa braguette, il finit par s'asseoir à ses côtés après un moment d'hésitation et croisa les mains sur sa poitrine.

«L'avez-vous reconnu?» demanda-t-il d'une voix égale et douce.

Elle secoua la tête. «Je ne sais pas.

— Je vois.»

Elle tourna les yeux vers lui, surprise par le ton de sa voix. «Et que se passera-t-il maintenant?

— Le détective responsable de l'enquête voudra boucler l'affaire. On enterrera le corps.»

Il se pencha en avant, posa les mains sur ses genoux. «Il y a un fonctionnaire soviétique qui n'arrête pas d'appeler à mon bureau. Ne précise jamais quel poste il occupe exactement. Il dit s'intéresser à la disparition de votre mari.» Il eut un sourire un peu triste, comme s'il tentait de se réconcilier avec les nombreux mystères de la vie. «Y a-t-il quelqu'un d'autre qui pourrait l'identifier?»

Elle lui lança un regard vide.

«Et ce Neumann dont vous avez parlé au poste de police? J'ai essayé de le retracer, mais il ne semble pas être enregistré à Vienne. Il serait sûrement au courant pour l'œil.

— Neumann! s'exclama-t-elle. Mais bien sûr. Il pourra... Il me faut un téléphone.»

Elle bondit sur ses pieds et, avec une soudaine impatience, regarda autour d'elle à la recherche d'un téléphone. Près d'elle, Frisch se leva aussi, mais sans hâte. Il réfléchit un moment, puis la guida vers un

bureau plus bas dans le couloir, sur la porte duquel était écrit *Docteur Kranz*. La porte n'était pas verrouillée, dans le bureau régnait un fouillis de documents et d'équipement. Elle chercha dans son sac jusqu'à ce qu'elle y trouve le bout de papier où elle avait noté le numéro de téléphone de l'appartement de Sophie Coburn, puis souleva le combiné et composa. La voix qui répondit lui était inconnue.

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

Elle se força à être polie. « C'est Anna Beer à l'appareil. Je cherche à joindre Karel Neumann. Le... parent de Frau Coburn. » Comme la voix ne répondait pas, elle ajouta : « L'homme de grande taille, tchèque. »

— Attendez. »

Elle entendit des pas qui s'éloignaient du téléphone, puis quelqu'un frapper à une porte. Quelques secondes plus tard, les pas revinrent.

« Y a personne. »

L'homme raccrocha avant qu'elle ait pu laisser un message. Elle sortit précipitamment du bureau, jeta un regard à Frisch par-dessus son épaule. « Ne l'enterrez pas. Je vais chercher Neumann. »

Sans attendre de réponse, craignant qu'il ne l'arrête et ne sape son soudain sentiment d'utilité, elle sortit de l'édifice en courant. Dehors, dans le soleil aveuglant, il lui fallut un moment pour s'orienter et repérer l'arrêt de tramway le plus proche. Elle s'y

rendit, rejoignant les gens qui s'étaient massés pour attendre leur tram.

5.

En arrivant chez elle quelque vingt minutes plus tard, Anna Beer trouva la jeune infirme assise dans les marches près de sa porte, en train de lire un livre. Anna ne se rappelait pas l'avoir croisée, et elle était entrée en courant chez elle dans l'unique but de s'asperger le visage et de prendre de l'aspirine avant de partir à la recherche de Neumann. La jeune fille se leva à son approche ; fronça les sourcils, fit un pas en avant, puis de côté comme pour la contourner, passer devant elle et descendre l'escalier quatre à quatre. Chacun de ses gestes était déséquilibré par le nœud qui tordait son échine. Elle n'était pourtant pas dépourvue de grâce : de longues jambes nerveuses, un peu osseuses aux genoux. Le livre qu'elle lisait pendait légèrement de son poignet tournoyant, dont il suivait les rotations. Elle avait glissé deux doigts entre les pages. Sur sa tête était perché le chapeau qui ne lui allait pas. Anna passa devant elle, déverrouilla la porte, qu'elle ouvrit d'un geste vif, et lui fit signe d'entrer.

« Je m'appelle Anna Beer, dit-elle une fois que la fille eut franchi le seuil. Comment vas-tu ? »

Ignorant la salutation, la jeune fille regarda autour d'elle. Ses pieds la portèrent dans le corridor central. Au seuil de chaque porte, elle s'arrêtait, regardait à

l'intérieur, une expression de rêverie grave dans les yeux. Quand elle s'approcha de la chambre, Anna voulut l'arrêter, mais regarda sans un geste la jeune fille entrer dans la pièce et s'arrêter devant le lit, qui n'était pas fait. Elle éprouvait une colère tranquille déjà mêlée de résignation. La colère, réalisa-t-elle, était dirigée contre Anton. Quand elle prit la parole, elle donna à sa voix une raideur officielle et cassante.

«Tu es déjà venue ici, dit-elle à la jeune fille. Tu vivais de l'autre côté, dans l'aile arrière. Anneliese Grotter. Je ne t'ai pas reconnue tout de suite, mais ça m'est revenu. Une fillette avec un col marin boutonné sur sa robe. Ton père t'a laissée tomber quand tu étais bébé, ça t'a cassé le dos.»

La jeune fille lui lança un regard, fière et impassible, puis se retourna vers le lit.

«Je me suis informée à ton sujet, poursuivit Anna. Une dame à l'étage m'a dit que vous étiez amis, tous les deux : "le docteur et sa petite fille". Et puis ton père est mort et tu as disparu. Les services sociaux ont dû venir te chercher.

«Dis-moi une chose», continua-t-elle en venant derrière la jeune fille. Elle leva le bras au-dessus de son épaule et pointa la photo de la jeune femme qui était accrochée au-dessus du lit : «Qui diable est-elle?»

Cette fois, la jeune fille réagit : elle fit le tour du lit comme pour se soustraire à la proximité d'Anna, puis se retourna et, d'une voix belliqueuse et étouffée,

dit : « Vous ne comprendrez jamais. Vous n'étiez pas là. » Mais elle semblait elle-même effrayée par les brumes du passé.

« Si tu n'es pas venue pour aider, va-t'en. »

La jeune fille ne se laissa pas intimider. « Où est Anton ?

— Anton est mort », dit Anna, qui sentit une larme, une seule, jaillir de son œil.

Elle cligna de la paupière et s'assura qu'elle ne serait suivie d'aucune autre. « Maudite sois-tu, sale morveuse. Anton est mort. »

La jeune fille regarda la larme couler le long de son visage, de la pommette au nez et, de là, jusqu'à la courbe peinte que dessinait la lèvre supérieure d'Anna. Sur ses propres traits, l'insolence avait fait place à la consternation. Elle se mit à secouer la tête longtemps avant de parler.

« C'est impossible. »

Il n'en fallait pas plus pour qu'un soupçon d'espoir se joigne à la colère dans la voix d'Anna.

« Impossible ? Pourquoi ?

— Robert l'a vu. Il est venu à la maison. » Elle s'interrompt, fouilla les pages de son livre comme si elle y cherchait un passage avant de le refermer avec un étrange air de défi — comme si elle voulait se débarrasser de sa tentation — et de le jeter sur le lit. « Un

homme avec une écharpe rouge. Il a traîné dans les environs toute la semaine. »

Anna fronça les sourcils, se rappelant le récit qu'avait fait Robert de son retour à la maison. Un mystérieux inconnu montait la garde à l'extérieur de la demeure. Il n'y avait guère de quoi raviver l'espoir.

« Lui as-tu parlé? »

La jeune fille secoua la tête. « Non. J'ai attendu. Toute la journée hier. Il n'est pas venu. » Elle s'interrompit, se mordilla la lèvre inférieure. « Se peut-il vraiment qu'il soit mort? »

— La police m'a montré un corps. Il est défiguré. Je n'ai pas réussi à savoir... » Anna laissa sa phrase en suspens, regarda, stupéfaite, les traits de la bossue transformés par le soulagement. Émue, s'efforçant de faire passer une partie de cette foi dans son propre cœur, Anna tendit le bras pour toucher les cheveux de la jeune fille du dos de la main. « Il te cherchait, tu sais. Il écrivait à des orphelinats partout au pays. Il s'informait au sujet d'une Anneliese Grotter. Mais tu leur avais donné un faux nom. »

La jeune fille se déroba à la caresse, croisa les bras sur sa poitrine et battit en retraite presque jusqu'à la fenêtre. « Ils ont fini par le découvrir, dit-elle. Quelqu'un a contre-vérifié mes papiers. Mais j'avais quinze ans à ce moment-là et j'étais déjà devenue servante. »

— Chez les Seidel.

— Comment savez-vous cela?

— Robert, dit Anna. Robert est venu ici et me l'a dit. »

La jeune fille tressaillit en l'entendant prononcer le nom de Robert, puis se redressa de toute sa taille.

« Il vous a embrassée, murmura-t-elle. Il me l'a avoué. »

Agacée, leur lien rompu, la jeune fille qui se faisait appeler Eva sortit de la pièce et descendit le couloir en direction de la porte de l'appartement. Ce n'est qu'une fois qu'elle l'eut ouverte qu'elle se rendit compte qu'il y avait peut-être plus à dire.

« Et maintenant ? demanda-t-elle.

— Rentre chez toi et parle à ce guetteur. Si tu arrives à le trouver. Je vais retourner à la morgue. Il y a quelqu'un qui pourrait aider à identifier le corps. D'une manière ou d'une autre. »

La jeune fille hocha la tête, descendit l'escalier en courant sans prononcer un mot de plus. Anna la rappela alors qu'elle prenait le premier tournant. « Il m'a abandonnée aussi, tu sais. »

La jeune fille n'eut pas l'air de l'entendre. Peut-être sa voix n'avait-elle pas suffisamment porté.

De retour dans la chambre, Anna s'aperçut qu'Eva avait oublié son livre. Elle le prit, le feuilleta et fut intriguée de trouver au milieu des *Souffrances du jeune Werther* une photo de passeport où l'on voyait une Eva plus jeune, âgée de douze ou treize ans,

avec de longs cheveux châtons et un cou comme une tige, mince et fragile. C'était une photographie institutionnelle, dépourvue d'amour et stérile, et pourtant il y avait sur le jeune visage une chaleur que la gamine avait perdue depuis.

Trois

1.

Sophie et Karel n'avaient toujours pas quitté la chambre. Ils avaient été réveillés, les membres emmêlés dans leur petit lit, par la sonnerie du téléphone du couloir. L'un des locataires avait répondu, puis frappé à leur porte. Sophie, ensommeillée, avait tenté de formuler une réponse au milieu d'un bâillement. Avant qu'elle ait eu le temps de trouver sa voix, Karel l'avait doucement repoussée sur l'oreiller et avait recouvert sa bouche de ses lèvres. Quand ils faisaient l'amour, il se plaisait à la soulever de sous son grand corps pour la poser à califourchon sur lui, son petit visage mobile animé par les pensées, les sons et le plaisir, jusqu'à ce que toute expression cède la place à une danse inconsciente de tressaillements et de frémissements et que la bouche ne soit plus qu'un mince ovale soufflant oh-oh-oh.

Après, elle se couvrait rapidement, enfilait ses sous-vêtements, jetait une robe de chambre sur ses épaules. Cette gêne envers sa propre nudité amusait Karel chaque fois, et il observait ses efforts, étalé sur le lit trop petit en essuyant ses cuisses collantes du

dos de sa grande main. De l'autre main, il tâtonnait pour trouver cigarettes et allumettes. Il fumait sans bouger, la cigarette fichée dans la fente entre ses dents inférieures, saillant de sa lourde mâchoire. Toutes les quatre ou cinq bouffées, un hochement de menton libérait les cendres du bout de la cigarette. Elles atterrissaient sur les draps ou sur le sol, ou bien se répandaient parmi les poils sur sa poitrine. De temps en temps il se brûlait ; s'asseyait et chassait les tisons à l'aide d'un doigt mouillé de salive. Le drap sous lui était constellé d'une douzaine de petits trous cerclés de noir.

À neuf heures environ, Sophie quitta la chambre pour aller préparer le petit déjeuner et revint de la cuisine communautaire avec du café et deux petits pains beurrés. Tandis qu'elle lui tournait le dos pour déposer les tasses sur sa petite table encombrée, il l'attrapa par la taille et, à travers la soie de sa délicate robe de chambre, enfouit son visage entre ses fesses. Elle tomba sur lui, éclata de rire avant de se débattre, se mit en colère quand il lui cloua les poignets au-dessus de la tête ; puis passa du reproche au plaisir, les muscles de son visage papillonnant frénétiquement, un essaim de phalènes prisonniers d'un verre. Les phalènes se dispersèrent et il la lâcha ; la regarda se hâter d'enfiler sa petite culotte ; prit le café, se plaignit de ce qu'il était froid. Elle sourit et boutonna son chemisier.

« Qui crois-tu a téléphoné ce matin ? demanda-t-elle une fois qu'elle fut habillée, tout en passant une brosse dans ses cheveux ébouriffés. C'était peut-être important. »

L'homme haussa ses larges épaules. «Eux rappelleront.»

Ils parlaient en anglais. Il comprenait un mot sur trois.

«Oui, je suppose qu'ils rappelleront.»

Elle s'assit sur la chaise, mordit dans un petit pain et fit descendre la bouchée avec le café tiède, puis lut la moitié de page dactylographiée qui émergeait de sa machine à écrire achetée de fraîche date. Le paragraphe parut lui déplaire : ses lèvres se plissèrent et deux rides parallèles se formèrent sur l'arête de son nez. Karel avait appris à lire sur son visage, et il entreprit de s'habiller sur-le-champ.

«Je suis bloquée», se plaignit-elle en le regardant rentrer son sexe dans son pantalon. Karel Neumann ne s'embarrassait pas de sous-vêtements. «Il manque trop d'informations.

— Des informations, dit-il. Oui, oui.

— Je ne peux pas écrire l'article si je n'en apprend pas davantage. J'ai un bon papier sur la vie dans les camps, mais tout ça a déjà été fait. Beer est détenu ; il attire l'attention d'un major qui dirige le camp ; ils se lient d'amitié, d'une certaine façon. C'est un bon angle. Il devient le psychiatre du major. C'est bien, ça aussi — un gardien de prison qui a des problèmes. Mais de quoi souffrait-il exactement, ce major ?

— Souffrait ?

— Oui. La nature de son mal. Le major Sherapov. »
Du doigt, elle se frappa doucement la tempe.

Karel hocha la tête. « D'accord, d'accord. Lui fou.

— Oui, mais qu'est-ce qu'il avait? Une sorte de psychose de l'obus? Névrose, anxiété? L'anxiété, ce serait bien... les pressions de l'administration d'un camp. Tu vois, selon moi, il y a deux côtés à cette histoire. Deux protagonistes. D'un côté il y a le docteur qui va tous les matins jusqu'à la caserne de son commandant et qui soigne l'esprit de son ennemi. Un homme droit, mû par le devoir que lui impose le serment d'Hippocrate. Et puis de l'autre côté il y a le gardien, qui est en train de s'effondrer. Un homme moderne: pris comme un rat dans son quotidien, aliéné de son travail. Il n'y a pas un lecteur qui ne s'identifiera pas à cela. »

Karel hocha la tête, fouilla ses paroles, s'accrocha aux quelques rares mots qu'il avait compris.

« Rat, dit-il. Oui, oui. Beaucoup rats. Au début, des fois nous chassons. Comme dans Remarque, tu lis Remarque? » Il réfléchit, traduisit le titre. « *Dans l'Ouest rien neuf*.

— *À l'Ouest, rien de nouveau*. Mais ce que je suis en train de te dire, Karel, c'est qu'il me faut le dossier médical. Le dossier de Sherapov.

— Dossier médical?

— Oui. Une archive de sa maladie. Ton contact peut-il se le procurer? Ton contact, Karel: l'espion. Peut-il l'obtenir?»

Karel réfléchit à la question. «Peut-être. Cher.

— Combien?»

Il haussa les épaules et elle trouva son sac à main, y fouilla, lui tendit trois cents shillings en billets. «C'est tout ce que je peux me permettre. S'il veut plus...» Elle s'interrompt, saisit Karel par le poignet. «Dis-lui que je veux le rencontrer. Lui parler en personne. Sinon...» Elle laissa la fin de sa phrase en suspens.

Il baissa les yeux vers sa petite main, la prit et y posa un baiser.

«OK, dit-il. Je vais, je fais arrangements. Revenir ce soir, demain. Tu attends.

— Je vais appeler mes amis à l'ambassade, pour voir s'ils ont fait des progrès avec les Russes. Tu es sûr que Beer est encore à Vienne?»

Karel haussa les épaules. «Contact dit oui.» Il enfila son manteau, se pencha une fois de plus pour donner un baiser d'adieu à Sophie.

«Tu attends. Écris article. Gagne Pulitzer.

— Pulitzer, le corrigea-t-elle, puis elle l'enlaça et sourit. «Il y a une autre histoire à laquelle je travaille. Un drame judiciaire. Un fils fasciste qui tente d'assassiner son père. Je rencontre son avocat aujourd'hui.

— *Goot, goot*», dit Karel. Il finit son café, engouffra le petit pain et s'en fut.

2.

Sur le palier, Karel Neumann s'arrêta un moment en essayant de décider quelle direction prendre. Peut-être aurait-il dû rendre visite à Anna. Il lui aurait bien plu de prendre un bain chaud, et ça lui aurait donné le temps de réfléchir. Mais Sophie risquait de contacter Anna Beer plus tard en matinée, et même s'il croyait être capable d'expliquer sa présence chez elle, cela lui semblait une complication inutile. Sophie pourrait être peinée. Il aimait bien la petite journaliste, son énergie bon enfant, la façon dont elle se penchait sur sa machine à écrire, scrutant le papier à travers ses verres de lecture, tapant chaque mot laborieusement.

Tandis qu'il délibérait sur le palier, une jeune femme d'environ dix-huit ans descendit l'escalier en courant. Il remarqua d'abord ses jambes maigres et ses genoux osseux, puis l'extravagant couvre-chef perché sur son front. La bosse ne devint manifeste que lorsqu'elle passa devant lui et dévala la volée de marches suivante. Tout d'un coup, le souvenir de leur rencontre nocturne lui revint, ainsi que la longue histoire échevelée que Robert avait racontée à Anna Beer. Sans hésitation il la suivit, ses longues foulées épousant le rythme de sa course, descendit l'escalier et sortit dans la rue. Elle se dirigea vers

l'arrêt de tram, où elle se joignit à la foule patiente, mais se lassa d'attendre presque immédiatement ; mettant le cap à l'ouest, elle se mit à marcher. Karel resta à dix pas d'elle jusqu'à ce qu'ils aient atteint une section de rue tranquille de l'autre côté de la Gürtel, puis la rattrapa pour marcher à ses côtés. Il n'avait pas fait cinq pas qu'elle s'arrêtait pour se retourner. Sur ses traits, la reconnaissance céda la place à l'irritation.

« L'ivrogne, dit-elle, menton levé, prête à la bagarre. Fichez le camp.

— Allons, allons, Anneliese. Cesse de maugréer. »

Le fait d'entendre son nom la fit ralentir un peu, mais elle tint bon et continua d'avancer. Ils passèrent devant l'étal d'un maraîcher, une boulangerie : des femmes en file bloquaient la chaussée, cartes de rationnement à la main. Elle les contourna puis s'arrêta abruptement, brandit un petit poing devant le nez de l'homme.

« Qui êtes-vous, bon Dieu de merde ?

— Neumann, Karel, candidat officier première classe, dernièrement prisonnier de guerre. Beer et moi étions camarades. Sa femme m'a demandé de le retrouver. » Il passa à l'anglais, adaptant une phrase qu'il avait entendue au cinéma : « *I'm Bohemian gumshoe*, dit-il. *Private Czech Dick*. » Il cligna de l'œil, mais elle ne réagit pas. Peut-être qu'elle n'allait pas au cinéma.

Impassible, il poursuivit. «C'est à elle que vous parliez à l'instant, pas vrai? À Frau Anna Beer? Je vous ai vue descendre les marches.»

La jeune fille hocha la tête, bomba le torse. Sa colère changea d'objet pour se reporter vers la femme qu'elle venait de quitter.

«Toute une épouse, hein? compatit Karel, qui ajouta : Beer ne l'a jamais beaucoup aimée. Mais il t'adorait.»

Ces paroles firent plaisir à la jeune fille malgré ses réticences ; yeux verts curieux, l'expression figée en un demi-sourire qui incita Karel à poursuivre.

«Beer m'a parlé de toi. Comme de sa propre fille qu'il aurait perdue, qu'il disait toujours, l'enfant qu'il n'a jamais eue. Il parlait de te retrouver, de te venir en aide. Mais on ne peut pas trop compter là-dessus maintenant qu'il est disparu. On dirait bien que les Russes lui ont remis la main au collet. Ça pourrait prendre des années avant qu'il sorte.» Il baissa la voix, se pencha de sorte que leurs visages étaient à la même hauteur. «C'est pas une vie facile, si je peux me permettre. D'abord l'orphelinat, et puis bonniche pour un riche trou du cul. Le fils est un tueur, la femme est une chipie, et toi au beau milieu de tout ça, qui essaie simplement de vivre ta vie. Oh, tu es une coriace. Tu as eu des coups durs et ça t'a rendue maligne. Mais en dessous...» Il se frappa la poitrine comme s'il parlait de lui-même, et non pas d'elle. «... fragile comme le cul d'un soldat en hiver.»

Elle le regarda, étonnée, perplexe.

« Les hémorroïdes, expliqua-t-il. Un soldat sur deux, au front. C'est ce qu'Anton aimait à dire : une époque faste pour les proctologues. Pardon si je parle sans retenue. »

De nouveau, elle ne rit pas, mais l'écouta avec une intensité particulière, tout son être concentré dans ce regard. Si elle avait possédé un couteau, elle lui aurait peut-être posé sur la gorge. C'était à ce point important pour elle.

« Comment se fait-il que vous sachiez tout ça ? demanda-t-elle. À mon sujet ; les choses qu'il y a chez moi ? »

— Je suis tombé sur Robert. Pour peu qu'on passe du temps avec ce gamin, il vous dira la couleur de la petite culotte de sa mère. Il y avait de ce genre de types au front. Toujours en train de vous raconter leur vie. Ça leur échappait comme de la morve. »

Il sourit, heureux que la jeune fille lui parle plutôt que de songer à s'enfuir. Un joli brin de fille, en plus, si on oubliait la petite bosse. « En tout cas, on dirait qu'il a le béguin pour toi. Mais tu le sais déjà. »

Le rose monta à ses joues, confirmant sa supposition.

« Je vois, je vois, on a dépassé le stade du béguin. Eh bien, tant mieux pour toi, petite. »

Elle le poussa durement dans la poitrine. Ses bras semblaient fragiles tandis qu'elle déployait les coudes à l'excès. Karel resta immobile, puis la suivit quand elle se détourna, et se remit à marcher près d'elle. Il n'avait aucun mal à suivre son pas. On le lui avait appris dans l'armée.

« Pas un mauvais parti, tu sais. Honorable, tout ça. Un héritage qui l'attend. Mais je doute qu'elle le laisse faire. Épouser une infirme. Et ce genre de gamins, ça n'aime pas briser le cœur de leur maman. L'ébrécher, peut-être, de temps en temps. Mais jamais le briser. »

Elle l'ignora et continua d'avancer comme si elle ne l'avait pas entendu. Il attendit une vingtaine de mètres avant de se remettre à parler. « Tout ce que je dis, c'est de te demander où tu voudrais être dans six mois. »

Dans sa poche, il prit l'argent que Sophie lui avait donné, en détacha un billet de cent shillings puis attrapa la main de la jeune fille en l'air près de la sienne, et lui fourra l'argent dans la paume. « Est-ce que quelqu'un a déjà fait ça pour toi ? Te donner quelque chose en n'attendant rien en échange ? »

Elle ouvrit la main, regarda l'argent. Il pouvait voir qu'elle avait une forte envie de le lancer par terre ou de lui jeter au visage. Pourtant, il était sûr qu'elle n'en ferait rien. Son souci d'économie ne la quitterait pas : le souvenir de cent nuits passées à avoir faim s'était mué en habitude. Difficile de se débarrasser de ce qui est inscrit dans vos os.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, le billet toujours à la main, à la fois méfiante et intriguée.

— Un cadeau. Pour la fille de mon camarade perdu. » Il secoua le menton, lui offrit une cigarette. « Peut-être que tu me rembourseras un jour. »

Elle recula de deux pas puis, tendant le bras pour combler l'espace qui les séparait, attrapa la cigarette d'un geste vif. Elle cachait mal son mépris. « Vous vous prenez pour le diable ou quoi ? À la pêche aux âmes. »

Il rit, alluma sa propre cigarette puis lui passa l'allumette. « Je suis un soldat revenu de la guerre. C'est tout. »

Elle prit une bouffée rapide, inhala la fumée, la retint. Les prisonniers fumaient de la sorte, pour tirer le maximum de chaque cigarette. Les orphelins aussi, apparemment.

« Anna Beer dit qu'il est mort, lui dit-elle. Elle l'a vu à la morgue. Mais elle n'est pas sûre. » La colère faisait trembler ses mains, deux doigts enserrant la cigarette, formant un signe de la victoire inversé. Les Anglais utilisaient ce geste pour envoyer quelqu'un se faire foutre. « C'est sa femme et elle n'est pas sûre.

— Beer ? À la morgue ? dit Karel. Merde. » Il regarda autour de lui, comme s'il avait voulu demander aux quelques rares passants leur avis sur la question ; de la fumée s'élevait en volutes de ses lèvres ouvertes, montait devant sa joue et son nez.

« Ce n'est pas vrai, continua Eva. Je l'ai vu.

— Tu l'as vu ?

— Presque. » Elle hésita, aurait pu en dire davantage, mais décida de n'en rien faire et glissa l'argent dans la poche de sa robe. Quand elle se détourna de lui, Karel Neumann ne la suivit pas. Il se retourna plutôt lui aussi et reprit le chemin de l'appartement. Ce n'est qu'une fois qu'il eut atteint leur rue qu'il se ravisa à nouveau ; s'engagea dans une rue secondaire et revint vers la Gürtel. Il y avait une taverne qu'il aimait bien, et il avait de l'argent dans sa poche. Avant longtemps, il était assis devant une chope de bière flanquée d'une file de verres de schnaps.

« Tu as quelque chose à fêter ? lui demanda la serveuse de sa voix acide.

— Un deuil à faire », répondit-il. Sortant un mouchoir, il y souffla. Derrière eux, un homme entra dans la taverne et s'assit seul pour fumer, enveloppé dans un manteau sombre. S'il était vrai que des espions infiltraient tous les coins de la ville, songea Karel, ils devaient ressembler à ce type.

3.

Un bruit le réveilla, le son d'un bec frappant sur du verre. Robert leva la tête et vit une corneille perchée à la fenêtre, tenant dans son bec la carcasse d'un insecte. L'oiseau remua la tête, déchira les restes

d'une toile d'araignée ; déglutit, croassa, puis s'éleva en voyant son reflet et becqueta de nouveau la vitre.

Il fallut quelques instants avant que Robert se rende compte qu'il n'était pas dans sa chambre. Des bas de fille dissipaient toute ambiguïté, qui pendaient mollement à la tête du lit. Robert sourit et s'étira, sentit une vive douleur dans sa poitrine. L'ecchymose se dessinait, verte et violette, sur le sternum et la courbe de ses côtes sur le flanc gauche ; il s'était senti fiévreux la plus grande partie de la journée de la veille. À ce moment, tandis qu'il bondissait hors du lit et enfilait son pantalon avec difficulté, il sentit de nouveau un étourdissement le gagner. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées et boutonna doucement sa chemise, tressaillant chaque fois que ses muscles bougeaient sous l'ecchymose.

Il était tentant de s'attarder dans la chambre d'Eva. Il ne s'y était jamais trouvé seul et se prit à examiner les objets disposés à vue, sur sa table et sa commode. Il y avait là une brosse aux poils à moitié encroûtés de cheveux ; quelques crayons, des livres, un chemisier qu'elle était en train de raccommoder, une aiguille plantée dans la manche. Un second chemisier, mis à aérer, était suspendu sur un cintre. Il s'en approcha et le huma, cherchant à y déceler une trace d'Eva, découvrit qu'il sentait l'eau de Javel et le savon au lilas. Contre un mur, elle avait empilé des boîtes de conserve anglaises. Il n'y avait pas de gravures accrochées aux murs, nul objet décoratif ; pas de jouets d'enfant entassés dans une boîte avec des

cartes postales, des cadeaux, des lettres écrites par des amis depuis longtemps oubliés ; pas de jolies pages découpées dans des magazines de mode. Il ouvrit la garde-robe, y trouva peu de choses hormis une robe droite gris-beige maintes fois reprise ; trois cintres vides, une écharpe sur un quatrième, lâchement nouée au crochet. Découragé, il se rendit compte en refermant la porte qu'il cherchait à retracer le passé d'Eva. Il n'y en avait pas, que cette sombre absence de tout luxe, qui n'était atténuée que par quelque sept livres, Kästner, Kleist, Zweig et Mann, en éditions bon marché dont les reliures cassées laissaient échapper des pages.

Robert sortit de la chambre. Il alla d'abord aux toilettes avant de gagner sa propre chambre, où il troqua sa chemise pour une fraîche et peigna ses cheveux emmêlés. Un rapide coup d'œil à la cuisine et au salon le convainquit qu'Eva était ou bien cachée, ou bien sortie. Il ne vit pas non plus sa mère ; la maison était plongée dans un calme qui laissait croire qu'il était peut-être tout à fait seul. Il remonta à l'étage dans l'intention de grimper au grenier quand il entendit le bruit distinctif d'une personne en train de vomir. Le son venait de la chambre de Poldi. Robert s'arrêta net : le bruit était si violent qu'il conclut qu'il témoignait d'une réelle détresse. Lentement, ne sachant à quoi s'attendre, il s'approcha de la porte et frappa. À sa grande surprise, la voix qui lui répondit était plutôt gaie.

« Entrez, entrez. Ah, c'est toi, Robert. Eh bien, ne sois pas timide. »

Poldi était couchée sur le ventre, les épaules, le cou et la tête dépassant du bord du lit. Sous elle se trouvait un élégant seau en métal destiné à garder le champagne au frais. Le fond était couvert d'un vomi liquide qui dégageait une odeur intense, où dominait l'acidité. Tandis que Poldi roulait sur elle-même pour se recaler sur des oreillers, Robert fit rapidement le tour du lit pour ouvrir la fenêtre. Il retourna à son chevet et la regarda s'essuyer la bouche avec un mouchoir sale, essayant d'ignorer le fait que sa robe de nuit usée jusqu'à la corde laissait voir un de ses seins.

« Tu es malade. »

Elle haussa les épaules, le regarda s'accroupir pour enlever le seau. Il allait devoir l'arroser avec le boyau dehors. Mais quand il y toucha, elle posa la main sur son bras et secoua la tête.

« Laisse. Je vais peut-être en avoir encore besoin. » Elle se frotta le ventre. Pendant une seconde, confus, il crut qu'elle essayait de lui dire qu'elle avait faim. Voyant son regard, elle se mit à rire.

« Je suis... tu sais... dit-elle en continuant de frotter. J'ai un polichinelle dans le tiroir. Mazel tov, hein? »

Il la dévisagea, puis fut gagné par sa bonne humeur. « Enceinte ! dit-il. Eh bien, félicitations. C'est formidable. Est-ce que Wolfgang est au courant ?

— Pas encore. »

Cela ne semblait pas la préoccuper outre mesure. Du geste, elle invita Robert à s'asseoir. «J'ai pensé que tu pourrais lui annoncer. En douceur.»

Son jeune visage tiré s'éclaira quand Robert accepta son invitation et s'assit au bord du lit. Quand elle était sobre, Poldi manifestait une espèce de confiance qu'il n'avait trouvée chez personne depuis qu'il était revenu à Vienne. Peut-être parce qu'elle n'était pas très intelligente. Dans un geste d'affection spontané, elle posa une main sur sa joue, puis se mit à agiter un doigt devant son visage.

«Alors, qu'est-ce qui se passe entre toi et Eva?»

Il rougit, s'illumina, chassa le doigt qui exprimait la remontrance.

«Qui t'a dit?

— Ta mère. Je l'ai entendue se disputer avec Eva. Tu couches avec elle!»

Elle gloussa, puis toussa.

«Fripouille!»

Robert tenta de se défendre de son mieux. «Tout ce que j'ai fait, c'est de lui prendre la main il y a deux nuits. Je n'avais pas prévu que ça arriverait. Elle avait du chagrin.

— Et puis tu l'as baisée! As-tu...» Elle forma un cercle à l'aide du pouce et de l'index de la main gauche, puis, de l'index de la droite, pénétra le trou. Ce n'était pas un geste que Robert avait jamais vu

une femme faire. Il secoua la tête pour opposer une vigoureuse dénégation.

« Bien sûr que non. Je l'ai simplement... tu sais, prise dans mes bras. »

Poldi rit et frappa des mains.

« Pris la bonne dans tes bras ! répéta-t-elle, heureuse pour lui.

— Écoute, Poldi, il y a quelque chose que je veux te demander. » Il s'interrompit, rassembla son courage. « Est-ce que Herr Seidel a déjà... tu vois, j'ai entendu une infirmière le dire. À l'hôpital. Que lui et Eva... Et Wolfgang, aussi. » Il rougit, se surprit à répéter son geste.

Poldi le regarda avec un petit rire. « Rien de la sorte. Wolfgang ne ferait jamais ça ; il est fidèle, ça oui. Et Herr Seidel, eh bien, il était simplement, tu sais, gentil. »

Robert était loin d'être rassuré.

« Il était amoureux d'elle, pas vrai ? »

Poldi réfléchit, secoua la tête. « Tu sais ce qu'il m'a dit un jour ? Je l'ai croisé dans le couloir, un peu bourrée, j'allais à la toilette. Je me suis assise pour pisser, et quand je suis sortie, il était là qui m'attendait. "Je m'objecte à vous par principe", qu'il dit. "Par quoi ?" je demande. "Par principe." Debout, là, les mains sur les coutures de son pantalon, comme s'il s'apprêtait à chanter le foutu hymne national. Et c'est comme ça qu'il est avec Eva aussi.

— Il l'aime par principe? »

Elle haussa les épaules, gênée d'être prise tellement au sérieux. « Que'qu'chose du genre. »

Ils rirent et le téléphone sonna plus bas dans la maison. Poldi et Robert se turent sur-le-champ, tendant l'oreille pour discerner autre chose, mais rien ne leur parvint à travers les deux paliers.

« Je ferais mieux d'aller... dit-il, et Poldi hocha la tête.

— Merci d'être arrêté. Tu es gentil, Robert Seidel. » Elle leva les bras au-dessus de sa tête, un geste de danseuse, avant-bras croisés à la hauteur du poignet, sa mince poitrine se haussant avec le mouvement. Il n'aurait su dire si elle s'étirait ou tentait de le séduire, un seau de vomi rance à côté d'elle. À l'extérieur de la chambre, dans le couloir, l'air était doux et frais. Il se hâta vers l'escalier, entendit son nom qu'on criait depuis le rez-de-chaussée.

« Robert, Robert ! »

C'était la voix de sa mère.

« C'était la clinique ! Ils disent qu'il est réveillé. »

Robert descendit l'escalier quatre à quatre, trop stupéfait pour tenter d'analyser ses émotions.

Dehors, tandis qu'il grimpa dans le taxi qu'ils avaient appelé, ils virent Eva marcher vers eux dans la rue. Rapidement, faisant fi des protestations de sa

mère, Robert ouvrit la portière et expliqua la situation, puis la fit monter dans la voiture.

Pour une fois, Eva fit ce qu'on lui demandait et s'assit près de lui, sa main serrée en poing dans la poche de sa robe.

4.

À leur arrivée, ils se tassèrent à son chevet. Paul Hermann Seidel était réveillé, mais il avait l'impression d'être prisonnier d'une cage en verre. Il y avait en fait deux jours entiers qu'il était conscient, mais personne ne s'en était rendu compte jusqu'à ce qu'il ait l'imprudence de bouger les yeux en présence d'un médecin. Le médecin et l'infirmière l'avaient interrogé sans succès. Seidel se sentait maintenant capable de parler et ne craignait plus que chaque mot ne provoque une nouvelle crise ; cependant, non seulement il n'éprouvait pas le désir de parler, mais il ressentait quelque chose qui ressemblait à de la nausée lorsqu'il envisageait d'interagir avec ceux qui s'étaient rassemblés à son chevet (pour le regarder mourir, sinon pourquoi?) et il les observait avec une hostilité détachée, en ne souhaitant rien d'autre que leur départ.

Mais ils ne partaient pas et, peu à peu, presque malgré lui, ses pensées se détachèrent de ses propres processus vitaux pour s'attacher une dernière fois aux gens qui entouraient son lit. Il y avait sa

deuxième femme, Klara, assise sur une chaise, ses mains replètes croisées sur les genoux, et il se souvint avec une soudaine netteté d'une certaine nuit où elle lui avait servi à dîner et où il lui avait demandé (tout naturellement, comme si l'idée venait juste de se présenter à son esprit) d'ôter son tablier et de s'asseoir avec lui à table. Elle avait mangé son dîner les yeux rivés sur son assiette, sans jamais lever le regard pour croiser le sien, avec sur les joues un rouge qu'il semblait impossible de relier à la créature flasque et calculatrice assise devant lui qui ne désirait que sa mort.

Le regard de Seidel se posa ensuite sur le fils de sa femme, qui faisait les cent pas d'un coin à l'autre de la chambre, ses semelles couinant chaque fois qu'il se retournait ; puis sur la bossue, leur bonne, qui se tenait tête baissée, un poing enfoncé dans sa poche. De tous les détails qu'il observait, celui-là seul piquait sa curiosité : que tenait-elle dans ses mains, que serrait-elle si farouchement, la rangée de ses jointures visible sous l'étoffe de sa jupe ? Puis il cligna des yeux et cette pensée s'évanouit. Un grand vide s'abattit sur lui qui n'était ni le sommeil ni tout à fait la mort, mais simplement la suspension de toute pensée. Il se retrouverait recraché à la conscience une heure plus tard, sans savoir le temps qui avait passé.

Il s'était réveillé précisément ainsi — alerte et inquiet, comme arraché à une armoire sombre — pour trouver un homme debout, chapeau à la main, au milieu de la chambre. Il était resté là assez longtemps pour que chacun accorde sa respiration à celle

de l'autre ; sa gorge mal rasée enveloppée d'une écharpe rouge. L'homme s'était enfui quand une infirmière s'était approchée, laissant Seidel se demander s'il le connaissait. C'est à ce moment qu'il avait senti un changement se produire en lui : la question n'avait pas le moindre intérêt à ses yeux. Son esprit l'avait rejetée, s'était retourné vers l'intérieur : avait écouté son pouls, le sang affluant dans ses veines, la pression augmentant lentement à l'intérieur de son crâne.

Il rêvait sans cesse, non pas dans ces intervalles d'oubli abrupt, mais entre eux, réveillé, les yeux grands ouverts, observant calmement la pièce. C'était toujours le même rêve. Il était enfant, assez jeune pour porter des culottes courtes et habillé pour aller à l'église. Il tendait un grand livre de comptes à sa mère. Le rêve était riche en détails : son costume du dimanche bleu foncé avec les pantalons trois-quarts ; le nœud papillon de satin qui pendait mollement à son cou ; la reliure en cuir du grand livre et la colonne marquée *Bonnes œuvres* de sa propre écriture pointue ; l'haleine de sa mère fleurant bon le citron ; les plis foncés et somptueux de sa robe. Et pourtant, malgré tous ces détails, le rêve était dépourvu d'affect — de crainte, d'amour, de sentiment de perte — et ne dégageait qu'une sourde impression d'inévitabilité tandis qu'il se répétait sans relâche.

Il se rappelait aussi, de façon intermittente, abstraite, certaines scènes de sa vie : un jour qu'il avait craché dans la corbeille à papier de l'école, il avait été puni par l'instituteur ; une gravure montrant un cheval jaune accrochée au-dessus du lit chez son

grand-père ; le regard d'une ouvrière qu'il avait renvoyée pour avoir volé du fil de cuivre, accusateur et larmoyant, un gros grain de beauté brun saillant sur sa paupière.

Il se souvenait aussi de la chute qu'il avait subie, de l'afflux d'air, de la soudaine impression d'être délivré de son poids, jumelée à de l'incrédulité devant le fait que lui (un homme, un propriétaire d'usine !) puisse tomber à travers l'air. Mais à cela aussi son esprit était incapable de s'accrocher, tout comme la pensée de son fils, Wolfgang, le traversait sans qu'il éprouve la moindre émotion, noyée par la conscience dévorante du fait qu'il était en train de mourir.

Au crépuscule, on envoya chercher un curé pour qu'il lui donne les derniers sacrements. Seidel se sentit apaisé par les paroles étranges, solennelles, abstraites, puis les oublia ainsi que le prêtre joufflu dès que celui-ci fut parti, pour reporter son attention sur son corps, fléchissant doucement ses poignets et ses mains enflés, bouffis de liquide qu'il n'arrivait plus à évacuer. Sa femme partit une demi-heure après le prêtre, nerveuse, suant à grosses gouttes, privée depuis trop longtemps du tonique que lui prescrivait son médecin peu scrupuleux. Eva suivit peu après ; elle se pencha très bas pour regarder son visage, tendit une main qui se replia avant de l'avoir atteint ; tourna les talons et s'en fut.

Ce fut le gamin qui resta le plus longtemps ; par devoir plutôt que par amour, la détermination têtue d'agir comme il le fallait. Il avait enfin cessé de faire les cent pas et était maintenant assis dans la chaise

abandonnée par sa mère, la tête baissée entre les mains. Pendant un moment, Seidel voulut tendre le bras et le prévenir : lui dire qu'il avait gâché sa vie à faire les choses par devoir, contre ses inclinations, lui dire sa vanité, sa soif d'argent (et combien elle avait été pressante, cette soif d'argent, omniprésente et sans joie ; et combien il avait lutté pour la réconcilier avec sa « conscience », jusqu'à ce que sa conscience elle-même finisse par être absorbée dans un système de comptabilité en fonction duquel il assignait une valeur à chaque geste de bonté fugitif et consentait des emprunts avec intérêt, comme un Juif mesquin). Il voulait lui dire tout cela et simultanément avouer, s'expliquer (car comment cela avait-il débuté, cet amour têtue, sans joie, de l'argent ? ; le possédait-il de naissance, ou lui avait-il été donné, et, dans ce cas, par qui ? ; et le poids du devoir, comment lui était-il venu, et dans quel but ?). Mais le moment était passé où il aurait pu bouger et interagir avec le monde. La main ne lui obéissait plus. Bientôt, son désir aussi s'estompa, le rendant à son sentiment d'isolement complet, concentré uniquement sur le souffle qui emplissait, puis quittait ses poumons.

Paul Hermann Seidel mourut aux premières heures de l'aube, alors que le garçon était toujours assis à son chevet, endormi, le menton rentré dans la poitrine.

Quatre

1.

Ce fut finalement Sophie qui retrouva Karel, soûl, dans l'un des bars voisins de la Gürtel, après avoir marché pendant des heures d'un établissement à l'autre en subissant les regards de la clientèle masculine. Elle le ramena comme une mère ramène un enfant grondé, en le tenant par le coude, son visage mobile exprimant toutes les marques de la vexation, mais en prenant tout de même soin de le guider à travers les nids-de-poule et les chaînes de trottoir afin qu'il ne tombe pas. Ils prirent un taxi jusqu'à la morgue. Sophie insista pour l'escorter et s'assit à l'avant tandis qu'Anna partageait la banquette arrière avec la masse imposante de Karel, avachi contre la vitre, le visage rouge, empestant l'alcool fort. Anna n'était pas certaine qu'il avait compris le but de leur équipée ou la nature de leur destination. Une seconde aurait suffi pour lui demander si son mari avait un œil de verre, mais elle se découvrait une étrange réticence à être prématurément dépouillée de toute illusion. Elle resta plutôt assise à contempler l'ivrogne avec une hostilité qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer.

Frisch vint les accueillir à l'extérieur de l'édifice comme il l'avait promis. Anna l'avait appelé et avait réussi à le joindre au poste de police. Les grands yeux nageant dans ses lunettes semblaient refléter une partie de la fébrilité qu'elle refoulait. La voix de l'homme était pourtant aussi monocorde que d'habitude quand il serra la main de Sophie puis celle de Karel, avant de les faire passer devant le portier pour les guider jusqu'à la morgue. Il était quatre heures et quart, une bonne partie des employés étaient déjà rentrés chez eux. À l'extérieur de la salle d'examen les attendait le même médecin basané dans sa blouse de laboratoire froissée. Il fumait une cigarette, laissant tomber des cendres sur son pantalon et sur le sol.

Dans la salle d'examen, les odeurs du matin semblaient avoir gagné en intensité. Ils entrèrent à la file, Frisch en tête, puis s'entassèrent près de la porte, loin de la civière où gisait le mort. Quand le pathologiste traversa la pièce pour soulever le drap, Anna détourna les yeux et fixa plutôt le visage de Karel. L'homme s'approcha du cadavre d'un pas lent et hésitant. Le dégoût et le malaise se lisaient sur son visage, bientôt remplacés par l'incrédulité. Il se pencha bien bas, jeta un regard interrogateur d'abord à Anna, puis à Frisch, confus, suspicieux, comme s'ils le menaient en bateau ; puis il reporta son attention sur le corps, décolla l'un de ses doigts noueux d'un poing massif et l'abaisse lentement jusqu'au visage du cadavre. Même le pathologiste frémit quand il appuya sur l'œil de vitre, qui s'enfonça avec un petit couinement. De nouveau Karel tourna le visage vers

eux, les joues rougies par l'alcool ou la colère. Il ôta son doigt de l'œil ; se redressa ; marcha vers la porte d'un pas rapide.

« Ce n'est pas lui. »

Elle ne le crut pas. « Comment le savez-vous ?

— Il s'était fait enlever l'appendice. Au camp. Celui-ci... » Il tapota son os pubien à travers son pantalon. « Il a des points de suture en travers du ventre. Mais pas de cicatrice !

— Et l'œil ? »

Il se pencha vers elle, lui soufflant colère et vodka au nez. « C'est son œil, pas de doute. Les salauds l'ont fourré dans un autre visage. »

Quand ils quittèrent la morgue une dizaine de minutes plus tard, ni Anna, ni Frisch, ni Karel, ni Sophie ne remarquèrent les deux hommes debout dans l'embrasure d'une porte voisine, en train de fumer, qui les regardèrent se séparer.

2.

Trudi entendit son père entrer doucement ce soir-là. Elle l'entendit se glisser dans la salle de bain pour se laver les mains, et sut au temps qu'il mettait à accomplir cette tâche qu'il avait manipulé un mort pendant la journée. Elle n'aurait pas pu dire s'il avait les mains couvertes de sang ou s'il tentait plutôt de chasser

l'odeur en frottant si vigoureusement ; elle ne savait pas exactement ce que sentaient les morts, même si elle avait déjà vu un hérisson désarticulé dans un caniveau, qu'elle l'avait reniflé et avait regardé les mouches s'élever de son petit corps. Quand il sortit enfin de la salle de bain, son père la trouva dans le corridor, nez plissé, à humer son odeur.

« Tu ne devrais pas être pieds nus, dit-il.

— Je n'ai pas froid.

— Ça ne fait rien. Tes pantoufles sont juste ici. »

Il la prit par la main et la mena à la cuisine. Ils dînèrent ensemble, du pain de seigle et du *Speck*, quelques tranches de tomate, une tasse de thé pour la fillette et une bière pour le détective.

« Qui est mort ? » demanda-t-elle en se curant les dents à l'aide d'un doigt, à la recherche de restes de pain collant. Il ne se donna pas la peine de nier.

« Vois-tu, dit-il d'une voix rendue aigre par la déception, je ne sais vraiment pas. »

Elle posa la main sur son bras comme elle avait vu sa mère le faire dans des moments de crise ou de chagrin et, ensemble, liés par ce geste, ils finirent de manger à une main, puis restèrent assis en silence jusqu'à ce qu'il soit l'heure d'aller se coucher.

Quand l'obscurité fut tombée sur la ville, deux hommes s'introduisirent dans la morgue municipale de ***gasse. Un gardien était posté dans la petite guérite près de l'entrée, mais il était sorti un moment pour satisfaire un besoin naturel, et ils profitèrent de son absence pour s'introduire sur les lieux. Ils entrèrent sans la moindre finesse, se contentant de défoncer la porte. Il leur fallut plus longtemps que prévu pour s'orienter dans l'édifice et trouver le cadavre à l'œil de verre. Ils finirent par le découvrir dans une pièce réservée à la réfrigération ; l'enveloppèrent dans la toile cirée qu'ils avaient apportée à cette fin. Le hasard voulut que le gardien revienne à son poste au moment où ils passaient la porte d'entrée. Il était encore en train d'ajuster ses bretelles. Il s'ensuivit une échauffourée au cours de laquelle le gardien fut projeté au sol et violemment roué de coups de pied. Quand on l'interrogea le lendemain matin, il affirma que les hommes parlaient une langue étrangère qui pouvait être du russe, du yiddish, ou peut-être même du français. Un rapport fut rédigé et déposé auprès des autorités des forces de l'Occupation. Elles nièrent être impliquée dans l'affaire et promirent d'enquêter. L'identité du corps, pendant ce temps, demeura inconnue.

La nuit où le corps fut dérobé, Karel Neumann disparut lui aussi. Sophie Coburn expliqua plus tard à Anna qu'il n'était pas rentré avec elle après leur visite à la morgue, mais qu'il était plutôt sorti pour «laver de sa bouche la puanteur de la mort». Comme il n'avait toujours pas reparu le lendemain soir, Sophie fit le tour des pubs qu'il fréquentait et retrouva bientôt sa trace dans un bar du nom de Chez Erdmann, dont la clientèle féminine fortement maquillée laissait deviner que le propriétaire avait diversifié ses intérêts professionnels. Le barman se souvenait de Karel, qui était un client régulier. Il était arrivé après minuit, avait bu sans s'arrêter pendant une heure ou deux, avant d'être rejoint à sa table par deux hommes en longs pardessus sombres. Ils avaient discuté, sans agressivité ni amitié particulière, et étaient partis ensemble, le grand homme soutenu de chaque côté par un étranger. Le barman était trop loin pour entendre leur conversation, même s'il avait précisé qu'ils parlaient avec un accent, ou «en tout cas, qu'ils n'étaient pas d'ici». Sophie le remercia et interrogea quelques-uns des habitués, qui ne purent ajouter quoi que ce soit de substantiel. Elle passa encore une journée à attendre Karel, puis avisa Frisch de sa disparition, mais ne remplit pas de déclaration officielle. Elle ne voyait pas à quoi cela aurait servi.

Il était entendu que Karel Neumann était de nouveau détenu par les Russes.

LIVRE DEUX

Première partie

Un conte circulait chez les détenus des camps russes. C'était l'histoire d'un homme, un soldat, rentrant chez lui après la Grande Guerre. Il devait être jeune, bien sûr, mais ils se l'imaginaient vieux, comme ils se sentaient eux-mêmes. Certains aimaient à donner une date à son retour. Décembre 1918 : la veille de Noël. Le 6 janvier 1919 : jour de l'Épiphanie. Dans tous les cas, c'était l'hiver ; il y avait de la neige au sol. Il rentre chez lui avec un certain retard : une blessure, dans la plupart des versions, a reporté son départ après l'armistice. Il a un bras en écharpe. C'est un fermier, un menuisier, un commis des postes. Dans aucune version il n'est riche.

Voici : L'homme arrive à la gare du coin tard le soir, et franchit à pied les sept kilomètres qui le séparent de son village. Il marche lentement, tête penchée, en boitant. Il est minuit passé quand il arrive ; pas

une lumière ne brille dans la maison. Il s'apprête à réveiller sa femme en frappant quand il se rappelle : il se penche, récupère la clef sous une brique descellée. Le vestibule donne directement sur la cuisine ; les lattes du plancher craquent à chacun de ses pas. Il n'y a pas de feu dans le four, pas de charbon pour en faire ; une armoire peinte pleine de vaisselle ; une table de cuisine et des chaises. L'homme s'apprête à continuer, à aller retrouver sa femme et son lit, mais quelque chose l'arrête. Un manteau d'homme est posé sur le dossier d'une chaise. Il s'approche, passe une main sur la laine. Le manteau n'est pas à lui. Son regard tombe sur les pantoufles de sa femme, à deux pas du manteau. À plusieurs reprises, il regarde les pantoufles, puis le manteau ; il le lisse, tout en écoutant le silence de la maison.

Le son ne lui parvient pas immédiatement, mais une fois qu'il en prend conscience, il ne peut se méprendre sur son origine. Deux personnes respirent, l'une plus fort que l'autre, une expiration qui n'est pas encore un ronflement. Il s'assied sur la chaise en prenant soin de ne pas déplacer le manteau posé sur le dossier ; s'assied dans le courant d'air entre la fenêtre et la porte, et écoute cette expiration qui n'est pas encore un ronflement. Au matin, il est complètement gelé. C'est l'homme qui le trouve, le frère de la femme, venu attendre avec elle le retour de son mari.

Les premiers prisonniers de guerre allemands ont été libérés des camps américains dès mai 1945. Les derniers sont revenus de Russie en 1955. Les premiers étaient des soldats, non pas des détenus, pour eux le camp n'était rien de plus qu'un épisode à la fin de

la guerre. De retour chez eux, ils trouvèrent leurs villes en ruine, leurs femmes à moitié mortes de faim, leurs enfants trafiquant sur le marché noir; les rues bourdonnaient de soldats occupants, de réfugiés, de personnes déplacées, de survivants de camps de concentration, de profiteurs, de journalistes et d'équipes de tournage; on redoutait un hiver sans charbon.

Ceux qui rentrèrent les derniers, en 1955, trouvèrent leurs villes reconstruites, le Miracle économique en plein essor; les investissements du plan Marshall payaient des dividendes; ils trouvèrent leurs femmes vieilles, la place qu'ils occupaient dans leur lit usurpée, leurs filles copiant la mode dans les revues américaines. Ces hommes étaient différents; certains avaient été soldats pendant un an et prisonniers pendant treize. Ils revenaient comme des anachronismes, façonnés par la lutte des camps; parlaient russe, lisaient Marx — et découvraient un monde démocratique voué à la consommation.

Les membres des deux groupes auraient pu raconter cette histoire, pendant les heures de transport, alors qu'ils rentraient chez eux. Aucun d'entre eux ne gela dans le courant d'air «entre la fenêtre et la porte». Mais au fond, qui sait?

Un

1.

C'était le 22 octobre. Une vague de froid avait balayé la ville et semblait annoncer un hiver précoce. Dans la chambre de Karlchen et Franzl dans ***gasse, la mère de Karlchen aidait le garçon à s'habiller. Il frissonnait entre ses mains tandis qu'elle lissait sa chemise et son manteau du dimanche et se penchait pour polir encore une fois ses chaussures usées. Apparemment incapable de s'empêcher de se tortiller, il faisait passer son poids d'un pied sur l'autre et elle devait lui rappeler de se tenir tranquille. Son visage avait pris une teinte rougeâtre malsaine ; seul le milieu de ses joues refusait de s'emplir de sang et des taches pâles s'y détachaient. Elle les pinça une ou deux fois, assez fort pour le faire tressaillir, mais en vain.

Ce n'avait pas été une mince tâche de se procurer des vêtements de cérémonie pour le garçon. Son mari et elle avaient eu plusieurs discussions sur la question. Bien sûr, ils n'avaient pas d'argent pour un nouveau costume, pas plus que pour un costume usagé qui fût dans un état respectable. Pendant un

moment, ils avaient songé à sacrifier le bon manteau d'hiver de son mari pour le faire retoucher, mais elle avait fini par réussir à convaincre un cousin de Sankt Pölten de leur envoyer le costume qu'avait porté leur fils aîné pour sa première communion, à condition qu'ils paient pour les frais de poste et promettent de ne raccourcir ni les manches ni les jambes. Par conséquent, le veston et le pantalon avaient tous deux l'air trop grands pour l'enfant. On avait dû passer la ceinture plus près de la poitrine que de la taille, et les mains du gamin ne cessaient de disparaître dans les manches.

Karlchen, pour sa part, endurait les palpations et les ajustements de sa mère sans un mot et regardait son frère qui l'observait depuis l'autre bout de la pièce avec une expression mi-jalouse, mi-vexée non dénuée d'une nuance de crainte sympathique. Au petit déjeuner, Karlchen dut nouer un mouchoir autour de sa poitrine et de ses épaules et en étendre un second sur ses genoux afin de ne pas risquer de salir le costume — et ce malgré le fait qu'ils ne mangeaient rien d'autre que du pain avec un peu de beurre et quelques tranches d'œufs durs.

Le garçon sentait qu'il y avait quelque chose d'étrange dans le comportement de ses parents envers lui ce matin-là, un air de révérence qui transparaissait à travers leurs tentatives de le traiter normalement, même bourrument, tandis que sa mère lui versait un quart de tasse de lait et que son père le semonçait parce qu'il mastiquait son pain bruyamment et laissait des miettes sur la table. Et dans cette révérence perçait autre chose encore, une sorte de

dégoût, comme s'il avait contracté une maladie qu'ils se voyaient maintenant obligés de traiter. Pour la première fois de sa vie, Karlchen avait l'impression de se trouver isolé de sa famille. Il aurait pu pleurer, mais craignait inconsciemment de ne pas être consolé.

« C'est le temps de partir », dit enfin son père, qui lui fit enfiler son manteau à la hâte. Ils marchèrent main dans la main, le père ouvrant la marche, le garçon à sa traîne qui faisait deux pas pour chaque foulée de son père et regardait la poussière coller à ce qui restait de cirage sur ses chaussures. Quand le tribunal apparut, gris et menaçant, le père cessa un instant d'avancer et son fils vint heurter sa cuisse.

« Je n'ai rien fait, dit le garçon à voix basse en se tortillant au bout du poignet de son père. Je le jure. Je n'ai rien fait de mal. »

Son père se pencha, redressa son col et ne répondit pas.

2.

Ils étaient entrés dans l'édifice. Un portier avait écouté la requête du père, hoché la tête d'un air plutôt grave, et fait venir un huissier. Ils avaient été guidés dans une série de longs corridors nus, d'allure étonnamment décrépite ; non pas étroits, mais dotés d'un plafond en voûte si haut qu'ils en paraissaient étroits. Le bruit de leurs pas résonnait dans l'air glacial.

Une rangée de fenêtres sales s'ouvraient loin au-dessus de leurs têtes et n'offraient pas le moindre aperçu du monde extérieur, l'ombre des barreaux tombait sur le carrelage qui s'étendait à l'infini. Ils avaient eu l'impression de marcher longtemps avant d'arriver à destination : une salle d'attente étroite et étouffante meublée uniquement d'un banc en bois sur lequel ils étaient présentement assis. Au mur en face d'eux était accrochée une très grande horloge, semblable à une horloge de gare. L'huissier dit au père de Karlchen d'attendre jusqu'à ce qu'il revienne chercher le garçon, puis il disparut passé une porte double par laquelle s'échappa une forte clameur tandis qu'il se faufilait entre les deux battants. Un silence tomba qui, loin d'être rompu par le murmure bas filtrant par les portes, y trouvait un complice, comme dans les mouvements audibles et saccadés de l'horloge. Ils étaient seuls.

Ils attendirent près d'une heure. Tout de suite le garçon fut attiré par les portes. Il se glissa en bas du banc afin de s'asseoir aussi près d'elles que possible, son père se glissant près de lui sans un mot, hostile, tendant le bras pour resserrer la cravate de Karlchen. Après quelques minutes, le garçon commença à distinguer des variations dans le murmure qui s'échappait des portes. Il y avait d'abord le brouhaha des voix étouffées et excitées, d'où fusaient de temps en temps un rire, une toux, le subit aboiement de la censure. De temps à autre, un calme se faisait, non pas exactement un silence mais un bruit à part entière, le bourdonnement frémissant d'une anticipation réprimée. Des pas trouaient le silence, de lon-

gues foulées prudentes, et une fois un homme cria : « Objection ! » Plus le garçon écoutait ces bruits et plus son envie de franchir ces portes grandissait — ainsi que sa peur, cette même peur sourde et poignante qu'il n'éprouvait qu'en rêve. Son col grattait et il avait les paumes moites. Il sursauta quand son père se retourna pour passer ses doigts écartés dans ses cheveux (ils avaient oublié d'apporter un peigne).

« Tiens », dit son père en sortant un sac en papier de la poche de son costume amidonné. Il y prit un bonbon et le lui donna rapidement, presque avec colère, puis regarda Karlchen le glisser entre ses lèvres. Il resta posé sur sa langue comme un caillou, avant de ramollir et de se coller à l'une de ses molaires, l'aspérule sucrée colorant sa salive. Karlchen alla le pêcher à l'aide d'un doigt, décolla la friandise, les yeux de son père toujours fixés sur lui tandis qu'il repliait son doigt luisant de salive dans sa paume et se dépêchait de le cacher dans son manteau trop large.

L'aiguille des minutes sur le cadran de l'horloge avançait puis tremblait, le temps progressant à pas réticents et feutrés.

Enfin les portes s'ouvrirent en laissant échapper des voix, des rires, et l'huissier, qui leur fit signe sans dire un mot et se retourna immédiatement pour se glisser de nouveau dans la pièce.

Le père de Karlchen ne broncha pas. Le garçon entra seul dans la clameur passé les lourdes portes doubles.

Karlchen eut la surprise de pénétrer dans la grande salle du tribunal criminel de Vienne non pas par l'avant — c'est-à-dire du côté où les membres du public étaient assis en rangs serrés —, mais par l'arrière, derrière l'estrade des juges. Pendant un moment il resta figé, comme s'il avait par accident pris la mauvaise porte au cinéma et s'était retrouvé piégé devant la luminescence de l'écran géant. Il ne resta toutefois pas dans l'embrasement de la porte plus d'une seconde ; après quoi il courba la tête et courut à la suite de l'huissier. En six, sept pas, il était arrivé à la chaise qu'on lui désignait. Il n'eut donc qu'une impression fugitive de l'auditorium. Ce qu'il vit, par-dessus tout, fut une mer de chapeaux de dames derrière lesquels étaient tapis une foule de gens. Au premier coup d'œil, il ne reconnut aucun visage familier. On lui demanda de s'asseoir. Il n'aurait su dire si c'était l'huissier qui le lui avait demandé ou l'un des juges, ou bien quelqu'un d'autre ; au travers du bruit de la salle, les mots lui arrivaient diffus, tels le vrombissement de la circulation ou une pensée formulée dans sa propre tête.

Karlchen s'assit. Confus, il constata que la chaise ne faisait pas face à l'auditorium comme il s'y était attendu (depuis une semaine maintenant il imaginait comment ce serait, étendu, réveillé, la nuit, tandis que son frère respirait régulièrement), mais à la rangée de juges en noir qui, surélevés derrière leur pupitre géant, étaient encadrés d'une vaste étendue

de mur et de plafond ornés. La chaise sur laquelle il était lui-même assis lui semblait inutilement grande et inconfortable, et tandis qu'il s'y trémoussait, un bras pendant de l'accoudoir trop haut, il sentit sa peau picoter sous les regards de la foule.

Timidement, compulsivement, vaguement conscient qu'on s'adressait à lui, il tendit le cou pour étudier le public une fois de plus. Il vit des doigts pointés, fut un instant distrait par la rangée de dessinateurs assis d'un côté, de grands blocs à dessin posés sur les genoux, et son regard fut attiré par un jeune homme aux yeux fiévreux qui prenait place au premier rang et à qui il manquait non seulement une jambe et un bras, mais un côté entier du corps, y compris une épaule, la moitié de la poitrine et une partie de l'abdomen. Karlchen entendit quelqu'un l'appeler, mais était incapable de détacher les yeux de cette moitié d'homme, cherchant à deviner à quoi ressemblait son corps sous sa chemise (l'homme l'empêchait de bâiller à l'aide d'épingles à linge).

Une pensée lui traversa l'esprit : *On dirait qu'un poisson l'a mangé. Ou un banc de poissons au grand complet.* Et il continua à fixer l'horrible rebord érodé de son torse, et l'endroit où sa cage thoracique aurait dû être bombée.

« Jeune homme, répéta la voix tandis qu'il se retournait enfin à contrecœur et levait les yeux pour découvrir que l'un des juges, celui du milieu, lui parlait. Avez-vous entendu ce que j'ai dit ? »

Karlchen hocha la tête, le rouge lui monta aux joues. « Vous allez dire la vérité ? » De nouveau le garçon hocha la tête. « Vous devez répondre à voix haute. Pour que la sténographe puisse noter votre réponse.

— Oui », dit-il, et puis il le répéta, craignant de n'avoir pas parlé assez fort. Mais chaque fois, ce qui s'échappait de ses lèvres n'était guère plus qu'un petit couinement. Derrière lui, dans la mer de bruits qu'était la salle d'audience, il pouvait entendre monter la vague de mécontentement.

4.

Le garçon fut interrogé à la fin de la matinée, le troisième jour du procès. La première journée s'était passée presque entièrement en formalités, parmi lesquelles l'assermentation des jurés, la lecture de l'acte d'accusation, les discours d'ouverture et le plaidoyer de l'accusé. Ce n'est qu'à la fin de l'après-midi que le premier témoin avait été appelé à la barre. Mais malgré que ni l'acte d'accusation, ni les discours, ni même le témoignage de ce premier témoin n'aient présenté quoi que ce soit qui fût susceptible de surprendre quiconque avait lu un journal dans la semaine précédant le procès, les bancs du tribunal criminel étaient bondés jusqu'au dernier. On parlait même d'un trafic de billets d'admission qui se déroulait de façon fébrile et quelque peu effrontée à moins de dix pas des portes d'entrée de la grande salle.

Cette frénésie s'expliquait par le fait qu'on voyait dans cette première journée la première occasion de rencontrer tous les principaux « acteurs » du procès, au sujet desquels on avait déjà tant épilogué.

Le premier jour, l'intérêt s'était surtout porté, outre sur l'accusé lui-même, sur le personnage du procureur d'une part, et sur celui de l'avocat de la défense de Wolfgang d'autre part. Ils constituaient, décida-t-on, une étude de contrastes, contrastes qui s'étendaient aux dimensions physiques, politiques, spirituelles même. Le représentant de l'État avait pour nom Julius Fejn. On racontait qu'il était un quart ou à moitié juif, ce qui signifiait (selon le système de classification récemment levé) que c'était un bâtard, qui avait survécu aux années de guerre avec un minimum d'inconvénients grâce à l'intervention de sa femme, elle-même fille d'un critique d'opéra respecté et, par conséquent, jouissant de relations influentes. Quoi qu'il en fût (disait-on sur divers tons allant de la surprise à une sorte de colère maussade), Fejn n'avait pas *l'air* juif ; blond, grand, doté d'une corpulence et de lourdes bajoues toutes bourgeoises, il avait un petit nez rond au milieu d'un visage charnu et rougeaud qui était, à cette exception près, remarquablement patricien. Quand il parlait, c'était d'une voix sonore et claire, quoique avec une élocution un peu paresseuse qui, dans des moments de grande excitation, confinait au zozotement. C'était dans ce zozotement que les connaisseurs en ce genre de questions (il s'en trouvait plus d'un parmi le public) voyaient quelque chose d'affecté, d'exagéré, de mauvais goût et, par conséquent, de juif, même si

la voix, bien sûr, n'avait pas la moindre trace d'une intonation yiddish et que le docteur Fejn parlait l'allemand le plus pur, consciencieusement accentué d'un soupçon de viennois.

Au docteur Fejn faisait face un homme d'un genre tout différent, silhouette courte et proprette qui paraissait avoir été amidonnée et repassée en même temps que son costume : une sorte de Robespierre des avocats de la défense, inflexible dans sa pensée comme dans ses vêtements, qui avait l'habitude de s'adresser aux témoins d'une voix sèche, monocorde et tranquille qui avait invariablement pour effet de donner l'impression qu'ils l'avaient non seulement insulté personnellement, mais qu'ils avaient aussi fait affront à l'ordre des choses (et que, au bout du compte, il s'agissait là d'une seule et même chose). Il se nommait Ratenkolb. On racontait que lui aussi avait été « victime des événements récents », car les rumeurs voulaient que son père, un socialiste, ait été mis en prison tout de suite après l'annexion, et qu'il y ait attrapé un refroidissement dont il était mort (bien qu'un an plus tard, et de nouveau libre). Le docteur Ratenkolb n'avait pas gardé sa pratique pendant les années de guerre, mais on ne s'entendait pas à savoir si c'était par choix ou parce qu'il s'était retrouvé sur une liste noire.

Quant au juge en chef, l'affaire avait d'abord été assignée à un Klemens Meutziller, redoutable tyran qui avait l'habitude d'évacuer la salle d'audience à la moindre provocation, célèbre pour sa propension à harceler tout à la fois les procureurs, les avocats de

la défense et les témoins, tous au nom du bon sens. Il était généralement entendu qu'il détestait toute forme de verbiage et de discours ampoulé, de même que les effets de manche. Mais quelques jours avant le début du procès, le juge était subitement tombé malade, et gravement. Par conséquent, l'affaire avait été confiée à l'un des juges assistants, un certain Bratschul, Alois de son prénom, une âme timide et indécise qui devait sa nomination davantage à ses relations sociales qu'à quelque brillance en matière juridique, et qui en outre souffrait d'une maladie de l'estomac qui l'amenait à se tortiller dans son fauteuil de juge avec une impatience polie. On s'attendait donc à ce que, plutôt que d'embrasser le rôle influent, que d'aucuns auraient pu décrire comme inquisiteur, que lui conférait le système juridique autrichien, il s'effacerait pour laisser le procureur et la défense dicter, dans une vaste mesure, la marche des opérations.

Anna avait appris tout cela, et beaucoup plus, par l'entremise de Sophie Coburn qui, malgré son allemand rudimentaire, semblait disposer d'un éventail de sources impressionnant de même que d'une volonté de combler les blancs grâce à une intuition audacieuse. Anna avait appris d'autres détails par elle-même. Elle n'avait d'abord pas voulu assister au procès, mais l'ennui de sa situation, de même que le fait qu'il aurait été impoli de ne pas utiliser le billet d'entrée fort convoité que Sophie s'était procuré pour elle, avaient eu raison de sa réticence. Après sa première visite, au milieu de l'après-midi de la journée d'ouverture, elle se prit à retourner au tribunal

chaque jour, jusqu'à ce que les spectateurs à ses côtés lui deviennent aussi familiers que les juges et les jurés, et qu'elle arrive à repérer de nouveaux visages et à remarquer des absences suspectes aussi bien que Sophie elle-même.

Anna en était venue à différencier trois groupes distincts parmi le public, même si ceux qui les composaient, évidemment, ne s'identifiaient pas de la sorte et s'asseyaient séparés les uns des autres dans la salle d'audience. Le premier — peut-être le plus important, quoique aussi le plus tranquille — était formé d'hommes et de femmes à l'apparence malade et abattue. Quelques-uns semblaient infirmes tandis que d'autres paraissaient avoir été victimes de violences d'une nature ou d'une autre (ce dont attestaient les cicatrices de certains); pâles, maigres, mal vêtus, ils restaient assis sur les bancs, le visage calme et impassible, les mains sur les genoux. Il y avait parmi ce groupe un certain nombre de personnes âgées. Même s'ils trahirent peu d'émotion au cours du procès, il était entendu qu'ils étaient hostiles à l'accusé et qu'ils venaient assister à sa condamnation.

Le deuxième groupe, quant à lui, était uniformément composé de jeunes hommes, dont plusieurs avaient belle apparence, le visage agréable et resplendissant de santé. Ils étaient, en tant que groupe, largement sympathiques à Wolfgang et bien accordés les uns aux autres; plusieurs d'entre eux semblaient se connaître et échangeaient des regards, parfois des poignées de main, bien que d'une façon étrangement circonspecte, voire furtive, qui tranchait avec leur humeur générale, confiante et gaie. Il ne

fallait pas grande imagination pour se les représenter vêtus de leur uniforme ; dans un cadre avantageux, ils auraient eu fière allure.

Il y avait un troisième groupe de gens, plus varié, aux sympathies moins affirmées, qui affichaient ouvertement que le procès constituait pour eux une forme de divertissement. Ces spectateurs plus désinvoltes prenaient souvent grand soin de leur toilette, et se présentaient vêtus comme pour la messe ou même l'opéra. La majorité étaient des femmes. Elles avaient tendance à arriver tôt et à s'approprier les premiers rangs. Plusieurs portaient des bijoux, et quelques-unes apportaient leur lorgnette afin de mieux étudier la scène qui s'offrait à elles. Il y avait, dans ce groupe, moult chuchotis et toussotements, de même que des requêtes occasionnelles, pas toujours formulées poliment, de bien vouloir enlever un chapeau à large bord bloquant la vue.

Ces jeunes femmes bien nanties semblaient surtout intéressées par l'accusé et portaient souvent leur attention exclusivement sur lui, même s'il était assis dos au public et ne pouvait donc être observé, au mieux, que de quart de profil. Anna pouvait bien comprendre cet intérêt. Wolfgang l'avait étonnée la première fois qu'il était apparu : beau, grand, élancé, fantasque, il avait parfois l'air de s'ennuyer ; se montrait hostile et renfrogné durant l'interrogatoire d'un témoin puis gamin et distrait pendant le témoignage du second, fouillant dans ses poches ou jouant nerveusement avec un paquet de cartes sous le petit pupitre derrière lequel il avait été placé.

Anna observa que ce dernier détail — le jeu de cartes — avait été remarqué par plus d'un juré. Il était difficile d'interpréter leur réaction : certains semblaient trouver que c'était un jeune homme frivole, donc coupable ; d'autres le considéraient avec plus de charité et paraissaient plutôt regretter de n'avoir pas aussi un jeu de cartes pour se désennuyer. Quant à leur disposition générale, les plus vieux et les moins instruits des jurés, de même que la veuve de banquier costarde qui était l'unique représentante de son sexe, semblaient pencher en faveur de Wolfgang et lui porter un intérêt presque paternel, tandis que deux ou trois des hommes plus jeunes, dont on aurait dit, de temps en temps, qu'ils auraient bien aimé eux-mêmes pouvoir se débarrasser de leur propre père si on leur en avait donné l'occasion, étaient conséquemment parmi les plus sévères membres de l'assistance et paraissaient avoir déjà condamné Wolfgang à la potence. Le soir, Anna songeait que c'était un mystère de savoir comment on arriverait à distiller quelque verdict que ce soit de ces éléments et impressions disparates.

5.

Au moment où le garçon fut appelé, un suspense neuf et sans précédent régnait dans la salle d'audience. La cause en était la suivante : plus tôt ce matin-là, une série de policiers avaient été interrogés au sujet des aveux de l'accusé. Ces aveux, qui avaient déjà fait l'objet de nombreux comptes rendus dans

les journaux, étaient généralement vus comme une preuve irréfutable de la culpabilité du jeune homme, d'autant plus que celui-ci ne s'était jamais rétracté, mais s'était borné à dire qu'« ils ne comptaient pas ».

Aussi étrange que cela puisse paraître, c'était exactement le cas. Selon les policiers ayant procédé à l'arrestation, l'accusé avait avoué verbalement dès qu'il avait été appréhendé pour s'être baladé à travers la ville les pieds nus, couverts de sang, et s'être comporté en ivrogne. Il s'était, dirent-ils, « vidé le cœur aussitôt », c'est-à-dire avant même qu'ils arrivent au poste ; avait insisté sur sa culpabilité avec une véhémence particulière et dans une « langue imagée » ; avait battu sa coulpe, pleuré, menacé de s'enlever la vie, et s'était, de façon générale, donné en spectacle. Les aveux avaient été dactylographiés « sur-le-champ » et présumément signés. Mais ce document semblait maintenant avoir été « égaré ». On n'en trouvait trace ni dans le dossier d'enquête ni au poste de police. Il en existait une copie carbone, qui se révéla ne pas porter de signature. L'impression qui en résulta fut que l'original non plus n'avait jamais été signé et que, si des aveux avaient bien été faits, ils n'avaient été qu'oraux, et qu'au moment où l'on avait présenté le document à l'accusé (la copie carbone était datée du surlendemain de l'incident), celui-ci avait refusé de le signer. C'est alors que le procureur appela Karlchen à la barre des témoins.

L'enfant fit une mauvaise première impression. Il avait l'air fluet, distrait, voire neurasthénique ; se tortillait dans son fauteuil et tendait le cou sur son

appui-tête ; ne cessait d'examiner le public comme s'il s'attendait à ce que l'un des spectateurs se lève pour venir le tirer de sa fâcheuse position, et fixait un jeune homme infirme qu'il semblait considérer avec inimitié et une certaine crainte. Si plusieurs membres de l'audience éprouvaient de la sympathie pour le garçon, ils étaient peu nombreux à voir en lui un témoin fiable. Le procureur dut avoir la même impression car, après que toutes les questions du juge eurent été accueillies avec ce qui semblait un silence obstiné, il se leva, lissa sa toge et pria le juge de l'autoriser à « tenter le coup » lui-même.

« Alors, dit-il d'une voix douce et assurée, ce n'est pas ce que tu imaginais, hein ? »

L'enfant ne répondit pas.

« Il y a plus de monde que tu croyais, je suppose. Et ces lorgnettes ! Tu dois te sentir comme un animal de foire. »

Il ne reçut toujours pas de réponse. Le procureur suivit le regard de Karlchen, en identifia l'objet.

« Est-ce que cet homme te fait peur ? demanda-t-il. Je suis sûr qu'il ne le fait pas exprès. Seulement, il a perdu un bras et une jambe. Hum, et un morceau de tronc aussi, je suppose. » (Rires dans le public.)

« Allons, on dirait bien que je l'ai fait rougir. Laissons-le un peu tranquille, si tu veux bien. Pourquoi tu ne me regarderais pas plutôt ? Je ne suis pas tellement effrayant, si ? Oui, voilà, tourne la tête vers l'avant. Peux-tu voir ces messieurs à droite ? Sur les

gradins? Non, pas les juges. Là-bas, je veux dire, sur ta droite. Ce sont les jurés, les messieurs — et la dame — à qui l'on a demandé d'en arriver à un verdict dans cette affaire. Tu les vois? Tout ce qu'ils veulent, c'est que tu leur dises ce que tu as vu le 25 juin de cette année. Rien de plus, rien de moins. Tu y arriveras, non? Bien sûr que si.

« Mais je vois bien que ce n'est pas par là qu'il faut commencer. Allons, "Karl Theodor Heinrich". C'est comme ça que le juge t'a appelé? C'est un nom de grande personne. En fait, ce sont trois noms de grande personne. Assez difficiles à prononcer, vraiment. Je suppose que ce n'est pas comme ça qu'on t'appelle à la maison? Non, n'est-ce pas? Je vois que tu secoues la tête.

« Allons, est-ce que tu ne voudrais pas dire aux jurés comment on t'appelle à la maison? »

Le gamin écouta toutes ces explications et ces interrogations avec l'air de quelqu'un qui s'étouffe avec son propre souffle. Bouche bée, il avait les oreilles rouges et brûlantes. Désespéré, il se retourna encore une fois vers le public, se secoua pour chasser la vision de l'infirme, et finit par trouver ce qu'il cherchait. Une fillette, remarquant son malaise, avait convaincu son père de la laisser grimper sur ses genoux afin d'être plus visible et, debout, cherchait maintenant à attirer l'attention du garçon. Son visage était un masque pâle exprimant la concentration la plus intense; elle avait les mains serrées en poings et dressées devant elle — non pas de façon menaçante, mais plutôt en prière, les jointures profondément

enfoncées dans ses joues. On aurait dit qu'elle pressait son petit ami de parler. Et, quelque étrange que cela puisse paraître, le gamin, après l'avoir trouvée et avoir échangé avec elle un premier regard, se calma presque immédiatement, se retourna vers le procureur et répondit à sa question.

« Karlchen, dit-il. On m'appelle Karlchen. »

Un soupir parcourut l'audience, qui exprimait un soulagement presque physique. Le procureur se redressa, prit une seconde pour faire un sourire de triomphe bon enfant aux jurés avant de se pencher à nouveau vers le garçon.

« Bien sûr. Chez moi, on m'appelait Julchen, tu sais. Pour Julius. Ça ne me plaisait pas beaucoup. » Il rit et invita le public à se joindre à lui. Une sorte d'envoûtement créé par la tension avait été rompu. « Alors, Karlchen, nous voulons parler des événements du 25 juin. Mais je vois que tu es encore un peu nerveux. Commençons par quelque chose de plus facile. Pour nous réchauffer un peu la langue, comme on dit. C'est ce que ma mère disait, que la langue était un muscle comme un autre. Par exemple, peux-tu nous dire ce que tu as mangé ce matin au petit déjeuner? »

L'enfant considéra cette demande, un peu pris de court. « Une tranche de pain sans beurre. Mais je ne l'ai pas finie. La moitié d'un œuf dur ; j'ai partagé le mien avec Franzl. Et du lait.

— Franzl? C'est ton frère, j'imagine. Est-ce qu'il a aussi mangé seulement une tranche de pain?

— Non, il en a pris deux. Et le reste de la mienne.

— Et pour te rendre jusqu'ici, as-tu pris le tram? » Mais non, le garçon n'avait pas pris le tram, il était venu à pied avec son père. Quel chemin avaient-ils emprunté? Et combien de temps leur avait-il fallu avant d'arriver? Et au palais de justice, qu'est-ce que Karlchen avait remarqué? Par exemple, à l'entrée, avaient-ils tourné à droite ou à gauche; et combien d'escaliers avaient-ils passés?

Le procureur poursuivit ce questionnement pendant quelques minutes tandis que le garçon donnait des réponses de plus en plus précises, et parfois très détaillées. Le but de l'exercice, évidemment, consistait à convaincre les jurés que Karlchen n'était pas le gamin nerveux, évasif et faible d'esprit pour lequel ils l'avaient d'abord pris, mais qu'il avait un sens de l'observation aiguisé, et qu'il faisait à ce titre un excellent témoin. L'avocat de la défense, le docteur Ratenkolb, était par conséquent assez insatisfait de ce questionnement auquel il sembla à plusieurs moments sur le point d'objecter qu'il était peu pertinent, mais Anna voyait qu'il craignait de se mettre à dos à la fois le public et le jury, qui appréciaient l'interlude. Il se contenta donc de rester assis, les sourcils froncés, sans ouvrir la bouche. Enfin, il ne put contenir davantage son irritation. Il bondit de sa chaise et s'écria que « ce petit jeu a assez duré » (bien qu'il n'ait pas réellement crié, mais parlé d'une voix précise et courroucée qui valait aussi bien qu'un cri, en moins fort). Soupirant sur sa chaise, le juge en chef opina et commanda au docteur Fejn de « bien vouloir passer à la question qui nous occupe ».

Le procureur, de toute manière, avait presque terminé la portion préliminaire de son interrogatoire. Il était maintenant arrivé à un sommaire du dernier anniversaire de Karlchen, ou plutôt à une liste détaillée des présents divers (et, il faut bien l'avouer, plutôt miteux) que le garçon avait reçus.

« Ainsi, tu as douze ans, conclut Fejn, qui n'était pas le moins troublé par les récriminations du docteur Ratenkolb, et savait fort bien que ce chiffre était erroné.

— Dix, corrigea le gamin, l'air satisfait.

— Oui, bien sûr. C'est simplement que tu te souviens si bien de tout. Sais-tu qui est Hans Gross? Non? Eh bien, je crois bien qu'il est mort maintenant. C'était le plus éminent expert en crime d'Europe. Il l'est encore — demande à n'importe quel policier! Un bon Autrichien, au fait, originaire de Graz. Tu sais ce qu'il disait des témoins? Il disait... » (À ce moment-là, il prit un livre qu'il avait déposé à l'envers sur son petit pupitre pour y retrouver le passage en question.) « Voici : "L'expérience montre que dans de nombreuses situations le témoin le plus fiable de tous est un garçon en santé de sept à dix ans d'âge, qui ne sait encore rien de l'amour et de la haine, de l'ambition et de l'hypocrisie, et qui ignore aussi les considérations de religion, de rang, etc." »

Fejn referma le livre avec un bruit sec et se fendit d'un sourire qui ne laissait aucun doute sur le fait qu'il venait de marquer un point dans le match qui

se disputait, et que le moindre petit point le rapprochait de la victoire.

Une seconde plus tard, son sourire avait disparu et, avec l'air d'un homme qui se remonte les manches pour enfin s'attaquer à la tâche qui l'attend, il se tourna de nouveau vers le garçon.

6.

Le procureur (gravement, indiquant tout ensemble au gamin et aux jurés le sérieux de ses intentions) : Venons-en au fait. Où étiez-vous, Karl Theodor Heinrich Landauer, l'après-midi du 25 juin de cette année ?

Garçon : Je jouais dans le petit parc de ***gasse.

Procureur : Le parc de ***gasse. C'est en face de la fabrique de chemises, n'est-ce pas ?

Garçon : Oui. Mais elle a été bombardée.

Procureur : C'est vrai. Étais-tu seul ?

Garçon : Oui, tout seul. Franzl était là au début, ou plutôt on était de l'autre côté de la rue, on cherchait des douilles de cartouches dans les débris. Mais il n'arrêtait pas de me taquiner, alors je suis parti en courant pour aller jouer tout seul.

Procureur : Et à quel jeu jouais-tu, tout seul ?

Garçon : Aux billes.

Procureur : Aux billes, hein. Tu les lançais ou quoi?

Garçon (secouant la tête) : Non, je jouais, c'est tout. Je séparais les couleurs. Je faisais des tas.

Procureur : Et puis?

Garçon : Un homme est arrivé et s'est assis sur le banc.

Procureur : Quelle heure était-il? Au moment où l'homme est arrivé?

Garçon : Deux heures.

Procureur (songeur, avec une sévérité exagérée) : Deux heures? Comment le sais-tu? Tu n'as pas de montre, n'est-ce pas? Non, j'imagine bien que non, tu es un peu trop jeune.

Garçon (ne se laissant pas démonter, persuadé qu'il saura se défendre) : La cloche venait de sonner.

Procureur : Quelle cloche?

Garçon : Maria Treu. Elle sonne à toutes les heures.

Procureur : Tu es certain?

Garçon : Oui.

Procureur : Comment peux-tu en être sûr? Ça aurait pu être une autre église. Un glas pour annoncer des funérailles, peut-être. Ou les cloches d'un mariage.

Garçon : Il n'y a pas d'autre église dans les environs. À part Saint-Francis. Mais Saint-Francis a été bombardée. Et puis, elles n'ont pas le même son.

Procureur (hochant la tête, comme s'il s'était laissé convaincre malgré lui par des preuves irréfutables) : Très bien, alors, il était deux heures. Alors un homme arrive, il s'assied. Quelle allure a-t-il ?

Garçon : Quelle quoi ?

Procureur : De quoi est-ce qu'il a l'air ? Est-ce que c'est un commis de bureau qui est sorti quelques minutes pour lire le journal ? Un ivrogne ? Un cavalier avec un chapeau haut de forme ?

Garçon (réfléchissant) : Il était fatigué. Il a piqué du nez. (Ricanements dans le public.) Et il ne portait pas de chaussures.

Procureur : À quelle distance étais-tu quand il a, comme tu le dis, piqué du nez ? À dix pas ? Quinze ? (Il sort de derrière le banc du procureur et s'éloigne du garçon, faisant dix pas dans l'allée.)

Garçon : Pas si loin.

Procureur : À quelle distance, alors ? Dis-moi quand arrêter. (Il s'approche à nouveau, d'un pas lent, formel, presque un pas de marche militaire. Le garçon ne l'arrête pas avant qu'il soit à trois pas de sa chaise.)

Procureur (faisant semblant de siffler sans produire un son) : Si proche, alors. Et toi ? Tu as marché vers lui ?

Garçon (hochant la tête, se mordant la lèvre):
Oui.

Procureur: Pourquoi? Tu ne le connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Pourquoi t'approcher de lui?

Garçon (levant les yeux vers lui, suspicieux, comme s'il flairait un bris de confiance): Il ne portait pas de chaussures.

Procureur: Allons donc. Tu avais sûrement déjà vu un homme sans chaussures.

Garçon (après une pause): Il y en avait beaucoup, avant. (D'un geste de la main, il indique le passé.) Plus tellement maintenant. (Nouvelle pause.) Seulement, il avait les pieds en sang.

Procureur (doucement, comme pour ne pas briser le rythme du garçon ou l'envoûtement que sa petite voix avait commencé à faire planer sur la salle d'audience): Alors, qu'est-ce que tu as dit?

Garçon: Je lui ai demandé: « Est-ce que ça fait mal? »

Procureur: Et?

Garçon: Il n'a pas répondu. Alors je l'ai laissé tranquille. Mais ensuite il est venu me voir, m'a demandé de m'asseoir près de lui.

Procureur: Et tu l'as fait? C'était courageux.

Garçon (le rouge lui montant aux joues): J'étais curieux.

Procureur : Qu'est-ce qu'il a fait à ce moment-là ?

Garçon : Il s'est mis à chuchoter, mais assez fort, juste dans mon oreille. « Tu ferais mieux de te rappeler cela, qu'il a dit, ils vont vouloir l'entendre. La police. » Et puis il a souri. (Il mime le sourire inégal, fuyant, les lèvres minces. Peut-être, à ce moment-là, a-t-il aussi peur que l'homme qu'il décrit.)

Procureur : Et puis qu'est-ce qu'il a dit ?

Garçon : « J'ai buté mon paternel. » Rien que ça. Il l'a dit deux fois. Et puis il a levé le sourcil.

Procureur : Et que penses-tu qu'il voulait dire par là ?

Garçon (sans hésitation) : Qu'il avait tué son papa.

Un murmure parcourt la salle d'audience. Quelqu'un tousse, et l'on entend une voix de femme, basse mais perçante : « Bien sûr qu'il l'a tué. »

7.

Le docteur Fejn se détourna du garçon, tête baissée, comme s'il était en profonde réflexion. Il y eut un moment de grande tension dramatique. Le drame devait suivre son cours. Nul dans l'audience ne souhaitait en hâter le déroulement.

« Est-ce qu'il est ici ? demanda-t-il doucement, mais il ne reçut pas de réponse immédiate.

« Lève-toi, regarde autour de toi. Vois-tu l'homme qui t'a parlé sur le banc de parc le 25 juin et qui t'a dit qu'il avait tué son propre père? »

Timidement, avec hésitation, le garçon se leva de sa chaise et se retourna. On aurait dit que Karlchen n'avait pas remarqué l'accusé jusque-là, même si celui-ci était assis à moins de quatre pas du gamin, bien que sur le côté et à angle droit, face au procureur plutôt qu'au témoin. Wolfgang était assis, tête baissée, trop grand pour sa chaise avec son petit pupitre, comme replié dessous. Il ne dévisagea pas le garçon tout de suite. Ce n'est qu'après quelques instants, en sentant son regard sur lui, qu'il leva les yeux sans bouger la tête et le regarda, non pas de façon le moins du monde inamicale mais, au contraire, presque gaiement, comme avec un clin d'œil. Le gamin eut suffisamment le sens du spectacle qu'appelait l'occasion pour étendre une main et pointer du doigt.

« C'est lui, dit-il à voix basse.

— Tu en es certain.

— Oui.

— Combien de billes avais-tu, ce jour-là, dans le parc? Tu as dit que tu faisais des tas. Tu dois bien les avoir comptées.

— Quarante-trois. Vingt et une rouges, dix-huit bleues et quatre vertes.

— Et combien en as-tu maintenant?

— Quarante et une.

— Tu en as perdu deux ?

— J'en ai eu trois nouvelles, et j'en ai donné cinq à quelqu'un.

— Ce doit être quelqu'un de très spécial. »

Le garçon leva le menton, ses yeux trouvèrent la petite fille qui l'avait incité à parler. Le docteur Fejn suivit son regard et s'assura que les jurés faisaient de même.

« Je vois. La poursuite n'a rien à ajouter. »

8.

On donna la parole à l'avocat de la défense. Il se leva, prit le temps de lisser ses vêtements puis fit un drôle de petit mouvement par lequel il roula des talons aux orteils, comme s'il étirait ses pieds et ses mollets. Il était difficile de dire si ce mouvement était calculé ou s'il était le fruit de l'habitude, mais il eut pour conséquence de détourner l'attention des événements qui venaient de se produire pour la concentrer sur ce petit homme affecté. Avec la permission du juge en chef, le docteur Ratenkolb sortit lui aussi de derrière son pupitre et fit quelques pas vers le garçon. Pendant une minute entière, ou plus, il resta debout à jauger l'enfant non sans quelque condescendance, il faut l'avouer, et avec une aversion évidente, comme s'il étudiait une tache sur le mur.

« J'ai buté mon paternel », finit-il par répéter d'une voix plate et pédante qui faisait ressortir l'absurdité théâtrale de la phrase. Je suppose que tu vas souvent au cinéma. »

Le garçon ne réagit pas, resta assis, yeux écarquillés, le regard levé vers l'avocat. Il devait s'être rendu compte qu'il se trouvait face à un adversaire et était maintenant soumis à une attaque directe. Mais il n'y avait rien dans son jeune arsenal qui pût contribuer à sa défense.

« Quel temps faisait-il ? » demanda le docteur Ratenkolb en s'éloignant de son témoin, comme s'il s'adressait au jury.

Le garçon resta bouche bée. Sa peur de tout à l'heure semblait avoir de nouveau fondu sur lui.

« Allons. Il y avait du soleil, peut-être ? Il faisait chaud ? »

Le garçon hocha la tête, puis se rendit compte que l'homme ne pouvait le voir. Il voulut répondre, chuchota un « oui » mouillé de salive, tourna les yeux en direction de Trudi pour trouver de l'aide.

« Oui ? Alors comment se fait-il que l'institut météorologique ait enregistré des averses cet après-midi-là et à deux heures précisément ? Tu as dit qu'il était deux heures, n'est-ce pas ? Tu avais entendu les cloches de Maria Treu ? »

Il renifla, se retourna, foudroya le garçon du regard. Karlchen répondit d'une toute petite voix :

« La pluie est venue après. Il faisait soleil. Et puis plus tard il a plu.

— Plus tard? C'est à ce moment-là que tu as rencontré l'autre homme? Celui qui t'a dit qu'il avait tué sa femme, et puis dix foutus Américains? »

Il continua sur ce ton pendant plusieurs minutes, discréditant un à un tous les éléments qui avaient fait l'objet du témoignage du garçon. Le public et les jurés ne goûtaient guère l'attitude méprisante de l'avocat, mais ses paroles semaient tout de même le doute là où régnait plus tôt la certitude, et les affirmations du gamin apparaissaient sous un nouveau jour, incertaines, hésitantes, altérées par l'imagination. Aussitôt que le garçon eût été remercié, on ajourna la séance.

Deux

1.

Anna quitta le palais de justice par une porte latérale et traversa immédiatement la rue pour éviter la masse de spectateurs qui s'étaient rassemblés sur le pavé, où ils restaient à fumer et à échanger des impressions. Le procès ne reprendrait pas avant deux heures. Sophie avait refusé l'invitation à déjeuner d'Anna : la journaliste avait prétexté avoir des notes à dactylographier. Anna avait le temps de rentrer chez elle, mais se sentit attirée par un des cafés voisins, tout près de l'hôpital de la ville. Elle choisit une table à côté de la fenêtre et n'avait pas encore commandé quand elle aperçut la silhouette replète de Frisch, le détective myope, qui marchait dehors, traînant sa fille à sa remorque. Anna, qui les avait remarqués au procès, se prit à taper de la jointure sur la fenêtre pour les inviter à entrer. Frisch leva le regard, ses yeux pâles exprimaient l'étonnement dans leurs cadres aux verres épais. Sa fille lui parla, manifestement mécontente de l'invitation, et le tira par la manche. Un deuxième laïus eut pour effet de raffermir la résistance de Frisch face à sa fille qui le pressait. Il entra dans le café. Inversant les rôles habituellement

dévolus aux hommes et aux femmes, Anna se leva pour lui serrer la main.

« Comment allez-vous, détective ? Je vous en prie, venez vous joindre à moi. » Elle indiqua du doigt les chaises de l'autre côté de la table. Le détective hésita, oublia de lui rendre sa main ; ses doigts étaient moites dans la paume d'Anna.

« Nous sommes entrés simplement pour vous dire bonjour. Je vous présente Gertrude. Trudi, Frau Anna Beer. »

C'était rassurant d'entendre sa voix, ce ronronnement lent et pédant, imperturbable malgré la main moite.

« Je ne savais pas que vous étiez restée en ville. Est-ce que votre mari... »

Elle secoua la tête, sourit coquettement par habitude, puis se mordit la lèvre comme pour s'en punir. « Il n'y a pas de nouvelles. Ni de Neumann — le Tchèque, vous vous rappelez, l'ivrogne. J'ai fait appel aux autorités soviétiques pour obtenir de l'information. Frau Coburn a un ami dans les cercles diplomatiques. Tout cela est sans espoir. Il y avait une autre piste, un vagabond dont m'a parlé une fille, elle croyait que c'était... Mais lui aussi semble avoir disparu. Si je n'ai pas de nouvelles au cours du prochain mois, je m'en irai... »

Elle haussa les épaules, retira sa main de sa poigne, fit un geste pour indiquer Dieu sait où ; à Paris, supposait-elle, qu'elle semblait situer juste derrière

l'entrée de l'hôpital. À sa manière pédante, Frisch suivit le geste, regarda la rangée de vieux immeubles trapus avec leur peinture jaune écaillée.

« Mon mari travaillait juste là, vous savez. On se retrouvait ici, dans ce café, pour déjeuner. Il aimait bien le hareng mariné. Imaginez, vivre avec un homme qui sentait l'oignon cru la moitié du temps. »

Elle s'interrompit, décela la fausseté dans son histoire, se rappela qu'Anton avait l'habitude de se brosser les dents quand il rentrait du travail. Il avait été tout sauf négligent sur les questions d'hygiène.

« Mais nous sommes ridicules, à rester debout comme ça. S'il vous plaît, Herr Frisch, asseyez-vous. Je vous en prie. »

Tandis que le détective était encore en train d'atermoyer, regardant sa fille comme pour lui demander sa permission, Robert Seidel passa devant le café. Il marchait sans regarder, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, tout en se mordant la joue. Anna avait passé des heures à l'observer durant le procès, mais n'avait réussi que rarement à croiser son regard. Il s'asseyait tous les jours à l'avant de la salle, comme une île en lui-même, unique représentant de la famille de l'accusé. De près, elle remarqua qu'il avait laissé pousser ses cheveux et que son visage s'était rempli. Ça lui allait plutôt bien.

Comme alerté par un sixième sens, Robert leva les yeux et les vit regroupés autour de la table ; la reconnut, s'empourpra et pressa le pas. Sa démarche avait un rythme curieux, ses épaules se déplaçaient en

contrepoint de ses jambes. Frisch le suivit du regard, un soupçon de curiosité dans ses yeux trop grands, et se décida enfin à s'asseoir, tirant sa fille sur la chaise près de lui.

« Vous connaissez le frère de l'accusé, Frau Beer ? Je vous ai remarquée dans la salle d'audience, et je me suis demandé quel intérêt vous... »

— Nous nous sommes rencontrés dans le train, dit-elle en souriant. Et on dirait bien que votre fille est amie avec le témoin vedette du jour. » Elle se tourna vers l'enfant. « Il avait l'air d'avoir un petit faible pour vous, mon cœur. »

Plutôt que de lui rendre son sourire, la fillette fit la moue. Il était difficile de déterminer la cause de son hostilité. Anna reporta son attention vers le père.

« Dans tous les cas, ça aide à passer le temps. Le procès, je veux dire. »

Le serveur vint prendre leur commande. Cédant aux instances d'Anna, le détective accepta de boire un café. Sa fille refusa son offre répétée de prendre « une glace ». Quant à elle, Anna commanda le hareng qui venait de faire l'objet de son récit mythologisé ; ne le mangea pas mais passa un quart d'heure à planter une fourchette dans sa chair froide et à pousser tout l'oignon d'un côté de l'assiette. Frisch finit le café en deux gorgées lentes et polies, puis il l'étudia en ignorant le regard de sa fille. Après un instant d'hésitation, il envoya la fillette jouer dehors.

« Tu viens me rejoindre tout de suite, dit Trudi d'un ton qui relevait davantage de l'ordre que de la question. Dans deux minutes. » Elle hocha la tête et sortit en courant.

Anna se fatigua de faire rouler les câpres. Elle repoussa l'assiette, alluma une cigarette. « Vous voulez dire quelque chose ? » demanda-t-elle.

Il hocha la tête mais ne parla pas tout de suite, ses mains posées côte à côte sur la table. « Nous n'avons jamais fait de suivi pour le sang. Dans votre appartement, je veux dire. Vous avez dit qu'il y avait une tache de sang. Vous avez dit que vous l'aviez lavée. »

Encore une fois, il lui fallut plusieurs secondes avant de parler. Elle se demanda s'il rassemblait ses idées ou si c'était une méthode d'interrogatoire depuis longtemps devenue habitude. Le serveur s'approcha et se retira aussitôt, sentant que leur humeur avait changé.

« J'ai enquêté sur une affaire il y a quelques mois. Un homme trouvé mort dans son appartement. Empoisonné, à ce qu'on a révélé. Un prisonnier de guerre ; il n'y avait guère plus de six semaines qu'il était rentré. Sa femme était très jolie. Une femme intelligente, fière et animée, avec un sourire magnifique. Elle n'a jamais avoué. »

Elle rit, de la fumée s'échappa de sa bouche et de ses narines. « Vous me soupçonnez, alors ? »

Il chassa l'idée d'un geste de la main. « Bien sûr que non. » On aurait dit qu'elle n'avait pas compris

ce qu'il cherchait à montrer par sa petite histoire. « Est-ce que ça va aller, toute seule ? lui demanda-t-il doucement. Jusqu'au retour de votre mari, je veux dire. »

Elle le regarda et se demanda quand on l'avait courtisée avec autant de gentillesse. Surprenant son regard, il comprit tout de suite ; ôta ses lunettes, révélant un visage pâle et des yeux pâles et nus.

« J'ai toujours été laid », dit-il.

Touchée par son ton — calme, appliqué, sans un soupçon d'apitoiement sur lui-même —, elle se pencha en avant, prit la main de l'homme et planta un baiser sur son dos.

« Vous êtes bon », dit-elle. Elle ne savait pas ce qu'elle voulait dire par là. Il avait une odeur étonnamment agréable, un mélange de lotion après-rasage et de sueur séchée.

Quand elle se recala dans sa chaise, la fillette était là, et se précipitait vers la table.

« Il faut qu'on parte, dit-elle. Karlchen va nous attendre.

— Oui, bien sûr. »

Frisch se leva.

« Vous ne retournez pas au procès, détective ? D'après ce que j'ai entendu dire, cet après-midi risque d'être plutôt intéressant. C'est du moins ce que pense Frau Coburn. »

Il secoua la tête, lui tendit la main quand ils se séparèrent.

«Tenez-moi au courant quand vous avez des nouvelles de votre mari», dit-il.

Anna songea que c'était gentil de sa part de n'avoir pas plutôt dit «si».

2.

Quand le procès reprit au début de cet après-midi-là, la cour passa la première heure à interroger une série de témoins qui avaient tous vu Wolfgang le jour de la chute de son père. Ils ne pouvaient pas faire grand-chose d'autre que de confirmer que l'accusé s'était trouvé à tel ou tel endroit à tel moment ; qu'il était confus, qu'il titubait et y allait de longues tirades enflammées ; et qu'il ne portait pas de chaussures. Dans l'ensemble, ces témoins ajoutèrent de la crédibilité au témoignage de Karlchen, bien que l'avocat de la défense, Ratenkolb, fût parvenu à faire affirmer obstinément à l'un d'eux, l'apprenti d'un tapissier, qu'il avait vu Wolfgang à «deux heures précises» à quelque trois kilomètres du petit parc que Karlchen avait indiqué. En outre, tous les témoins admirèrent sans hésitation que l'état physique et mental de l'accusé était celui d'un homme ivre. De fait, au moment où ils l'avaient vu, ils étaient persuadés que Wolfgang n'avait rien — si ce n'est qu'il était «soûl comme une barrique», comme l'expliqua le tapissier —, et ce n'est qu'en lisant la couverture du meurtre dans les

journaux qu'ils avaient changé d'avis. À trois heures moins le quart, donc, la preuve tout entière semblait reposer sur le témoignage livré par un gamin nerveux qui aurait pu n'avoir entendu rien d'autre que les élucubrations avinées d'un soûlaud sur son père opprimant et, en vérité, plutôt mesquin.

À ce stade, le procès arriva à la croisée des chemins. La question que tout le monde se posait consistait à savoir si le juge accepterait d'entendre des témoins sans lien direct avec l'événement afin non seulement d'établir, pour citer le procureur, que les actions de l'accusé s'inscrivaient « dans un historique de violence », mais d'« identifier sans équivoque que le meurtre portait sa marque ». L'avocat de la défense avait plaidé que, puisque l'accusé n'avait qu'« un seul père », aucun geste passé, violent ou non, ne pouvait permettre d'éclaircir ce qui était, sauf erreur, une accusation de parricide. Il s'était élevé avec véhémence contre un « procès d'intention », indigne d'un État civilisé qui, s'il pouvait se permettre de le mentionner, ne s'était soustrait que depuis peu au « joug de la tyrannie ». (La phrase provoqua quelques discussions : voulait-on signifier, par exemple, que la tyrannie n'avait jamais été autre chose qu'un aspect superficiel du paysage politique autrichien ?)

Quoi qu'il en soit, le bruit s'était répandu parmi le public (Dieu sait comment ; Anna apprit plus tard que cela n'avait aucune assise juridique) que la question avait été débattue non seulement dans la salle d'audience — où elle occupa quelques minutes — mais plus chaudement et plus exhaustivement « derrière des portes closes », et que le comité de juges

avait décidé de surseoir à son jugement final sur le sujet jusqu'à ce que le premier de ces témoins ait été appelé à la barre.

Le moment était maintenant venu. Si le juge en chef refusait d'appeler le témoin suivant, la preuve de la poursuite était pratiquement complète. Si au contraire on entendait le témoin, non seulement la preuve n'était pas complète, mais le procès risquait de se transformer en une affaire bien différente, car il était entendu que les témoins que la poursuite souhaitait appeler étaient des hommes et des femmes que l'accusé avait rencontrés, et même interrogés, lorsqu'il était officier de la SS dans la police d'État secrète et qu'il s'agissait, à défaut d'un meilleur terme, de ses « victimes », c'est-à-dire une série de Juifs, de gitans, de socialistes et d'antisociaux qu'il avait maltraités en tant que représentant de ce qui était alors la loi. L'importance du moment se faisait sentir encore plus intensément parce que, à la surprise générale, aucune accusation n'avait été portée contre Wolfgang à la suite de sa conduite durant les années de guerre, ni par le procureur criminel ni par le représentant des tribunaux populaires qui avaient été mis sur pied précisément à cette fin. Il n'y aurait pas d'autre procès.

C'est pourquoi le silence se fit dans la salle d'audience lorsque le procureur annonça qu'il souhaitait appeler le prochain témoin à la barre. Tous les yeux se tournèrent vers le juge en chef. Le docteur Ratenkolb s'objecta encore une fois à la proposition dans les termes les plus stricts, mais ses commentaires furent brefs et de pure forme ; il ne s'agissait pas, à

ce stade-ci, de présenter des arguments. Le juge balaya la salle des yeux et hésita. Il avait l'air d'un homme qui a pris une décision, mais qui se retrouve maintenant à tergiverser. Il ouvrit la bouche, la referma ; tourna les yeux vers les représentants de la presse, nationale et étrangère, à qui l'on avait assigné une rangée, puis vers le public dans son ensemble ; le visage rougeaud et patricien du procureur qui, à ce moment précis, soufflait dans le silence cette injonction typiquement juive : « Fais un *mensch* de toi. » Un murmure parcourut l'audience, exprimant à moitié l'indignation (car n'était-il pas de fort mauvais goût, de la part du procureur, de rappeler à tout un chacun, précisément à ce moment, le fait que lui-même était juif, et qu'il planait — quoique indirectement — sur le procès entier une « dimension juive », qui pouvait se résumer à ces deux lettres, SS), et à moitié l'expectative, puisque ceux qui, dans le public, s'étaient eux-mêmes heurtés à des matraques, à des poings et à des balles fondaient leurs espoirs sur ce « Fais un *mensch* de toi. »

Pendant dix ou vingt secondes, le juge garda le silence, puis il déglutit, baissa les yeux vers ses papiers et ordonna d'un ton bourru au procureur de « procéder ». S'il « éprouvait un ressentiment tranquille à l'endroit de ce Juif bien nourri qui cherchait sans vergogne à faire étalage de la honte de l'Autriche », comme l'écrivit plus tard Sophie Coburn dans un article qu'elle vendit au *Globe and Mail* de Toronto, et ne le fit que parce qu'il sentait « les yeux du monde posés sur lui », Anna n'avait pas de moyen de le savoir. Ce doit être agréable, songea-t-elle, d'avoir

ainsi accès directement à l'âme d'un autre être humain. Pour l'essentiel, elle avait plutôt tendance à penser qu'il s'agissait d'une sorte de supercherie.

Immédiatement, une grande hâte sembla s'emparer de la salle d'audience. L'attitude du juge laissait clairement voir qu'il souhaitait en finir au plus vite avec cette phase du procès. Il n'accorda plus d'ajournements et ne s'avisa plus d'interroger lui-même le témoin que sommairement, hâtant le procureur chaque fois que c'était possible.

Ce qui aurait pu être un processus s'étirant sur une journée ou deux devint ainsi un spectacle hautement condensé qui se poursuivit jusqu'en début de soirée. Les témoins furent appelés l'un après l'autre, pressés de raconter leur arrestation, les conditions de vie dans la prison de la Gestapo, les passages à tabac et les humiliations. Certains y allèrent aussi de récits de violences subies dans la rue ou dans leur propre appartement. Ceux qui, parmi le public, s'étaient attendus à des histoires de torture bestiales (inspirés par les riches rumeurs qui accompagnaient depuis longtemps cet épouvantable acronyme, Gestapo, et ses sbires sanglés de cuir) furent déçus. Les hommes et les femmes qui témoignèrent avaient été giflés, roués de coups, piétinés; on les avait traités de « porcs », de « salopes » et de « bâtards », on les avait laissés geler dans des cellules nues. Wolfgang, il faut le préciser, ne semblait pas avoir été le pire de leurs geôliers. D'autres personnages émergeaient de leurs témoignages, nommés avec une insistance particulière (« Rosenheim »; « Langfuhr »; « Hein, ce monsieur »). Quoi qu'il en soit, ils brossaient un portrait peu

reluisant de l'accusé, qui apparaissait comme un jeune homme ayant mauvais caractère, qui se plaisait à faire usage de sa force physique et avait l'habitude de poser des gestes d'une cruauté consommée.

Ces témoins, incidemment, avaient des attitudes fort différentes. Certains étaient en larmes, d'autres fiers. Quelques-uns dévisageaient l'accusé avec une haine solennelle, tandis que d'autres lui souriaient avec une timidité nerveuse tout en décrivant comment il les avait attrapés « par l'oreille » pour leur frapper la tête à plusieurs reprises sur le dessus d'une table « comme s'il faisait rebondir un ballon ». La plupart semblaient mal à l'aise, voire gênés, à l'idée de rendre publiques les violences qu'ils avaient subies ou dont ils avaient été témoins, même si un ou deux paraissaient apprécier leur soudaine célébrité. Une concierge du quartier général de la Gestapo, notamment, qui témoigna avoir entendu les cris de douleur s'élevant des cellules, tout particulièrement du sous-sol de l'immeuble, prit place dans le fauteuil des témoins avec une coiffure élaborée et relata ses impressions avec tant d'enthousiasme que le procureur s'empressa de la remercier dès qu'il le put de crainte que son air fat n'influence les jurés en sa défaveur.

L'accusé, il importe de le noter, écouta avec une remarquable équanimité cette série de témoins rassemblés pour rendre compte de sa brutalité. Une fois seulement il perdit son calme, lorsque le cinquième ou sixième de ces témoins (l'ordre avait été soigneusement établi par le procureur qui, conscient de la nature répétitive des témoignages, ne craignait rien

tant que d'ennuyer la cour) relata son interrogatoire. Celui-ci avait eu lieu le 2 février 1942, «un an jour pour jour avant la capitulation de Stalingrad», comme l'expliqua l'homme avec une curieuse insistance. Il se nommait Klein; c'était un homme à la fine ossature, qui avait une épaisse chevelure blanche et des lunettes en écaille. Klein était vêtu très proprement, mais son veston avait été repris à plusieurs endroits et l'on voyait dans le verre de ses lunettes une mince fêlure par-dessus ses petits yeux animés et quelque peu humides. Bref, c'était l'exemple d'un homme de bien qui vit des temps difficiles. En outre, comme le fit remarquer le procureur en passant, il avait le même âge que la victime présumée de l'accusé, ce qui ne nuisait pas. D'une voix rapide et douce, Klein raconta son arrestation, son emprisonnement dans une cellule «aussi petite qu'un cercueil» et l'humiliation d'une fouille à nu.

«J'ai été interrogé le lendemain à huit heures et demie, termina-t-il, puis il regarda le procureur pour lui demander la permission de continuer.

— Pouvez-vous dire à la cour qui assistait à cet interrogatoire?

— *Kriminalassistent Seidel*. L'accusé.» Il se tourna et montra Wolfgang du doigt. «Et un officier plus vieux du nom de Pfalhuhn.

— Ils se sont présentés par leur nom?

— Et pourquoi ils ne l'auraient pas fait? demanda doucement le témoin. Ils étaient nos maîtres.

— Quel était le but de l'interrogatoire ?

— Ils voulaient que je signe des aveux. J'avais été dénoncé pour "sabotage de l'effort de guerre". J'avais fait des commentaires selon lesquels nous allions perdre la guerre.

— À quel moment ? Vos commentaires, je veux dire.

— En novembre 1941. Ils m'ont montré la déclaration. Le nom de celui qui m'accusait avait été noirci.

— En novembre 1941. C'était perspicace de votre part. Avez-vous signé les aveux ?

— J'ai refusé.

— Même si l'accusation était exacte ?

— J'avais prédit que nous allions perdre la guerre. Je n'avais pas saboté l'effort de guerre.

— En effet. Que s'est-il passé à ce moment-là ? Avez-vous été malmené ? »

Le témoin eut un petit haussement d'épaules, pour signifier l'absurdité de la question.

« Ils m'ont traité de traître. J'ai été giflé plusieurs fois.

— Par l'accusé ?

— Non, par Pfallhuhn. Il avait de grosses mains gonflées et des bagues très tranchantes.

— Vous avez été insulté et battu. C'est tout ?

— Non. Comme je continuais à refuser, les deux hommes se sont parlé en chuchotant, et puis l'officier plus vieux a quitté la pièce. Aussitôt qu'il a été parti, le *Kriminalassistent Seidel* m'a demandé de me lever de ma chaise et d'aller à la fenêtre.

— Il vous y a traîné ?

— Pas du tout. Il s'est levé, s'y est rendu, l'a ouverte, et puis il m'a demandé de venir le rejoindre.

— Qu'avez-vous fait ? » De nouveau, un haussement d'épaules minuscule. « Je n'avais pas le choix. Je suis allé le retrouver.

— Vous aviez peur, sans doute.

— Je ne savais pas ce qu'il manigançait. Je me disais qu'il voulait me montrer quelque chose. Je craignais qu'ils aient arrêté ma femme et je l'imaginai, debout dans la cour.

— Était-elle là ?

— Non. Il n'y avait pas de cour. Juste un puits d'aération. On pouvait à peine voir le ciel.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— L'accusé m'a dit de me pencher à l'extérieur. Il a dit : « Allez-y, regardez, tout près du sol. »

— Vous l'avez fait, évidemment.

— J'ai hésité. Une seconde plus tard, il m'avait attrapé par la veste et balancé par-dessus l'appui de la fenêtre. J'en ai eu le souffle coupé. Mes jambes battaient l'air, j'ai frappé le radiateur sous la fenêtre. Je me suis tailladé les deux genoux.

— Et l'accusé ?

— Il me tenait par le col de ma veste. » Klein le saisit lui-même et, assis dans le fauteuil des témoins, tira sa veste par-dessus ses oreilles. « Je sentais les boutons qui tiraient sur ma poitrine. Le fond du puits d'aération se trouvait dix mètres plus bas. Il y avait une flaque gelée sur le sol, et des déchets. Il n'arrêtait pas de me crier après, juste dans l'oreille. "Sale-té", qu'il répétait sans cesse, ce mot-là seulement, et je n'arrivais toujours pas à respirer.

— Et puis ?

— Il m'a tiré à l'intérieur. M'a ramené à la chaise. Il avait jeté son bras autour de mon épaule et il m'a regardé tandis que je signalais, en m'ébouriffant les cheveux. De tout ce qu'il a fait... » Il s'interrompt, à bout de souffle, fit mine de s'ébouriffer lui-même les cheveux, puis les lissa plutôt, soudainement gêné. « ... cette fausse camaraderie, poursuivit-il tandis que des larmes s'accumulaient derrière ses lunettes fêlées. J'en rêve quelquefois et je... » Il s'étrangla et se tut.

À cet instant, avant que Klein ait pu finir son témoignage, Wolfgang sauta en bas de sa chaise, manquant de renverser le petit pupitre devant lui, et fit deux pas en direction du témoin. Son visage était livide, et de sa main droite il broyait le jeu de cartes

avec lequel il avait joué plus tôt. On n'aurait pu dire s'il s'apprêtait à frapper l'homme ou à lui demander pardon. Quoi qu'il en soit, le témoin s'était lui aussi levé de son fauteuil et se tenait menton levé, comme en une invitation à le frapper. Avant que l'un ou l'autre ait pu prononcer un mot, Ratenkolb émit un sifflement aigu, semblable à un claquement de fouet, immédiatement suivi de l'injonction, beaucoup plus douce, de « Bien vouloir vous rasseoir, Herr Seidel. Il revient à votre avocat de mener le contre-interrogatoire ». Ces paroles occasionnèrent des vagues dans l'audience, qui s'apparentaient à des rires. Elles stoppèrent Wolfgang tout net.

Même à ce moment-là, on ne pouvait dire ce qu'il s'apprêtait à faire : pendant trois, quatre secondes, Wolfgang resta où il était, à mi-chemin entre sa chaise et celle du témoin. Après, quelques-uns jurèrent l'avoir vu trembler de tension. Et puis il se retourna brusquement et revint à sa place. Pendant le court moment où il marcha jusqu'à sa chaise, il courut sur son visage un sourire curieux et un peu arrogant qui, il faut le dire, fit une piètre impression, en particulier sur les dames de la bonne société qui, jusque-là, prenaient le parti de ce jeune « hussard ».

« Une dernière question, Herr Klein, cria le procureur dans le tapage de la salle d'audience. Quand vous avez lu que le père de Herr Seidel était tombé par la fenêtre, avez-vous eu quelque doute quant au fait qu'il y avait été poussé par son fils ? »

La réponse du témoin se perdit sous la voix de Ratenkolb qui s'écriait : « Objection ! » C'était inutile.

La cause de Wolfgang était pour ainsi dire entendue.

3.

Robert se hâta de sortir de la salle d'audience aussitôt que le dernier témoin de la journée eut été remercié, jouant du coude pour passer devant les spectateurs assis près de lui. Il fut l'un des premiers à quitter le grand hall, dont la splendeur de marbre ne dépassait pas une porte en arche après laquelle il se retrouva éjecté dans un petit corridor crasseux au sol couvert de carreaux brisés.

Poldi n'attendait pas de l'autre côté de la porte comme ils en avaient convenu, mais à une dizaine de pas sur la gauche, au sommet d'une courte volée de marches, dissimulée dans les ombres du mur. Elle portait une robe neuve, c'est-à-dire une robe appartenant à la mère de Robert, que ce dernier avait subtilisée dans sa garde-robe et que Poldi avait retouchée — gauchement, il faut l'avouer —, et qui épousait maintenant de façon disgracieuse son abdomen et sa poitrine. Elle avait les yeux au sol, comme si elle comptait les carreaux. Robert courut à elle et lui prit le bras.

« Te voilà ! Pendant une seconde, j'ai cru que tu étais partie. La séance s'est terminée plus tard que prévu. Mais viens, il faut qu'on se dépêche. Je ne sais pas s'ils vont nous attendre. »

Poldi ne vint pas tout de suite ; elle continua à fixer le carrelage, une note d'entêtement dans la voix. « Y vont attendre. Ils ont pas le choix, hein ? J'veux dire, il est pas encore là non plus. Et puis, t'es copain avec le gardien.

— C'est l'assistant du juge qui m'inquiète. Il faut qu'il soit présent — sinon, ils ne nous laisseront pas le voir. Il fait déjà une exception, tu sais. Les heures de visite sont finies depuis longtemps.

— Eh bien, allons-y. Mais ne cours pas. Je suis dans une certaine condition. »

Ils se mirent en route. Robert semblait impuissant à la convaincre qu'ils devaient faire vite et dut la tirer par le coude comme une enfant rétive. Ils n'eurent pas long à faire : la prison se trouvait dans l'édifice qui abritait le tribunal criminel. Ils pressèrent le pas dans des corridors sur la longueur d'un pâté de maisons. Comme ils approchaient de l'entrée de la prison, Poldi s'arrêta brusquement et se libéra de la poigne de Robert.

« Je suis pas prête, se plaignit-elle en se touchant les tempes d'un geste curieusement affecté, telle Bette Davis souffrant du *petit mal**. Faut que je sois à mon meilleur. Sinon, à quoi ça sert de faire une visite, hein, mon canard ? »

Elle se sourit dans son miroir de poche, lécha une tache de rouge à lèvres sur une dent.

C'était la première visite de Poldi à la prison. Depuis l'arrestation de Wolfgang, elle avait refusé

tout contact avec lui, prétextant d'abord qu'elle était trop malade pour quitter la maison (elle souffrait effectivement de nausées quasi constantes et on pouvait l'entendre vomir non seulement le matin mais à presque toute heure du jour et de la nuit), pour ensuite affirmer qu'elle ferait «une mauvaise impression sur les gardiens» et qu'ils «allaient conspirer contre lui». (Elle était imperméable aux arguments de Robert qui tentait de faire valoir que les gardiens n'avaient rien à voir avec l'issue du procès.) Wolfgang, pour sa part, semblait indécis quant à savoir s'il voulait ou non voir sa femme. De temps en temps, il demandait de ses nouvelles, pressait Robert de lui faire part des détails de sa grossesse, posait des questions de nature physique si intimes que son demi-frère en rougissait. Et puis des jours entiers passaient sans qu'il manifeste le moindre intérêt pour son épouse, et il rejetait toute suggestion qu'elle puisse venir le visiter, souvent dans des termes grossièrement insultants pour Poldi.

Robert était venu voir son demi-frère trois ou quatre fois par semaine depuis leur première rencontre trois mois plus tôt et, pendant ce temps, il avait appris à connaître l'étonnante variété de ses humeurs. Souvent, au cours des premières minutes de ces visites, Wolfgang apparaissait à Robert comme un homme changé, c'est-à-dire réfléchi, repentant, engagé dans un scrupuleux examen de son passé. Mais inévitablement, une humeur railleuse et méprisante s'emparait de lui avant la fin de la visite, et le plus souvent celle-ci se concluait sur une note caustique, voire amère.

Une partie de la frustration de ces échanges était à mettre sur le compte de l'environnement où ils avaient lieu : les règles de visite stipulaient qu'ils ne devaient pas discuter du procès, ni du crime allégué de Wolfgang. Souvent, ils se trouvaient réduits à ressassier des anecdotes d'enfance. Ce n'était pas, comme l'avait expliqué Robert à Eva, une situation « qui incitait à mettre son âme à nu ». Elle avait ri et l'avait averti de prendre garde à ce que la sienne ne se flétrisse pas au grand air. Robert, imperturbable, avait redoublé d'efforts afin de convaincre Poldi de venir rendre visite à Wolfgang. Trois jours plus tôt, elle avait enfin accepté et avait aussitôt entrepris de s'y préparer avec fébrilité. Elle venait tout juste de commencer à traîner de la patte.

En fait, ils n'avaient nul besoin de se presser. Le jeune homme qui représentait le juge lors de ces rencontres avait assisté au procès et était arrivé, à ce que l'on dit à Robert, « à peine une minute plus tôt », de même que le prisonnier, que l'on était en train de conduire à la salle des visites. Ils signèrent le registre du gardien et l'écoutèrent réciter les règlements.

« Tu as fini par la convaincre de venir, Robert », ajouta l'homme sur un ton familier, en examinant les lettres rondes et maladroites à l'aide desquelles Poldi avait tracé son nom. Il se mit à raconter quelque ragot de prison, et se ravisa en remarquant l'attitude de Poldi. « On est nerveuse ? Alors venez, c'est juste ici. »

C'était effectivement à moins de dix pas. Comme par une entente tacite, ils s'arrêtèrent une fois de plus devant la porte.

« Allez-y, Frau Seidel », l'encouragea doucement le gardien. Poldi se regarda dans son petit miroir avant d'ouvrir la porte.

4.

Wolfgang était en train de fumer. Avachi sur une chaise, il avait les deux coudes sur la table, la cigarette entre ses doigts passés dans ses cheveux. En entendant la porte, il leva le regard sans manifester d'intérêt particulier. Ses yeux trouvèrent Poldi, et l'arrêtèrent ; l'étudièrent de la tête aux pieds avec une grande attention et une sorte de cruauté virile. Elle subit son examen de façon un peu impudique, songea Robert, en sortant la poitrine (qui s'était remplie pendant sa grossesse) et en se laissant jauger.

« Allons, qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Wolfgang en fixant l'étoffe bouffante de ses manches. Un rideau ? »

Elle rougit mais ne répondit pas.

« Je devrais vous laisser seuls, dit Robert, qui battait déjà en retraite.

— Non, non, reste, lui enjoignit Wolfgang, les yeux toujours fixés sur sa femme. J'insiste. Ma vie

tout entière se joue devant un public par les temps qui courent. »

Du geste, il montra l'assistant du juge et le gardien, debout contre le mur à l'autre bout de la pièce, qui conversaient en chuchotant. « Tu peux aussi bien te joindre à eux. » Il tourna les yeux vers Robert. « Mais j'oubliais. Tu *veux* partir. Je te déçois horriblement. Après tout ce que tu as entendu, je veux dire. » Il pointa Poldi, un geste tranchant, brusque et accusateur. « Est-ce qu'elle était là ? »

Robert secoua la tête. « Elle ne voulait pas entrer. Et puis, il ne restait plus de billets. Elle a attendu devant la porte.

— Mais regarde-la rougir. Elle *sait*. Elle a écouté à la porte. »

Robert ne répondit pas. Tout à coup, il se rappela où elle l'avait attendu, tapie dans les ombres du mur, comme une enfant qui fait semblant d'être sage.

« Eh bien, merde. Comme ça tout le monde est au courant. »

Ni Robert ni Poldi ne firent un geste pour s'asseoir. Robert semblait très pâle dans son costume foncé.

« Allons, petit frère. Tu as quelque chose à dire ?

— Comment as-tu pu faire ça ? demanda faiblement Robert. Battrer un petit homme comme ça ?

— Quoi, celui avec les lunettes fêlées ? » Wolfgang eut un sourire tordu. « Qu'est-ce que tu paries qu'il

en a une meilleure paire chez lui? Sans la moindre fêlure. Tu peux l'imaginer devant le lavabo ce matin, en train d'essayer les deux paires. Ou peut-être qu'il a échappé les lunettes en chemin — accidentellement, bien sûr. Mais regarde, Herr Assistant-officier-de-la-cour commence à s'agiter. On ne doit pas discuter du procès.»

Il secoua la tête avec une exaspération feinte qui sembla néanmoins drainer sa colère; d'une chiquenaude, il chassa quelques centimètres de cendre incurvée et écrasa la cigarette sur le dessus de la table.

«Tu te rappelles, Robert, quand on était petits, papa nous emmenait parfois à la pêche. Il insistait pour qu'on nettoie nous-mêmes nos poissons. D'abord on les ouvre avec un couteau mince. Du cul aux branchies, pour ainsi dire. Et puis...» Wolfgang courba deux doigts, fit le geste d'arracher les entrailles, puis s'essuya la main sur sa cravate. «Je me rappelle que ça ne te plaisait pas au début. Mais après un certain temps...» Il haussa les épaules, amer, amusé. «... tu as pris le tour, petit frère. Le sang ne te dérangeait pas du tout.»

Wolfgang reporta son attention vers Poldi. Il se leva de sa chaise et avança vers elle jusqu'à ce qu'il ne reste plus que quelques pas entre eux. «Tu es sûre qu'il est de moi, hein?»

Elle hocha la tête, les yeux secs, les mains croisées sur son ventre.

« Ah, viens m'embrasser, alors. » Il l'attira à lui, l'embrassa sur les lèvres de façon goulue et énergique, et la repoussa immédiatement ; jura, fit le tour de la table, se laissa retomber sur sa chaise. « C'est le temps de partir, petite. T'as besoin de dormir si tu veux rester jolie. »

« C'est ma femme, ajouta-t-il, beaucoup trop fort, comme s'il criait au garde. Les tétons sortis, en cloque, la moitié des dents qui manquent. C'est pas ma faute, au cas où vous vous poseriez la question. » Il rougit sous le coup de sa colère revenue, découvrit ses propres dents, leva un poing pour mimer un coup de poing. « Ils racontent que je les ai traités de saletés. Et même si c'était vrai ? »

Il alluma une nouvelle cigarette, se retourna encore une fois vers Poldi, l'air chagriné. « Tu es encore là ? Arrête de me regarder avec ces yeux de vache. Tu as bien entendu : je jette des vieillards par la fenêtre. Moi, le père de ton enfant. Dors là-dessus, je te dis, et vois ce que tu en penses demain matin. »

Calmement, sans se presser, Poldi lui tourna le dos et se dirigea vers la porte. Robert voulut lui emboîter le pas, mais Wolfgang l'arrêta.

« Comment va *Mère* ? aboya-t-il dans son dos. »

— Elle va bien. Elle te fait dire bonjour.

— Ah oui ? Un message spécial, peut-être ? »

Robert secoua la tête. « Elle dit que tu es sûr d'être acquitté. Elle prie pour toi. »

Wolfgang sourit. « Elle prie? Ça veut dire qu'elle est inquiète. Dis-lui que je songe à témoigner. À me vider le cœur une fois pour toutes. Et, Robert, dis-lui que je meurs de soif ici. Elle peut me faire parvenir quelques bouteilles? Elle est riche, maintenant, non? Elle peut se permettre la dépense. On n'emporte pas son or au paradis : n'oublie pas de lui dire ça. Elle est le genre à penser qu'on peut. »

Robert sortit en courant, rattrapa Poldi, atterré par l'impression qu'il ne connaissait rien de son frère.

Trois

1.

Il raconta la scène à Eva plus tard. Ils étaient assis sur le sol de la chambre de Robert, elle avait les jambes écartées, le dos contre le cadre du lit, Robert était allongé, les fesses entre ses hanches, doucement appuyé sur sa poitrine. Ils s'asseyaient souvent de la sorte. Il est vrai qu'ainsi elle ne pouvait pas voir son visage, mais lui ne pouvait pas voir son dos. Il avait un cou charmant, mince, très droit. Elle aimait le humer : planter le nez là où le col bâillait sur la nuque et inspirer. C'était une odeur associée à la proximité de quelqu'un qui s'occupe de vous, des effluves sucrés, à peine marqués par la transpiration, évoquant l'heure du coucher d'un enfant. Y croire, c'était comme croire en Dieu, ou au père Noël. Elle leva les deux mains et croisa les doigts sur la poitrine de Robert ; le serra fort contre son doute.

Au cours des deux derniers mois, Eva et Robert avaient pris certaines habitudes dans leur relation. Ils passaient la journée chacun de son côté, échangeant à peine une parole. Robert s'affairait à jouer les messagers entre Wolfgang et le reste du monde ; Eva se

procurait les produits de première nécessité dans les marchés, dirigeait la maisonnée, évitait la mère de Robert. À la nuit tombée ils se retrouvaient, timidement, dans le couloir devant la chambre d'Eva. Il y avait entre eux peu de mots, ou plutôt peu de conversation. Robert aimait parler, révéler son esprit. Elle écoutait, y allant de réponses mesurées, par prudence et par habitude ; parce qu'elle se méfiait de ce qu'il y avait dans sa tête. Récemment, elle avait trouvé une meilleure défense contre la noirceur de ses idées.

« On dirait qu'il y a pris du plaisir, dit-elle quand Robert eut fini son compte rendu de la visite de Poldi à la prison. À jouer les méchants. Au moins elle n'a pas pleuré. Elle s'est montrée presque digne. Ou bien est-ce qu'elle s'est mise à chialer dès que vous êtes sortis ? »

Robert secoua la tête ; une torsion d'os et de tendons dans son cou. Elle sortit la langue, toucha un grain de beauté là où commençaient ses cheveux ; la retira pour écouter sa réponse.

« Je l'ai retrouvée à l'extérieur de la salle d'audience. Elle était en train d'arracher les manches de sa robe en tirant sur les coutures, mais elle avait fait les points si serrés que le tissu s'est déchiré ; un groupe de personnes la regardaient comme si elle avait perdu la raison. En me voyant, elle s'est mise en route vers l'arrêt de tram. J'ai essayé de la consoler, mais elle n'écoutait pas. Tout à coup, elle s'est retournée et m'a dit : "Il a besoin de moi." Elle l'a dit avec tellement de tendresse que ça m'a presque brisé

le cœur. J'ai dit : "Il a été immonde avec toi", mais elle m'a fait taire en posant les doigts sur ma joue. "Tu ne vois pas ? elle a dit. Il a honte." J'ai cru qu'elle voulait parler de la robe, après tout Poldi n'est pas très bonne couturière et elle n'avait pas fière allure. "On peut t'en acheter une autre", ai-je commencé à dire, mais elle a éclaté de rire. "Oh, non, ce n'est pas ça. Il a honte à cause de ce qu'il a fait. Il est gêné devant toi. Mais aussi devant moi." Le tram est arrivé ; on s'est assis face à face, et ses yeux se sont emplis de larmes. Elle répétait : "La manière dont il me regardait... Il me désire encore." »

Robert s'interrompt, visiblement ému. Oubliant son odeur, Eva sentit s'allumer en elle une étincelle de cruauté.

« Il la *désire*. Wolfgang lui lance un regard lubrique de l'autre bout de la pièce et elle pense que c'est de l'amour.

— Eh bien, c'en est peut-être. »

Il se retourna pour voir le visage d'Eva, les joues à la hauteur de ses lèvres.

« Quoi qu'il en soit, elle ne le laisse pas tomber. Elle veut que je la raccompagne demain, "pour qu'il puisse encore me crier après". Quand on est rentrés à la maison, elle a gravi l'escalier comme une reine. »

Eva renifla ; un souffle chaud dans les méandres de son oreille. « Tu vas le faire, bien sûr. Tu vas la raccompagner et le regarder l'insulter encore une fois. Parce que dans ton cœur tu lui avais déjà

pardonné dès que tu as eu quitté sa cellule. Il n'a pas fallu dix pas. » Elle s'interrompit, hésitant entre la tendresse et la colère. « Le truc, c'est que tu crois qu'il se repent. Il l'exprime mal, bien sûr, mais il se repent. Et tu sais quoi, il le croit probablement lui-même. Qu'il est... quel est ce mot que tu aimes tant ? “Resuscité” ; prêt à reconnaître la “tache sur son âme”. Mais elle ne le dérangeait pas, cette tache, quand lui seul savait, lui et ses victimes, et ceux qui lui payaient ses gages. Même la semaine dernière il ne s'est pas soucié une seule fois de cette tache ; il en a peut-être même tiré fierté, il avait la force alors que les autres étaient faibles. Mais maintenant c'est dans les journaux — et lui, il tremble dans son froc. »

Robert ne la contredit pas. Elle avait envie de le punir mais l'embrassa plutôt : se glissa à ses côtés, le tourna par le menton et écrasa ses lèvres avec sa bouche. Pendant un instant, cela domina tout le reste, et une douceur s'immisça en elle dont elle avait faim et qu'elle redoutait à la fois.

« Alors tu m'aimes ? » demanda Robert d'une voix timide, aiguë, enfantine. Ils avaient déjà joué à ce jeu. Elle avait répété sa réplique depuis longtemps.

« Pourquoi pas ? » répondit-elle en riant. Tu vas bientôt être riche.

— Dis que tu m'aimes.

— Aimer ? répondit-elle, d'un ton moins joueur. Je suis orpheline. Ils nous arrachent le cœur à la porte. Tu ne savais pas ? »

Un corbeau croassa, entra en volant par la fenêtre entrouverte, accrochant le rideau de son aile. C'était Yussuf ; elle l'avait élevé depuis qu'il était bébé. Il se posa sur la tête du lit ; sauta sur l'épaule d'Eva puis se percha sur celle de Robert.

« Tu as volé son cœur, gémit-elle avant de se rendre compte que c'était vrai.

— Je pense que c'est mon veston. Noir. Ça lui rappelle sa mère. »

Elle ne montra pas tout de suite qu'elle était blessée. C'était une autre leçon de l'orphelinat : seuls les imbéciles dévoilent leurs points faibles. Elle chassa l'oiseau, bondit sur ses pieds, se dirigea vers la porte. Machinalement, Robert se leva pour la suivre.

« Où vas-tu ? demanda-t-il.

— Pisser. Tu veux m'escorter jusqu'à la cuvette ? »

Elle exprima son irritation en claquant la porte. Quand elle eut atteint l'escalier, sa colère avait déjà disparu.

2.

Eva n'alla pas aux toilettes, mais descendit à la cuisine afin de manger et de ramasser un paquet de provisions. Il était neuf heures passées. Elle marcha sans allumer, le tapis craquant sous ses pieds nus, ouvrit la porte de la cuisine, trouva une ombre pressée

contre la fenêtre. Frau Seidel se tourna un instant, juste assez longtemps pour identifier qui était entré, après quoi elle reporta son attention vers le clair de lune. Imperturbable, Eva fit le tour des armoires. Il y avait un tiroir dont elle était la seule à avoir la clef. Elle en sortit le paquet qu'elle était venue chercher, le déposa près de la porte ; replongea la main dans le tiroir pour y prendre une boîte de conserve, étendit des cuillérées de corned-beef sur des craquelins salés. Dans le silence de la cuisine, on aurait dit qu'elle mastiquait très bruyamment. Elle se demandait parfois ce que mangeait Frau Seidel ; la plupart des armoires étaient vides de nourriture. Mais cela ne lui faisait ni chaud ni froid que la femme vive ou qu'elle crève de faim.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle enfin, curieuse malgré elle. Toujours à la recherche de fantômes ? »

— Je l'ai vu, répliqua la femme après une pause. Je l'ai vu, clair comme le jour. Il est là, quelque part. »

Eva ne put dissimuler son intérêt. « Vous l'avez vu ce soir ? »

On lui répondit par un grognement.

« Je suis étonnée que vous n'ayez pas un fusil ici, prêt à le descendre. »

L'ombre remua, pressa quelque chose contre son sein. Pendant un sombre instant, Eva crut qu'elle avait peut-être accidentellement visé juste. La femme ne pouvait être à ce point insensée.

« La lune est trop brillante, disait Frau Seidel, bien qu'elle restât debout à la fenêtre. Il ne reviendra pas. »

Elle finit par se retourner, vit l'assiette de craquelins à demi mangée, tendit le bras puis arrêta son geste.

« Allez-y, marmonna Eva. Prenez-les. J'ai fini. » Elle s'éloigna, s'arrêta, observa Frau Seidel s'empiffrer.

« Le procès a pris un tour intéressant aujourd'hui. Robert m'a raconté. Wolfgang sera certainement condamné. »

Frau Seidel grogna, mastiqua.

« Vous savez, poursuivit Eva, je ne comprenais pas, au début. Pendant longtemps, j'ai cru que tout ce que vous vouliez, c'était que Wolfgang s'en tire et rentre à la maison. Mais c'est absurde. Il n'est pas de votre sang, après tout. C'est mieux si tout revient à Robert. La manufacture, je veux dire. »

Frau Seidel bougea une main. Eva crut d'abord qu'elle lui montrait le poing ou lui faisait un geste obscène. Mais elle traquait un craquelin qui s'était collé à ses dents.

« Il dit qu'il va témoigner, Wolfgang. Il a dit à Robert de vous le dire. Qu'il voulait "se vider le coeur". » Eva s'interrompit. « Bien sûr, on n'en viendra peut-être pas là. Ils m'ont appelée comme témoin, vous voyez. Demain après-midi.

— Que vas-tu dire? » Les mots étaient étouffés, balbutiés entre ses doigts, des miettes de craquelin volaient dans le noir. Et puis : « Il y a de l'argent. »

Eva renifla. « Oui, je suppose qu'il y en a. Et une place à bord d'un bateau pour l'Équateur. Ou les Argentines. J'imagine que vous avez déjà fait ma valise. Combien allez-vous me payer? Non, dites-moi, je veux savoir ce que je vauх. » Elle attendit, ne reçut pas de réponse ; Frau Seidel se cachait derrière sa mastication.

« Vous savez ce que je veux, finit par ajouter Eva.

— Tu ne peux pas l'avoir.

— On a déjà eu cette conversation. Et regardez un peu dans le lit de qui je vais dormir ce soir. »

Eva prit le paquet, quitta la cuisine, puis la maison, sans un mot de plus. Dehors, dans la pâle lueur de la lune décroissante, un fantôme soulageait sa vessie sous le couvert épineux de la haie.

3.

C'était une nuit froide et nuageuse, chaque inspiration emplissait les poumons d'une odeur de feuilles en putréfaction. Tout en boutonnant son manteau, Eva descendit la colline d'un pas rapide. Elle avait bien calculé : le tram arrivait comme elle approchait de l'arrêt. Elle trouva un siège, regarda les gens

autour d'elle. Il y avait un gamin au visage grassouillet qui tenait son chien par le collier ; il avait les genoux rouge vif là où il les avait éraflés et où on les lui avait badigeonnés de teinture d'iode. Un ivrogne était suspendu aux poignées en cuir fixées au plafond ; il avait passé les poignets dans les anneaux et perdait l'équilibre à chaque courbe pour se redresser dans les lignes droites. Un GI en uniforme monta deux arrêts plus loin ; il vit le visage d'Eva, sourit, puis aperçut sa bosse, fit la grimace et lui offrit une cigarette en guise de consolation. Elle trouva des allumettes dans sa poche et l'alluma sans attendre ; cracha de la fumée à son reflet dans la vitre. Pendant tout le trajet, elle ne jeta pas un seul regard dans le compartiment derrière.

Elle changea de tram une fois rendue à la Gürtel, puis descendit et parcourut à pied les dernières centaines de mètres. C'était l'un des quartiers les plus mal famés de la ville, où traînaient prostituées, proxénètes, ivrognes et vagabonds. Devant un pub, un groupe d'hommes regardaient deux adolescents se battre. Ils pouvaient avoir seize ans : couteaux tirés, un bras tailladé et gluant de sang du biceps jusqu'au manche en corne dans sa paume. Elle traversa la foule en jouant du coude, ignorant les regards des hommes. Son dos lui offrait une protection : si son visage les attirait, sa bosse les faisait fuir.

Il y avait autre chose qui lui donnait confiance. Au cours des trois derniers mois, depuis que Robert lui avait apporté la photo où on la voyait, plus jeune, elle nourrissait le fantasme que l'étranger la surveillait. Non pas la maison, ni Robert, ni sa mère, mais

elle précisément. Cet espoir était si précieux et si fragile qu'elle prenait soin de ne jamais désigner l'homme par son vrai nom. Il était aussi fuyant qu'un songe. Personne ne l'avait jamais vu sauf Robert, et même celui-ci n'avait pu poser les yeux sur le guetteur depuis qu'ils s'étaient battus dans la boue. Il y avait bien des jours où, lorsqu'elle faisait des courses, il lui semblait l'apercevoir en périphérie de son champ de vision. Il ressemblait à la description qu'en avait faite Robert : une silhouette miteuse avec une longue écharpe rouge. Au début, elle se retournait à tous les coins de rue dans l'espoir de le surprendre, mais depuis elle avait décidé qu'il avait ses raisons d'être timide. Dans quelque recoin enfantin de son cœur, elle lui avait assigné un rôle. C'était son ange gardien. Rien ne pouvait lui arriver. Il pouvait voir l'avenir. Il pouvait marcher à travers les murs. En la touchant du doigt, il dénouerait son échine.

Vingt pas encore l'amènèrent à destination. Elle grimpa les marches et passa le seuil sans hésiter. L'établissement était à moitié hôtel et à moitié maison de chambres : un hall d'entrée peu éclairé, où l'air était rendu âcre par la fumée refroidie. Le concierge leva une main en guise de salutation. Il la reconnaissait pour l'avoir vue lors de précédentes visites ; elle ne savait pas s'il la prenait pour une prostituée. Elle monta les marches nues jusqu'au cinquième étage, parcourut le corridor étroit presque jusqu'au bout : papier peint qui se décollait, halos sombres brûlés par des ampoules vissées haut dans le mur. Sept chambres, dont les portes minces de certaines

laissaient échapper des grincements de lits, métronomes d'un amour dont la durée se mesurait en pièces.

La chambre devant laquelle s'arrêta Eva était plongée dans le silence. Elle frappa et tourna la poignée d'un seul geste, mais le battant résista à sa poussée. Elle essaya de nouveau, plus vigoureusement ; provoqua un petit cri et une danse de pattes frénétiques tandis que la porte s'ouvrait toute grande pour révéler une chambre étroite et sale. Deux lits y étaient disposés côte à côte. L'un abritait un homme malade enfoui sous les couvertures ; l'autre un géant qui, assis, en dominait le cadre. Il serrait dans ses bras un corniaud à trois pattes qui gémissait.

« *Grüß Gott, Anneliese, aboj,* et bienvenue ! dit Karel Neumann. Entre, mais fais attention. Tu as failli arracher la queue de mon nouvel ami. »

Eva hocha la tête en guise de salutation, et fit deux pas dans la chambre crasseuse.

4.

Il se mit à parler tout de suite, sans même attendre qu'elle ait fermé la porte, tout en flattant le petit chien, d'abord sur le dos puis, une fois qu'il se fut retourné entre ses mains de géant, sur son ventre rose et presque glabre.

« Il te plaît ? Je l'ai appelé Franz Josef, comme l'empereur. Quelque chose dans ses moustaches. Il est arrivé ce matin pendant que je prenais mon petit déjeuner, saucisse froide sur petit pain sec. Il a mis son museau juste entre mes jambes, comme une vraie petite pute. Le gérant veut le jeter dehors, lui donner une raclée. Mais pourquoi, je te le demande, il cherche juste des miettes, comme nous tous. Il s'est battu, tu vois ? » Il attrapa l'arrière-train du chien et lui montra le moignon. « Un vrai Autrichien : trois pattes et de l'appétit. Jusqu'à l'an passé, il était allemand et avait un pedigree pour le prouver. Maintenant, il est patriote. Réclame des dommages, pour les torts subis pendant la guerre. Quand même, c'est un bon garçon, plein d'énergie. Se déplace sans problème. C'est juste quand il fait pipi qu'il en arrache. Il faut qu'il s'accroupisse, tu vois, comme une fille. S'il essaie de lever une patte, il se retrouve sur le cul. »

Neumann sourit, jeta le chien par terre, où celui-ci se mit immédiatement à se lécher la queue, puis ramassa un journal chiffonné près du lit.

« As-tu vu ça ? poursuivit-il sans transition. Le journal du soir. Je l'ai eu tout juste sorti des presses. L'encre était encore humide. On y parle juste du procès : coup par coup, qui a dit quoi, et que portaient les dames. Sauf que l'orthographe est un peu tordue. Regarde ici, ça dit : "Sensationnal". Et une fois sur deux "Herr Klein" devient "Herr Kleun". Ils s'en tirent mieux avec les images. J'ouvre le journal il n'y a pas une heure, et regarde ce que je trouve, troisième rangée à partir de l'avant ? Frau Anna Beer. »

Il planta un doigt dans une illustration d'une demi-page montrant le public de la salle d'audience. La scène était rendue avec une précision de dessinateur technique. «Ça lui fait honneur, non? Belle femme. Joli chapeau. Tu crois qu'elle l'a pris à Paris?

— Comment est-ce que je peux le savoir? répliqua Eva, irritée, en montrant son propre chapeau comme s'il avait été critiqué en comparaison.

— Ah, te fâche pas, Lieschen. Assieds-toi, assieds-toi.» Il pointa le pied de son lit sale. «Assieds-toi et cause. Tu as apporté de la nourriture? Tu es un ange, voilà ce que tu es.»

Il défit le paquet qu'elle avait apporté et entreprit immédiatement d'en engloutir le contenu.

Ils s'étaient rencontrés deux semaines plus tôt. Elle était sortie faire des emplettes. Plus précisément, elle cherchait des bas de soie, mue par un désir absurde mais vif de montrer ses jambes «quand l'heure viendrait» (elle prenait grand soin de ne jamais prononcer le mot «fiançailles», et encore moins «noces», ne serait-ce que pour elle-même). Ses recherches l'avaient conduite à une cour jonchée de détritrus dans le cinquième district. Plusieurs personnes, qui n'étaient pas toutes vêtues de guenilles, se tenaient nonchalamment près des ballots d'articles, qui n'étaient pas tous illégaux; quelques gamins faisaient le guet près de la grille. Neumann était là, en train de marchander avec un homme appuyé sur sa bicyclette, qui avait un sac à dos plein de légumes frais. Elle l'avait reconnu tout de suite — qui d'autre avait

cette carrure ? Tandis qu'elle le suivait de vendeur en vendeur (il semblait vouloir troquer son manteau, sans grand succès), elle tâtait l'argent qu'il lui avait donné. Le billet était resté, pendant toutes ces semaines, intact dans sa poche, plié en deux, fixé à l'étoffe à l'aide d'une épingle de sûreté. Elle n'avait pas eu l'occasion de changer une si grosse coupure.

Enfin, il l'avait remarquée aussi ; avait tourné sur lui-même, essayé de la replacer, étudié sa bosse et s'était fendu d'un sourire. « Anneliese ! avait-il appelé comme s'il saluait une vieille amie. Quel hasard de te trouver ici ! »

Sa réponse avait été sèche. « Karel Neumann. Tu es fauché. »

Haussement d'épaules. « Toujours. Et la dernière fois je distribuais le fric comme s'il en poussait aux arbres. »

Ces aléas de la propriété et de la perte ne semblaient pas l'émouvoir. La remarque avait toutefois rappelé à la jeune fille qu'elle était son obligée.

Elle avait failli lui rendre le billet. Il était juste là, dans son poing, elle l'avait même sorti de sa poche. Mais à ce moment-là, elle l'avait remis sous l'épingle qu'elle avait ouverte avec une grande dextérité ; avait fouillé dans le coton maintes fois lavé et sorti une poignée de pièces, les avait étalées dans sa paume ouverte. Il avait regardé tout cela avec une attention particulière, comme s'il avait conscience de la lutte éclair suscitée par sa remarque désinvolte. Pendant

un moment, il y avait eu entre eux une sorte de compréhension parfaite. Un frisson l'avait parcourue, de honte, puis de colère, mais — avec une grâce qu'elle ne lui soupçonnait pas — il l'avait dissipé immédiatement en faisant semblant qu'il n'avait pas remarqué son geste de générosité avorté ; il avait pris les pièces, les avait fait tinter dans la coupe de son grand poing, et avait dit :

« J'ai besoin d'un verre. Tu en veux un ? »

Elle avait refusé ; il lui en avait tout de même commandé un, à la taverne miteuse qui faisait le coin de la cour malpropre, et dont les clients se réduisaient pour l'essentiel à des mendiants qui tэтаient un schnaps maison dans des tasses sales. Elle ne s'était encore jamais assise avec un homme pour boire. Autour d'elle, personne ne semblait y voir quoi que ce soit d'inhabituel.

« Je ne t'ai pas revu depuis ce jour-là, dit-elle, mal à l'aise. Je m'attendais à te trouver en train de traîner dans les parages.

— Alors tu n'as pas entendu ? avait-il rétorqué, étonné. J'ai *disparu*. Les Russes m'ont ramassé. » Il avait l'air hésitant, comme s'il avait du mal à y croire lui-même. « Deux mois de questions, jour et nuit. Et puis ils m'ont relâché. Drôle, hein ?

— As-tu vu Anton ? »

La note d'espoir dans sa voix avait piqué l'attention de Karel. Il avait secoué la tête. « Ils doivent

encore le détenir», avait-il dit brusquement, d'un ton dénué de son humour habituel.

Il avait continué à boire jusqu'à ce qu'il ait épuisé toutes ses pièces. Elle était restée à le regarder, toujours devant son premier verre dont chaque gorgée lui brûlait la langue et les gencives. Quand il n'était plus resté d'argent, Karel s'était levé en titubant avec une tristesse avinée et s'était penché pour lui serrer la main.

« Au revoir, Lieschen.

— Que vas-tu faire ?

— Émi-grer, avait-il dit en faisant traîner le mot comme s'il s'agissait d'une blague d'initiés. YAmérique. Ou peut-être au Canada. Là où on voudra de moi. J'ai déjà un passeport. C'est-à-dire, presque. Je connais quelqu'un qui connaît quelqu'un... » Il avait fait un geste vague au-dessus de son épaule. « Il me faut juste l'argent.

— Tu pourrais demander à Anna Beer. Elle sait que tu es revenu ? »

Il avait froncé les sourcils. « J'ai pensé aller la voir. Elle, ou ma Sophie. Mais ce n'est pas bon. Il y aura mille questions. Et à la fin, elles iront à la police. Et une fois que la police s'en mêle... » Il avait secoué la tête comme pour dissiper un brouillard intérieur, s'était détourné d'elle puis s'était retourné presque aussitôt, avait voulu attraper son bras mais l'avait raté, tandis que son pied gauche glissait sur le carrelage luisant. « Peu importe ce que tu pourras enten-

dre d'autre, lui avait-il chuchoté en se relevant, il t'aime, ton Anton. Il est parti à ta recherche. Il me l'a dit lui-même. »

Elle lui avait laissé une dizaine de mètres d'avance puis lui avait emboîté le pas, désireuse de découvrir où il vivait.

5.

Depuis ce jour, elle était allée le voir cinq ou six fois. Dès sa deuxième visite, elle lui avait apporté à manger. Son motif, raisonnait-elle, était le suivant : Karel Neumann était son seul lien avec Anton Beer. Beer l'avait vu, lui avait parlé à peine quatre mois plus tôt ; lui avait raconté l'histoire d'Eva. Le souvenir qu'elle-même gardait de Beer était étrangement flou. Il l'avait recueillie après la mort de son père (sa mère les avait quittés alors qu'elle était encore bébé). D'autres avaient aidé, mais c'était le médecin qui était resté avec elle. Une scène en particulier : Beer à la table de la cuisine, en train d'étendre du beurre sur du pain. Il y avait des confitures de fraises ce matin-là : un pot en grès. Eva aurait été dévastée si quiconque s'était avisé de suggérer que le bocal était plutôt en verre. Son enfance avait pris fin deux ou trois jours plus tard ; il y avait eu un ours en peluche, un hérisson et une boîte de crayons de couleur.

Mais ce n'était pas uniquement Beer qui la poussait à revenir à Neumann. En réalité, ils parlaient à

peine de lui. Elle ne s'intéressait pas aux anecdotes de soldats et ne voulait pas voir l'homme diminué par le récit de ses pénibles avancées dans la boue russe. Le grand Tchèque lui offrait une chose qu'elle n'avait jamais eue. Évidemment, elle ne lui faisait pas confiance ; l'orphelinat l'avait prémunie contre cela. Mais elle découvrait qu'elle pouvait lui parler. Il y avait chez lui une sorte d'honnêteté brute qui était neuve et rafraîchissante à ses yeux : non pas la droiture sincère de Robert, avec sa soif poétique d'une vérité suprême, mais quelque chose de plus rude, de plus simple, qui correspondait davantage à l'expérience qu'elle avait du monde. Et puis, on ne pouvait jamais se sentir honteux devant lui, car il était absolument dénué de honte. Tout ce qui était amer dans la nature d'Eva — tout ce qui était purulent — pouvait être dévoilé au grand jour et étalé sans vergogne. Elle n'avait pourtant pas la parole facile ; elle pesait chaque mot, tentait de le retenir, en ravalait certains d'un sifflement. Même de la sorte, il s'en échappait plus qu'elle ne l'aurait cru : il les appelait, se montrait extraordinairement habile à deviner ses pensées et ses sentiments, dont on aurait dit qu'ils étaient voisins des siens. C'est ainsi qu'une amitié naquit entre le géant et la jeune bossue — une amitié traversée de précautions, de barbelés et de dénégations moqueuses, mais une amitié tout de même. Le fait qu'ils la vivaient en secret lui donnait encore du piquant. Elle s'y cramponnait comme à une police d'assurance contre les inconstances de l'amour.

Dans sa chambre, il était maintenant debout en train de s'étirer et de donner le reste des victuailles à

son chien, tandis que, sur son lit, elle s'attardait en feuilletant le journal. Mis à part ce qu'elle lui apportait, on aurait eu du mal à dire de quoi il vivait. Il est vrai qu'il ne payait pas de loyer. Personne d'autre n'avait jamais voulu partager la chambre du malade. On ne connaissait même pas son nom. C'était un jeune homme blond aux yeux d'un gris surnaturel qui virait au blanc à la lumière de la lampe. Une femme l'avait amené, s'en était déchargée sur le gérant et avait payé un mois d'avance. Deux fois par jour, elle passait le nourrir, le changer, peigner ses cheveux. C'était un mystère qu'il n'ait pas déjà passé l'arme à gauche. La plupart du temps, en proie à une sorte de délire, il marmonnait pour lui-même en polonais : une tumeur grosse comme un nid de guêpes poussait dans les tissus mous de sa gorge. Il aurait dû être à l'hôpital mais, manifestement, il n'avait pas de papiers. Un camp de personnes déplacées aurait pu l'accepter, mais il préférait apparemment la maison de chambres. Eva ne le blâmait pas. Les camps lui paraissaient être une autre sorte d'orphelinats.

Quoi qu'il en soit, Karel ne semblait pas le moins du monde rebuté par le malade. De temps en temps il allait à lui, pressait une éponge humide sur ses lèvres ou lui humectait les yeux ; lui retirait ses couches quand il s'était souillé. Mais la plupart du temps, il se contentait de l'ignorer. Pour ce qu'ils en savaient, il ne parlait pas un mot d'allemand.

« Alors, dit Karel en allumant une cigarette, son corps massif appuyé contre le cadre de la fenêtre ouverte, parle-moi. Comment va l'amoureux ? »

Remarquant son ton gentiment railleur, elle l'imita. « C'est absurde. Tu sais ce qu'il m'a dit hier? Il m'a regardée, tout sérieux. J'étais en train de me peigner les cheveux, assise sur mon lit, et il a glissé jusqu'à moi, il a littéralement glissé, les larmes aux yeux à la pensée de ce qui l'occupait, il est tombé à genoux et m'a demandé de lui raconter l'histoire de ma vie. "Tu peux tout me dire, tout", qu'il a dit, et puis qu'il était "infinitement inférieur" à moi. C'est parce que j'ai "souffert" alors qu'il se faisait "dorloter" en Suisse, ou quelque chose du genre. » Elle sourit dans un effort pour se donner l'air moqueur. « Je te jure, il a pris ça dans un roman. Il lit de telles idioties. »

Karel rit en brandissant le doigt. « Liese, Liese, Liese. Quelle petite sotte tu fais. Tu aimes ce garçon, c'est le premier à être gentil avec toi, tu restes même réveillée la nuit pour rêver à ses baisers. Ne viens pas me dire le contraire — tu l'as avoué l'autre jour, pas directement, mais tout de même. Et pourtant tu viens ici pour rire de lui. »

La réprimande lui fit monter le rouge aux joues et elle devint songeuse. « Je lui ai dit aujourd'hui que son frère a une tache sur son âme.

— Laisse-moi deviner. Tu le sais parce que toi-même... » Il se vissa un pouce dans la tempe comme s'il écrasait un insecte tout en plissant le nez pour indiquer une mauvaise odeur. « C'est pour ça qu'on s'entend, hein? Mon âme à moi — un *Scheißhaufen*. Un foutu tas de merde. Mais quand je chante, j'ai une jolie voix de baryton. Ça compense. » Il sourit, sortit une flasque de sa poche, en prit une lampée. « Et

comment va Maman? Elle t'a déjà choisi une robe de nocces?

— Elle préférerait me voir six pieds sous terre.

— Eh bien, qu'elle aille se faire foutre. Qu'est-ce que tu as à ficher de sa bénédiction? Enfuis-toi avec lui. Ou il ne viendra pas?» Il l'étudia, eut l'air de discerner quelque chose dans son expression. «Non, ce n'est pas ça. Tu le veux, mais tu veux aussi l'héritage. Ambitieuse, hein? Non, non, ne te fâche pas, Liese. Qu'est-ce que ça coûte de l'admettre?»

Elle resta assise là, insultée, puis songeuse. Son explication avait quelque chose d'hésitant, comme si c'était la première fois qu'elle s'essayait à la formuler.

«Ça va me rendre droite, dit-elle. L'argent.» Quand il la regarda, perplexe, elle tendit le bras derrière elle et se donna une petite tape dans le dos.

«Une opération? demanda-t-il, indécis.

— Pas de ça. Mais si je portais des fourrures, tu crois qu'on remarquerait que je suis tordue?»

Il y réfléchit, sourcils froncés. «Le garçon, ça le dérange?» demanda-t-il enfin.

Elle blêmit. «Je suppose, murmura-t-elle. Sûrement. Ça doit.

— Alors pourquoi il t'épouserait?» La question était brutale, mais le grand visage exprimait la bonté.

«Par pitié.

— C'est horrible, Liese. Tout simplement horrible. Mais voilà, tu n'es pas tout à fait sincère. Tu le dis avec un frisson. Comme si tu espérais que ce soit un mensonge. Et c'en est peut-être un. C'est toi qui n'y crois pas.»

Elle tressaillit, surprise par ce jugement, les joues rouges à l'idée de s'être tant livrée. C'était tout de même difficile d'arrêter. Elle avait si rarement exprimé ses pensées.

«Quoi qu'il en soit, elle va donner son consentement. Je vais témoigner. Je devais être appelée il y a trois jours, tout au début du procès, mais je me suis fait porter malade. Ça m'a valu une réprimande ! Ils m'ont plutôt mise à la fin. Pour la grande finale !» Ses yeux étincelaient. «Elle a déjà essayé de m'acheter. Elle va bientôt atteindre mon prix.

— Elle pense vraiment que tu peux sauver Wolfgang ? Qu'est-ce qu'elle en a à faire, de son beau-fils, de toute façon ?

— Ce n'est pas ça. Elle a peur de perdre la manufacture. Et la maison.» Elle sourit, satisfaite de son sentiment de pouvoir. «Tu devrais voir comment elle rôde dans la maison. Elle ne ferme pas l'œil. Reste debout à la fenêtre toute la nuit, à épier le guetteur. Je mettrais ma main au feu qu'elle a un fusil.»

Karel se pencha en avant, intéressé, lissant son grand menton d'une main. «Je ne pige pas, dit-il. C'est qui, ce guetteur ?»

Eva hésita avant de répondre, ne sachant trop ce qu'elle avait à perdre en révélant la vérité. Mais à quoi était-il bon, son secret, si elle ne pouvait en faire étalage ne serait-ce qu'une fois ?

« Il est juif.

— Continue.

— Arnim Rothmann. Ça sonne bien, non : “Rothmann & Seidel” ? » Elle mima l'esperluette.

Karel siffla. « L'associé de Seidel.

— Son associé majoritaire. La manufacture lui appartenait. La maison aussi. Jusqu'en 38.

— Je vois. Seidel les lui a volés. Mais pourquoi s'en faire avec ça ? C'était la mode, non ? L'aryanisation. La moitié de Vienne a changé de mains. »

Elle secoua la tête. « Pas comme ça. Il y avait un contrat. Une sorte de clause de rachat. J'ai trouvé Frau Seidel en train de fouiller pour le retrouver moins d'une demi-heure après qu'on a eu ramassé son mari aplati sur la pelouse.

— Alors depuis la fin de la guerre, ils attendent que Rothmann revienne et réclame les clefs ! »

L'homme aux larges épaules rit, s'éloigna du mur d'une poussée et se mit à faire les cent pas dans la pièce. Le cabot, Franz Josef, courait autour de ses pieds. « Pas étonnant qu'elle renifle des poudres. Et lui, alors, le très honorable Paul Seidel, Dieu ait son

âme? Il était prêt à payer?» Il s'interrompit brusquement tandis qu'une nouvelle idée se lisait sur son visage. «Ou est-ce que c'est Rothmann qui a poussé Seidel? Il est revenu, rendu à moitié fou par les camps, et a exigé sa part. Ils se sont battus!» Il se remit à arpenter la pièce, fit encore quelques allers-retours, digérant cette idée. «C'est ce qui s'est passé? Mais alors, quel rôle Wolfgang joue-t-il dans tout ça?»

Eva n'avait cependant pas l'intention de dévoiler tous ses secrets. «Qui sait, dit-elle d'un ton uni. Peut-être que l'inconnu n'est pas Rothmann. Rothmann était gros : Frau Seidel a une photo. Mais, bien sûr...

— Oui, évidemment. La diète Auschwitz. »

Elle secoua la tête, pensive, défiante. «Ça pourrait être un malentendu. C'est peut-être simplement un fou. Ou...

— Beer? Tu gardes encore espoir, hein?» Il fit une grimace. «Oublie Beer. Ce sont les Russes qui l'ont. Il est dans une mine en Sibérie.»

Elle tressaillit mais ne répondit pas.

«De toute façon, pourquoi t'en faire pour lui? Il a été gentil avec toi quand tu étais petite. Ce n'est pas grand-chose.»

Elle lui lança un regard de défi. «Il ne m'a pas oubliée.

— Non, admit-il. Il parlait tout le temps de toi.» Et il lui raconta encore une fois comment Anton Beer

lui avait dit qu'elle était la plus adorable fillette de tout l'univers.

Elle l'écouta en silence et sortit quelques minutes plus tard, heureuse ; parcourut les rues sombres de la Gürtel en s'imaginant qu'Anton Beer marchait tel un ange derrière elle, les ailes déployées, tenant un mince parapluie blanc pour éviter que la moindre goutte de pluie ne vienne troubler sa sérénité.

6.

Robert dormait quand elle rentra. Il était allongé, toujours habillé, sous la fenêtre ouverte, un livre ouvert sur sa poitrine ; un vent froid siffla dans la pièce quand elle poussa la porte. Eva entra sur la pointe des pieds. Elle se dévêtit et se glissa à ses côtés entre les draps ; s'étendit sur le flanc, ne le touchant que par un sein doucement pressé dans le pli de son veston noir.

« Je t'aime, hasarda-t-elle, hésitante, timide, pas tout à fait sincère, comme une enfant qui s'essaierait à prononcer ces mots au terrain de jeu, en jouant au papa et à la maman avec le fils du boucher, six ans, la morve au nez. Veux-tu t'enfuir avec moi ? En Yamérique ? »

Il soupira dans son sommeil et ne se réveilla pas.

Quatre

1.

À mi-chemin entre l'Opéra national et le Burgtheater, du côté ouest de la plus somptueuse rue de Vienne, la Ringstraße, qui encercle la vieille ville comme un anneau de mariage — ou un étau —, on trouve, niché entre ces jumeaux architecturaux que sont le Muséum d'histoire naturelle et le Musée d'histoire de l'art, un parc petit mais magnifiquement entretenu dont les arbustes géométriques et les bancs ouvragés devaient rivaliser, à l'époque, avec un amas de gravats qui y avaient été apportés depuis les rues adjacentes et formaient un monticule considérable. Dans ce parc, sur l'un des bancs non loin des décombres, par un jour d'octobre humide, étaient assis la fille d'un policier vêtue d'une robe tachée de boue et un gamin chétif qui venait de témoigner dans un procès pour meurtre. Les deux enfants étaient plongés dans une profonde discussion. Ils avaient collé leurs têtes et n'étaient pas tant en train de discuter que d'échanger des confidences de bouche à oreille. Leur conciliabule avait pour but de déterminer si le père de la fillette nourrissait des sentiments pour Frau Anna

Beer. La petite fille — Trudi — estimait que c'était le cas.

« Je l'ai vue lui embrasser la main. Comme ça. » Elle mima la scène dont elle avait été témoin au café, se servant de la main de Karlchen comme d'un accessoire. « Elle n'est même pas très jolie. Elle a un visage méchant. Mais Père se sent seul. Depuis que maman est morte. »

Karlchen se contentait de se frotter le dos de la main. Ils mangeaient des bonbons que son frère, Franz, leur avait obtenus. Le baiser de Trudi avait été collant.

« C'est peut-être son popotin, finit-il par dire. Steinbeisser dit que c'est le popotin qui compte. Il faut qu'il soit rond. Par en dessous. »

Trudi se mordit la lèvre, intriguée par cette théorie, qui était neuve pour elle. « Le mien est plat, dit-elle en se levant et en serrant la robe autour de son corps, regardant par-dessus son épaule.

— C'est parce que tu es une fille. Il grossit juste quand tu deviens une femme. » Il s'interrompit, suivit son regard, et ils étudièrent tous deux son postérieur avec une grande attention. « Quand il grossira, il sera parfait. Tu verras. »

La question réglée, il tira de sa poche une bande dessinée déchirée et froissée qu'il offrit à son amie. On y voyait une femme musclée vêtue d'une courte jupe constellée d'étoiles et chaussée de bottes. Elle tenait à bout de bras une voiture, qu'elle s'apprêtait

à lancer sur des hommes. Son popotin était effectivement très rond. Les mots, expliqua Karlchen à son amie, étaient en anglais : les répliques se trouvaient dans des bulles et les pensées, dans des nuages ; les mots en gras, ça voulait dire qu'on criait. *Woman*, c'était l'anglais pour *Frau*. Karlchen avait échangé la bande dessinée à un gamin américain contre dix-sept billes. Les négociations avaient été menées par gestes et hochements de tête.

Ils se rapprochèrent encore et, assis cuisse contre cuisse, essayèrent de déchiffrer l'histoire. Il n'était pas difficile d'identifier les ennemis de Wonderfrau : ils portaient des costumes à épaulettes et brandissaient des pistolets ; ils n'étaient pas rasés. Leur caractère louche s'imposa à l'esprit de la fillette.

Sans introduction, elle se mit à parler du procès.

« Père dit que si l'homme est condamné, ils vont le pendre. Ils enlèvent le plancher de sous tes pieds, et puis tu meurs. »

Le garçon la comprit tout de suite. Cette pensée n'était pas neuve pour lui. « C'est à cause de ce que j'ai dit, chuchota-t-il, avant d'ajouter : Tu crois que c'est un homme méchant ? »

Trudi réfléchit à la question. « J'ai trouvé qu'il avait l'air gentil », finit-elle par dire. Elle aurait pu dire : *qu'il était beau*, mais ce mot lui semblait trop vieux pour elle ; leur voisine l'avait utilisé quand elle avait vu sa photo dans le journal : « Pauvre beau garçon. »

« Alors, ils vont pendre un homme gentil », dit le gamin d'un air sombre, et il se maudit d'avoir dit la vérité.

2.

Le quatrième jour du procès de Wolfgang Seidel, présumé parricide, la salle d'audience était aussi bondée que d'habitude. Les spectateurs étaient peut-être même plus nombreux à jouer du coude dans les couloirs devant la grande salle afin de se frayer un chemin jusqu'à l'intérieur, et à parlementer avec les huissiers. Ceux-ci avaient fort à faire, car certains membres du public semblaient bien déterminés à se faire entendre. Enfin ils fermèrent les portes et prirent leur place à l'intérieur de la salle d'audience, d'où ils suivaient le procès avec la même fascination que le reste des spectateurs. Une rumeur circulait, alimentée par un compte rendu dans les journaux, voulant que l'accusé soit revenu sur son refus de témoigner et qu'il serait appelé à la barre ce jour-là. Les jurés paraissaient au courant ; on pouvait sentir un nouvel intérêt dans leurs rangs.

Le procureur-chef, le docteur Fejn, devait toutefois d'abord continuer son interrogatoire des témoins qui pouvaient confirmer la propension de Wolfgang à la violence. Comme il s'apprêtait à commencer, cependant, le juge en chef, Bratschul, l'interrompit, se pencha en avant et, en une phrase un peu malicieuse, le pria d'« épargner » à la cour tous les témoins

hormis ceux qui « ont été jetés par une fenêtre, ou ont failli l'être ». Cette phrase, d'un caractère exceptionnellement belliqueux de la part d'un homme aux manières douces, on l'imputa sur-le-champ à une « crise d'hémorroïdes » dont les effets, disait-on, pouvaient aussi se lire sur son teint qui, pour dire le vrai, était un peu brouillé ce jour-là.

Ne voulant pas se faire un ennemi de Bratschul, Fejn céda à ses pressions (qu'elles fussent ou non le fruit de ses hémorroïdes) et appela immédiatement une petite couturière replète qui avait subi des menaces très semblables à celles qu'avait racontées le premier témoin, Klein. À elle aussi, Wolfgang avait demandé d'aller à la fenêtre pour regarder en bas dans la cour, puis il l'avait « jetée sur l'appui de la fenêtre » et l'avait « tenue suspendue par le cou ». Mais alors que Klein avait ému la salle avec ses lunettes en écaille fêlées et sa certitude tranquille, la couturière manquait de charisme et son témoignage, même s'il confirmait le *modus operandi* de l'accusé, ne provoqua guère de réactions chez les jurés ou les membres du public. Le constatant, le docteur Fejn la remercia aussitôt et déclara calmement qu'il n'avait pas « l'intention d'insister indûment sur un aspect déjà avéré ou de répéter des faits déjà présents à la mémoire de notre jury des plus perspicaces » (à ce moment, il y alla d'une petite révérence). Ce laïus fut accueilli par des applaudissements nourris du côté du public. À l'évidence, Fejn avait prouvé ce qu'il entendait démontrer. Après un bref ajournement, on donna la parole à la défense.

Le docteur Ratenkolb se mit au travail méthodiquement. Le premier témoin qu'il interrogea était un médecin imbu de lui-même du nom de Schiefental. Ce dernier était un visage familier. Le premier jour du procès, il avait témoigné au sujet des blessures que portait le corps de Herr Seidel et avait soigneusement établi une distinction entre les lésions et les fractures subies lors d'une bagarre ayant précédé la chute, et celles qui résultaient de l'impact avec le sol. Parmi ces dernières figurait une ecchymose à l'arrière de la tête causée par un coup asséné à l'aide du téléphone de l'accusé (l'appareil en question, dont un coin était souillé par une tache de sang séché, avait été passé de mains en mains parmi les jurés). Dans un moment mémorable destiné à souligner la brutalité de l'attaque, Schiefental avait lui-même balancé le téléphone de toutes ses forces en expliquant qu'un homme droitier de telle taille avait asséné le coup de tel angle, tout ce temps fixant l'accusé d'un regard impitoyable. À ce moment, Ratenkolb, conscient de l'effet de ces paroles, n'avait pas posé de questions mais s'était gardé le droit de le faire « au moment opportun ». Ce « moment opportun » était maintenant arrivé.

Dès que le docteur se fut assis et se fut engagé à dire la vérité (il n'y avait pas de formule officielle), Ratenkolb le pria de préciser si les blessures subies lors de la bagarre, y compris l'infâme « collision » avec le téléphone, avaient été mortelles.

Schiefental répondit par la négative. « Le coup n'a pas fracturé le crâne.

— Et y a-t-il quoi que ce soit dans les blessures causées par la chute, poursuivit Ratenkolb, qui laisse croire que l'homme a été jeté par la fenêtre plutôt que de suggérer qu'il est simplement tombé ?

— Pas avec certitude.

— Autrement dit, non.

— C'est exact.

— Ce qui signifie qu'il est possible que l'homme n'ait pas été poussé. Il pourrait s'être battu et, admettons, avoir sauté par la fenêtre de son propre gré. » (À cette suggestion, un murmure parcourut l'audience, à moitié dicté par la colère et à moitié par la curiosité.)

« C'est possible, je suppose.

— Combien de temps s'est-il écoulé entre les blessures subies durant la bagarre et celles causées par la chute ?

— Impossible à dire. Peu de temps, en tout cas.

— Une journée tout au plus ?

— Tout au plus quelques heures. L'enflure... »

Mais Ratenkolb l'interrompt.

« Notez, dit-il sèchement aux jurés en les regardant et en s'adressant tout particulièrement à l'instituteur

âgé assis dans la première rangée, qu'il est possible que le mort ait été encore vivant plusieurs heures après avoir été impliqué dans une bagarre avec un agresseur inconnu.»

Il congédia Schiefenthal d'un geste de la main.

Le témoin suivant fut un professeur Ferdinand Bündl, vieux psychiatre voûté qui avait une pratique privée bien en vue dans le premier district. Son arrivée n'était pas inattendue. Maints experts, tant véritables qu'autoproclamés, qui suivaient le procès s'attendaient depuis longtemps à ce que la défense élaborée par Ratenkolb en arrive à un stade où il remettrait en question la responsabilité de Wolfgang. Au moins un journal avait ouvertement spéculé sur la possibilité d'une «défense de nature psychiatrique», en utilisant le terme désuet d'«aliénation temporaire». Mais quand le juge eut conclu son interrogatoire du professeur Bündl, qui incluait la question de savoir si l'accusé devait être considéré comme sain d'esprit («Tout à fait», répondit sèchement le vieillard), l'avocat de la défense ne manifesta pas le moindre intérêt pour le sujet. Il se concentra plutôt sur le père de l'accusé. Il souhaitait savoir si Herr Seidel, «c'est-à-dire la victime», était jamais venu consulter Bündl à titre professionnel. La réponse fut douce et musicale. «Effectivement.

— Il est venu vous voir, dit Ratenkolb dans le silence qui avait gagné la salle d'audience, non pas pour parler de son fils ou de son épouse, mais pour lui-même.

— Ou-i.

— Pourquoi est-il venu ? Je vous prie de vous rappeler que la mort de votre patient vous libère de votre serment de confidentialité. De quoi souffrait-il ? »

Le vieillard se racla la gorge puis ouvrit les bras dans un geste expressif, jusqu'à ce que ses paumes soient écartées de part et d'autre de son corps. « C'était loin d'être clair. Il n'avait pas de symptômes évidents. Il était inquiet et demandait si je pouvais lui venir en aide.

— Inquiet ?

— En effet.

— De quoi ?

— Il ne le disait pas. Tout ça était plutôt vague.

— Que lui avez-vous conseillé de faire ?

— Il est venu deux fois, et chaque fois il me regardait avec une certaine... hum... expectative. Une expectative, oui. Comme s'il s'attendait à ce que je prononce une formule magique. J'étais un peu déconcerté. La deuxième fois, je lui ai dit : "Peut-être que vous devriez parler à un prêtre." Il m'a fait un drôle de petit sourire et m'a répondu : "Je l'ai fait. Mais ça n'a rien donné non plus. C'est drôle, non ?"

— Et quel était son état d'esprit ?

— Il était songeur.

— Mélancolique.

— Peut-être. Ce n'est pas un terme clinique. »

Ratenkolb hocha la tête, baissa la voix, le front plissé comme un homme qui, malgré son inclination, se force à considérer toutes les possibilités. « À votre avis, est-il possible que Herr Seidel se soit suicidé ? » demanda-t-il.

Le vieillard réfléchit longuement à sa réponse. Quand elle vint, elle avait un soupçon de désinvolture. « Possible ? Pourquoi pas. Des tas de gens le font. »

Fejn l'interrogea ensuite, mais ne réussit pas à dissiper l'impression que la défense gagnait du terrain.

4.

Pendant toute la journée, Ratenkolb mena patiemment une double offensive contre la présomption de culpabilité de son client. La première partie de sa stratégie, qui était aussi la plus importante, consistait à donner un air de plausibilité à la théorie voulant que Seidel se soit enlevé la vie. Il s'y employa en interrogeant une série de témoins — du gérant de la manufacture de Seidel jusqu'à un triumvirat de magnats d'industrie avec qui la victime avait l'habitude de partager une carafe de vin le mercredi soir — et en leur demandant leurs impressions sur l'état mental de Seidel dans les semaines ayant

précédé sa mort. Si aucun de ces témoins n'était tenté d'utiliser le mot *suicide*, que Ratenkolb agitait devant leur nez tel un fruit défendu, ils s'entendaient tous pour dire que Seidel était « préoccupé » et « nerveux ». Plus d'un fit allusion à des difficultés domestiques causées non par Wolfgang (aucun de ces témoins n'était au courant de sa présence à Vienne), mais par la « veuve Seidel ». Ratenkolb profita promptement de cette ouverture. La victime ne serait pas le premier, insinua-t-il à l'intention du jury, à devenir désespéré à force de partager sa vie avec une épouse dépourvue d'amour.

Le deuxième volet de la stratégie de l'avocat de la défense était de nature différente. Il visait à dissiper la mauvaise impression créée par les témoins qui avaient attesté de la brutalité de Wolfgang et à démontrer que l'accusé était un homme à la fois assagi et réformé. Cette tentative était axée sur un seul témoin, une rude jeune femme portant un costume paysan traditionnel, comme si elle s'apprêtait à assister à la messe du dimanche dans une église de campagne. Le procureur la regarda s'installer à la barre des témoins avec suspicion et étonnement : elle figurait sur la liste de témoins de l'accusation jusqu'à ce que le juge ait ordonné à Fejn d'abréger son interrogatoire. Ratenkolb bondit sur elle sans attendre.

« Connaissez-vous cet homme, Fräulein Hofer ? » demanda-t-il en pointant l'accusé.

Sa réponse ressemblait à un reniflement. « Pardi oui.

— Pouvez-vous décrire les circonstances de votre rencontre ?

— Il m'a battue.

— Où ?

— Chez les flics, voilà où. »

Ratenkolb la pria d'être plus précise. En quelques minutes, ils établirent la raison et le moment de son incarcération par la Gestapo. Elle avait découpé l'uniforme de la SA d'un voisin avec une paire de ciseaux. Le geste, incidemment, était dicté par des motifs personnels plutôt que politiques. Après quelques questions supplémentaires, Ratenkolb revint à son passage à tabac.

« L'accusé a-t-il menacé de vous jeter par quelque fenêtre que ce soit, Fräulein Hofer ?

— Par une fenêtre ? Non. Il m'a giflée. Et il m'a pincé l'oreille. Et le... vous savez... » (Elle pointa vaguement son postérieur, se levant légèrement de sa chaise pour ce faire.) « C'était un vrai porc. »

Ratenkolb hocha la tête et se tourna brièvement vers le jury, comme pour dire : « Vous voyez, je n'ai aucun désir de dissimuler quoi que ce soit. Mon client a agi comme un goujat ; hélas, on n'y peut rien. » Puis il posa à nouveau le regard sur le témoin.

« L'avez-vous revu par la suite ? Après votre interrogatoire ?

— Oui.

— Pourriez-vous je vous prie décrire les circonstances de cette autre rencontre? Quand et où s'est-elle produite?»

Elle haussa les épaules. «Ça fait un bout de temps. Je pense que c'était en juin. En été, en tout cas. J'étais dans le tram numéro 5, tard le soir. À l'arrêt suivant, à la gare, il monte avec une femme. Je le regarde et je me dis: "Je veux bien être pendue si ce n'est pas cet odieux jeune flic, eh ben, il n'a plus l'air aussi fier aujourd'hui." Sale, qu'il était, et il portait une vilaine petite valise. Et sa femme! Vous n'en auriez pas cru vos yeux. Quasiment en haillons. Je jure qu'il ne restait plus un bouton à son chemisier. Il était tout grand ouvert, vous savez. La fille assise à côté d'elle s'est même levée. Je pense qu'elle avait peur d'attraper des poux.

— Et que s'est-il passé ensuite, Fräulein Hofer?

— On était là, moi assise d'un côté, eux de l'autre, quand il me regarde d'un air un peu bizarre, comme s'il me reconnaissait mais pas tout à fait. Je reste assise à le regarder, en me rappelant comment il m'a pincée, ce porc. On continue encore quelques arrêts, et puis il se lève brusquement pour descendre, en tirant sa femme derrière lui.

— Était-il pressé?

— Pour sûr.

— Pourquoi?

— Je le rendais, vous savez... mal à l'aise.

— Et puis ?

— Il m'accroche avec sa valise. En sortant. Le tram a été secoué, en traversant des rails, j'imagine, et il a failli me jeter sa valise sur les genoux. Il s'est ratrapé, m'a regardée en face, pas comme on regarde normalement quelqu'un, autrement, comme s'il se concentrait très fort. Je reste là, assise, à me dire : "C'est reparti, il va encore me gifler." Mais il ne me gifle pas. "Je m'excuse", qu'il dit, tout bas, juste dans mon oreille.

— Voulait-il parler de la valise, Fräulein Hofer ? »

Elle haussa les épaules. « Nan.

— De quoi, alors ? »

Nouveau haussement d'épaules, puis un drôle de petit reniflement. « Vous savez... De tout ça.

— Vous voulez dire l'interrogatoire. Les gifles, les pinçons. »

Elle hocha la tête.

« Vous croyez qu'il était sincère ? »

Elle hésita, mais une seconde seulement.

« Ouais, pourquoi pas.

— Et puis ? Lui avez-vous pardonné ? »

Il lui fallut trois respirations.

« J'imagine qu'il y a pire », finit-elle par dire.

Pendant un moment, cette rude jeune femme dans sa robe de campagnarde dégagea une impression de dignité qui électrifia la salle d'audience. Wolfgang leva les yeux pour la regarder, et quelque chose comme un soupir parcourut les gradins des jurés.

Avec la permission du juge, Ratenkolb la remercia aussitôt. Avant qu'il ait pu appeler le témoin suivant, Bratschul leva l'audience et ordonna un ajournement d'une heure.

5.

Ratenkolb accompagna Wolfgang jusqu'à sa cellule. Dès que le gardien eut retiré les menottes de Wolfgang et les eut enfermés à clef, l'avocat sortit son étui à cigarettes et l'offrit à son client, tout en étudiant le visage de Wolfgang avec une expression mi-amusée, mi-irritée.

« Tu n'aurais pas dû lever les yeux. Tu étais parfait, assis là avec ton air de chien battu. Tu avais le menton presque sur la poitrine. Et puis tu as levé les yeux, juste au moment où elle disait que tu lui avais demandé pardon. Pour "tout ça". Quel regard vide tu lui as lancé ! Tout était là : tu ne la reconnaissais pas le moins du monde et tu n'avais aucun souvenir de l'incident. Tu l'as simplement heurtée avec ta valise ; soûl, j'imagine, en rentrant à Vienne avec les poches percées et une épouse bonne à rien. "Désolé", c'est ça que tu lui as dit, sauf qu'à ma suggestion, elle l'a

changé pour : « Je m'excuse. » C'est aussi bien qu'elle n'ait pas vu ton visage, elle aurait pu se rétracter. Le jury non plus — l'un des vieillards a failli fondre en larmes. C'est le public dans les deux premières rangées que tu as privé de ses illusions, ceux qui regardaient, en tout cas. Ton frère, entre autres, je l'ai vu blanchir. Bon Dieu, tu es jugé pour meurtre. Le moins que tu puisses faire, c'est d'avoir l'air repentant. »

Wolfgang écouta tout cela calmement en prenant deux cigarettes dans l'étui puis en attendant que Ratenkolb lui offre du feu. Il finit par le faire, et le jeune homme inspira la fumée à pleins poumons.

« Qu'est-ce que ça fait, décida-t-il, de la fumée dans la bouche, puisque le jury n'a rien vu ? »

Ratenkolb fit un sourire amer. « Ne laisse jamais ton avocat savoir que tu es un salaud. Ça nous pénalise tous les deux. »

— Tout ça, c'est de la foutaise de toute façon. Je me suis excusé, ou bien je ne l'ai pas fait. Mais le procès, c'est au sujet de Père, pas vrai ? Il n'y a pas une excuse qui va changer ça.

— Non, non, tu n'y es pas du tout. Le procès, c'est pour déterminer si tu es ou non un porc. Si tu es un porc, alors tu as tué ton père et tu peux bien aller au diable. Mais si tu es un brave type, vraiment, au fond de toi, alors on oublie et on pardonne. Qui peut dire que tu ne devrais pas être libéré ? »

Wolfgang sembla considérer ces paroles, fuma la cigarette par bouffées profondes et efficaces, alluma la seconde au mégot de la première. « Qu'est-ce qui va venir ensuite ? Tu vas appeler mes instituteurs ? Ils vont dire aux jurés qu'ils n'ont jamais réussi à décider si j'étais paresseux ou simplement idiot. Et puis il y a cette petite veuve que j'allais voir, une couturière, qui se spécialisait dans les collégiens. Une dame charmante, en fait. Elle peut témoigner que j'étais un garçon des plus ponctuels. Jamais raté un rendez-vous, et je ne m'éternisais pas. Et puis j'étais généreux : je volais de l'argent dans la poche de mon père et je n'aimais pas à lésiner. Je ne suis pas sûr qu'elle me serait très utile, pour témoigner de ma bonne nature.

— Je pensais à autre chose. Quand Fejn est allé pêcher tous ces prisonniers, j'ai demandé au juge la permission d'appeler à la barre certains de tes anciens collègues. Rossländer, Bienenkopf, Schramm. Et une demi-douzaine d'autres. J'ai dressé toute une liste. »

Wolfgang souffla de la fumée. « Vous appelez les gars de la Gestapo ? Ça va signer mon arrêt de mort ! Les membres du jury croient déjà que je suis une brute. Ça ne sert à rien de leur rappeler.

— Au contraire. Ça leur montrera que des jeunes hommes bien élevés ont servi dans cette branche nécessaire de la machine de l'État. Ils l'entendront de la bouche même des principaux intéressés. Je les ai appelés personnellement hier pour leur rappeler de cirer leurs chaussures. Et ils vont tous dire la même

chose : que tu étais responsable, diligent, calme. Et que tu aimais ton père.

— Tu les as achetés ? »

Ratenkolb fronça les sourcils. « Non, bien sûr que non. C'est le souvenir qu'ils gardent de toi.

— Merde alors. » Wolfgang secoua la tête pour exprimer un étonnement non feint, puis se mit à faire les cent pas dans la cellule. Parmi les nombreuses émotions que trahissait sa contenance, l'impatience l'emportait. « Alors, quand est-ce que je témoigne ?

— Pas avant la fin, si je peux l'éviter. On veut prendre notre temps avec cette partie des procédures ; mettre un peu de distance entre les arguments de l'accusation et le jury. » Ratenkolb fit ce sourire dépourvu d'humour qui était le sien, sans quitter des yeux les gestes de son client. « Pour autant, bien sûr, que tu donnes un bon spectacle. On ne l'a pas encore répété. Qu'est-ce que tu vas dire, exactement ? »

Wolfgang sourit, dessina une forme dans les airs avec le bout enflammé de sa cigarette. « Ça dépendra de mon humeur.

— Tu penses à te jeter en bas d'une falaise, n'est-ce pas ? Des aveux spectaculaires ; dans ta tête, tu les as déjà composés, en essayant de trouver les termes les plus choquants. Ça te fera du bien — pendant une seconde. Et puis le sol va te frapper. Ou pas. Le nœud coulant va briser ta chute.

— Mon cou, plutôt.

— Je déteste perdre. »

Wolfgang faillit éclater de rire. « Alors dis-leur que ton client a ruiné ta stratégie. Les gens vont comprendre. »

Ils fumèrent une autre cigarette.

« Quoi qu'il en soit, dit Ratenkolb, on va voir ce que la petite bossue peut faire pour nous. Je la garde pour demain elle aussi.

— Elle me hait. »

L'avocat secoua la tête. « Pas de la haine, non. De l'indifférence. Mais il y a d'autres intérêts en jeu. »

6.

Quand le procès reprit, à trois heures et quart, la première chose que remarqua Anna Beer fut que Robert était parti. Il ne s'était encore jamais absenté pendant les procédures ; elle se demanda ce qui, dans le témoignage du dernier témoin, lui avait fait tourner les talons.

L'après-midi se révéla assommant, de jeunes hommes aux dents blanches dissertèrent sur le fardeau du devoir. Même les protestations de Fejn ne réussirent pas à leur tirer une goutte de sueur. La longue procession de témoins fut uniquement égayée par la rumeur (qui se répandit comme une traînée de poudre dans la salle) qu'une femme seule

arpentait les corridors à l'extérieur de la salle d'audience et que cette femme — désorientée, en colère, murmurant pour elle-même — n'était autre que la mère de l'accusé. Un homme du public, un petit commis des postes étriqué qui avait pris ses vacances pour assister au procès, par « intérêt citoyen », comme il le disait, alla jusqu'à prétendre qu'elle lui avait parlé pendant la pause et l'avait supplié de lui demander si « la bossue avait déjà témoigné ». Plusieurs membres du public, Sophie Coburn y compris, entreprirent de trouver cette mystérieuse femme afin de déterminer si elle était bien la mère de l'accusé. Ils la découvrirent non loin des portes de la salle d'audience, en train de discuter avec un huissier ; elle le tenait par la manche de son uniforme et lui faisait prêter serment à propos de quelque chose. La femme partit peu après, brandissant le poing devant ce groupe de spectateurs, son visage grassouillet tremblant d'indignation. On eut tôt fait de décider qu'il s'agissait d'une femme n'ayant pas toute sa raison et qui était entrée dans le palais de justice par hasard ; la mère de l'accusé était riche, disait-on, elle aurait préféré mourir plutôt que d'être vue dans cette robe miteuse par le dos de laquelle on entrevoyait un sous-vêtement sale. Anna écouta sans commenter la description chuchotée que lui en fit Sophie, laquelle rappelait le récit que lui avait livré Robert de ses retrouvailles avec sa mère. Elle ne voyait pas de raison d'encourager la soif de sensationnel de la petite journaliste.

Ratenkolb n'avait pas épuisé sa liste de témoins quand le juge, las, se leva de son fauteuil et annonça

la fin des procédures pour la journée. Il était six heures passées. Anna et Sophie sortirent ensemble, cette dernière avec un vague sentiment d'urgence qui ne l'avait pas quittée de toute la journée. Anna s'apprêtait à lui demander si elle voulait dîner avec elle quand un homme qui se tenait dans l'ombre de l'édifice s'approcha d'elles et, d'un geste de la main, demanda un entretien privé. Dans la lumière déclinante, il était difficile de distinguer son visage et sa silhouette en raison de son chapeau et de son pardessus, mais il y avait dans son geste quelque chose — une élégance étudiée pas tout à fait féminine — qui permettait de le reconnaître immédiatement.

« Herr Kis, dit Anna à l'amant de son mari.

— Frau Beer. » Sa révérence inspirait de la répugnance à Anna ; elle impliquait une familiarité, voire une tendresse tout à fait étrangère à leur relation. « J'ai vu votre portrait dans les journaux. Dans les comptes rendus du procès. Le dessinateur admire votre beauté. » Il eut un faible sourire, manifestement nerveux, les deux joues tavelées d'une légère acné.

« Que voulez-vous ? » demanda-t-elle.

Son ton le fit rougir. Il secoua la tête, leva une main gantée pour lisser sa mince moustache. « J'ai repensé à Anton, dit-il après une pause. Je n'arrive pas à comprendre... » Ses yeux s'adoucirent, ne se mouillèrent pas de larmes, non, s'adoucirent simplement, emplis du souvenir des douces heures passées.

Anna dut faire un effort pour rester polie envers cet homme.

« L'avez-vous vu, Herr Kis ?

— Non, non.

— Savez-vous où il est ? »

Il secoua la tête d'un air inquiet, tristement, le rebord de son chapeau mou ajoutant de l'émotion à son mouvement.

« Alors je n'ai aucun désir de vous parler. »

Elle se retourna et il posa la main sur son bras pour l'arrêter. Le poing d'Anna se leva de façon inattendue. Elle ne le frappa pas, mais laissa son poing suspendu à quelques centimètres au-dessus du visage de l'homme. Elle déplia un doigt, défaisant le poing mais non pas le geste ; planta le doigt dans son collet remonté tandis qu'une dizaine d'épithètes pour nommer son engeance lui montaient aux lèvres, des injures de charretier qu'elle ignorait posséder. Kis rougit en les entendant et s'en fut à petits pas pressés que, dans son cœur blessé, elle qualifia d'efféminés. À quelque vingt mètres d'elle, il glissa sur les pavés, se mouilla le cul dans une flaque d'eau sale, puis disparut en boitillant.

Quand Anna Beer se retourna pour chercher Sophie, la petite journaliste n'était plus là.

Sophie était heureuse d'avoir pu fausser compagnie à Anna Beer sans lui fournir d'explication. Elle devait s'occuper de ce qu'elle concevait comme une affaire privée. Malgré les nombreuses heures qu'elles avaient passées ensemble, la journaliste et la femme du médecin ne s'étaient pas véritablement liées d'amitié. Anna avait quelque chose de froid et d'implacable qui était étranger à Sophie ; ce n'était pas uniquement de la réserve et cela semblait trop inflexible pour être simplement une question de tempérament. On aurait dit qu'Anna Beer s'était entraînée à se tenir à l'écart. Sophie avait une bonne compréhension des raisons motivant cette attitude — Karen Neumann les lui avait expliquées en termes plutôt crus —, mais elle avait tout de même du mal à ne pas en faire porter le blâme à Anna, l'épouse repoussée.

Pour sa part, elle aurait bien eu besoin d'une amie. Elle en avait soupé de Vienne, des soldats et des points de contrôle, des édifices en ruine et des gamins crasseux, des affamés qui la suppliaient de leur laisser ses restes ; elle en avait soupé, aussi, de l'appartement partagé, des locataires toujours en train de comploter, du corridor sale, de la puanteur de sa chambre exigüe ; elle en avait soupé même de ce procès qu'elle couvrait si diligemment et grâce auquel elle commençait à se faire un nom, quelque part de l'autre côté de l'océan, là où se trouvait une maison déserte pleine de photos d'un homme qui

avait brûlé à mort pour avoir fait pleuvoir des bombes sur cette ville. Plus elle restait et plus elle se sentait isolée. Même ses amis à l'ambassade lui retournaient ses appels de moins en moins souvent. C'était une cinglée, une paranoïaque, elle avait froissé des susceptibilités dans ses recherches pour retrouver Anton Beer.

Sophie était arrivée, six mois plus tôt, pour pleurer son mari et se faire une réputation grâce à sa plume. À l'époque, ces deux motifs lui avaient paru s'accorder. Désormais, quand elle était assise chez elle, voûtée au-dessus de ses notes dactylographiées, il lui arrivait de surprendre un air moqueur sur le visage réfléchi par le miroir de la garde-robe, chassé par la répétition de cent tics neurasthéniques.

Elle arriva à destination. Elle était déjà venue dans cet endroit, qu'elle retrouvait comme elle l'avait quitté : c'était une taverne située dans une rue secondaire où s'attablaient des commis miteux et des ouvriers accablés de fatigue ; un groupe de soldats britanniques qui s'étaient amourachés de filles du coin. L'arrivée de Sophie suscita le genre d'intérêt qu'éveillaient les femmes non accompagnées. Sa richesse et ses vêtements bien coupés attiraient l'attention, à défaut du corps fluët qu'ils habillaient ; son visage était trop étranger pour qu'on se risque à l'approcher. Elle prit place à une table, demanda le serveur qui lui avait téléphoné la veille et lui glissa une pièce dès qu'il apparut.

« Il faut que vous commandiez un verre, dit-il en empochant la pièce, si vous voulez vous asseoir.

« Quoi ? ajouta-t-il en réponse à son regard interrogateur. Je vous ai dit tout ce que je savais. Si vous voulez en savoir plus, il faut que vous lui demandiez, à elle. » Du doigt, il montra une serveuse assise, genoux écartés, à califourchon sur la cuisse d'un soldat, en train de rire de la blague qu'il racontait. « C'est elle qui l'a vu. Mais elle est occupée maintenant. Je vais lui dire que vous êtes là. »

Elle opina du chef, commanda du vin et de l'eau dans son allemand cassé et resta assise à observer, détournant les yeux dès qu'on lui lançait un regard inquisiteur.

La serveuse prit son temps ou, plutôt, le soldat prit le sien et resta assis à boire avec ses camarades, un bras autour de la taille de la femme. Elle n'était ni jeune ni vieille ; avait un visage franc et un corps franc, non dénué d'une espèce de charme plantureux. Elle appelait une sorte d'esprit impertinent : le soldat et elle échangeaient des taquineries, échangeaient des petits verres d'alcool de pomme en portant des toasts rieurs dans un anglais cassé ; la main du soldat sur son ventre y empoignait des rouleaux de graisse maternels. Il finit par se lever et la conduisit jusqu'à la porte. Elle s'arrêta quand Sophie lui fit un geste ; resta un moment immobile, un bras passé sous celui du soldat, déchirée entre la perspective de deux sources de revenus ; puis se retourna vers son prétendant, lui chuchota quelque chose à l'oreille et s'éloigna en se dandinant, ondulant des hanches, vers la porte du fond et la cage d'escalier derrière qui abritait les w.-c.. Sophie la suivit sans attendre.

Elles se parlèrent sur le palier minuscule, avec entre elles la porte des w.-c. ouverte, dont le bois peint portait les cicatrices de cent invitations et de cent refus, des commémorations de jeunes amours inscrites dans des cœurs. Le sol était jonché de lanières de papier journal qu'on avait laissé tomber tandis que d'autres avaient été utilisées à des fins hygiéniques. Sophie se surprit à parcourir les manchettes tout en formulant sa question.

« Le serveur, Herr Frobél, il m'a appelée hier soir pour me dire qu'il avait vu l'homme que je cherche. Maintenant il me dit que c'est vous qui l'avez vu. C'est vrai? »

La femme haussa les épaules et tourna une main pour montrer une paume calleuse. Une pièce l'incita à parler. Elle avait une maîtrise étonnante de l'anglais.

« J'ai entendu dire il y a quelques semaines que vous étiez venue ici pour chercher le géant, dit-elle. Je n'avais pas le numéro de téléphone. Frobél l'a. Alors c'est lui qui vous appelle. Et puis il voulait gagner quelques shillings.

— Il a sa pièce. Mais c'est vous qui l'avez vu. Karel Neumann. C'est lui que je recherche. »

La serveuse secoua la tête. « Son nom je ne connais pas. Mais c'est lui qui était ici il y a trois, quatre mois. Il boit beaucoup. Un homme grand. Très laid. Maigre, pas de chair sur les os, mais des épaules comme un bœuf. » Elle écarta les bras. « Un géant.

— Dites-moi tout ce que vous savez. Tenez, je vais vous donner encore cinq shillings. C'est tout ce que vous aurez. »

La serveuse prit l'argent et esquissa un drôle de mouvement avec son corps. En y songeant, Sophie l'interpréta comme une révérence.

« Voici comment ça s'est passé. Il est entré il y a deux jours. Avant midi. Personne était ici, juste moi, je nettoiais. Il achète une bière pour apporter à la maison. Il me faut quelque chose pour la verser. Il n'a pas de verre, mais il a une vieille... » Elle hésita, montra la lumière suspendue à une ficelle dans les w.-c. « ... une *Scheinwerfer*.

— Une ampoule? Une sorte de lampe?

— Une lampe, oui. De l'avant de sa motocyclette. Comme ça. » De ses mains, elle forma un globe large de quelque quinze centimètres. « Il dit de verser la bière dedans. Je voulais voir l'argent d'abord. Il a payé, j'ai versé. Trois litres et la lampe n'est toujours pas pleine. Il en a bu un peu sur le dessus. Et puis il est parti.

— L'avez-vous suivi?

— Non. Je faisais le ménage, il fallait que je reste. Mais j'ai demandé. Des gens l'ont vu. Ils disent qu'il vit sur la Gürtel quelque part. Et qu'il a une petite amie.

— Une petite amie?»

La serveuse rit, projeta ses épaules vers le haut et en avant, rétracta son cou. « Une fille avec une bosse. Sur le dos. Jeune, j'ai entendu dire. » Elle rit de nouveau, puis remarqua l'effet que ses paroles avaient sur la journaliste. « Vous l'aimez ? demanda-t-elle, étonnée. Je vois. Il est à vous. Je suis désolée. Il va revenir. »

Mais Sophie avait déjà pris une décision ; menton levé en signe de défi face à ses émotions et à ce qu'impliquaient les nouvelles que lui avait données la serveuse. « Ce n'était pas lui, dit-elle. Ce n'était pas Karel. Il me contacterait s'il s'était évadé. Pour demander de l'argent, à défaut d'autre chose. » Elle fit un demi-sourire trop informe pour être qualifié d'amer, puis congédia la serveuse d'un geste de la tête. « Allez-y. Votre soldat attend. Je vous ai donné tout ce que j'avais à vous donner. »

À la surprise de Sophie, la femme ne se rebiffa pas, mais la quitta en lui donnant une petite tape de camaraderie sur l'épaule, d'une main aussi forte que celle de n'importe quel homme.

Dès qu'elle fut partie, Sophie Coburn s'enferma dans les w.-c. et s'assit dans l'obscurité sur le couvercle en bois, sans pleurer, sans penser, ses talons carrés plantés dans les lambeaux de journaux détrempés qui jonchaient le sol.

Il commençait à se faire tard. Fébrile, Eva inventait des raisons d'aller à la cuisine. Elle s'asseyait à table, où elle mastiquait des craquelins, du chocolat, des sardines en boîte. Frau Seidel ne se retournait jamais pour regarder. Elle semblait de marbre, clouée sur place ; debout à la fenêtre, elle avait les yeux fixés sur la vitre. Le journal de la veille était là où elle l'avait laissé, sur le buffet de la cuisine, le passage annonçant qu'Eva allait témoigner encerclé en rouge.

La journée ne s'était pas déroulée comme prévu. Toute la matinée, tandis qu'elle s'habillait, puis se brossait les cheveux, Eva avait attendu que Frau Seidel remarque le journal et qu'elle intervienne : qu'elle l'approche, la supplie, vende son fils. Elle avait attendu si longtemps qu'elle était arrivée au palais de justice bien après l'heure qu'on lui avait indiquée. Robert était là, et l'avait accueillie dehors pour la guider à l'intérieur. Il était aimable avec les huissiers, qui lui avaient permis de s'asseoir avec elle dans la salle d'attente réservée aux témoins, une question informulée dans les yeux. À la tombée de la nuit, un clerc les avait libérés : le témoignage d'Eva avait été reporté. Quand ils étaient arrivés à la maison, Frau Seidel avait déjà repris son poste, muette, imperturbable, absorbée dans l'étude du jardin.

Frustrée mais trop lasse pour la confronter directement, Eva quitta la cuisine et monta à l'étage. Elle se prépara à se coucher, chassa Yussuf de son oreiller dont le tissu était taché de traces de griffes.

Robert était là, qui l'observait tout en évitant de croiser son regard.

« Tu as peur de me demander, lui dit-elle d'un ton accusateur. *« Qu'est-ce que tu vas dire en passant cette porte demain ? Vas-tu signer l'arrêt de mort de mon frère ou le sauver ? »* Ça se lit sur ton visage depuis ce matin. »

Il blêmit, se tortilla, s'assit sur le lit et s'étendit sur le flanc. « Dis la vérité, c'est tout, dit-il.

— Tu n'en penses pas un mot. La vérité pourrait bien ne pas te plaire. Mais ce serait immoral de me demander de mentir. »

Il ne répondit pas et elle grimpa derrière lui de sorte que sa bosse se trouve du côté du mur. Il portait sa chemise de nuit et une paire de sous-vêtements. Elle les connaissait tous deux intimement. Au cours des derniers mois, Eva avait recommencé à faire la lessive.

« Éteins la lumière, dit-elle. Et ferme la fenêtre. Il fait froid.

— As-tu parlé à Mère ?

— Éteins la lumière », répéta-t-elle, et après quelques minutes il se leva et lui obéit.

La fille avait fini par monter. Frau Seidel resta immobile encore quelques minutes, puis soupira et sortit un flacon de la poche de son cardigan, mêla quelques gouttes dans un verre d'eau, le but. Chacun de ses gestes se réfléchissait dans le carreau sale de la fenêtre. Son sac à main était posé sur l'appui de la fenêtre, sous un paquet enveloppé dans un linge à vaisselle. Dehors, le jardin était plongé dans l'obscurité. Tandis que le médicament commençait à faire effet, un calme détachement monta en elle comme l'eau d'un bain tiède. Elle s'assit à la table de la cuisine, étendit ses jambes lourdes sur une deuxième chaise.

À son réveil, elle était désorientée ; elle avait froid, ses pieds étaient de bois, insensibles au toucher. Il fallut quelques minutes pour activer la circulation dans ses talons et ses orteils, un picotement douloureux perçait à travers le remède. Il pouvait être minuit : un croissant de lune s'accrochait au cadre de la fenêtre. Sa lumière éclaira le journal, le cercle rouge autour du cinquième paragraphe. *La bonne de Herr Seidel, lisait-on, une certaine Anneliese Gruber. D'autres sensations sont à prévoir.* Ils semblaient incapables d'écrire quoi que ce soit correctement.

Les pieds revenus à la vie, le corps lourd, Frau Seidel se leva et entreprit de gravir les marches. Elle ne s'arrêta pas au premier, mais continua son ascension ; parcourut le long couloir qui menait aux quartiers de la bonne. Devant la porte elle s'arrêta, fouilla

dans son sac, les épaules voûtées. Elle ouvrit, regarda à l'intérieur, attendant que ses yeux s'adaptent. Ils étaient couchés sur le côté, le front de la fille appuyé contre le dos de Robert, leurs deux têtes sur l'oreiller, l'une derrière l'autre. Une émotion monta en elle, faiblement, à travers le voile d'opiacés ; elle n'était pas uniquement faite de hargne. Son fils avait l'air paisible, heureux, les cheveux très noirs. Elle pouvait compter ses respirations en regardant monter et descendre sa poitrine étroite ; on entendait un reniflement frileux dans son nez quand il expirait. La chambre était glaciale, ils n'avaient pas fermé la fenêtre correctement, avaient rabattu le mince édredon jusqu'à leurs tailles.

La porte ouverte ajouta un courant d'air au froid, et c'est ce courant d'air qui les réveilla, d'abord lui, puis elle : deux visages pâles remuèrent, dépouillés de leurs traits par l'obscurité. Elle s'adressa à la fille, pas à lui.

« Tu peux l'avoir », déclara-t-elle, la main dans son sac parmi les flacons, les mouchoirs, un poids mort enveloppé de coton usé jusqu'à la corde.

La fille se redressa suffisamment pour exprimer la confrontation. « Comment est-ce que je sais que vous allez tenir parole ? chuchota-t-elle.

— Il a entendu, non ? dit Frau Seidel. Tu l'as, je te dis. Mon consentement. »

Elle attendit une nouvelle humiliation : poitrine droite, menton rentré dans la peau douce de sa gorge.

« Merci », dit la fille sur le lit, presque doucement.
Frau Seidel ferma la porte avant que son fils puisse
ajouter ses remerciements.

Cinq

1.

Anna était au lit quand on sonna à la porte. Elle se réveilla, désorientée, au milieu de sa tignasse humide de sueur. Pour quelque raison étrange, elle décida que ce devait être Frisch qui avait des nouvelles d'Anton. Elle se leva précipitamment, enfila sa robe de chambre, s'en fut d'un pas vif sur les lattes glaciales sans prendre le temps de trouver ses pantoufles. En guise de toilette, il faudrait se contenter d'une main passée dans ses cheveux et d'un rapide ajustement de sa ceinture. Elle ouvrit la porte avec un soupçon d'affectation dans l'attitude : tête inclinée, sourcils levés, un poing posé sur sa hanche saillante. Son excitation n'avait pas lieu d'être.

C'était Sophie.

« Quelle heure est-il ? demanda Anna.

— Six heures dix.

— Vous êtes en avance.

— Je n'arrivais pas à dormir. J'espérais que vous seriez levée. »

Anna la fit entrer. Il était tentant de la renvoyer pour se glisser à nouveau dans la chaleur de son lit, mais elle lisait sur le visage de Sophie une urgence fébrile qui commandait sa politesse la plus élémentaire, à défaut de sa compassion.

« Entrez, alors. Allons boire un café. »

Elles s'assirent dans la cuisine, ou, plus exactement, Anna s'assit, une jambe nue croisée sur l'autre. Sophie s'affaira à mettre la table pour le petit déjeuner comme si elle était l'hôtesse et qu'Anna était son invitée. Anna la laissa faire ; prit une cigarette du paquet ouvert sur la table et demanda du feu à Sophie. La journaliste se dépêcha d'aller à la cuisine et trouva les allumettes.

« En voulez-vous une ? proposa Anna, puis elle se pencha en avant vers l'allumette avec un geste d'habitude, les lèvres plissées autour du bout de la cigarette, les paupières baissées pour montrer ses longs cils.

— D'abord un café. Tenez, je vais mettre la cafetière sur le feu.

« Le procès commence à huit heures », ajouta Sophie quand elle se fut enfin assise, les mains autour d'une tasse fumante.

Il y avait des petits pains de la veille dans une corbeille posée entre elles ; une soucoupe en porcelaine

contenant une ou deux onces de beurre ; un verre de miel synthétique ; la demi-lune grise d'une saucisse de foie qui, faute d'avoir été correctement enveloppée, avait séché. Ni l'une ni l'autre ne manifesta le moindre intérêt pour la nourriture.

« Vous allez venir, n'est-ce pas, Anna ? C'est la dernière journée. On pourrait même avoir un verdict. Tout dépendant du jury, bien sûr. »

Anna ne répondit pas tout de suite ; sirota son café, remarqua l'absence de rouge à lèvres, dont elle associait le goût à la boisson.

« Qu'êtes-vous venue me dire ? » demanda-t-elle enfin. La question avait un accent plus doux que ce à quoi elle s'était attendue, comme si les mots étaient suffisamment lourds de sens pour dissiper sa légère irritation. Sophie remarqua elle aussi le caractère formel de la formulation ; elle se redressa sur sa chaise, les émotions papillonnant sur son front et ses joues.

« Avez-vous eu... demanda-t-elle très prudemment, les yeux baissés vers la table, au cours de votre vie, je veux dire... Avez-vous couché avec beaucoup d'hommes ? »

De nouveau, la réponse fut douce. « C'est pour cela que vous m'avez réveillée ? »

— Oui. D'une certaine façon.

— Cinq ou six, dit Anna. Six. Besoin de réconfort, pour l'essentiel. » Elle sourit : le genre de sourire qui efface l'émotion. « Je choisis des hommes riches. »

Elle aurait pu adoucir sa réponse ; expliquer qu'il n'y avait pas que cela. Qu'elle s'était sentie seule, avait eu besoin de se prouver qu'elle plaisait aux hommes ; qu'il n'y avait que son mari qu'elle était incapable de séduire. Mais Sophie n'écoutait pas et, quoi qu'il en fût, Anna avait horreur des excuses.

« Je n'ai jamais couché qu'avec mon mari. Et, vous savez... avec Neumann. » Sophie s'interrompt, les yeux fixés sur les soucoupes, le miel et la saucisse de foie. « C'est un meilleur amant que mon mari. Je ne pense pas qu'il fasse quoi que ce soit de très différent. Je veux dire... d'un point de vue mécanique, c'est du pareil au même, en gros. Mais... » Elle leva les yeux avec une sorte de courage téméraire. « Ça me plaisait davantage. Il me faisait ressentir des choses que je n'avais... Et les choses qui sortaient de ma bouche... J'ai dû divertir la moitié de la cour. »

Anna avait envie de se moquer d'elle, de lui demander ce qui, dans cette matinée, avait fait naître le souvenir de ses extases passées ; elle se demandait aussi si Sophie serait assise là, hésitant entre la honte et l'émoi de la découverte de soi, si Karel occupait encore son lit et faisait jaillir des obscénités de la bouche de son amante. *Quelles bêtes nous sommes, songea-t-elle, pour que notre culpabilité ne puisse être déclenchée que par la solitude.*

Voici ce qu'elle dit plutôt : « On ne choisit pas ce qu'on désire. » Dès qu'elle eût prononcé ces paroles, elles lui parurent fausses, livresques, comme quelque chose qu'Anton aurait dit, une phrase tirée d'un traité sur le parc de créatures qu'abrite l'âme d'un être.

Sophie le perçut aussi, et identifia correctement l'origine probable de la phrase.

« Comme votre mari, dit-elle. Pardonnez-moi, Anna. Karel m'a dit. Que Herr Beer... » Elle laissa sa phrase en suspens, perdit confiance dans les mots qu'elle avait choisis, trouva un pis-aller. « M'a parlé de ses inclinations, je veux dire. Ce doit être difficile pour l'épouse. Après tout, vous l'aimiez encore... Et pourtant... »

Anna se leva, décroisa ses mains de la tasse de café, gagna rapidement la porte. « Je pense que nous avons échangé suffisamment de confidences pour une matinée. Si vous voulez bien m'excuser maintenant, Sophie, je dois m'habiller. »

En marchant vers le palais de justice, une heure plus tard, ni l'une ni l'autre ne fit allusion à leur conversation antérieure.

2.

Sombres croassements, grattement des griffes sur le bois verni, claquement étouffé d'ailes dans l'air, suivis d'une danse de réjouissance sautillante. Les oiseaux avaient recommencé à prêcher, à coups d'appels et de réponses rythmés, polyphoniques. Les cris s'insinuèrent dans son sommeil et firent remonter à la surface ses souvenirs d'enfance : les firent s'enchaîner à vif, contre leurs inclinations. Le pasteur de son village natal jetait de la terre dans une tombe

ouverte, son veston était déchiré sous une manche, dessous le tissu était jaune ; derrière lui, sur la table du festin de noces de sa sœur, le transistor de son oncle émettait un discours ponctué de parasites ; et un grand danois moucheté du nom de Liebling traînait dans la poussière le casse-tête de sa hanche brisée par un tracteur.

Elle se réveilla en sueur, le ventre alourdi par la rétention d'eau et l'enfant qui grandissait. Un besoin urgent d'uriner se manifestait par une pression sur sa vessie. Poldi descendit du lit, s'accroupit au-dessus du pot de chambre, se soulagea, puis s'assit sur le plancher, le cul à l'air, le dos endolori, s'accrochant toujours en souvenir à ce pauvre Liebling qui rampait douloureusement. Du grenier lui parvint un nouveau chœur de croassements ; des corneilles encerclaient la maison, de jour en jour plus nombreuses, comme pour en marquer la carcasse à l'intention de leurs sœurs. Elle attrapa une pantoufle qui pointait sous un tas de lessive sale ; la lança durement contre le plafond, déclencha une clameur renouvelée tandis qu'une douzaine d'oiseaux sautilaient, criaillaient et changeaient de perchoirs. Ces dernières semaines, il était devenu impossible de faire jouer de la musique. Chaque fois qu'elle posait un disque sur la platine, les oiseaux répondaient, noyaient des symphonies entières sous leurs cris. Elle s'endormait les mains pressées sur les oreilles.

Elle sortit de la chambre. Au premier, la porte de Frau Seidel était entrebâillée, le lit n'avait pas été défait, une fenêtre était ouverte sur le froid d'octobre. Au rez-de-chaussée, une tasse de tisane à moitié

bue se trouvait sur le buffet de la cuisine ; tout était beaucoup plus propre depuis que le gamin vivait dans la maison. Affamée, Poldi essaya d'ouvrir quelques tiroirs, découvrit que la plupart étaient verrouillés. On avait laissé du pain sorti pour elle, une timbale de margarine ; un bout de fromage séché, un sachet de café de malt. La charité de la famille. Elle mangea un peu de pain et de fromage, eut envie de sucre.

Il y avait un garde-manger à l'arrière de la cuisine, auquel on accédait en descendant trois marches, et qui dégageait l'odeur de l'abondance passée. Il était maintenant vide de provisions, à l'exception d'un sac de farine, d'un panier de pommes de terre et d'un tas d'oignons recouverts d'une grossière poche de jute. À l'arrière, une rangée de tablettes étaient suspendues un peu de travers, comme si l'un des côtés avait été enfoncé dans le mur. Ce n'est qu'en s'approchant que Poldi constata que cette section entière était montée sur des pentures, comme une porte. Derrière, une volée de marches descendait plus bas encore, menant à une partie de la cave qu'elle ne connaissait pas.

Elle descendit lentement, non pas tant par crainte que par conscience de sa maladresse, du centre de gravité de son corps qui se déplaçait peu à peu. La pièce au bas des marches renfermait un lit et une chaise, un lit de camp et d'autres tablettes ; un sol en béton nu, fissuré par endroits, recouvert d'une patine vernissée par de la moisissure. La pièce était éclairée par une haute lampe en pied à l'abat-jour orné d'un motif de fleurs et garni de glands. Elle se dressait

près du lit de camp sale tel un dandy au chevet d'un miséreux ; répandait une douce lueur teintée de rouge. La lumière donnait consistance et volume à la silhouette assise à table, en train de porter une cuillerée de confiture à sa bouche. Le dessus de la table était encombré de boîtes de conserve et de bocaux.

« Frau Seidel ! Vous m'avez fait une peur bleue. Je ne savais pas qu'il y avait une pièce ici. » Poldi parlait avec un débit rapide, ignorant comment ses paroles seraient reçues. « J'imagine que vous n'irez pas au procès, hein ? »

Frau Seidel secoua la tête sans lever les yeux.

« Moi non plus. Il a demandé que j'y aille pas, Wolfgang. Je suis allée le voir hier soir. Il était pâle, et d'assez mauvais poil. Je suppose qu'il doit être nerveux, tout ça. Il a dit qu'il avait une in-di-gest-chion. Je le voyais bien. Il puait un peu de la bouche. » Poldi sourit, se rappela leur baiser amer. « Il va s'en tirer, pas vrai, Frau Seidel ? »

L'émotion derrière cette question était si vive que même Frau Seidel parut prise de court. Elle marqua une pause, leva les yeux, une cuillerée de confiture encore dans la bouche. Puis elle avala, leva un poignet dodu vers ses yeux, lut l'heure sur sa montre en or.

« Dix heures. La petite infirme doit avoir témoigné. Tout dépend d'elle. » La colère balaya ses traits, changea le cours de ses pensées. « Petite salope arrogante. Elle me prend pour une idiote. Elle a gardé les vivres

sous clef pendant des mois et ne s'est jamais rendu compte que j'avais ça.»

Elle pointa les rangées d'étagères où s'alignaient les bocaux. Poldi suivit son geste, d'abord des yeux, puis avec ses pieds, et constata bientôt que la réserve consistait entièrement en confitures et en fruits en conserve du commerce. Il devait y avoir des centaines de pots sur les étagères.

«Abricots! s'écria-t-elle avec une excitation d'enfant en tendant la main vers un bocal. Si ça vous dérange pas.» Elle se retourna pour demander la permission en esquissant un soupçon de révérence. «J'ai la dent sucrée. Et ça fait des mois que j'ai pas mangé de confitures.»

Frau Seidel ne s'y objecta pas et Poldi apporta le pot sur la table. Elle le mangea avec les doigts, en pêchant les morceaux de fruits collants, qu'elle léchait avec délice.

«Et ça, qu'est-ce que c'est?» demanda-t-elle quand elle en fut à la moitié du bocal. Elle tendit la main vers l'une des plus grandes boîtes de conserve posées sur la table, mais eut un mouvement de recul en voyant le crâne noir goudron imprimé sur l'étiquette.

Frau Seidel l'observait en souriant. Elle plongea sa cuiller couverte de confiture dans la boîte ouverte, en sortit une quantité de fine poudre blanche qu'elle mêla dans le reste de bocal de confiture qui se trouvait devant elle. Prudemment, avec une dextérité

surprenante, elle posa le pot par terre et le fit rouler à travers la pièce jusqu'aux étagères. Le bocal disparut dans les ombres qui en noyaient la base, produisant un bruit grinçant en roulant sur le béton. Poldi voulut dire quelque chose, mais en fut empêchée par un index levé en guise d'avertissement. Elles restèrent assises à attendre, n'entendirent que le silence. Puis un léger mouvement du bocal, un quart de tour, une patte grattant prudemment.

« Des rats ? » demanda Poldi. Cette idée ne la répugnait pas. Elle avait passé sa vie à lutter contre la vermine.

Frau Seidel hocha la tête. Son visage était un masque de maquillage séché. « Ils savent que ça sent drôle, mais ils la mangent quand même. » Elle cracha sur la cuiller, l'essuya sur l'ourlet de sa robe, puis ouvrit un nouveau bocal de confiture et reprit sa dégustation. « J'en ai tué une douzaine la semaine dernière. Ils se reproduisent comme des... » Elle s'interrompit, ne trouva pas de comparaison, puis jeta un coup d'œil à Poldi et fixa son ventre et ses cuisses. « Tu te sens bien ? » demanda-t-elle brusquement, sa voix passant en un instant du triomphe à la sympathie.

Poldi haussa les épaules, une main sur le ventre. « Ça va, je suppose. Je suis tout le temps à la toilette. Et en train de vomir mon déjeuner. » Elle se leva de sa chaise, alla au lit de camp qui n'était pas défait, de nouveau frappée par l'étrangeté de ce qui l'entourait. « Mais qu'est-ce que c'est que cette pièce ? Vous venez ici pour dormir, c'est ça ? »

Frau Seidel secoua la tête, toute sympathie évanouie. «C'est *lui* qui est resté ici. En 42. On peut encore le sentir sur les draps.» Elle fronça le nez. «As-tu lu les chiffres? Un million, cinq millions, dix!» Frau Seidel déglutit, pointa la langue dans la poche d'une joue, y trouva suffisamment de bave pour humecter son venin. «On se dit qu'ils auraient pu attraper celui-là. Il est arrivé ici le matin où ils les ont tous rassemblés: sa femme et sa fille, son père, sa belle-mère. Il s'était sauvé. Il est resté assis dans notre cave, en sueur, à dire: "Il faut que je me sauve." Sauf qu'il ne l'a pas fait. Quatre jours, qu'il est resté, alors que la maison était pleine de serviteurs, tous ces yeux curieux! Seidel refusait de le jeter dehors. Pas qu'il n'en ait pas eu envie, tu penses bien. Mais ce n'était pas *correct*. Il courait à l'église à toutes les trois minutes, et aux chiottes. Ulcère de l'estomac. Parce qu'on avait une dette envers lui, tu vois. Eh bien, il a fini par partir, il s'est livré à la police et a demandé d'aller rejoindre sa femme. Et quel visage répugnant il avait, ces joues, toujours huileuses, qui pendaient sur ses os.» Elle toucha son propre visage comme si elle craignait d'avoir pris les traits de l'homme; saisit les tissus gras de sa gorge et les enfonça sous le haut collet de son chemisier. «Ça fait presque six ans et la pièce sent encore le Juif.»

Poldi la regarda, se leva et grimpa lentement les marches. Au sommet elle parla, tristement, doucement, mais assez fort pour se faire entendre.

«Vous êtes folle, voilà ce que vous êtes», dit-elle.

Quand elle retourna dans sa chambre, le plafond retentissait du chant des corbeaux en rut. Poldi se coucha, mit ses doigts dans ses oreilles, et pria pour Wolfgang.

3.

« Pourriez-vous décrire vos tâches à la cour, Fräulein Grotter ?

— Mes tâches ? Je suis servante. Je fais ce qu'on me dit.

— Très bien, très bien. Ne vous fâchez pas. Je suppose que vous devez être nerveuse.

— Le dois-je ?

— Eh bien, quoi qu'il en soit, c'est bien naturel, avec tous ces gens qui regardent. Mais en vérité, il n'y a pas de raison de vous en faire. Vous n'avez qu'à dire la vérité.

— Alors, venons-en au fait, Herr procureur. J'ai des corvées à faire. »

D'emblée, le procureur Fejn parut un peu dérouté par le dernier témoin du procès. Celle qu'il avait rencontrée pour préparer son témoignage quelques semaines plus tôt était une personne bien différente ; taciturne ; fade au point d'en être idiote. Il se rappelait une employée vêtue de ses habits du dimanche, son sein vierge recouvert d'une dentelle maintes fois

reprise. Sa déclaration avait été aussi terne que ses vêtements.

Ce jour-là, elle était différente. Anneliese Grotter — Eva — était apparue devant la cour dans un accoutrement rien de moins que provocant. Elle portait un chapeau écarlate incliné précairement et une vieille robe qui semblait trop courte et trop serrée : le vêtement accentuait sa poitrine, sa bosse, et offrait à la vue ses mollets nus étendus devant elle tandis qu'elle était assise dans le fauteuil des témoins. D'autres détails de son costume attiraient l'attention. Elle s'était peint les lèvres d'une couleur qui jurait avec celle du chapeau, mais n'avait pas maquillé ses yeux ; n'avait apporté ni veste ni cardigan et s'était assise dans le fauteuil avec une raideur exagérée, ne tournant la tête à l'occasion que pour observer les membres du jury d'un regard dénué d'expression. Quand ses yeux tombèrent sur l'accusé, elle ne fit pas le moindre effort pour masquer la profonde indifférence que lui inspirait son sort.

« Nous ne vous retiendrons pas longtemps, continua Fejn, dissimulant sa consternation derrière un sourire. La cour ne voudrait pas s'interposer entre vous et la lessive de la maisonnée. » Il fit une pause juste assez longue pour laisser naître une première vague de ricanements chez le public, puis chassa cette hilarité d'un mouvement de la main, comme s'il faisait son devoir à regret. « Revenons à ce qui nous occupe. En vérité, je n'ai qu'une seule petite question. Où étiez-vous à midi le 25 juin, Fräulein Grotter ? »

— C'est ça votre "seule petite question", Herr docteur Fejn? J'étais dans la résidence des Seidel.» Elle fit mine de se lever, et il dut la forcer du geste à se rasseoir. Elle avait une expression hautaine, pleine de dépit. Chacun de ses mouvements était entravé par sa bosse.

« Et que faisiez-vous?

— À midi? Je nettoyait les toilettes, j'imagine. Ou les miroirs, peut-être. Une petite tâche assommante.

— Vous étiez dans la salle de bain, alors.

— Dans l'une des salles de bain. À l'étage supérieur. Là où se trouve la chambre du jeune Herr Seidel.

— Et pendant que vous étiez là, en train de faire le ménage, avez-vous vu l'accusé?»

Fejn pointa le doigt et les yeux d'Eva suivirent docilement. Elle étudia Wolfgang d'un regard froid, des pieds à la tête.

« Oui.

— Que faisait-il?

— Il était en train de s'habiller. Et de parler avec sa femme.

— Dans quel état était-il?

— Il était soûl.

— Je vous en prie, Fräulein Grotter, vous semblez plutôt éloquente quand vous le voulez bien. Décrivez-nous la scène.»

Elle renifla, ajusta son chapeau, gratta — gratta littéralement — l'endroit où le haut de son bras disparaissait dans la manche. «Voici ce qui se passait, dit-elle. L'accusé était en pyjama et il venait de monter l'escalier en courant. Il était en train de s'habiller en criant après sa femme. Il était rouge et il titubait. Je crois qu'il s'est effondré contre le mur une ou deux fois en essayant de mettre son pantalon. Une question d'équilibre. Il avait laissé la porte grande ouverte, alors je pouvais voir tout ça facilement.

— D'où l'accusé arrivait-il?

— Du bureau de son père.»

Fejn dissimula sa surprise en fouillant dans ses notes. Il ne s'y trouvait nulle mention de ce détail. «Du bureau de son père! Vous en êtes certaine?

— Oui, bien sûr. Je pouvais les entendre se crier après. Je n'arrivais pas à distinguer ce qu'ils se disaient, mais ils criaient. Et puis il a claqué la porte, il a monté l'escalier en courant, et il s'est mis à crier après sa femme à la place.

— Et qu'est-ce qu'il criait à sa femme? À ce moment-là, vous pouviez sûrement entendre ses paroles.

— Il maudissait son père.

— Qu'est-ce qu'il a dit exactement ?

— Oh, juste des mots sans suite. “Bâtard”, “trou du cul”, “hypocrite”. Il l'a peut-être traité de con.» En entendant ce mot, Fejn se figea un moment et regarda autour de lui comme pour s'assurer qu'il n'avait pas mal entendu. Mais les jurés et les spectateurs étaient aussi choqués que lui. Des gradins du jury s'éleva un seul gloussement, étouffé, certes, mais tout à fait audible dans le silence soudain qui s'était abattu sur la pièce. Eva en chercha l'origine, repéra le plus jeune des jurés, un commis de magasin à rayons guère plus vieux qu'elle, et lui lança un regard franchement amusé.

«Je ne faisais que citer l'accusé.»

Fejn reprit contenance, se lissa les cheveux. Sa toge se gonfla sous l'effet du geste. «Et, euh, quel ton avait l'accusé en faisant ces remarques ?

— Quel ton ? » Elle leva les yeux, sourit à Fejn, plissa ses lèvres peintes, dit d'un ton posé : «Meurtrier.

— Meurtrier ? répéta Fejn, satisfait, apaisé, sa voix continuant de couvrir plusieurs octaves. Que s'est-il passé ensuite ?

— Il est parti. En coup de vent, comme on dit. Il a claqué toutes les portes.

— A-t-il mis ses chaussures, Fräulein Grotter ?

— Non, je l'ai vu les tenir, mais il en a lancé une en criant, et puis il a laissé tomber l'autre. Il a laissé des traces de sueur dans l'escalier. Ses chaussettes, je veux dire. Elles étaient loin d'être propres.

— Et à quel moment avez-vous revu Herr Seidel l'aîné?

— Je ne l'ai jamais revu. C'est-à-dire, jamais conscient. Un peu plus tard, il y a eu des cris dans la rue. On avait retrouvé son corps.

— Merci, Fräulein Grotter, ce sera tout. L'accusation en a fini avec ce témoin.»

Fejn s'inclina devant le juge, sortit son mouchoir et essuya la sueur sur son front.

4.

Ratenkolb prit le relais. Il ne parla pas immédiatement, mais resta plutôt assis à son pupitre à déplacer des papiers, alors que tous les yeux de la salle d'audience étaient fixés sur lui.

«Fräulein Grotter, dit-il enfin, je remarque qu'il y a des différences importantes entre la déclaration que vous avez faite à la police et le rapport du juge d'enquête.»

Elle ne répondit pas, mais se contenta de le dévisager avec des yeux sans fard, hostiles.

« Ce que je veux dire, Fräulein Grotter, c'est que vous avez d'abord refusé de faire quelque déclaration que ce soit.

— Et alors ?

— Vous n'avez pas de commentaire à faire ?

— Vous n'avez pas posé de question. »

Ratenkolb hoch la tête pour lui-même, comme s'il appréciait sa précision. « Laissez-moi formuler les choses ainsi, Fräulein Grotter. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'idée ?

— D'abord, je ne voulais pas m'en mêler. Une bonne doit rester à sa place.

— Allons, vous ne nous faites pas l'effet d'une timorée.

— Très bien, admettons que je croyais que la police était capable de faire son boulot sans moi.

— Le juge d'enquête vous a convaincue du contraire ?

— Manifestement. »

Un silence s'installa, pendant lequel Ratenkolb feuilleta de nouveau ses papiers.

« Dites-moi, demanda-t-il d'un ton réfléchi, avez-vous de l'affection pour l'accusé ?

— Pas particulièrement. Son métier consistait à battre les gens.

— Vous aviez peur de lui? Vous me semblez être une jeune femme courageuse.

— Ma position dans la vie exige de la prudence.

— Alors le fait que l'accusé n'ait pas été à la maison ces derniers mois ne vous a pas indisposée?

— Indisposée? Non. S'il n'en tient qu'à moi, il peut aller au diable.

— Eh bien, dit Ratenkolb, on dirait que ce n'est pas impossible. » Il pencha la tête, prit une pause puis parla comme s'il s'adressait à son pupitre. « Une dernière question, toutefois. Une petite incohérence. Ou peut-être une omission. Dans le rapport, je veux dire. L'heure à laquelle vous avez vu l'accusé quitter la maison pieds nus le jour où... il a crié des insultes à son père... Quelle heure était-il exactement?

— Autour de midi.

— Vous en êtes sûre?

— Il y a plusieurs horloges dans la maison. J'ai entendu le carillon.

— Et à quelle heure le corps de Herr Seidel a-t-il été retrouvé?

— À une heure et demie.

— Oui, dit Ratenkolb. Cela concorde avec la déclaration des autres témoins. Une heure et demie après que son fils l'a eu jeté par la fenêtre. Comment expliquez-vous cet écart?

— Comment je l'explique ? renifla Eva. Je suppose que personne n'est passé devant la maison. Ou bien on est passé, mais le nez en l'air. Il aurait fallu que quelqu'un regarde par-dessus la petite clôture.

— Effectivement. » Ratenkolb attendit, lissa sa veste et sa redingote, consulta ses notes. « Vous rappelez-vous ce que vous avez fait après avoir nettoyé la salle de bain à l'étage ?

— J'ai balayé l'escalier.

— Et puis ?

— J'ai fait les fenêtres. Le salon à l'avant, et puis la salle à manger, et puis la cuisine.

— Vous en êtes sûre ?

— J'ai une routine, Herr Ratenkolb. Le 25 était un vendredi. J'ai balayé l'escalier et puis lavé les fenêtres du rez-de-chaussée.

— Salle de bain, escalier, fenêtres. Une curieuse routine, si vous me permettez.

— Vous voulez me dire comment faire le ménage ? Vous n'avez qu'à passer quand vous voulez. Vous pourrez me donner des leçons. »

Ratenkolb se fendit d'un léger sourire à cette boutade.

« Je vous en prie, Fräulein Grotter. C'est un procès pour meurtre, après tout. Pouvez-vous nous dire à quelle heure vous avez lavé les fenêtres du salon ?

— À midi et demi.

— Vous avez l'air tout à fait certaine.

— Je le suis.

— Eh bien, dans ce cas, vous nous avez menti, Fräulein Grotter. Vous avez dit à la cour que vous n'aviez pas vu le corps de Herr Seidel avant qu'un passant vous avise de sa présence en faisant du bruit dans la rue.

— C'est exact.

— Mais les fenêtres du salon donnent sûrement sur la pelouse devant la maison.

— Oui.

— Est-il possible que vous ayez lavé les fenêtres dans le salon à midi et demi sans voir le corps de votre employeur gisant, brisé et ensanglanté, juste devant vos yeux? »

Un murmure parcourut l'audience, une sorte de hoquet collectif.

« Est-ce possible? répéta-t-elle d'un ton désinvolte, prononçant les mots paresseusement. Non, bien sûr que non. Il est tombé à moins de cinq pas de la fenêtre. Je vous assure, la pelouse était parfaitement déserte à ce moment-là. »

Un tumulte se déchaîna, amplifié plutôt qu'apaisé par le marteau qu'abattait le juge Bratschul. Fejn avait bondi hors de sa chaise et gesticulait frénétiquement.

Le mot « parjure » fut entendu dans plusieurs coins ; pour une fois, toutes les factions du public paraissaient également scandalisées. Eva supporta la tempête avec un calme exceptionnel ; elle s'était un peu empourprée, il est vrai, et tenait ses mains nouées sur son ventre, mais elle ne fit pas un geste de plus, le menton levé bien haut, saillant sous l'ombre de son chapeau.

Les admonestations du juge finirent par ramener un semblant d'ordre dans la salle. Ordonnant à Fejn de reprendre son siège, il s'adressa directement au témoin.

« Fräulein Grotter, vous aurez remarqué que votre déclaration a plongé la salle d'audience dans un bel état... Oui, oui, un état. Vous voyez, la succession des événements du 25 juin est une question d'une grande importance. Nous avons un témoin, un des voisins, qui a découvert le corps de Herr Seidel vers une heure et demie. Et d'autres témoins qui ont vu l'accusé — pieds nus — aux environs de deux heures. On a présumé — c'est-à-dire que l'accusation a présumé — qu'il avait quitté la maison à la suite de... *après*, comprenez-vous, *après*... que Herr Seidel a été jeté — ou, disons, qu'il est tombé, il ne faut pas influencer le jury ! — par la fenêtre de son bureau. Maintenant vous nous dites que l'accusé a quitté la maison alors que son père était encore à l'intérieur. Puis-je faire remarquer qu'il existe, hum, de sévères sanctions pour qui se parjure devant le tribunal, des sanctions très sévères, et que, si vous vous trompez, c'est peut-être le dernier moment où vous pouvez

rectifier, c'est-à-dire vous rétracter et, bref, éclairer la cour... » Il laissa ses paroles en suspens, épuisé, et resta à triturer son marteau de ses mains nerveuses et veinées de bleu.

Eva le regarda avec un air de détachement absolu. « Herr juge, répondit-elle doucement, le jour de l'accident de Herr Seidel, un policier est venu à la maison pour me poser des questions. Il était malpoli et j'étais bouleversée, alors je n'ai pas répondu à ses questions. Il n'a pas fait grand effort. Je l'ai entendu dire à son collègue que j'étais une imbécile et une infirme. Six semaines plus tard, un juge d'enquête a demandé que je me présente au palais de justice. Il m'a fait attendre dans un petit couloir miteux où se trouvaient une longue file de gens et une seule chaise. Quand mon tour est venu, je suis entrée et il a fermé la porte. Il était assis à son bureau, le nez fourré dans des papiers. Je me suis demandé s'il allait au moins me dire bonjour, mais il n'a jamais levé les yeux vers moi, il est simplement resté à feuilleter ses documents pendant tout l'entretien. Il m'a posé un tas de questions, dont plusieurs étaient assez personnelles. Je lui ai répondu, même s'il parlait trop et n'écoutait pas. Quand il aimait ce que je disais, il hochait la tête à l'intention de la dactylographe pour qu'elle le note. Vous avez le rapport devant vous. Il me l'a relu à la fin. Il me semblait exact alors je l'ai signé. Et puis, le mois dernier, le procureur est venu à la maison pour "inspecter la scène de crime" et pour me relire ma déclaration. Il est entré, a bu trois tasses de thé et a mangé tous nos biscuits. "Contentez-vous de dire la vérité", qu'il disait entre

deux bouchées, et il a brandi le papier dans ma direction. C'est ce que j'ai fait. Je pense que vous constaterez que rien de ce qui figure dans le rapport ne contredit ce que j'ai dit devant le tribunal. Je suppose que le but des questions était de déterminer que l'accusé était en colère contre son père. Il l'était. Il l'injurait. J'ai rapporté certaines de ses paroles pour votre bénéfice. Je ne peux pas être tenue responsable des questions que l'enquêteur a omis de poser.»

Elle achevait. Une couleur plus vive avait gagné ses joues. Peut-être, finalement, s'était-elle rendu compte de la gravité de la situation.

«Mais vous avez sûrement lu les journaux! s'écria le juge. Vous saviez ce qui était en jeu.»

Elle y alla d'une phrase trop soignée pour n'avoir pas été répétée. «Je refuse d'être tenue responsable de vos suppositions.»

Après cela, il y eut d'autres cris, et de nouveau le juge fit jouer son marteau, mais après quelques minutes le témoin fut remercié.

5.

Dès qu'Eva eut terminé, alors que la salle d'audience était encore en émoi et que de son poignet osseux le juge secouait son marteau comme pour aplatiser un schnitzel, Robert se fraya un chemin jusqu'au bout

du banc et sortit en courant du palais de justice, tout pâle sous sa tignasse noire. Elle sortit quelques minutes plus tard, un manteau serré autour de ses épaules cachant sa mince robe.

« Eh bien, dit-elle en le regardant durement en face, tu ne restes pas pour la fin ? Wolfgang a refusé de témoigner, alors ils passent directement aux sommations. Fejn passe le premier. Il a demandé un ajournement, mais le juge veut en finir avec tout ça. »

Robert répondit doucement, traînant les pieds. « C'est de la frime, n'est-ce pas ? Tout était arrangé. Tu as dit à Ratenkolb quoi demander.

— Je lui ai envoyé une note ce matin. Qu'est-ce que ça change ?

— Tu n'étais pas obligée de t'y prendre comme ça. Tu n'avais pas besoin de te faire haïr d'eux. Tu aurais pu être gentille. »

Elle fit la moue, essuya son rouge à lèvres du dos de la main. « J'ai pensé à jouer la douce petite idiote. En col marin, rien de moins. Je t'aurais pris comme modèle : le benêt bafouillant et content. Mais tu sais quoi : j'aurais eu du mal à garder mon sérieux. » Elle fit un sourire forcé, sonda de nouveau son visage d'un regard qui démentait sa désinvolture. « En tout cas, dit-elle d'une voix changée, c'est mieux s'ils me détestent. Il leur faut un méchant. Maintenant, ils peuvent lâcher Wolfgang. » Elle se mordit la lèvre. « C'est ce que tu veux, non ?

— Oui, Eva. Merci. »

C'était plus fort que lui : ses yeux s'emplirent de larmes, son œil gauche pendant sous la paupière bal-lante. Elle tendit la main pour la remonter, malha-bile, d'un geste nouveau dans leurs fréquentations. Il la laissa faire, patient, confiant, prit sa main avant qu'elle ne puisse la retirer.

« Quoi qu'il arrive, dit-il, quel que soit le verdict, dînons ensemble ce soir. Je veux dire, nous tous. Un dîner en famille.

— Avec des serviettes de table et Maman qui sert la soupe ?

— Oui. »

Elle fronça les sourcils ; se libéra de sa main ; tour-na le dos pour partir.

« Où vas-tu, Eva ?

— Il va nous falloir de quoi manger, pas vrai ? Et il me faut des bas.

— Des bas ? Pour quoi faire ? »

Il regarda ses joues rosir, de plaisir plus que de gêne. « Tu vas me faire la demande ce soir, pas vrai ? Au dîner. »

Il trembla un tout petit peu, ou peut-être sa voix seulement ; un vent frisquet transperçait ses vête-ments. « Oui.

— Je veux avoir des bas quand tu vas me faire la demande. Des bas de soie. Comme une dame. »

Il hocha la tête avec empressement, lui rendit son sourire. Et puis son visage pâle exprima de l'inquiétude. « Je dois rester. Le jury pourrait... C'est-à-dire, on ne sait pas à quelle vitesse ils vont... »

— Reste », dit-elle en lui plantant un baiser rapide sur la joue avant de s'enfuir d'un pas sautillant. Quand elle eut franchi la moitié de la rue, il remarqua qu'elle ôtait son chapeau malgré le froid et le glissait, froissé, sous son bras.

6.

Un peu de peinture aurait été bienvenue. Avec du bleu, on aurait pu suggérer un éclat métallique ; une tache de noir aurait pu évoquer la noirceur du cockpit. Les garçons étaient seuls dans leur chambre ; le crépuscule était à la fenêtre, et le tintamarre d'un tram. Franzl construisait l'avion à l'aide de planches de bois. Il avait déjà découpé les ailes avec une scie brisée dénichée quelque part, et les avait collées à la carlingue. Karlchen aurait bien aimé l'aider — il avait une idée pour fabriquer l'hélice de l'avion — mais n'avait pas encore été invité à participer. Pour cacher son attente, il restait affalé sur le lit, où il feuilletait sa bande dessinée. En réalité, son acquisition l'ennuyait déjà. Tout bien réfléchi, dix-sept billes, c'était cher payé pour une douzaine de pages pleines de petits dessins. Il n'était pas impossible qu'il ait fait un mauvais marché.

Leur père rentra à la maison, bottes lourdes dans le couloir. Les garçons ne réagirent pas à son arrivée, mais la remarquèrent pourtant, chacun à sa façon, et jugèrent de son humeur à la longueur de ses foulées et au temps qu'il lui fallut pour accrocher son manteau. Et bien que ni l'un ni l'autre ne soufflât mot, la scie cessa un moment de s'activer et les pages de la bande dessinée ne furent plus tournées. En tendant l'oreille, Karlchen pouvait entendre Père parlant à Mère dans la cuisine. Elle fit un bruit, quelque chose comme un couinement, qui aurait pu exprimer une vaste gamme d'émotions. Presque immédiatement une querelle éclata. Seule la voix de leur père portait, sa tonalité de ténor, non pas ses paroles. Son ton évoquait davantage la réprimande que la colère. Il se tut, descendit le corridor, claqua la porte de l'appartement pour s'enfermer dans les toilettes qui se trouvaient sur le palier. Chacun de ses mouvements était si familier que Karlchen pouvait se les représenter dans leurs moindres détails. Le gamin profita de l'occasion pour sauter en bas du lit, sortir de la chambre et gagner la cuisine. Franz le suivit du regard avant de refermer la porte de la chambre d'un coup de pied.

Karlchen s'attendait à moitié à trouver sa mère en larmes. Mais elle avait les yeux secs et s'affairait à remuer de la soupe en fredonnant une mélodie pour elle-même. En voyant son fils, elle jeta un coup d'œil en direction de la porte de l'appartement avant de l'inviter du geste à avancer ; elle s'accroupit pour être à sa hauteur et entoura ses épaules de la jupe de son tablier, comme pour l'emmailloter dans une

couverture. Il se laissa écraser contre sa poitrine ; la huma ; offrit le dos de sa tête à son baiser.

« Il est innocent, chuchota-t-elle en enfouissant le nez dans son cou. L'homme au procès. Ça vient juste d'être annoncé. On l'a libéré. »

Il ne répondit pas, la serra jusqu'à ce qu'elle se relève et secoue son tablier froissé pour l'en déloger. Ils dînèrent en parlant d'autre chose. Son père but de la bière, lut le journal. Ce n'est que plus tard, assis sur la cuvette des toilettes du corridor, la seule pièce dont il pouvait verrouiller la porte, que Karlchen donna libre cours à ses larmes de soulagement.

7.

Le verdict fut rendu peu après cinq heures. À trois heures, Robert, l'estomac noué par l'attente et impatient de se charger des préparatifs du repas du soir, avait couru chez lui. Il avait réveillé sa mère qui dormait dans le salon, et découvert qu'Eva avait déjà déposé plusieurs paquets de victuailles dans la cuisine avant de repartir, sans doute acheter des bas. Pendant une heure il s'affaira et donna des instructions ; convainquit d'abord sa mère, puis une Poldi nerveuse et souffreteuse, que Wolfgang serait « sans aucun doute acquitté » et qu'ils devaient lui préparer une réception de bienvenue qui soit digne de lui. Quand il s'en fut, les deux femmes étaient debout, côte à côte, en train de rincer et de sécher la bonne

porcelaine Meissen et d'ergoter sur la préparation du rôti.

Quand Robert revint au palais de justice, le juge venait de rappeler le jury afin que celui-ci livre son verdict. Robert était si bouleversé qu'il serait plus tard incapable de se rappeler aucune des paroles qui furent prononcées. Le juge parla, puis le président du jury ; un soupir parcourut la foule. Ce n'est que lorsque son frère se leva et se tourna vers les bancs du public avec un large sourire un peu idiot que Robert comprit. Il serra précipitamment la main de son frère de l'autre côté de la balustrade, lui dit de se dépêcher (il fallait régler certaines formalités qui retiendraient Wolfgang pendant une heure tout au plus), puis il rentra chez lui en courant le plus vite qu'il put.

À la maison, les préparatifs avaient fait long feu. Poldi était partie après quelque querelle et sa mère était assise à la table de la cuisine, le regard vide, en train d'arracher de petits morceaux à une croûte de pain. Eva n'était pas encore rentrée.

Robert refusa de se laisser démonter. Il cria la nouvelle, rameuta les troupes ; il déclencha chez Poldi une danse de joie avant qu'elle se mette à fouiller frénétiquement sa garde-robe à la recherche d'une tenue. Robert n'avait pas le temps de jouer les critiques. Il dévala l'escalier, courut à la cuisine ; noua un tablier autour de sa mince ossature. Implorant, cajolant, il parvint à convaincre sa mère de lui expliquer comment préparer la viande ; fit revenir le filet de porc dans une casserole avant de l'entourer d'oignon

en morceaux et de le mettre au four. En proie à une gaieté exaltée, il entreprit de mettre la table en vitesse ; s'interrompit pour balayer le plancher sale et battre les coussins de chaises afin d'en chasser la poussière, après quoi il supplia sa mère de repasser la bonne nappe qu'il avait trouvée proprement pliée dans le bas d'une armoire. En disposant les bols à soupe, il se rendit compte qu'ils n'avaient pas de soupe et il retourna immédiatement dans la cuisine afin de mettre à bouillir les os qu'Eva avait rapportés. Tandis qu'il était debout devant le comptoir, occupé à couper des légumes qu'il ajoutait au bouillon clair, sa mère entra dans la cuisine avec une pile de serviettes de table brodées, qu'elle commença à plier. Il lui lança un regard reconnaissant et, courbant un doigt, elle l'invita à se rapprocher.

« J'ai fait un rêve la nuit dernière, murmura-t-elle. Un chien me chatouillait le ventre avec son museau. Mais en même temps il mangeait. Son museau était mouillé.

— C'est horrible, Mère. »

Repoussant ses soucis d'un geste de la main, elle plia une serviette.

« Ce n'était qu'un rêve. »

Quelques minutes plus tard, à ses côtés, tandis qu'il pelait la dernière carotte, elle se pencha vers lui pour l'embrasser sur la joue.

« Es-tu heureux, Robert ?

— Très heureux, maman. Vous verrez, tout ira bien. »

L'air gênée mais aussi joyeuse, elle s'excusa et revint une demi-heure plus tard avec les yeux vitreux, agitée, nauséuse.

« Ce n'est pas une vie facile », marmonna-t-elle quand il lui lança un regard inquisiteur. Mais la gaieté perdura, malgré sa dose de drogue.

Enfin la maison fut comme transformée. Robert, qui avait trouvé des bougies, alluma une rangée de chandeliers ; l'argenterie sur la table, un peu ternie, réfléchissait leur lumière. Chaque napperon était flanqué de deux verres en fin cristal de Bohême, un gobelet et un verre à vin, choisis pour leur beauté plutôt que pour leur utilité (il n'avait pas encore trouvé de vin). Les assiettes et les bols de pure porcelaine blanche paraissaient luire sur la nappe bleu foncé, un symbole peint dessous attestant leur origine. Dehors, il s'était mis à pleuvoir et le temps maussade contrastait agréablement avec le confort de la scène à l'intérieur. Le fumet du rôti de porc embaumait la maison. Robert avait passé une chemise propre et une cravate, et avait fait de son mieux pour cirer ses chaussures. La cuisine avait été nettoyée et, à la dernière minute, il s'était même souvenu de mettre les pommes de terre à cuire — cliquètement nerveux du couvercle sur l'eau bouillante.

Il ne restait désormais plus qu'à attendre en prenant garde que la viande ne soit pas trop cuite. Wolfgang et Eva auraient dû être là depuis longtemps.

À sept heures et demie, Poldi descendit, s'assit dans un coin et, souriant gaiement, se frotta le ventre en reprenant de vieilles chaussettes. Elle était habillée sans apprêt, mais son chemisier était propre et elle s'était lavé et brossé les cheveux. Ils restèrent assis face à face à attendre.

Eva rentra. Elle arriva trempée, son chapeau dégoulinant à la main. « J'ai combien de temps ? cria-t-elle comme Robert courait la retrouver dans le vestibule. Je voudrais prendre un bain.

— Dépêche-toi. La viande est en train de devenir dure. Wolfgang va rentrer d'une minute à l'autre. »

Elle hocha la tête, enleva ses chaussures sales d'un coup de pied, se dirigea vers l'escalier. Avant qu'elle ait pu faire deux pas, il l'avait rattrapée et tirée lestement dans le salon pour l'embrasser comme il ne l'avait encore jamais fait, c'est-à-dire fermement, sur les lèvres, en tenant ses joues entre ses mains et en prenant le temps de goûter son haleine. Elle ne se débattit pas, mais quand il s'arrêta, elle avait l'air suspicieuse.

« Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Tu es ma... C'est-à-dire, nous allons nous marier, pas vrai ?

— Oui.

— Alors tiens. » Il l'embrassa encore une fois en la serrant fermement et en se penchant vers elle,

sentant le corps de la jeune fille se presser contre le sien. Quand ils eurent fini, elle rougit et sourit.

« Tu n'embrasses pas mal du tout », chuchota-t-elle. Elle semblait plus jeune, dépouillée de ses défenses. Elle s'en fut en courant avant qu'il ait pu l'embrasser une troisième fois ; monta l'escalier en sautillant comme une gamine.

Appuyé contre le cadre de porte, les mains plongées dans les poches, Robert la suivit des yeux ; la seule ombre à son bonheur venait de la triste reconnaissance du fait que c'était Anna Beer qui lui avait appris à embrasser.

8.

Wolfgang ne rentrait pas, et Eva ne redescendait pas. Robert, qui l'appela après une dizaine de minutes, puis de nouveau après un quart d'heure, reçut pour toute réponse un hurlement assurant qu'elle s'en venait. Puis, rien. Il appela de nouveau, sa jeune voix montant l'escalier. Sa mère et Poldi étaient assises dans des fauteuils au salon. Elles se tenaient roide-ment, les mains posées sur les genoux. La plus jeune des deux femmes était nerveuse, déterminée à ne point froisser son chemisier, tandis que sa mère avait les yeux vitreux et les sourcils froncés. Il appela une quatrième fois, et le silence lui répondit.

« Il faut qu'on mange, le pressa sa mère qui se trouvait derrière lui. La viande est en train de sécher.

— Attendez. Juste une petite minute. Je vais courir la chercher. » Il y alla avec réticence, en appelant Eva qu'il craignait d'irriter par son impatience. La porte de sa chambre était grande ouverte ; son odeur flot-tait dans l'air, peau propre et savon. Il s'approcha de la salle de bain, frappa avec une délicatesse gauche. Eva n'était ni en train de se peigner les cheveux, ni en train de faire ses ablutions. Il l'appela encore une fois, beaucoup plus doucement, davantage un mar-monnement qu'un cri ; resta debout immobile, la main toujours sur la porte de la salle de bain, et écouta la maison. Il n'entendait rien ; trop peu ; le grincement des fenêtres martelées par la pluie.

C'est le silence qui l'attira au grenier.

Il ne courut pas, mais marcha plutôt d'un pas pressé quoique mesuré. Pendant une fraction de seconde, il fut ramené aux funérailles de Herr Seidel, alors qu'il avait avancé d'un pas semblable derrière ceux qui portaient le cercueil, impatient, leur mar-chant presque sur les talons, ralenti à chaque foulée par le rythme solennel de l'occasion ; il avait avancé distraitement, sous la pluie de châtaignes lancées sur le cercueil, alors que du jour au lendemain dans l'es-prit du public il avait cessé d'être un écolier pour devenir « le jeune Herr Seidel », héritier présumé d'une grande fortune ; il avançait tandis que les gens assistant aux funérailles marchaient derrière lui avec la même lenteur artificielle, luttant contre leur désir d'en finir avec le cérémonial pour passer au repas qui suivrait. Cette vision fugitive fut si puissante qu'il s'arrêta, se retourna et regarda dans le corridor der-rière lui : cinq mètres de tapis, les murs tendus de

papier peint de couleur douce, et de légers effluves attestant qu'Eva devait être passée par là.

Il saisit l'échelle menant au grenier. La trappe était ouverte, au-dessus de sa tête il n'y avait que le silence. «Eva, essaya-t-il de nouveau. Eva, Eva!» Maintenant effrayé, sans espoir de recevoir une réponse, il gravit les échelons à pas lents et prudents. Tandis que sa tête émergeait à la hauteur du plancher du grenier, il vit d'abord la bosse d'Eva qui se découpait dans une nouvelle robe ajustée; une couture sombre courait, du talon à l'ourlet, le long de ses mollets fuselés. Eva avait trouvé des bas. Elle était penchée. Quand elle se releva, elle avait les deux mains pleines de lourdes guenilles noires. Ce n'est que lorsque l'une d'entre elles échappa à sa prise et vomit une gerbe de plumes qu'il reconnut les corneilles.

9.

Comme Robert, elle avait été attirée par le silence. Elle était habillée et toute prête, une goutte d'un parfum neuf déposée sur l'os entre ses seins. Pas de rouge à lèvres, ne serait-ce que pour n'évoquer aucun souvenir de la matinée: un visage propre, récuré, *vierge*, les cils recourbés grâce à un mascara italien: gelée de pétrole et charbon. Elle l'avait entendu l'appeler et avait répondu — «J'arrive tout de suite!» — en se délectant du caractère domestique de la phrase, un moment volé au cinéma. Elle avait

rajusté ses bas une dernière fois (ils étaient un peu trop grands pour elle) et avait grimpée sur un tabouret afin d'admirer ses jambes dans le miroir de la salle de bain, désormais trop bas pour refléter sa bosse. Elle était debout là, souriante, quand elle en avait pris conscience : le grenier était silencieux.

Peu importe, il lui fallait se presser, il l'attendait. Elle s'était rendue en haut de l'escalier, avait regardé en bas, l'avait entendu faire les cent pas au bas des marches. Le bruit des semelles en cuir sur le parquet avait accentué l'absence de son au-dessus de sa tête. Et pourtant elle avait voulu courir en bas ; lui raconter comment elle avait habilement marchandé les victuailles et les bas, et lui dire qu'elle était sûre, ce jour-là, que l'ange l'avait suivie dans le tram. Mais elle avait oublié ses boucles d'oreille. Ce n'étaient que des colifichets, en argent, au mieux, chacune en forme de simple anneau. Mais elle les avait achetées, elles faisaient partie de son costume, accrocheraient le feu des bougies, auraient fière allure dans leur lueur vivante. Elle s'était dépêchée de retourner à sa chambre, les avait trouvées, passées à ses oreilles, puis avait tourné à gauche, non pas à droite, en ressortant de la pièce, car quel mal pouvait-il y avoir à jeter un coup d'œil ? Grimper l'échelle en escarpins n'avait pas été une mince affaire ; elle avait ri en glissant.

Elles étaient dix-sept. C'était la première chose qu'elle avait faite, elle était restée là et les avait comptées. Qui aurait pu deviner qu'elles aimaient la confiture ? Celle-ci avait été déposée à la cuiller sur de

petits carrés de pain disposés à intervalles sur le sol, chaque cuillerée constellée d'une fine poudre blanche. Il y en avait suffisamment pour tuer la troupe au grand complet.

Elle n'avait pas ôté les petits pièges ; elle était montée et avait commencé à empiler les oiseaux. Ses gestes étaient sans délicatesse. Elle les prenait à coups de deux ou trois — par le cou, l'aile, les pattes osseuses — et les jetait en tas. Elle n'hésita qu'une seule fois, quand elle découvrit Yussuf dans le coin, ses yeux noirs aussi vides que lorsqu'il était vivant. Elle ferma un poing sur sa tête, sentit le bec pointer à la base de sa paume ; elle le ramassa et le trimballa, frappant les autres du pied pour les rassembler en un grossier monticule. À un certain moment, elle remarqua la présence de Robert. La moitié d'un fiancé, le corps tranché par la trappe à hauteur de la taille, son œil gauche pendant paresseusement dans son orbite. Il avait l'air pâle, mais il est vrai qu'il avait toujours l'air pâle.

Elle ne se faisait pas suffisamment confiance pour parler, mais une seconde plus tard les mots jaillirent de ses lèvres, sèchement, comme si elle avait répété la réplique.

« Ta mère m'a fait un cadeau de fiançailles. Une sorte de promesse de ce qui m'attend. »

Il se mit à secouer la tête avant même qu'elle ait fini. « Ce n'était peut-être pas elle, Eva. Il faut qu'on... »

Elle le frappa. Le coup ne visait pas à le déloger de l'échelle ; c'était une poussée plus qu'un vrai coup, dictée par la frustration, le besoin de faire taire ses excuses ; une main se planta sur son visage, l'autre, alourdie par les oiseaux, frappa sa poitrine. Ses semelles couinèrent. Et puis il tomba.

Peut-être sa tête frappa-t-elle les barreaux. Quoi qu'il en soit, il atterrit gauchement et resta allongé, tordu, au pied de l'échelle. Elle descendit après lui, les pieds devant, les fesses collées à l'échelle, en songeant : *Il peut voir sous ma jupe*. Ses escarpins s'em mêlèrent dans les barreaux, mais elle tint bon ; la corneille coincée sous son aisselle, une aile déployée frappant vers l'extérieur, comme pour s'envoler. Elle toucha terre, se pencha sur lui ; son corps avait une fixité mortelle. Elle aurait dû le prendre pour le soigner, elle le frappa plutôt, les traits gagnés par l'angoisse ; un, deux, trois petits coups de pied vicieux qui le touchèrent à la poitrine, dans la gorge, sur le visage ; puis elle se mit à courir, de nouveau l'oiseau au poing, flottant dans son sillage comme un cerf-volant brisé.

10.

Plus tard, l'une des choses qui la révélèrent à elle-même fut le fait qu'elle n'avait pas quitté la maison tout de suite. Elle était plutôt descendue à sa chambre, s'était agenouillée près de son lit et avait trouvé la fente dans le matelas où elle avait caché ses

économies. Elle les prit, enfila son manteau, luttâ contre la manche jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle devait lâcher la corneille pour passer le bras dans le trou. Elle reprit l'oiseau avant de descendre l'escalier quatre à quatre. Il n'y avait dans son esprit pas de désir de punir la mère ; du moins, pas tout de suite. Tout ce qu'elle voulait, c'était partir.

Dehors, la pluie semblait plus forte que jamais. Elle avait oublié le chapeau. Une course de trois minutes jusqu'à l'arrêt de tram. Le phare du tram la surprit, accrocha la noirceur se déployant à son poignet. D'un geste aussi simple et mécanique que celui qu'elle avait eu pour le ramasser, elle laissa tomber dans une flaque la carcasse de l'animal familier apprivoisé au *Speck* ; monta dans le tram et s'assit sur le banc en bois avec les mains sur le ventre, respirant par sa bouche ouverte. Les portes se fermèrent, un homme ivre descendit en sautant par terre à la dernière seconde, le tram repartit.

Quand elle regarda en arrière, il était trop tard pour voir l'homme émerger des ombres de l'immeuble, se pencher vers la corneille et la sortir doucement de la flaque d'eau. Il enveloppa l'oiseau dans une écharpe en laine rouge, puis suivit les rails vers le centre de la ville.

La seule personne à le remarquer fut l'homme ivre descendu du tram au dernier moment, qui se mit immédiatement à gravir la colline, attiré par la promesse d'un repas et d'une épouse enceinte qui rirait de ses blagues et ne lui en voudrait pas de la bouteille qu'il avait éclusée pour célébrer son innocence.

Il ne s'était pas attendu à la voir, pas le jour du verdict. Il n'y en avait que pour elle dans le journal du soir où un dessin d'une demi-page la montrait assise, fière et bossue, dans le fauteuil des témoins.

Bravo, avait-il songé, le corniaud heureux pelotonné sur ses genoux. Le clocher de l'église avait sonné neuf heures quand elle était arrivée. Elle était transie jusqu'aux os. Elle enleva son manteau et resta debout, presque nue, son chemisier et sa robe collant à sa peau. Elle avait des seins adorables. « Tiens », dit Karel en lui tendant la guenille qui lui servait de serviette ; puis, se rendant compte qu'elle ne servirait à rien, il lui lança la couverture qui était étendue sur son lit. « Sèche-toi, tu vas attraper la mort. » Il n'y avait, à ce moment, pas la moindre trace d'accent dans son allemand. Elle ne pleurait pas. Mais on aurait dit que son visage était trempé de larmes, l'eau coulait sur ses joues où le mascara laissait des traces épaisses. Mais quand elle se sécha, elle avait le teint clair. Franz Josef, le clébard, courut vers elle et lui lécha les chevilles à travers ses bas, qui semblaient mouillés et neufs. Elle s'en débarrassa assez doucement, mit la main dans la poche de son manteau, lança sa bourse à Karel, qui était assis sur le lit. Il l'ouvrit, compta l'argent.

« Je veux aller avec toi, dit-elle avant qu'il puisse poser la question. Au Canada. Ou bien ailleurs, où tu iras. »

Karel hocha la tête, compta l'argent encore une fois, leva les yeux. « Ça ne suffira pas, dit-il. Les passeports coûtent cher. »

Elle le regardait, enveloppée dans sa couverture, ses cheveux humides dressés sur sa tête là où elle les avait séchés.

Il eut au fond du cœur le désir de la rendre heureuse.

« Il est peut-être temps qu'on retrouve ton Juif », dit-il, et le Polonais couché dans le lit près d'eux se redressa et cria : « *Świnio, świnio* » avant de se laisser retomber sur son oreiller. Sur sa gorge la tumeur était tendre et granuleuse comme une éponge.

Deuxième partie

Les Allemands aussi firent des prisonniers. Environ cinq millions et demi de soldats russes furent arrêtés. De ce nombre, trois millions trois cent mille moururent : soixante pour cent. Cent quarante mille furent purement et simplement assassinés : sélectionnés par la « police de sécurité » en raison de leur race ou de leurs opinions politiques, ils furent abattus. La grande majorité fut toutefois tuée par le travail. Si cette population mourait de faim, ce n'était pas uniquement dû à l'inefficacité des moyens d'approvisionnement et au manque de provisions : c'était le prolongement, par d'autres moyens, d'une guerre raciale. Par ordre central, on calculait l'apport calorique de ces prisonniers en fonction de leur productivité. Plus leurs forces déclinaient, moins ils produisaient, plus ils avaient faim et, dans leur léthargie de squelettes, confirmaient le mythe de l'indolence slave.

Le nombre de prisonniers de guerre était toutefois insignifiant en comparaison de celui des travailleurs forcés. Quelque douze millions de personnes furent enrôlées contre leur gré tant dans les territoires occupés que dans le Reich. Près de trois millions de citoyens soviétiques furent enlevés et forcés de travailler dans des usines ou des fermes, dont un grand nombre de jeunes femmes et d'adolescentes. Aux dernières heures de la guerre, ces ouvriers constituaient un quart de la force de travail du Reich. On leur assignait une grande variété d'emplois : certains bâtissaient des installations militaires (bunkers, défenses antichars, ports destinés aux U-boats, rampes de lancement pour les V1) vêtus de l'uniforme vert de l'Organisation Todt, dont le nom, ironie de l'orthographe, ne se distinguait que par une lettre muette du mot allemand signifiant « mort ». D'autres assemblaient des armes à feu, des grenades, des mortiers ; manufacturaient des Ford et des Volkswagen ; travaillaient dans les mines de charbon, de fer ou de cuivre.

Des usines berlinoises jusqu'aux mines de la vallée de la Rbur, des ports du nord jusqu'aux raffineries de pétrole d'Autriche, rares étaient les entreprises intégrées à l'effort de guerre du Reich qui n'employaient pas d'esclaves. Les irrégularités étaient chose commune ; des enfants étaient conçus, des prisonniers assassinés, des travailleurs utilisés à des fins personnelles.

En quelques autres occasions, des irrégularités plus humaines se produisaient. Un machiniste d'Oberhausen se souvient que deux ouvriers soviétiques

prêtés par son employeur avaient réparé le toit de sa maison, troué par des bombes. Pendant trois jours et trois nuits, ils avaient vécu avec sa famille, dont ils partageaient les repas ; ils s'étaient assis sur des tabourets, peut-être, autour de la table de la cuisine recouverte en leur honneur de la nappe du dimanche, les deux filles de la maison lorgnant ces hommes aux orbites creuses qui réparaient les poutres de leur grenier, les briques et les tuiles de leur toit, et puis ils étaient repartis reconnaissants de ces vacances qui leur avaient permis de quitter l'enfer pendant trois jours.

Un

À trois heures du matin, Aleksei Semyonovich Kozlov, qui habitait au quatrième étage de l'immeuble d'appartements situé au numéro 13 de la rue *** à Alma-Ata, capitale et centre industriel de la deuxième république en importance de l'empire soviétique, faisait les cent pas près du lit de sa fille de cinq ans, Yulia. C'était, incidemment, un immeuble d'appartements assez neuf, doté du chauffage central, d'un bon réseau électrique et profitant d'eau chaude vingt-quatre heures par jour. Sa famille et lui y avaient emménagé récemment, après des années sur une liste d'attente, et n'avaient pu y avoir accès que grâce aux états de service « impeccables » et « héroïques » d'Aleksei durant la guerre.

Mais rien de tout cela n'importait. Yulia était malade, elle avait les joues rouges et brûlantes, ses cheveux blonds collaient à son front. Ce qui avait commencé par une température légèrement élevée au début de l'après-midi était devenu une forte fièvre. Elle avait le ventre enflé et répondait à toutes leurs tentatives de la soigner par des cris animaux absolument insoutenables. La femme d'Aleksei se tenait près du téléphone dans le couloir. Ils avaient déjà appelé l'hôpital une demi-douzaine de fois, et

chaque fois s'étaient fait promettre qu'une ambulance et un médecin seraient envoyés « sur-le-champ ». Elle venait de demander une fois de plus à l'opératrice de lui passer l'hôpital quand on sonna à la porte.

« J'y vais », dit-il en passant devant elle d'un pas vif, s'empêtrant dans ses pantoufles usées qui n'étaient pas faites pour se hâter.

Ils étaient deux, vêtus de pardessus, le chapeau toujours sur la tête. Il fut un instant confondu par le fait qu'ils s'étaient présentés à deux, jusqu'à ce que lui vienne à l'esprit l'heureuse pensée que sa fille était à ce point importante qu'on avait envoyé deux hommes. Sans écouter leur introduction (ce n'était pas le temps de faire des présentations, il fallait faire vite, vite!), se libérant d'un geste impatient quand l'un d'eux le saisit par le bras, il courut dans l'appartement et les mena au chevet de sa fille.

Mais à ce moment-là il se passa quelque chose d'étrange. Plutôt que d'examiner la fillette ou même de s'approcher de son lit, l'un des hommes se mit à parler, et pas du tout comme un être humain qui se trouve au chevet d'une enfant malade, mais en employant ces phrases sèches, précises et maintes fois répétées qui n'appartiennent pas à l'humain mais à une tout autre sphère de la vie. Simultanément, ils le dévisageaient avec une certaine expectative, allant jusqu'à froncer les sourcils, désappointés, quand il ne réagit pas à leurs paroles mais se contenta de rester là, les deux mains tendues vers sa fille, les invitant à s'approcher de son chevet. Quant à savoir

ce qu'ils disaient, cela lui paraissait n'avoir ni queue ni tête. Les paroles lui parvenaient, mais il était incapable d'y rattacher quelque signification que ce soit ; aussi les balaya-t-il du revers de la main pour se retourner vers sa fille et prendre sa petite main, geste auquel elle répondit encore une fois par un cri perçant. Il jeta un regard à sa femme et fut étonné de voir qu'elle pleurait. Elle tourna les talons, quitta la chambre de l'enfant et traversa le corridor jusqu'à la leur. Par le cadre de la porte, il l'observa sortir une valise et y entasser des vêtements, surtout des chaussettes et des chaussons de feutre, et ses sous-vêtements les plus chauds.

«Tiens ! cria-t-elle soudainement en retraversant le corridor à la course, il faut que tu enfiles ça, et elle lui tendit son uniforme d'apparat, sur la poitrine duquel s'alignaient proprement les décorations militaires. Tu as été arrêté, imbécile. »

Dans la voiture, personne ne lui parlait. Il était assis sur la banquette arrière, vêtu de son uniforme et de l'épais manteau d'hiver que sa femme lui avait appuyé sur la poitrine. L'un des hommes était assis à côté de lui, l'autre conduisait. Suant à grosses gouttes, placide, Aleksei essayait encore de comprendre ce mot : « arrêté ». Il porta une main à sa poitrine, passa un doigt le long de ses médailles comme sur les touches d'un piano.

«Je suis un héros de guerre, dit-il distraitement et sans force.

— Tais-toi, l'ami, lui conseilla l'homme assis près de lui. Il vaut mieux garder tes énergies. »

Ils lui donnèrent une cigarette et le menèrent à l'édifice gris et trapu qui servait de quartier général pour la police secrète du coin.

Il fut enregistré, déshabillé, fouillé, enfermé dans une cellule. Il essaya de dormir, mais on n'avait pas éteint la lumière dans la pièce et il devait garder les mains au-dessus des couvertures en tout temps. Quand il parvint enfin à s'endormir, un homme vint lui crier qu'« on ne dort pas le jour ». Il protesta qu'il était innocent.

« Ma fille est malade, expliqua-t-il au gardien. Il faut que j'envoie un message chez moi. »

Le gardien le rassura : « Vous pourrez expliquer tout cela à l'enquêteur.

— Quand ?

— Quand ce sera votre tour.

— J'insiste pour le voir immédiatement.

— Tu insistes ? répéta le gardien, dont le visage de paysan devenait méchant. Je vais te casser la figure, petite merde, sale putain. »

Son premier interrogatoire eut lieu quarante-huit heures après son arrestation. Il avait à peine dormi, mais dès que le gardien entra dans sa cellule pour lui aboyer de le suivre, il se sentit parfaitement réveillé, et confiant. Enfin il aurait la chance de s'expliquer et

de dissiper le malentendu. À tout le moins il aurait des nouvelles de sa femme, ou pourrait lui faire parvenir un message. Ce qu'il devait faire, décida-t-il, c'était expliquer aux enquêteurs que Yulia était malade. Ce n'étaient pas des paysans béotiens, après tout, mais des hommes instruits. Il avait entendu dire quelque part — peut-être au bureau — que le nouveau chef de la police secrète venait de Moscou ; il avait été vu à l'opéra (ou peut-être était-ce à l'orchestre symphonique), et on racontait qu'il avait pleuré après un passage particulièrement beau, s'écriant « Bravo ! Bravo ! » avec tant d'enthousiasme que le public tout entier avait succombé à son charme. Il avait pour nom Kovalyov, Vladimir Petrovich. Bien sûr, il était possible que ce ne soit pas lui mais quelqu'un d'autre qui dirige l'enquête, et l'on ne pouvait savoir de quelle sorte de personne il s'agirait.

En entrant dans le bureau où il devait être interrogé — guère différent de tout autre bureau du gouvernement, en vérité, une petite pièce encombrée, au fond de laquelle se trouvaient un pupitre, une lampe et un téléphone noir —, Aleksei s'efforçait encore de décider s'il fallait insister immédiatement pour que Kovalyov soit appelé à prendre la direction des procédures, ou s'il devait attendre et jauger l'homme derrière le pupitre. Cet homme, quoi qu'il en soit, se leva, dévisagea Aleksei à travers la monture de métal de ses petites lunettes rondes, attendit qu'il s'asseye sur la chaise en bois nu, puis reporta le regard sur le dossier étalé devant lui. Une secrétaire s'assit à côté de la chaise d'Aleksei, croisa les jambes devant elle (elle avait une silhouette charmante ;

c'était étrange qu'il le remarque, mais il ne le remarqua pas moins, admira un instant la peau nue de ses avant-bras potelés et de ses jolis poignets) et prépara une feuille de papier comme pour prendre une dictée.

« Nom ? demanda l'enquêteur sans lever les yeux.

— Mon nom ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous m'avez fait arrêter mais vous ne savez pas qui je suis ? »

L'homme fronça les sourcils. « C'est pour les dossiers. Je suis sûr que vous comprenez. Je ne m'attendais pas à trouver en vous le saboteur habituel. »

Rougissant, piqué par le reproche, Aleksei donna vite son nom.

« Lieu de naissance ? »

Il nomma le village où il avait vu le jour.

« Métier ? »

Cela se poursuivit de la sorte pendant un moment : simplement, sans heurts ni complications.

« Vous avez servi pendant la guerre ? »

— Oui.

— Avec le grade final de ? »

Il nomma son grade.

« Et votre dernier commandement ? »

— Commandant du camp de prisonniers de guerre numéro 97.

— Nombre de prisonniers?»

Pendant les quelques heures qui suivirent, les questions se succédèrent et, petit à petit, imperceptiblement, la confiance et l'aisance d'Aleksei s'estompèrent pour se transformer en une impression bien différente. La chaise sous son postérieur lui semblait de plus en plus dure, et la lumière de la seule lampe de la pièce lui paraissait de plus en plus brillante et de plus en plus douloureuse pour les yeux. Lentement, aussi, une irritation monta en lui. Plus l'enquêteur le faisait s'attarder sur tel ou tel détail de l'époque où il servait en tant que commandant de camp, plus Aleksei lui rappelait ses années au service de la mère patrie et la gratitude que lui avait exprimée l'État. Le jeune homme devant lui, pour sa part, semblait avoir quitté l'école depuis un an à peine ; Aleksei fut frappé par la pensée qu'il n'avait peut-être même jamais servi sous les drapeaux. Tandis que son irritation allait croissant, les questions commencèrent à se répéter, comme si l'enquêteur s'attendait à ce qu'il s'emmêle dans les faussetés les plus simples et s'apprêtait à l'accuser d'avoir inventé les données les plus élémentaires de son existence. Avec le temps, l'irritation d'Aleksei se mua en une rage froide et sans borne.

« Mais vous savez tout cela, cracha-t-il enfin après qu'on lui eut demandé pour la troisième fois de décrire ses devoirs et ses responsabilités au camp et de préciser le nombre de prisonniers à différents

stades de la guerre. Là, je peux le voir d'ici. Vous avez mon dossier devant vous.»

Son interrogateur ne répondit pas, en fait il ne leva même pas les yeux mais se contenta de répéter sa question avec une douceur qui semblait calculée pour calmer les flammes de la furie d'Aleksei.

«Écoutez ! cria-t-il tout à coup. Ma fille est malade ! Il est évident que vous êtes parfaitement incompétent. J'exige de voir...»

Il n'alla pas beaucoup plus loin. Alors qu'il commençait sa diatribe, l'enquêteur se redressa, ouvrit un petit tiroir de son bureau, y enfonça la main et sans perdre son calme en sortit un petit objet qu'il déposa sur la table. Il s'agissait d'un œil artificiel fait de verre, réalisé avec grand soin, jusque dans ses moindres détails. Sans y faire allusion, l'enquêteur se mit à faire rouler l'œil (façonné à la manière d'une cuiller à crème glacée, à la fois hémisphérique et creux) sous son doigt.

«Camarade Kozlov, dit-il, toujours sur le même ton paisible, vous clamez votre innocence et pourtant vous refusez de collaborer à l'enquête. Vous pouvez sans doute voir par vous-même que cela vous rend suspect. Incidemment, je ne vous ai encore accusé de rien. Revenons donc à la question. En octobre 1943, combien de prisonniers ont été transférés de...»

D'un coup, Aleksei avait été dépouillé de toute sa confiance et de sa superbe. Il courba la tête sur sa

poitrine, oublia complètement la petite secrétaire à ses côtés, avec ses jolis avant-bras potelés, et répondit à toutes les questions avec empressement et docilité, tout en trempant ses vêtements d'une sueur froide et amère.

Deux

1.

Trois jours après la fin du procès de Wolfgang Seidel, dans la ville de Vienne occupée, un homme de haute taille, large d'épaules, s'exprimant dans un allemand sélectivement marqué d'intonations tchèques, faisait le tour des cours et des caves, parlant aux ouvriers, aux vagabonds, aux chiffonniers et aux écoliers. Il ne portait pas de manteau et grelottait manifestement dans sa chemise et sa veste sales ; marchait d'un pas un peu furtif, les mains enfoncées dans la chaleur relative de ses aisselles, une guenille nouée autour de son visage et de sa tête comme s'il avait une rage de dents. Ses investigations le conduisirent à la cour d'une ancienne manufacture. L'édifice donnant sur la rue avait été rafistolé et abritait maintenant une boucherie ; la cour intérieure s'ouvrait sur un tas de débris marquant l'emplacement où s'élevait autrefois l'aile arrière. Il y pénétra d'un pas hésitant, scrutant la cour avec suspicion ; s'approcha de la porte de la cave qui, gauchie et brisée, s'entrebâillait à peine. Il resta à la porte plusieurs minutes à sonder l'obscurité de l'escalier menant à la cave tandis qu'il appelait

à voix basse ; puis il haussa ses épaules massives et quitta rapidement la cour.

L'homme se réchauffa dans une taverne à quelques pâtés de maisons de là, but deux onces de schnaps de baie de sorbier à petites gorgées systématiques, interrogea le propriétaire au sujet d'un « vagabond avec une écharpe en laine rouge », puis continua ses recherches dans le vent et le froid mordant. Quand il rentra dans le secteur de Vienne où les hôtels les plus miteux de la ville avaient choisi de se rassembler, il était gelé jusqu'aux os.

Il marchait d'un pas vif pour rentrer au plus vite et ce n'est que par hasard qu'il remarqua, en passant devant l'établissement qui se trouvait à deux portes de chez lui, une femme debout au bureau de la réception, qui s'adressait d'une voix forte et dans un allemand approximatif au jeune homme ennuyé qui était de garde. Il s'étonna de la reconnaître de dos : sa silhouette n'avait rien de très remarquable. Elle portait un manteau cher et avait une certaine manière de rejeter la tête en arrière.

Il se dépêcha de passer devant l'immeuble et plongea dans l'entrée de son propre hôtel, puis monta l'escalier. La porte n'était pas verrouillée. Eva était assise sur le lit étroit, un journal ouvert posé sur ses genoux. Ils dormaient sur le sol à tour de rôle. Elle leva les yeux quand il entra, et éloigna le journal.

Il lut le grand titre de la page, puis tenta de déchiffrer son expression. « La rubrique nécrologique ? Tu te fais encore du mauvais sang, pas vrai ? Ce n'est pas

la peine.» Il déroula la guenille qui lui entourait la tête, les mains gourdes à cause du froid. «S'il était mort, ça serait partout dans les journaux. Après tout, son frère est une vedette. Et toi aussi.» Il se pencha vers elle pour croiser son regard. «Il est probablement assis chez lui à se languir de toi. Rentre à la maison et il te mangera dans la main.»

Elle refusa de lever les yeux et ignora ses paroles. «L'as-tu trouvé?» demanda-t-elle.

Il secoua la tête. «Pas encore.

— Et si tu ne le retrouves jamais? Ou s'il refuse de nous aider? Tout ce temps-là, il ne leur a pas demandé un sou.» Elle le regarda attentivement, les yeux brillant d'une colère refoulée. Elle le dévisageait de la sorte depuis qu'il était rentré. «On n'est même pas sûrs que c'est lui.

— On a besoin de ce fric, dit-il avec flegme. Pas d'argent, pas de papiers.

— On pourrait le voler.

— Le voler? Voler, c'est du boulot.»

Il lui fit signe de se lever tout en examinant ses maigres possessions. «Quoi qu'il en soit, il faut partir d'ici.

— Encore?

— Je viens juste de voir Sophie. Elle était en train de fouiner, elle demandait après moi.» Il sourit.

« L'ennui, c'est que je ne passe pas facilement inaperçu. » Il rassembla leurs quelques effets.

« Qu'est-ce qu'elle te veut ? » demanda Eva.

Il réfléchit à la question, et son intonation prit un soupçon de bouffonnerie. « Je ne sais pas. Peut-être qu'elle s'ennuie de moi. À cause de ma personnalité attachante.

— Tu n'as qu'à descendre et à lui dire de te laisser tranquille.

— J'y ai pensé. Trop dangereux. » Il la prit par le bras, lui fit rapidement franchir le couloir et descendre l'escalier à l'arrière de l'immeuble. « C'est une amoureuse rejetée. Impossible de savoir ce qu'elle va faire. »

Eva refusa de s'amuser de sa blague.

2.

Robert vint la voir au milieu de l'avant-midi par un jour de novembre, dix jours après la fin du procès. Anna le reçut dans la cuisine, comme elle le faisait avec tous ses visiteurs. Quand ils s'assirent, elle se rappela que la dernière fois qu'ils s'étaient trouvés ensemble dans cette pièce, ils s'étaient quittés sur un baiser. Elle pouvait voir qu'il y songeait aussi, les yeux fixés sur l'endroit où elle l'avait coincé.

Anna sourit mais ne fit aucun commentaire. Ç'aurait été cruel de le torturer.

« Que puis-je faire pour toi ? » demanda-t-elle d'une voix sans inflexions tout en scrutant son visage. Son œil droit portait les traces d'une ecchymose. Sinon, il semblait pimpant et bien nourri.

« Eva a disparu. Vous savez... la bonne. » Il rougit en prononçant ce mot et se hâta de poursuivre. « Vous l'avez vue au procès. On allait se fiancer, mais... » Il lui fit le récit de ses malheurs. « J'ai demandé à Mère pourquoi elle avait tué les corneilles. Elle a nié tout net. Je ne lui parle plus.

— Tu aurais dû garder ta colère pour la fille. C'est un miracle que tu ne te sois pas brisé le cou. »

Il secoua la tête, refusant d'entendre toute critique dirigée contre Eva. « C'est tout juste le problème, dit-il. Elle pense peut-être que je lui en veux. Je ne la trouve nulle part. Et puis aujourd'hui je me suis dit qu'elle était peut-être venue ici. Elle connaît votre mari, vous savez.

— Elle l'a rencontré quand elle avait dix ans. Et maintenant elle a décidé que c'était un saint. Son père est mort et Anton l'a hébergée pendant une semaine... Mais je ne connais pas les détails. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas venue ici. »

Il hocha la tête, l'air morose, regarda autour de lui, remarqua pour la première fois la malle ouverte qui se trouvait dans un coin, à moitié pleine d'articles ménagers.

« Il n'est pas rentré ? » lui demanda-t-il doucement.

Elle feignit l'indifférence. Ces jours-là, elle avait une grande facilité à feindre. « La police me dit qu'il est en Russie. De retour dans un camp.

— Vous les croyez ?

— J'ai parfois l'impression qu'il est juste là, dans la rue, les yeux levés vers cette fenêtre ; une pauvre silhouette dans un manteau plus pauvre encore. Perdu dans le monde. As-tu remarqué combien de ces hommes errent dans la ville ces jours-ci ? Je tourne un coin de rue et on dirait qu'il n'y a rien d'autre : de pauvres types perdus qui me dévisagent avec des yeux vides. Oh, il doit aussi y avoir des femmes comme ça. Mais on dirait que je ne les remarque pas. Peut-être qu'elles se cachent dans les maisons. »

Il l'écouta, regarda à nouveau la malle à moitié remplie. « Ne partez pas, implora-t-il. Pas tout de suite. Laissez-lui encore un peu de temps.

— Et combien de temps veux-tu que j'attende ? »

Il fronça les sourcils, se leva et se mit à faire les cent pas. « J'ai recommencé à prier, dit-il abruptement sans cesser de marcher. Je priais beaucoup, vous voyez. Avant de venir ici ; j'ai même voulu devenir prêtre. Parfois, il me semble que tout a déraillé parce que j'ai cessé. »

Elle rit (doucement, espérait-elle) et se leva de sa chaise. « Allez, dit-elle en le menant vers le corridor.

Va trouver ta petite amie. Si elle veut bien être trouvée. Et ne mêle pas Dieu à tout ça. »

Il la suivit, reprit courage. « Je vais la retrouver, dit-il. Après tout, mon père était détective. Ça doit être de famille.

— Ah oui, le célèbre inspecteur Teuben. Tu ne m'as jamais dit comment il était mort.

— Mère dit que c'était une crise d'apoplexie. Pendant qu'il était sorti. Il est mort en devoir. »

Anna pouvait voir que ces mots lui plaisaient.

« Elle n'en a jamais dit plus.

— Tu devrais lui demander. Mais non, j'oubliais : tu ne lui parles plus. »

Il faillit se prendre à sourire lui aussi. « Elle a reçu une lettre l'autre jour, dit-il. Elle était tout à l'envers.

— Qu'est-ce que c'était ? »

Il secoua la tête. « Elle ne me l'a pas montrée, et je ne lui ai pas demandé.

— Et tu ne t'es pas glissé dans sa chambre pour la lire en cachette ? Non, je suppose que tu ne ferais pas ça. Ce serait malhonnête. » Elle sourit à nouveau. « Tu es vraiment un drôle de petit bonhomme. »

Le téléphone se mit à sonner. L'appareil se trouvait dans le couloir, à moins d'un mètre de là où ils

se tenaient, inexplicablement strident. Elle le laissa sonner jusqu'à ce qu'il se taise.

« Quelqu'un l'a fait réparer, expliqua-t-elle tandis que Robert enfilaient son manteau. Un policier. Il me couvre de petites attentions. » Elle écrivit son numéro sur une vieille enveloppe. « Tu peux téléphoner n'importe quand. »

Il frémit quand elle lui donna l'enveloppe et laissa sa main s'attarder un instant sur la sienne.

« Dieu du ciel, dit-elle, c'était juste un baiser. »

Il hocha la tête et sortit en courant comme si on l'avait piqué.

3.

Le silence lui pesait. Pas un cri ne traversait le plafond. Elle avait tenté de le meubler avec des disques mais s'était rendu compte que l'opéra ne lui procurait plus aucune joie. Et puis, Wolfgang s'était plaint. Elle avait passé des heures à la fenêtre dans l'espoir d'apercevoir des survivantes. Mais c'était la saison de la fuite, non pas du retour. « On devrait s'installer dans une chambre plus grande, Wolfie. » Elle avait prononcé ces paroles à voix basse, plus pour elle-même que pour son mari, étendu en sous-vêtements, membres écartés, sur le lit. L'oreiller encadrait son visage, qui n'était pas rasé. Le haut de son corps était enveloppé dans une couverture froissée de sous

laquelle sortaient ses jambes. De la saleté était incrustée dans les talons de ses vieilles chaussettes militaires. Poldi était debout de l'autre côté du lit, les deux mains massant le creux de ses reins pour insuffler de la chaleur à ses muscles douloureux.

« Y a pas de place pour un berceau ici. Y a la grande chambre au rez-de-chaussée. » Elle s'interrompit. « Frau Seidel dira rien. C'est toi qui décides, maintenant, non ? C'est toi le maître de la maison. »

Elle avait prononcé cette phrase gauchement, avec un curieux espoir. Cette pensée l'avait occupée récemment : elle était maintenant une *maîtresse*. Elle avait joué avec l'idée timidement, comme si elle la gardait dans sa poche sans oser la montrer au grand jour.

« Ferme ta gueule. » Il n'avait même pas levé la tête de l'oreiller.

« Au moins, lève-toi, Wolfie. Il faut que je change les draps. Ils puent. Ça fait deux semaines. »

Wolfgang ne fit pas un geste et ne répondit pas. Après deux jours de célébrations arrosées, il avait sombré dans un profond cafard, ne sortant pas de la maison, ne quittant pas le lit pendant plus de quelques instants. Il avait même cessé de boire ; mangeait peu, fixait le mur.

Elle s'approcha, se pencha de l'autre côté du lit. « T'as le droit de sortir, tu sais. Ils t'ont libéré. » Elle fit une pause, pensa lui prendre la main mais n'osa pas

le toucher. « Qu'est-ce que ça fait, si les gens jasent ? Les gens jasent tout le temps. Laisse-les faire. »

Il roula sur le flanc en lui tournant le dos ; un croissant de poils noirs saillait de sous l'élastique de son caleçon, marquant la fente de ses fesses. Poldi s'étendit près de lui, chercha un sujet de conversation susceptible de piquer son intérêt.

« Frau Seidel a reçu une lettre aujourd'hui. C'est la deuxième cette semaine. » Elle étudia la nuque de Wolfgang, mais ne put y déceler la moindre réaction. « J'y ai jeté un coup d'œil. Pendant qu'elle se lavait. » Elle s'interrompit pour ménager ses effets. « Elle venait de ce Juif qui a vécu ici, dans la cave. Il veut de l'argent.

— Il n'y avait pas de Juifs qui vivaient dans la cave. » Sous l'irritation de Wolfgang perçait le début d'un soupçon de curiosité.

« Oh que oui. J'ai vu le lit et tout. Mais je gage qu'ils te l'ont pas dit. De peur que tu ailles jacasser. Parce que t'étais encore à l'école. » Heureuse d'avoir réussi à capter l'attention de Wolfgang, Poldi se caressa le ventre et poursuivit. « J'y pense depuis qu'elle me l'a dit. Comment ça se fait qu'il a laissé sa femme et son enfant. » Elle ferma les yeux comme si elle essayait littéralement de se l'imaginer. « P't-être qu'ils ont été séparés dans tout ce brouhaha, pendant qu'on les rassemblait. Avec du monde qui criait après eux, tout le monde qui était terrorisé. Ou p't-être qu'ils s'étaient querellés la veille, une grosse querelle, et qu'il a passé la nuit ailleurs, à téter une

bouteille.» Elle secoua la tête, attristée par son incapacité à entrer dans leurs vies. «Il devait avoir tellement honte en venant ici. Et chaque minute qu'il est resté...»

Wolfgang se retourna vers elle, la regarda avec quelque chose de plus que de la condescendance. De la stupéfaction, peut-être. «Ma femme est une romantique, dit-il. Qui l'eût cru?»

Ce fut à son tour de l'ignorer. «Je sais ce que c'était, poursuivit-elle. Mon père était un homme de l'Union. Rouge comme pas un. Ils l'ont enfermé aussi, tu sais.

— Bientôt tu vas me dire que tu es communiste toi aussi. Que tu as passé la guerre dans la Résistance. Le club de danseuses, c'était juste une couverture.»

Poldi se mordit la langue. «Elle veut te voir. Frau Seidel. Dans le salon, à trois heures. Elle fait dire que c'est important.»

À ces mots, son mari ricana. «Dans le salon à trois heures? On dirait bien que j'ai reçu une convocation. A-t-elle dit que je devrais enfiler un smoking?»

Il se leva du lit très soudainement, mit son pantalon et, toujours en maillot de corps et en chaussettes, quitta la pièce.

Il y avait deux paires de rideaux superposées. La paire intérieure était translucide, taillée dans une dentelle de coton ; la paire extérieure était faite d'une lourde étoffe de velours d'une vive teinte de bronze. Il se révéla impossible de fermer la fenêtre tandis que les deux paires flottaient à l'extérieur : le velours était trop épais. Elle s'y prit à plusieurs reprises, en appuyant de tout son poids contre la vitre. À la fin, elle se servit d'un bout de ficelle pour fixer la poignée à sa voisine, ce qui empêcherait la fenêtre de s'ouvrir toute grande sous l'effet du vent mais la laissait entrouverte d'une bonne dizaine de centimètres. Dehors, les rideaux se gonflèrent dans le vent jusqu'à ce que le poids de la pluie les immobilise. Le bronze du velours vira au marron terne. Elle avait les mains à vif en raison de la pluie ; elle ressentait au creux de ses articulations les douleurs de l'arthrite. Sans regarder en arrière, Klara Seidel sortit du bureau de feu son mari et se dépêcha de regagner sa chambre.

Elle se consacra à un travail plus léger ; s'assit devant sa coiffeuse et s'occupa de sa chevelure. Elle affectionnait une brosse en particulier. Elle lui avait été offerte par Seidel à l'occasion de leur premier anniversaire de mariage ; elle était en argent massif, la poignée et le dos étaient sertis d'ivoire, les poils de cheval étaient d'un doux gris moucheté. Ses yeux évitaient le miroir. Elle se fiait uniquement au toucher, chacun de ses gestes était l'écho d'un original fait dans l'enfance, sa vie tout entière se réduisait en

coups de brosse de douze centimètres. De temps en temps, elle apercevait la femme assise devant elle, yeux craintifs et bajoues gonflées. Il n'aurait pas été inutile de refaire son maquillage, mais pour cela elle aurait dû se prêter à un face-à-face plus long. La poudre lui servit de pis-aller ; cacha son visage, couvrit le miroir d'une fine brume.

Apaisée, le visage blanc, un sillage de particules suivant le moindre de ses mouvements, elle plongeait la main dans le tiroir de la coiffeuse et en sortit un album de photos relié en cuir. Au cours des dernières semaines, elle y avait souvent puisé du réconfort. Pour le déposer, elle dut déplacer les bouteilles devant elle ; cliquetis de verre sur du verre. Elle les aligna le long de la base du miroir en les classant par taille ; ses doigts arthritiques mirent un soin exagéré à faire de l'ordre. Elle s'interrompit une fois rendue à une certaine bouteille, en retira le bouchon, prit une pincée de la poudre qu'elle contenait et la mit rapidement sur sa langue. Les yeux fermés, elle ouvrit l'album au hasard.

La disposition des photographies ne respectait aucune chronologie. Elle les avait classées récemment, par taille, par humeur et par association ; s'était libérée de la tyrannie de l'ordre séquentiel. Pourtant, tout était là : son enfance, ses deux mariages, le baptême de Robert, le jour où Herr baron von Schirach lui avait serré la main. Une réception de la Ligue des femmes nationales-socialistes, l'anniversaire du maire, une carte postale commémorative de la visite du Führer en 1938. Maman, papa, trois frères ; une

impression à l'albumine de grand-père, l'air jeune et pimpant dans son costume du dimanche.

Elle s'attardait sur certains clichés. Une photo de Robert, prise à l'école, alors qu'il était proprement vêtu d'un veston et portait une cravate ; il l'avait envoyée un Noël, avec au verso une déclaration d'amour tracée d'une écriture soignée. Une excursion dominicale en compagnie de son premier mari, Franz Teuben, où elle tenait un cœur en pain d'épice contre sa poitrine. La photo avait été prise au Prater, un parc d'attractions ; de son chapeau jaillissaient les rayons de la grande roue. Le cliché pouvait dater de 1934 ou 1935 ; ni l'un ni l'autre ne portaient encore leur épinglette du Parti. Elle étudia son visage sans émotion. L'amour qu'elle lui avait porté était de l'ordre du fait objectif. Il est vrai que les choses n'étaient pas parfaites. Franz avait bu et joué ; il l'avait battue ; il s'était laissé tenter, les odeurs d'autres femmes incrustées à l'intérieur de ses sous-vêtements, le souvenir, dans un éclair, d'être en train de renifler et de sangloter tout en lavant des taches à l'aide d'un pain de savon. Et Franz n'était pas vraiment dévoué au Parti ; celui-ci était simplement bon pour sa carrière.

Quant à elle, elle ne lisait presque jamais les journaux ; écoutait la radio sans se soucier des paroles prononcées. Ce n'est qu'en 1941, l'année de la victoire et de son second mariage, qu'elle s'était impliquée davantage. Elle avait d'abord été attirée par l'aspect social de la chose ; elle, la veuve d'un policier, se voyait tout à coup courtisée pour joindre la Ligue des femmes ; elle participait à l'organisation

des célébrations du jour de la Jeunesse ; recueillait des fonds pour acheter des vêtements d'hiver aux soldats au front. Toutefois, peu à peu, après des semaines et des mois à articuler des phrases, quelque chose d'autre avait pris le relais. Elle avait appris le nazisme comme on apprend n'importe quelle langue : par la répétition constante. Pour une fois, c'était bien d'être certaine de se trouver du côté des gagnants : le fardeau de toute une existence d'anxiété s'était levé de ses épaules. Évidemment, à l'époque, elle était devenue riche.

De Paul Seidel, il n'y avait que deux photos dans l'album : la première était une photographie mise en scène où ils se regardaient tous les deux les yeux dans les yeux ; la deuxième faisait partie des coupures de journaux où on louait ses bonnes œuvres. Sur les deux clichés, il était très beau, quoique un peu pincé. Il avait enterré son ancienne femme et épousé la nouvelle ; l'avait vue avec inquiétude se transformer de domestique en idéologue. Pour lui, le Parti avait été un partenaire commercial, à l'égard duquel il convenait de faire montre d'une méfiance cordiale. Son fils avait perçu ce manque d'entrain et s'était lancé dans la propagande avec frénésie. Ils avaient appris l'un de l'autre : en un rien de temps, Wolfgang et Klara parlaient couramment le Goebbels à longueur de journée.

Cessant un instant de feuilleter l'album, elle leva le regard, évita de nouveau les yeux de la femme poudrée dans le miroir. L'anxiété la gagna, venue de nulle part, comme un courant d'air. Ses humeurs ne

lui laissaient aucun répit ; telle une mouche prisonnière, elle était tantôt calme et tranquille, et tantôt elle se jetait de tout son poids sur les murs de verre de sa prison. Sans hésiter, elle tendit la main vers un des flacons, en sortit la pipette de verre, déposa deux gouttes sur le dos d'une de ses mains et les lécha ; l'amertume lui fit monter les larmes aux yeux. La drogue fit effet rapidement, lui permit de se distancier d'elle-même. Tout à coup, on aurait dit qu'elle avait changé de place avec la femme dans le miroir. Satisfaite, elle remit le flacon à sa place.

Klara n'arrivait plus à se rappeler précisément le moment où elle avait eu recours au médicament pour la première fois. Ça avait certainement commencé bien avant les raids aériens, le manque de nourriture, les discours à la radio où on leur enjoignait de tenir bon. Il avait été si simple de se le procurer. Elle n'avait eu qu'à demander au pharmacien de quoi calmer ses nerfs ; une semaine plus tard, elle le priait de lui donner un remontant. Les noms la fascinaient : Luminal, Véronal, Pervitin, Benzédrine, codéine, péthidine, mêlés dans diverses concentrations. Poudres, liquides, comprimés. Elle se rappelait une femme dans une réception, jeune et gracieuse, une chaîne en or passée autour de son long cou, dont le pendentif plongeait au creux de son décolleté.

« Essayez ça, avait dit la jeune femme au miroir des toilettes. Nos soldats en emportent au front. » Elle le gardait dans un poudrier en argent sur lequel était gravée une rune élégante.

« J'ai le mien », avait répondu Klara en gloussant, et elles s'étaient fait goûter ; les tétons de la fille s'étaient dressés tout à coup, son rire tandis qu'elle retournait en dansant dans la salle bondée.

« Essayez ça, disait-elle maintenant à la femme dans le miroir en tentant de capturer de nouveau la gaieté insouciante de ce moment. Essayez ça », une femme amère, enflée, désabusée.

Elle ferma l'album de photos devant elle, planta les poignets sur le cuir et posa la tête sur ses jointures douloureuses.

Quand elle se releva, Wolfgang était dans la chambre. Il ne pouvait guère être plus de midi.

5.

« Tu es en avance », dit-elle en croisant son regard dans le miroir. Il se tenait, à moitié habillé, au centre de la pièce ; un bout de cigarette fiché à la commissure des lèvres.

« Ça change quelque chose ?

— J'ai donné des instructions.

— En effet. »

Elle semblait plus éveillée ce jour-là, plus présente qu'au cours des derniers jours. Il pensa le lui dire. Il remarqua : « Vous perdez vos cheveux. Là, derrière. »

La main de Klara s'éleva avant qu'elle puisse l'empêcher, fouilla son crâne à la recherche de cheveux allant s'éclaircissant. Et puis elle la renvoya sur ses genoux.

«Je veux qu'on soit amis.» Elle avait prononcé ces paroles précautionneusement, avec une note implorante dans la voix. Pendant une seconde, il faillit la croire.

«Vous savez, répondit-il, vous ne m'avez jamais félicité. D'avoir été libéré. Vrai, je n'ai jamais été sociable. Mais vous auriez quand même pu trouver un moyen. Une carte, ç'aurait été gentil. Des fleurs, peut-être.» Il sourit, aspira la fumée, la laissa s'échapper de son nez et de sa bouche. «Ou est-ce que vous seriez déçue? Pendant un moment, Robert semblait bien être le seul héritier. À part vous, je veux dire.»

Il fit un pas vers elle, la regarda détourner les yeux dans le miroir. «Vous savez, vous n'avez même pas beaucoup d'affection pour lui. C'est sa photo que vous étiez en train de regarder?» Il pointa l'album. «Non, c'est bien ce que je pensais. Vous voulez qu'il soit heureux, bien sûr — c'est-à-dire, vous voulez qu'il soit riche. Mais de l'affection? Vous ne savez pas ce que c'est.» Il haussa les épaules. «Mais qui suis-je pour dire ça? Vous m'avez fait appeler, *Mère*. Me voici. Qu'est-ce que vous vouliez?»

Elle prit son temps pour répondre; ravala son dépit et se redressa dans sa chaise. «On essaie de nous faire chanter.»

Sa main glissa sur l'album de photos devant elle, d'où elle sortit deux bouts de papier, qu'elle lui tendit. C'étaient des lettres, dactylographiées et non signées.

« Te rappelles-tu bien de lui ? demanda-t-elle pendant qu'il lisait.

— Bien sûr. Il prenait son dîner ici deux ou trois fois par semaine. La maison est à lui.

— Eh bien, il a fini par sortir de sa cachette. Il nous a quand même trouvés, même après que tu as fait taire ton père. »

Wolfgang ignore l'insinuation. « Ça dit ici que vous devez suspendre un rideau à la fenêtre du bureau. Pour indiquer que vous acceptez les conditions. Allez-vous...

— Je l'ai déjà fait. »

Il lui rendit les lettres. « Alors vous allez payer.

— Descendons au rez-de-chaussée, dit-elle, pour nous asseoir au salon. Discuter de tout cela. »

Il remarqua, amusé, qu'elle apportait son sac à main pour l'entretien, et une bouteille d'un litre de poudres.

Robert revint à la maison. Il ne poussait plus la porte avec l'espoir d'y retrouver Eva. Chaque jour, il marchait pendant des heures : s'informait dans les hôtels, les marchés, les hôpitaux. Il n'avait que la bosse d'Eva pour l'aider : il ne possédait aucune photo d'elle et n'était pas certain du nom qu'elle utilisait. Le problème n'était pas qu'on lui répondait par des regards vides ; apparemment, la ville fourmillait de bossues, qui étaient autant de fausses pistes. À la fin de la deuxième semaine, il renonça à interroger les gens ; il se contentait d'arpenter les rues en fixant les passants, puis il se perdait dans ses pensées et ses inquiétudes, laissant ses pieds le mener là où ils le voulaient. Une fois, on l'arrêta à la pointe du couteau pour lui voler son bon manteau ; une autre fois il marcha tout droit dans une rixe. Manifestement, il n'avait pas le métier de détective dans le sang.

Il entra dans la maison, ôta ses chaussures, apporta son parapluie dans la cuisine pour le laisser s'égoutter sur les carreaux. La faim le tenaillait. Il avait rapporté du pain ; le déballa, en coupa une tranche. Il venait de mettre la bouilloire sur le feu quand il entendit la voix de son frère.

« Robert ? appelait celui-ci. Ici, dans le garde-manger. Et maintenant, descends les marches — il faut pousser l'étagère du fond. Oui, comme ça, descends. Mon Dieu, quel raffut tu as fait. Et tu te croyais sans doute aussi silencieux qu'une petite souris.

Mais le moindre son porte à travers le plancher. C'est comme marcher sur un tambour.»

Robert descendit dans la cave. Wolfgang était affalé sur un lit de camp défait, une bouteille d'alcool fichée entre les cuisses. Il y avait des bocaux de confiture ouverts sur le sol.

« Ah, la tronche que tu fais ! Ça n'a pas de prix. Je n'étais pas au courant moi non plus. Toutes ces explorations qu'on a faites quand on était petits, et jamais on n'aurait pu rêver qu'il y avait une cave secrète. Mais assieds-toi, viens te joindre à ma petite fête privée. Seulement, ferme la porte. On veut être seuls. Bien, bien. Et maintenant, approche la chaise. Voilà. Ah, mon frère, comme on se retrouve ! »

Il gloussa, prit une lampée, passa la bouteille à Robert. Celui-ci déclina l'offre.

« Pas à ton goût, hein ? Et ça ? » Il glissa la main sous l'oreiller derrière son dos et en sortit un petit flacon d'apothicaire marron avec un mouchoir enfoncé dans le goulot en guise de bouchon. « Le petit remontant de maman. L'as-tu déjà essayé ? »

Robert secoua la tête. « Tu l'as volé ? »

— Volé ? Non, non, elle me l'a donné. Comme on donne un bonbon à un enfant. Peut-être qu'elle pense que ça va me donner du courage. Ça se pourrait bien. » Il sortit le mouchoir d'un petit geste ampoulé, versa un peu de poudre dans la paume de sa main. « Vas-y, petit frère. Laisse-moi te corrompre juste un petit peu. »

Robert hésita. « Qu'est-ce qu'on fait avec ? »

— Tu prends une pincée, tu la frottes sur tes gencives. C'est ça. C'est comme manger du sucre en poudre. Seulement plus amer. Ça marche tout de suite, pas vrai ? Ça t'envoie une petite décharge dans la quèque. » Il éclata de rire. « Ah oui, maman et moi avons eu une petite discussion aujourd'hui. C'était charmant. »

Robert, électrisé, les sens en émoi, prit une autre pincée de poudre. « De quoi avez-vous parlé ? »

— De Rothmann, Arnim Rothmann. Le gros. Tu ne te souviens pas de lui ? Hum. Et moi qui croyais que tu t'en souviendrais. » Wolfgang se redressa, prit une gorgée d'alcool, fit signe à Robert d'approcher encore. « Une histoire, alors. Une légende familiale. Les meilleurs contes qui soient. » Il rota d'un air satisfait, ferma les yeux pour reprendre ses esprits, s'accrocha à l'épaule de Robert. « Il était une fois un homme d'affaires, un Autrichien du nom de Seidel, qui avait investi tout son argent dans une manufacture dirigée par un gros Juif. Dieu sait ce qu'ils fabriquaient exactement, des pièces de radio, des transistors, on s'en fiche. Quoi qu'il en soit, les affaires étaient florissantes. Le Juif voulait prendre de l'expansion. Mais pour cela il lui fallait de l'argent : du capital. C'était un converti, notre Juif, il allait à la messe tous les dimanches. C'est là qu'il avait rencontré Seidel. Ils s'étaient mis à discuter un après-midi, sur le banc du fond. Tu peux les imaginer assis là, en train de parlementer. De faire des affaires, avec la bénédiction de Dieu. »

« Les choses sont allées rondement. L'Autrichien, Seidel, eh bien, il n'était pas bête. Il savait reconnaître une bonne affaire. Il a investi toutes ses économies, à l'exception de quelques obligations, et avant la fin du mois, il était devenu l'associé du Juif. C'était en 1931 ou 1932 : les premiers jours. Ils ont travaillé côte à côte, chacun faisant la fortune de l'autre.

« Maintenant, ce qu'il faut se rappeler, c'est que jusque-là les Seidel n'étaient que du menu fretin. Des parvenus, voilà le mot : leur richesse était si récente qu'ils en rougissaient. Grand-papa, tu vois, était boutiquier. Il était arrivé de la campagne et s'était mis à vendre des bas. Un homme fruste, mais tout de même futé. Il avait amassé une petite fortune avant la Grande Guerre et avait su la garder quand tous les autres avaient perdu la leur. Mesquin comme pas un : il a mis de côté jusqu'au dernier sou qu'il avait gagné. Il avait peut-être un peu de sang juif lui aussi.

« Quoi qu'il en soit, la manufacture prospérait et papa est devenu riche. Il a enterré le vieux boutiquier, a commencé à fréquenter une meilleure église. On a déménagé dans un appartement du premier district ; il s'est acheté un bon costume de tweed. Et puis 1938 est arrivée. Le Reich est venu nous rendre visite et a décidé de rester. Alors il s'est passé quelque chose d'intéressant. Ce jour-là, le jour où l'armée a débarqué, tandis que tous ces gens affluaient dans les rues pour applaudir et acclamer Hitler — eh bien, ce jour-là, ce qui était en train d'arriver n'était pas encore très clair, un casseur s'est approché du gros Juif et a fait tomber son chapeau

de sur sa tête. Rien de plus grave que ça, mais ça s'est passé dans sa propre manufacture. C'était un de ses ingénieurs. Ils ont commencé à se disputer, dans l'atelier même, et l'homme a fait tomber son chapeau.

« Rothmann y a vu un signe des temps.

« On peut dire que les Juifs ont de la vision. Il était prescient, voilà ce qu'il était, comme une gitane avec ses cartes. Le jour même, il est venu voir Père pour lui faire une autre proposition d'affaires. Il lui vendrait la manufacture, au complet, pour un prix très modeste. Il y avait une condition, bien sûr. Dès qu'il le voudrait, Rothmann pourrait la racheter. Oh, c'était plus compliqué que ça, ils ont rédigé tout un contrat, mais c'était l'essentiel. Ils ont signé les papiers et voilà : Seidel était l'unique propriétaire.

« Mais les choses n'en sont pas restées là. Deux semaines plus tard, le Juif est revenu et a vendu sa maison à Père. Mêmes conditions, même résultat, il a même vendu les meubles. Rothmann et sa famille ont déménagé dans des quartiers plus modestes. On a emménagé ici et tout le monde a envoyé des fleurs. Il n'y a que ma mère qui n'a pas pris part aux célébrations. Elle était déjà malade, elle pesait cent livres et n'en pèserait bientôt plus que quatre-vingts, elle était maigre comme un clou.

« À l'époque, ça paraissait insensé ou, en tout cas, prématuré. Et puis la vague d'aryanisations a frappé toute l'Autriche, les entreprises juives étaient vendues pour une bouchée de pain, que les propriétaires

soient d'accord ou pas. Et tout à coup, Rothmann faisait figure de génie, laisse-moi te le dire. Il avait aryannisé avant la saison — mais à ses propres conditions. Nous, pendant ce temps-là, nous vivions comme des rois. On a enterré ma mère six mois après le déménagement.

« Quand ta mère est arrivée à la maison, on s'était habitués à tout ça. Tu ne peux pas te rappeler comme elle était contente d'elle-même : du jour au lendemain, elle n'était plus la bonne dans un gentil petit uniforme, elle donnait des ordres à sa propre bonne. C'est drôle, toute cette énergie que Père avait déployée pour se débarrasser de ce qui restait du boutiquier en lui. Mais dès qu'il a réussi, qu'il a pénétré dans les premiers cercles — cigares, cognac, une loge à l'opéra —, il s'est empressé de marier une rien du tout. Elle apprenait vite, ta mère, elle est devenue une vraie dame. Sauf que quand elle voulait quelque chose, la poissonnière montrait le bout du nez.

« En tout cas, c'était l'époque dorée ; on n'avait jamais eu autant de serviteurs. La vie aurait été formidable, s'il n'y avait pas eu ce Juif. Tous les deux jours il venait dîner, parfois avec toute sa famille à sa remorque. Père lui léchait pratiquement les bottes. Ce n'était que : "Goûtez-moi ce cigare, Herr Rothmann, je l'ai fait venir d'Amérique" et "Prenez le bon fauteuil, Herr Rothmann, ici, près du feu, il fait frisquet dehors", "Quel plaisir de vous voir, il faut que vous reveniez bientôt", etc. — et moi qui étais déjà dans la police ! C'est à cette époque-là que ta mère et moi on s'est mis à discuter des affaires du Parti au dîner. Mon Dieu, comme on se marrait.

« Un soir, les premiers temps — je m'en souviens comme si c'était hier —, Rothmann s'est penché vers ta mère, très discrètement, n'est-ce pas, et, à mi-voix, il lui a dit comment on tenait sa fourchette "dans une maison comme il faut". Tu aurais dû la voir blêmir. Je te jure, elle a voué son âme au Parti et elle aurait envoyé la race de Rothmann tout entière aux chambres à gaz pour cette "maison comme il faut". Pas qu'il ait eu tort, remarque. Ta mère maniait ses ustensiles comme si elle était en train de creuser une latrine.

« Et puis les Rothmann ont cessé de venir. "Pour éviter d'attirer inutilement l'attention." Oh, c'était un salaud de première, ce Rothmann. Gras comme un voleur, toujours une friandise dans sa poche pour toi et moi. Je suis étonné que tu ne t'en souviennes pas. Mais c'est vrai qu'il y avait beaucoup d'allées et venues. La maison était pas mal fréquentée à l'époque.

« Mais à la fin, même s'il était un Juif particulièrement futé, Rothmann a fait une erreur. Il a trop attendu avant de quitter le pays. Il voulait le faire, n'arrêtait pas de parler de Londres et de New York, des relations qu'il avait là-bas. Mais sa femme ne voulait pas partir sans ses parents, et ses parents refusaient de s'en aller.

« Avant longtemps, eh bien, l'Histoire a suivi son cours. Ils ont été ramassés et évacués de la ville. » Wolfgang fit un geste de la main, comme pour saluer un train qui s'ébranle, et puis il se recala sur son

oreiller et prit une autre lampée. «Après ça, rien. Jusqu'à maintenant.

— Il est revenu. »

Wolfgang sourit. «Il nous a envoyé une lettre. Et si gentiment écrite. On jurerait que c'est Fontane qui l'a écrite, ou peut-être Kleist. Il dit qu'il n'a pas cessé de nous avoir à l'œil.

— L'homme à l'écharpe rouge. Il veut tout ravoir.

— En fait, il veut juste de l'argent. Une broutille, vraiment. Notre Juif est modeste. » Il passa une main dans sa tignasse, lança un regard de côté à Robert. «Ta mère n'est pas trop chaude à cette idée, toutefois. On a eu une petite discussion, elle et moi. Dans le salon, très plaisante. Elle a fermé la porte derrière nous, elle a tourné la clef et puis elle est allée droit au but. Quelle brute que cet homme, un porc juif, un usurier, tu connais les phrases. Je l'ai écoutée, elle s'est échauffée et puis je lui ai dit, pour me moquer : "Je vois que vous ne voulez pas payer." Ça l'a piquée au vif, elle est devenue toute rouge et s'est mise à me sermonner. "Ce n'est pas une question d'argent", qu'elle a dit. J'ai ri. "Vous êtes encore en guerre? j'ai demandé. C'est ça? Vous voulez gagner?" Elle s'est fâchée encore plus et elle a commencé à me crier après pour de vrai. Les mots qu'elle employait! Comme sortis de la bouche d'un charretier. J'ai fait semblant d'être vexé (vraiment, ce n'est pas agréable de se faire crier dessus), je me suis levé et j'ai marché vers la porte.

« Elle m'a arrêté, bien sûr, et tout à coup elle était douce comme le miel. Elle a attrapé ma manche et m'a tiré vers le fauteuil, mais gentiment, en s'assurant que je ne me cogne pas les jambes. Elle m'a fait asseoir et puis s'est installée sur le repose-pieds, tout à côté de moi, et en parlant elle flattait ma veste comme pour tester la qualité du tissu, mais tendrement, tendrement. Et comme elle roucoulait ! "Wolfie, qu'elle roucoulait (et quand m'a-t-elle appelé comme ça pour la dernière fois?), Wolfie, tu te rappelles quand tu es rentré à la maison ce jour-là, dans ton uniforme pour la première fois. Ton père a fait semblant de ne rien remarquer, mais moi... Tu te souviens que nous avons bu du genièvre ensemble, verre après verre, en trinquant à ton nouveau poste. J'ai vite eu la tête qui tournait, mais tu continuais de verser, un bras autour de mes épaules..." »

« Et ce qui est drôle, Robert, c'est que je m'en souvenais très bien, et que j'étais ému. Le souvenir s'est déployé devant mes yeux, avec le genièvre et tout. Bien sûr, je savais qu'elle ne faisait que m'ama-douer — c'était peu subtil, après tout, très peu subtil —, mais les larmes me sont quand même montées aux yeux et j'éprouvais de la reconnaissance envers elle. Elle a senti que je changeais d'humeur et, toujours assise sur le repose-pieds, lissant la manche de ma veste, elle s'est mise à fredonner le lied *Horst Wessel* et à me raconter que son premier mari, ton père, aimait à le siffler, mais avec émotion — c'est absurde, risible, et pourtant ça m'a ramolli. Je l'ai même laissée me prendre la main.

« Alors on a passé une charmante petite heure. Je regrette qu'il n'y ait pas eu de thé. Et puis, à la fin, sans lever les yeux, sans même changer d'intonation, elle m'a demandé : "Vas-tu te débarrasser de ce Juif ?" "Qu'est-ce que vous allez me donner ?" je lui ai demandé, pas insulté, à l'aise dans ce moment. "Cent mille, elle a dit. Et vingt pour cent de la manufacture." On a topé là, comme les voleurs que nous sommes.

« Tu sais, poursuivit-il en pianotant sur le mur de la cave, elle est un peu fêlée, ta maman, mais la vérité, c'est que la moitié des gens dans cette rue ont un Juif enfermé dans leur garde-robe. Bon Dieu, comme ils espèrent que le mortier va tenir. »

Il se cala sur l'oreiller, épuisé, prit une pincée de poudre pour ses douleurs. Robert resta assis, muet, à réfléchir à son histoire.

« Qu'est-ce que ça veut dire, demanda-t-il enfin d'une voix très douce, se débarrasser de lui ? »

Wolfgang ne répondit pas immédiatement. « Lui faire peur, je suppose. Elle a décidé que je suis doué pour le gros ouvrage. J'en ai fait une carrière, après tout. Qu'est-ce que ça peut faire, un Juif de plus ? » Il renifla, tapota la jambe de Robert. « Elle sait ce que je veux, ta maman. Bien sûr, je pourrais attendre mon héritage. Il y en a pour beaucoup plus que cent mille. Mais, merde, je veux me tirer, maintenant, là où personne ne connaîtra mon visage. » Il s'interrompit, regarda Robert dans les yeux. « Je vais être père, Robert. Je veux élever mon enfant dans un endroit

où on ne nous montrera pas du doigt chaque fois que nous montons dans un tram. Et puis, c'est de la foutaise de toute façon. Celui qui a écrit la lettre, ce n'est pas Rothmann. C'est impossible. Rothmann est mort. Père a fait des recherches, il a écrit une lettre aux autorités. Gazé, qu'on lui a dit. Ils ont une sorte de liste.

« Ta maman n'est pas au courant. Si elle l'était, elle ne me donnerait pas un sou. Pas avant que les avocats la forcent à le faire. Mais ça prendra des semaines, des mois, peut-être. Même à ce moment-là, je ne pourrai pas partir. Il faudra que je reste pour diriger la manufacture. C'est l'une des stipulations de Père : j'ai vu le testament. Il va falloir que je te paye et que je reste.

— Je ne veux pas l'argent, dit Robert. Tu ne me devras pas un sou. Si tu veux, je vais diriger la manufacture pour toi.

— Peut-être bien que tu le ferais, petit frère. Mais vivre toute ma vie dans l'ombre de ta magnanimité... » Wolfgang secoua la tête. « Non, non. D'abord, laisse-moi jeter un coup d'œil à cet escroc. Voir ce qu'il a à dire. »

7.

Ils restèrent dans la cave pendant une heure encore. Ils prirent le pain sur la tablette et le badigeonnèrent de confiture. Robert goûta au brandy, prit encore du

médicament. Dès qu'il voulait recommencer à parler de Rothmann, Wolfgang s'y objectait.

« Demain, disait-il, les yeux déjà vitreux. Il ne se passera rien d'ici là. Nous attendons des "instructions". »

Le soir approchant, alors qu'ils étaient allongés tête-bêche sur le lit de camp étroit, Robert se frappa la tête contre un objet dur. « Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en plongeant la main sous la couverture.

— Ah, fit Wolfgang en souriant. C'est quelque chose que ta mère m'a donné. Elle l'a sorti de son sac à main, enveloppé dans un linge à vaisselle, comme il l'est maintenant. À la manière dont elle le tenait, j'ai cru que c'était un marteau.

— Mais qu'est-ce que c'est ? demanda à nouveau Robert en défaisant les nœuds.

— Ça, petit frère, c'est le Walther PPK, le pistolet de service réglementaire du Bureau d'enquêtes de Vienne avec lequel ta mère dort depuis l'automne 1939. »

Peut-être sous l'effet de la drogue, ils se mirent tous deux à glousser et, pendant une éternité, ne purent s'arrêter.

Le Walther Polizeipistole Kriminal est un pistolet semi-automatique actionné directement par le recul mis au point par Fritz Walther en 1931. Avec son barillet de quatre-vingt-trois millimètres et son poids de moins de six cents grammes, le PPK, de taille compacte, convenait particulièrement aux détectives et aux agents infiltrés désireux de dissimuler leur arme. Une série de mécanismes de sûreté le rendaient encore plus adapté aux besoins des forces de l'ordre en milieu urbain. Son mécanisme de détente à double action/simple action permettait de manipuler l'engin en toute sécurité même si le cran de sûreté avait été désengagé : pour tirer le premier coup de feu, l'utilisateur devait surmonter un poids de détente plus élevé que pour les coups suivants, à simple action. Un dispositif d'amortisseur empêchait en outre le coup de partir à moins que la détente soit complètement enfoncée, ce qui faisait en sorte que l'arme ne pouvait être déchargée accidentellement. En raison de sa petite taille, l'arme convenait particulièrement bien aux petites et aux moyennes mains. Les utilisateurs ayant de grandes mains qui souhaitaient trouver une position confortable pour leur petit doigt devaient avoir recours à un magasin particulier, doté d'une prise allongée. Comme plusieurs pistolets semi-automatiques compacts, le PPK était muni d'un chien qui avait tendance à pincer la peau entre le pouce et l'index de l'utilisateur lorsque le coup était tiré, un phénomène connu sous le nom de « morsure de chien ». Smith & Wesson régla le pro-

blème sur les modèles qu'elle fabriqua ensuite sous licence aux États-Unis en ajoutant à l'arme une « queue de castor », qui servait à allonger le haut de la prise à l'arrière. En plus d'être l'arme privilégiée par les unités d'enquêteurs de toute l'Europe, le pistolet devint aussi l'arme de service standard des agents frontaliers pendant et après la Deuxième Guerre mondiale. Le PPK était aussi populaire chez les officiers de la Wehrmacht, qui se le procuraient à titre personnel et l'utilisaient comme pistolet de service. Il avait la réputation d'être une arme efficace pour les exécutions.

Après la guerre, le PPK gagna encore en popularité à la suite de la décision de Ian Fleming, qui choisit d'en équiper son agent des services secrets fictif. Il eut d'autres utilisateurs célèbres. Hitler se suicida d'un coup de feu à la tempe droite avec son Walther PPK, numéro de série 803157, à trois heures de l'après-midi, le 30 avril 1945. Quatorze ans plus tôt, sa nièce (dont certains disent qu'elle était son amante), Angela « Geli » Raubal, s'était enlevé la vie en se tirant un coup de feu dans le poumon à l'aide d'un autre Walther, qui appartenait aussi à Hitler. Elle serait morte au bout de dix-sept heures.

En juin 1967, Karl-Heinz Kurras, un officier d'Allemagne de l'Ouest en filature, abattit Benno Ohnesorg, un étudiant qui avait pris part à Berlin à une manifestation contre la visite du shah d'Iran, d'une balle dans la nuque à l'aide de son Walther PPK. Au cours de l'enquête criminelle et du procès, Kurras répéta avoir agi par légitime défense et raconta avoir

été attaqué par une nuée de manifestants armés. Des quatre-vingt-trois témoins entendus par le tribunal, le seul à confirmer cette version des faits était la femme d'un officier de police qui habitait l'immeuble dans la cour duquel la fusillade s'était produite. Elle ne se manifesta que peu de temps avant le début du procès, affirmant que l'agent responsable de l'enquête avait omis de l'interroger sur cette question. Le témoignage d'un garçon de neuf ans qui avait observé la fusillade depuis la fenêtre de sa cuisine et décrivait une opération calculée, à la manière d'une exécution, fut jugé peu fiable en raison de son âge. Au terme du procès, Kurras fut acquitté pour absence de preuves.

Ce n'est qu'en 2009 qu'on découvrit que Kurras était informateur à la solde du ministère de la Sécurité d'État, le MfS, plus communément connu sous le nom de Stasi. Les communications internes du MfS révèlent une certaine incompréhension des motifs de Kurras. Celui-ci fit plus tard l'objet d'une autre enquête, pour avoir menacé sa domestique tchèque à la pointe du revolver dans le but de la convaincre de livrer un faux témoignage dans la cause du passage à tabac d'un photographe de presse. On ne sait pas si le revolver utilisé lors de ce second incident était aussi un Walther.

Tchekhov dit que lorsqu'on introduit un fusil au premier acte, il faut qu'il tire au troisième.

Il ne nous dit pas ce qui arrive si on l'introduit au troisième acte.

Trois

1.

Voûté, grelottant, l'homme à l'écharpe rouge était assis dans sa cave dans un parallélogramme de pâle lumière de novembre, occupé à passer un fil noir dans le chas d'une aiguille. Le parallélogramme ne cessait de se déplacer, renégociant ses angles, obéissant au soleil. L'homme le suivait maladroitement, centimètre par centimètre, mètre par mètre, puis l'échangea pour son jumeau quand la tache de lumière atteignit le mur. Il n'avait ni pupitre ni chaise, et avait posé un panneau de bois sur ses genoux ; travaillait accroupi comme un soldat, quatre heures à la fois. L'homme avait fait de son mieux pour nettoyer les petites fenêtres de la cave, mais la lumière demeurait zébrée, sillonnée de grains de saleté. Entre ses doigts, l'oiseau semblait aussi froid et raide qu'un gant gelé.

Il était parfaitement préservé. Il n'y avait ni trou de balle ni coupure ; la carcasse luisait sous un impeccable plumage de jais. Chaque fois que l'homme glissait une main à l'intérieur, l'oiseau gonflait et prenait vie, asymétrique, avec les ailes déployées qu'il venait

juste de placer à l'aide de fil de fer. Quand il retirait sa main, l'oiseau se dégonflait et devenait un sac vide dont le seul véritable point solide était le crâne nettoyé et remis en place. Il y avait deux semaines qu'il travaillait sur cette carcasse. Très bientôt, il allait la rembourrer et la coudre.

Ce n'était pas facile de travailler avec un oiseau. Il fallait faire attention de ne pas abîmer les plumes ni déchirer la peau fragile. L'homme s'arrêtait de temps en temps pour se réchauffer les doigts et les mains. Elles étaient différentes avant les années de travail forcé : plus minces, plus souples, mieux adaptées à un ouvrage si délicat. Tout de même, chacun de ses mouvements était doux, presque rempli de regret, et suggérait une excuse pour le caractère cru du geste. Il n'aurait pas usé de plus de précautions pour caresser un chaton ou panser un enfant blessé. Il s'affairait, en ce moment, à essayer d'enfoncer une bille coupée en deux dans l'orbite évidée d'un œil.

Il avait commencé par pratiquer une longue incision et décoller patiemment la peau de la chair. Il fallait détacher la peau du gras puis la traiter au borate de soude ; exciser le crâne et ne garder que l'os. Et puis était venue la patiente construction de l'armature. Il n'avait pas trouvé d'argile et avait opté pour une armature en fil de fer qu'il avait enveloppée dans des couches de guenilles et de paille jusqu'à ce que le corps d'un oiseau prenne forme entre ses mains, suffisamment souple pour simuler les doux contours propres à la vie.

Du début à la fin, la difficulté avait été de dénicher les matériaux. C'est le fil de fer qui lui avait donné le moins de mal, découpé, non sans risques, sur un pan de mur au sommet d'un complexe américain. Les guenilles et le fil, il les avait découverts après avoir écumé les objets relégués à la cave. Il avait volé la paille à la poignée dans une écurie d'Ottakring. Il lui fallait des produits chimiques, notamment du camphre, de l'arsenic et du carbonate de potassium. Il en possédait certains, qu'il avait trouvés lors d'excursions précédentes, et en avait dérobé d'autres dans une pharmacie de la Gürtel. Il avait dévissé les pentures de la porte de derrière au milieu de la nuit, après avoir passé l'après-midi à observer la boutique afin de s'assurer que les propriétaires ne gardaient pas de chien. Les yeux avaient présenté un défi particulier et pendant des jours il n'avait pas trouvé de solution. À la fin, il avait marchandé — en silence, par gestes — avec un enfant qui lui avait échangé des billes contre un petit cheval fait de paille et de guenilles cousues ensemble. Il avait rapporté les billes dans la cave, les avait tranchées et façonnées à l'aide d'un ciseau avant de les enfoncer dans les orbites évidées, puis il avait replacé le crâne dans la peau avant de recoudre le trou des yeux autour des lentilles artificielles. Le résultat lui avait plu. Chacun des yeux était un tourbillon de bleu nuit et de rouge.

Il lissa les plumes de la corneille, se leva et s'étira le dos. L'armature gisait, prête, sur une pile de papiers. Il finirait peut-être au cours de la soirée.

Il décida d'abord de s'accorder une courte pause et d'aller à la recherche de la fille. Il le faisait chaque

jour, parcourait un cercle de rues qu'il associait à sa présence. Pour la première fois depuis qu'il l'avait retrouvée, il l'avait perdue de vue. Elle avait lâché l'oiseau pour qu'il le ramasse et elle n'était pas retournée à la maison. Il était impossible, songea l'homme à l'écharpe rouge, de ne pas voir là la main de Dieu.

Il restait parfois assis, seul, enveloppé dans ses couvertures, à se demander s'il n'était pas temps de rentrer chez lui.

2.

Le téléphone sonna six fois avant qu'elle réponde. Il se nomma avant qu'elle ait eu le temps de finir sa formule de salutation. Elle répondit de façon conventionnelle, sans la moindre excitation.

« Bonjour, inspecteur Frisch. Quelle surprise. Comment puis-je vous être utile ? »

Frisch avait depuis longtemps appris à dissimuler sa gêne sous le timbre atone de sa voix. « Bonsoir, Frau Doktor Beer. Je voulais simplement vérifier que la ligne fonctionnait. J'ai appelé plus tôt et il n'y avait pas de réponse. Alors je me suis dit que j'essaierais de vous joindre le soir.

— C'est gentil de votre part. Eh bien, elle fonctionne. Merci encore de l'avoir fait rebrancher — j'aurais dû vous envoyer une carte. » Elle ménagea une

pause bien calculée pour souligner l'impertinence de son appel. « Y avait-il autre chose, inspecteur ? »

— Non. C'est-à-dire, peut-être. Je demandé à jeter un autre coup d'œil au dossier de votre mari. Au dossier d'enquête, je veux dire ; des archives de l'ensemble de nos activités. Je voulais voir si l'on avait fait le suivi relatif à toutes les fiches dentaires. Au sujet du corps à la morgue.

— Et puis ?

— Il semblerait que nous ayons essayé. Mais nous n'avons pas réussi à trouver de dossiers pour votre mari. Le dentiste qu'il fréquentait avant la guerre a quitté le pays. Adresse inconnue. Mais il y a peut-être d'autres avenues...

— Très bien. Appelez si vous découvrez quelque chose de concret. Ce serait très gentil.

— Bien sûr, Frau Doktor Beer. Vous allez rester à Vienne, alors ?

— Seulement le temps d'emballer ce qui se trouve dans l'appartement. Quelques semaines, j'imagine. J'aurai soin de vous transmettre ma nouvelle adresse. Bonne nuit, inspecteur. »

Elle raccrocha. Frisch resta en ligne encore un moment, à écouter le vide, avant de se ressaisir et de l'imiter. Quand il se retourna, Trudi était debout près de son pupitre. Elle le regardait avec quelque chose de trop enfantin pour être qualifié de mépris.

Géné, Frisch enleva ses lunettes et polit les verres sur sa manche.

« Elle ne veut pas te parler.

— Non, Trudi. Elle ne veut pas.

— Mais tu vas continuer à l'appeler. »

La concision de son résumé le fit sourire : triste sourire d'un homme habitué à reconnaître les faits. « Peut-être. Tu es trop jeune pour comprendre.

— Je comprends, dit-elle. Maman te manque. Elle me manque à moi aussi. »

Il tressaillit à cette observation, la prit par la main et la mena jusqu'à la cuisine. Ils s'assirent pour dîner.

« C'est différent, lui dit-il en tranchant le pain. Une autre sorte de manque. » Il s'interrompit à nouveau, disposa le pain dans une corbeille, alla chercher les viandes froides dans le garde-manger. « C'est comme s'il nous poussait un deuxième estomac, quand on devient adulte. On essaie de l'oublier, mais quand on se couche le soir, il grogne. »

Trudi réfléchit à ces paroles. « Tu veux la manger », résuma-t-elle.

Il dit : « Oui, je suppose. Comme on rêve de manger du chocolat. On peut vivre sans, mais... »

Ils prirent leur dîner. Quand ils eurent fini, alors qu'elle était en train de faire la vaisselle, juchée sur un petit tabouret afin d'atteindre l'évier, il

déverrouilla l'armoire du couloir et en sortit une petite tablette pour elle. Elle était britannique, enveloppée dans du papier d'aluminium.

«Tiens, dit-il. Comme ça, au moins il y en a un de nous deux qui aura sa friandise.»

Elle déballa le chocolat, en mordit un carré, les lèvres et les dents tachées de brun. «Elle ne te laissera pas faire, hein? demanda Trudi en mastiquant.

—Jamais dans cent ans», répondit le détective, qui s'assit à son pupitre pour relire encore une fois le mince dossier d'Anton Beer.

3.

À sa grande surprise, elle eut un rendez-vous presque immédiatement. Sophie approcha son contact habituel à l'ambassade américaine, le supplia de téléphoner au représentant de l'administration militaire soviétique et, en moins d'une heure, elle se vit octroyer un laissez-passer l'autorisant à traverser dans le secteur soviétique pour y parler à un secrétaire de la Division des nouvelles et de la propagande. Il était chauve, barbu, âgé d'une trentaine d'années; c'était un homme cordial avec des lunettes à monture de broche. Son bureau, dans le deuxième district, était situé dans un spacieux appartement en mezzanine qui semblait avoir été réquisitionné à un chasseur. Des têtes de cerfs ornaient la plupart des murs, à côté de trophées beaucoup plus exotiques.

Dans le bureau lambrissé, elle était assise entre les peaux de deux ours écartelés. L'homme s'exprimait dans un excellent anglais, avait des manières affables. « Alors nous sommes collègues, dit-il après avoir passé plusieurs minutes à étudier avec une grande attention ses accréditations de journaliste. Mais pourquoi est-ce qu'une jolie petite chose comme vous écrit des articles ? »

Elle rougit et le regarda verser du thé d'un samovar.

« Je vous en prie, dit-il, pas de formalités. Dites-moi simplement ce que je peux faire pour vous.

— Je... J'ai besoin d'informations. C'est un peu délicat. Je me suis déjà renseignée, vous voyez, auprès des autorités soviétiques. Et maintenant je crains que mes questions aient pu... Mais en vérité, je ne sais par où commencer.

— Commencez par le commencement, l'encouragea-t-il. Pas besoin de vous presser. »

Avant longtemps, toute l'histoire jaillit de ses lèvres. L'homme l'écouta attentivement, prit des notes, mais rejeta l'hypothèse voulant que ses précédentes investigations aient pu conduire à la disparition d'un corps de la morgue de la ville et à l'arrestation de l'ami de Beer.

« Il ne faut pas écouter tout ce que vous entendez, ma chère, dit-il. Au sujet des organes de sécurité soviétiques et des autres choses de ce genre. Nous sommes le pays le plus libre du monde. Bientôt, nous

n'aurons plus du tout besoin de police.» Il sourit avec une grande chaleur. «Et puis, quand *ils* frappent — il posa les yeux ici et là dans la pièce, la laissant élucider ce *ils* —, eh bien, c'est comme un orage qui frappe un champ d'orge. Il prend ce qu'il veut et après, pas une trace : juste un air frais et propre.»

Il se leva, l'escorta jusqu'à la porte, effleurant sa hanche en l'invitant à sortir. «Je me demandais si vous aimeriez peut-être aller dîner un soir? Ou aller à l'opéra, peut-être? Je peux me procurer des billets. Eh bien, pensez-y. Dans tous les cas, ce fut un plaisir, Frau Coburn, un vrai plaisir.» Il avait fait appeler une voiture et il resta debout sur les pavés à la regarder s'éloigner.

La voiture l'emmena à la frontière du district américain, où elle prit un tram. Elle avait parcouru la moitié du chemin la menant à son immeuble quand elle en sortit pour monter dans un taxi et se diriger vers les hôtels et les maisons de chambres de la Gürtel, où elle reprit ses recherches pour retrouver Karel Neumann et la femme avec qui il était censé s'être acoquiné.

4.

Eva le regardait se préparer. Il n'y avait pas grand-chose à faire : il ne possédait pas d'autres vêtements que ceux qu'il avait sur le dos, n'avait pas de manteau et pas d'écharpe, pas même un chapeau qu'il aurait pu s'enfoncer sur le front pour dissimuler ses

traits. En fait, il mettait un point d'honneur à se laver le visage et à se raser. Il avait l'air de croire qu'il vaut mieux être propre pour s'adonner au chantage.

Elle n'aurait pu dire exactement à quel moment au cours des deux semaines précédentes Karel avait cessé de chercher l'homme qui pouvait être Rothmann et avait plutôt décidé de se faire passer pour lui. Peut-être avait-il eu l'intention de le faire depuis le début. Quand il avait proposé la chose à Eva, elle avait aussitôt accepté. C'était beaucoup plus simple ainsi. Ils dénichèrent une machine à écrire chez un prêteur sur gages. Elle composait les lettres elle-même, les mots s'agencant pour former des phrases comme si elle avait fait cela toute sa vie. Cela semblait effroyablement facile, tout à coup, de devenir riche.

Karel parut enfin satisfait de son rasage ; il essuya le savon sur son menton, l'assécha, puis glissa la lame dans sa poche plutôt que de la remettre sur le lavabo. Elle le remarqua et fronça les sourcils.

« Pourquoi est-ce que tu apportes un couteau ?

— Juste au cas.

— Tu n'en auras pas besoin, dit-elle avec insistance. Tu n'auras pas d'ennuis. Elle va envoyer Robert. Elle ne fait pas confiance à l'autre. »

Il la regarda quelques instants, plongea la main dans sa poche, lança la lame sur le lit. « Tu sais, dit-il, il n'est pas trop tard. Tu peux toujours rentrer. » Il tendit la main comme pour la toucher, puis se ravisa.

« Oublie les corneilles. Le gamin n'a pas tenu tête à sa mère, qu'est-ce que ça peut faire ? Elle ne vivra pas éternellement, tu sais. »

Elle secoua la tête. « Ce n'est pas à cause des corneilles.

— Oh, je comprends. Tu es fâchée. Il ne t'aime pas assez. » Il haussa les épaules comme pour signifier qu'il était difficile de satisfaire à ses exigences. « Ou peut-être que tu as ce rêve, profondément enfoui dans ton cœur. Que tu vas aller en Amérique avec tout ce fric et revenir dans dix ans, presque une princesse, prendre un taxi jusque chez lui et sonner à la porte ? » Il sonda son visage, n'y trouva que dépit et irritation. « Dis-moi, Lieschen. As-tu toujours été aussi amère ? »

Elle lui fit un sourire, aigre, se retourna et se redressa devant le miroir du lavabo. Sa posture semblait encore accentuer sa bosse. « Amère ? Pas du tout. J'étais la petite fille la plus douce du monde. Les gens étaient toujours à me chouchouter. Ça a même marché à l'orphelinat. Les gardiennes étaient sous le charme. Et puis les autres filles se sont mises à être jalouses.

— Elles t'ont fichu une raclée, hein ? Ah, comme les enfants sont cruels. »

Il avait la voix moqueuse, mais davantage par habitude que par intention. Il s'attendait à demi à ce qu'elle laisse tomber mais, manifestement, sa remarque l'avait piquée au vif.

« Ce n'est pas seulement ça, dit-elle. Après quelques années, moi aussi je leur fichais des raclées. Aux nouvelles, à celles qui étaient plus jeunes. Plus faibles. » Eva lui donna le temps de digérer ces paroles, puis poursuivit. « J'ai déjà eu un rêve. Quand je vivais à l'orphelinat. Je m'imaginais descendre en douce à la cuisine, mettre la bouilloire sur le feu et la remonter dans le dortoir. Ce que je m'imaginais tout le temps, c'était ça : debout dans le noir, la bouilloire inclinée dans mes mains, l'eau juste à la hauteur du bec, à quelques centimètres du petit visage endormi. Pas le moment de verser, mais la seconde d'avant, quand je savais que j'allais verser et que personne ne pouvait m'en empêcher. C'est drôle, je n'ai jamais songé à ébouillanter les matrones, juste les orphelines. » Elle frissonna, sourit. « Je m'imaginais la scène en détail. Ce n'était pas de la vengeance, remarque. Je ne choisisais aucune des tortionnaires. Je choisisais la petite fille tranquille, le petit ange, celle qu'ils n'avaient pas encore brisée. Je restais debout à regarder ses boucles. J'avais quatorze ans à l'époque. J'étais timide. Aujourd'hui, je verserais l'eau. » Elle s'interrompit ; une longue pause, les yeux tournés vers l'intérieur. Enfin, elle s'arrêta sur cette pensée : « As-tu entendu parler de cet homme qui a tenté de faire sauter Hitler ? »

— Stauffenberg.

— Non, l'autre. Elsner, quelque chose comme ça. Il a fabriqué une bombe dans son garage. J'en ai entendu parler à la radio. On disait que c'était un héros. Ils vont bientôt faire un film sur lui, avec Jimmy Stewart, attends de voir. »

Karel sourit. « Alors, c'est tout ? Un autre rêve ! Tu es une drôle de fille, Liese. D'abord tu ne parles pas, pas dix mots en deux semaines, et puis tout sort d'un coup, ce qui t'occupait, dans un coin de ton esprit : tu veux faire sauter Hitler. Bien sûr, c'est irréalisable : tu ne connais rien aux explosifs et il est mort, le petit salaud. Qui, alors ?... Non, ne sois pas insultée. » Elle s'était détournée de lui et se tenait, hargneuse, devant le miroir. « Je ris, mais tout de même je comprends ; c'est le désespoir, une noire colère du cœur. Maman a tué toutes les corneilles et personne ne t'aime. Alors très bien, dévalisons-la un petit peu, ce n'est pas justice, ça ne sortira pas l'orphelinat de ton sang ni cette vilaine bouilloire fumante, mais parbleu, au moins tu seras riche et loin d'ici et Robert va s'en mordre les doigts.

— Je te déteste », dit-elle. Et puis, d'une voix tout à coup étranglée par les larmes : « Quelle idiote je suis. »

Il tenta de la réconforter. « Qu'est-ce que ça fait, tout ça ? La vérité, c'est que tu n'as jamais versé l'eau.

— Non, je ne l'ai pas fait. Je croyais que si je le faisais, ils allaient m'euthanasier. Comme un chien. Et il se trouve que je voulais vivre ! » Elle se moucha, alla au lit, prit la lame. « Il est trop tard. Il ne veut plus de moi, et je suis trop laide. » Elle se frappa la poitrine, pas la bosse, et fourra la lame dans la main de Karel. « Prends-le. Fais notre fortune. »

Ils quittèrent l'hôtel ensemble. Dans la rue, il se retourna une dernière fois vers elle avant qu'ils se

séparent. «Tu vas envoyer le télégramme? À six heures. Pas avant.

— On s'est déjà entendus sur tout ça. »

Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'obscurité et le brouillard de plus en plus épais, puis marcha jusqu'au bureau de poste. Une horloge était accrochée au mur. Elle attendit l'heure convenue, remplit le petit bordereau et alla au comptoir.

«Envoyez en urgence, dit-elle, pour que ce soit livré tout de suite.»

L'homme regarda l'adresse. «Ce serait plus rapide de simplement prendre un taxi. Et moins cher. C'est ce que notre garçon va faire.

— Faites ce que je dis, c'est tout. »

Quand elle rentra à l'hôtel, il y avait dans le couloir devant leur chambre une petite femme aux traits étrangers qui semblaient incapables de se fixer sur quelque expression bien définie. Elle était enveloppée dans un manteau cher bordé de fourrure. Comme Eva s'approchait, l'étrangère la dévisagea avec une intense perplexité, mais elle s'effaça lorsque la jeune fille arriva à sa hauteur.

«Vous cherchez quelqu'un?» demanda Eva, mais elle ne reçut pas de réponse.

Quand elle jeta un coup d'œil un quart d'heure plus tard, le couloir miteux était vide, mais il flottait parmi les odeurs de cuisine et les murs crasseux un soupçon d'eau de Cologne française.

Robert et Wolfgang passèrent la journée ensemble à attendre. Ils s'assirent dans la cuisine, puis dans le salon ; burent du café, mangèrent de la confiture ; discutèrent de temps en temps avec une liberté et une intimité dont ils n'avaient pas profité même au cours des semaines que Wolfgang avait passées en prison. Plus tard, en attendant dans la pénombre du cadre d'une porte, comptant les minutes depuis le départ de Wolfgang, Robert revisiterait ces bribes de conversation en cherchant à en dégager du sens.

« Est-ce qu'elle t'a donné l'argent ? demanda Robert.

— Elle m'a donné une enveloppe. Elle est assez épaisse.

— Tu ne l'as pas ouverte ?

— Pour quoi faire ? On sait tous les deux ce que j'y trouverais : un journal tout découpé. Regarde. » Il leva l'enveloppe vers la lumière. « On peut voir les caractères.

— Elle est décidée à tromper, alors.

— Ne sois pas trop dur envers elle, Robert. Tu ne sais pas ce que c'est que de vivre dans un lieu où on peut faire disparaître un homme d'un simple coup de téléphone. Et d'avoir la radio qui te dit que tu as bien fait.

« Et puis, on trompe un trompeur. »

Une demi-heure plus tard, la pluie sur le carreau.

« Tu sais, Wolfie, c'est peut-être quelqu'un de sa famille. Un étranger ne serait pas au courant des détails. Ça peut être le frère de Rothmann. Ou son oncle. Ou peut-être que la liste est erronée. Il doit y avoir des milliers de personnes dont on a perdu la trace. »

Un peu plus tard, il ajouta : « Nous devons expier. » Wolfgang sourit à ce mot. Une heure sonna à l'horloge. Ils entendirent la mère de Robert se déplacer au cœur de la maison. Craquement de lattes, froissement de pantoufles. Robert ferma la porte.

Une heure quarante-cinq. « Père voulait la rendre, pas vrai ? C'est pour ça qu'il était à la recherche de Rothmann.

— Alors c'est "Père", tout à coup ?

— Il voulait la rendre. Tout ce temps je le haïssais. Mais c'était un homme bon, n'est-ce pas ?

— Un homme bon ? Ah, Robert, c'est toujours la même chose avec toi. Qu'est-ce que ça peut faire ? Mais il y a une chose : tout le temps qu'il cherchait Rothmann, qu'il écrivait des lettres et parlait à d'anciennes relations, il espérait et il priait pour qu'il soit mort. La pensée de tout perdre (enfin, la moitié, ou les deux tiers, peu importe, mais crois-moi, dans sa tête, c'était tout), ça lui a donné un ulcère. Il a quand

même écrit ces lettres demandant “Rothmann a-t-il survécu? Qu’est-il arrivé à sa famille?”, etc., etc., en espérant toujours que Dieu le regardait et prenait des notes.»

Wolfgang eut un sourire amer, prit une pincée de drogue. «Te rappelles-tu le curé à l’église? Le père Ludwig? Mon Dieu, quel porc. Chaque fois qu’une fille tombait enceinte, sans être mariée, je veux dire, il la torturait jusqu’à ce qu’elle fonde en larmes et soit prête à se jeter en bas d’un pont. Il venait ici après et s’en vantait à Père. Et puis il nous rejoignait pour le dîner, et il mangeait, mangeait, mangeait. Eh bien, devine quoi? Le père Ludwig a été expédié dans un camp et il est mort en martyr. Le diable si je sais pourquoi il s’est fait arrêter, une histoire de tracts. Père en a été informé et il a écrit une lettre pour s’en plaindre. Il l’a adressée au *Gauleiter* en personne. Il a scellé l’enveloppe et y a réfléchi; elle était encore sur son bureau après la fin de la guerre.

«Mais pour l’essentiel, oui, un homme bon; meilleur que la plupart.»

Deux heures vingt-cinq: le temps passait, erratique, par bonds et par saccades. Robert guettait le cadran de l’horloge, tentant de le surprendre en flagrant délit.

«Tiens, Wolfgang, prends ça et donne-lui. Ça ne me dérange pas que ce soit un escroc. Donne-lui, c’est tout. Qu’est-ce que ça change?

— Trois mille? Et il brandit ça comme un billet de cinq! Il l'avait fourré dans sa poche. D'où est-ce que tu tiens ça?

— De Mère. Je sais où elle le garde.

— Tu l'as volé? Ah, on t'a corrompu pour de bon. Très bien, je le prends. S'il le mérite... eh bien, nous verrons. Je m'attends à moitié à ce qu'il se présente avec un couteau, tu sais. Ou bien avec une hache. Qu'il me fracasse le crâne et me dévalise.»

Trois heures moins dix, des doigts tapotaient le verre tandis que Wolfgang faisait tomber de la poudre du flacon d'apothicaire dont le contenu humide collait aux parois.

«Allons, Robert, prends-en un peu.

— Non. Tu ne crois pas que tu en as pris assez? Ça te rend nerveux.

— Au contraire, ça m'aide à me concentrer. On donnait ça à nos pilotes. Bon Dieu, ce que ça devait être, de fondre en piqué sur l'ennemi depuis le milieu du soleil. Tu sais, Robert, il y avait des moments pendant la guerre où tous les gamins se sentaient comme des rois.»

À trois heures et demie, Robert se mit à songer à Eva. «Je n'arrive pas à la retrouver, se lamenta-t-il. J'ai fouillé partout, elle s'est évanouie.

— Réjouis-toi, dit Wolfgang. Tu es mieux sans elle.

«C'est le genre d'amour, ajouta-t-il, qui est aux trois quarts pitié. Crois-moi, Robert. Je sais de quoi je parle.»

À quatre heures, Poldi vint voir ce qu'ils faisaient. Elle s'assit et se mit à bavarder, mais se vit répondre par des regards froids. Quand elle voulut prendre la main de Wolfgang, il se déroba. Elle claqua la porte en partant.

Robert continua de regarder dans sa direction longtemps après qu'elle fut partie. «Comment vous êtes-vous rencontrés, Poldi et toi?

— Elle ne t'a pas raconté? Elle dansait. Dans une sorte de cabaret. On m'avait ordonné de le faire fermer.

— Est-ce qu'elle... En plus de danser, je veux dire.

— Tu veux savoir si c'était une putain? demanda Wolfgang sur un ton calme. Qui sait? Je n'ai pas posé la question. Elle faisait ce qu'elle avait à faire pour survivre. C'est dur d'être pauvre, Robert. Père n'a jamais compris ça.» Puis, dans un éclat de colère : «C'est la mère de mon enfant.»

Tandis que l'horloge approchait de cinq heures, les pensées de Wolfgang retournèrent à son père. « Étais-tu là quand il est mort, Robert ? À l'hôpital, je veux dire.

— Oui, j'étais là.

— Est-ce qu'il a dit quelque chose ?

— Il était inconscient.

— Il n'a pas souffert, alors.

— Je ne sais pas, Wolfie. C'était horrible. Je l'ai regardé mourir et je ne ressentais rien. »

Cinq heures quinze. Le crépuscule était tombé depuis longtemps. Il leur fallut un moment pour le remarquer et allumer. Dehors, la pluie avait cessé, la température, chuté : de la brume se levait de la rue telle une exhalaison.

Robert se versa un verre d'eau. Wolfgang frotta du Pervitin sur ses gencives.

« Est-ce que tu l'as fait, Wolfgang ? À cause de l'argent ? Il n'arrêtait pas d'écrire des lettres pour retrouver Rothmann et dilapider ton héritage. Tu t'es fâché, et tu... »

— Tu crois vraiment ça, Robert ? Que j'ai tué mon propre père pour de l'argent ? »

Robert hésita. «C'est ce que pense Mère. Ce n'est pas vrai?

— J'ai subi mon procès. Tu as entendu le verdict. C'est tout ce que j'ai à dire.»

«On va le faire ensemble, Wolfie, toi et moi.

— On a des instructions. Une personne: "non accompagnée". Si nous sommes deux, il ne se montrera peut-être pas.

— Alors laisse-moi y aller. Je vais lui parler.»

Wolfgang sourit. «Avec un visage pareil, on te donnerait le bon Dieu sans confession. Non, Robert. Je vais... comment Père aimait-il à dire cela? Porter la croix.»

À six heures vingt minutes, une voiture arriva. Ils entendirent claquer la portière, puis quelqu'un sonner à la porte. Le commis du bureau des télégrammes leur tendit un petit bout de papier, attendit en vain son pourboire. Dehors, le crachin avait cessé, remplacé par un brouillard pâle et sirupeux qui donnait une illusion de clarté.

Wolfgang lut les instructions, passa le bout de papier à Robert. «Connais-tu l'adresse?

— Je connais le secteur. Notre manufacture n'est qu'à un coin de rue de là. » Wolfgang regarda sa montre. « Je vais appeler un taxi. »

Le taxi arriva au bout de quinze minutes. Ils étaient déjà en retard.

À deux coins de rue de leur destination, les frères sortirent de l'auto et la regardèrent s'éloigner rapidement. Ils parcoururent la moitié d'un pâté de maisons, puis s'arrêtèrent dans un cadre de porte qui leur offrait un abri. Wolfgang fouilla ses poches à la recherche d'une cigarette, mais ne trouva que le pistolet.

« C'est assez, dit-il. Tu peux voir le portail d'ici. Là-bas, près de la boucherie. » Il pointa le doigt dans le brouillard. « On fait comme prévu. Tu montes la garde ici. Tu siffles si tu vois quelque chose de louche. Si tu m'entends crier, tu te sauves et tu vas chercher de l'aide. »

Robert attrapa le pistolet de Wolfgang. « N'y va pas, Wolfie. Laisse la vérité éclater au grand jour. Ce sera mieux comme ça. »

Pendant une seconde, Wolfgang parut ébranlé. Et puis il secoua lentement la tête. « Je peux bien aller jeter un coup d'œil, marmonna-t-il. Cent mille, frerot. Je pourrais être au Brésil à Noël. » Il se tourna pour s'en aller. « Fais le guet, Robert. Peux-tu faire ça pour moi ? »

Encore une fois, Robert le retint. « Promets que tu ne vas pas... »

— Comme on a convenu, Robert. Je ne lui ferai aucun mal. Je te le jure sur la tête de ma mère. »

Sans un mot de plus, Wolfgang se mit à marcher dans la rue.

6.

Moins de cinquante mètres le séparaient du portail. Wolfgang marchait, la main dans la poche de son manteau, la tête en avant, sondant le brouillard. Tandis qu'il avançait, il fut submergé par le sentiment que Poldi était là, qu'elle marchait avec lui, un demi-pas derrière. Il se retourna, se maudit pour sa bêtise ; continua de marcher et de nouveau la sentit juste à côté de son épaule, qui avançait à ses côtés. Cinq mètres plus loin, Poldi céda la place à son père, après quoi ce fut Fejn, le procureur, qui le suivait pas à pas. Il se prit à tendre l'oreille pour distinguer le bruit de ses pieds sur le sol ; il changea de rythme pour le surprendre.

Et puis, aussi soudainement qu'il était venu, le sentiment se dissipa. Wolfgang avait l'impression d'avoir été abandonné. Étonné, il regarda autour de lui et constata qu'il avait parcouru plus de la moitié du chemin. Derrière lui, l'obscurité avait avalé Robert. La rue était vide, sans autre mouvement qu'une ride dans la flaque qu'il venait de traverser. Il redressa les épaules et continua.

Au fur et à mesure qu'il s'approchait du portail, toutefois, sa hâte l'abandonnait. En arrivant devant l'entrée, il mit un genou en terre pour lacer sa chaussure ; le lacet s'emmêla sous ses doigts tremblants. Irrité, il se releva d'un bond et se remit en marche pour s'arrêter trois pas plus loin, s'appuyer contre le mur et regarder la cour devant lui. Dans la pénombre, on pouvait distinguer des tas de débris ; la lueur de la lune s'accrochait au brouillard. Encore un pas, encore une hésitation. Le pistolet était lourd à son poignet ; il ne se rappelait pas quand il l'avait sorti. Dégouté, il fourra le Walther dans sa poche tout en songeant : *Il ne faut pas que je m'en serve, Robert va entendre*, l'imaginant debout à son coin de rue en train d'attendre son retour. Il redressa les épaules et continua.

C'est peut-être une sorte de truc, se dit-il tout à coup. *Robert attend là-bas pour pouvoir s'en laver les mains. Après, il sera reconnaissant.*

Il revit Robert en train de prononcer le mot « expier » et sentit son propre visage se figer en un rictus. Et si l'inconnu l'attaquait le premier ? S'il déchirait l'enveloppe, voyait qu'il n'y avait pas d'argent à l'intérieur et se jetait sur Wolfgang ? Ce serait de la légitime défense. Même Robert ne pourrait s'y objecter.

L'important, se rappela Wolfgang à lui-même, *c'est de ne pas le dire à Père.*

Il avait, à ce moment-là, complètement oublié que son père était mort. Une pensée immense paraissait

grandir en lui, juste au seuil de sa conscience ; il cherchait à la saisir, irrité, comme un homme cherche le commutateur dans l'obscurité. Tout à coup, il regretta de n'avoir pas apporté de couteau.

Avec un couteau, je pourrais le tuer silencieusement.

Il se rappelait l'un de ses amis, un collègue policier, qui le conseillait alors qu'ils étaient dans leur cuisinette en train de manger des sandwichs en bavardant. « Vise la gorge ou le visage, disait-il. Un manteau épais peut faire dévier ta lame. » Stolfuss, c'était son nom ; un type si maigre qu'il était impossible de l'imaginer en train de se battre. Une seconde plus tard, Stolfuss était oublié, et la pensée de tuer quelqu'un semblait rien de moins qu'absurde.

La guerre est finie, après tout.

Voici ce que Wolfgang allait faire : il allait sourire à l'étranger et lui parler ouvertement, comme le faisait Robert, sans rien retenir.

« Vous êtes un escroc, allait dire Wolfgang. Allez-y, révélez au monde tous les secrets que vous voudrez, ça ne changera rien. Faites ceci, l'ami : attendez une semaine. Pour que je puisse avoir mon argent et m'en aller. Regardez, je vais vous donner dix mille. Lundi en huit. Dix mille pour attendre une petite semaine. Ce n'est pas mal, pas vrai ? Allons, topions là et allons prendre un verre. Je connais un petit bar charmant pas loin. Il y a une serveuse là, oh la la ! Et puis, c'est ma tournée, pour l'alcool et les filles aussi,

si le cœur vous en dit. Mon petit frère m'a donné de l'argent de poche. On pourra se faire une petite orgie.»

Mais alors même qu'il pensait à cela, sa main se glissa à nouveau dans sa poche et s'enroula autour de la crosse du pistolet. Il se rappelait les interrogatoires qu'il avait effectués, leur brutalité élémentaire, les mines terrorisées des prisonniers et la calme assurance de son supérieur assis près de lui, donnant des ordres.

Si ça doit être fait, c'est mieux de le faire rapidement, tout de suite, avant même qu'il ouvre la bouche.

Il s'imagina l'homme dans la cour, qui s'effondrait après un coup rapide (donné avec la crosse, la crosse, pas besoin de faire de bruit!), puis se rendit compte qu'il s'imaginait Rothmann exactement comme il était auparavant, gras et jovial, avec de longs cils recourbés qui donnaient une chaleur particulière à ses yeux. Il lui fallut un effort pour se rappeler que l'homme qu'il allait rencontrer était un imposteur.

Tant mieux, songea-t-il. Je ne le connaîtrai pas. Ce sera plus facile comme ça.

Mais de nouveau il s'arrêta net et fourra le pistolet dans sa poche. Il songea qu'il avait peut-être trop pris de la drogue de sa belle-mère. Il regretta de ne pas avoir apporté de brandy, quelque chose pour se rincer le gosier.

Quand il entra enfin dans la cour, il ne s'attendait pas à la trouver vide.

7.

Wolfgang fut submergé par le soulagement, lequel fit immédiatement place à la colère, puis à l'impression d'avoir su se montrer malin tandis qu'il constatait qu'il était peut-être arrivé le premier au lieu dit. Il fit le tour de la cour pour s'assurer qu'il n'y avait personne derrière lui; scruta les tas de débris qui avaient été l'édifice de derrière en tentant de voir si un homme pouvait y être caché. Derrière lui, il remarqua une porte en métal tordue menant à une cave. Il s'en approcha, puis se ravisa et feignit de cesser de s'y intéresser.

Lors de son deuxième tour de la cour, il remarqua un bout de mur de brique d'une trentaine de centimètres dont l'intérieur était toujours recouvert de papier peint et qui gisait par terre, isolé. Manifestement, il avait été pris dans l'un des tas et traîné là. Wolfgang s'accroupit tout près et découvrit qu'il portait une inscription à la craie qui luisait d'un éclat étrange dans le brouillard baigné de la lueur de la lune. On y lisait un seul mot, *SEIDEL*, en grandes lettres capitales. Wolfgang poussa le pan de mur de côté et trouva dessous un trou peu profond là où deux des pavés de la cour avaient été détachés. Sur un bout de papier sale était écrit *ICI*.

Sans hésitation, Wolfgang déposa l'enveloppe dans ce trou, remplaça le pan de mur et se dépêcha de regagner le portail. Tout était absolument clair à ses yeux — presque comme si quelqu'un le lui avait expliqué. Rothmann (*non, pas Rothmann, l'étranger, l'escroc, l'homme qui essaie de nous voler !*) était caché derrière la porte de la cave. Il n'aurait jamais pris le risque que quelqu'un d'autre puisse découvrir le pan de mur. Non, il était là, juste derrière la porte, les yeux fixés sur la cour, à tendre l'oreille pour entendre les pas de Wolfgang, à attendre qu'il reparte. Bon prince, Wolfgang fit exprès de marcher fort — presque en tapant du pied — jusqu'à ce qu'il ait presque atteint la rue. Puis il se baissa jusqu'au sol, se coucha sur les pavés glacés sous la porte en arche et revint sur ses pas sur un peu plus de deux mètres jusqu'à ce que son visage se trouve à quelques centimètres du seuil de la cour. Le pistolet était de nouveau sorti, ses doigts se raidissaient autour de la crosse.

Il n'eut pas à attendre très longtemps. Après six ou sept minutes il entendit un grattement lorsque la porte de la cave mordit la terre de la cour. Une seconde plus tard, une silhouette sortit et se pencha au-dessus du pan de mur. La pénombre trouée par la lueur de la lune faussait ses proportions : du poste d'observation de Wolfgang, qui le guettait à travers le brouillard détrempé, l'homme qui récupérait l'enveloppe semblait aussi grand et grossièrement découpé qu'un arbre.

Prudemment, le pistolet à la main, Wolfgang se leva et entra dans la cour. L'homme ne le remarqua

pas jusqu'à ce que Wolfgang soit à trois pas de son large dos.

Quand Robert entra dans la cour moins de dix minutes plus tard, il trouva un corps roué de coups et ensanglanté gisant par terre.

Il fallut beaucoup crier pour alerter la police.

Quatre

1.

Sophie ne sentit pas la première goutte se former. Elle n'en prit conscience qu'une fois qu'elle toucha l'eau, déployant des jupes rouges dans la mousse. Une deuxième suivit, qui frappa son genou relevé et éclata sous l'impact. Elle la tâta des doigts, qui revinrent rouges de sang, puis resta assise tranquillement, concentrée sur le passage des gouttelettes. D'abord une rapide coulée de la narine à la lèvre supérieure, où elles attendaient, perlées, et enflaient, s'accrochant à l'arête où les deux types de peau se rencontrent. Une seconde plus tard, gonflée de sang jusqu'à éclater, la goutte se romprait ; choisirait un passage à gauche ou à droite, dessinant une moitié de moustache sur ses traits, puis poursuivrait son chemin, passé le précipice de l'os de la mâchoire, s'élancerait dans le vide. Un quart de battement de cœur plus tard — de ruisselet redevenant larme en un instant —, elle frapperait son sein, son genou, la céramique blanche de la baignoire. Sophie ne faisait rien pour endiguer le flot ; assise, les bras autour de ses genoux osseux, elle regardait l'eau qui, en tiédissant, passait du gris savonneux au rose.

Quelqu'un — un autre locataire — frappa à la porte, d'abord doucement puis avec une force croissante, la harangua dans un allemand sonore sur le code de conduite régissant l'usage des salles de bain communes. On aurait dit que la langue allemande était faite pour cela : la judicieuse expression d'une indignation rationnelle pour le bénéfice de ceux que l'on savait écouter hors de vue. L'eau était maintenant plutôt glaciale et Sophie sortit de la baignoire, attrapa la serviette et tira le bouchon. Elle s'habilla en vitesse, toujours sans répondre aux coups frappés à la porte, fit un tas de ses sous-vêtements et de ses vieilles chaussettes, se brossa les cheveux. Quand elle sortit, le gros homme dehors la regarda avec une gêne qui dégénéra en hostilité lorsqu'elle fut à cinq pas dans le corridor.

« Il était temps ! » lui cria-t-il.

Elle ne répondit pas, laissa tomber son linge sale dans sa chambre, puis quitta l'appartement et monta quatre à quatre voir Anna. Il subsistait, sur le côté de son menton, la trace pâle d'une larme de sang. La baignoire aussi était cernée d'une fine ligne rose qui donna à ses voisins une raison de plus de commérer et de se plaindre.

2.

Elle n'attendit pas qu'Anna l'ait menée à la cuisine pour faire sa confession. Celle-ci jaillit de ses lèvres

dans le couloir, au milieu d'une foulée, alors qu'Anna était encore en train de fermer la porte.

« Karel est rentré à Vienne, dit-elle. Ça fait des semaines qu'il est ici. » Elle raconta, peut-être trop rapidement pour qu'Anna puisse tout suivre en anglais, qu'elle avait payé des gens pour le chercher dans les bars, et qu'elle l'avait retracé d'un hôtel miteux à un autre, s'enquérant toujours d'un « géant », arrivant toujours un jour ou deux trop tard.

« Aujourd'hui, j'ai enfin réussi à le retrouver. Sauf que je suis encore arrivée trop tard. Il était parti faire une course, ou prendre un verre, je ne sais pas. »

Anna l'écouta et sentit se lever en elle une froideur qu'il lui fallut un moment pour identifier comme de la colère. « Vous auriez dû me le dire plus tôt. Frisch a besoin d'interroger Karel. Il a échappé aux Russes. Il saura où se trouve Anton. » Elle passa devant Sophie et prit son manteau.

« Il n'y a pas de Russes. Il les a inventés. »

Anna se figea sur place, une manche tomba de ses doigts et pendouilla, vide, à son côté.

« Je l'ai su il y a des mois. Dès que j'ai commencé à lui poser des questions. Ça n'avait tout simplement pas de sens : les noms, les dates, ça changeait chaque fois qu'il racontait l'histoire et quand j'insistais, il ne faisait que demander de l'argent, pour aller rejoindre un "contact" sur lequel il était tombé dans un bar. » Sophie s'interrompit, attendit le verdict.

Anna lui fit cette grâce. Son anglais limité donnait un tranchant approprié à ses paroles. « Vous n'avez rien dit parce que vous aimiez bien baiser avec lui ? Ou parce que vous vouliez écrire votre article ? »

— Ne faites pas semblant d'être étonnée, Anna. Vous deviez vous en douter aussi. » Sophie la regarda, pleine d'espoir, mais ne se vit accorder ni pardon, ni partage de sa culpabilité. Quand elle poursuivit, sa voix trahissait une surprise sincère. « Tout ce temps, je croyais que vous saviez. Que vous vous accrochiez aux Russes comme à une sorte d'assurance contre la plus simple des explications : votre mari vous avait simplement quittée. »

Si Sophie avait conscience du caractère blessant de ses paroles, elle n'en laissa rien paraître. Elle était absorbée par ses propres justifications. « J'ai fait semblant de croire l'histoire de Karel parce que je pensais qu'il pouvait y avoir une part de vérité mêlée à ses mensonges. Et puis, quand j'ai commencé à téléphoner aux ambassades, ça m'a mis la puce à l'oreille. Lorsque le corps a disparu, et que Karel lui-même s'est évanoui dans la nature... eh bien, je me suis dit que je m'étais peut-être montrée injuste envers lui. Peut-être qu'il avait un peu enjolivé ici et là, mais l'essentiel... Mais il est revenu et il n'a pas pris la peine de venir me voir... »

Anna en avait assez entendu. « Il faut le dire à la police. Karel est au courant de *quelque chose*. Il connaît le secret d'Anton. Et il avait une clef de l'appartement. » Elle finit d'enfiler son manteau, noua une

écharpe autour de son cou. «Où est-ce que je le trouve?»

Sophie lui donna l'adresse de l'hôtel. «Il a une nouvelle petite copine, ajouta-t-elle d'une voix rauque, cherchant à donner un air de défiance à ses traits animés. Du moins, je pense que c'est sa petite copine. J'étais là aujourd'hui et j'ai voulu lui demander s'ils... Mais comment est-ce qu'on pose une question pareille?» Elle déglutit, retrouva son sentiment de trahison sous sa confusion. «Vous ne pouvez pas la rater. C'est la fille du procès. Elle est voûtée comme un mineur. Comment un homme peut-il s'acoquiner avec quelqu'un comme...» Elle s'interrompit, se pressa d'emboîter le pas à Anna, qui était sortie sur le palier. «J'y vais avec vous.»

Anna secoua la tête. «Rentrez chez vous, dit-elle en allemand. À Toronto ou à New York, ou là où vous êtes chez vous. Personne ne veut de vous ici.»

Sans verrouiller la porte, elle descendit l'escalier en courant et sortit dans la rue à la recherche d'un taxi. Quand elle finit par en trouver un, à trois pâtés de maisons de chez elle, elle avait changé d'idée quant à sa destination. Fouillant dans son sac, elle trouva une adresse qu'un prétendant lui avait fourrée dans les mains.

«Quinzième district, dit-elle au chauffeur. Et dépêchez-vous.»

Anna trouva le nom sur la sonnette. Elle dut sonner plusieurs fois avant qu'on la fasse entrer. Frisch habitait l'aile arrière d'un immeuble à loyer modique construit dans les années 1920, dont les murales montrant des ouvriers au travail n'avaient pas été touchées par la guerre. Ce ne fut pas lui, mais sa fille qui vint répondre à la porte. Anna ne se rappelait pas son nom.

« Bonsoir, dit-elle poliment en baissant les yeux vers la fillette. Je voudrais parler à ton père.

— Il a dû sortir, dit l'enfant. Pour aller travailler. »

Anna tourna les talons pour s'en aller.

« Vous pouvez l'appeler si vous voulez. Nous avons un téléphone.

— Ce serait très gentil. »

Elle suivit la fillette dans le petit appartement encombré qui sentait le chou-fleur bouilli et la cigarette. Un mince tapis de coco recouvrait le sol de l'entrée jusqu'au bureau. Un coup d'œil dans la cuisine révéla une montagne de vaisselle sale ; les chaussettes de Frisch séchaient sur le radiateur, alignées en une file inégale.

Le pupitre de Frisch, à l'opposé, était remarquablement ordonné. Près du téléphone se trouvaient deux minces chemises de carton, dont la première

avait pour titre *Anton Beer*. La seconde n'était pas identifiée. La fillette — Gertraut? Gerlinde? — composa le numéro pour elle, lui passa le combiné puis resta près du pupitre à l'observer attentivement.

Ignorant son regard insistant, Anna cala le combiné entre son épaule et sa joue et ouvrit les deux chemises. La première contenait la déclaration qu'elle avait faite pour signaler la disparition d'Anton, ainsi qu'une liste de témoins interrogés. Apparemment, Frisch avait procédé à une deuxième ronde d'interrogatoires environ un mois après son enquête initiale, afin de déterminer si son mari «avait un œil de verre». Il concluait que «selon toute probabilité», c'était bien le cas.

«Plusieurs des témoins n'étaient pas au courant qu'il avait un œil de verre mais mentionnent que son regard avait quelque chose d'étrange. J'attribue leur hésitation à la qualité de la prothèse.» La chemise sans titre contenait des photographies de police d'une «dépouille non identifiée n° 48 VII 2» ainsi que les notes d'autopsie du pathologiste. Elle la referma à la hâte, mal à l'aise, peu désireuse de revivre sa visite à la morgue et consciente du regard de l'enfant à ses côtés. Pendant ce temps, le téléphone à l'autre bout de la ligne continuait de sonner. Dans un repli de son esprit, elle avait compté les coups.

Le sergent en service au poste de quartier décrocha après la vingt et unième sonnerie, l'air endormi. Il promit d'aller s'informer et revint quelques minutes plus tard annoncer que Frisch ne se trouvait pas à

son pupitre habituel. Il avait été appelé pour remplacer un collègue au quartier général.

« C'est la grippe, s'excusa-t-il. On manque d'effectifs. Êtes-vous... une petite amie? »

Anna ne répondit pas à la question, demanda le numéro du quartier général, où elle téléphona. Cette fois, on répondit promptement à son appel. Oui, Frisch s'était enregistré et selon toute probabilité était « présent dans l'immeuble ». On envoya un homme le retrouver. Anna dut attendre son retour pendant plusieurs minutes, pour se faire dire que Frisch n'était « pas disponible en ce moment ». La voix ne proposa pas de prendre un message. Ça n'avait aucune importance. Anna n'en avait pas à laisser. Elle raccrocha, prit la chemise contenant les photos d'autopsie, se tourna vers la fillette.

« Dis à ton père que je vais les lui rapporter demain. »

L'enfant hocha gravement la tête, les yeux fixés non pas sur la chemise mais sur Anna.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda cette dernière, prise de court par cet étrange regard.

— Père m'a tout expliqué, dit la fillette, le menton levé, fière, comme si elle s'attendait à encourir les foudres d'Anna et était déterminée à ne pas broncher. Qu'il a faim, de cet autre appétit. Vous pourriez le laisser faire, vous savez. Juste un peu. Ça ne vous coûterait rien.

— Va te coucher », dit Anna Beer. Elle ne comprit les paroles de la fillette qu'après être sortie de la maison. Peut-être la petite fille avait-elle raison, après tout. Cela coûtait quelque chose d'assouvir cet appétit mais, tout bien considéré, ce n'était pas énorme.

Elle prit le tram jusqu'au centre-ville, puis marcha dix minutes jusqu'à l'appartement de Gustav Kis.

4.

Cela commença comme un incident de routine. Un policier en patrouille fut interpellé par un vieillard qui « ne faisait que passer » et avait entendu « quelque'un crier ». À l'arrivée des officiers, la situation leur parut être le résultat d'une banale altercation : un homme roué de coups étendu par terre ; un autre, jeune, assis près de lui, en larmes, qui criait, les mains tachées de sang. Cela exigeait une ambulance et une arrestation ; une nuit en taule pour dessoûler, fort probablement, et puis une sinistre confession au matin.

La première complication se déclara lorsqu'il se révéla que l'homme était mort. Non pas que cela changeât quoi que ce soit pour l'essentiel, mais l'on s'attendait à ce que la procédure soit plus élaborée en cas de décès, et les règles, suivies avec une diligence particulière. Et puis il y avait le pistolet. L'arme reposait dans la neige non loin du cadavre. Il était tout à fait possible que quelque part dans le visage

ensanglanté se cache un trou de balle. Une fusillade pouvait laisser croire à un meurtre prémédité. Ajoutez à cela le gamin (car, en vérité, ce n'était guère plus qu'un gamin, dix-huit ans à tout casser, un petit duvet sur la lèvre comme il s'en trouvait au-dessus des lèvres de ces jeunes Italiennes que l'un des officiers avait eu l'occasion d'étudier de près pendant la guerre): au milieu de ses déclarations hystériques, de son insistance pour qu'ils fouillent « la cave, tout de suite », il dévoila son nom et, avec lui, la possibilité du scandale. Les deux officiers tinrent un bref conciliabule à la suite duquel l'un d'entre eux quitta la cour pour partir à la recherche du téléphone le plus proche. Il marcha plus d'un kilomètre avant d'en découvrir un ; fouilla pour trouver quelques pièces et appela au quartier général. Le quartier général, à son tour, téléphona à l'inspecteur Frisch. Il était à ce moment-là chez lui, dans la baignoire, en train de faire les mots croisés et de crier à Trudi de lui mettre une autre bouilloire sur le feu. Il s'habilla sur-le-champ.

Quand il arriva sur la scène du crime, sa première préoccupation fut de savoir pourquoi on l'avait fait appeler. Il est vrai que plusieurs officiers d'expérience étaient malades, mais ce n'était pas son district et il y avait des années qu'il ne faisait plus partie de l'unité centrale d'enquête. Dès qu'il sortit de la voiture et reconnut l'immeuble, il se dit qu'un commis perspicace avait pu remarquer qu'il avait déposé quelques mois plus tôt un rapport au sujet d'un autre cadavre découvert sur les lieux. Ou peut-être certains de ses collègues n'étaient-ils guère pressés de

se mêler d'une affaire impliquant un Seidel. Parmi eux, plusieurs avaient des raisons de se méfier de la presse.

Sur la scène du crime, tout semblait sous contrôle. Il tenta d'identifier lui-même le cadavre hors de tout doute, mais la lumière dure de sa lampe de poche révélait des traits trop englués sous la boue et le sang pour qu'il puisse les sonder. Le nez avait été brisé et semblait détaché ; les dents inclinées vers l'intérieur étaient couvertes de gravier. Le gamin, pendant ce temps, ne cessait de hurler et dut être maîtrisé par un des officiers. Il avait été menotté depuis longtemps. Toujours agenouillé près du corps, Frisch écouta ses accusations stridentes puis il ordonna à son chauffeur de surveiller « le suspect » pendant que ses collègues fouillaient les pièces de la cave. Ils le regardèrent, perplexes, jusqu'à ce qu'il leur pointe la porte en métal tordue.

« La cave, dit-il. J'y suis déjà descendu. »

Les deux officiers entrèrent prudemment, matraques sorties, puis réapparurent quelques minutes plus tard en encadrant un homme d'allure miteuse qui portait un pardessus déchiré et une écharpe en laine rouge. L'un des officiers sortit aussi un sac en toile brun.

« Vous ne croirez jamais ce qu'il y a là-dedans ! cria-t-il à Frisch, mais celui-ci lui imposa silence d'un geste.

— Laissez ça pour le poste, dit-il. Et amenez-moi le photographe de police ici. Nous voulons avoir une documentation complète. »

Désireux d'éviter qu'un de ses supérieurs ne se ravise et confie plutôt l'enquête à ses collègues, Frisch demanda qu'on fasse monter les deux suspects dans sa voiture. Le gamin ne cessait de crier des accusations à l'autre homme, et dut être averti à plusieurs reprises. Après quelques minutes, il se calma et resta assis plus tranquille, la tête tournée vers l'homme, à étudier ses traits. Il était manifeste qu'ils se connaissaient ; pourtant, le gamin n'avait pas l'air de savoir le nom de l'inconnu.

Au poste, avant de les transférer dans des salles d'interrogatoire adjacentes, Frisch fouilla leurs poches. Le petit Seidel n'avait rien d'autre que son portefeuille et quelques strophes de Rilke copiées sur un bout de papier, qu'il gardait dans la poche sur sa poitrine. L'homme à l'écharpe rouge avait de la paille dans la poche de son pantalon et deux aiguilles à coudre fichées dans le poignet de sa chemise usée. Dans la poche gauche de son pardessus, ils découvrirent trois objets. Le premier était une lettre déchirée provenant d'un orphelinat de Linz où il était question de ce qu'il était advenu d'une certaine Anneliese Grotter. Le texte mentionnait qu'attachée à la lettre se trouvait une photo de passeport, maintenant disparue. Le deuxième article était un télégramme chiffonné donnant les détails d'un horaire de train, parmi lesquels l'heure de son arrivée à Vienne. Il avait été expédié par Anna Beer. Le troisième objet était une photo d'Anna Beer dans la

mi-vingtaine, radieuse dans une légère robe sans manches. Il n'y avait ni portefeuille ni papiers personnels. L'homme n'avait, pour autant que Frisch pût en juger, pas un sou.

« Êtes-vous Anton Beer? » lui demanda-t-il en examinant la photo. L'homme ne répondit pas. Si l'on se fiait à la façon dont ses yeux bougeaient, ils étaient tous les deux vrais.

5.

Ils interrogèrent d'abord le gamin. Il s'était calmé depuis son arrivée au poste, et avait demandé à se laver les mains. Frisch avait réfléchi à sa demande, avant de tranquillement refuser. « Plus tard », dit-il. Il lui semblait qu'il était plus difficile de vivre avec du sang sur les paumes. « Dis-moi ce qui s'est passé.

— Je vais essayer de ne pas faire de taches », dit le gamin. Il s'assit sur la chaise qu'on lui proposait et, penché en avant, joignit soigneusement les mains dans la fente entre ses genoux. « Pouvez-vous me dire... Est-ce qu'il est vraiment mort? »

— Tu sais bien que oui. »

Le gamin hocha gravement la tête. « Il faut le dire à Poldi. Sa femme.

— En temps et lieu. S'il te plaît, commence par le commencement. Qu'est-ce que vous faisiez dans cette cour? »

Le garçon raconta son histoire. Elle comportait des omissions évidentes. Son frère s'était rendu dans la cour pour « rencontrer quelqu'un ». C'était une « affaire d'argent ». Wolfgang lui avait demandé d'attendre son retour dans le cadre d'une porte non loin de la cour de la manufacture. Le gamin avait attendu « cinq, dix, peut-être quinze minutes », gelé jusqu'aux os. « Il n'y avait pas de bruit, vous voyez, aucun bruit, et il m'avait fait promettre d'attendre, dit-il en cherchant le regard de Frisch. Je me suis dit : *S'il y a de la bagarre, c'est sûr que ça fera du bruit.* »

Comme Wolfgang ne revenait pas, Robert avait décidé de marcher jusqu'à la cour. Un corps gisait à plat ventre dans le brouillard. En se penchant, il avait entendu un mouvement derrière lui. « J'ai vu un visage apparaître de derrière une porte en métal. Quand je me suis approché, l'homme l'a refermée en s'y appuyant. Une pancarte sur la porte disait que c'était un abri antiaérien. Je me suis dit : *Si c'est une cave, il ne peut pas s'échapper.* Et puis je suis revenu vers le corps. Le visage était tellement ensanglanté, j'espérais que ce n'était pas lui. »

Il s'interrompit, leva une main pour se frotter la joue ou peut-être le cou, puis se rappela le sang. « Wolfgang avait un pistolet, vous savez. Mais il n'a jamais tiré. »

Malgré ses réponses évasives, le gamin avait quelque chose de sincère et de franc qui intriguait Frisch. Il se demanda un instant s'il s'agissait d'une qualité innée ou acquise, et si elle procédait d'une habitude de l'honnêteté. Malgré ces pensées et le scepticisme

qu'elles trahissaient, il se trouvait attiré par le gamin, dont les émotions semblaient si simples et peu étudiées. L'image d'Anna Beer traversa son esprit : chez elle, l'inverse était vrai. Il se rappela qu'ils s'étaient rencontrés. Frisch se demanda si Anna Beer s'était prise d'affection pour ce gamin coq-l'œil.

Le détective se leva, fit le tour de la table, alla se percher de l'autre côté, plus près de Robert. Il ménagea une pause avant de parler, observa le garçon. Robert supporta son regard calmement, prit une seconde pour étudier la pièce comme s'il la voyait pour la première fois.

« Est-ce que c'est une cellule ? demanda-t-il.

— Une salle d'interrogatoire.

— Il y a un téléphone, dit Robert. Dans une cellule, il n'y aurait pas de téléphone. Ni de bureau, je suppose. » Il rougit. « C'est parce que mon père était policier. L'inspecteur Teuben. On m'a dit qu'il travaillait juste ici, dans cet immeuble. »

Une fois son examen fini, Robert regarda Frisch droit dans les yeux.

« Vous allez me dire maintenant que je n'ai pas été franc dans ma déclaration. Que j'ai omis des éléments.

— Oui.

— Ce qu'il y a, c'est que je ne sais comment dire. C'est drôle. Il y a deux heures, j'ai dit à mon frère de

tout laisser éclater au grand jour et le diable soit de notre "réputation". Mais maintenant... » Il déglutit, réfléchit. « Pouvez-vous me dire quelque chose, *Herr Inspektor*? L'homme qui a fait cela, celui qui se cachait derrière la porte en fer... est-ce qu'il est juif?

— Je ne lui ai pas encore parlé. »

Robert hocha la tête, distrait. Ses pensées suivaient leur cours.

« Ça change quelque chose s'il l'est. En termes de motif, je veux dire. Pour savoir s'il avait le droit... » Il soupira et sans plus atermoyer se lança dans un résumé de la situation. « On nous faisait chanter, vous voyez, c'est-à-dire que quelqu'un faisait chanter ma mère, l'ancien associé de mon beau-père. Mais Wolfgang pensait que c'était une arnaque et que quelqu'un d'autre envoyait les lettres. Il est allé dans cette cour ce soir pour en avoir le cœur net. »

Il fallut à Frisch trente minutes de questions supplémentaires pour saisir les implications de cette déclaration. Robert lui répondit diligemment et exhaustivement. Un seul détail ne cadrait pas.

« Pourquoi n'es-tu pas parti à sa recherche plus tôt? insista-t-il. Tu n'étais pas à l'aise avec le plan de Wolfgang. Pourquoi ne pas lui emboîter le pas tout de suite?

— Il m'a fait promettre de l'attendre.

— Tu veux dire que tu avais peur.

— Non, dit Robert, pas comme vous pensez.

— Comment, alors ? »

Robert rougit, luttait contre lui-même. « Je ne voulais pas savoir. Je pensais que Wolfgang tramait quelque chose. Quelque chose de mal. Je ne voulais pas être là quand il le ferait.

— Tu aimais ton frère.

— Oui. Et maintenant il est mort. »

Frisch soupira, se leva de sa chaise et informa Robert qu'il n'y avait plus de soupçons qui pesaient contre lui. « Je voudrais te demander d'attendre encore quelques heures. Il y a une salle d'attente près de l'entrée. »

Il n'avait pas le cœur de dire au gamin qu'il lui reviendrait d'identifier formellement le corps.

6.

Frisch passa ensuite au deuxième suspect. En entrant dans la seconde salle d'interrogatoire, il fut ennuyé de la découvrir vide. Le sergent en devoir n'était au courant de rien et il lui fallut arpenter l'immeuble et frapper à des portes pendant quinze minutes pour retrouver le prisonnier au troisième étage, dans une salle d'interrogatoire plus vaste, équipée d'une longue table et d'une bonne douzaine de chaises, comme si elle servait aussi de salle de réunion. Deux collègues détectives étaient là, tasse de café à la main. Ils expliquèrent avoir été tirés du lit par le chef

en personne, même s'ils s'étaient tous deux fait porter malades, l'un à cause d'un rhume, l'autre en raison d'un « problème de digestion ». Ils semblaient toutefois tous les deux d'assez bonne humeur. Quoi qu'il en fût, l'enquête n'était plus de la responsabilité de Frisch. « Désolé, mon vieux. » Mais comme celui-ci avait inspecté la scène de crime et avait déjà interrogé le garçon, il fut invité à rester et à « cuisiner ce salaud en équipe ». L'objectif, annonça le plus vieux des détectives en lançant un regard belliqueux au suspect, était d'obtenir « des aveux rapides et de retourner se coucher avant dix heures ». Ils s'assirent à la grande table avec l'air d'hommes qui ont déjà fait cela des centaines de fois.

Mais cet interrogatoire n'avait rien de routinier. On crut d'abord que l'homme était idiot, ou attardé. Il refusait de répondre à quelque question que ce soit. Cependant, après environ une heure d'interrogatoire au cours de laquelle les deux détectives avaient successivement tenté de lui crier après et de l'amadouer en lui offrant du schnaps et du café de malt, il se mit tout à coup à prononcer une série de mots rapides, mais d'une voix rauque et difficilement audible. Quand on réussit à lui faire hausser le ton (près de vingt minutes furent passées à le cajoler à cette fin), on constata que les mots appartenaient à une langue étrangère que ni l'un ni l'autre ne parlaient et dont on supposa qu'il s'agissait du russe. Une discussion s'ensuivit au cours de laquelle le plus vieux des détectives arguait que l'homme devrait être remis sans tarder aux autorités soviétiques tandis que son collègue demandait que l'on envoie chercher un

interprète — « un des nôtres, un Autrichien » — sans préciser où l'on devait trouver celui-ci. Après quelques investigations, on découvrit que le cousin de l'un des policiers de service avait passé trois ans dans un camp soviétique, qu'il y avait eu une petite amie, « presque une sorte d'épouse », et qu'il parlait donc la langue « mieux que l'allemand ». On envoya une voiture chez lui et on ramena l'homme, qui semblait aussi abattu et émacié que leur prisonnier. Assis l'un en face de l'autre, les deux hommes échangèrent une salutation à voix basse.

« Allons, presse-toi un peu, bordel, dit le plus vieux des détectives à l'interprète. On n'a pas toute la nuit. »

Mais même en présence de l'interprète, le progrès fut minime. Pendant une éternité, l'homme refusa de dire son nom. Une demi-heure de questions finit par produire un simple « Israël, autrefois Jacob » prononcé d'une voix hésitante, duquel on inféra que l'homme était juif, même si un examen rapide, réalisé avec un manque d'égards qui remplit Frisch de honte, leur révéla qu'il n'était pas circoncis et qu'il ne portait pas de tatouage de camp de concentration. Il ne répondit pas quand on lui demanda ce qu'il faisait dans la cave ; pas plus qu'il ne divulgua sa nationalité, l'endroit où il était né, ou ce qu'il avait fait pendant la guerre. Quand on lui demanda son âge, le prisonnier leva une combinaison de doigts indiquant qu'il avait trente-sept ou trente-huit ans (son hésitation sur la question était elle-même frustrante), bien qu'il ait eu l'air d'en avoir vingt de plus. Il sentait le blaireau. Il était impossible de s'asseoir avec lui sans ouvrir la porte.

La seule question à laquelle il répondait de façon consistante, bien que d'une voix si faible qu'on aurait dit qu'elle s'évanouissait dans l'air, était lorsqu'on lui demandait s'il avait ou non ce soir-là tué un homme identifié comme Wolfgang Seidel.

« *Nyet.* » On commençait à se dire qu'on n'avait finalement guère besoin d'un interprète. Ils montrèrent à Israël le contenu de ses poches. Il étudia la lettre, le télégramme et la photo avec une certaine tendresse, mais refusa de fournir une explication. À ce moment-là, le plus jeune des détectives se pencha, attrapa le prisonnier par le devant de sa chemise et lui asséna trois gifles rapides sur la joue gauche.

« Demande-lui encore une fois », dit-il à l'interprète. Le prisonnier supporta le tout calmement, la joue rouge et brûlante.

Le sergent de garde à la réception passa la porte. Le détective lâcha le prisonnier et se retourna brusquement. Sa frustration se mua en colère. « Qu'est-ce qu'il y a, imbécile ? » Le jeune sergent se répandit en excuses et demanda à Frisch s'il pouvait lui dire un mot.

« Votre fille n'arrête pas de téléphoner », expliqua-t-il alors qu'ils pouvaient encore être entendus de la porte.

Frisch le tira jusqu'à ce qu'ils aient tourné un coin. « Il y a quelque chose qui ne va pas ? » demanda-t-il à sa manière tranquille.

— Elle demande à quelle heure vous allez rentrer.

— Pas tout de suite.

— Elle dit qu'elle a peur.» Les yeux du jeune homme suppliaient Frisch au nom de sa fille. «Elle est toute seule à la maison et elle n'arrive pas à dormir. Elle dit qu'elle a pensé aller chez les voisins, mais ils sont partis rendre visite à de la parenté en province.»

Frisch soupira. «Très bien. Envoyez une voiture la chercher. Je vais vous donner ma clef. Assurez-vous qu'ils verrouillent bien la porte. Je n'ai pas de bureau ici, mais elle pourra attendre avec vous, non? Dans la salle d'attente.

— Bien sûr.» L'homme avait l'air si content qu'il semblait prêt à retourner à son bureau en courant. Et puis il se souvint de quelque chose. «Quelqu'un d'autre a téléphoné. Une femme.» Il fouilla dans ses poches comme s'il s'attendait à y trouver une note, mais en vain. «Je crois que c'était un appel personnel.

— Je ne veux pas être dérangé», lui dit Frisch, en espérant malgré tout que c'était Anna Beer qui avait téléphoné.

7.

Frisch se dépêcha de retourner à la salle d'interrogatoire. La porte était entrouverte, et l'odeur de

l'homme, perceptible même dans le corridor. Frisch s'arrêta et les écouta parler.

« Qu'est-ce qu'il dit, là ? »

— Il est philosophe, je suppose. Il dit : “ Dieu est une araignée. Nous sommes prisonniers de sa toile. ” Il dit : “ Une corneille peut voler même si elle est morte. ” Je ne suis pas certain de ce que ça veut dire.

— Ça veut dire qu'il est dingue. On va l'expédier aux Soviets et on en aura fini avec ce salaud. »

Le chef de police adjoint apparut dans le couloir, étouffa un bâillement. Il était venu plus tôt pour s'informer de leur progrès ; il passait maintenant devant Frisch sans répondre à sa salutation, et glissait la tête dans l'embrasure de la porte.

« Bon Dieu, il ne sent pas la rose, dit-il. Du nouveau ? »

— C'est un fantôme passé.

— *Du* passé.

— Vous voyez à quoi on a affaire. »

Le chef adjoint hocha la tête. « Très bien. Préparez ses papiers et sortez-le-moi d'ici. Nous l'accusons de meurtre, mais nous le remettons aux autorités soviétiques pour des motifs de nationalité, etc. Demandez à Heinzl de vous donner un coup de main avec les formulaires, il a le don pour ce genre de trucs. » Sans entrer dans la pièce, il étendit le bras et serra la main

de chacun des détectives. « Je vous félicite. Une autre affaire de réglée. »

Les hommes sourirent et allumèrent des cigarettes.

« Allez-vous vous occuper de la paperasse tout de suite ? demanda Frisch quand le chef adjoint fut parti.

— Nan. Ça peut attendre à demain matin. Un dernier verre pour la route ?

— J'ai bien peur que non, dit Frisch. Mais je peux rester et le garder à l'œil, si vous voulez. Moi aussi, j'ai de la paperasse à régler. »

Les détectives s'en furent. Quand l'interprète voulut les suivre, Frisch l'arrêta en le prenant par le coude. « Reste encore une heure. On n'a pas tout à fait fini. »

L'homme acquiesça.

On transféra le prisonnier dans une nouvelle salle d'interrogatoire, deux étages plus bas. Cette fois, Frisch prit soin de fermer la porte à clef.

Cinq

1.

Le sergent de garde à la réception avait quelques années de plus que Robert. Assis derrière son bureau, il avait une contenance trahissant alternativement une joyeuse conscience de la position enviable qu'il occupait — alors qu'il avait à peine l'âge de se raser, il était là, avec un téléphone devant lui, responsable de l'accueil du quartier général de la police pendant le quart de nuit — et des moments d'insupportable ennui au cours desquels il se calait dans sa chaise et entreprenait de traquer les boutons sur ses joues et son cou décharné. La présence de Robert dans la salle d'attente attenante ne semblait nullement l'incommoder. Ils avaient échangé une salutation à l'arrivée de Robert plus d'une heure auparavant. Depuis, ils avaient de temps en temps croisé le regard tels deux gamins trop dépourvus d'expérience en société pour choisir un sujet de conversation approprié. Robert avait un air distrait et quelque peu tragique qui rendait toute tentative d'approche plus difficile encore. À ce moment, toutefois, tandis que le sergent débballait un sandwich qu'il avait apporté de chez lui et repliait soigneusement le papier ciré pour en faire

une assiette improvisée, un sujet à la fois anodin et idoine se présenta à lui.

« En veux-tu une bouchée ? demanda-t-il en brandissant le sandwich en l'air. C'est ma mère qui l'a fait. Avec du vrai salami. » Ignorant le mouvement de tête lugubre de Robert, il sépara le sandwich en deux et lui en tendit une moitié. « Tu as l'air d'avoir été passé au tordeur, ajouta-t-il. Tu es Robert Seidel, pas vrai ? J'ai vu ta photo dans les journaux. Pendant le procès. "Frère de l'accusé". Le journal disait que ton père avait été policier. »

Robert écouta son bavardage avec une certaine dose d'irritation, en tenant le sandwich loin de lui malgré son appétit soudain. Et puis une nouvelle pensée lui vint à l'esprit, étrangère à son chagrin. Il prit une première bouchée et se retourna vers le jeune sergent.

« J'ai toujours souhaité venir ici un jour. Quand j'étais à l'école. Je rêvais de venir ici et de poser des questions au sujet de mon père. »

Le jeune homme sourit, lui passa un radis et une salière. « Il s'appelait Teuben, pas vrai ? C'était avant que je sois là, bien sûr. Mais je peux voir si quelqu'un peut retrouver le dossier.

— Vraiment ? » Robert grignota son radis salé.

Le sergent hocha la tête avec enthousiasme. « Attends ici. Je vais aller demander au lieutenant Mayer. Il a la clef des archives. C'est un des gentils, Mayer. Si quelqu'un vient pendant mon absence —

eh bien, il y a une sonnette. Mais de toute façon, ça ne prendra qu'une minute.»

Il s'en fut, toujours mastiquant une bouchée.

Quelques minutes après son départ — Robert venait de finir sa moitié du sandwich —, un policier en uniforme entra dans le poste et marcha jusqu'à l'accueil. Il tenait par la main une petite fille d'environ dix ou onze ans. Robert la reconnaissait pour l'avoir déjà vue quelque part, mais n'aurait pu dire où. Le policier tendit le cou pour tenter d'apercevoir qui était de garde. Robert le héla : «Le sergent va revenir tout de suite.»

L'officier hocha la tête, resta là, hésitant. L'enfant se libéra de sa poigne et entra dans la salle d'attente.

«Ça va, dit-elle par-dessus son épaule. Papa a dit que je pouvais attendre ici.» Elle s'assit sur le banc à côté de Robert et quelques secondes plus tard releva les pieds et cala les talons sous ses fesses, dévoilant des collants épais. «Vraiment, ça va, répéta-t-elle. Je suis déjà venue ici.»

L'officier haussa les épaules. «J'y vais, alors.

— Bonne nuit», lui lança-t-elle comme il s'en allait. Et puis, sans ménager la moindre pause ni hésiter, elle se retourna vers Robert. «J'avais peur à la maison. C'est idiot. Mais il faisait tellement noir et les tuyaux faisaient du bruit. Je savais que c'étaient les tuyaux. Mais j'avais quand même peur. C'est vraiment idiot.» Elle avait l'air surexcitée, en humeur de parler. «Je m'appelle Trudi.

— Robert.

— Je sais, dit-elle sans explication. Pourquoi es-tu ici?

— Mon frère a été tué. »

Elle ouvrit la bouche, étonnée. « Celui qui a subi un procès?

— Oui.

— Est-ce que c'était un accident de tram? Il y en a beaucoup ces jours-ci. Papa dit que c'est parce que les gens sont *déprimés*. »

Robert ferma les yeux. « Un homme l'a battu à mort. Son visage... » (Il toucha son propre nez.) ... « a été écrabouillé. Je l'ai trouvé à plat ventre dans la boue. »

Le fait de le dire ramena le moment à sa mémoire. Il regarda ses mains, qu'il avait frottées dans les toilettes du poste de police : des croissants rouges encore sous ses ongles, l'odeur des radis salés sur sa peau.

« Il était étendu là, comme un ivrogne. D'abord, je n'étais même pas sûr que c'était bien lui. Tout était tellement noir et sale. Et puis mon cerveau s'est mis à obséder sur les trucs les plus bizarres. J'étais dans la boue, accroupi sur mes talons, et au moment où j'ai commencé à le nettoyer, je me suis mis à avoir mal aux pieds, tout mon poids se trouvait concentré sur mes orteils. Et je me suis dit que c'étaient les

chaussettes, qu'elles devaient être trop épaisses pour les chaussures, ou bien que mes pieds avaient allongé et que je les avais lacées trop serré. Je me suis imaginé tous mes orteils coincés au bout de mes chaussures, mes chaussettes sombres en train de déteindre sur ma peau en laissant des petites mousses entre mes orteils humides de sueur... Et pendant tout ce temps, je tenais sa tête juste là, entre mes genoux, et je lui crachais dessus, pour lui nettoyer le visage. » Il déglutit, la gorge nouée par le souvenir. « Et juste à ce moment-là, j'ai réalisé quel monstre j'étais, à penser à mes orteils alors que je tenais un homme mort, et un cri a fusé, il est sorti de ma bouche comme si quelqu'un avait plongé la main en moi pour m'arracher les poumons. Tout de suite après, je me suis mis à hurler pour de bon, à crier à en devenir sourd, en oubliant de respirer. Mais même à ce moment-là, au milieu de tout ça, j'étais encore en train de m'inquiéter pour mes chaussettes. On aurait dit qu'il y avait une personne qui criait et une autre qui observait, et que chacune se fichait de l'autre. »

Robert leva les yeux, éberlué, se rendit compte qu'il parlait à une enfant. « Je suis désolé, dit-il doucement. Je vais te faire faire des rêves. »

Trudi avait effectivement pâli. Elle secoua néanmoins la tête et fit de son mieux pour le rassurer. « La voisine a dit qu'il était beau. Elle a découpé son portrait dans le journal. Pendant le procès. Elle a dit qu'il avait un visage noble. » Trudi plissa les lèvres et ajouta : « Tu as un œil qui pend. Toi aussi tu t'es battu ? »

Robert rougit. « Il y a longtemps. À l'école. C'était au sujet de mon père. Un gamin n'arrêtait pas de dire que c'était un nazi... »

Il se tut dès qu'il vit le sergent revenir vers son bureau, et bondit en bas du banc. Le jeune officier était accompagné d'un collègue plus âgé qui ne portait pas l'uniforme. Les deux hommes s'arrêtèrent à un mètre du bureau et entamèrent un conciliabule à voix basse. Robert en entendit la plus grande partie.

« Lui? demandait le plus vieux. Mais il est tout menu. Le père était fort comme un bœuf. Un mètre quatre-vingts, viandeux. Celui-là n'est pas plus gros qu'une crevette. Le même genre de tignasse, j' imagine. Épaisse, presque comme une perruque. »

Robert franchit promptement la distance qui le séparait des deux hommes, qui ne purent continuer d'ignorer sa présence. « Avez-vous trouvé le dossier de mon père? » demanda-t-il, lui-même étonné de son ton belliqueux.

Le détective et le jeune sergent échangèrent un regard. Quand leur silence devint trop lourd, le jeune entreprit de répondre.

« C'était un membre respecté des forces policières. »

Le plus vieux renifla, puis s'empressa de hocher la tête.

« Mais le dossier? insista Robert.

— Le public ne peut pas consulter les dossiers personnels.

— Je suis son fils.

— Ça ne change rien. La loi, c'est la loi. Et puis : un grand nombre de dossiers ont été déplacés après la guerre. »

Le détective haussa les épaules et se détourna de lui. Robert le saisit par le coude.

« Vous avez travaillé avec lui, pas vrai ? Je vous en prie, dites-moi comment il est mort. »

À cette question, le visage de l'homme trahit de l'irritation, puis de la surprise. Il avait le visage rougeaud, la peau sillonnée d'un réseau de veines. Robert s'approcha encore, jusqu'à percevoir l'haleine aigre de l'homme.

« C'était un accident. Il a glissé et s'est fracassé le crâne. En tout cas, il n'était pas en service.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire.

— Ça fait longtemps, mon gars. C'est de l'histoire ancienne, pas vrai ? »

Robert sentit toute sa douceur le quitter. Elle tomba de ses épaules tel un fardeau. Il bomba la poitrine, serra les mains pour en faire des poings, se tint le nez à la hauteur du menton du détective. « Je ne suis pas un gamin, inspecteur. Je suis Robert Seidel, futur propriétaire des manufactures Seidel. Et je viens de retrouver mon frère battu à mort par un voyou. »

Il se retourna d'un mouvement vif, s'éloigna, s'arrêta brièvement près de la fillette. « Il faut que je rentre maintenant, pour annoncer la nouvelle à sa femme.

— Elle va être triste, dit l'enfant. Tout le monde va être triste.

— Il y a de quoi, dit Robert. Wolfgang Seidel était un homme bon. »

2.

Le raisonnement d'Anna allait comme suit : Karel lui avait menti ; il le ferait à nouveau. Elle n'avait pas de moyen de l'obliger à dire la vérité. Frisch le pouvait, mais Frisch n'était pas disponible. Il ne servait donc à rien de chercher à retrouver Neumann seule.

La situation était complètement différente pour ce qui était de Gustav Kis.

Elle alla sonner à sa porte. Kis ouvrit immédiatement. Il portait une robe de chambre et un pyjama, et avait une mine à moitié étonnée et à moitié reconnaissante.

« Vous vouliez me dire quelque chose, dit-elle sans répondre à sa salutation. À l'extérieur de la salle d'audience. Quand je vous ai insulté. » Elle s'engagea sur le seuil, l'empêchant de fermer la porte. « Dites-le-moi maintenant. »

Il lui demanda de l'attendre un moment dans le couloir et il courut dans sa chambre. Elle s'attendait à en voir émerger un amant aux joues empourprées, une serviette enroulée autour de ses reins nus, mais elle comprit, aux bruits qui sortaient de la pièce, que Kis était simplement en train de mettre de l'ordre. Elle le suivit sans attendre qu'il la rappelle et le surprit à faire gonfler ses oreillers en leur donnant de petites tapes. La chambre sentait la nourriture et les draps qui n'ont pas été lavés. Anna alla à la fenêtre pour l'entrouvrir discrètement avant de s'asseoir sur le canapé. Elle tapota la place à ses côtés. Kis hésita, lissa le couvre-lit, refusant de croiser son regard.

«Que vouliez-vous me dire?» essaya à nouveau Anna. Elle portait encore son chapeau et ses gants. La tension de son sourire lui donnait mal au visage.

«Il y avait quelque chose d'étrange chez cet homme que vous avez amené, ce Tchèque, dit Kis.

— Karel.

— Oui. Il semblait connaître votre mari. Du moins, il agissait comme s'il le connaissait. Mais il a demandé dans quel camp il avait été, comme s'il ne le savait pas.»

Elle digéra ces paroles. «Pourquoi pensait-il que vous seriez au courant?» Mais la réponse était évidente. «Alors vous l'avez revu depuis la guerre.

— Une fois. Mais il m'a dit de ne pas vous le dire. Le Tchèque. Il m'a battu. Après, mon visage a enflé comme un melon.

— Dites-moi, pour Anton. Quand est-il venu ici?

— Une dizaine de jours avant vous.

— Il voulait... renouer vos relations.

— Il est venu pour parler.

— Vous avez couché avec lui.

— Non. Pas depuis plusieurs années.

— De quoi avez-vous parlé?

— De rien. Anton était à la recherche de quelqu'un. Une petite infirme. Il est venu, on a parlé et puis il est parti. On aurait dit qu'il avait perdu la tête.» Des yeux, il la suppliait de ne pas insister.

Elle n'insista pas. C'est autre chose qui l'intéressait. «Alors vous avez dit tout ça à Karel, et puis vous vous êtes rendu compte que c'était un escroc. Et il vous a fallu pas moins de trois mois pour trouver le courage de me tendre une embuscade à l'extérieur du palais de justice. Vous avez vu mon portrait dans le journal et vous avez eu un soudain accès de culpabilité.»

Kis se lança dans une excuse, mais elle lui coupa la parole. «Ça n'a aucune importance. Ce qui importe, c'est que vous savez à quoi ressemble Anton. Personne d'autre ne l'a vu ; seulement de loin, en passant, dans un escalier ou une rue bondée. Mais vous — vous avez été son amant. Il est venu ici ; vous lui avez parlé, vous l'avez étudié, dans une bonne lumière. Vous pourriez le reconnaître entre

mille.» Elle tapota de nouveau le canapé, cette fois avec plus de force. «Asseyez-vous, Herr Kis. J'ai quelque chose à vous montrer.»

Elle sortit la chemise qu'elle avait prise sur le pupitre de Frisch.

Kis obtempéra et, ménageant un espace d'un mètre entre eux, il accepta la chemise. Il la laissa tomber en voyant la première des photos. Les clichés s'en échappèrent et allèrent former un collage sur son tapis. La plupart étaient des gros plans montrant des blessures et des membres ; avec un peu d'efforts, songea Anna, on aurait pu assembler un cadavre grandeur nature. Elle arrêta Kis qui se dépêchait de remettre les photos dans la chemise ; se mit à genoux près de lui et, de ses doigts gantés, étala les clichés.

«Cet homme a été retrouvé il y a quelques mois, dit-elle avec un grand calme. Il avait été assassiné dans la cave d'une cour de manufacture abandonnée. On a cru qu'il pouvait s'agir d'Anton.» Elle tourna la tête pour scruter le visage de Kis : pâle, suant, bouleversé par l'horreur. «Je veux votre avis. Est-ce que c'est lui?»

Il prit son temps, fixa l'œil prosthétique, qui avait été photographié à la fois dans son orbite et séparément, posé dans un bol en métal. Le flash de l'appareil photo illuminait le fil entortillé du nerf optique, aussi net que s'il avait été tracé à l'encre dans le grain du cliché en noir et blanc. Kis l'étudia pendant une minute entière, apparemment incapable de comprendre ce qui se trouvait devant lui.

« Il est fait en verre, expliqua-t-elle, et elle sentit le soulagement la submerger. Vous êtes étonné. Alors ce n'est pas lui. Anton n'a pas perdu un œil. »

Kis ne répondit pas. Il feuilleta les photos en écartant les clichés montrant le visage : il n'y avait pas là grand-chose qui ressemblait à des traits humains. Le reste de la liasse, il la serra contre sa poitrine. Il fallut un moment à Anna pour comprendre qu'il pleurait.

« Il me regardait d'un air étrange. Un œil vissé au mur. Je pensais qu'il avait perdu la tête. Comment est-ce que je pouvais deviner ? Il avait l'air tellement vrai. »

La tête d'Anna se vida de son sang, puis ses mains et ses pieds ; elle eut un haut-le-cœur, chancela. « Est-ce que c'est lui ? demanda-t-elle, désespérée. Comment le savez-vous ? Il y a d'autres hommes qui n'ont qu'un œil. Ça ne veut pas dire... »

Kis la regarda, presque avec colère. « Ici », dit-il en jetant par terre la photo qui se trouvait sur le dessus de la pile. C'était un gros plan de la partie supérieure gauche du torse du cadavre. Les ecchymoses gris foncé tranchaient sur la peau.

« Son épaule ? demanda-t-elle sans comprendre.

— Là ! s'écria Kis avec une véhémence renouvelée, et il montra du doigt. Les trois grains de beauté. Qui forment un triangle. »

Elle trouva la marque dont il parlait mais ne la reconnut pas. « Vous êtes sûr ?

— C'est Anton, dit Kis. Je l'embrassais toujours là, trois baisers, un pour chaque grain de beauté. »

Il fondit en larmes. Elle le regarda pleurer. Après quelques minutes, elle tendit une main, effleura son épaule, puis son visage. Sa peau semblait cirreuse à travers le cuir du gant.

Kis sortit un mouchoir, se moucha ; lui lança un regard plein de gratitude. Quand il voulut lui prendre la main, elle secoua la sienne pour se libérer. Elle le fit délicatement, resta près de lui, à genoux par terre, leurs têtes réunies comme des conspirateurs.

« Est-ce qu'il parlait de moi ? lui demanda-t-elle doucement. Avant la guerre ?

— Jamais. »

Elle sentit son visage se figer tel un masque. Kis le vit aussi. « Tout ce qu'il disait, c'est qu'il regrettait les mensonges. Il me le disait tout le temps. "Je vis une existence de mensonge", disait-il. Il se sentait déjà coupable avant vous.

— Je l'aimais », dit-elle comme si Kis l'avait accusée du contraire. Ça lui paraissait naturel de parler au passé.

Elle se leva et se rassit sur le canapé, reposa les yeux sur les photographies d'autopsie. La pensée la frappa qu'Anton avait été assassiné. Il y avait forcément un assassin. Elle se souvint de la tache sur le mur du bureau ; se souvint de l'avoir frottée en cherchant un trou laissé par une cartouche.

« Il faut que j'utilise votre téléphone. » Du geste, Kis lui indiqua le corridor. Elle appela le quartier général de la police et demanda Frisch. Elle obtint le même sergent que plus tôt.

« Il ne veut pas qu'on le dérange. »

Elle raccrocha.

« Et maintenant ? demanda Kis.

— Je vais aller voir Neumann, décida-t-elle même si elle avait décrété plus tôt que ce serait inutile. Avez-vous un pistolet, Herr Kis ?

— Un pistolet ? Pourquoi est-ce que j'aurais un pistolet ? »

Il essaya de la serrer dans ses bras quand elle partit. Lorsqu'elle se retourna pour le regarder dans la lueur maussade de la cage d'escalier, il y avait sur son visage une telle détresse qu'elle regretta de ne pas l'avoir laissé faire.

3.

Robert rentra chez lui en taxi. Il paya le chauffeur sans laisser de pourboire, marcha jusqu'à la porte, entra seul. Sa mère était assise dans la pénombre du salon. S'il la remarqua, ce n'est que parce qu'elle était en train de se brosser les cheveux. L'argent de la brosse reflétait la lumière de la lampe qu'il avait allumée dans le couloir.

Il alla jusqu'à elle, attendit que ses yeux se soient accoutumés à l'obscurité.

«Tu es en retard, dit-elle.

— Wolfie est mort. Il a été battu à mort.»

Elle leva les yeux, de l'étonnement sur le visage, vite remplacé par du calcul. Il comprit tout de suite qu'elle s'inquiétait de celui qui les faisait chanter. Il n'y avait sur ses traits pas une once de chagrin.

«Vous êtes un monstre, dit-il. J'ai tout dit à la police.»

Elle pâlit, tendit la main comme un misérable qui demande la charité. «Tu ressembles tellement à ton père quand tu es en colère.

— Je me suis informé sur lui au poste. Je commence à penser que c'était un monstre lui aussi.» Il repoussa sa main et se demanda ce qu'il pouvait ajouter. «Il faut que je l'annonce à Poldi.»

Dès qu'il se retourna, il entendit des pieds nus s'éloigner à la course. Elle devait avoir écouté leur conversation postée dans l'escalier. Il courut après elle dans la maison obscure. Deux étages plus haut, Poldi claqua la porte de sa chambre. Il entendit la clef; le son de sa respiration à travers le bois.

Robert frappa. «Poldi! S'il te plaît.

— Va-t'en!

— C'est au sujet de Wolfgang, dit-il. Je suis tellement désolé. » Il tomba à genoux et lui parla par l'interstice entre le sol et le bas de la porte. « Il m'a dit d'attendre. Il m'a fait promettre. Et puis, je n'ai rien entendu. Ça aurait été différent si seulement j'avais entendu. Mais il n'y a pas eu un bruit.

« Poldi, dit-il. Wolfie est mort. S'il te plaît, ouvre la porte. »

Elle ne répondit pas pendant une éternité. De part et d'autre de la porte, ils restèrent immobiles à écouter chacun le souffle de l'autre.

« C'est moi qui ai tué les corneilles, dit-elle enfin d'une voix exprimant à la fois de la douceur et de la malice. Pour qu'y puisse dormir. Je me disais qu'il serait fatigué, en rentrant de la prison. Elles faisaient tellement de boucan. Personne m'a dit qu'elles étaient apprivoisées.

« Vous êtes partis ensemble, ajouta-t-elle du même souffle, mais c'est juste toi qu'es revenu. »

Robert se leva et s'en fut avant qu'elle ait pu dire autre chose.

4.

Avant de reprendre son interrogatoire de l'homme à l'écharpe rouge, Frisch s'excusa et quitta brièvement la pièce. Quand il revint, il portait le sac de pommes de terre que les agents avaient trouvé dans la cave.

Il le déposa sur la table avec un soin exagéré et s'assit. L'interprète fumait des cigarettes à la chaîne. Le regard de Frisch allait d'un visage à l'autre. Émaciés, les deux hommes se ressemblaient comme des frères. Il plongea la main dans le sac et en extirpa le contenu. L'interprète tressaillit, mais le prisonnier jeta un coup d'œil où il y avait un soupçon d'affection.

« On jurerait qu'il est vivant, dit Frisch. Les yeux, l'inclination de la tête, l'angle des ailes. » Il flatta l'oiseau, le retourna dans ses mains, attendit que l'interprète le rattrape. « C'est vous qui avez fait cela ? Vous avez empaillé cet oiseau ? »

L'homme hésita, puis hocha prudemment la tête.

« C'est du bon travail. Qu'y a-t-il à l'intérieur ? Je croyais qu'on utilisait du sable, ou peut-être de l'argile. Mais ça semble trop léger. »

L'homme voulut répondre. Il lui fallut un moment. On aurait dit qu'il avait à ce point pris l'habitude de parler dans sa tête que le fait de prononcer les mots nécessitait un effort conscient. Il resta là, tentant de vomir les mots, tandis que ses joues creuses rougissaient sous l'effet de la gêne. Enfin, il produisit deux petits mots que l'interprète rendit par : « paille » et « fil de fer ».

« Vous pliez du fil de fer pour lui donner forme ? Pour construire une armature ? »

Hochement de tête. « Je vois. Vous écorchez l'oiseau, vous grattez toute la chair, vous glissez la peau sur l'armature. Et puis vous le cousez ici. » Frisch

fouilla dans les plumes sur le ventre de l'oiseau, exposant les coutures, ce qui lui valut un second hochement de tête. « C'est ce que vous faites professionnellement ? De la taxidermie ? »

De nouveau ce rituel timide, où les mots devaient d'abord être prononcés en silence avant de se voir donner du volume, comme si ces deux aspects du langage oral étaient gouvernés par des entités détachées l'une de l'autre. « *Ljubitel.* »

« Il dit : "Amateur". Je suppose que ça signifie que c'est un passe-temps. »

Frisch cligna des yeux. Ses paupières pâles papillonnèrent dans les verres épais. « Nous avons retrouvé un corps sans vie il y a quelques mois de ça. Quelqu'un en avait retiré les intestins avant de le recoudre. Je me demande si les points sont semblables. Je peux appeler le pathologiste et lui demander de jeter un coup d'œil. » Il s'interrompit. « On dirait que vous avez emprunté le manteau du mort. »

Dès que l'interprète eut traduit les paroles de Frisch, l'homme blêmit. Par deux fois il commença à répondre mais s'arrêta : ses fines mains battaient l'air sous le coup de l'émotion.

Frisch l'observait sans bouger. « Dites-moi quelque chose, dit-il. Êtes-vous juif ? »

Il ne reçut pas de réponse.

« Non, je ne pensais pas. Et vous ne vous appelez pas Israël. C'est une blague d'initiés, je suppose.

«Israël, autrefois Jacob.» Ça vient de la Genèse : l'homme qui s'est battu avec l'ange. C'est vous?»

De nouveau, il n'eut pas de réponse. Frisch se pencha jusqu'à ce que son visage soit tout près du prisonnier. Sa voix était douce. Il ne voulait pas faire peur à l'homme. «Regardez bien, dit-il. Il y a deux hommes morts. Ils ont tous les deux ont été retrouvés là où vous vivez. Les avez-vous tués?»

L'homme secoua la tête d'un geste à la fois désespéré et véhément, ses lèvres prononçant silencieusement *nyet*.

«Alors, aidez-moi à découvrir qui l'a fait.»

Il réfléchit. Joignit les mains dans une pose de prière et s'absorba en lui-même, ses lèvres esquissant un monologue silencieux. Quand il finit par parler à voix haute, sa phrase ressemblait à une question. «Il veut savoir ce qui va lui arriver», dit l'interprète.

Frisch le regarda dans les yeux. «Ils veulent vous livrer aux Soviétiques.»

L'homme trembla en entendant ces mots.

«Vous ne voulez pas y aller.» Frisch se cala dans sa chaise, réfléchit, s'essuya le front. «Je peux peut-être vous aider. Je le ferai si j'en suis capable.

«Je vous en prie, ajouta-t-il, tout ce que je veux, c'est la vérité.»

L'homme tourna les mains vers le plafond : un geste de prédicateur. Quand il parla, on aurait dit

que chacun de ses mots dépassait le seuil de sa propre témérité. «*I istina sdelaet vas svobodnymi.*

— La vérité rend libre. »

À ce moment, Frisch prit un risque. « Vous êtes dans un poste de police, dit-il. Ici, c'est le contraire qui a tendance à se produire. »

Cela lui valut son premier sourire.

5.

« Je vous en prie, donnez-moi un nom. Un nom par lequel je peux vous appeler.

— Timofey. Fils d'Ivan, fils d'Alexei le marchand d'épices.

— Timofey. Un nom russe. Alors vous êtes russe.

— Ukrainien. De Kiev.

— Profession ?

— Chimiste.

— Juif.

— Non.

— Chrétien, alors.

— Orthodoxe.

— Connaissez-vous un Arnim Rothmann?

— Non.

— Sa femme, son enfant, n'importe laquelle de ses relations?

— Non.

— Qu'est-ce que vous faisiez dans la cave, Timofey?

— Je me cachais.

— De qui?

— Des vôtres. Des miens. De la colère de Dieu.

— Est-ce que Dieu est en colère contre vous?

— Il doit bien. Regardez où je suis.»

Leur conversation continuait de se faire à trois, la voix de l'interprète s'insérant entre le timbre monocorde et méthodique de Frisch et le chuchotement haletant du prisonnier. Il avait une voix agréable, cet interprète, riche d'intonations tout en étant calme et posée. Son diaphragme bougeait davantage que ses lèvres. Frisch finit par oublier sa présence pour se concentrer uniquement sur l'objectif qu'il s'efforçait d'atteindre. Il fut bientôt évident que l'homme s'exprimait extrêmement bien, et était légèrement fêlé.

Ils commencèrent par des généralités. Timofey avait été prisonnier de guerre aux mains des Allemands. Il faisait partie de l'artillerie et avait été pris

à l'automne 1941 non loin d'Orel, puis transporté vers l'ouest et utilisé comme travailleur forcé dans différentes usines. Dans la confusion entourant la bataille pour Vienne, il s'était échappé et s'était caché des conquis comme des conquérants. Cela avait été plutôt facile : la ville fourmillait d'âmes perdues et ne manquait pas de cadavres à qui emprunter vêtements et papiers d'identité. Quand il était forcé d'entrer en contact avec des gens, il faisait semblant d'être muet. Personne n'importunait le fantôme errant. Il avait vécu un moment dans les canalisations d'égout. Et puis il avait fini par trouver une cave inoccupée, où il logeait depuis ce temps.

« Avec quelqu'un ? »

— Avec mon ombre.

— On finit par se sentir un peu solitaire, je suppose.

— Seul.

— Très bien, seul. Mais un jour, ça a changé, pas vrai ? Vous avez eu de la compagnie.

— Oui.

— Racontez-moi ce qui s'est passé ce jour-là. »

L'homme hocha la tête, prit une gorgée de la tasse de café que Frisch était allé lui chercher, se cala dans sa chaise et, avec une théâtralité empruntée à quelque incarnation passée de sa vie, rassembla ses idées.

« Il y avait un orage ce soir-là, dit-il enfin. J'étais sorti à la fin de l'après-midi. La pluie m'avait pris par surprise. J'ai décidé d'attendre la fin de l'averse dans une église. Une église bien occupée : il y avait des gens qui dormaient sur tous les bancs. La pluie n'a pas cessé avant l'aube. Quand je suis revenu à ma cave, il était là. Le corps était encore chaud. Il avait vécu assez longtemps pour avoir des ecchymoses. »

C'était l'écharpe qui avait d'abord piqué son intérêt, puis le chaud manteau de soldat. En fouillant dans les poches, il avait trouvé deux photos, un télégramme et une lettre, mais ni argent ni clef. Et puis il avait remarqué l'œil qui était resté vivant bien après que l'autre se fut éteint.

« Il m'a d'abord fait peur, dit Timofey, mais j'y ai ensuite trouvé de la beauté. Il y avait de telles couleurs dans l'iris. Je l'ai sorti et je l'ai nettoyé ; je l'ai levé dans un rayon de soleil. Il traçait des motifs sur le sol. Celui qui l'avait fabriqué était un artiste.

— Des motifs sur le sol, répéta Frisch. Vous êtes un homme instruit, Timofey. Peut-être parlez-vous français ? Anglais ?

— Anglais.

— Alors vous savez lire notre alphabet. Bien sûr que oui. Le télégramme mentionnait une date et une heure. Un horaire de train : l'heure d'arrivée de quelqu'un. Vous l'avez compris tout de suite.

— Oui.

— Et vous avez décidé d'aller attendre le train.

— Oui.

— Quand est-il arrivé?

— Ce même soir. Le 5 juillet. Vingt et une heures cinquante-cinq. De Paris.

— Vingt et une heures cinquante-cinq. Alors vous avez eu toute la journée. Dites-moi ce que vous avez fait.

— J'ai essayé ma nouvelle écharpe. De toute ma vie, je n'ai jamais senti de laine aussi douce.»

Timofey omit l'éviscération du cadavre et dut être pressé de questions ; alors, d'une voix douce, timide, il décrivit une opération si barbare que Frisch en eut un haut-le-cœur.

« Pourquoi? demanda-t-il, mais il ne reçut pas de réponse, et fut plutôt emporté vers la gare et des questions d'ordre métaphysique.

— Le train était en retard. Les gens ont attendu toute la nuit. Une nuit d'été étouffante. De la pluie à l'aube. Le train a fini par arriver. Je l'ai reconnue d'après la photo. Elle avait l'air plus vieille, mais tout aussi belle. Une femme forte, quelque chose de dur dans le menton.

— Vous l'avez suivie jusqu'à chez elle?»

Timofey secoua la tête. « Elle a pris un taxi. Je n'avais pas de moyen de la suivre.

— Et puis ?

— Il y avait aussi un jeune homme. Il était arrivé avec la femme. Il s'est mis à marcher. Je l'ai suivi et il m'a conduit jusqu'à une maison. La deuxième photo — la photo que j'ai perdue — montrait la fille. Elle vivait là. Je l'ai vue et je suis revenu le lendemain. Le gamin m'a chassé pendant un bout de temps, mais je revenais toujours. » Il fit une grimace, trop rusée pour un fou. « C'est bien de trouver une maison. »

Frisch demanda plus de détails au sujet de la fille, suffisamment pour l'identifier comme Anneliese Grotter. « Pourquoi vous intéressiez-vous à elle ? » demanda-t-il à Timofey.

L'homme réfléchit. « Le mort me l'avait laissée. Une obligation. » Il se signa, étudia le visage de Frisch. « Avez-vous déjà senti la main de Dieu, Herr commissaire ? Elle nous tape doucement sur l'épaule. On la sent à peine, mais elle manque toutefois de nous broyer les os. »

— Mes collègues ne se trompaient pas sur votre compte, Timofey. Vous êtes un philosophe.

— Je comprends, Herr commissaire. Vous vous objectez. Vous n'aimez pas Dieu. Pas ici, dans votre poste de police. Vous préférez la psychologie. Un motif. Très bien. Disons donc cela : elle était comme ma sœur quand elle était petite. Une fillette en colère. Souffrante. Seule. »

Timofey s'interrompit, osa une question : « Est-ce que le mort était son père ? »

— Beer ? Pas que je sache. Il a reçu une photo en réponse à une demande de renseignements. De la part d'un orphelinat. Apparemment, il cherchait à la retrouver. » Il dévisagea le prisonnier. « Vous n'avez jamais parlé à la fille ? »

Un sourire, son deuxième seulement. « Je ne parle pas.

— Oui, bien sûr. *Vous êtes le fantôme du passé.* » Frisch s'interrompit, se pencha en avant. « Dites-moi pourquoi vous avez éventré Beer. »

Le Russe fut gagné par la gêne. « Il était dans ma cave. Il allait bientôt commencer à sentir. Impossible de l'enterrer : les planchers étaient en ciment. Trop dangereux de le sortir, et il était trop lourd pour être porté très loin. Et puis... » Il renoua son écharpe. « Il me fallait quelqu'un à qui parler.

— Alors vous l'avez empaillé.

— Pas "empaillé". Il aurait fallu que je l'écorche et que je construise un squelette en fil de fer ou en bois. Ça aurait pris des mois. Alors je me suis essayé à l'embaumer. J'ai retiré les intestins en me disant qu'ils pourriraient en premier, et puis je lui ai injecté des sels d'aluminium en essayant de chasser le sang. J'ai fouillé pour trouver des produits chimiques et j'ai fabriqué du savon à l'arsenic. En taxidermie, ça chasse les mouches. » Il secoua la tête, plein de regrets. « Il a quand même pourri. C'était impossible

de le drainer correctement. Il aurait fallu une sorte de pompe. Bientôt, la peau fourmillait, malgré l'arsenic. Je balayais des asticots morts par milliers.

— Et puis ?

— J'ai songé qu'il faudrait que je me débarrasse de lui. En le découpant en morceaux, peut-être. En l'enterrant, un membre à la fois. Et puis vous l'avez trouvé. Et emporté.

— Vous m'avez vu ? »

Hochement de tête.

« J'ai réglé votre problème.

— Mais vous êtes parti avec mon ami.

— Alors vous vous êtes retrouvé seul. À arpenter la ville. À garder un œil sur la fille. » Frisch polit ses verres. « Jusqu'à ce soir. Dites-moi ce qui s'est passé. »

Le Russe haussa ses épaules osseuses sous sa chemise usée jusqu'à la corde. La tasse devant lui était vide.

« J'ai entendu du bruit dans la cour. J'étais en train de travailler, je finissais les coutures. » Il pointa l'oiseau. « Ça n'avait pas l'air d'une bagarre. Il n'y avait pas de cris, mais une série de coups sourds, comme si quelqu'un battait son tapis. Quand j'ai regardé par la porte, il y avait un homme mort dans la neige.

— Et l'autre ?

— Il marchait dans les décombres et le brouillard. Ce n'était pas un homme. Une ombre. Les débris faisaient trois mètres de haut et pourtant il les a escaladés, traversant tout droit vers la partie de la cour qui a été détruite.» Il mima la scène de ses mains fragiles. «Quand il a disparu, j'ai couru dehors pour voir le corps.

— Et puis ?

— Le gamin est arrivé. Je l'ai entendu arriver.

— Et vous vous êtes caché.

— Oui. »

Frisch se cala dans sa chaise et glissa les pouces dans les emmanchures de son pardessus. Ses doigts s'enroulèrent pour former de petits poings replats.

«Deux meurtres, Timofey, et une "ombre" qui s'évanouit dans le brouillard. Je peux établir que vous vous trouviez sur la scène du crime. Affamé, apeuré, sans le sou.» Frisch parlait d'une voix très douce. La menace était dans les mots. «Je ne trouverai jamais de meilleur suspect. »

L'homme joignit les mains. «C'est Dieu qui m'a mis là.» Dix secondes plus tard : «J'ai déjà rêvé que j'étais Dieu. »

Frisch secoua la tête, en proie à une irritation soudaine. «Un rêve à deux sous. Tous les petits truands l'ont déjà fait.

« Vous n'auriez pas tué Seidel aussi, par hasard ? » poursuivit-il. Peut-être que vous travailliez dans son usine et que vous souhaitiez vous venger. Peut-être que ce n'est pas le gamin qui vous a mené à sa maison ; vous y étiez déjà allé. »

Timofey secoua la tête, plus amusé qu'insulté, puis s'arrêta. « Je lui ai rendu visite à l'hôpital. Au père. Je savais qu'il possédait une usine. Je me suis dit qu'il devait lui aussi avoir employé des prisonniers. » Son front se plissa sous l'effet de la surprise, non pas de la colère. « Je croyais trouver un ennemi. Quelqu'un à haïr. »

— Alors vous nous haïssez ? Allemands, Autrichiens, peu importe ce que nous sommes ?

— Seulement ceux qui tenaient le fouet.

— Eh bien, dit Frisch, pris de court, il est passé par beaucoup de mains. »

À ce moment-là, l'interprète se leva et demanda à sortir pour aller se vider la vessie. Frisch se dit que l'homme était insulté par la déclaration du Russe. Détective et prisonnier attendirent son retour en silence.

6.

Quand l'interprète reparut, ils revinrent à la question de l'« ombre ».

« Décrivez-le-moi », dit Frisch.

Le regard de l'homme se fit timide. « Judas grim pant sur sa potence.

— Quelque chose de moins poétique.

— Il était grand comme un géant et mince comme un spectre. Ses mains battaient l'air ; sa chemise était trempée, collée à sa peau. »

Frisch réfléchit à cela pendant quelques instants. « Un géant ? demanda-t-il. Deux mètres, les épaules larges, des traits qu'on dirait sculptés dans du bois ?

— Vous le connaissez ?

— Oui. Aux dernières nouvelles, il s'en allait en Sibérie, courtoisie de l'État soviétique. »

Ce n'est que lorsque l'homme frémit que Frisch se rappela le sort qui l'attendait. Mû par la curiosité, il délaissa un instant la question qui le préoccupait. « Pourquoi ne voulez-vous pas y retourner ? demanda-t-il. Vous rentreriez chez vous, après tout. Vous n'avez pas de femme ?

— Oui. » Timofey hésita, poursuivit. « Je viens d'une famille de propriétaires terriens, commissaire. Des ennemis de classe. Mes grands-parents ont été abattus. Mon père a passé dix ans dans un camp. Et maintenant j'ai collaboré avec l'ennemi. "Expérience étrangère". C'est très suspect. J'imagine que je serai fusillé. »

Incrédule, Frisch jeta un coup d'œil à l'interprète. « Vous n'avez pas collaboré. Vous étiez prisonnier de guerre. Vous n'aviez pas un mot à dire. »

Timofey leva les mains devant lui en un geste qui était mi-prière et mi-haussement d'épaules. « Les vrais patriotes ont eu la décence de mourir. » Ses poignets semblaient si maigres qu'on aurait dit qu'il était possible de lui détacher les mains.

« Qu'est-ce que vous avez mangé pendant tous ces mois ? demanda Frisch après une longue pause, en évitant le regard de son prisonnier.

— Le ciel y pourvoyait.

— Vous voulez dire que vous avez volé, dit doucement Frisch. Et pendant un moment, j'ai cru que vous étiez innocent. »

Cela lui valut un troisième sourire, le plus faible de la série. Il n'y en aurait pas d'autre.

« Revenons au jour où vous avez découvert Anton Beer. »

Frisch revint méthodiquement sur les informations, en demandant des détails supplémentaires sur des faits particuliers. Timofey parlait avec une aisance croissante ; ses réponses étaient franches, spirituelles, consistantes. Il vint un moment où Frisch se rendit compte qu'il prolongeait l'entretien pour le simple plaisir de parler : il voulait retarder l'instant où l'homme serait emmené vers un sort incertain. Enfin, il eut épuisé ses questions. Il remercia l'interprète et

offrit une cigarette à son prisonnier. Mais Timofey ne fumait pas.

«Je me demande s'ils vont vraiment te fusiller, dit Frisch, conscient du fait que l'homme ne le comprenait plus. Si j'avais su, je ne t'aurais pas arrêté, mon ami.»

L'homme resta muet et impassible, puis il leva une main osseuse devant son visage et fit le geste d'enlever ses lunettes. Frisch obéit. Parfaitement immobile, son prisonnier fixait les yeux myopes du détective. Quand Frisch remit ses verres, Timofey avait fermé les yeux et fredonnait une mélodie à mi-voix.

Frisch se leva, appela le gardien et quitta la salle d'interrogatoire.

Il alla directement chez ses supérieurs et demanda un mandat d'arrêt pour un certain Karel Neumann, vagabond, que l'on soupçonnait d'être en cavale dans la région de Vienne.

Six

1.

Karel était arrivé à un pub de la Gürtel. Il n'avait pas été inconscient à proprement parler, mais n'aurait pas su expliquer comment il s'était rendu là. Ses oreilles bourdonnaient. Il lui fallut un certain temps pour comprendre que la cause en était physique. Son oreille droite était remplie de sang et enflée. Il y avait une bière devant lui, et un verre de schnaps dans sa main. Quand il le posa, les parois étaient barbouillées de sang. Aucun client ne semblait s'en soucier. Lorsqu'il se leva de sa chaise, un élancement lui traversa le poumon et le dos. Une flaque boueuse s'était formée autour de ses bottes. Il plongea la main dans sa poche et trouva un billet détrempé. Le propriétaire le lui changea et évita de le regarder pendant un moment.

Il quitta le pub, monta dans un tramway en jouant du coude pour se frayer un chemin parmi les gens qui en débarquaient. Le tram était bondé : soldats, ivrognes, un groupe d'étudiants de l'université, tous debout entassés les uns sur les autres.

Étourdi, sa langue enflée trop grosse pour sa bouche, Karel prit le dernier siège libre. Il avait les mains qui tremblaient, les jointures endolories ; les manches de sa chemise étaient couvertes de sang et de boue séchés jusqu'aux coudes. Une vieille femme était assise à côté de lui. Elle lui lança un regard amer où peur et colère se mêlaient ; serra son sac à main sur sa poitrine. L'air l'oppressait : sueur, flatulences, étoffes détrempées ; la chaleur des corps empilés. Après deux arrêts, il lui fallut sortir : il nagea à travers la foule avec une sorte de mouvement de brasse, sauta dans la rue. L'étourdissement ne le quittait pas. Il voulut marcher mais tituba, s'érafla l'épaule sur une grille de métal, déranga un nid de rats. Deux coins plus loin, un ivrogne était assis sur le pavé, les jambes écartées devant lui, tenant sa tête dans ses mains veineuses. Une bouteille était fichée entre ses cuisses.

Lentement, laborieusement, Karel se laissa glisser près de lui. L'homme ne réagit pas. La fatigue le submergea, son dos protesta, il avait une douleur au creux du poumon.

« Fils de pute, murmura-t-il. Il doit m'avoir fêlé une côte. »

Il s'assit, nauséeux, pantelant, le crachin trempant ses vêtements. Une pensée le frappa, fit naître un ricanement qu'il étouffa aussitôt à cause de la douleur qu'il provoquait.

« Je viens juste de comprendre. Ce regard que la femme m'a lancé. Le tram était plein, et elle ne

voulait pas laisser son siège. Elle savait très bien que j'étais un meurtrier — elle n'arrêtait pas de regarder mes manches —, mais elle refusait quand même de laisser sa place.»

Son voisin ne répondit pas, perdu dans une profonde stupeur ou plongé dans ses réflexions.

«Fait froid cette nuit, hein? dit Karel, mais il ne reçut toujours pas de réponse. Et regarde-moi un peu, je suis dans un sale état. Tu vois, mon ami, je viens de me battre. De toute ma vie, je n'ai pas connu de bataille comme celle-là.» Il soupira, se prit à revivre la lutte. «Il m'est tombé dessus dans le noir. Il avait un pistolet à la main, pointé droit sur ma poitrine. Je croyais qu'il allait tirer et je me préparais, j'avais les couilles dans la gorge, mais il l'a balancé, comme un bâton, et m'a frappé à la poitrine. D'une claque, je lui ai fait voler le pistolet des mains, il ne s'est même pas penché pour le ramasser, il a seulement continué de me frapper. Je lui ai mis mon poing dans le visage. Il est tombé, s'est relevé en donnant des coups de pieds. Je lui ai écrabouillé le nez. Il est tombé, s'est relevé de nouveau, a plongé sur mes jambes. Je lui ai donné un coup de pied juste sur l'oreille, ça lui a fait voir trente-six chandelles; il rampait par terre, sans un son. Il cherchait son arme. Je l'ai atteinte avant lui, j'ai mis le pied sur ses doigts. Il a planté les dents dans mon mollet et s'est relevé en s'agrippant à ma ceinture; il n'arrêtait pas de se débattre avec sa main charcutée. Merde, il a failli me briser la mâchoire. Son pouce plié en arrière battait contre ma gorge.»

Il se tut, réfléchit à tout cela, la tête lancinante, des dents branlant au fond de la bouche.

« Comme une poupée à ressort. Qui se relève tout le temps. Même quand je lui ai cassé la jambe.

— Comment est-ce que ça s'est fini? » demanda l'homme assis près de lui. Une voix aiguë : triste, réfléchie, avinée.

Karel haussa les épaules. « Je me suis mis en colère. Ce n'est pas la première fois que ça arrive. »

L'inconnu garda le silence assez longtemps pour donner l'impression qu'il s'était endormi. Puis il livra son verdict. « Il voulait mourir.

— Connerie, dit Karel. Personne ne veut mourir. » Mais il devint tout de même songeur. Il tourna la tête pour inspecter son compagnon plus attentivement. C'était un homme corpulent, cinquante ans ou plus, vêtu d'un loden, d'une veste en laine et d'une chemise de lin. « J'ai de l'argent, dit Karel. Il me faut une chemise propre. »

L'homme se dévêtit sans hésitation. Karel lui tendit sa chemise souillée, mais l'ivrogne ne fit pas un geste pour l'enfiler ; resta assis sous la pluie, sa poitrine nue luisante, couverte de poils gris.

« Tu vas attraper la mort.

— Et alors? »

Karel le regarda avec chagrin, l'enveloppa dans son veston et son manteau. L'homme ne se débattit pas, supporta ses manipulations avec une parfaite équanimité, mais comme un enfant têtu refusa de passer ses bras dans les manches.

«J'ai voulu sauter dans la rivière, dit-il, mais j'ai pris peur. L'eau était tellement noire.

— Dors là-dessus, dit Karel. Demain est un autre jour.»

Il le traîna à l'abri sous l'arche d'une porte, perdit les vêtements en chemin, les rassembla, et de nouveau enveloppa l'homme du mieux qu'il le put.

«Tu veux savoir comment ça s'est fini? demanda Karel, maintenant affligé. Je lui ai défoncé le visage et je l'ai noyé dans une flaque d'eau. Et puis je lui ai fait les poches et j'ai pris l'argent qu'il avait.» Il montra son butin ensanglanté.

L'homme secoua la tête en guise de salut, laissa échapper un sourire. «Aïe, l'ami. Quelle mort merdique.»

2.

Anna arrangea les choses simplement. Le concierge de l'hôtel ferait tinter une clochette au retour de Neumann et s'armerait d'un pied-de-biche. Elle avait pris une chambre au premier étage, juste en face de

l'escalier. Elle ouvrirait la porte et l'inviterait à entrer. S'il essayait de s'enfuir, son homme lui fracasserait les tibias dans les marches. Anna l'avait suffisamment payé pour avoir confiance qu'il ferait ce qu'on lui avait dit.

Le pied-de-biche se révéla superflu. Elle entendit la clochette du rez-de-chaussée et ouvrit sa porte. Karel la vit dès qu'il eut posé le pied sur la dernière marche. Il portait une chemise deux tailles trop petite pour lui, et détremmée. Il avait le visage et les mains sales. Il semblait s'être battu.

« Ici, dit-elle. J'ai de l'argent. Je suis prête à vous payer pour savoir la vérité. »

Il entra sans hésitation : tête courbée, épaules voûtées, empestant l'alcool. Il cria au concierge de leur préparer du café. L'homme l'apporta en tenant son pied-de-biche dans sa main libre. Elle voulait que Karel le voie, mais le grand Tchèque leva à peine la tête.

Les cigarettes le sortirent de sa stupeur. Allumant celle de Karel, elle la lui passa en étendant le bras. Elle ne voulait pas s'approcher trop près de lui.

« Vous êtes censé être en Russie. »

Un faible sourire, le reste de son visage dissimulé derrière un nuage de fumée. « Je suis revenu. »

— Parlez, salaud. On vous a vu être arrêté. Dans un bar ; la nuit où nous sommes allés à la morgue. Deux hommes en manteau de cuir. Frisch m'a

montré les déclarations de tous les témoins. Mais ce sont de purs mensonges, n'est-ce pas?»

Karel tressaillit, lui lança un regard, gratta le sang séché sur une oreille enflée. «Ah, mon arrestation. J'en ai entendu parler par hasard. Beaucoup plus tard, dans une cellule pour les ivrognes, à Graz. On m'avait retrouvé inconscient sur un banc d'église.» Il écarta largement les bras, comme pour signifier : *Ce qu'on fait parfois, quand on a bu un petit coup.*

Elle ne lui fit pas l'honneur de sourire.

«Le flic me l'a lu. J'ai cru que c'était un mandat d'arrestation ; j'ai pensé que j'étais cuit. Mais le document disait que c'était une "notification" ». De Vienne, quartier général de la police. À tous les postes du pays, etc. Les mots qu'ils utilisent pour ces trucs ! Il a dû le lire deux fois avant que lui ou moi on réussisse à le comprendre. "Suspecté d'être sous la garde des Soviétiques ; recherché pour interrogatoire par la police de Vienne" ; "Contacter l'unité responsable, voir paragraphe quatre, si vous l'apercevez." » Karel secoua la tête et haussa les épaules. «Une fois qu'il a réussi à comprendre ce que ça disait, il voulait me retourner à Vienne, sous escorte. Il a même téléphoné à quelqu'un, en bombant le torse, pour rapporter qu'"un sujet correspondant à la description d'un tel est détenu à X, en attente de transport" — toutes sortes de phrases de ce genre, pendant tout ce temps il me faisait des clins d'œil alors que j'étais menotté à ma chaise. Mais on lui a dit d'envoyer d'abord "les documents idoines", pour "évaluation". Eh bien, mon petit constable en a perdu tout son

enthousiasme. La paperasse, ce n'était pas son métier. Avant longtemps, je l'avais convaincu de laisser tomber l'affaire. Moyennant rétribution, naturellement. J'ai parfois l'impression que le monde entier est corrompu. »

Il soupira, l'air faussement las. « La vérité, c'est que je suis allé boire. Après notre visite à la morgue. Au bar, je suis tombé sur des connaissances. Des potes de l'armée qui avaient eu des coups durs et qui faisaient de l'argent comme ils pouvaient. De petits bandits, si vous voulez. Ils m'ont dit qu'ils s'en allaient en zone britannique, à Graz. Des lois plus souples, apparemment, des cartes de rationnement faciles à obtenir. Et puis ils avaient volé des bijoux. Ils pensaient que je pouvais connaître un receleur. Comme de fait, j'en connaissais un. Alors je suis allé avec eux. Je voulais vous le dire, mais j'ai oublié. J'étais gêné, je suppose. Il faut dire que j'avais inventé une petite histoire au sujet de Beer et des Russes, mais une fois que Sophie s'est mise à passer des appels, l'histoire a cessé de m'appartenir. Le moment semblait bien choisi pour m'éclipser. »

Anna écouta tout cela en silence, puis secoua la tête. « Ça semble plausible, j'imagine. Vous avez eu la trouille et vous vous êtes sauvé. Sauf que vous évitez de parler de ce qui vous a tant troublé. » Elle s'interrompt, découvre qu'elle avait les jambes faibles, se laissa tomber sur une chaise. « Vous savez, ce n'est que ce soir que j'ai compris. La façon dont vous regardiez le corps d'Anton. Choqué et stupéfait. Avec une incrédulité totale. J'aurais pu avoir des soupçons

n'eût été ce regard. Il était tellement sincère.» Elle alluma une autre cigarette, ignora le geste par lequel il lui demandait de lui passer le paquet. «Mais ce n'était pas le corps qui vous choquait. C'était l'œil. Vous n'étiez pas au courant pour l'œil. Ce qui veut dire que vous n'avez pas passé beaucoup de temps avec lui. Vraiment pas beaucoup de temps.

«Mais avec quel talent vous avez improvisé! Vous avez dit: "C'est son œil, mais ce n'est pas son corps." Futé. Vous vous êtes dit que la police serait au courant, pour l'œil. Que quelqu'un d'autre l'aurait vu. Ou que ça figurerait dans ses dossiers. Vous avez peut-être même cru que nous vous testions: pour ce que vous en saviez, il avait cet œil déjà avant la guerre. Alors vous avez trouvé une solution: son œil, mais pas son corps. Et vous avez pris la poudre d'escampette aussitôt que vous avez pu.

«C'est presque drôle. J'ai parlé à Kis ce soir. Vous vous souvenez de lui, vous avez eu un petit tête à tête. Eh bien, Kis a reconnu le corps au premier coup d'œil, une constellation de grains de beauté, pour l'amour de Dieu, à l'arrière de l'épaule d'Anton. Mais même lui n'avait pas remarqué l'œil.» Elle secoua la tête. «Il est trop bien fait.»

Elle voulut prendre une autre bouffée, découvrit que sa main tremblait encore, les cendres se répandirent sur ses genoux. «Savez-vous ce que je pense, Karel? Vous l'avez tué. Vous avez tué mon mari et puis vous avez effacé les traces.»

Karel ne répondit pas. Il regarda derrière lui. Il était peut-être en train d'évaluer la distance qui le séparait de la porte.

« Dites-moi », souffla-t-elle. On aurait presque dit une supplique. « Vous pourrez vous enfuir ensuite. Il y a un cendrier sur la table là-bas. Vous pouvez le prendre pour me défoncer le crâne et puis sauter par la fenêtre. On est à moins de deux mètres du sol. Vous aurez disparu en un rien de temps. »

Ses yeux s'emplirent de larmes. Elle les essuya, furieuse, et faillit s'éborgner avec la cigarette.

« Qu'est-ce qu'il a bien pu vous faire ? »

Karel se recala dans sa chaise. « Rien, dit-il. Rien du tout. »

3.

Ils restèrent assis à fumer. Quand le paquet fut vide, elle se leva, passa devant Karel et cria au concierge d'en monter un autre. Karel parlait. Il ne s'interrompit que lorsque la porte s'ouvrit, puis reprit, au milieu d'une phrase, dès que le concierge fut reparti. Pour la première fois depuis le jour où Anna avait fait sa connaissance, toute trace de bouffonnerie l'avait quitté. Elle avait l'impression d'écouter un autre homme.

«J'ai servi dans la Sixième Armée, infanterie. "Aspirant officier première classe". Un rang de merde ; un V blanc sur ma manche, mon froc plein de morpions. Le seul homme du peloton avec un uniforme taillé sur mesure : je ne rentrais pas dans celui de taille régulière.

«J'ai été fait prisonnier à Stalingrad. Ils nous ont fait marcher vers l'Est, et puis nous ont embarqués sur un train. Une série de camps, d'abord près d'Ouglitch, puis à Smolensk, finalement jusqu'à Turinsk. Au camp 221, j'ai attrapé la diphtérie et j'ai failli y passer. Un gardien m'a brisé les côtes au 197 et m'a enfermé dans une garde-robe sans chauffage pendant trois jours. Et au 314, à Asbest, j'ai baisé une infirmière russe que j'ai payée avec un bol de gruau. Elle mourait de faim elle aussi. En avril 1948, j'ai finalement appris que j'allais être libéré. Mais il a fallu encore six semaines. On a eu un beau printemps dans l'Oural ; une éclosion de fleurs à perte de vue.

«J'ai fait la connaissance de Beer lors du transport pour rentrer. On était enfermés dans le même wagon, assis sur le même plancher sale. Il avait un ami avec lui ; ils avaient passé des années dans le même camp. Un collègue médecin, de Hambourg, à en juger par l'accent, les cheveux roux comme le feu. Ils ont discuté pendant la moitié de la nuit. Je ne connaissais personne dans le wagon et j'ai passé le temps en les écoutant.

«Le truc, c'est que j'avais déjà entendu parler de Beer. Des histoires circulaient sur un docteur autrichien qui s'était lié d'amitié avec le commandant de

son camp. On disait qu'il était son médecin personnel, pour les maux de l'âme. Des trucs de psychiatre. Il y en a qui disaient que c'était un peu plus croustillant que ça.» D'une chiquenaude, il fit tomber la cendre de sa cigarette. «La prison ne serait pas la prison s'il n'y avait pas d'histoires de pédés.

«En tout cas, ils parlaient, Beer et son ami de Hambourg. Du camp, de chez eux. Il a parlé de vous, et il a parlé de Lieschen. "Une petite infirme, qu'il disait. Une adorable petite." Il s'était occupé d'elle en 1939. Et puis le système avait pris la relève. Beer avait juré de la retrouver. Son ami lui avait souhaité bonne chance.

«À la frontière, ils ont été séparés. Hambourg est parti vers le nord, Beer vers le sud. Beer a fait mémoriser son adresse à son ami. Je l'ai retenue moi aussi : ***gasse 19. On a continué ensemble dans le train jusqu'à Vienne sans échanger un mot.

«En arrivant ici, le bon docteur m'est complètement sorti de la tête. J'étais occupé à me souler la gueule. Et par les filles, aussi. Quatre années, Frau Beer. C'est être privé longtemps.

«Un après-midi, je me suis retrouvé sans le sou. Pas besoin de vous dire que j'étais encore souül. Je me suis souvenu de l'adresse de Beer, j'ai passé la porte principale de l'immeuble, j'ai glissé dans l'escalier et je me suis cogné le derrière de la tête sur le mur. Il y avait pas mal de sang. Je me suis évanoui sur le palier.

« Ce que je me rappelle ensuite, c'est Beer, penché au-dessus de moi. Il venait de rentrer, il avait une liasse de lettres à la main. "Camarade, je lui dis, on était à bord du même train, on a chié dans le même seau." Il m'a aidé à me relever et m'a fait entrer dans son appartement.

« On s'est assis dans son bureau. J'ai choisi le plancher : j'étais trop sale pour ses fauteuils. J'avais la tête qui saignait. Elle a saigné sur le papier peint. Le camarade Beer était trop occupé à lire ses lettres pour le remarquer. Il avait changé depuis la dernière fois que je l'avais vu, et pas pour le mieux. Il avait quelque chose de paisible dans le train. Maintenant, il avait les nerfs à vif. Je reconnaissais les symptômes. C'est dur de quitter le camp. Une ville pleine de monde. Et cet étrange sentiment de liberté : des décisions à prendre. Il m'a dit que vous reveniez le retrouver.

« Mais c'était plus tard. D'abord, il s'est excité au sujet d'une lettre. "Lieschen, qu'il a dit. Enfin, j'ai retrouvé sa trace." Elle avait changé de nom, apparemment. "Eva Frey." Il l'a prononcé comme si c'était une réponse à tout. Un sourire sur le visage, il est vite descendu à la cave pour aller chercher une bouteille. "Tiens, qu'il a dit en me tendant un verre. Il faut fêter ça." C'est là qu'il a remarqué que je saignais.

« Il s'est changé en docteur. Un peu de teinture d'iode et un pansement ; il m'a soigné en quelques minutes. "Est-ce que je peux crêcher ici une nuit ?" je lui ai demandé. Il a réfléchi. "Une nuit, qu'il a dit. Ma femme rentre demain. Elle ne comprendrait pas."

Je l'ai remercié comme un bon garçon et je lui ai demandé s'il avait à manger. On a bouffé et bu jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Rendu là, il était assez soûl. "Sortons, que j'ai dit. Profitons de la soirée." Je n'ai pas mentionné le fait que je n'avais pas d'argent.

« On est sortis dans les bars. Vous ne pouvez pas imaginer comme ils sont nombreux. Les gens meurent de faim, on s'arrache les cartes de rationnement, mais à tous les coins de rue il y a quelqu'un pour vous vendre du brandy de pomme, ou une vodka concoctée à partir de patates pourries. En tout cas, on s'est soûlé la gueule bien comme il faut. On est partis du centre pour aller vers la périphérie, dans les quartiers ouvriers, où la gnôle était moins chère. Beer a payé pour moi. "Mon frère, qu'il m'appelait. Tu es grand comme une maison." On a été chassés par un Français qui nous a vus pisser sur sa jeep. Et puis la pluie est devenue un véritable orage. On a descendu la rue en courant pour se cacher sous l'arche d'une porte. La porte était grande ouverte, et à l'intérieur il y avait une boutique en ruine, en voie de rénovation. Des trous dans le plâtre, l'odeur des égouts bloqués. Mais il y faisait sec. Je me suis écroulé sur le sol et je me suis endormi aussitôt.

« Quand je me suis réveillé, Beer avait la main dans mes cheveux. Son toucher était doux. Il y avait très peu de lumière : juste la lueur de la ville qui filtrait par les fenêtres brisées. Tout ce que je pouvais voir clairement, c'était un œil. Et l'expression de cet œil : froid, mécanique, fixé sur le mien. Ça, et le fait qu'il me lissait les cheveux. Ça m'a foutu la trouille.

« Il m'a fallu des jours pour comprendre ce qu'il faisait. La plaie sur mon front : il examinait la plaie. Le pansement avait glissé à cause de la pluie. Plus tard, j'ai trouvé du sang jusque dans mon cou. À ce moment-là, tout ce qui m'est venu, c'étaient les rumeurs du camp. Son visage était si proche que je sentais son haleine dans ma bouche.

« Vous savez, c'est drôle. Il y avait beaucoup de trucs du genre dans les camps. Des hommes qui aiment les hommes, il n'y a rien de plus commun. On m'a fait des propositions deux ou trois fois — subtiles, cela dit ; une main sur mon épaule, un regard interrogateur — et j'ai refusé sans faire de scène. Mais ça, ça m'a fait peur, j'en ai eu le sang glacé. Tout ce que je voulais, c'était m'en éloigner.

« Je l'ai poussé durement. Il est tombé sur le dos, le souffle coupé. J'ai bondi, en colère, effrayé, je l'ai regardé dans l'obscurité. S'il avait dit quelque chose, ou fermé les yeux, s'il avait fait un geste d'excuse... Mais tout ce que je voyais de lui, c'était ce regard, ce regard froid, sans passion, curieusement interrogateur, un œil seulement, l'autre plongé dans l'ombre. Alors je lui ai donné un coup de pied pour qu'il arrête de me regarder comme ça, je l'ai frappé durement dans le ventre, il y a eu un bruit mou, comme quand on frappe sur un ballon de foot à moitié dégonflé. Il a roulé, culbuté, a fini sur le dos, l'œil impassible, immobile, qui me regardait avec quelque chose comme de la jubilation. Dieu, comme je haïssais ce regard. Je ne savais pas que l'œil était en verre.

«J'ai continué à lui donner des coups de pied. Je le frappais mécaniquement, la tête vide. Ce n'est qu'après que j'ai compris que j'étais en colère. Avez-vous déjà été en colère à ce point-là ? Quelque chose s'empare de vous, c'est presque comme de la joie. On s'oublie soi-même. Il n'y avait rien d'autre que l'action : le fait que je le frappais. Je lui ai foutu une vraie raclée. Je l'ai piétiné aussi, j'ai piétiné son visage, les mains, les chevilles, en espérant les briser. J'ai arrêté seulement quand j'ai été pris de nausée. Après tout, j'étais soûl. Je suis sorti pour vomir. La pluie m'a trempé. Je suis rentré et j'ai vu ce que j'avais fait.

«Il ne bougeait pas ; il était couché sur le ventre, les jambes écartées, un pied tourné vers la cheville, qui pointait vers le haut. J'étais sûr qu'il était mort.

«J'ai été submergé par la honte. Pas le regret, remarquez, rien d'aussi complexe, juste une honte brûlante, à vif, le genre qu'on éprouve enfant, quand on a mouillé son lit. Je ne pensais pas à me sauver. Ce qu'il fallait que je fasse, c'était le cacher. Personne ne devait savoir.

«Je me suis activé pendant quelques minutes en essayant d'échafauder un plan. Il y avait un champ plein de ruines à l'extérieur. Et il y avait une cave. Je l'ai traîné par son pied retourné ; j'ai entendu sa tête rebondir sur les marches. La cave était noire comme une caverne. Je l'ai traîné dans ce qui paraissait être une pièce, je l'ai laissé tomber. Alors que j'étais déjà revenu à l'escalier, il a fait un son. Pas un cri ; quelque chose comme un soupir. Une exhalaison : un

froissement de feuilles. J'ai sursauté et j'ai pris mes jambes à mon cou.

« Dans la cour, en passant la porte de la grille, j'ai vu ses clefs et son portefeuille. Ils étaient tombés quand je le traînais. Je les ai ramassés sans réfléchir. Pour cacher les preuves. J'ai couru jusqu'à ce que je trouve un bout de gazon à la lisière de la ville. J'ai perdu connaissance, je me suis réveillé pour découvrir qu'une chèvre était en train de manger la semelle de mes souliers. Un gamin courait, les bras étendus comme des ailes, en faisant des bruits de Stuka. Il m'a regardé vomir dans un caniveau et m'a envoyé une salve quand je me suis relevé et que je me suis mis à marcher pour rentrer en ville.

« Dès que je suis passé devant une boulangerie, je me suis rappelé le portefeuille. Je me suis débarrassé de tout sauf de l'argent ; je l'ai jeté dans le caniveau. Dieu, comme cette tasse de café était bonne ; de l'ersatz, bien sûr, mais quand même. J'ai mangé cinq petits pains et j'ai acheté du schnaps dans un *Tabak*. À l'heure du déjeuner, je me sentais aussi léger que la pluie. Ce n'est que lorsque le crépuscule est arrivé que j'ai commencé à penser à Beer. Le dernier froissement de sa respiration. Sans cela, j'aurais pu enterrer toute l'affaire. Mais là, elle pesait sur ma conscience. Non, pas exactement sur ma conscience, mais je la portais avec moi. Elle devenait de plus en plus lourde d'heure en heure.

« Toute la nuit j'ai erré dans la ville. Sans but, à boire, à marmonner pour moi seul. Vous voyez, je n'étais pas sûr de ce qu'il fallait faire. Même si j'avais

voulu, je n'aurais jamais retrouvé cette cour. Pourtant, la pensée persistait. *Peut-être qu'il n'était pas mort*. Est-ce que je ne pouvais pas avoir surestimé la gravité de ses blessures ? Peut-être qu'il s'était réveillé après quelques heures et avait réussi à se relever. Avec une jambe cassée, pour sûr, et une tête comme un nid de guêpes, mais vivant. Il était médecin, après tout ; il aurait su quoi faire. Je l'imaginais, un bandage autour de la jambe ; assis dans son fauteuil, en train de bourrer une pipe. Qu'est-ce que ça faisait qu'il ait voulu m'embrasser, me flatter les cheveux ? Qui avait dit que nous ne pouvions pas être amis ?

« Quand la nuit suivante est arrivée, je ne pouvais plus le supporter. Je suis retourné dans le voisinage de l'appartement de Beer. Je me disais que j'irais simplement jeter un coup d'œil. De l'extérieur, je pouvais voir les fenêtres de son appartement. Il y avait une lumière d'allumée. Dieu, si vous pouviez seulement imaginer comme cette lumière m'a rendu heureux. J'étais certain qu'on l'avait éteinte en partant. Je m'en souvenais distinctement. Mais ce que j'avais oublié, c'est qu'il vous attendait. Je me suis soûlé la gueule, j'ai pris mon courage à deux mains et puis j'ai monté les marches.

« Sur le palier, le doute a de nouveau pointé dans mon cœur. "Et s'il était fâché ? je me suis dit. Pour ce que tu en sais, il veut se venger." Alors je n'ai pas sonné. J'ai sorti ses clefs de ma poche, j'ai ouvert la porte. Mieux valait ne pas lui donner le temps de se préparer. J'allais entrer et lui dire que j'étais désolé. Bien sûr, il m'a fallu du temps pour retrouver la foutue clef. On aurait cru que j'essayais d'enfiler une

aiguille : j'étais penché, les yeux fixés sur la serrure, chancelant, à pousser la clef dans la poignée.

« Vous connaissez la suite. Je suis entré, vous dormiez sur le canapé. J'étais déjà pas mal soûl ; le choc m'a achevé. Au matin, j'avais fait la paix. Je m'étais habitué au poids, ou bien je m'en étais débarrassé. C'est une conscience flexible que j'ai. Vous m'avez interrogé, et tout à coup c'était clair. Beer était une pédale. Vous l'aviez quitté parce qu'il avait eu une aventure. Et puis Sophie est arrivée dans le portrait, et vous m'avez toutes les deux couvert de fric. Je n'avais aucune raison de m'en aller. Jusqu'à ce qu'ils trouvent le corps. »

Il s'interrompit, sembla sur le point de dire autre chose mais garda le silence, la tête dans les mains, plus par fatigue que sous le coup du remords. Anna regarda tout cela et fuma sa cigarette jusqu'au mégot.

« Tu mens », dit-elle. Elle le dit calmement, sans emphase, comme si elle testait une théorie à voix haute. Il était trop tôt pour qu'elle sache ce qu'elle éprouvait à la suite de la révélation de Karel. « Tu es sorti avec lui, tu l'as attiré dans une cour déserte et tu l'as tué pour son argent. Et puis tu es revenu pour dévaliser l'appartement. »

Karel ne lui répondit pas et resta assis sans bouger, son visage ne trahissant aucune émotion. Après un moment, elle eut besoin de parler à nouveau.

« Et ce soir ? demanda-t-elle, contemplant ses mains couvertes de sang et de boue, les bosses qui

poussaient sur son crâne et son visage. «Es-tu allé tuer quelqu'un d'autre?»

Il tressaillit, se mit à trembler. Il fallut quelques secondes à Anna pour comprendre qu'elle avait visé juste. Son émotion n'était pas feinte.

«Tu as tué quelqu'un d'autre, n'est-ce pas?»

Il secoua la tête, mais pas en signe de dénégation. «Je suis retourné dans cette cour, dit-il. Ce qui est bizarre, c'est que je ne l'avais pas reconnue avant ce soir. Je l'avais choisie parce que la porte de la cave n'avait pas de verrou. Sinon, c'est une cour comme cent autres. De la boue, des débris de la guerre, un vieil abri antiaérien sous l'immeuble principal. Je n'ai jamais songé que ça puisse être la même.

«Mais alors que j'étais accroupi là, derrière la porte de la cave, ça m'est revenu. J'ai même entendu quelque chose dans l'obscurité derrière moi. Le froissement d'une respiration. Anton Beer revenu me hanter. Et pourtant je suis resté là à attendre, malgré son souffle dans mon dos. Presque comme un homme brave.

«J'aurais dû attendre longtemps après qu'il a eu laissé le paquet; assez longtemps pour être sûr qu'il était parti. Mais la respiration a fini par avoir raison de moi. J'ai eu besoin d'air.» Il haussa les épaules : d'énormes épaules qui se soulevaient sous le poids du destin.

— Qui as-tu... » commença-t-elle à demander, abaissée par son récit, puis elle s'interrompit. Elle

n'avait aucun désir d'administrer la justice. Que chacun enterre les siens.

« Il portait une écharpe rouge, Beer, la nuit où on est allés bambocher. Je me suis moqué de lui, mais il a dit qu'il avait attrapé un refroidissement. Un manteau de soldat, teint, et une écharpe rouge nouée comme un cache-nez. "J'ai froid depuis 1941", qu'il a dit. Il s'est caché le visage et il est venu trinquer avec moi. » Karel leva les yeux, perplexe, épuisé. « Vous savez, pendant toute cette soirée, j'ai vraiment cru qu'il était mon ami. »

4.

Ils s'employèrent à fumer le deuxième paquet de cigarettes. Elle restait là, à repasser son histoire ; à se l'imaginer — les doigts d'Anton dans les cheveux de Karel —, et Kis vint se mêler à ses pensées, puis elle-même, le fragile souvenir d'Anton qui la serrait dans ses bras et lui caressait les cheveux pendant les tendres minutes après l'acte sexuel.

« Tu les détestes ? » Elle s'obligea à prononcer le mot. « Les pédales. »

Il balaya ses paroles d'un geste. « Pas spécialement. Je me suis mis en colère. C'est tout. »

Elle hocha la tête d'un air malheureux et songea qu'elle avait perdu son mari sans raison. Karel remua. Il se leva lentement, pour ne pas l'effrayer. Ils avaient

discuté à la lueur d'une lampe de table, et cette unique source de lumière, qui éclairait vers le haut, accentuait les arêtes dures de ses pommettes et de son front.

« Qu'est-ce que je fais maintenant ? » demanda-t-il.

Elle n'hésita pas. « Pars. Je ne veux plus jamais te revoir.

— Vous n'appellerez pas la police.

— Ça ne sert à rien. »

Il hésitait pourtant. « J'ai Eva ici avec moi. » Il fit un geste derrière. « Qu'est-ce que je lui dis ? »

Anna tressaillit en entendant sa question, à laquelle elle ne répondit pas. Il poursuivit quand même.

« Peut-être qu'elle voudra retourner avec Robert. Il ne sait pas que... C'est son frère que j'ai... »

Elle se surprit elle-même par la force de sa réponse. « Emmène-la. Le gamin mérite mieux. »

Karel parut soulagé par cette affirmation. Quand il ouvrit la porte, il trouva Eva au milieu du corridor. Elle lui lança un regard inexpressif, le visage lisse.

« Le portier de nuit a dit que tu étais rentré. »

Il était impossible de savoir si elle était en train de s'approcher de la porte ou de s'en éloigner. Elle ne sembla pas remarquer la silhouette d'Anna, assise

derrière lui ; en tout cas, elle ne fit pas un geste pour la saluer.

« Tu as l'argent ?

— Une partie, dit-il en sortant de sa poche la liasse de billets détrempés. Mais il faut qu'on disparaisse.

— Parfait, dit-elle. J'en ai marre d'attendre. »

Il voulut poser la main sur son épaule tandis qu'ils montaient l'escalier, mais elle se dégagea.

Elle n'avait jamais aimé qu'on touche sa bosse.

Troisième partie

Lorsque Heinrich Adelman, ophtalmologiste de Würzburg, contacta Ludwig Müller-Uri pour la première fois, le jeune souffleur de verre avait à peine vingt et un ans. C'était en 1832. C'est une poupée qui avait poussé Adelman à lui écrire une lettre, fabriquée à la manufacture de Sonneberg, et qui possédait des yeux singulièrement vivants. Les prothèses oculaires étaient à l'époque des appareils primitifs, et essentiellement d'origine française. Un petit nombre d'artisans parisiens les confectionnaient à la manière de coquillages peints, dans un verre aux parois minces, teinté au plomb. Ces yeux étaient des objets éphémères : une fois qu'ils étaient insérés dans l'orbite, le liquide lacrymal corrodait le plomb et en rendait la surface rude. Après quelques mois — parfois des semaines —, la prothèse entraînait une irritation telle qu'elle ne pouvait plus être portée.

Müller-Uri consacra plusieurs années à la confection de l'œil artificiel parfait. Il remplaça le plomb d'abord par du verre laiteux, puis de la cryolite, créant une prothèse plus durable dont l'ombre subtile imitait la texture blanche et spongieuse de la sclère. Insatisfait de l'apparence d'un iris peint, il mit au point une technique permettant de produire ses structures étoilées et cristallines à partir de minuscules paillettes de verre coloré tissées à la surface de l'œil. Grâce à un mécanisme de fusion conçu expressément à cette fin, il arrivait à suggérer une transition douce et régulière entre la sclère et la cornée. Il revint à son neveu, Friedrich Adolf Müller-Uri, de mettre au point l'œil « amélioré », une prothèse beaucoup plus massive que la prothèse traditionnelle en forme de « coquille » ou de « bol ». Conçu pour remplir l'orbite chez les patients ayant perdu leur globe oculaire entier, cet œil amélioré avait l'allure d'une demi-sphère évidée aux parois épaisses.

La demande pour tous les types de prothèses grimpa en flèche à la suite des deux guerres mondiales, même si les aléas politiques et matériels de ces années affectèrent l'ensemble des industries, dont celle-ci. L'entreprise Otto Bock, par exemple, basée à Duderstadt, mais qui manufacturait la plupart de ses produits à Königsee, ville commerçante de Thuringe, a fourni des bras et des jambes prosthétiques à de nombreux vétérans de la Grande Guerre, mais a vu son usine et ses matériaux confisqués par les autorités soviétiques occupant le territoire, ce qui entrava la production pendant plusieurs années. Nombre d'amputés de la Deuxième Guerre mondiale affluèrent à

Giessen, où deux entreprises, sous les noms de Bergler & Rieder et Thöt & Co., vendaient un assortiment de prothèses faites sur mesure. Pendant ce temps, l'usine de Müller-Uri à Lauscha continua de produire des yeux de cryolite jusqu'à aujourd'hui ; et un fabricant de jouets voisin coud toujours des regards exprimant une sage dévotion dans le visage de ses poupées, de ses oursons et de ses chiens en peluche.

Un

1.

Frisch se présenta à la porte d'Anna Beer de bonne heure le lendemain matin. Il venait lui apprendre la mort de son mari. Elle ouvrit la porte mais ne le laissa pas entrer.

« Je sais », dit-elle. Elle alla chercher le rapport d'autopsie sur la table de la cuisine et le lui tendit.

« Vous êtes venue à mon appartement hier soir, dit-il. Trudi dit que vous me cherchiez. »

Elle répondit sans ménagement. « Je vous cherchais. Mais je n'ai plus besoin de vous maintenant. »

Elle ferma la porte et, par le judas, regarda Frisch qui ôtait ses lunettes et restait là à en polir les verres, le visage inexpressif, clignant des yeux comme s'ils piquaient à cause du froid.

2.

Robert vint deux jours plus tard. Elle avait à peine quitté l'appartement. Fatigué, il avait les yeux vides, n'ayant pas l'habitude du chagrin. Elle lui fit du thé et écouta son histoire ; omit de mentionner qu'elle avait laissé partir Karel. Robert resta assis, tête penchée, à pleurer doucement dans sa tasse de thé. Après une heure de ce manège, elle le prit légèrement par la main et le mena jusqu'à la chambre à coucher. Il ne lui résista qu'une fois, très brièvement, quand elle leva par-dessus sa tête la chemise qu'elle n'avait déboutonnée qu'à demi. Après, il s'endormit, une main étendue en travers de l'oreiller d'Anna, emmêlée dans ses cheveux. Elle resta allongée près de lui, à humer son odeur, constatant qu'elle y trouvait du réconfort. Quand il se réveilla au coucher du soleil, elle fut heureuse de voir qu'il n'était pas gêné.

« Il y a des funérailles à organiser », dit-il depuis la porte tout en boutonnant son pantalon.

Elle hocha la tête d'un air grave, le raccompagna, puis alla fouiller dans sa garde-robe à la recherche de son costume noir.

3.

Robert revint le lendemain matin, puis le surlendemain. Après une semaine, il commença à passer aussi les nuits chez elle, ne rentrant plus que pour se

changer. Ils parlaient très peu, passaient la plus grande partie de leur temps au lit. Anna découvrit qu'il était agréable de se faire serrer dans les bras de quelqu'un.

« Il faut que j'aille voir l'avocat aujourd'hui, annonça-t-il un matin. La manufacture va être transférée à mon nom. Mère est d'accord. »

Elle hocha la tête, réfléchit à ce qu'il tentait de lui dire. « Qu'est-ce qu'on y fabrique exactement, demanda-t-elle, dans ta manufacture ? »

Il hésita. « Des pièces qui vont dans les radios.

— Tu ne sais pas ? »

Robert sourit timidement, prit le téléphone et appela son avocat pour s'en enquérir.

4.

Neuf semaines après les funérailles de Wolfgang, Robert lui demanda sa main.

« Je ne peux pas », dit-elle.

Il eut l'air blessé.

« Non, vraiment. Je n'ai pas de certificat de décès.

— Ça peut s'arranger », dit-il.

Elle avait remarqué cela chez lui : un nouveau sentiment d'assurance. Cela devait venir avec la richesse.

« Veux-tu m'épouser? demanda-t-il de nouveau.

— Je suis trop vieille », dit-elle, et elle le ramena vers le lit.

5.

Il arrivait souvent à Anna de rester à lui caresser le visage, l'œil, en songeant à Anton.

« Raconte-moi ta bagarre, dit-elle.

— C'était un gars de Vienne. Son père était socialiste. Il a dit qu'il avait entendu parler de mon père. Le détective. Il a dit que ce n'était rien d'autre qu'une brute nazie. »

Elle sourit. « Alors tu t'es battu pour défendre son honneur.

— Non. Je me suis battu parce que je craignais que ce soit vrai. Je lui ai lancé une chaise à la tête. Il m'a écrasé le visage sur un mur. Pendant des mois on a vu la tache.

— Tu t'es mis en colère, dit-elle. C'est presque comme une sorte de joie.

— Oui, dit-il en la regardant, étonné. Comment le sais-tu?

— Un ami m'a dit que c'est ce qu'on ressent. »

6.

En février de cette année-là, Poldi donna naissance à son enfant. Il y eut quelques complications mineures, qui nécessitèrent un séjour d'une semaine à l'hôpital. Robert amena Anna quand il lui rendit visite.

« Regardez, dit Poldi en pointant le bébé comme si elle ne pouvait pas le croire. C'est un garçon. Est-ce qu'il ne ressemble pas à son père comme deux gouttes d'eau ? »

Anna lui caressa le menton et affirma que si. Elle se demanda distraitement si Herr Seidel avait eu la même expression d'orgueil et d'espoir en posant les yeux pour la première fois sur son fils et héritier.

7.

Robert lui demanda de nouveau de l'épouser au mois de mai. Le certificat de décès venait juste d'être délivré. Il était arrivé par la poste, sans explication, simple feuille de papier signée et estampillée. Robert avait orchestré la chose. Elle ignorait comment.

« C'est idiot, disait-elle en balayant sa proposition du revers de la main. C'est un béguin. Tu as perdu ton amoureuse et maintenant tu crois qu'il te faut une femme.

« Je suis trop vieille », poursuivait-elle. Cela, et la maxime de son oncle, adressée à son cousin quand il était rentré chez lui avec une épouse : « Pas besoin d'acheter la vache pour avoir un verre de lait. »

« Veux-tu m'épouser ? » insistait-il.

Refuser finit par devenir lassant.

« Ça ne plaira pas à ta mère, objecta-t-elle en guise d'ultime mur de défense.

— Mère peut aller se faire foutre. »

Elle ne demanda pas ce qui arriverait si Eva décidait de revenir.

8.

Ils furent mariés en septembre. La mère de Robert et Poldi étaient les seuls invités. À en juger par leur excitation et leurs rires, on aurait cru qu'elles avaient du plaisir.

« Notre vie est une comédie, dit Anna alors qu'ils s'excusaient après le repas de noces pour aller se coucher. Elle a mal commencé et se finit par un mariage. »

Il rit et fit de son mieux pour l'amener à concevoir un enfant.

Il butait sur l'idée de temps en temps.

« Comment est-ce possible ? demandait-il, et il remuait dans son siège comme s'il confessait un péché. Je croyais que je t'aimais.

— Et maintenant tu m'aimes. »

Il hochait la tête.

« Alors tu as changé d'idée. Ça arrive tous les jours. » Elle voyait que ces paroles l'effrayaient. « Je t'aimais aussi. Mon Anton. Même après.

— Après quoi ?

— Après avoir appris qu'il couchait avec des hommes. » Cela faisait du bien de le dire. Robert sembla choqué par cette révélation, puis désorienté.

« Comment ça se passe ? demanda-t-il, le rouge aux joues. Coucher avec des hommes ? »

Elle rit et une minute plus tard se prit à lui expliquer la mécanique telle qu'elle se l'imaginait. Elle se rendit compte qu'elle l'avait déduite depuis longtemps, et avait dressé un inventaire des diverses possibilités.

« Tu es dégouté », dit-elle en étudiant son visage.

En effet, il avait pâli. Mais une minute après il confia : « Ce que je me disais, c'est : un homme et une femme pourraient faire cela.

— Petit cochon », le gronda-t-elle, mais elle tendit la main pour serrer celle de son mari, reconnaissante pour ses paroles.

10.

Quand ils emballèrent les effets que contenait l'appartement d'Anna, elle décrocha la photo suspendue au-dessus de son lit et qui montrait une jeune femme aux cheveux courts. Robert l'avait plusieurs fois interrogée à ce sujet.

« Qui est-ce ? »

Elle répétait ce qu'Eva lui avait dit, le jour où elles avaient discuté dans la chambre d'Anna : « Nous ne comprendrons jamais ce qui s'est passé. Nous n'étions pas là. »

Dans la maison Seidel, elle insista pour accrocher la photo au mur de la salle à manger. « Ça nous fait du bien, dit-elle. Des débris du passé. »

Quand des étrangers posaient des questions, elle prétendait qu'il s'agissait d'une lointaine cousine, et l'appelait Eva Frey.

11.

Deux mois après le mariage, ils découvrirent Frau Seidel recroquevillée sur le plancher de sa chambre, une écume de vomi sur les lèvres. Ils l'amènèrent à l'hôpital en supposant qu'elle avait eu une attaque, et apprirent qu'elle avait ingéré du poison à rats. Robert rentra chez lui et jeta toute sa pharmacopée. On présuma qu'il s'agissait d'une erreur imputable à ses nerfs surmenés. Il n'y avait pas de raison de croire qu'elle ait pu tenter de se suicider.

La désintoxication fut difficile. Sur le conseil de son médecin, Robert plaça sa mère dans un sanatorium privé en périphérie de la ville, où elle fut soignée pour une dépendance à la morphine. À la suite d'une entente tacite entre son fils et ses médecins, elle y resta même quand les symptômes de manque eurent disparu. Robert lui rendait visite une fois par semaine. Ils jouaient aux cartes et lisaient le journal. Anna n'aurait su dire s'il punissait sa mère en l'exilant ou s'il était réellement préoccupé par sa santé. Elle ne lui demanda pas. La maisonnée était plus gaie sans elle. Frau Seidel et Anna ne s'étaient jamais bien entendues.

12.

Le fils de Poldi fut baptisé Gotthelf. Ni Anna ni Robert ne comprenaient pourquoi elle avait choisi ce

prénom. Le bébé devenant un bambin puis un jeune enfant, Anna s'attendait à ce que Poldi parte. Ce n'était pas par manque d'argent qu'elle restait. Robert lui avait cédé une partie de la manufacture ; elle recevait un dividende annuel sur ses profits. Mais Poldi ne donnait aucun signe laissant présager qu'elle se préparait à s'en aller ; elle n'avait jamais quitté la chambre qu'elle avait occupée avec Wolfgang, où elle passait la plupart de son temps à écouter des disques et à feuilleter des magazines. Après le départ de la mère de Robert, elle s'aventura à sortir et se chargea peu à peu de plusieurs des tâches quotidiennes relatives à l'intendance domestique. Elle faisait le ménage, la lessive, cuisinait quand son tour était venu. Ils vivaient côte à côte comme des étrangers : c'est-à-dire cordialement, sans frictions. Ils ne se querellèrent qu'une fois, quand Anna proposa qu'ils prennent une bonne.

13.

Ils parlèrent une seule fois de Wolfgang. Il était difficile de dire comment la conversation était venue sur ce sujet. Le fils de Poldi avait glissé alors qu'il jouait dans le jardin, et s'était fait une coupure au genou. Robert était parti travailler. Les deux femmes étaient assises ensemble, en train de soigner le gamin hurlant. Il cessa enfin de pleurer, et se blottit sur le canapé avec un jouet.

« Un verre ? offrit Anna, heureuse d'être débarrassée du bruit.

— Ma foi, oui. »

Ils en prirent plus qu'un. À la mi-bouteille, Anna jeta un coup d'œil à Poldi ; son visage mince et cireux.

« Alors, est-ce qu'il l'a fait ? Wolfgang ? »

Poldi lui rendit son regard, étonnée. « Bien sûr que oui.

— Raconte-moi. »

La jeune femme haussa les épaules. « Ils se disputaient, vous savez. C'était de pire en pire chaque jour.

— Au sujet de l'argent ?

— Nan. À mon sujet.

— Et ?

— Ça s'est passé exactement comme vous pensez. Il s'est soûlé, ils se sont disputés, et il l'a jeté par la fenêtre. Il m'a montré comment. » Elle fit un geste comme pour lancer un chat en bas d'un canapé, par le chignon du cou. « Il est venu me voir après, il est entré dans la chambre en courant, a mis son chapeau. "Je l'ai buté, qu'il a dit. Qu'il aille au diable, le salaud." Il était très calme, remarquez, sauf qu'il a oublié ses souliers. J'ai crié dans son dos : "Prends tes godasses !" mais il était trop tard. La bonne a entendu quelque chose et a prétendu à Frau Seidel

qu'elle l'avait vu de ses yeux. Ces deux-là, elles se haïssaient comme des araignées. Dieu sait pourquoi. » Ses yeux se mouillèrent un peu, sous l'effet de l'alcool et par sympathie pour les mésaventures de son mari. « Je n'arrête pas de penser qu'il a dû passer juste devant lui, couché dans l'herbe, tout en sang, et lui qui ne portait que ses chaussettes. »

« C'est tout ? »

Poldi se moucha. « Qu'est-ce que vous pensiez ? »

— Ne le dis pas à Robert, dit Anna. Il vaut mieux qu'il ne soit pas au courant. »

14.

Au printemps 1951, Sophie écrivit de New York pour exprimer ses félicitations tardives. Elle ne précisait pas comment elle avait entendu parler du mariage. Deux mois plus tard, Anna reçut une carte annonçant les fiançailles de Sophie ; un an plus tard, une carte tout aussi cérémonieuse qui annonçait la naissance d'un enfant. Ils n'eurent pas d'autres nouvelles de la petite journaliste. En aucune de ces trois occasions Anna ne sentit le besoin de répondre.

Il s'écoula cinq ans avant qu'Anna revoie Frisch. Ils se croisèrent dans la rue alors qu'il rentrait chez lui et il l'invita à prendre un café. Elle accepta et s'assit dans son bureau, jouant avec son alliance.

« Comme c'est extraordinaire, dit-elle en pointant le haut de sa bibliothèque. Qu'est-ce que c'est, exactement ? »

— Un élément de preuve, dit-il en descendant la corneille empaillée. Elle est infestée par une sorte de parasite. Et le bec est tombé. Je suppose qu'en fin de compte il n'avait pas réussi à se procurer les bons produits chimiques. » Il lui raconta qu'il avait interrogé un chimiste russe relativement au meurtre de son mari.

Anna écouta poliment, mais sans montrer de véritable signe d'intérêt.

« Tout cela, c'est du passé, pour vous, Frau Seidel, n'est-ce pas ? »

— Oui. Tout ça, c'est du passé. » Puis elle ajouta : « Mais il y a une chose que je voudrais savoir. Comment le père de Robert est-il mort ? Son vrai père, le détective. Nous n'avons jamais su la vérité. »

Elle s'attendait à ce que Frisch plaide l'ignorance, mais il lui répondit aussitôt.

« Il est tombé d'une fenêtre, dit-il, et il eut l'air perplexe quand elle se mit à rire.

— C'est presque une habitude », dit-elle.

Frisch eut son sourire flegmatique. « Non, non, ce n'est pas ça. On ne suspecte rien de louche. Teuben était soûl et il a glissé. Il assistait à une réception et il a voulu uriner par une fenêtre ouverte. »

Encore une fois, il lui fallut attendre qu'elle ait fini de rire.

« Allez-vous le dire au... au jeune Herr Seidel? » Il avait failli dire « au gamin ».

« Non, décida-t-elle. Ça suffit amplement qu'il croie que son père était un cochon de nazi.

— Eh bien, dit Frisch en lissant le devant de sa chemise. Il l'était aussi. »

C'était une matinée pleine de joie.

16.

En descendant de l'appartement de Frisch, Anna surprit deux adolescents en train de s'embrasser sur l'un des paliers. Ils sursautèrent et se séparèrent, gênés. Anna reconnut le garçon : c'était le témoin du procès, des années plus tôt. La fille était Trudi Frisch.

« Qu'est-ce que vous regardez? aboya Trudi.

— Tu ne m'as jamais aimée. » Anna sourit, puis regarda le gamin. Il avait seize ans environ, quelque chose de doux et de confiant dans ses minces traits féminins. « Exactement comme Robert auparavant », murmura-t-elle pour elle-même, et elle le gratifia d'un sourire.

Le gamin le lui rendit immédiatement.

« Joli garçon », dit-elle à Trudi, puis elle continua de descendre, en accentuant le balancement de ses hanches. En atteignant le bas des marches, elle put entendre les deux jeunes se lancer dans une querelle. Elle referma doucement la porte derrière elle.

17.

À l'été 1959, une femme sonna à la porte de la villa Seidel. Elle était jeune, vêtue avec élégance, et manifestement bien nantie.

« Comment allez-vous ? dit-elle en anglais. Je crains que mon allemand soit très mauvais. »

Quand Robert lui demanda ce qu'elle désirait, elle s'empourpra et dit son nom. « Je m'appelle Judith Rothmann. Je crois que... Vous voyez, mon oncle a déjà vécu ici. »

Robert se figea sur place. Anna, debout dans le couloir derrière lui, parla par-dessus son épaule.

« Nous vous devons de l'argent », dit-elle.

Elle le dit rapidement. Elle était incapable de supporter l'idée que l'hésitation de Robert pût être dictée par autre chose que la surprise.

Pendant ce temps, les yeux de la femme allaient d'Anna à Robert, tandis qu'elle tentait de déterminer si elle était sa mère ou sa femme.

Deux

1.

Eva et Karel quittèrent Vienne le soir même. Ils réveillèrent l'homme qui fabriquait les faux papiers, lui donnèrent ce qu'ils lui devaient pour les documents de voyage qu'ils avaient commandés, puis ils mirent le cap vers le nord et traversèrent la frontière allemande à pied. Au Nouvel An, ils avaient atteint La Haye et dépensé la plus grande partie de leur argent pour acheter deux billets de couchette pour Boston. Tout au long de leur lent périple vers le nord, Karel fut troublé à la pensée qu'Eva ait surpris la conversation qu'il avait eue avec Anna Beer. Il l'étudiait attentivement à la recherche de signes et la surprit à regarder autour d'elle de temps en temps et à dévisager les étrangers.

« Plus d'ange gardien, hein ? »

— Non, dit-elle, la colère se levant dans sa voix. Maintenant, je t'ai, toi. »

Il s'attendait à se réveiller un matin pour la trouver au-dessus de lui, un seau d'eau bouillante à la main.

2.

Le navire avait un retard de deux semaines. Il aurait été plus sage de la quitter, mais il découvrit qu'il n'en avait pas envie. La police devait être à leurs trousses et, en tant que couple, ils étaient faciles à identifier. Et puis, Eva posait elle-même un risque. Il était incapable de sonder ses émotions. Elle lui parlait à peine, lui criait de se taire dès qu'il mentionnait Vienne, Robert, le meurtre de Wolfgang. Pourtant, elle restait là, et semblait réticente à le laisser s'éloigner hors de sa vue.

Quand il allait boire, elle insistait pour l'accompagner.

«Tu les inquiètes, lui disait-il en montrant les clients au bar. Tu n'as pas l'air d'une fille de joie, et personne ne vient ici pour boire avec sa femme.

— Tu as honte de moi», dit-elle avec emportement, à voix basse, du venin dans chaque mot.

Il voulut nier, mais elle le fit taire d'un regard. «Pars, si tu veux. Je peux me débrouiller sans toi.»

Son ressentiment semblait sans fond.

3.

Deux jours après le début de la traversée, Eva tomba malade. Elle avait une forte fièvre. Inquiet, le méde-

cin du navire insista pour la mettre en quarantaine. Karel demanda à partager son isolation, faisant valoir que, peu importe de quoi elle souffrait, il était certainement infecté. Il n'avait soigné personne de la sorte depuis la mort de sa mère, plus de dix ans auparavant : il bordait Eva, changeait ses draps et sa robe de nuit, la forçait à avaler du bouillon de bœuf malgré sa gorge enflée. Au petit matin, elle retrouvait sa lucidité et le regardait avec étonnement. Il croyait qu'elle ne le reconnaissait pas et tentait de l'apaiser de la voix.

« Je suis là, disait-il doucement. Karel. Ton ami. Le bouffon tchèque. »

Elle fronçait les sourcils et attrapait sa main. Elle avait parfois l'air de pleurer.

4.

Tandis qu'elle commençait à se rétablir, il se prit à manigancer pendant des heures, simplement pour faire naître son sourire.

5.

Deux semaines après leur arrivée à Boston, il grimpa dans son lit. Il le fit sans timidité ni agressivité, se contenta d'y grimper, encore humide à la sortie du bain.

Il n'était même pas soûl. Elle ne s'opposa pas à lui, resta immobile, dans l'expectative : par curiosité, peut-être, ou parce qu'elle était réconciliée avec le caractère inévitable de l'événement.

Après, elle surprit son regard. « Pas besoin de t'en faire, dit-elle, l'hiver dans la voix. Je ne tomberai pas enceinte. On stérilisait d'office les orphelins. »

Elle parut étonnée quand il secoua la tête.

« Ce n'est pas ça, dit-il en mettant le doigt sur une goutte de sang sur sa cuisse. Tu aurais dû me dire. Je pensais que tu avais... À l'orphelinat, ou quand tu étais bonne. Ou avec le gamin, pour l'amour de Dieu. Tu l'aimais bien. Tu as dit que vous avez partagé un lit.

— Je me gardais », lui dit-elle froidement, puis elle se retourna dans le lit.

Il fut ahuri quand, le lendemain soir, elle souleva sa couverture et l'invita à revenir. Au cours des semaines et des mois qui suivirent, elle parut trouver un certain plaisir à la chose. Elle lui confia un matin, non sans un sourire dans la voix, que ça l'aidait à s'endormir.

6.

Ils errèrent, de Boston à Chicago, de Chicago à Toronto, puis vers l'Ouest, jusqu'à la côte. Ni l'un ni l'autre ne parlaient la langue. L'apprendre se révéla

difficile. Il travaillait comme journalier dans des fermes pendant l'été, dans des usines pendant l'hiver. On aurait dit que l'ouvrage ne manquait jamais. Eva aussi aurait pu trouver un travail, mais un mois après qu'ils furent descendus du bateau, il devint manifeste qu'elle était enceinte. Elle accoucha dans un hôpital de Vancouver : des jumeaux, chacun avec le dos si droit que c'en était une merveille.

«Je pensais je ne pouvais pas», dit-elle à l'infirmière dans son anglais hésitant.

Celle-ci, se méprenant sur son ton, tenta de la rassurer. «Je vais vous montrer des moyens de contraception, dit-elle. Vous n'avez pas à revivre ça une deuxième fois.»

Elle avait été consternée d'apprendre qu'Eva n'était pas mariée.

7.

Karel trouva un emploi de portier de nuit dans un hôtel non loin du port. Le propriétaire, un Moravien d'une soixantaine d'années, se prit d'affection pour lui : la présence de compatriotes lui manquait. Tous les soirs, au début du quart de travail de Karel, il venait le rejoindre derrière le comptoir de la réception pour boire de la bière et jouer aux échecs. En six mois, Karel se vit octroyer le quart de jour, puis il fut promu gérant quand l'ancien gérant se fit pincer à voler dans la caisse. Son salaire augmenta, et

avant longtemps il prit une hypothèque sur une maison, la parole du vieil homme servant de garantie. Eva le regarda se métamorphoser de voyou en citoyen respectable avec un étonnement tranquille. Elle suivait des cours du soir et avait exprimé le souhait d'aller à l'université quand les enfants seraient à l'école. Le soir, elle s'asseyait près du lit des jumeaux et faisait courir ses doigts le long de leur échine toute droite. Debout dans l'embrasure de la porte, Karel la regardait sourire.

8.

Blanka et Antonín. Elle avait insisté pour qu'ils portent des noms tchèques. « Rien qui sonne allemand », avait-elle dit. Ils auraient pu choisir des noms canadiens, mais Jack et Jill étaient trop étrangers à leurs lèvres. À la maison, elle parlait anglais avec Karel — marqué par un accent, sec, impératif : pour elle, c'était la langue des ordres. Ce n'est qu'aux jumeaux qu'il la surprenait à chuchoter en allemand pour leur raconter des histoires, chaque mot coloré par l'accent chantant de Vienne. Il faisait parfois semblant de dormir et écoutait ces mélodies de chez lui.

9.

Elle étudia, obtint son diplôme, trouva un emploi de bibliothécaire. Ce fut au tour de Karel de la regarder

changer : les lunettes, les costumes taillés sur mesure pour masquer la bosse, les étagères pleines de livres qui s'étendaient dans la maison. Elle le houspillait. Il fallait repeindre la clôture, tailler les haies, il laissait ses vêtements sales par terre. Il se mettait en colère, ils se disputaient, lui en allemand, elle en anglais, pour marquer son mépris. Après, il s'excusait avec des fleurs, des chocolats, des petites histoires drôles qu'il adaptait de nouvelles lues dans les journaux. Cela ne cessa jamais de le troubler : le fait que son irritation remonte à la surface, qu'elle ne se dissolve pas dans l'océan de son amour.

10.

Il n'avoua jamais à Eva qu'il avait tué Beer. D'abord, il avait peur. Et puis la peur céda la place à autre chose, qui s'apparentait davantage à un contrat.

« As-tu entendu... » lui demanda-t-il un jour, en faisant allusion à la nouvelle de la journée, l'annonce de la mort de Staline. Elle ne le laissa pas finir.

« Ne me pose jamais cette question ! » cria-t-elle.

Il lui fallut des jours pour comprendre la nature de leur malentendu.

Au début des années 1960, une lettre adressée à Eva arriva de Vienne. Karel n'eut pas besoin de la lire pour savoir qu'elle venait de Robert. Elle la prit sans un mot et n'en fit mention qu'une fois, au dîner, alors qu'elle était en train de servir de la soupe aux jumeaux.

« Il a épousé Anna Beer, mais elle ne peut pas avoir d'enfants.

— Tu l'aimes encore », murmura-t-il, et il ne sut comment interpréter son froncement de sourcils.

Ce n'est que plus tard qu'il comprit qu'elle lui avait, à sa façon, dit qu'elle était satisfaite de sa vie.

Trois

1.

« Staline est mort.

— C'est ce qu'ils disent. Tu les crois?

— Non.

— Depuis combien de temps es-tu ici, mon frère?

— Cinq ans au total. Deux dans ce camp, deux autres camps avant. »

Ils parlaient en coupant des arbres. C'était le mois d'avril : il y avait encore de la neige au sol, mais l'air tiède sentait le printemps. Autour d'eux, les forêts de Sibérie : bouleaux, épinettes, pins et sapins. Le travail leur laissait peu de souffle pour parler. Ils gardaient les plus longues conversations pour plus tard, alors qu'ils seraient étendus côte à côte sur d'étroits lits de camp, à fouiller leur linge de prison à la recherche de punaises.

Vladimir venait d'arriver au camp. Il était faible de la poitrine, c'était un *intelligent**. Un an plus tôt, neurologue, il travaillait comme chercheur à l'Université

de Leningrad. Il en était encore à ce stade de l'emprisonnement où il affirmait farouchement être victime d'une erreur.

Aleksei laissa Vladimir parler avant de lui raconter son arrestation. Il existait certaines règles d'étiquette en la matière, et puis, ils avaient tout leur temps.

«J'ai déjà connu un neurologue, dit-il quand vint son tour, ou plutôt, un psychiatre. C'était mon prisonnier de guerre.»

Il raconta son histoire lentement, prenant plaisir aux détails, décrivant le camp, son accession au poste de commandant, puis l'arrivée soudaine de la dépression. «On aurait dit qu'une trappe s'était ouverte sous mes pieds. Partout l'obscurité. J'ai écrit à ma femme, et tout ce qu'elle a fait, ça a été de m'envoyer des chaussettes. Je me suis dit : *Je vais bientôt m'enlever la vie.*» Il s'interrompt, plus pour ménager ses effets que pour mettre de l'ordre dans ses pensées. «Il l'a remarqué. Il ne me voyait pratiquement pas, je restais enfermé dans mes quartiers pour éviter le camp, mais les quelques aperçus qu'il avait eus de moi l'avaient convaincu de mon mal. Son russe n'était pas mauvais. Quand je suis passé devant lui pour inspecter l'état de l'infirmerie où on le faisait travailler, il m'a dit : "C'est comme quand une pomme de terre attrape le mildiou. On la fend en deux, et on ne trouve que du pourri. C'est comme ça qu'on se sent." Il l'avait dit à voix basse, pour que je sois seul à l'entendre. Je l'ai regardé et je me suis sauvé comme s'il était le diable.

«Trois jours j'ai attendu avant de le faire appeler. Je pensais vraiment qu'il était une sorte de diable. J'ai fermé la porte derrière lui, je l'ai fait rester debout pendant que je m'asseyais dans un fauteuil pour polir mon pistolet. Je voulais qu'il sache que je pouvais tirer à tout moment. Mais il le savait déjà. C'est à moi que je souhaitais le rappeler.

«Il attendait en silence. Un homme patient, le genre qui peut vous remplir de rage. J'ai fini par dire, juste pour dire quelque chose : "Vous êtes ici afin d'être puni pour votre insolence."

«Il a hoché la tête mais il n'a pas répondu.

«J'ai crié : "Pour qui est-ce que vous vous prenez?"

«— Anton Beer", qu'il a dit. Juste ça, pas de rang, pas même de "docteur". Juste son nom.

«"Vous êtes un chien !" Je l'injuriais maintenant ; tu sais comme on l'a appris dans l'armée. "Un sale chien !"

«Il m'a dit : "Commandant, vous êtes malade. Laissez-moi vous aider."

«J'ai rugi et je l'ai jeté dehors. J'étais trop enragé même pour ordonner un châtement. "Ôtez-le de ma vue !" que j'ai crié à mon ordonnance. Le médecin l'a suivi sans un mot.

«Évidemment, j'ai cédé. Le soir même, j'ai été assailli par des idées de suicide. Et ce n'étaient pas des idées en l'air. Je faisais des plans, je me demandais s'il fallait utiliser mon revolver ou un autre

moyen, où m'asseoir, si je devais laisser une lettre et, si oui, quoi y écrire. J'en suis arrivé à un point où j'étais debout devant le miroir en train de me brosser les cheveux pour avoir l'air présentable ou, à tout le moins, correct, quand on me découvrirait. Ce qui m'inquiétait le plus, c'était de me rappeler quand j'avais mangé pour la dernière fois, et si je m'étais vidé les boyaux depuis. La pensée de m'enlever la vie m'était familière depuis longtemps, mais j'étais troublé à l'idée de chier dans mon pantalon.

«Alors je l'ai fait appeler, je l'ai fait amener au milieu de la nuit. Il avait froid et il s'est approché du poêle, il est resté là, dos à la chaleur, pour se réchauffer le cul.

«Je lui ai dit : "Parlez. Et faites ça vite.

«— Je suis psychiatre, qu'il a dit. J'ai déjà vu des gens dans votre état et je les ai aidés. Sans aide, qu'il a dit calmement, tranquillement, vous allez mourir."

«J'ai été pris de court. Je n'avais pas songé que mon problème pouvait être d'ordre médical. "Il y a un médicament? j'ai demandé, plein d'espoir, et j'ai tout de suite cherché à étouffer mon espoir. Évidemment, les médicaments sont difficiles à obtenir par les temps qui courent...

«— Pas de médicament, il a dit. Il s'agit de parler." Il a vu mon embarras et mon hostilité et a rapidement poursuivi. "Votre âme est bouchée. Constipée. Les mots ont une façon de la déboucher. De relâcher la pression. Je sais que ça vous semble étrange,

commandant, et je ne m'exprime pas très bien. Mais qu'avez-vous à perdre?"

«Je me suis moqué de lui, en l'insultant. Je lui ai dit qu'il ne me jetterait pas de poudre aux yeux. Je me suis dit qu'il devait être une sorte d'espion, ou peut-être un agitateur, qu'il préparait un mauvais coup. Mais il avait raison, bien sûr, j'étais en train de mourir à petit feu, et je n'avais rien à perdre.

«Je ne t'ennuierai pas avec la thérapie. J'ai déjà interrogé un autre médecin sur la question, et il m'a dit que tout ça c'était de la fumisterie et, pire, que c'était décadent, réactionnaire. Non patriotique. Contraire aux préceptes de la science marxiste-léniniste. L'âme n'existe pas, les mots ne sont que des mots. Pour ce que j'en sais, ils ont raison et j'ai guéri tout seul, comme on sort d'un cafard, soudainement et sans explication, et qu'on se prend à rire de tout ça. Après tout, on ne peut pas mesurer scientifiquement l'efficacité de la parole.

«Et il n'a rien fait de très particulier. "Commencez n'importe où", qu'il a dit. J'étais assis dans mon fauteuil, lui se trouvait d'un côté, presque dos à moi. Alors, avec un peu de mauvaise foi, je choisisais une question que je savais sans importance, le fait que le cuisinier m'avait énervé la veille, ou que j'en avais marre des punaises. Il écoutait et posait des questions sur un détail. J'élaborais, et en un rien de temps j'étais en train de parler de ma femme, ou de mon père, ou d'un souvenir d'enfance, le jour où j'avais essayé son uniforme et que je m'étais fait gronder, ce genre de bêtises. À la fin de chaque

session, je le renvoyais, sous escorte, bien sûr, et je me disais que c'était une perte de temps. Mais je ne préparais plus mon suicide.

« Ça a continué pendant quelques semaines. Je me suis mis à aller mieux. Pas tout d'un coup, et pas sans rechutes, mais lentement le nuage noir qui planait au-dessus de ma tête s'est dissipé. J'ai écrit à ma femme pour la remercier pour les chaussettes. Beer venait toujours me voir, quatre ou cinq fois par semaine. Je savais que les gars jasaient dans tout le camp, mais qu'est-ce que j'y pouvais ? J'avais peur de retomber dans le désespoir.

« En mars de cette année-là, il est tombé malade. Une sorte d'infection de l'œil. Il m'a expliqué de quoi il s'agissait mais, bien sûr, je ne l'ai pas vraiment compris. Il existait un médicament qui aurait pu l'aider, mais malgré tous mes efforts, je n'ai pas été capable de me le procurer. L'œil a dû être enlevé. Le chirurgien du camp s'en est chargé. On lui a mis un cache-œil, une guenille, en vérité, pour ne pas que la saleté entre dans la plaie. Je lui ai demandé si ça le gênait et il m'a dit que ça piquait. Il avait envie d'arracher la guenille et de gratter au fond de l'orbite. La plaie était encore à vif.

« À ce moment-là, la parlotte avait cessé. Je me sentais en santé. Il aurait été préférable que je me dissocie de lui, bien sûr, que je l'expédie quelque part, mais j'avais l'impression d'avoir une sorte de dette envers lui. Je n'avais pas réussi à me procurer le médicament qui aurait pu sauver son œil, mais peut-être que je pouvais lui faire fabriquer une prothèse,

quelque chose pour remplacer le cache-œil. J'ai écrit des lettres et j'ai réussi à obtenir un œil de Moscou. Il était tellement grossier qu'on avait du mal à dire ce qu'il était censé imiter ; quand il le portait, toute vie quittait son visage. Il a vite recommencé à mettre le cache-œil.

« Il y avait une fabrique de verre dans la ville voisine du camp. On y fabriquait des instruments scientifiques et l'usine est demeurée en activité pendant toute la durée de la guerre. Je prenais un verre avec le directeur de temps en temps, et il m'avait parlé d'un de ses ouvriers, un jeune homme qui — dans ses temps libres, après les heures de travail — s'amusaient à souffler du verre à l'ancienne mode, avec une sorte de longue paille. Il avait appris cela de son grand-père, disait-il, qui lui-même avait parfait son art dans une fabrique en Allemagne. Le directeur m'a dit que le jeune était rien de moins qu'un génie. Il arrivait à mêler des couleurs d'une radiance parfaite, et à façonner les formes les plus délicates, qu'il découpait et polissait avec un détail époustouflant. Il m'a montré une figurine qu'il avait réalisée, un animal mi-lion, mi-paon. Le détail des plumes était incroyable. Il en aurait obtenu une fortune en ville.

« Je l'ai fait venir, plus par curiosité qu'autre chose. C'était encore presque un gamin, le genre paysan, avec un visage large et une épaisse tignasse blonde. Je lui ai décrit ce que je voulais. D'abord, il n'a pas paru très intéressé. Après les merveilles qu'il avait déjà réalisées, une bille de couleur ne semblait pas présenter de grand défi. Mais l'idée de confectionner un œil qui saurait imiter le véritable organe jusqu'au

plus petit détail a commencé à l'intriguer. Il a insisté pour rencontrer Beer. C'était absolument illégal, bien sûr, d'emmener un civil dans le camp, mais je me suis dit : au diable. On était à plus de mille cinq cents kilomètres du front.

« Le gamin n'a pas fait de croquis, il s'est contenté de regarder Beer dans l'œil. "Il faut que je me rappelle la teinte précise", qu'il a dit. Ils étaient debout près d'une fenêtre, dans la lumière oblique. Il y a un angle, quand le soleil frappe l'œil de côté et de l'arrière, qui l'illumine, l'illumine véritablement, et le fait devenir presque transparent. Il est resté là pendant une heure, à mémoriser l'œil. Et puis il est rentré chez lui et il l'a fabriqué.

« Il lui a fallu plusieurs mois. Quand il l'a livré, l'œil était magnifique, une véritable œuvre d'art. J'ai été tenté de le garder, comme souvenir, pour ainsi dire, mais à la fin, mon sentiment de gratitude a pris le dessus. J'ai fait appeler Beer à mes quartiers, je lui ai offert l'œil. Le gamin avait utilisé la première prothèse comme étalon pour déterminer la forme et la taille de l'œil, et il allait parfaitement. Quand il l'a porté le lendemain, tout le monde l'a fixé. On a raconté que j'avais moi-même réussi à faire repousser l'œil. "Ça pique encore, qu'il m'a dit, mais quand je me vois dans le miroir, je n'arrive pas à y croire moi non plus. Je ferme mon bon œil, pour vérifier si je vois."

« Peu après, j'ai été transféré. En réalité, c'était une promotion : j'allais diriger un camp beaucoup plus proche de chez moi. Pour une raison ou pour une

autre, le voir avec ce nouvel œil avait commencé à m'irriter. Je suis parti sans lui dire au revoir et j'ai été démobilisé quelques mois plus tard. Avant longtemps, j'étais de retour à la maison. En très peu de temps, j'ai oublié Anton Beer. Oh, bien sûr, il m'avait sauvé la vie, et on s'était pris d'affection l'un pour l'autre, je suppose, dans la mesure où c'était possible, compte tenu de nos positions dans la vie. Mais une fois rentré chez moi, toute l'affaire a pris un autre aspect. Je me sentais gêné de tout ça, presque comme si j'avais été trompé. Alors je l'ai chassé de mon esprit et je suis retourné aux "petites affaires de la vie", comme on dit. J'avais depuis longtemps déposé une application pour un nouvel appartement, qu'on m'a finalement accordé. Et puis il y avait des problèmes au travail, un supérieur difficile, une secrétaire qui me faisait les yeux doux. Tu sais ce que c'est. J'étais occupé.

« Quand ils m'ont arrêté, j'étais incapable de penser à quoi que ce soit d'autre que de savoir si j'avais été dénoncé par quelqu'un au travail. Oh, j'étais indigné ! J'ai passé les noms en revue, en cherchant de qui il pouvait s'agir. Peut-être Stepan Stepanovich, le sale porc ! Et puis l'interrogatoire a débuté, et tout ce qui les intéressait, c'était le camp. Ils étaient déjà au courant de tout. Ils avaient même l'œil ! Ils avaient retracé Beer, les gardiens du camp, quelques-uns de ceux qui avaient été prisonniers avec lui. Une chemise pleine de déclarations. Et ce qu'ils avaient fait au médecin ! Ils m'ont montré des photos de son corps. Ils l'avaient épinglé à l'étranger, qu'ils m'ont dit. Il avait été torturé comme vous n'avez jamais vu.

Avouez, qu'ils disaient, Beer nous a déjà tout dit. J'ai tout dit, bien sûr, mais ce n'était jamais assez. "Porc, qu'ils disaient. De quoi d'autre avez-vous parlé?" "Avoue, traître. Quels secrets d'État as-tu divulgués?" "Il a essayé de te recruter, pas vrai? Comment l'information devait-elle être relayée?" Des mois entiers de cela, et des passages à tabac aussi, bien sûr, jusqu'à ce que chacun de mes os me fasse mal et que mes dents branlent dans mes gencives. À la fin, ils m'ont accusé de "collaboration avec l'ennemi". J'ai eu de la chance : on ne m'a pas fusillé. Notre mère Russie a besoin de bûcherons. J'en ai pris pour vingt-cinq ans. Le prix de la survie, hein? Mais tu sais quoi, mon frère? Je suis content de payer.»

Il s'interrompit, fatigué par sa longue histoire, puis il regarda autour de lui. «Je me demande tout de même ce qui est arrivé à ce gamin. Le souffleur de verre. Il a peut-être été arrêté juste parce qu'il avait fabriqué cet œil. Chaque fois qu'il arrive de nouveaux prisonniers ici, ou que je suis transféré dans un nouveau camp, je le cherche, le cœur serré.» Il forma un poing devant sa poitrine pour illustrer ce qu'il disait. «Je n'aurais pas dû le mêler à tout ça. Mais, pour dire le vrai, il a fabriqué un œil magnifique.»

2.

Le prisonnier, Vladimir, écouta tout cela sans faire de commentaires, avec un léger air de déconfiture.

Peut-être que l'ancien commandant de camp et la confession voilée de son aventure avec son amant allemand l'indisposaient. Ou bien il en connaissait trop sur les prothèses pour accorder foi à des fables d'yeux magiques. Quoi qu'il en soit, il secoua la tête et fit de son mieux pour changer de sujet.

« Dis-moi, l'ami. As-tu une femme et des enfants? Oui? Dis-moi, comment s'appellent-ils? Anna et Yulia. De beaux noms. Et quel âge... Dix ans! Un bon âge. Allons, pourquoi est-ce que tu ne me parlerais pas d'eux. »

Non loin d'eux, dans le lit de camp de l'autre côté d'une étroite bande de plancher, était assis un prisonnier, dos voûté, qui les écoutait tout en éventrant un moineau à l'aide du manche de sa cuiller, qu'il avait affûté. Lentement, délicatement, il écartait la fine peau de la chair. Personne ne connaissait son nom. Il ne parlait qu'à lui-même, disait qu'il était un fantôme. Même les criminels professionnels, lesquels purgeaient leur sentence aux côtés des « politiques », qu'ils exploitaient sans pitié, l'évitaient. Le côté droit de son visage était renfoncé là où ceux qui l'avaient interrogé avaient infléchi ses dents, et l'un de ses doigts avait été si souvent brisé qu'il se dressait presque à la verticale de sa main. Un jour, quand on lui avait demandé sans détour ce qu'il avait fait pour mériter un tel traitement, il avait raconté s'être « battu contre Dieu ». À n'en pas douter, il était fou.

NOTE DE L'AUTEUR

Quand je me suis attelé à la rédaction de *La servante aux corneilles*, j'étais animé par une lubie balzacienne : je souhaitais écrire un monde plus qu'un livre. Qu'à cela ne tienne, un monde aussi doit être assemblé un morceau à la fois. Le trajet en train m'est venu à l'esprit au début du processus, comme le thème du parricide. Tous deux sont un hommage à Dostoïevski, dont j'adore les livres. D'autres « dostoïevskismes » moins conscients se sont glissés dans l'ouvrage, ce qui démontre une fois de plus que les livres sont dangereux : ils instillent chez ceux qui les lisent non seulement leurs mots mais une sensibilité ; non seulement des incidents, mais une façon de voir le réel.

Sur le plan de la structure, le livre doit beaucoup à Dickens. J'ai lu *L'ami commun* alors que je commençais la rédaction, et remarqué l'audace avec laquelle Dickens multipliait les incidents (et les coïncidences) ; son habileté à relier des personnages de toutes les classes sociales par le crime, le scandale familial et le fil ténu du hasard ; le ton fluctuant du livre qui, oscillant entre comédie et tragédie, parvient

néanmoins grâce au sentimentalisme de l'auteur — largement décrié — à faire naître une émotion véritable ; enfin, l'habile direction de la vaste galerie de personnages du roman. Dickens aurait fait un formidable réalisateur de cinéma.

Le procès qui se trouve au cœur de *La servante aux corneilles* doit beaucoup au formidable reportage sur un procès pour crimes de guerre tenu à Francfort, publié par Kay Boyle en 1950 dans le *New Yorker*. Plus d'un détail est directement inspiré de ce reportage, qui constitue aussi une œuvre littéraire à part entière et (tout comme les autres textes qu'a consacrés Boyle à l'Allemagne de l'après-guerre) mérite d'être redécouvert par un plus vaste lectorat.

L'action de *La servante aux corneilles* se déroule deux ans seulement après celle de mon premier livre, *Pavel & I* (campé dans une autre ville), mais le moment d'après-guerre qui y est décrit est bien différent. Là où *Pavel & I* s'intéressait au naufrage de la privation à son niveau le plus bas — et le plus glacial —, *La servante aux corneilles* explore les bouleversements sociaux et moraux qui accompagnèrent les premières années de la reconstruction. L'année 1948, où se déroule l'action, fut une période de changements. Berlin-Ouest avait été isolée par les Soviétiques et devait être ravitaillée par avion ; la Tchécoslovaquie était devenue communiste ; on racontait que Vienne grouillait d'espions : la guerre froide avait commencé pour de bon. Au même moment, les identités étaient fluctuantes et un nouveau type de nationalisme autrichien gagnait du terrain ; plus affirmé, il prenait ses distances par rapport

à l'Allemagne et recevait l'appui des Alliés, eux aussi prêts à considérer l'Autriche comme la première victime de l'expansionnisme du Reich plutôt que comme sa fiancée consentante. Les prisonniers de guerre rentraient encore chez eux, les personnes déplacées dépérissaient dans des camps, la dénazification ralentissait peu à peu. À Vienne — ville qui combine les aspects d'une métropole et ceux d'un village —, voisins, collègues de travail et familles s'affrontaient, séparés par leurs expériences de guerre respectives. Ce drame se jouait dans l'ombre d'une strate tout entière de la société, assassinée par le régime nazi. Je ne souhaitais pas exploiter la souffrance de cette époque d'incertitude, mais simplement la comprendre : c'est pourquoi j'ai débuté à une certaine distance, dans un wagon de train, au-dessus d'une tasse de thé mi-sucré, mi-amer.

Ce livre contient des inexactitudes, c'est inévitable. Certaines sont des simplifications et des anachronismes consciemment consentis, à des fins d'économie, de suspense ou d'effet poétique ; d'autres s'y sont glissées malgré tous mes efforts. J'espère que ni les unes ni les autres ne menacent les vérités plus vastes qui se jouent dans cet ouvrage. Je tiens à remercier du fond du cœur les historiens qui continuent de nourrir nos connaissances sur l'Autriche sous les nazis ; Wolfgang Wieshaider, dont l'expertise en matière juridique m'a aidé à décoder ce que j'ai vu pendant que je suivais nombre de procès criminels contemporains devant les tribunaux viennois ; Martin Herles et Žofia Mrázová, mes premières ressources pour tout ce qui a trait à Vienne ; Petra et

Carolus Stiegler, pour leur générosité et leur hospitalité ; A. H. Merrills et J. Boyd White, qui ont lu des versions préliminaires du manuscrit et m'ont fait des commentaires précieux ; et Joe Peschio et Elena Zakharova, pour leur connaissance de la langue et leur amitié.

Je tiens aussi à remercier Jennifer Lambert, Jane Warren, Kathy Belden et Helen Garnons-Williams chez HarperCollins Canada et Bloomsbury pour leur enthousiasme, leurs commentaires et leur dur labeur, ainsi qu'Alex Schultz pour la finesse de sa plume éditoriale. Écrire un roman, c'est prendre des risques : on suit son intuition, envers et contre tout. La nature même du processus éditorial consiste à fuir le risque et à tenter de le contenir ; à se ranger du côté du conventionnel, du rassurant, de l'inoffensif. Je suis reconnaissant de travailler avec des éditeurs prêts à défier cette dynamique. Ils m'ont aidé à devenir un meilleur écrivain toutes les fois que j'ai essuyé leurs critiques. Merci aussi à Simon Lipskar, mon agent à l'appui indéfectible, et à l'équipe de Writers House.

La majeure partie de *La servante aux corneilles* a été écrite à une époque de grande tristesse personnelle. Je n'aurais pas mené ce roman à terme sans le soutien de ma femme, Chantal.

Ce livre est aussi le sien.

Composition : Isabelle Tousignant
Correction : Sophie Marcotte
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR
EN MAI 2015
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO

L'impression de *La servante aux corneilles* sur papier Rolland Enviro100 Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 18 arbres, d'économiser 66 952 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 821 kilos de déchets solides et de 2 692 kilos d'émissions atmosphériques.

Dépôt légal, 2^e trimestre 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec